L'HOMME : D'OÙ IL VIENT, OÙ IL VA

—

RECHERCHES FAITES À L'AIDE DE LA CLAIRVOYANCE

Par Annie BESANT (1847-1933)
et Charles Webster LEADBEATER (1854-1934) — 1913

Traduit de l'anglais

Original : Publications Théosophiques — 1917

—

Droits : domaine public

—

Édition numérique finalisée par GIROLLE (www.girolle.org) — 2014

Remerciements à tous ceux qui ont contribué
aux différentes étapes de ce travail

NOTE DE L'ÉDITEUR NUMÉRIQUE

L'éditeur numérique a fait les choix suivants quant aux livres publiés :

- Seul le contenu du livre à proprement parler a été conservé, supprimant toutes les informations en début ou en fin de livre spécifiques à l'édition de l'époque et aux ouvrages du même auteur.
- Le sommaire de l'édition papier originale a été supprimé sauf dans certains ouvrages où le sommaire, sous forme de liens hypertextes renvoyant au chapitre concerné, est thématique – sommaire rappelé en tête de chapitre.
- Certaines notes de bas de page ont été supprimées ou adaptées, car renvoyant à des informations désuètes ou inutiles.
- L'orthographe traditionnelle ou de l'époque a été remplacée par l'orthographe rectifiée de 1990 validée par l'académie française.

LIVRE

PRÉFACE

L'idée qu'il est possible de se livrer à l'observation objective au moyen de la clairvoyance n'est plus considérée aujourd'hui comme absolument démente. Elle n'a pas, il est vrai, reçu une acceptation générale ; elle n'a pas même été largement acceptée. Toutefois, une minorité continument croissante de personnes d'une intelligence incontestée croit à la clairvoyance comme à une réalité exceptionnelle, qui deviendra universelle au cours de l'évolution. Elles ne la regardent pas comme un don miraculeux, ni comme le privilège d'une haute spiritualité, d'une puissante intelligence ou d'une grande pureté morale ; l'une ou l'autre, ou l'ensemble de ces qualités, peut se rencontrer chez un homme dénué de toute faculté de clairvoyance. Elles savent que la clairvoyance est une faculté latente en tous les hommes, et que quiconque a la possibilité de la développer, s'il peut et veut payer le prix nécessaire de sa croissance forcée, prématurée au regard de l'évolution générale.

L'usage de la clairvoyance, pour les recherches dans le passé, n'est, pas un fait nouveau. La Doctrine secrète*, de H. P. Blavatsky, en est un exemple toujours présent. Que les résultats d'une pareille entreprise soient ou non dignes de foi, est une question qu'il nous faut laisser à la décision d'une génération future, qui possèdera la* **[ii]** *faculté maintenant exercée dans ce but. Nous rencontrerons, nous le savons, un grand nombre de lecteurs qui sont des chercheurs, et qui, croyant cette faculté réelle et nous sachant honnêtes, trouveront ce livre à la fois captivant et révélateur. C'est pour eux qu'il a été écrit. À mesure que s'augmentera le nombre de ces étudiants, croitra le nombre de nos lecteurs. Nous ne pouvons espérer davantage. Dans bien des siècles, lorsqu'on pourra écrire des livres meilleurs encore, fondés sur des recherches semblables, on regardera le nôtre comme un précurseur intéressant, considérant le temps où il fut écrit.*

On ne peut, naturellement, fournir des preuves de son exactitude générale, même si, de temps à autre, quelque découverte objective vient confirmer quelqu'une de ses déclarations. La vérité de l'observation clairvoyante ne peut pas plus se prouver devant le grand public que la couleur ne peut se démontrer à un aveugle. Le grand public, s'il lit ce livre, le regardera avec une entière incrédulité ; les uns y trouveront une invention curieuse, les autres le jugeront ennuyeux. La plupart penseront

que les auteurs sont trompeurs ou trompés, selon qu'ils jugeront avec bienveillance ou avec acrimonie.

Aux chercheurs, nous voudrions dire ceci : Acceptez-le pour autant qu'il vous aide dans vos études, et éclaire ce que vous savez déjà. Il recevra, dans l'avenir développements et corrections, car nous n'avons donné, ici, que quelques fragments d'une immense histoire, et la tâche a déjà été très lourde.

Les présentes recherches ont été entreprises à Adyar dans l'été de 1910. Pendant les chaleurs de l'été, beaucoup de nos étudiants s'éloignèrent, ce qui nous permit de nous enfermer, pour n'être point interrompus, cinq **[iii]** *soirées chaque semaine. Nous observions, décrivions, exactement, ce que nous voyions, et deux membres de la Société Théosophique, M^me^ Van Hook et don Fabrizio Ruspoli, avaient la bonté de prendre par écrit, tout ce que nous disions, dans les termes mêmes où nous le disions. Leurs deux séries de notes ont été conservées ; c'est avec ces notes que nous avons écrit le récit suivant, en partie, au cours de l'été de 1911, où nous pûmes prendre, dans ce but, quelques semaines de liberté, en partie dans les mois d'avril-mai 1912, arrachés aussi à l'activité de vies très remplies. Ce genre de travail ne peut être entrepris au milieu de constantes interruptions, et la seule manière de l'effectuer est d'échapper au monde pour quelque temps, de "faire une retraite", selon l'expression catholique.*

Nous avons suivi, dans ses grandes lignes, l'exposé théosophique de l'évolution, que nous avons retracé dans nos "Préliminaires" du premier chapitre. Dans ce grand cadre général vient s'insérer le présent ouvrage tout entier. La réalité d'une Hiérarchie occulte, qui dirige et façonne l'évolution, est acceptée partout comme une vérité certaine, et quelques-uns de ses membres paraissent, inévitablement, au cours de notre histoire. Dans le but de nous transporter dans ses périodes les plus lointaines, nous avons recherché notre propre conscience, qui s'y trouvait présente, comme un point de départ plus facile que tout autre, puisque il n'en était point d'autres que nous reconnaissions. Elle nous permit, pour ainsi dire, de prendre pied sur la première et la seconde Chaine. À partir de la seconde moitié de la troisième Chaine, nous avons suivi l'histoire de l'humanité en nous attachant à celle d'un groupe de personnes, sauf, **[iv]** *naturellement, les moments où ce groupe était occupé ailleurs pendant quelque période importante de l'histoire du monde, comme au début de la troisième et de la quatrième sous-race de la cinquième Race-Mère. En ce cas, nous quittions notre groupe et suivions la ligne principale du progrès. Dans un tel récit, il*

est impossible de donner de nombreux détails personnels ; l'étendue du récit s'y oppose. Un certain nombre de vies, suivies dans le détail, ont cependant été publiées dans le Théosophist, *sous le titre général de* Déchirures dans le Voile du Temps [1]. *Ce sont, en fait, de véritables déchirures au travers desquelles on peut apercevoir le passé de quelques personnes. Un certain nombre de ces récits seront réunis et publiés prochainement sous le titre de* Vies d'Alcyone *et nous y adjoindrons des tables généalogiques complètes qui montreront, dans chaque vie, la parenté des personnages jusqu'à présent identifiés. Un travail de ce genre pourrait être accru à volonté s'il se trouvait des étudiants pour l'entreprendre.*

Puisqu'un récit ne peut être écrit sans nommer des personnages, et puisque la réincarnation est une réalité, et par conséquent aussi la réapparition du même personnage en divers moments du temps, dans différents rôles et sous différents noms, nous avons désigné plusieurs de nos héros par un nom qui permettra de les reconnaitre dans la suite des drames auxquels ils prennent part. Irving est pour nous le même Irving, sous les traits de Macbeth, Richard III, Shylock, Charles I^er^, Faust, Roméo, Mathias ; et, dans tous les rôles de sa **[v]** *vie d'acteur, on le désigne par son nom d'Irving, et l'on reconnait l'unité continue de sa personnalité sous ses différents personnages. De même, un être humain, au cours de cette longue histoire où les vies sont des jours, joue des centaines de rôles, sans cesser d'être lui-même, qu'il soit homme ou femme, paysan, prince ou prêtre. À ce "moi" persistant, nous avons donné un nom distinctif, de façon qu'il puisse se reconnaitre, sous tous les déguisements qu'il revêt, conformément à ses rôles. Ces noms sont surtout des noms de constellations ou d'étoiles. Nous avons, par exemple, donné à Jules César, le nom de Corona ; à Platon, celui de Pallas ; à Lao-Tse celui de Lyra ; nous pouvons voir, ainsi, combien différentes sont les lignes d'évolution, les séries de vies antérieures qui aboutissent à la formation d'un César et d'un Platon. Cette méthode donne au récit un intérêt humain, et enseigne à l'étudiant la loi de la Réincarnation.*

Il se peut aussi que les noms de ceux gui, apparaissent, au cours du récit comme de simples hommes ou femmes, mais qui sont maintenant des Maitres, donnent, pour beaucoup de lecteurs, plus de réalité à la personne de ces grands Êtres. Ils ont gravi, jusqu'à l'échelon qu'ils occupent aujourd'hui, la même échelle que nous gravissons maintenant. Ils ont connu

---

[1] Ces récits ont paru, en français, dans la *Revue Théosophique française*.

la vie du foyer, les joies et les douleurs, les succès et les échecs qui sont les expériences de l'homme. Ils ne sont pas des dieux parfaits de toute éternité, mais des hommes et des femmes qui ont fait épanouir le dieu en eux, et sont parvenus, après une marche pénible, à la surhumanité. Ils sont la promesse accomplie de ce que nous serons dans l'avenir, les fleurs glorieuses de la plante humaine dont nous sommes des boutons clos encore. **[vj]** *Nous lançons donc notre vaisseau sur l'océan tumultueux de la publicité, face à son destin, vers son but prédestiné.*

Noms de quelques-uns des personnages de ce récit :

Les quatre Koumâras	Quatre des Seigneurs de la Flamme, encore présents à Shamballa.
Mahâgourou	Le Bodhisattva du temps, apparaissant sous les noms de Vyâsa, Thoth (Hermès), Zarathustra, Orphée, et, finalement, de Gautama, qui devint le seigneur Bouddha.
Sourya	Le Seigneur Maitreya, le Bodhisattva présent, Instructeur suprême du Monde.
Manou	Le chef d'une Race-Mère. S'il est accompagné d'un qualificatif, Manou-Racine, ou Manou-Semence, ce nom désigne un dignitaire plus élevé encore, qui préside à un cycle plus étendu de l'évolution, celui d'une Ronde ou d'une Chaine. Le nom propre Vaïvasvata est appliqué par les Livres Indous à la fois au Manou-Racine de notre Chaine, et au Manou de la cinquième Race-Mère, la Race Aryenne. **[vii]**
Viraj	Le Mahâ-Chohan, un haut dignitaire, de rang égal à un Manou ou à un Bodhisattva.
Saturne	Aujourd'hui Maitre, désigné dans certains livres théosophiques sous le nom de "Vénitien".
Jupiter	Aujourd'hui Maitre, et résidant dans les monts Nilgiri.

Mars	Aujourd'hui le Maitre M. du *Monde Occulte* [2].
Mercure	Aujourd'hui le Maitre KH du *Monde occulte*.
Neptune	Aujourd'hui le Maitre Hilarion.
Osiris	Aujourd'hui le Maitre Sérapis.
Brihaspati	Aujourd'hui le Maitre Jésus.
Vénus	Aujourd'hui le Maitre Ragozci (ou Rakovsky) l'Adepte hongrois, le comte de Saint-Germain du XXIII^{e} siècle.
Uranus	Aujourd'hui le Maitre DK.
Vulcain	Aujourd'hui Maitre, connu dans sa dernière vie sous le nom de : Sir Thomas More.
Athéna	Aujourd'hui Maitre, connu dans une vie antérieure, sous le nom de Thomas Vaughan "Eugenius Philalethes". **[viii]**
Alba	Ethel Whyte.
Albiréo	Maria-Luisa Kirby.
Alcyone	J. Krishnamurti.
Alétheia	Johan van Manen.
Altaïr	Herbert Whyte.
Arcor	A. J. Willson.
Aurora	Comte Bubna Licics.
Capella	S. Maud Sharpe.
Crux	The Hon. Otway Cuffe.
Déneb	Lord Cochrane (Dixième Comte de Dundonald).

[2] *Le Monde occulte*, par A. P. Sinnett, vice-président de la Société Théosophique.

Eudoxia	Louisa Shaw.
Fidès	G. S. Arundale.
Gémini	E. Maud Green.
Hector	W. H. Kirby.
Hélios	Marie Russak.
Héraklès	Annie Besant.
Léo	Fabrizio Ruspoli.
Lomia	J. J. Wedgwood.
Lutétia	Charles Bradlaugh.
Lyra	Lao-Tse.
Mira	Carl Holbrook.
Mizar	J. Nityananda.
Mona	Piet. Meuleman.
Norma	Margherita Ruspoli.
Olympia	Damodar K. Mavalankar.
Pallas	Platon.
Phocéa	W. Q. Judge.
Phénix	T. Pascal.
Polaris	B. P. Wadia.
Protéus	Le Teshu Lama.
Séléné	C. Jinarajadasa. **[ix]**
Sirius	C. W. Leadbeater.
Siwa	T. Subba Rao.

Spica	Francesca Arundale.
Taurus	Jérôme Anderson.
Ulysse	H. S. Olcott.
Vajra	H. P. Blavatsky.
Vesta	Minnie C. Holbrook [3]

Un certain nombre de membres de la Société Théosophique ont courageusement autorisé la publication de leurs noms dans la liste ci-dessus, sans souci des railleries qu'elle peut leur apporter. Un grand nombre de nos amis vivent à l'heure actuelle dans des corps indous, mais nous ne pouvons les exposer à la moquerie et à la persécution qu'ils subiraient vraisemblablement si nous donnions leurs noms ; aussi, n'avons-nous pas sollicité leur autorisation.

[3] Ces noms ne représentent qu'une infime minorité des "Serviteurs" disséminés actuellement dans toutes parties les du monde. (NDT)

INTRODUCTION

Le problème de l'origine de l'homme, de son évolution, de sa destinée, présente un inépuisable intérêt. D'où est-il venu, cet être à la glorieuse intelligence,… couronnement des êtres visibles, sur notre globe, tout au moins ? Comment s'est opérée son évolution jusqu'à sa situation présente ? Est-il soudain descendu d'en haut, ange radieux, pour occuper un temps une maison d'argile, ou bien a-t-il gravi son chemin au cours de longs siècles nébuleux, faisant remonter son humble naissance à la boue originelle pour s'élever ensuite au travers des poissons, des reptiles, des mammifères, jusqu'au règne humain ? Et quel est son destin pour l'avenir ? Va-t-il poursuivre son développement, s'élever de degré en degré, pour n'aboutir qu'à descendre ensuite la longue pente de la dégénérescence, jusqu'à sa chute dans le gouffre de la mort, laissant derrière lui une planète glacée, sépulcre de myriades de civilisations ? Ou bien son ascension présente n'est-elle que l'apprentissage subi par un immortel Prince de l'Esprit destiné, dans son âge mûr, à tenir le sceptre d'un monde, d'un système de mondes, d'un groupe de systèmes, un véritable Dieu en formation ? **[II]**

À ces questions, bien des réponses ont été données, les unes partielles, les autres plus ou moins complètes, dans les Écritures des anciennes religions, dans les traditions nuageuses descendues des génies d'autrefois, dans les explorations des archéologies modernes, dans les recherches des géologues, physiciens, biologistes, astronomes de notre temps. La science la plus moderne a corroboré les annales les plus anciennes, en attribuant à notre terre et à ses habitants une période d'existence énorme et d'une merveilleuse complexité. Il faut jongler avec des centaines de millions d'années pour donner au lent et laborieux processus de la nature le temps de s'élaborer ; l'homme primitif recule de plus en plus loin dans le passé ; on voit la Lémurie étendre ses continents à la place où roulent les flots de notre Océan Pacifique ; l'Australie, récemment redécouverte, est regardée comme l'un des plus anciens continents ; on retrouve l'Atlantide sous les vagues de l'océan qui porte son nom, et l'Afrique est reliée à l'Amérique par un solide pont de terre, en sorte qu'on arrache du front de Colomb les lauriers de sa découverte et qu'on ne voit plus en lui que le successeur des générations évanouies qui passèrent, jadis, de l'Europe au continent du soleil couchant. Poséïdonis n'est plus le conte de fées raconté par des prêtres superstitieux d'Égypte à un philosophe grec ; Minos de Crète a été exhumé de son antique tombeau, homme désormais et non plus mythe ; Babylone, la très antique cité, n'est plus considérée que comme la plus moderne d'une série de

métropoles hautement civilisées, enfouies dans des couches, superposées de son sol et dont l'existence se perd dans la nuit des temps. La tradition convie **[III]** l'explorateur à fouiller le Turkestan, l'Asie centrale et lui parle tout bas des ruines cyclopéennes qui n'attendent que sa pioche pour reparaitre au jour.

Au sein de ce conflit d'opinions, de ce chaos de théories, de ces affirmations et répudiations d'hypothèses sans cesse renouvelées, il se pourra qu'on lise avec intérêt les récits de deux observateurs, de deux explorateurs engagés sur la voie d'un sentier très ancien que peu de voyageurs foulent aujourd'hui, mais que parcourront de plus en plus des foules croissantes d'étudiants, à mesure que le temps affirmera sa réalité. La science explore de nos jours les merveilles de ce qu'on appelle la "conscience subjective" ; elle y constate la présence d'étranges énergies, d'étranges impulsions, d'étranges souvenirs. La science, quelque jour, s'apercevra que ce qu'elle appelle la conscience subjective, la religion l'appelle l'âme, et que la manifestation de ses facultés dépend des instruments physiques et hyperphysiques placés à sa disposition. Si ces derniers sont bien construits, sains et plastiques, et sous son entier contrôle, les pouvoirs de vision, d'audition, de mémoire qui surgissent sans ordre de la conscience subjective deviendront les facultés normales et utilisables de l'âme. Si l'âme s'élève vers l'Esprit, le Soi divin voilé dans la matière de notre système, l'homme intérieur véritable, au lieu de toujours se cramponner à son corps, étend alors ses facultés, et une connaissance autrement inaccessible vient se placer à sa portée.

Les métaphysiciens, anciens et modernes, déclarent que passé, présent et avenir sont toujours simultanément présents dans la Conscience divine, et ne sont **[IV]** successifs que lorsqu'ils pénètrent dans la Manifestation, c'est-à-dire lorsqu'ils passent sous l'empire du temps qui n'est vraiment que la succession des états de conscience. Notre conscience limitée, existant dans le temps, est inévitablement liée par cette succession ; nous ne pouvons penser que successivement. Mais nous savons tous, par notre expérience du rêve, que les *mesures du temps* diffèrent dans cet état spécial, bien que la succession demeure malgré tout ; nous savons également que ces mesures du temps varient plus encore dans le monde mental, et que, si nous construisons des images mentales, nous pouvons ralentir, accélérer, reproduire la succession des images à volonté, bien que nous soyons toujours sous l'empire de la succession. En poursuivant dans cette voie, il n'est pas difficile de concevoir une pensée, élevée à une puissance

transcendante, celle d'un Logos ou Verbe, tel, par exemple, que le décrit l'*Évangile selon saint Jean* (I, 1-4), qui contienne en soi toutes les images mentales incluses dans un Système solaire, par exemple, et disposées dans l'ordre successif de leur manifestation prévue, mais toutes présentes, toutes capables d'être passées en revue, comme nous pouvons le faire pour nos propres images, encore que nous ne soyons point parvenus à cette Puissance divine si fortement décrite par le prophète Mahomet dans ces termes : "Il n'a qu'à dire : Sois, et cela est." [4] Et, pourtant, ainsi que l'enfant d'un jour enferme en lui toutes les potentialités de son père, de même nous, postérité de Dieu, nous enfermons en nous les virtualités divines. C'est pourquoi, lorsque nous détournons **[V]** résolument notre âme de la terre, et concentrons son attention sur l'Esprit, la substance dont elle est l'ombre dans le monde de la matière, l'âme peut trouver accès auprès de la "Mémoire de la Nature", qui est l'incarnation dans le monde matériel des pensées du Logos, le reflet, pour ainsi dire, de ses images mentales. C'est là que le passé subsiste en traits ineffaçables ; là aussi que réside l'avenir, d'accès plus malaisé pour l'âme développée à demi, parce qu'il n'est point encore manifesté ni représenté, bien que tout aussi "réel". L'âme qui lit ces annales peut les transmettre au corps, les imprimer sur le cerveau, puis les traduire par la parole et l'écriture. Lorsque l'âme s'est fondue dans l'Esprit, comme il arrive chez les "hommes parvenus à la perfection", ceux qui ont achevé l'évolution humaine, les Esprits "libérés" ou "sauvés" [5], alors le contact avec la Mémoire divine est immédiat, direct, toujours réalisable et infaillible. Mais, avant que ce point soit atteint, le contact est imparfait, médiat, sujet à des erreurs d'observation et de transmission.

Les auteurs du présent ouvrage, instruits quant à la méthode à suivre pour atteindre ce contact, mais soumis aux difficultés inhérentes à leur incomplet développement, ont fait de leur mieux pour observer et transmettre leurs observations, mais ils sont pleinement conscients des faiblesses nombreuses qui entachent leur œuvre. Ils ont parfois reçu l'aide des Frères ainés, sous la forme de grandes visions d'ensemble et de dates, quand cela était nécessaire. **[VI]**

Comme ils l'ont déjà fait pour les ouvrages du même genre qui ont précédé celui-ci dans le Mouvement, théosophique,, ils ont enclos le "trésor dans des vases d'argile", et, tout en reconnaissant avec gratitude l'aide

---

[4] *Coran*, XI 17.

[5] Ces deux termes désignent respectivement, chez les indous et les chrétiens, le terme de l'évolution proprement humaine.

gracieusement accordée, ils revendiquent entièrement, pour eux-mêmes, la responsabilité de toutes les erreurs.

L'HOMME D'OÙ IL VIENT

CHAPITRE PREMIER

—

PRÉLIMINAIRES

D'où vient l'homme et où va-t-il ? Notre réponse la plus complète ne dépasse pas cette affirmation. L'Homme, Être spirituel, vient de Dieu et retourne à Dieu. Mais les origines et les fins qui nous concernent ici, sont d'une portée beaucoup plus modeste.

C'est une page seulement de l'histoire de sa vie que nous reproduisons, celle qui raconte la naissance, dans la matière dense, de plusieurs des enfants des hommes (que caches-tu au-delà de cette naissance, ô Nuit encore impénétrée) et suit leur croissance de monde en monde jusqu'en un certain, point du prochain avenir, à quelques siècles seulement devant nous. (Que recèlent ces roses lueurs d'aurore, ô Jour encore à naitre ?)

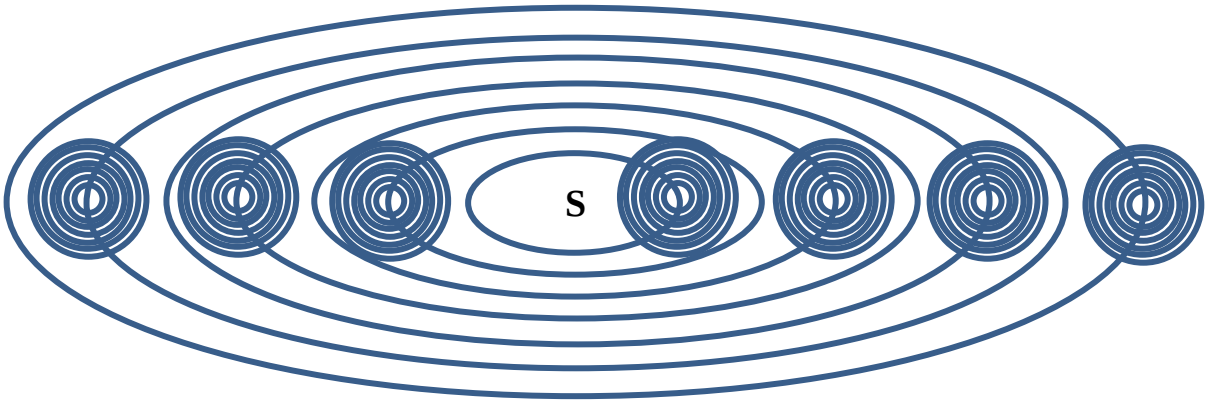
Et pourtant, notre titre n'est pas entièrement erroné, car celui qui vient de Dieu et retourne à Dieu n'est pas précisément "homme". Ce rayon de la divine Splendeur qui procède de la Divinité au début d'une manifestation, ce "fragment de Moi-même, a **[2]** transformé dans le monde de la vie en un Esprit immortel" [6], est beaucoup plus qu'un homme. L'homme n'est qu'une étape de son développement, et, minéral, végétal, animal ne sont que des phases de sa vie embryonnaire dans le sein de la nature, avant qu'il naisse à l'humanité. L'homme est cette étape où Esprit et matière luttent pour la suprématie, et, lorsque la lutte est terminée et que l'Esprit est devenu le Seigneur de la matière, le Maitre de la vie et de la mort, alors l'Esprit entre dans son évolution suprahumaine, et n'est plus vraiment homme, mais *Surhomme*.

Nous envisageons donc ici l'homme seulement : à l'état embryonnaire dans les règnes minéral, végétal, animal ; dans son développement au cours du règne humain ; dans les mondes de son habitat ; le Penseur et son champ d'évolution.

---

[6] *Bhagavad-Gitâ*, XV, 7.

DIAGRAMME I



Pour qu'il puisse suivre sans peine le récit qui se déroule dans cet ouvrage, il est indispensable que' le lecteur s'arrête quelques minutes pour envisager la conception générale d'un Système solaire, qu'esquisse la littérature théosophique [7], et les grands principes de l'évolution qui s'y poursuit. On ne se heurtera point ici, à des difficultés plus graves que celles que présentent la terminologie technique de toute science, **[3]** ou bien les autres descriptions cosmologiques, celles de l'astronomie, par exemple, et un peu d'attention permettra aisément à l'étudiant de s'en rendre maitre. Dans toute étude d'un sujet assez profond, il existe toujours des difficultés préliminaires qu'il faut vaincre. Le lecteur frivole les trouve ternes, les franchit sans s'y arrêter et se voit, dans la suite de son étude, plus ou moins égaré et troublé ; il a édifié sa maison sans fondements et doit constamment s'arrêter pour consolider sa base. L'étudiant sérieux, au contraire, affronte bravement ces difficultés, les conquiert une fois pour toutes et, grâce à la connaissance ainsi acquise, poursuit sans peine son chemin et les détails qu'il rencontre, à mesure qu'il avance, vont d'eux-mêmes se ranger à leur place. Ceux donc qui préfèrent s'en tenir au plan initial feront bien de délaisser ce premier chapitre et de passer, dès maintenant au chapitre suivant ; les lecteurs plus sages consacreront une heure à. se rendre maitres de ce qui suit.

---

[7] L'étudiant la trouvera exposée dans : *La Doctrine secrète*, par H. P. Blavatsky ; *Le Bouddhisme ésotérique*, par A. P. Sinnett ; *Le Développement de l'Âme*, par le même ; *La Sagesse antique*, par A. Besant, etc. On y trouve quelques différences minimes, par exemple dans la nomenclature des globes de la Chaine terrestre, chez Blavatsky et A.-P. Sinnett ; mais les faits essentiels sont identiques.

Le grand sage Platon, l'une des plus vastes intelligences que le monde ait vues, dont la noble pensée a dominé la pensée européenne, a prononcé cette parole si riche de signification profonde : "Dieu géométrise". Plus nous approfondissons notre science de la Nature, plus nous vérifions cette assertion : les feuilles des plantes s'insèrent suivant une série ordonnée et régulière : 1/2, 1/3, 2/5, 3/8, 5/13, etc. Les vibrations qui constituent les notes successives de la gamme peuvent être semblablement formulées en une progression régulièrement croissante. Certaines maladies obéissent à un cycle constant de journées ; le septième, le quatorzième, le vingt et unième jour marquent des crises **[4]** qui conduiront à la vie ou à la mort. Multiplier les exemples est inutile.

On ne sera donc point surpris par ce fait que, dans l'économie de notre Système solaire, nous constations le constant retour du nombre sept. C'est pour cette raison qu'on l'a appelé un nombre sacré ; "symbolique" serait une épithète plus exacte. La révolution de la lune se divise naturellement en deux fois sept jours de croissance et un nombre égal de jours de décroissance, et ce sont ces quartiers qui nous ont donné notre semaine de sept jours. Nous constatons que ce nombre sept est le chiffre radical de notre Système solaire. Le septénaire apparait dans les sept régions qui le divisent, qui se partagent à leur tour en septénaires nouveaux ; ces derniers se subdivisent en d'autres septénaires, et ainsi de suite. L'étudiant de la religion se rappellera les sept Ameshaspentas du Zoroastrien, les sept Esprits qui entourent le Dieu du chrétien ; le théosophe, le triple Logos suprême du Système, avec ses ministres, les "Régents des sept Chaines" [8] autour de Lui, chacun à la tête d'un département de son système, comme un vice-roi sous l'autorité d'un empereur. Nous n'envisageons ici qu'un seul département dans le détail. Le Système solaire en renferme dix, car bien que fondé sur la base septénaire, il assure l'évolution de dix départements, le dix étant en conséquence dénommé par les mystiques, le "nombre parfait". M. A. P. Sinnett a heureusement dénommé ces dix départements des "Séries évolutives", **[5]** et, dans chacune de ces séries, des humanités poursuivent ou poursuivront leur évolution. Nous nous restreindrons donc à la nôtre, sans oublier toutefois, que les autres existent, et que des Intelligences très hautement évoluées peuvent se transporter de l'une à l'autre. En fait, des visiteurs de cet ordre sont venus sur notre terre, en une certaine période de son évolution, pour guider et secourir notre humanité à l'heure de sa naissance.

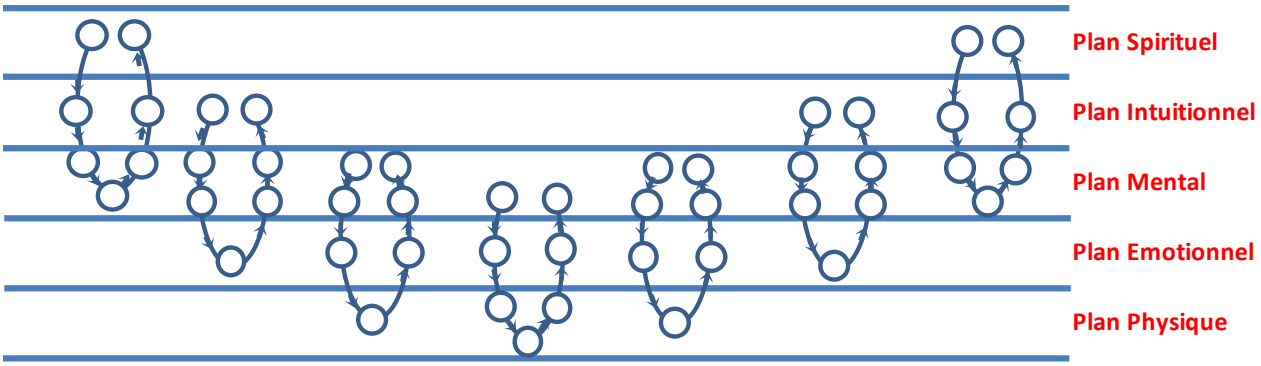
---

[8] Ces derniers ont été appelés Logoï planétaires, mais cette désignation, qui a causé de fréquentes confusions, a été abandonnée ici.

Une série évolutive, au cours de son existence, traverse sept grandes phases dont chacune porte le nom de Chaine. Ce nom a son explication dans ce fait qu'une Chaine est formée de sept globes liés entre eux par des rapports mutuels ; c'est une chaine de sept anneaux dont chaque anneau serait un globe. Les sept séries sont indiquées, dans le diagramme n° 1, autour du soleil central, et, à toute période du temps, un seul des cercles de chaque série est en activité ; chaque cercle de chacune de ces séries est constitué par sept globes ; ces derniers ne sont pas figurés séparément, mais forment ce que nous avons représenté par un cercle, afin de réduire l'étendue du dessin ; mais les globes se voient dans le diagramme suivant.

Le diagramme n° 2 nous montre une série planétaire isolée, figurée aux sept stades de son évolution, c'est-à-dire dans ses sept Chaines successives ; cette série montre ici ses relations avec cinq d'entre les sept sphères, ou types de matière qui existent dans le Système solaire ; la matière de chaque type est constituée par des atomes d'une espèce distincte et tous les solides, liquides, gaz et éthers d'un même type de matière sont des agrégats d'atomes d'une seule **[6]** espèce [9].

DIAGRAMME II



[9] Voir *Chimie occulte*, par Annie Besant et C. W. Leadbeater, dans, l'appendice de la *Sagesse antique.*

Cette matière a été désignée d'après le mode de conscience auquel elle répond : physique, émotionnelle, mentale, intuitionnelle ou spirituelle [10]. On voit, dans leur ordre, les sept Mondes de la première Chaine A, B, C, D, E, F, G [11]. A et G, le globe-racine et le globe-semence, sont situés sur le Plan spirituel, car tout descend du supérieur à l'inférieur ; du subtil au dense, pour s'élever à nouveau vers le supérieur, enrichi des gains du voyage, ces gains servant de semences pour la Chaine suivante ; B et F résident sur le plan intuitionnel, l'un recueille, l'autre assimile les produits de l'évolution ; C et F sont situés sur le plan mental supérieur, liés par le même rapport ; D, qui constitue le point tournant, le centre d'équilibre entre l'arc ascendant et l'arc de descente, est sur la portion inférieure du plan mental. Les globes accouplés de chaque Chaine sont toujours très étroitement liés, entre eux, mais l'un est l'esquisse imparfaite, l'autre le tableau terminé. Dans la seconde Chaine, les globes sont tous descendus d'un degré dans la matière et D se trouve sur le plan émotionnel. Dans la troisième Chaine, ils se sont abaissés d'un nouveau **[7]** degré et D atteint le plan physique. Dans la quatrième Chaine, et dans celle-là seulement, celle qui, des sept, occupe le point médian est la plus profondément immergée dans la matière la plus dense, en même temps qu'elle est le point tournant des Chaines, comme D l'est pour les globes. Il existe trois globes : C, D et F sur le plan physique. Sur le voyage de retour, si l'on peut dire, l'on retrouve les étapes de la descente. Dans la cinquième Chaine, comme dans la troisième, il n'est qu'un seul globe physique dans la sixième comme dans la seconde, le globe D est émotionnel ; dans la septième, comme dans la première, le globe D est mental. À la fin de la septième Chaine, la série a atteint son terme et sa moisson est recueillie.

---

[10] La matière physique est celle avec laquelle nous sommes en rapport dans notre vie journalière, à l'état de veille. La matière émotionnelle est celle qui vibre en réponse aux désirs et aux émotions ; elle est désignée dans nos précédents livres, sous le nom d'astrale, que nous conserverons dans une certaine mesure. La matière mentale est celle qui, semblablement, répond aux pensées. La matière intuitionnelle (en sanscrit : bouddhique) est celle qui sert de véhicule à l'intuition la plus haute et à l'amour qui embrasse toutes choses. La matière spirituelle (âtmique) est celle où agit la Volonté créatrice.

[11] Le globe situé en haut et à gauche est A ; celui situé au-dessous est B, et ainsi de suite jusqu'à G, en haut et à droite.

DIAGRAMME III

LES VAGUES DE LA VIE SUCCESSIVES

	1ere chaine	2eme chaine	3eme chaine	4eme chaine	5eme chaine	6eme chaine	7eme chaine
VAGUES	Règnes	Règnes	Règnes	Règnes	Règnes	Règnes	Règnes
1	Humain	Humain	Humain	Humain	Humain	Humain	Humain
2	Animal	Animal	Animal	Animal	Animal	Animal	Animal
3	Végétal	Végétal	Végétal	Végétal	Végétal	Végétal	Végétal
4	Minéral	Minéral	Minéral	Minéral	Minéral	Minéral	Minéral
5	III Elémental	III Elémental	III Elémental	III Elémental	III Elémental	III Elémental	III Elémental
6	II Elémental	II Elémental	II Elémental	II Elémental	II Elémental	II Elémental	II Elémental
7	I Elémental	I Elémental	I Elémental	I Elémental	I Elémental	I Elémental	I Elémental
		8	9	10	11	12	13

Pour des raisons de commodité, nous pourrons nommer les sept séries de notre univers solaire du litem du globe D de chacune, qui nous est le mieux connu ; nous avons ainsi : Vulcain, Vénus, la Terre, Jupiter, Saturne,

Uranus, Neptune. (Voir Diagramme I.) Dans la série à laquelle appartient notre Terre, la Chaine qui a précédé notre Chaine terrestre était la troisième de sa série, et son unique globe physique, le globe D, était celui qui est devenu depuis notre Lune ; aussi cette troisième Chaine est-elle appelée la Chaine lunaire. Alors que la seconde et la première Chaine ne sont désignées que par leurs numéros d'ordre, notre Chaine terrestre occupe le quatrième rang et possède, en conséquence, trois de ses globes sur le plan physique. Son troisième globe, C, est celui que les astronomes connaissent sous le nom de Mars, et son cinquième globe, E, est la planète Mercure. La chaine neptunienne, avec Neptune pour globe D, a également **[8]** trois globes en manifestation physique, C et E étant les deux planètes physiques qui lui sont rattachées et dont l'existence a été mentionnée dans la littérature théosophique avant qu'elles fussent reconnues par la Science ; cette série a donc atteint sa quatrième Chaine. Le système vénusien touche au terme de sa cinquième Chaine, et Vénus a, en conséquence, perdu sa Lune, le globe D de la Chaine précédente [12]. Il est possible que Vulcain, qui fut aperçu par Herschel, mais qui, dit-on, a maintenant disparu, soit dans sa sixième Chaine, mais nous n'avons, sur ce point, aucune information directe ou indirecte. Jupiter n'est point encore habité, mais ses lunes portent des habitants doués de corps faits de matière physique dense.

Les diagrammes III et IV représentent les rapports entre les sept Chaines d'une série, montrant le progrès évolutif réalisé de Chaine en Chaine. Il sera bon d'étudier d'abord le diagramme III ; il n'est qu'une simplification du diagramme IV qui reproduit un dessin tracé par un Maitre ; ce dernier, bien qu'à première vue quelque peu compliqué, paraitra des plus suggestifs, une fois compris.

Le diagramme III place les sept Chaines d'une série comme des colonnes dressées côte à côte, afin que l'on puisse suivre les courants de la Vie divine, figurés par les flèches, dans leur ascension de règne en règne. Chaque section de colonne représente l'un des sept règnes de la nature (trois pour la vie élémentale et une pour chacun des règnes minéral, végétal, animal, **[9]** humain) [13]. Suivons le courant vital marqué du chiffre 7 ; il est

---

[12] On se rappellera que la Lune de Vénus a été vue par Herschel.

[13] Les règnes élémentales sont les trois étapes de la vie lors de sa descente ou involution dans la matière ; les sept règnes peuvent être figurés, comme les chaines et les globes, sur un arc descendant et un arc ascendant :

1er règne élémental. règne humain.

le seul qui traverse les sept règnes dans la série ; il entre dans la première Chaine au niveau du premier règne élémental, et s'y développe au cours de la vie de la Chaine ; il passe, ensuite, dans le second règne élémental sur la seconde Chaine et s'y développe pendant la durée de son existence ; il apparait dans le troisième règne élémental, sur la troisième Chaine et pénètre dans le règne minéral à la quatrième Chaine, traverse successivement les règnes végétal et animal dans la cinquième et la sixième Chaine et atteint dans la septième le règne humain. L'ensemble de la série constitue donc un champ d'évolution pour un courant de la Vie divine, depuis son premier contact avec la matière jusqu'au niveau humain [14]. Les autres courants ont, soit débuté sur une autre série, pour pénétrer dans celle-ci au point d'évolution qu'ils y avaient atteint, soit touché la présente série trop tard pour y atteindre le règne humain.

En étudiant le diagramme IV, il faut se rendre compte que les cercles colorés ne représentent pas sept Chaines *de globes*, comme on pourrait s'y attendre, **[10]** mais les sept règnes de la nature dans chacune des Chaines successives, et, en conséquence, correspondent aux segments de colonnes du diagramme III. Nous voyons, ici, un Système complet d'évolution, avec la place de, chaque règne indiquée dans chaque Chaine. L'étudiant fera bien de choisir l'une des lignes, colorées et de la suivre soigneusement dans sa course.

Considérons le cercle bleu au sommet gauche, indiqué par la flèche ; il représente le premier règne élémental, de la première Chaine. Après avoir abandonné la première Chaine pour la seconde (le second anneau de cercles colorés), ce courant bleu se divise en arrivant ; sa portion la moins avancée, qui n'est pas prête à poursuivre son évolution dans le second règne élémental, se détache du courant principal et pénètre à nouveau dans. le premier règne élémental de cette seconde Chaine ; elle s'y joint au nouveau courant de vie, coloré en jaune et marqué d'une flèche, qui commence son évolution sur cette Chaine et se fond en lui ; le gros du courant bleu continue

---

2e règne élémental. règne animal.

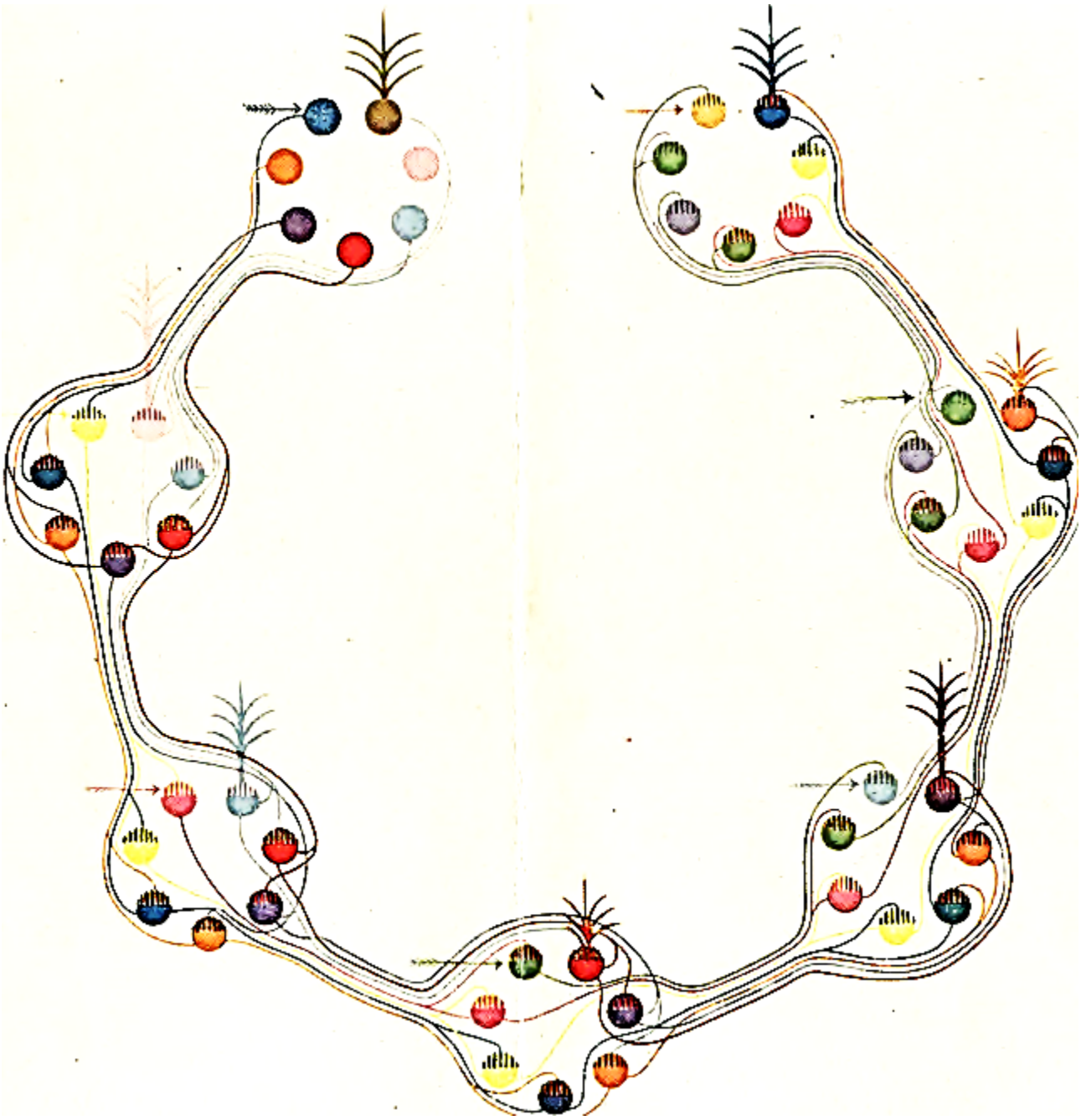
3e règne élémental. règne végétal.

règne minéral.

[14] Ces sept courants de vie, plus les six portions qui pénètrent dans le règne élémental inférieur sur les six dernières Chaines, soit treize en tout, sont les effusions successives qui constituent, pour cette série, ce que les théosophes appellent la "seconde Vague de vie", c'est-à-dire le courant de la Vie créatrice des formes, émané du second Logos (le Vishnou des Indous, le "Fils" des Trinités chrétiennes).

sa route et pénètre dans le second règne élémental de cette seconde Chaine, où il recueille en lui quelques retardataires du second règne élémental de la première Chaine, se les assimile et les entraine avec lui ; on remarquera que, seul, un courant bleu sort de ce règne ; tous les éléments étrangers ont donc été assimilés.

DIAGRAMME IV



Le courant bleu s'avance dans la troisième Chaine, s'y divise, laisse ses retardataires continuer leur évolution dans le second règne élémental de la troisième Chaine, tandis que sa masse principale poursuit sa route et va former le troisième règne élémental de cette troisième Chaine ; à nouveau,

il accueille les retardataires du [11] troisième règne élémental de la seconde Chaine, se les assimile et les entraine avec, lui, pour entrer, courant bleu homogène, dans le règne minéral de la quatrième Chaine ; il abandonne, comme précédemment, quelques retardataires qui continueront d'évoluer dans le troisième règne élémental de la quatrième Chaine, et y reçoit certains éléments du règne minéral de la troisième Chaine, qu'il s'assimile comme précédemment. Il est maintenant parvenu au point le plus dense de son évolution, le règne minéral. Suivons toujours cette ligne bleue. À son départ du règne minéral, elle s'élève dans le règne végétal de la cinquième Chaine, envoyant ses trainards au règne minéral de cette Chaine, et recevant ceux du règne végétal de la quatrième Chaine. Son ascension se poursuit, cette fois, dans le règne animal de la sixième Chaine, après abandon de ses végétaux insuffisamment développés au règne végétal de la sixième Chaine pour qu'ils y complètent ce stade de leur évolution ; et réception, cette fois encore, des animaux non développés de la cinquième Chaine. Enfin, il achève sa longue évolution par son entrée dans le règne humain de la septième Chaine, après avoir reçu quelques-uns des membres du règne humain de la sixième Chaine qu'il emporte avec lui vers sa fin triomphante, où l'évolution humaine est parfaite et où commence l'évolution surhumaine sur l'une quelconque des sept voies indiquées par le panache bleu qui le termine. Dans une série ultérieure, ceux que nous avons laissés comme retardataires du règne animal de la septième Chaine, apparaitront dans le règne humain de ce nouveau système, et y atteindront la perfection en [12] tant qu'hommes. Ils auront leur place dans le cercle qui correspond au cercle gris brun, muni de son panache, que nous voyons dans la première Chaine du présent diagramme.

On peut, de la même façon, suivre chacune des lignes, de règne en règne, sur les Chaines successives. La vie qui séjourne dans le second cercle, de couleur orange, second règne élémental de la première Chaine a, par conséquent, laissé derrière elle un degré de l'évolution dans une Chaine antérieure ; en d'autres termes, elle est entrée dans le courant de l'Évolution comme premier règne élémental de la septième Chaine d'une série antérieure (voir à l'angle supérieur gauche de notre diagramme le cercle muni d'une flèche dans la septième Chaine). Cette vie atteint le règne humain sur la sixième Chaine, et passe outre. Celle du troisième cercle, de couleur violette, ayant deux règnes derrière elle dans une série précédente, parvient au règne humain dans la cinquième Chaine puis passe outre. Celle du quatrième cercle, qui est le règne minéral, quitte le courant d'évolution après la quatrième Chaine ; celle du règne végétal, au terme de la troisième Chaine ;

celle du règne animal, à la fin de la seconde Chaine, et celle du règne humain au sortir de la première Chaine.

L'étudiant qui se sera rendu entièrement maitre de ce diagramme se trouvera en possession d'un plan dans les compartiments duquel il peut faire entrer un nombre indéfini de détails, sans que leur complexité lui fasse perdre de vue les principes généraux de l'évolution cyclique.

Deux points restent à envisager : le sous-élémental **[13]** et le surhumain. Le courant vital, venu du Logos, anime d'abord la matière dans le premier règne élémental, le moins évolué ; il en résulte que, lorsque ce même Courant, au sortir de la première Chaine, pénètre dans le second règne élémental sur la seconde Chaine ; la matière qui deviendra celle du premier règne élémental de cette seconde Chaine doit être animée par un nouveau courant vital émané du Logos ; et il en est de même sur chacune des Chaines suivantes [15].

Lorsque le règne humain a été franchi, et que l'homme, Esprit libéré est parvenu au seuil de sa vie surhumaine, sept voies, ouvertes devant lui, s'offrent à son choix : l'une le conduit dans le ravissement de l'omniscience et de l'omnipotence nirvanique, où l'attendent des activités bien au-delà de notre compréhension, et la possibilité de devenir, en quelque monde futur, un Avatâr, une Incarnation divine : c'est ce qu'on appelle parfois "revêtir la robe Dharmakâya" [16]. Une seconde le fait pénétrer dans "la Période spirituelle", phrase qui recouvre des significations inconnues, auxquelles appartient sans doute celle où l'on "revêt la robe Sambhogâkaya". Une troisième voie le fera participer à ce trésor de forces spirituelles où les Agents du Logos puisent pour l'accomplissement de leur œuvre, et ce serait là "prendre la robe Nirmanakâya". En s'engageant sur la quatrième, il demeure membre de la Hiérarchie occulte qui régit **[14]** et protège le monde au sein duquel il a atteint la perfection. La cinquième le conduira à la Chaine suivante, pour prendre part à l'édification de ses formes. Par la sixième, il entrera dans la splendide Évolution des anges ou dévas. En suivant la septième Voie, il pourra se vouer au service immédiat du Logos, et être employé par Lui dans une portion quelconque du Système solaire, serviteur et messager qui ne vit que pour exécuter Sa volonté et accomplir Son œuvre dans l'ensemble du système qu'Il dirige. De même qu'un général a son état-

---

[15] "Mon Père, jusqu'à présent, agit, et moi aussi j'agis." (*Évang. de saint Jean*, V, 17.) Voir au chap. V la description de ce processus sur notre terre, lorsque s'y incarne l'Esprit de la Lune.

[16] V. *La Voix du Silence*, par H. P. Blavatsky.

major, dont il envoie les membres porter des messages sur un point quelconque du champ de bataille, ainsi ceux qui suivent cette voie sont l'État-Major du Chef qui commande à tous les êtres, "Les ministres obéissants de Sa volonté" [17]. Cette dernière voie est considérée comme très ardue, le plus grand renoncement, peut-être, qui s'offre à l'Adepte et, par conséquent, comme comportant une très haute distinction. Un membre de cet État-Major général n'a point de corps physique, mais Il s'en crée un par Kriyâshakti, la force créatrice, au moyen de la matière du globe sur lequel Il est envoyé. Cet État-Major contient des Êtres à des niveaux très divers, à partir du degré d'Arhat [18]. Certains s'y sont voués, en atteignant le grade d'Arhat sur la Chaine lunaire ; d'autres sont des Adeptes [19] ; d'autres ont dépassé de beaucoup ce niveau dans l'évolution humaine.

La nécessité d'instituer un tel État-Major procède probablement, en dehors de beaucoup d'autres raisons **[15]** que nous ignorons, de ce fait que dans les phases très primitives de l'évolution d'une Chaine, et spécialement d'une Chaine en involution, ou même d'un globe, le besoin d'aide extérieure se fait sentir plus vivement que plus tard. Sur la première Chaine de notre série, par exemple, le but fixé pour l'Évolution était la première des grandes Initiations, et aucun membre de son humanité n'atteignit le degré d'Adepte, qui est lui-même très éloigné de celui de Bouddha ; il était donc nécessaire de suppléer de l'extérieur à ces hauts grades. D'autre part, des Chaines ultérieures reçurent de l'aide, et notre Terre devra fournir les occupants des hautes charges pour les premières Chaines d'autres séries, en même temps qu'elle en fournira le nombre normal pour les globes et les Rondes ultérieurs de notre Chaine actuelle. Déjà deux Membres de notre propre Hiérarchie occulte ont, à notre connaissance, quitté la Terre, soit pour se joindre à l'État-major général, soit prêtés par le chef de notre Hiérarchie, au chef d'une Hiérarchie qui gouverne quelque autre globe en dehors de notre série.

Les êtres humains qui, sur une Chaine quelconque, n'atteignent point, à un moment donné, le niveau fixé pour l'humanité de la Chaine, sont ses "insuccès" ; cet échec peut être imputable à la jeunesse et à l'insuffisance du temps pendant lequel l'égo a évolué, ou bien à l'absence d'efforts suffisants, ou à d'autres raisons encore ; mais quelle qu'en soit la cause, ceux qui ne réussissent pas à atteindre un point d'où ils pourront progresser

---

[17] *Psaumes*, CIII, 21.

[18] Celui qui a franchi la quatrième grande Initiation.

[19] Ceux qui ont franchi la cinquième grande Initiation.

suffisamment, pendant le reste de la vie de la Chaine, pour parvenir au niveau requis à son terme, sont écartés de son évolution avant **[16]** qu'elle soit achevée, et doivent entrer dans la Chaine suivante, en un point déterminé par le degré de développement déjà acquis et d'où ils achèveront leur évolution humaine. D'autres, tout en réussissant à franchir ce point si important, le "jour du Jugement" de la Chaine, ne progressent pourtant pas avec assez de rapidité pour atteindre le point où s'ouvrent les sept Sentiers. Ces derniers, bien que n'étant point des "insuccès" n'ont cependant pas complètement réussi ; ils passent donc dans la Chaine suivante et y prennent la tête de son humanité, lorsque cette humanité a atteint le moment où les corps sont assez développés pour fournir à ces "retardataires" des instruments susceptibles de les aider dans leur progrès ultérieur. Nous retrouverons ces diverses classes au cours de notre étude, et n'en donnons qu'une vue d'ensemble, que les détails préciseront davantage dans la suite. Toutefois, dans la première Chaine, exceptionnellement, nous n'observons point d'insuccès mis à part au cours de son évolution. Il s'est trouvé des égos qui échouèrent, mais si cette Chaine eut son *Jour du Jugement*, nous n'avons pu le constater,

Dans les limites d'une même Chaine, la vague évoluante passe du globe A au globe C, utilisant successivement chaque globe comme champ d'évolution. Ce passage circulaire autour de la Chaine est justement dénommé une Ronde : sept fois la vague de vie accomplit ce cercle avant que la Chaine ait achevé sa vie et sa tâche. Alors, les fruits de cette évolution sont recueillis et constituent les semences de la Chaine suivante, exception faite pour ceux qui, ayant achevé leur pèlerinage d'hommes et étant devenus surhumains, **[17]** choisissent une autre manière de servir, en guidant cette nouvelle Chaine sur sa route, et entrent sur un autre des sept Sentiers.

Résumons ces préliminaires. Dans le Monde monadique, sur le Plan super-spirituel, résident les Émanations divines, les Fils de Dieu, qui doivent revêtir la chair et devenir fils de l'homme dans l'univers en formation. Elles contemplent à jamais la Face du Père et sont le Double-angélique de l'homme. Ce Fils divin, dans son propre monde, a reçu le nom technique de "Monade", ou Unité. C'est, lui qui, comme on l'a dit page 1, se "transforme dans le Monde de la vie en un Esprit immortel". L'Esprit est la Monade voilée dans la matière, triple par conséquent en ses aspects de : volonté, sagesse, activité. Il est la Monade elle-même, après qu'elle s'est approprié un atome de matière de chacun des plans spirituel, intuitionnel et mental, autour duquel ses corps ultérieurs se constitueront. C'est dans la Monade

qu'a lieu le jaillissement intarissable de la source de la vie. L'Esprit, ou Monade voilée, est sa manifestation dans un univers. À mesure qu'il acquiert la maitrise de la matière dans les mondes inférieurs, il prend en main, de plus en plus, la direction de l'œuvre évolutive, et tous les grands choix qui décident de la destinée de l'homme sont faits par sa volonté, guidés par sa sagesse et manifestés par son activité.

CHAPITRE II

—

LA PREMIÈRE ET LA SECONDE CHAINE

Nous nous trouvons, dès le début, en face de la seule grande difficulté de notre étude : les cycles d'évolution de la première et de la seconde Chaine de notre série. Un Maitre disait, en souriant, à ce sujet : "Eh bien ! Vous pourrez le voir vous-mêmes, mais je doute que vous puissiez le décrire en langage intelligible et le faire comprendre à d'autres." Les conditions de ces Chaines sont si différentes de tout ce que nous connaissons ici-bas ; les formes vivantes si ténues, si subtiles, si changeantes ; la matière est si véritablement cette "substance dont se tissent les rêves", qu'il est presque impossible de traduire clairement les choses vues. Et pourtant, si imparfaite qu'elle soit, il nous en faut tenter une description, si nous voulons rendre intelligible la croissance et le développement qui suivront.

Un véritable commencement ne s'aperçoit point ; dans la chaine indéfinie des êtres vivants, on peut étudier un anneau, l'envisager comme un tout complet ; mais le métal dont il est fait a dormi, quelque part dans le sein de la terre, il a été extrait de quelque mine, fondu dans quelque cornue, forgé dans quelque atelier, façonné par quelque main, avant qu'il apparaisse **[20]** comme un anneau de la Chaine. Et il en est de même pour notre série. Sans des séries antérieures, elle n'aurait pu venir à l'existence, car les plus avancés de ses habitants n'ont pas commencé sur elle leur évolution. Qu'il nous suffise de dire que quelques-uns des fragments de la Divinité, Esprits éternels, qui ont ailleurs accompli le demi-cycle de l'arc descendant, s'involuant dans une matière de plus en plus dense aux cours des règnes élémentals, et atteignant le point inférieur de leur course, commencèrent dans le règne minéral de cette première Chaine, leur marche ascendante, leur long développement dans la matière en évolution. Et, dans cette Chaine, apprenant nos premières leçons dans ce règne minéral, nous nous retrouvons, nous, l'humanité de notre terre actuelle. Ce sont ces égos que nous nous proposons de suivre, depuis leur vie minérale sur la première Chaine jusqu'à leur vie humaine sur la quatrième. Étant nous-mêmes membres de l'humanité de la terre, il nous est plus facile de suivre cette évolution que de nous engager dans une direction toute différente de la nôtre. Car nous ne faisons rien autre que faire surgir de l'éternelle Mémoire des scènes où nous avons joué un rôle, avec lesquelles nous sommes restés indissolublement liés, et auprès desquelles, par conséquent, nous pouvons trouver un plus facile accès.

Nous voyons sept centres former la première Chaine Le premier et le septième, nous l'avons déjà dit, sont situés sur le monde spirituel [20] ; le second et le sixième, sur le monde intuitionnel [21] ; le troisième et le cinquième **[21]** sur le plan mental supérieur, le quatrième sur le plan mental inférieur. Nous les nommerons comme les globes ultérieurs, A et G, B et F, C et E, et au centre D, le point tournant du cycle. Dans la première Ronde de la quatrième Chaine qui est, jusqu'à un certain point une copie grossière de la première Chaine, le *Commentaire Occulte*, cité dans *La Doctrine Secrète*, dit de la Terre, qu'elle était "un embryon dans la matrice de l'Espace" et l'image s'attache à la pensée. Cette Chaine représente les mondes futurs dans la matrice de la pensée, les mondes qui plus tard, naitront dans la matière plus dense. À peine pouvons-nous donner à ces centres le nom de "globes". Ce sont comme des centres lumineux dans un océan de lumière, des foyers au travers desquels des torrents se précipitent, formés exclusivement de la substance de la lumière, et cependant modifiés par le flot lumineux qui les traverse. Ils sont comme des tourbillons, dont les anneaux ne seraient que lumière, et ne se distingueraient que par leur tourbillonnement, par leurs différences de mouvement, comme des tourbillons d'eau,… mais ce sont des tourbillons de lumière dans un océan de lumière. Le premier et le septième centre sont, tous deux, des modifications de la matière spirituelle ; le septième montre, parachevées et parfaites, les vagues esquisses ébauchées dans le premier, la peinture achevée sur le rude tracé du divin Artiste. On voit y une humanité très glorifiée qui est le produit de quelque évolution antérieure et se trouve là pour compléter sa carrière d'homme sur notre Chaine. (Voir le cercle supérieur, à main droite, dans la première Chaine du diagramme IV.) Ici, chaque entité **[22]** acquiert son corps inférieur, sur le quatrième globe de chaque Ronde, le corps de matière mentale qui est le plus dense que la Chaine puisse lui fournir. Le niveau qu'il faut atteindre sur cette Chaine, faute de quoi il faudra s'incarner à nouveau sur la Chaine suivante, est la première des grandes Initiations, ou ce qui y correspond à ce moment. Sur cette première Chaine on ne voit, ou plutôt nous n'avons vu, aucun homme être mis à l'écart comme insuccès, et il en est quelques-uns, comme il se produira toujours dans les Chaines ultérieures, qui dépassent de beaucoup le niveau fixé ; dans la septième Ronde, les membres de cette humanité qui

---

[20] Nirvânique.

[21] Bouddhique.

deviennent Initiés entrent sur l'une ou l'autre des sept Voies déjà mentionnées.

Nous trouvons sur cette Chaine des égos, à tous les degrés du progrès, mais l'absence des plans inférieurs de matière auxquels nous sommes accoutumés produit, dans les méthodes évolutives, une différence notable qui frappe l'observateur : *tout* non seulement commence, mais progresse "au-dessus de soi", car il n'est point de "au-dessous" et point de formes au sens ordinaire de ce terme, mais seulement des centres de vie, des êtres vivants sans forme stable. Il n'y a point de monde émotionnel ni de monde physique ; dans les trois premiers globes, il n'est pas même de monde mental inférieur d'où les impulsions puissent s'élever, pour éveiller dans la conscience supérieure une réponse qui descende animer et utiliser les formes déjà existantes sur les plans inférieurs. Ce qui approche le plus d'une telle action a lieu sur le globe D, où les formes-pensées, à l'aspect animal, tendent à s'élever et attirent l'attention des centres subtils qui flottent **[23]** au-dessus d'elles ; alors, un afflux plus abondant de la vie de l'Esprit descend dans les centres, qui se fixent sur les formes-pensées, les animent de leur vie, et les formes-pensées deviennent humaines.

Il est difficile de séparer les Rondes successives : elles semblent se fondre l'une dans l'autre comme des images à transformation dans une lanterne magique [22], et ne se distinguent l'une de l'autre que par de légères augmentations ou diminutions de lumière. Le progrès est très lent ; on se rappelle le Satya. Yoga des Écritures indoues, où une vie dure des milliers d'années sans amener de grands changements [23]. Les égos se développent avec une extrême lenteur, à mesure que des rayons de lumière magnétisée font jouer sur eux leur influence ; c'est comme une gestation, comme la croissance à l'intérieur de l'œuf, comme un bouton floral à l'intérieur de son bourgeon. Le grand intérêt de la Chaine est dans l'évolution des Êtres lumineux, les dévas ou anges, ceux qui habitent ordinairement ces plans sublimes. Les évolutions inférieures semblent ne jouer qu'un rôle secondaire. L'humanité est fortement influencée par ces dévas, par leur seule présence surtout et par l'atmosphère qu'ils créent autour d'eux ; et nous voyons de temps à autre, un dévas s'attacher à un être humain, presque

---

[22] On se rappellera que la première et la seconde Race de notre Terre actuelle reproduisirent quelque peu cette particularité, bien qu'à un niveau très inférieur.

[23] Les Indous divisent le temps en cycles composés de quatre Yougas ou Âges successifs ; le Satya, le premier de la série, est le plus spirituel et le plus long. Quand le quatrième est terminé, un nouveau cycle commence, débutant par un nouveau Satya.

comme à un jouet ou un animal familier. L'immense **[24]** Évolution angélique aide l'humanité par sa seule présence ; les vibrations émises par ces glorieux Esprits agissent sur les humains moins avancés et stimulent leur force et leur vie. Si nous envisageons cette Chaine d'un regard d'ensemble, nous la voyons surtout comme un champ d'évolution pour ce règne angélique, et secondairement seulement pour l'humanité ; mais, peut-être en est-il toujours ainsi, et ne regardons-nous ce Monde comme nôtre que parce que nous sommes nous-mêmes humains.

Sur le quatrième globe, nous voyons de temps à autre un de ces dévas venir en aide volontairement à un homme, transférer de la matière empruntée à son propre corps dans le corps de l'homme, et accroitre ainsi sa sensitivité. Ces dévas secourables appartiennent à la classe des dévas de la forme (Rûpa-Dévas) qui ont leur habitat normal dans te monde mental inférieur.

Si nous tournons notre attention vers le règne minéral, nous nous trouvons parmi des êtres, dont quelques-uns deviendront hommes sur la Chaine lunaire, et quelques-uns sur la Chaine terrestre. La conscience qui sommeille dans ces minéraux va s'éveiller peu à peu et s'épanouir au cours de longues étapes, pour parvenir enfin à la conscience humaine.

Le règne végétal possède une conscience un peu plus éveillée, mais très lourde et somnolente encore ; le progrès normal y portera le végétal jusqu'au règne animal sur la seconde Chaine et au règne humain, sur la troisième.

Bien qu'il nous faille appliquer à ces règnes les termes minéral et végétal, ils sont en réalité composés **[25]** de pures pensées ; ce sont des pensées minérales, des pensées végétales, et la Monade qui, pour ainsi dire, rêve en elles, flotte au-dessus de leurs formes éthérées et leur envoie de faibles frissons de vie. Ces Monades sont, semble-t-il, contraintes de temps à autre, à tourner leur attention vers elles, à sentir en elles, à y recevoir des sensations, lorsqu'un contact extérieur les oblige à sortir de leur torpeur. Ces formes-pensées sont en quelque sorte, des modèles dans l'esprit du Régent des sept Chaines ; elles vivent en lui, sont des produits de sa méditation, le monde de ses pensées, de ses idées ; nous voyons que les Monades qui ont acquis des atomes permanents dans quelque série planétaire précédente, et qui flottent au-dessus de ces formes-pensées, s'attachent à elles, et acquièrent une vague conscience en elles et par leur intermédiaire. Si vague que soit cette conscience, elle comporte pourtant des degrés ; son degré inférieur peut à peine porter le nom de conscience ; c'est la vie incluse dans

les formes-pensées ressemblant à ce que nous nommerions aujourd'hui terre, rochers, pierres. Les Monades, en contact avec ces formes, peuvent à peine prétendre à une autre conscience, par leur intermédiaire, que celle d'une compression qui excite chez elles un vague frisson conscient, traduit par une résistance à la pression, ce qui les différencie de la vie, plus profondément assoupie encore, des molécules chimiques non attachées aux Monades et qui ne perçoivent aucune sensation de compression. Au degré suivant, dans les formes-pensées ressemblant à ce que nous appelons des métaux, la sensation de pression est plus forte et la résistance qu'elle excite plus nette ; il y a presque un effort pour **[26]** exercer une poussée contraire, comme une réaction expansive. Quand cette réaction subconsciente se fait sentir dans plusieurs directions, le modèle mental d'un cristal est formé. Nous avons remarqué que, lorsque notre conscience était *dans* le minéral, nous ne sentions que la réaction subconsciente ; mais, en passant à l'extérieur et en essayant de sentir, de là, cette réaction, elle se figurait à notre conscience comme un vague malaise, comme un lourd effort de protestation pour résister à cette pression et la repousser. "Il me semble être une sorte de minéral mécontent" fit remarquer l'un de nous. Peut-être la vie Monadique, cherchant à se manifester, ressent-elle un vague déplaisir à s'en voir empêchée, et c'est cela que nous ressentons quand nous sortons du minéral, la sentant en nous-mêmes, comme nous la sentions dans cette portion de notre conscience qui se trouvait alors en dehors de la forme rigide. Si nous portons rapidement nos regards plus avant, nous constatons que les Monades, attachées à des cristaux, n'entrent pas dans la Chaine suivante au niveau des formes végétales les plus basses, mais seulement dans les plus avancées et, passant dans ces formes, pénètrent dans la Chaine lunaire en son point médian, au niveau des mammifères, s'y individualisent et deviennent humaines dans sa cinquième Ronde.

Un autre fait qui déconcerte les observateurs est que ces "pensées minérales" ne sont point immobiles, mais se meuvent. Une colline que l'on s'attendrait à voir ferme et immuable, se renverse, ou bien se déplace, ou bien change de forme. Point de terre solide, mais un panorama mouvant. La foi n'est point nécessaire **[27]** pour soulever ces montagnes, car elles se déplacent d'elles-mêmes. À la fin de cette première Chaine, tous ceux qui atteignent le niveau fixé, lequel, ainsi que nous l'avons dit, correspond à notre première Initiation, entrent sur l'un ou l'autre des sept Sentiers, dont l'un confère la mission d'édifier, sur la seconde Chaine, les formes de son humanité, et de jouer à son égard un rôle analogue à celui que jouèrent, plus

tard, sur notre terre, les "Seigneurs de la Lune" [24]. H. P. Blavatsky désigne ces Initiés du nom d'Asouras, c'est-à-dire "êtres vivants". Plus tard, ce terme se restreignit par l'usage aux êtres vivants en qui l'intelligence était développée, mais non l'émotion [25]. Ceux qui ne réussissent point à atteindre ce niveau entrent dans la seconde Chaine pour poursuivre leur évolution à sen point médian ; ils sont à la tête de son humanité au terme de la Chaine, parviennent à la libération et font partie de ses "Seigneurs". Certains de ces Seigneurs, à leur tour, reçoivent mission de construire, sur la **[28]** troisième Chaine, les corps de son humanité [26]. Les premiers habitants du règne humain sur la seconde Chaine sont tirés du règne animal de la première ; le règne végétal de la seconde provient de même du règne minéral de la première. Les trois règnes élémentals situés sur l'arc descendant de la première Chaine ; passent de même façon sur la seconde Chaine, où ils deviennent le règne minéral et deux règnes élémentals, tandis que le premier règne élémental est fourni par un nouvel afflux de vie émanant du Logos.

Dans la seconde Chaine, par suite de sa descente d'un plan clans la matière, nous trouvons un globe sur le plan émotionnel, c'est-à-dire un globe astral, et cette densité plus grande de la matière introduit dans l'étude un peu plus de cohérence et de clarté. Les globes A et C sont placés sur le plan intuitionnel, et F sur le plan mental supérieur, C et E sur le plan mental inférieur et D sur le plan émotionnel. Sur ce dernier globe, les choses ressemblent un peu plus à ce que nous connaissons, bien qu'encore fort étranges. Ainsi, des êtres ayant toute l'apparence extérieure des plantes se meuvent librement comme des animaux, quoique, apparemment, avec peu, ou pas de perception. Ils ne sont point fixés à la matière physique, d'où leur grande mobilité. La jeune humanité est en contact étroit avec les dévas, qui dominent encore l'évolution, et les anges de la forme et les anges du désir

---

[24] Les Pitris Barhishads de la *Doctrine secrète*.

[25] Ces Asouras remplissent, sur la seconde chaine, le rôle de Pitris Barhishads, et sur la troisième de Pitris Agnishvattas, et forment l'une des plus hautes classes des Mânasapoutras surhumains qui vinrent sur notre terre, selon la *Doctrine secrète*. Il faut se rappeler que tous ces degrés sont surhumains ; ils indiquent visiblement les degrés surhumains du cinquième des sept Sentiers mentionnés page 19. Dans la *Doctrine secrète*, une difficulté procède de l'application de ce même nom Asoura à ceux qui quittèrent la Chaine lunaire sur le premier globe de sa septième Ronde, et causèrent des difficultés sur la Terre en "refusant de créer". Les lecteurs de la *Généalogie de l'Homme* voudront bien tenir compte des corrections que nous apportons ici, et des détails qui suivront. J'avais été, moi-même, induite en erreur par le double sens du mot dans la *Doctrine secrète*. Les êtres humains ne peuvent jamais exister, en tant que tel, sur plus de deux chaines successives. Il leur faut avoir atteint la surhumanité pour y apparaitre ainsi. AB.

[26] Selon la nomenclature de la *Doctrine secrète* ; ils deviennent ses Pitris Barhishads.

(Rûpa-Dévas et Kama-Dévas) influencent fortement, quoique en général involontairement, l'évolution humaine. La passion apparait chez beaucoup **[29]** de ces hommes qui ont maintenant un corps émotionnel sur le globe D, et ses germes sont visibles chez les animaux. Des différences sont observables dans leur faculté de réponse aux vibrations émises, consciemment et inconsciemment, par les dévas, mais les changements se font insensiblement et le progrès est très lent. Plus tard, quand la conscience intuitionnelle s'épanouit, une communication s'établit entre notre série planétaire et celle dont Vénus est aujourd'hui le globe physique. Cette série est en avance sur la nôtre, et plusieurs des habitants de notre seconde Chaine en vinrent, mais s'ils appartenaient à l'humanité de Vénus, ou étaient des membres de "l'État-Major", nous ne saurions le dire.

De grands nuages de matière mouvante, d'une coloration magnifique, caractérisent le globe D dans sa première Ronde ; ils deviennent, dans la seconde Ronde, plus denses, plus brillamment colorés, plus sensitifs aux vibrations qui leur donnent forme, mais il serait difficile de dire si ces formes sont animales ou végétales. Une grande partie du travail s'accomplit sur des plans supérieurs, une vitalisation de la matière subtile, en vue d'une utilisation future et qui n'a qu'un effet minime sur les formes inférieures. Alors, comme aujourd'hui, l'essence élémentale sert à construire le corps émotionnel et le corps mental ; aussi les anges de la forme et les anges du désir cherchent-ils à se différencier plus complètement en utilisant ces nuages de matière, et en vivant en eux. Ils descendent d'un sous-plan à l'autre, dans une matière de plus en plus dense, mais ils n'utilisent point le règne humain aujourd'hui encore un déva peut animer tout un site **[30]** de la nature, et une telle action est très générale sur la seconde Chaine dont nous parlons, la matière émotionnelle et mentale inférieure formant les corps de ces anges, où des changements et des échanges sont en continuelle opération. Et, par instants, des atomes permanents de végétaux, de minéraux et même d'animaux s'enracinant dans ces corps angéliques, y croissent et s'y développent. Les anges semblent ne leur accorder aucun intérêt, pas plus que nous n'en accordons à l'évolution des microbes qui vivent en nous. De temps à autre, cependant, un déva s'intéresse à quelque animal, dont les facultés de sensitivité, dans ces conditions, s'accroissent rapidement.

Si nous examinons la conscience végétale sur la seconde Chaine où nous, qui sommes humains aujourd'hui, vivions dans le règne végétal, nous trouvons une vague conscience des forces extérieures et un certain sentiment de contrainte vers la croissance. Certains sont conscients du besoin de

grandir, du désir de grandeur. L'un des investigateurs eut cette remarque : "J'essaie de fleurir." Chez d'autres, on perçoit une légère résistance à l'accroissement dans le sens imposé, et un vague effort vers une autre direction choisie. D'autres essaient de tirer parti des forces qui les touchent, et dans leur conscience embryonnaire, s'imaginent que tout ce qui les entoure existe pour eux. D'autres enfin s'efforcent de se diriger dans un sens qui les attire, en sont empêchés et vaguement ennuyés ; l'un d'entre eux, qui fait partie du corps d'un déva, se voit opposer devant nous un obstacle de ce genre, car le déva dispose naturellement les choses pour se complaire à lui-même et non pour satisfaire aux éléments **[31]** constitutifs de son corps. D'autre part, du point de vue confus du végétal, la conduite du déva est aussi incompréhensible que l'est, pour nous, le temps qu'il fait et souvent tout aussi désagréable. Vers la fin de la Chaine les végétaux les plus hautement développés possèdent une certaine intelligence, ce que nous appellerions une bonne intelligence d'enfant en bas âge, qui reconnait l'existence d'animaux extérieurs, aimant le voisinage des uns et fuyant celui des autres. On sent aussi un ardent besoin de plus de cohésion, ce qui résulte évidemment de l'élan de la vie qui descend vers la matière plus dense, de l'effort de la volonté agissant dans la Nature et tendant vers les plans inférieurs. Sans fixation physique, les formes sont très instables et tendent à flotter, çà et là, vaguement et sans but.

Dans la septième Ronde de cette Chaine, un nombre considérable d'hommes resta en arrière de l'humanité, comme insuccès, ne pouvant plus trouver de corps assez peu développés pour s'y incarner. Aussi continuèrent-ils plus tard, dans l'humanité encore, sur la troisième Chaine (Chaine lunaire). D'autres atteignirent le niveau aujourd'hui marqué par la troisième Initiation, niveau fixé pour la seconde Chaine et passèrent sur l'un des sept Sentiers, dont l'un, comme nous l'avons déjà dit, conduit au Service, sur la Chaine suivante. Ceux qui, sans être des insuccès, n'ont pu parvenir au succès complet, vont à la troisième Chaine, où ils entrent dans la Ronde qui correspond au niveau qu'ils ont atteint. Les plus avancés du règne animal s'individualisent sur la seconde Chaine et commencent leur évolution humaine sur la **[32]** Chaine lunaire où ils traversent très rapidement les règnes inférieurs pour arriver à l'humanité ; ils prennent alors la tête de l'évolution sur cette Chaine jusqu'à ce que les classes déjà mentionnées, d'abord les insuccès, ensuite ceux qui n'ont pas atteint un succès complet, commencent à arriver sur la Chaine et deviennent, à leur tour, les têtes de file de l'évolution. Les plus avancés du règne végétal entrent dans le règne animal de la Chaine lunaire comme mammifères, dans sa quatrième Ronde ;

sans passer dans les infusoires et les animaux inférieurs, poissons et reptiles ; les autres se présentent dans la première Ronde et y sont les animaux des types inférieurs. Les Monades en évolution dans le règne minéral de la seconde Chaine passent au règne, végétal de la Chaine lunaire, et le règne minéral est fourni par le plus avancé des règnes élémentals de la seconde Chaine. Comme précédemment, le règne élémental le moins avancé est fourni par une nouvelle vague de vie du Logos.

C'est ici le lieu de mentionner un principe important ; chacun des sept sous-plans qui constituent un plan est à son tour partagé en sept subdivisions ; il suit de là qu'un corps, tout en contenant de la matière des sept sous-plans, ne montrera de l'activité que dans les subdivisions correspondant au nombre de Chaines ou de Rondes déjà traversées, ou en cours d'expérience. Un homme à la seconde Ronde de la seconde Chaine ne pourra faire entrer en activité, dans son corps émotionnel et dans son corps mental, que la première et la seconde subdivision de chaque sous-plan de la matière astrale ou mentale ; dans la troisième Ronde, il pourra utiliser la première, seconde et troisième **[33]** subdivision, bien que moins complètement pour la troisième, qu'il ne le fera lorsqu'il sera dans la troisième Ronde de la troisième Chaine, et ainsi de suite. C'est ainsi que, plus tard, dans notre Chaine terrestre, l'homme avait son activité, à l'époque de la seconde Ronde, dans et par la première et la seconde subdivision de chacun des sous-plans, et quelque peu dans la troisième et la quatrième, parce qu'il était sur la quatrième Chaine, mais faiblement ; en sorte que bien qu'ayant en lui de la matière de tous les sous-plans, c'est seulement les deux subdivisions les plus denses des deux sous-plans inférieurs qui sont en pleine activité, et c'est par elles seulement que sa conscience peut s'exprimer. C'est uniquement lors de la septième Race de notre septième Ronde que l'homme possèdera le corps splendide où chaque particule pourra vibrer sympathiquement à sa conscience, et même alors moins complètement que sur les Chaines futures.

CHAPITRE III

—

LES DÉBUTS DE LA CHAINE LUNAIRE

Sur la Chaine lunaire, la troisième de notre série la vie descend d'un plan plus avant dans la matière, et le globe médian se trouve sur le plan physique ; A et G sont sur le plan mental supérieur ; B et F sur le plan mental inférieur, C et E sur le plan émotionnel, et D sur le plan physique. Ce globe médian, lieu de la plus intense activité de la Chaine, survit encore aujourd'hui : il est notre Lune. Mais la Lune est seulement ce qui en subsista après qu'il eût perdu de grosses masses matérielles ; son noyau central, pour ainsi dire, après la désintégration de la croute, un globe de taille très réduite et en voie de destruction totale, en somme, un cadavre.

Si nous suivons les consciences en évolution que nous avons vues dans le règne minéral sur la première Chaine, puis dans le règne végétal sur la seconde, nous constatons que la crête de la vague qui nous porte dans son sein pénètre dans la troisième Chaine au niveau des mammifères en son point médian, et apparait sur le globe D, la Lune, dans la quatrième Ronde. Ces mammifères sont de curieuses créatures de petite taille, mais extraordinairement actives ; les plus avancés d'entre eux ressemblent à des singes, se déplaçant **[36]** par des bonds énormes. Les êtres de la quatrième Ronde sont, en général, couverts d'abord d'une peau écailleuse qui devient, plus tard, analogue à celle d'une grenouille ; puis les types supérieurs se revêtent de poils raides qui forment une fourrure rude et très grossière. L'air est entièrement différent de notre atmosphère actuelle, il est lourd et étouffant et rappelle l'atmosphère viciée des salles surpeuplées, mais il satisfait évidemment les habitants de la Lune. Les créatures que nous suivons prennent des corps, de petits mammifères, longs de buste et courts de jambes, mélange de blaireau, de mangouste et de chien des prairies, avec une petite queue rabougrie ; êtres gauches et mal dégrossis, leurs yeux sont rouges et capables de voir dans l'obscurité de leurs trous ; hors de leurs terriers, ils se soulèvent sur leurs pattes postérieures, qui forment trépied avec leur courte et robuste queue, et tournent leur tête de droite et de gauche en reniflant. Ces animaux ont une certaine intelligence, et les relations entre les animaux et les hommes lunaires semblent plus cordiales qu'entre les sauvages et les animaux de notre terre. Ces créatures ne sont point domestiquées, mais ne s'enfuient point à l'approche de l'homme. Dans d'autres régions, où les hommes ne sont que des sauvages, mangeant leurs ennemis lorsqu'ils peuvent s'en emparer et la chair des animaux quand la

chair humaine fait défaut, les bêtes sauvages sont craintives et fuient la présence de l'homme.

Après ce premier degré de la vie animale, suit une période où les animaux vivent dans les arbres ; ils ont les membres désarticulés ; leurs pieds munis de coussins **[37]** comme le chat sont, de plus, curieusement transformés possédant une protubérance analogue à un pouce qui sortirait à angle droit, comme l'éperon du coq, et armé d'un ergot recourbé ; dans sa course rapide à la partie inférieure des branches, l'animal se sert de cet ongle pour se maintenir et le reste du pied demeure inutile ; mais, lorsqu'il court sur le sol, il repose sur les coussins et l'éperon se dresse en arrière, au-dessus du sol, sans entraver la marche.

D'autres animaux, plus hautement développés que ceux-ci et beaucoup plus intelligents, présentent une forme simiesque ; ils vivent généralement dans les agglomérations humaines et s'attachent fortement aux hommes, qu'ils servent de diverses manières. Ces animaux s'individualisent sur le globe D de cette quatrième Ronde, et sur les globes E, F et G, acquièrent des corps (émotionnel et mental) humains, mais le corps causal, bien qu'entièrement constitué, ne montre qu'une faible croissance. Ils quitteront la Chaine lunaire au milieu de la septième Ronde, comme nous le verrons, et traversent ainsi, sur la Chaine lunaire, trois Rondes humaines. Parmi eux, individualisés au sein d'une petite communauté retirée à la campagne, nous voyons les deux Maitres actuels, Mars et Mercure, qui sont aujourd'hui à la tête de la Société Théosophique, et qui seront l'un le Manou ; l'autre le Bodhisattva [27] de la sixième Race-Mère de notre terre, dans notre quatrième Ronde actuelle de la Chaine terrestre. **[38]**

La conscience des créatures animales dont nous suivons l'évolution entra dans une sorte de sommeil, après la mort de leurs derniers corps sur le globe I et demeura dans cet état pendant le reste de la quatrième Ronde et de toute la période qui couvre les trois premiers globes de la cinquième. Ayant perdu leur corps émotionnel et leur embryon de corps mental très peu de temps après la mort de leur corps physique et n'ayant point de corps causal, ils somnolèrent dans une sorte de ciel, goutant des rêves agréables, sans contact avec les mondes de la Manifestation, aucun point ne les reliant à ces mondes. Sur le globe D de la cinquième Ronde, ils réapparaissent dans des corps, de grands corps simiesques se déplaçant par bonds de quarante

---

[27] Ces deux termes sont les titres officiels des Chefs d'une Race-Mère ; l'un est le roi, l'autre le grand prêtre ; l'un le chef politique, l'autre l'Instructeur.

pieds et semblant prendre plaisir à franchir l'air ainsi. Au temps de la quatrième race humaine sur ce globe D, ils furent domestiqués, employés pour garder les propriétés de leurs maitres et jouer avec les enfants, comme le font de nos jours les chiens fidèles ; ils portaient les enfants sur leur dos et dans leurs bras, et éprouvaient une intense affection pour leurs maitres humains ; les enfants se blottissaient délicieusement contre leur épaisse et douce fourrure, et goutaient fort les immenses bonds de leurs fidèles gardiens. Une scène, en particulier, nous fournira un exemple concret de l'individualisation de ces créatures.

Voici une hutte dans laquelle réside un homme lunaire, et avec lui sa femme et ses enfants ; nous connaitrons ces derniers par la suite sous les noms de Mars et Mercure, le Mahâgourou et Sourya [28]. Un certain **[39]** nombre de ces créatures simiesques vivent autour de la hutte, et servent leurs maitres avec le dévouement de chiens fidèles ; nous remarquons parmi eux les futurs Sirius, Héraklès, Alcyone et Mizar, à qui nous pouvons donner, pour les distinguer, leurs noms futurs, bien qu'ils ne soient point encore des hommes. Leurs corps astral et mental se sont développés sous l'influence de l'intelligence de leurs maitres, comme ceux de nos animaux domestiques le font sous la nôtre ; Sirius est attaché surtout à Mercure, Héraklès à Mars ; Alcyone et Mizar sont passionnément dévoués au Mahâgourou et à Sourya.

Une nuit l'alerte est au camp ; la hutte est entourée par des sauvages aidés de leurs animaux domestiques, vigoureuses et féroces créatures, semblables à des lézards ou à des crocodiles velus. Les fidèles gardiens se rassemblent autour de la hutte et combattent désespérément pour la défendre ; Mars parait et repousse les assaillants grâce à une arme qu'ils ne possèdent point ; mais, tandis qu'il les refoule, un de ces animaux à forme de lézard s'élance derrière lui, dans la hutte, et saisissant l'enfant Sourya, se prépare à l'emporter. Sirius bondit sur lui, le renverse et lui arrache l'enfant qu'il lance à Alcyone, lequel le replace dans la hutte, tandis qu'enlacé avec le lézard, Sirius le tue après une lutte acharnée, et tombe inanimé ; cruellement **[40]** blessé, sur le corps de son ennemi. Pendant ce temps un sauvage se glisse derrière Mars et lève son arme pour le frapper par derrière,

---

[28] Voir *Déchirures dans le voile du Temps*, dans la *Revue Théosophique française*, de 1910-1911-1912. Le Mahâgourou est le Seigneur Gautama, Sourya le Seigneur Maitreya. Pourquoi ces animaux sont-ils entrés en contact avec ceux qui devaient être leurs Maitres, sur la terre du lointain avenir ? Avaient-ils été des plantes soignées par eux, comme nous-mêmes soignons nos plantes, pour les plus avancés tout au moins, car les Seigneurs Gautama et Maitreya étaient hommes sur la seconde Chaine, ou bien, pour les moins avancés, des animaux et des plantes, liés par une affinité mutuelle ?

mais Héraklès, d'un bond, se jette entre l'armé et son maitre, reçoit le coup en pleine poitrine et tombe frappé à mort. Les sauvages s'enfuient maintenant de toutes parts. Mars, sentant contre lui la chute d'un corps, chancèle, se redresse, se détourne, reconnait son fidèle défenseur et se courbant sur son serviteur mourant, pose tendrement sur lui sa tête.

Le pauvre singe lève ses yeux, remplis d'un dévouement intense vers le visage de son maitre, et cet acte de service, accompli dans un désir passionné de sauver, appelle en réponse une effusion de la volonté de la Monade, un ardent élan de puissance, et, dans l'instant même de sa mort, le singe s'individualise et meurt humanisé.

L'autre singe blessé, Sirius, a reçu de son ennemi de cruelles morsures, mais il vit encore et a été transporté à l'intérieur de la hutte ; il survivra longtemps ; mais infime, et se traine à grand-peine. Il est touchant de voir sa muette fidélité envers sa maitresse ; ses yeux la suivent partout dans ses mouvements ; l'enfant Sourya le soigne tendrement, et ses camarades Alcyone et Mizar s'empressent auprès de lui ; par degrés, son intelligence, nourrie par l'amour, se développe jusqu'à ce que les facultés mentales inférieures s'élevant, attirent une réponse de la vie mentale supérieure, et le corps causal nait à l'existence, peu de temps avant sa mort. Alcyone et Mizar lui survivent quelque temps ; marqués surtout par leur dévouement intensément tendu vers le Mahâgourou et Sourya, aussi cette pure **[41]** ardeur appelle-t-elle une réponse du plan intuitionnel, et eux aussi atteignent l'individualisation ; alors ils quittent le monde.

Ces exemples illustrent bien les trois grandes méthodes d'individualisation [29]. En chacun d'eux, l'irruption de la vie supérieure s'effectue au travers de l'un des aspects du triple Esprit : volonté, sagesse, intelligence active. L'action s'exalte et fait descendre la volonté ; l'amour s'exalte et fait descendre la sagesse : l'entendement s'exalte et fait descendre l'intelligence. Ce sont là les trois "bonnes Voies" de l'individualisation. Il en est d'autres, dont nous parlerons un peu plus loin, qui sont le reflet de ces dernières dans une matière plus dense, mais elles sont les "mauvaises voies" et conduisent à de grandes souffrances.

Dès lors, ces consciences que nous nous sommes attachés à suivre, sont définitivement humaines et possèdent le même corps causal qu'elles emploient aujourd'hui encore. Elles sont sur le globe E en tant qu'êtres

---

[29] V. à ce sujet : C. W. Leadbeater, *Modes d'individualisation*, dans *l'Occultisme dans la Nature*, 2e vol.

humains, mais n'ont point un rôle précis dans sa vie ordinaire. Elles flottent dans son atmosphère, comme des poissons dans l'eau, mais ne sont pas assez développées pour avoir part à ses activités normales. Leur nouveau corps émotionnel est produit par une sorte de protubérance qui se forme autour de l'atome permanent émotionnel ; les êtres récemment individualisés ne naissent point dans les familles de ses habitants qui, nous pouvons le dire en passant, ne sont point d'un aspect très engageant. On peut dire que leur véritable progrès, comme êtres humains, ne **[42]** commence que lorsqu'ils reviennent sur le globe. D au cours de la sixième Ronde. On constate, sans doute, une consolidation et une amélioration dans le corps émotionnel qui flotte dans l'atmosphère du globe E, dans le corps mental flottant dans celle du globe F, et dans le corps causal dans celle du globe C. Cette amélioration se manifeste lors de la descente sur les globes A, B et C de la sixième Ronde, où la matière attirée dans chaque corps est d'une qualité plus haute, et montre une plus grande cohésion. Mais le progrès réel, s'effectue sur le globe D où ils s'incarnent à nouveau dans la matière physique.

Parmi les animaux supérieurs de cette cinquième Ronde qui vivent en contact avec les hommes primitifs, quelques-uns nous intéressent parce qu'ils parviennent ensemble, dans la suite, à un type fondé sur l'analogie de leur méthode d'individualisation. Ils s'individualisent suivant l'une des "mauvaises Voies" déjà mentionnées. Ils essaient d'imiter les êtres humains parmi lesquels ils vivent, afin d'acquérir un crédit de supériorité parmi les animaux ; on les voit se pavanant, gonflés de vanité, dans une "pose" continuelle. Ce sont des créatures simiesques, assez semblables à celles que nous avons déjà observées, mais nettement plus habiles et possédant plus d'imagination, ou du moins d'esprit d'imitation ; ils jouent "à l'homme" comme les petites filles jouent "à la dame". Ils s'individualisent par le moyen de cette intense vanité, ce qui stimule leur esprit d'imitation à un degré anormal, et crée, en eux, un puissant sentiment d'individualisme, une exaltation du "Moi" naissant de l'animal, si bien que l'effort pour se distinguer des **[43]** autres appelle une réponse des plans supérieurs et que l'égo nait de cet effort. Mais l'effort pour s'élever au-dessus de ses congénères, sans admiration ni amour pour les êtres supérieurs, pour s'élever sans autre but que de considérer ses frères de haut, ne s'accompagne d'aucune transformation des passions animales en émotions humaines, et ne pose aucun fondement qui assure pour l'avenir le développement harmonieux des facultés émotionnelles et mentales. Ils sont indépendants, concentrés en eux-mêmes, se suffisant à eux-mêmes, chacun pensant à lui seul, sans aucune pensée de coopération ou d'union avec les autres en vue

d'un but commun. Quand ils meurent, ainsi individualisés, ils passent, dans le rêve, l'intervalle entre cette mort et leur renaissance sur le globe D de la sixième Ronde, d'une façon assez analogue à ce que nous avons constaté chez les autres animaux individualisés déjà décrits, mais avec une différence, pourtant, qui revêt une importance considérable à l'égard des lignes de croissance ; c'est que, dans les cas primitivement envisagés, les nouveaux êtres humains avaient l'esprit fixé avec amour sur leurs maitres adorés du globe D, ce qui donne à leurs émotions plus d'intensité et de pureté, au lieu que ceux qui s'individualisent par vanité ne fixent leur esprit que sur eux-mêmes et leur excellence propre, sans que leurs émotions aimantes en puissent tirer aucun accroissement.

Un autre type d'animaux s'individualise par l'admiration des êtres humains avec lesquels ils entrent en contact ; eux aussi cherchent à les imiter, non parce qu'ils veulent surpasser leurs congénères, mais parce qu'ils regardent les humains comme des êtres supérieurs **[44]** et désirent leur ressembler. Aucun amour puissant ni désir de servir ne les anime, mais on trouve en eux le désir d'être instruits et une grande obéissance, nés de l'admiration ressentie pour ces êtres supérieurs. Ils sont dressés par leurs maitres, d'abord à faire des tours, ensuite à rendre de légers services, et ainsi acquièrent en quelque sorte le sens de la coopération avec ces maitres ; ils s'efforcent de leur plaire et de mériter leur approbation, non qu'ils les aiment particulièrement, mais parce que la coopération permise qui résulte de l'approbation méritée, les rapproche des êtres supérieurs dont ils deviennent les collaborateurs. Lorsqu'ils s'individualisent, grâce au développement de l'intelligence, l'intellect est prêt à se soumettre à une discipline, à coopérer, à voir les avantages de l'effort collectif et la nécessité de l'obéissance. Ils emportent, dans leur vie intermédiaire, ce sens de l'activité coordonnée et l'acceptation d'une direction imposée, au grand avantage, de leur avenir.

Un autre type se développe en, suivant une voie des plus fâcheuses, celle de l'intellect rendu pénétrant et vif par la crainte. Des animaux chassés pour servir de nourriture, ou domestiqués par des hommes sauvages et traités souvent avec cruauté, peuvent atteindre à l'individualisation, grâce à leurs efforts pour échapper à cette cruauté ; pourchassés, ils sont ainsi amenés, à combiner des plans d'évasion ; ils acquièrent l'adresse et la ruse, et d'autres facultés analogues et possèdent enfin une ingéniosité dévoyée, née de la crainte, associée au soupçon, à la méfiance, à l'esprit de vengeance. Quand l'intelligence a été ainsi fortifiée, jusqu'à un certain point, par ce contact avec l'homme, même sur **[45]** des voies fâcheuses,

l'individualisation s'effectue ; dans l'un des cas soumis à notre examen, nous avons observé que la femelle d'un animal ayant été tuée ; il y eut, chez le mâle, un si vif élan de haine et de colère vindicative, que son individualisation eut lieu ; chez un autre, un animal voisin du lynx, l'individualisation s'opéra par un intense désir d'infliger une souffrance qui occasionna, chez le sujet, un assez grand sentiment de sa force pour l'élever au-dessus de ses congénères ; mais, ici encore, l'excitation avait été un mauvais exemple et une influence maligne de l'homme. Le long intervalle qui sépare l'individualisation de la naissance suivante est, dans ces cas, rempli par des rêves de fuites heureuses, de vengeances traitresses, de cruautés infligées à ceux qui les maltraitèrent dans leur dernière vie d'animal. Ce malheureux résultat en fait peser la responsabilité sur l'homme qui en fut la cause, et crée avec lui un lien pour des vies futures ; il ne serait peut-être point déraisonnable de considérer, des individualisations de ce genre comme prématurées ; ces animaux ont été "humanisés trop tôt". Nous retrouverons ces types dans la sixième Ronde, exerçant leur nouvelle conscience humaine le long des voies déterminées par leurs modes respectifs d'individualisation. Il semblerait toutefois, que seules, les trois méthodes d'opération résultant d'une effusion d'en haut fussent conformes au Plan cosmique d'évolution, et que la croissance forcée, de bas en haut, fût amenée par les fautes de l'homme.

Avant de suivre ces derniers spécimens et nos amis des autres types dans leurs vies sur le globe D de la sixième Ronde, nous pouvons jeter un coup d'œil sur **[46]** la haute civilisation des cités de la Chaine lunaire, dans cette cinquième Ronde. De nombreuses agglomérations se trouvaient dispersées sur le globe, menant une vie décidément primitive ; les unes, comme celles vivant dans les huttes déjà mentionnées, animées d'une certaine bonté, quoique peu développées, luttaient vigoureusement quand on les attaquait, tandis que d'autres étaient sauvages, querelleuses et continuellement en guerre, apparemment pour le seul plaisir de verser le sang et d'être cruelles. À côté de ces diverses agglomérations, les unes étendues, les autres restreintes, les unes nomades, les autres pastorales on voyait des hommes plus hautement civilisés, vivant dans des villes, exerçant des métiers, sous l'autorité de gouvernements constitués. Ils ne semblaient point avoir grand rapport avec ce que nous désignons sous le nom de nation. Une cité entourée d'un territoire considérable, parfois très étendu, parsemé de villages, formait un État distinct et ces États entretenaient les uns avec les autres des rapports variables de commerce, de défense mutuelle, etc.

Nous rapporterons ici un exemple. Dans le voisinage de ce qui correspond à l'Équateur, est une grande cité (elle a davantage l'aspect d'un vaste cimetière), entourée d'une vaste étendue de terres cultivées. La ville est construite en quartiers séparés, selon la classe de ses habitants. Les plus pauvres vivent en plein air pendant le jour et, le soir, ou lorsqu'il pleut, se glissent sous des auvents plats rappelant les dolmens, qui les conduisent dans des trous, ou chambres de forme oblongue, excavés dans la roche. Ce sont des **[47]** salles souterraines s'étendant fort loin et communiquant entre elles : un vrai labyrinthe ; la porte d'entrée est formée par une énorme plaque de roc reposant sur des piliers faits de pierres plus petites. Ces salles sont groupées ensemble par milliers et bordent les deux côtés d'une longue rue circulaire qui forme le cercle extérieur de la ville.

Les classes supérieures habitent les maisons munies d'un dôme qui s'élèvent à l'intérieur de ce cercle, sur un tertre plus élevé ; leur façade s'ouvre sur une large terrasse et elles forment un cercle complet comme la rue située plus bas. Les dômes sont soutenus par de courts piliers trapus tout sculptés, cette sculpture dénotant une civilisation assez avancée. Un nombre immense de ces dômes sont reliés les uns aux autres à leur bord inférieur et forment une sorte de ville commune, une ceinture avec une autre terrasse circulaire au-dessus de son bord intérieur. Le centre de cette cité est sa portion la plus élevée ; là les maisons elles-mêmes sont plus hautes, munies de trois dômes superposés ; celle du centre a cinq dômes l'un au-dessus de l'autre, chacun plus petit que celui qui le supporte. On accède aux dômes supérieurs par le moyen d'un escalier disposé à l'intérieur de l'un des piliers du rez-de-chaussée et, plus haut, tournant en spirale autour du pilier central. Ces maisons semblent taillées dans une masse de roche vive. Aucune disposition n'apparait dans les dômes supérieurs pour y ménager l'air et la lumière. Celui du sommet contient une sorte de hamac, suspendu au centre ; c'est la chambre de prière ; il semble que celui qui prie ne doit point toucher le sol pendant qu'il prie. **[48]**

C'est là, évidemment, l'humanité la plus avancée de la Lune, celle qui deviendra plus tard les Seigneurs de la Lune et dont les membres atteindront le grade d'Arhat, but fixé pour l'évolution lunaire. Ils sont déjà civilisés et, dans une chambre, un jeune garçon écrit d'une écriture qui nous est totalement incompréhensible.

Les membres de l'humanité lunaire qui, dans cette Ronde, arrivent au *Sentier* sont en contact avec un groupe plus sublime d'Êtres, la Hiérarchie occulte de ce temps, venue de la seconde Chaine pour aider l'évolution de la

troisième. Ces Êtres vivent sur une haute montagne quasi inaccessible, mais leur présence est reconnue par ceux qui marchent sur le *Sentier*, et généralement acceptée comme une réalité par l'humanité intelligente d'alors. Leurs disciples parviennent jusqu'à eux, en dehors de leur corps, et de temps à autre, l'un d'eux descend dans les plaines, et vit pour un temps parmi les hommes. Les habitants de la maison centrale de la ville que nous venons de décrire sont en rapport avec eux, et soumis à leur influence dans les affaires de haute importance.

CHAPITRE V

—

LA SEPTIÈME RONDE DE LA CHAINE LUNAIRE

La septième Ronde d'une Chaine diffère des Rondes précédentes en ce que ses globes passent l'un après l'autre dans la quiescence, puis dans la désintégration, après que leurs habitants les ont définitivement abandonnés. Lorsque l'heure a sonné de ce dernier départ sur chaque globe, ceux de ses habitants qui sont capables d'une évolution ultérieure sur la Chaine, passent outre, ainsi qu'aux Rondes précédentes, et parviennent au globe suivant. Les autres, au contraire, pour qui les conditions des derniers globes sont inaccessibles, abandonnent définitivement la Chaine et quittent ce globe, pour pénétrer dans un état que nous décrirons plus loin, où ils attendent leur réincarnation sur la Chaine suivante. Ainsi, le courant de ceux qui quittent chaque globe au cours de cette Ronde, mis à part tous ceux qui ont pu atteindre le degré d'Arhat, se divise en deux groupes dont l'un poursuit sa route habituelle vers le globe suivant de la série, tandis que l'autre s'embarque sur un océan dont l'autre rive est la nouvelle Chaine.

Normalement, un homme n'est libre de quitter une Chaine, sauf son rejet pour incapacité temporaire, que lorsqu'il est parvenu au niveau fixé pour l'humanité **[64]** en évolution sur la Chaine. Ce niveau sur la Chaine lunaire, nous l'avons déjà vu, est l'équivalent de ce que nous appelons la quatrième Initiation, celle de l'Arhat. Mais nous avons constaté, à notre grande surprise que, dans la septième Ronde, des groupes d'émigrants quittèrent les globes A, B et C, tandis que l'énorme masse de la population du globe D abandonna définitivement la Chaine lunaire, lorsque le flux de la vie quitta ce globe, pour poursuivre sa route vers le globe E. Seul, un groupe relativement très peu nombreux demeura pour continuer son évolution sur les trois derniers globes et, parmi ceux-ci, quelques-uns abandonnèrent à tout jamais la Chaine, lors du passage de chaque globe dans l'inactivité.

Il semblerait que, lors d'une septième Ronde, l'Être puissant auquel on a donné le titre de "Manou-Semence d'une Chaine" prend en charge l'humanité et les créatures inférieures qui y ont effectué leur évolution. Le Manou-Semence d'une Chaine rassemble en lui, absorbe dans son immense aura tous ces fruits de l'évolution de la Chaine, et les transporte dans la sphère intercalaire qui sépare deux Chaines, et qui constitue le Nirvâna de la Chaine agonisante. Il les nourrit en lui et enfin les transmet à l'heure fixée au Manou-Racine de la Chaine suivante qui, en exécution du plan conçu par

le Manou-Semence, déterminera le temps et le lieu de leur introduction dans son royaume.

Le Manou-Semence de la Chaine lunaire nous sembla agir conformément à un vaste plan d'après lequel il aurait groupé les créatures lunaires, pour les séparer, après leur dernière mort, en classes, sous-classes **[65]** et sous-sous-classes, d'une façon très précise, grâce apparemment à une forme spéciale de magnétisme : cette force engendra des vibrations d'amplitudes particulières, et ceux qui pouvaient le mieux vivre à l'unisson de ce rythme vibratoire se trouvèrent groupés ensemble ; ceux qui s'accordaient mieux avec un autre rythme furent de même groupés, et ainsi de suite, lorsqu'Il avait affaire à de grandes multitudes, comme ce fut le cas pour le globe D. Ces groupes semblent s'être formés automatiquement dans le monde céleste du globe D, tout comme des figures se forment sur un disque en vibration, au rythme d'une note musicale. Mais, sur les trois premiers globes, les lignes de clivage apparaissent plus distinctement visibles, et les groupes sont expédiés par un haut fonctionnaire, qui agit évidemment d'après un plan préconçu. Le Manou-Semence est aidé dans sa tâche gigantesque par de nombreux grands Êtres qui exécutent ses ordres, et tout cet immense plan est mis en œuvre avec un ordre et une vigueur qui laissent à l'observateur une indicible impression. Il semble, entre autres choses, choisir des dignitaires qui seront chargés d'une fonction dans la Chaine suivante, ceux qui, au cours de la longue évolution, dépasseront leurs compagnons de route, et deviendront Maitres, Manous, Bodhisattvas, dans les diverses Rondes et races. Il en choisit évidemment beaucoup plus qu'il n'en sera nécessaire, comme un jardinier sélectionne un trop grand nombre de plants en vue d'une culture donnée, parmi lesquels une sélection nouvelle sera plus tard opérée. La presque totalité, sinon l'absolue totalité de ce choix, fut faite sur le globe D, et nous y reviendrons quand nous **[66]** considèrerons ce monde en particulier. Examinons, pour le présent, les globes A, B et C.

Sur le globe A de la Chaine lunaire, nous voyons qu'une partie de l'humanité n'est pas conduite vers le globe B, mais qu'elle est dans la nécessité de quitter la Chaine parce qu'elle ne peut y effectuer aucun progrès ultérieur. Le grand dignitaire qui est chargé du globe n'a pu élever quelques membres de l'humanité comme il l'aurait désiré ; il a, en fait, trouvé certains de ses matériaux humains trop rigides pour une évolution plus haute ; aussi les embarque-t-il quand le globe a cessé de vivre. Cette batelée, comme nous l'appelons, car le nombre n'en est point considérable, est composée de nos amis à l'aura jaune-orange, qui ont amené leur corps mental à un point de

développement au-delà duquel ils ne peuvent aller sur la Chaine lunaire, sinon dans une voie dangereuse ; ils se sont si bien enfermés dans leur coque mentale, et ont si complètement anémié les germes de leur corps émotionnel qu'ils ne peuvent en sécurité descendre davantage ; ils sont, d'ailleurs, beaucoup trop orgueilleux pour le désirer. Leur corps causal est une coque rigide, non une forme vivante en voie d'expansion, et les laisser passer sur le globe B serait seulement produire un durcissement fatal du corps mental inférieur. Ils sont très intelligents, mais fort égoïstes et se sont, à eux-mêmes, coupé pour un temps la voie de tout progrès ultérieur, tout au moins de tout progrès qui ne soit point funeste. Le dignitaire est visiblement mécontent de ces hommes colorés de jaune-orange, et il agit avec la plus grande miséricorde en les embarquant. Un regard dans l'avenir nous montre que nous **[67]** les rencontrerons de nouveau dans l'Atlantide, où ils seront les Seigneurs de la Face Noire, les prêtres du culte des Ténèbres, chefs des hordes qui combattront l'Empereur blanc… En attendant, ils reposent dans la sphère intercalaire, concentrés en eux-mêmes, comme ils l'ont toujours été.

Le groupe déjà mentionné, dont l'aura présente la teinte jaune d'or de l'intelligence disciplinée, ainsi que le reste des habitants de la Chaine, passent au globe B, en même temps que certains égos qui ont atteint le degré d'Arhat sur le globe A, et qui sont devenus Adeptes sur le globe B. À sa sortie du globe B, le groupe jaune d'or est embarqué, car lui non plus n'a suffisamment nourri sa nature émotionnelle pour rendre possible, sur le globe C, la formation d'un corps émotionnel quelque peu développé. La docilité de ce groupe-là prépare un avenir plus riant que celui des auras orangés et nous retrouverons ses membres en Atlantide, prêtres des Temples blancs, où ils se forment graduellement un corps émotionnel d'un type favorable. Ces deux "batelées" pénètrent dans l'évolution terrestre à sa quatrième Ronde, étant trop avancées pour intervenir aux périodes précédentes. Il semble qu'il est nécessaire sur chaque globe de développer les qualités qui exigeront pour leur pleine expression un corps formé de la matière du globe suivant ; ainsi nos auras jaunes ne pouvaient aller plus avant, mais devaient s'embarquer pour la sphère intercalaire.

Un certain nombre d'égos quittèrent le globe C, ayant atteint le degré d'Arhat, et développé à un degré si élevé l'intelligence et l'émotion qu'ils ne pouvaient plus évoluer sur la Chaine lunaire ; ils abandonnèrent **[68]** donc la Chaine par l'un ou l'autre des sept Sentiers ordinaires. Un groupe de ces égos est pour nous d'un intérêt particulier, parce qu'il fait partie d'une

division des "Seigneurs de la Lune", ce groupe que la *Doctrine secrète* appelle les Pitris Barhishads, qui dirigea l'évolution des formes vivantes sur notre Chaine terrestre. À leur départ du globe C, ils se dirigèrent vers la région où la Chaine terrestre était en voie d'édification, et y furent rejoints plus tard par un certain nombre d'autres égos qui s'étaient voués à cette tâche. Le globe A de la Chaine terrestre commence à se former dès que la vague de vie quitte le globe A de la Chaine lunaire. L'Esprit d'un globe, lorsque sa vie est achevée, s'incarne à nouveau et, pour ainsi dire, transfère avec lui-même la vie au globe correspondant de la Chaine suivante. Les habitants, après avoir quitté la Chaine, doivent attendre une longue période avant que leur nouvelle demeure soit prête, mais la préparation de cette demeure commence lorsque l'Esprit du premier globe l'abandonne, lequel devient un cadavre ; l'Esprit entre alors dans un nouveau cycle de sa vie, et un nouveau globe commence à se former autour de lui. Les molécules sont édifiées sous la direction de certains dévas, car l'humanité n'a point encore de part dans cette œuvre. L'Esprit d'un globe évolue probablement sur la même ligne que cette classe de dévas, dont les membres ont pour tâche la construction des globes par tout le système. Une grande effusion de vie, venue du LOGOS, crée les atomes d'un système par l'intermédiaire de l'un de ces dévas ; les molécules sont ensuite formées, puis les cellules, et ainsi de suite. Les créatures vivantes sont comme des **[69]** parasites à la surface de l'Esprit de la terre : il ne s'en occupe point et n'est probablement pas conscient de leur existence, bien qu'il puisse les sentir légèrement lorsqu'ils creusent des mines très profondes.

Les Arhats qui, à leur départ du globe C de la Chaine lunaire, choisirent le sentier qui conduit à la Chaine terrestre, se dirigèrent, comme nous l'avons dit, vers la région où le globe A de la Chaine terrestre est en formation. Ceci débute par le premier règne élémental, qui émane et s'élève du centre du Globe, l'atelier du TROISIÈME LOGOS, comme l'eau surgit d'un puits artésien et déborde sa margelle de toutes parts. Il procède du cœur du Lotus, comme la sève entre dans une feuille. Ces Seigneurs de la Lune n'ont point de rôle actif à ce stade, mais semblent contempler le spectacle de la construction d'un monde futur. Des éons plus tard, ils sont rejoints par quelques-uns des Seigneurs de la Lune venus du globe G, et ces derniers façonnent les formes originales sur le globe A, abandonnant leur Chhâyâ, leur "ombre", pour les constituer, ainsi que le dit la *Doctrine secrète*. Alors les égos viennent l'un après l'autre occuper ces formes. Les globes B et C sont construits, de même, autour de leurs Esprits respectifs, lorsque ces derniers ont quitté leurs habitats lunaires. Notre Terre physique fut

constituée au moment où les habitants quittèrent le globe D de la Chaine lunaire ; l'Esprit de la Lune quitta ce globe et la Lune commença à se désintégrer et à envoyer une partie considérable de sa substance pour l'édification de la Terre. Lorsque les habitants commencèrent à quitter la Lune définitivement, les globes A, B et C de la Chaine terrestre étaient déjà constitués, mais le **[70]** globe D, notre Terre, ne pouvait pousser très avant sa construction tant que son congénère, le globe D de la Chaine lunaire, n'avait pas cessé de vivre.

Les groupes, en petit nombre, nous l'avons dit, qui quittèrent la Chaine sur les globes A et B, étaient, comme nous l'avons vu, des hommes ayant précipité leur évolution intellectuelle, mais qui avaient été individualisés dans la cinquième Ronde. Les Arhats qui quittèrent le globe C avaient été individualisés dans la quatrième Ronde au sein d'une population urbaine, et conduits, dès lors, vers une civilisation dont la poussée accéléra leur évolution ; environnés d'hommes plus avancés qu'eux-mêmes, ils durent à ce stimulant de croitre plus rapidement. Pour être prêts à profiter de ces conditions, il est évident que leur développement, en tant qu'animaux sur la Chaine précédente, aurait dû atteindre un niveau supérieur à ceux qui s'individualisèrent sur la même Chaine, en des districts de populations paysannes primitives. Il semble que l'humanité d'une Chaine ne puisse s'avancer vers le Sentier et y entrer que lorsque l'individualisation des animaux de cette Chaine a cessé, en sorte que, seuls, des cas exceptionnels d'individualisation se produiront à l'avenir. Lorsque la porte du règne humain est ainsi fermée aux animaux, alors la porte du Sentier s'ouvre pour l'humanité.

Comme nous l'avons dit, les groupes qui quittèrent la Chaine lunaire sur les globes A, B et C étaient en petit nombre, puisque la masse de la population passait au globe suivant, conformément au procédé ordinaire. Mais, sur le globe D, il en fut tout autrement ; l'immense majorité de ses habitants, **[71]** lorsqu'approcha l'heure de la mort du globe, après avoir quitté leur corps physique pour la dernière fois, ne furent point préparés pour se rendre au globe E, mais furent dépêchés vers la Sphère intercalaire, le Nirvâna lunaire, pour y attendre leur transfert sur la Chaine nouvelle qu'on édifiait pour eux. Si nous comparons les autres groupes à des barques voguant sur l'océan de l'espace, nous avons ici une immense flotte de gros vaisseaux lancés sur ce même océan. Le gros de la flotte abandonne la Lune ; seule reste une petite population, réservée pour des fins que nous

comprendrons bientôt, et qui s'embarque, bateaux légers, cette fois, pour rester fidèle à notre métaphore.

Le groupe d'égos que nous avons suivi, comme exemple de l'humanité inférieure de la Lune, montre des traces de réel progrès sur le globe D ; leur corps causal est nettement marqué, leur intelligence est plus développée et leur affection pour leurs supérieurs s'est approfondie et intensifiée ; au lieu d'une passion, elle est devenue une émotion permanente qui constitue leur caractéristique la plus marquante. À ce groupe, on peut donner le nom de Serviteurs, car, bien que cet instinct de servir soit encore aveugle et seulement à demi conscient, cependant être utile et complaire aux Êtres supérieurs auxquels ils se sont dévoués est maintenant le mobile qui domine leur vie. Si nous jetons un coup d'œil dans l'avenir, nous constatons que cette caractéristique les distingue tout le long de la série de leurs vies futures sur la terre, et qu'ils accomplissent une grosse part du dur labeur du pionnier. Ils aiment leurs supérieurs et sont prêts à leur obéir "sans discussion ni retard". Un changement marqué apparait **[72]** dans leur corps au cours de cette Ronde ; ils sont à présent d'un bleu vif, au lieu du brun boueux qui les colorait précédemment. Ils demeurent groupés sur le plan physique pendant leurs dernières incarnations sur la Lune, et de nombreux arrangements s'opèrent parmi eux, durant une longue période qui a commencé bien avant ce moment : les liens qui unissent des groupes d'égos, sont rendus plus puissants par de fréquentes réincarnations au sein des mêmes communautés nous y voyons un grand nombre, … la plupart, à vrai dire, des personnages appartenant aux *Déchirures dans le Voile du Temps* et il semble probable que les autres, si nous pouvions les reconnaitre, seraient parmi nos amis plus récents, car ils sont tous des Serviteurs prêts à obéir aux ordres donnés, à aller où on les envoie. Ils se distinguent par un actif afflux de vie supérieure qui produit une légère expansion du fil de matière intuitionnelle reliant l'atome permanent intuitionnel à l'atome mental, et lui donne une forme plus élargie au sommet qu'à la base, une forme d'entonnoir. Des multitudes d'égos, beaucoup plus intelligents et plus évolués que ceux-là ne montrent pas cette particularité, qui est le germe du désir de servir. Ce groupe qui nous intéresse comprend de nombreux types différents, et ne consiste pas, uniquement, comme on pourrait s'y attendre, en égos d'un seul tempérament ; on y trouve des personnes qui se sont individualisées sur l'une quelconque des trois "bonnes Voies", par l'un des trois principes : volonté, sagesse ou intelligence active [30], stimulé à l'action par le dévouement à un

[30] Atma, Buddhi, Manas.

supérieur. La méthode par laquelle **[73]** l'individualisation s'est produite intervient seulement comme cause, de subdivision à l'intérieur du groupe et affecte la durée de l'intervalle entre la mort et la renaissance, mais n'a aucun effet sur cette caractéristique du Service. Elle influe sur la rapidité vibratoire du corps causal, mais celui-ci est formé, dans tous les cas, par un effort pour servir :

1. par un acte de dévouement ;
2. par une grande effusion de pur dévouement ;
3. par un dévouement, créateur de l'effort pour comprendre et apprécier.

La formation elle-même du corps causal est toujours soudaine ; il nait à l'existence avec la rapidité de l'éclair ; mais les circonstances qui précèdent sa formation diffèrent et modifient la fréquence vibratoire du corps ainsi formé. Un acte de sacrifice effectué dans le corps physique fait appel à la volonté et éveille une pulsation dans la matière spirituelle ; le dévouement agissant dans le corps émotionnel [31], fait appel à la sagesse et éveille une pulsation dans la matière intuitionnelle ; l'activité de l'intelligence concrète s'en va frapper l'intelligence active et éveiller une pulsation dans la matière mentale supérieure. Nous verrons bientôt notre groupe de Serviteurs se subdiviser en deux sous-groupes par ces différences, les deux premières catégories constituer ensemble la première subdivision, avec des intervalles moyens de sept cents années entre leurs existences ; et la troisième catégorie former, à elle seule, la seconde subdivision, avec des intervalles d'environ douze cents années. Cette distinction aura son effet sur la Chaine terrestre, à un stade plus avancé de l'évolution, car les deux subdivisions parviennent à la Terre dans la **[74]** quatrième Ronde à un intervalle de quatre cent mille années l'une de l'autre, intervalle calculé en vue, apparemment, de les faire se rejoindre en une certaine période, où leurs services combinés seront nécessaires. Le grand Plan est d'une exactitude infinie jusque dans ses moindres détails.

Cette subdivision n'affecte en rien les relations établies entre Maitres et disciples ; on trouve, en effet, dans les deux sous-groupes, des disciples des deux Maitres qui seront le Manou et le Bodhisattva de la sixième Race-Mère. Ainsi, le germe du désir de servir, attirant l'attention des Autorités supérieures, est la marque distinctive du groupe dans son ensemble, et ç'est

---

[31] Le véhicule du désir, Kama.

la diversité des méthodes d'individualisation, affectant la durée de l'intervalle entre les existences, qui subdivise ce groupe en deux [32].

À la tête de ce groupe se tiennent beaucoup de ceux que nous connaissons maintenant comme Maitres et, très loin au-dessus d'eux, nous voyons de nombreux égos, déjà Arhats, qui transmettent à leurs inférieurs les ordres qu'ils reçoivent d'Êtres beaucoup plus élevés qu'eux-mêmes. Le Manou de la Race, – nous sommes dans la septième Race du globe, – dirige cette évolution, sous les ordres du Manou-Semence dont il exécute le plan. C'est le Manou-Semence qui ordonne tous les préparatifs pour le transfert de cette énorme population. Quelques-uns des égos avancés savent vaguement **[75]** que certains changements importants sont imminents ; mais ces changements, bien que d'une si haute portée, sont trop lents pour attirer l'attention ; les uns y coopèrent, inconsciemment mais efficacement, tout en croyant exécuter de vastes desseins qu'ils ont eux-mêmes conçus. Nous voyons un homme, par exemple, qui a conçu la notion d'une communauté idéale, rassembler un certain nombre d'hommes pour l'exécution de son plan. Il essaie de complaire à un Maitre qui est un Arhat de la Lune ; les hommes sont attirés vers lui, se groupent autour de sa personne et constituent un groupe distinct, avec un dessein commun, servant ainsi le grand Plan. Nous, à notre degré inférieur, regardons les Arhats et les Êtres supérieurs comme des Dieux, en nous efforçant, à notre très humble manière, de nous conformer à toutes les indications de leurs désirs qu'il nous est possible de saisir.

Ce groupe de serviteurs, à mesure que la dernière mort restreint son contingent, après avoir atteint le niveau requis sur le globe D, est rassemblé sur le plan mental (ou céleste), où ses membres séjournent pendant un temps énorme, ayant toujours devant eux les images de ceux qu'ils aiment, surtout des égos plus avancés à qui leur dévouement les attache plus particulièrement. C'est cette adoration dévouée qui constitue un si précieux auxiliaire pour leur développement et fait épanouir leurs facultés supérieures, si bien que, plus tard, ils deviennent réceptifs aux influences qui s'exercent sur eux dans la sphère intercalaire. Ils font partie de la grande masse d'égos que H. P. Blavatsky appelle : Pitris Solaires et A. P. Sinnett :

---

[32] Ces intervalles de 700 et de 1200 années sont, on l'a compris, des moyennes ; la durée exacte de chaque intervalle dépend de la longueur et des conditions de la vie précédente. Il y a cette différence marquée entre les subdivisions, que les membres de l'une semblent vivre avec une intensité plus grande que l'autre dans le monde céleste, et concentrer une masse équivalente d'expériences en une moindre durée.

Pitris de la première classe. D'immenses multitudes d'autres **[76]** égos atteignent aussi le plan mental ; nul ne renait après qu'il est parvenu à un niveau fixé (il semble que ce niveau soit la possession d'un corps causal pleinement constitué,) et ces égos se répartissent en plusieurs vastes groupes sous l'effet de la puissante force magnétique, déjà mentionnée, que répand sur eux le Manou-Semence. De même que des cordes diversement tendues répondent à des notes différentes, ainsi le corps causal de ces égos, (et nul, comme nous l'avons dit, ne parvient ici à moins que son corps causal ne soit pleinement constitué,) répond à l'accord qu'Il fait retentir, et ils sont ainsi séparés les uns des autres. Des égos, à la naissance desquels un même Régent planétaire a présidé, sont ainsi répartis en des groupes différents ; des amis se séparent et passent dans des groupes distincts ; aucun des liens ordinaires ne semble importer ici. Les égos sont automatiquement répartis et demeurent à la place qui leur est assignée, de même qu'une foule de voyageurs se répartit entre les diverses salles d'attente d'une station de chemin de fer pour y attendre le départ de leur convoi particulier ; dans le cas qui nous occupe, et pour conserver notre métaphore, ils attendent leur Vaisseau.

Nous avons attaché une attention spéciale à deux des "convois" parce que nous en faisions nous-mêmes partie ; l'un comprenait le prochain Manou et le Bodhisattva, ainsi que ceux qui sont aujourd'hui des Chohans et des Maitres, et de, nombreux Serviteurs qui sont maintenant, disciples ou près de l'être. Ceux-ci semblent tous appartenir au sous-groupe chez qui l'intervalle moyen entre deux vies est de sept cents ans. Un autre convoi comprend de nombreux Maitres **[77]** et disciples actuels, et environ la moitié des personnes mentionnées dans les *Déchirures dans le voile du Temps*, et qui, toutes, appartiennent au type dont l'intervalle inter-existentiel est de douze cents ans en moyenne. Ces deux batelées comprennent un grand nombre, sinon la totalité, de ceux qui devront former l'Homme Céleste ; ils sont alors séparés en deux sous-groupes. Le Manou Vaïvasvata et le Bodhisattva actuel étaient ensemble sur le globe D, mais ils passèrent sur les globes supérieurs de la Chaine lunaire.

Cette grande foule d'égos renferme donc :

1. les Serviteurs déjà mentionnés, masse très hétérogène d'égos, à des degrés divers d'évolution, unis par une caractéristique commune ;
2. un groupe nombreux d'égos hautement développés, proches du Sentier, sur la voie du Service, par conséquent, mais trop en avance sur le groupe précédent pour qu'on les classe avec lui, tout en

n'approchant pas d'assez près le Sentier pour y parvenir avant la fin de la Chaine ;

3. une classe immense de très bonnes personnes, mais qui n'ont aucun désir de servir et ne sont point encore, par conséquent, tournées vers le Sentier et formeront la masse de la population de l'Atlantide pendant sa meilleure période ;
4. un groupe, peu nombreux mais remarquable, d'égos, unis par la commune caractéristique d'un haut développement des facultés intellectuelles, futurs génies, très différents quant au caractère et à la moralité, égos manifestement voués au commandement dans l'avenir, mais qui ne sont pas consacrés au Service, et ne semblent pas s'orienter vers le Sentier.

Viennent, ensuite, trois classes nombreuses :

5. des âmes bonnes, souvent religieuses, **[78]** marchands, soldats, etc., ces égos, assez intelligents, concentrés sur eux-mêmes, pensant surtout à leur propre développement et à leur avancement personnel, dans une ignorance complète du Sentier, et sans désir, par conséquent, d'y pénétrer ;
6. des égos du type bourgeois, vulgaire et faible, groupe très considérable, suffisamment décrits par les épithètes qui précèdent ;
7. des égos non développés, bien intentionnés, sans culture, la dernière classe de ceux dont le corps causal est pleinement constitué.

Tous ces égos sont rassemblés dans le monde céleste de la Lune, et attendent leur départ pour la sphère intercalaire. À mesure que les convulsions déchirent la Lune, en vue de l'éclatement définitif de sa croute solide, d'autres types sont introduits dans ce monde céleste : un nombre très considérable de Pitris Solaires, ou de première classe, capables de progrès ultérieur sur les autres globes de la Chaine, où nous les retrouverons, pénètrent dans le monde céleste, pont y attendre leur transfert sur le globe E.

Au-dessous de cette première classe de Pitris vient une foule énorme d'égos qui ne possèdent pas un corps causal entièrement formé, ceux que M. Sinnett appelle les "Pitris de seconde classe". Une incomplète liaison, suggérant l'image d'un treillis s'est formée, qui relie l'égo et l'entendement concret ; à cause de cet aspect ; nous les désignerons sons ce nom de

"Treillis". Lorsque la Lune commence à approcher de sa dissolution ; ce nombre d'égos quitte la vie physique pour la dernière fois sur la Chaine lunaire, pour être rassemblés dans le monde émotionnel. Là, ils s'endorment, car il leur est impossible d'y agir consciemment. Lorsque **[79]** ce monde émotionnel de la Lune cesse d'être habitable, ils perdent leur corps émotionnel et demeurent, leur conscience tournée vers l'intérieur, comme des bulbes attendant d'être chargés sur un vaisseau en partance pour un autre pays ; ils seront, en leur temps, convoyés vers la Sphère inter-caténique [33] pour y dormir pendant des siècles, jusqu'à ce que la troisième Ronde de la Chaine terrestre offre à leur croissance un terrain propice. Il est certains "Treillis", cependant, qui montrent quelque possibilité d'évoluer encore sur la Chaine lunaire, et qui passeront sur ses globes supérieurs quand ils entreront en activité, pour y compléter leur corps causal, et venir ensuite grossir le nombre des Pitris Solaires, ou de Première Classe.

La dernière classe au-dessus des animaux est composée des hommes-animaux, appelés la "première classe des Pitris lunaires" dans la classification de M^me^ Blavatsky, les "Pitris de troisième classe" dans celle de M. Sinnett. Ils se distinguent par des lignes ténues de matière reliant l'égo germinal à la conscience mentale inférieure qui commence à naitre. Ils sont rassemblés, comme les "Treillis", dans le monde émotionnel, lorsqu'ils quittent leur corps pour la dernière fois sur la lune, et restent dans l'inconscience dans le monde mental ; ils sont, le moment venu, "embarqués" et passent dans le sommeil, des périodes de temps énormes, pour atteindre enfin la Chaine terrestre et entreprendre la longue tâche de la construction **[80]** du globe A. À cet effet, ils traverseront successivement tous les règnes jusqu'au règne humain, puis demeureront humains sur tous les globes ultérieurs de la Ronde et toutes les Rondes suivantes. Certaines de ces "lignes", comme nous pouvons les désigner commodément, pour les distinguer, sont également retenues quand la masse des autres est lancée d'une Chaine à l'autre et sont envoyées sur le globe E pour y poursuivre leur évolution ; elles y deviennent des Treillis et fusionnent avec la classe supérieure.

Nous avons jusqu'ici, suivi le sort des diverses classes de l'Humanité lunaire. Quelques-uns de ses membres sont restés à l'écart, ce sont les insuccès de l'humanité de la sixième Ronde ; ils demeurent "en suspens"

---

[33] Pour éviter le retour fastidieux de longues périphrases, nous désignons, sous les noms de sphère intercalaire, ou sphère inter-caténaire (de catena, une chaine) ou Nirvana, interplanétaire, la période qui sépare la chaine lunaire de la Chaine terrestre, ou, en général, deux Chaines quelconques. (NDT)

jusqu'à ce que la Chaine suivante fournisse un champ favorable à leur évolution. D'autres, ceux dont l'aura est teintée d'orange, ont quitté le globe A lors de la septième Ronde. D'autres, à l'aura jaune d'or, quittèrent la Chaine au globe B ; certains Arhats effectuèrent leur départ sur les globes A, B et C et quelques-uns d'entre eux se rendirent du globe C à la Terre en formation. Nous avons examiné, ensuite, les classes qui quittèrent la chaine lunaire au globe D ; ceux au corps causal pleinement constitué, les "Treillis" et les "Lignes". Ceux qui restèrent continuèrent vers les globes E, F et G, … des groupes quittant chaque globe lorsqu'ils avaient effectué tout le progrès dont ils étaient capables. Quelques "Treillis", Pitris de Première Classe, et Arhats se détachèrent ainsi sur chaque globe. La plupart des animaux se groupèrent dans le Nirvâna interplanétaire, véritable arche de Noé ; quelques-uns, capables de devenir des hommes **[81]** animaux, furent dirigés vers les globes suivants.

La cause déterminante de ces différences dans le corps causal, dépend de la phase de l'évolution où s'est produite l'individualisation. Dans les couches inférieures du règne animal, beaucoup d'animaux sont attachés à une seule âme-groupe, aussi leur nombre diminue-t-il à mesure qu'ils s'élèvent vers l'humanité, jusqu'à ce que, dans la plus haute classe animale, dix ou vingt animaux, seulement, soient attachés à cette âme-groupe. Le contact avec l'homme peut amener l'individualisation de l'un d'eux à un degré comparativement inférieur ; si l'animal, un chien, par exemple, est resté pendant longtemps en contact avec l'homme, et fait partie d'un petit groupe de dix ou vingt, l'individualisation constitue en lui un corps causal complet. S'il y a cent animaux dans le groupe, ce qui représente le niveau du chien de berger, un corps causal en forme de treillis est le produit de l'individualisation ; si l'âme-groupe renfermait plusieurs centaines de chiens, – c'est le niveau des chiens errants de Constantinople ou de l'Inde, – il se constituerait un corps causal formé par des lignes de liaison.

Ces degrés nous font songer à des différences assez analogues dans le règne végétal ; les membres les plus hautement développés du monde végétal passent directement dans la classe des mammifères. Un bon et doux animal ne devient pas un sauvage cruel et brutal, mais un doux primitif. Les règnes chevauchent l'un sur l'autre, et il se peut qu'un animal réellement bon soit un compagnon plus agréable que certains humains.

Un être peut rester un temps plus court dans le **[82]** règne animal et plus longtemps dans le règne humain ou *vice versa* ; peu importe, semble-t-il, puisqu'il "arrive" toujours à la fin, de même que les périodes plus ou moins

longues passées dans le Monde céleste aboutissent au même degré de progrès chez l'homme. C'est pure folie chez nous, sans doute, de trouver plus agréable d'avoir été, en un temps donné, la plus haute créature de notre espèce d'alors, et d'aimer mieux avoir été un banyan ou un chêne qu'un vol de moustiques, un superbe terre-neuve qu'un sauvage mangeur d'argile ou un cannibale.

Mais revenons à notre étude. Les globes E, F et G semblent avoir joué le rôle d'une sorte de serre pour cultures spéciales ; ils permirent à certains égos, de parvenir au Sentier ou d'atteindre le grade d'Arhat, qui n'avaient pu y atteindre sur le globe D, bien qu'en bonne voie pour y parvenir, et à d'autres, qui approchaient d'un niveau supérieur, de rejoindre ceux qui déjà l'occupaient. C'étaient des centres plus que des globes. Leur population était faible, puisque la masse des animaux et des hommes avait été déviée du globe D vers le Nirvâna inter-caténaire et elle se trouvait réduite encore par les retraits successifs d'une batelée, par globe passant dans le repos. Les passagers venus du globe E étaient, soit certains égos déjà sur le Sentier, qui y avaient atteint le grade d'Arhat, soit des "Treillis" qui avaient complété leur corps causal, soit des "Lignes" devenus "Treillis". Lorsque ces égos quittent le globe E, la population restante, formée d'égos inférieurs au grade d'Arhat, mais qui peuvent soutenir l'effort d'une culture forcée, est transportée sur le globe F. Ceux qui passent dans le Nirvâna inter-caténaire **[83]** y sont répartis dans les classes qu'ils ont atteintes, tout comme une levée supplémentaire de lettres, acquittant une surtaxe, est répartie entre les sacs auxquels elles doivent être jointes.

Le même processus se reproduit sur le globe F, et il est profondément intéressant de noter ici que le Seigneur Gautama Bouddha et le Seigneur Maitreya sont parmi ceux qui, du globe D, passent aux globes E et F, et atteignent la première grande Initiation sur le globe G. Ils étaient restés en arrière des autres, dans la septième Ronde de la seconde Chaine, incapables de supporter l'effort de la croissance forcée sur les globes E, F et G de cette Chaine, dont les conditions étaient trop dures et seulement acceptables pour ceux qui pouvaient atteindre au niveau de succès prescrit pour la Chaine, ou bien passer de la classe qu'ils occupaient dans la classe supérieure. Ils étaient entrés dans le globe D de la Chaine lunaire comme hommes primitifs, en même temps que les animaux de la seconde Chaine qui étaient presque prêts pour l'individualisation.

Ils prononcent, tous deux, sur le globe F, le vœu de devenir Bouddhas, mais les dispositions prises alors ne sont pas les mêmes que celles de notre Terre. Il y a une sorte de Conseil divin dans le Monde céleste, le Soukhâvati des bouddhistes, et le grand Être qui reçoit leur vœu et l'accepte comme Bouddha en exercice, est celui que les Livres sacrés de l'Inde appellent Dîpânkara. Ils atteignent le grade d'Arhat sur le globe G, avant de quitter la Chaine.

Le Seigneur Bouddha Dîpânkara venait de la quatrième Chaine du système vénusien ; le globe physique **[84]** de cette Chaine était alors la présente lune de Vénus, qui fut aperçue par Herschel, mais depuis a disparu. Il était l'un des membres de l'État-Major général dont nous avons parlé à la page 20 et qui peut être envoyé à toute Chaine ayant besoin d'aide. Le Seigneur Dîpânkara eut pour successeurs dans la haute charge de Bouddha, les Bouddhas de la Chaine terrestre ; nous connaissons par exemple le Seigneur Kashyapa, Bodhisattva de la troisième Race-Mère qui devint Bouddha au cours de la quatrième ; et le Seigneur Gautama lui-même, Bodhisattva de la quatrième Race-Mère, qui devint Bouddha au cours de la cinquième. Il eut pour successeur le Seigneur Maitreya, Bodhisattva de la cinquième Race-Mère, qui deviendra Bouddha dans la sixième et sera remplacé par le Bodhisattva de la sixième Race-Mère, connu maintenant sous le nom de Maitre KH qui deviendra Bouddha dans la septième Race.

On se souviendra qu'un Bouddha est un fonctionnaire dont les pouvoirs s'étendent bien au-delà d'une humanité. Il est l'Instructeur des Dieux, des Anges aussi bien que celui des hommes, en sorte qu'une humanité quelconque peut n'occuper qu'un degré très inférieur d'évolution sans diminuer pour cela la nécessité d'une fonction si haute.

Notons également la présence du Maitre Jupiter parmi ceux qui entrent dans le sentier sur le globe G.

LE NIRVANA INTER-CATÉNAIRE

L'esprit humain chancèle devant les énormes périodes de temps où l'évolution se déroule, et l'on se **[85]** réfugie dans l'antique et moderne idée que le temps n'a point d'existence fixe, mais qu'il semble bref ou long, selon l'activité consciente de la créature considérée [34]. Dans le Nirvâna inter-caténaire les consciences vraiment actives sont celles du Manou-Semence

[34] Cf. le suggestif petit livre *Two new worlds*, par E. E. Fournier d'Albe.

de la Chaine lunaire et du Manou-Racine de la Chaine terrestre. Ce qu'est le temps pour de telles consciences, qui serait assez présomptueux pour essayer de le deviner ?

Le vaste Plan est dans l'intelligence du Manou-Semence. Le Manou-Racine le reçoit de Lui et l'exécute dans la nouvelle Chaine à laquelle il préside. Les fruits de l'évolution de la Chaine dont l'existence est terminée sont rassemblés dans l'aura du Manou-Semence et y sont triés, classés, rangés, si nous pouvons employer ces images tirées de la vie ordinaire, dans un ordre parfait. Sur ces âmes, à des degrés si différents, repliées sur elles-mêmes en une étrange vie subjective, très lente, où n'existe point la notion du temps, il répand par intermittences, les flots de son vivifiant magnétisme. Un courant continu les mettrait en pièces, aussi l'interrompt-il après qu'il l'a dirigé sur eux, et ils sommeillent pendant un million d'années, peut-être, à l'assimiler lentement ; puis, un autre flot de vie les inonde et ainsi de suite, pendant des millions et des millions d'années. Pendant que nous contemplions cette scène étrange, se présentaient à nous bien des analogies : des bulbes, soigneusement rangés sur des étagères, qu'un jardinier vient inspecter de temps en temps ; des lits dans un hôpital, visités **[86]** journellement par le médecin. Puis, le temps vient où le grand Jardinier, devra distribuer ses bulbes pour la plantation, … et le jardin est la Chaine terrestre et les bulbes sont des âmes vivantes.

CHAPITRE IV

—

LA SIXIÈME RONDE DE LA CHAINE LUNAIRE

Nous voici revenus sur le globe D, mais, cette fois, dans la sixième Ronde ; nos animaux individualisés y naissent, hommes d'un type simple et primitif, mais non sauvage et brutal. Leurs traits ne répondent guère à notre canon moderne de beauté : les cheveux en désordre, les lèvres épaisses, le nez épaté et large à la base. Ils habitent une ile. La nourriture est devenue rare, en sorte que, dans sa première vie vraiment humaine, Héraklès nous apparait engagé dans une ardente lutte avec un autre indigène pour la possession d'un cadavre d'animal infiniment peu tentant. Il ne semble pas habituel qu'on se batte chez ces insulaires, et le cas ne se produit qu'à cause de la disette. Mais on combat fréquemment pour repousser les incursions venues de temps à autre du continent, où les naturels sont des cannibales particulièrement sauvages, férocement cruels, et très redoutés de leurs voisins plus doux. Ces fâcheux voisins traversent les bras de mer sur des radeaux primitifs et envahissent l'ile en détruisant tout sur leur passage. Les insulaires les regardent comme des démons, mais leur opposent néanmoins une furieuse défense. Les insulaires massacrèrent tous les prisonniers, mais ne les torturent point **[50]** avant leur mort, ni ne mangent leurs cadavres, comme le font les envahisseurs.

Ces sauvages du Continent sont de ceux qui s'individualisèrent par la peur, dans la cinquième Ronde, et parmi eux nous, reconnaissons Scorpion et sa haine d'Héraklès, qui jouera un rôle si important dans ses vies ultérieures, peut avoir ici son origine car, même dans cette humanité très primitive, ils se trouvent dans des tribus très opposées et luttent furieusement l'un contre l'autre. Scorpion, au cours de la seconde vie d'Héraklès au sein de cette communauté, conduit une attaque contre une tribu de l'ile dont nous parlerons bientôt, et Héraklès parait dans une expédition de secours, qui se jette sur les sauvages à leur retour, réussit à les écraser et à sauver un prisonnier blessé, d'un type bien plus élevé, que l'on conservait pour la torture.

Parmi les insulaires de cette même époque, nous trouvons Sirius et aussi Alcyone et Mizar. Il ne semble point exister de rapports spécialisés entre les habitants ; la vie est commune, et il règne une entière promiscuité ; seule, l'attraction mutuelle crée des liens entre eux. L'intervalle entre la mort et la naissance suivante est fort court, quelques années au plus, et nos indigènes

renaissent dans la même tribu. La seconde vie accuse un progrès, car une aide survient du dehors qui hâte leur évolution.

Un étranger débarque sur l'ile, un homme d'un type très supérieur et d'un teint plus clair (un bleu éclatant), que le brun limoneux des insulaires qui l'entourent avec beaucoup de curiosité et d'admiration. Il vient de la capitale, pour civiliser les insulaires qui **[51]** sont dociles et capables d'éducation, et les rattacher à l'Empire. Il les étonne surtout au début. Il met de l'eau dans un vase fait de l'écorce d'un fruit, puis, prenant dans sa poche une petite sphère semblable à une graine, il la jette dans l'eau ; elle s'enflamme, il allume quelques feuilles sèches et bientôt un grand feu flambe, le premier feu que les sauvages aient vu. Alors, ces derniers s'enfuient précipitamment, se réfugient sur les arbres, et regardent d'un œil terrifié cette étrange créature bondissante et dont la peau brille d'un tel éclat. Peu à peu, il les encourage à descendre, et eux timidement s'approchent, puis, voyant qu'aucun mal ne leur survient et que le feu est agréable la nuit, ils décident sur le champ qu'il est un dieu et se mettent à l'adorer, ainsi que le feu. Son autorité ainsi, établie, il leur enseigne à cultiver le sol et ils produisent une plante analogue à un cactus, mais à feuilles rouges qui fournit des tubercules souterrains analogues à l'igname ; il fend les tiges et les épaisses feuilles, les fait sécher au soleil et leur enseigne à faire une sorte de brouet épais. La moelle à l'intérieur des tiges ressemble quelque peu au manioc, et le jus exprimé, fournit un sucre grossier. Héraklès et Sirius sont liés d'une étroite camaraderie, et dans leur lourde ignorance discutent les actes de l'étranger ; tous deux ressentent un puissant attrait pour lui.

Cependant, un parti de sauvages du continent avait attaqué un groupement, vivant à quelque distance du campement de notre tribu, massacré la plupart des hommes, entrainé quelques survivants comme prisonniers, avec toutes les femmes nubiles et les enfants ; les femmes âgées avaient été tuées. Les enfants avaient **[52]** été emportés, ainsi que l'eussent été des animaux, comme une nourriture particulièrement délicate. Un fugitif blessé arrive au village avec les nouvelles et implore les guerriers de sauver les malheureux captifs. Héraklès se met en route avec une troupe d'hommes, nullement fâché de se battre et, tombant sur les sauvages alourdis par leurs ripailles, réussit à massacrer la horde tout entière à l'exception de Scorpion absent. Dans une hutte ils trouvent un blessé que sa couleur désigne pour appartenir à la même race que l'étranger débarqué dans l'ile, et que l'on conservait pour le torturer et festoyer de ses restes. On le soulève sur un brancard formé de lances entrecroisées, si l'on peut ainsi nommer de longs

bâtons épointés, et on l'amène dans l'ile avec deux ou trois captifs délivrés, et les jeunes femmes laissées vivantes. Malgré ses graves blessures il pousse un cri de joie à la vue de l'étranger, un ami tendrement aimé de sa ville natale et on l'étend dans sa hutte. Il y reste jusqu'à sa guérison et raconte qu'on l'avait envoyé pour exterminer les tribus sauvages des côtes continentales ; mais son armée avait été entourée et détruite, et lui-même, avec quelques officiers et soldats, capturé vivant. Les autres avaient été mis à mort à la suite d'horribles tortures, mais on l'avait laissé recouvrer quelques forces, sa trop grande faiblesse ne promettant point l'amusement d'une suffisante résistance à la torture. Héraklès le soigna à sa façon rude, avec un dévouement de chien fidèle, et passa de longues heures, assis auprès des amis Mars et Mercure, qui conversaient dans une langue totalement inconnue. Mercure était quelque peu médecin et son ami prospéra rapidement sous **[53]** ses soins : ses blessures guérirent et sa force revint.

La tribu progressait dans la civilisation, sous l'influence de Mercure et, lorsque Mars guéri résolut de retourner à la ville, Mercure décida de rester plus longtemps avec les sauvages dont il avait entrepris l'éducation. Une expédition convoya Mars au travers de la zone dangereuse habitée par les cannibales et une petite escorte l'accompagna jusqu'à la ville. Héraklès insista pour devenir son serviteur et refusa de le quitter. De grandes réjouissances eurent lieu dans la ville en l'honneur du retour de Mars, car on l'avait cru mort ; une grande émotion fut soulevée par le récit de la destruction de son armée et de la manière dont il avait été sauvé, et l'on prépara une nouvelle expédition.

La cité montre une civilisation évidente : de vastes et beaux édifices s'élèvent dans les meilleurs quartiers, et les boutiques sont en nombre immense. On voit de nombreux animaux domestiques, de trait ou de selle. Le commerce s'étend à d'autres cités, et la ville est reliée à beaucoup d'autres villes, très lointaines, par un système de canaux. La cité elle-même est divisée en quartiers ; les diverses classes en habitent les différentes parties. Au centre sont des gens appartenant à un type visiblement élevé, au teint bleu, et le chef et les membres les plus élevés de l'aristocratie sont en relation avec un groupe de personnages, vivant dans la retraite, au sein d'une région quasi inaccessible. Ces derniers, dont plusieurs apparaitront plus tard sous le nom de Seigneurs de la Lune, sont eux-mêmes les élèves d'Êtres plus sublimes encore, venus de quelque autre Sphère. Une portion de l'humanité de la Lune **[54]** réussit à dépasser l'Initiation d'Arhat, et leurs supérieurs

appartiennent évidemment à une humanité parvenue à un degré beaucoup plus élevé.

Ce sont ces derniers qui ont dépêché au chef de la Cité, qui est la capitale d'un vaste Empire, l'ordre d'exterminer les sauvages riverains du continent : l'expédition, conduite par Viraj, qui ressemble fort à un Indien du Nord de l'Amérique, ayant Mars sous ses ordres, est une force écrasante. Contre de telles troupes les pauvres armes et l'indiscipline des sauvages n'ont aucune chance de succès ; aussi sont-ils complètement détruits. Scorpion est, ici encore, le chef d'une bande et lui et ses soldats luttent désespérément jusqu'au dernier. Héraklès suit Mars comme serviteur et combat sous ses ordres. Lorsque les combats sont terminés et qu'on décide de transplanter les tribus dociles de l'ile sur le continent et de les incorporer à l'Empire comme colons, Sirius et Héraklès se retrouvent, à leur mutuelle satisfaction, aussi grande pour leurs facultés rudimentaires que la joie plus profonde de Mars et de Mercure, à leur degré supérieur. Mercure emmène ses tribus sur le continent et les y fixe pour cultiver le sol, puis il revient à la cité avec Mars ; Héraklès avait persuadé Sirius, sans opposition de sa part, de l'y accompagner. Ainsi, tous deux devinrent citadins et vécurent jusqu'à un âge avancé, attachés par un lien très solide à leurs maitres respectifs, qu'ils regardaient comme des divinités, membres d'une race céleste et omnipotente.

L'extermination des sauvages, bien qu'accomplie pour obéir à un ordre que nul n'aurait osé enfreindre, n'avait été regardée par les soldats, et même par la **[55]** plupart des officiers, que comme l'un des traits d'un plan politique de conquête, destiné à reculer les frontières de l'Empire : ces tribus étaient une entrave : il fallait donc les supprimer. Si l'on envisage les faits d'un point de vue supérieur, on voit qu'un état se trouve atteint, au-delà duquel ces sauvages sont incapables de progrès sur la Chaine de la Lune, qui ne fournit plus de corps assez primitifs pour leur faible degré d'évolution. Aussi, à mesure qu'ils meurent ou sont massacrés, ne renaissent-ils point ; ils passent dans un état de sommeil. De nombreux corps, appartenant à des types primitifs analogues, sont exterminés par des convulsions sismiques, qui dévastent des provinces entières ; la population du globe en est considérablement réduite. C'est là le "Jour du Jugement" de la Chaine lunaire, la séparation entre les âmes capables et les âmes incapables de nouveau ; progrès sur cette Chaine, et depuis lors, tout est conduit vers l'accélération, aussi rapide qu'il se peut, du développement des survivants qui subissent la préparation nécessaire à leur évolution sur une autre Chaine.

On peut noter qu'à cette période, l'année était d'une longueur approximativement égale à la nôtre ; les rapports du globe avec le soleil étaient semblables, quoique différents en ce qui concerne les constellations.

La tribu tout entière que Mercure a partiellement civilisée, échappe au Jugement et, dans la Cité, Héraklès et Sirius, avec les serviteurs et la suite de Mars et de Mercure [35] réussissent à franchir aussi la ligne **[56]** distinctive, en raison de leur attachement à leurs maitres. Ils se marièrent, si l'on peut appliquer ce terme aux vagues liens de ce temps, dans la classe inférieure de la cité, et leurs incarnations se succédèrent dans les couches les plus basses des nations civilisées de l'époque, avec des progrès très peu marqués, leur intelligence étant très pauvre et leur développement très lent. Sirius, dans l'une de ses vies, nous apparait sous les traits d'un petit marchand, dont la boutique est une excavation de dix pieds carrés, où il vend des denrées diverses. Héraklès, douze vies plus tard, est une femme qui travaille aux champs, assez avancée pour présider à la cuisson des rats et des autres aliments dont elle se nourrit, et qu'elle ne mange plus tout crus ; ses époux, pris parmi ses frères, sont Capella, Pindare, Béatrix, Lutétia. Les femmes, en ce temps, sont rares, et la polyandrie est très fréquente.

Bien des vies plus tard le progrès est visible ; les membres des groupes décrits sont moins nettement primitifs ; d'autres moins avancés les ont remplacés, mais ils ne sont encore que de petits journaliers, des boutiquiers et des fermiers, et ils ne dépassent guère ce stade sur la Lune. Dans une vie entre, autres, vers laquelle notre attention est attirée par de curieux procédés agricoles, Sirius est la femme d'un petit fermier, qui emploie d'autres hommes. La moisson est une vraie vision de cauchemar. La plupart des végétaux appartiennent à ce que nous nommerions aujourd'hui la classe des champignons, mais gigantesques et **[57]** monstrueux. Il y a des arbres qui atteignent une grande hauteur en une seule année, et qui sont semi-animaux. Les branches coupées se tordent comme des serpents et s'enroulent autour des bucherons, se contractant dans la mort ; une sève rouge comme le sang, jaillit sous les coups des haches et la texture de l'arbre est charnue ; la plante est carnivore et, au cours de sa croissance, saisit tout animal qui la touche, enroule autour de lui ses branches comme une pieuvre et suce son sang. La récolte de cette moisson est regardée comme très dangereuse et, seuls, les

---

[35] Dans la maison de Mars se trouvaient : Héraklès, Siwa, Corona, Vajra, Capella, Pindare, Béatrix, Lutétia, Théodoros, Ulysse, Aurore.

Dans la maison de Mercure : Sirius, Alcyone, Mizar, Orion, Achille, Hector, Albiréo, Olympia, Aldébaran, Léo, Castor, Rhéa.

hommes forts et adroits peuvent s'y livrer. Quand l'arbre est abattu, et ses branches coupées, on le laisse mourir ; puis, lorsque tout mouvement a cessé, l'écorce est enlevée pour être transformée en une sorte de cuir, et la chair est cuite et mangée.

La plus grande partie de ces êtres, que nous sommes dans l'obligation de dénommer plantes, est semi-animale et semi-végétale ; un spécimen possède un faite en forme de parapluie, muni en son milieu d'une fente qui permet aux deux moitiés, armées de dents, de s'ouvrir ; la tige se courbe, ses mâchoires larges ouvertes, et suspendues au-dessus du sol, en sorte que tout animal qui s'y engage est saisi par les deux mâchoires qui se referment sur lui ; alors la tige se redresse, et les moitiés se rejoignant reforment une ombelle à la surface continue, cependant que l'animal englouti est lentement absorbé. On abat ces créatures, tandis que les mâchoires sont relevées et closes, et l'adresse exigée consiste à sauter hors d'atteinte, lorsque le faite se recourbe pour s'emparer de l'agresseur.

La faune des insectes est d'une taille gigantesque et **[58]** fournit largement à la nourriture des arbres carnivores. Certains insectes ont bien deux pieds de long, et présentent un aspect formidable ; aussi les hommes les redoutent-ils beaucoup. Les maisons, de forme quadrangulaire, enferment une vaste cour couverte d'un fort treillage et, aux saisons où ces énormes insectes circulent dans l'air, on interdit aux enfants de s'éloigner de ces enclos.

Ceux qui, au cours de la cinquième Ronde, se sont individualisés par la vanité, se réincarnent, pour la plupart, au sein des populations urbaines et, à mesure qu'ils passent de vie en vie, tendent à se rassembler selon leurs gouts communs et leur mépris des autres, malgré les querelles et les fréquentes ruptures que, leur trait dominant, la vanité, produit entre eux. L'esprit de séparation s'intensifie fortement, parce que le corps mental développe sa force dans une voie fâcheuse et, de plus en plus, constitue une coque isolante. Le corps émotionnel, à mesure que les passions animales sont réprimées, est desséché par un dur et froid ascétisme au lieu de s'épanouir en émotions humaines ; la passion du sexe, par exemple, est détruite au lieu de se changer en amour. Il en résulte que, vie après vie, ces hommes perdent le sentiment ; physiquement, ils tendent vers l'asexualisme et, tout en développant l'individualisme à un très haut degré, sont conduits à des querelles, à des révoltes continuelles. Ils se groupent en communauté, mais pour se disperser à nouveau, parce que nul ne veut obéir : chacun veut dominer. Tout effort pour leur venir en aide ou les guider, tenté par des

hommes d'une évolution plus haute, n'aboutit qu'à une explosion de jalousie et de ressentiment, **[59]** parce qu'il est regardé comme une tentative pour les dominer ou les diminuer. L'orgueil croit sans cesse en eux ; ils acquièrent une âme froide et calculatrice, sans pitié comme sans remords. Lorsque le flot de la vie s'écoule dans le cinquième globe, formé de matière émotionnelle, ils n'ont qu'une brève période d'existence active, parce que leur corps émotionnel s'est réduit jusqu'à l'atrophie et, sur le sixième globe, formé de matière mentale, ils se durcissent et perdent toute plasticité, ce qui leur donne un aspect curieusement tronqué, qui n'a rien d'attrayant, et rappelle l'image bizarre d'un homme dont les jambes seraient sectionnées au-dessous du genou, et dont le pantalon aurait été cousu sur le moignon.

Le type individualisé, dans la Ronde précédente, par l'admiration, docile à la conduite et à l'instruction, tend aussi à renaitre parmi la population des villes, et constitue, au début, la meilleure classe des artisans ; il s'élève graduellement à la classe moyenne, puis à la classe supérieure et développe son intelligence à un degré éminent. Les membres de ce type sont dégagés de l'orgueil des précédents, orgueil qui teintait profondément leur aura [36] de jaune orange, et ils apparaissent d'un jaune clair et brillant, tirant sur l'or. Ils ne sont point dénués d'émotion, mais leurs émotions, tout en les conduisant à la coopération et à l'obéissance envers leurs supérieurs, sont égoïstes plutôt qu'aimantes. Ils voient clairement que la coopération produit de meilleurs résultats que la lutte, mais ils y sont poussés en vue de leur avantage propre, plutôt que par le désir d'apporter le bonheur autour d'eux. Ils sont **[60]** beaucoup plus intelligents que ceux auxquels nous nous sommes spécialement attachés et leur esprit de méthode et de discipline accélère leur évolution. Mais ils donnent l'impression d'avoir développé, dans leur corps mental, (par une claire vision de ce qui sert le mieux leur avantage) les qualités qui auraient dû étendre leurs racines dans le corps émotionnel et trouver leur fondement et leur aliment dans l'amour et le dévouement. Aussi, leur corps émotionnel est-il insuffisamment développé, quoique non atrophié, comme dans, le type précédemment mentionné. Mais eux non plus ne profitent guère de leur séjour sur le globe E, tandis qu'ils réalisent un progrès considérable dans leur corps mental sur le globe F.

Les globes E, F et G sont des plus utiles aux groupes d'égos qui s'individualisèrent sur l'une des trois "bonnes Voies", et se sont développés d'une façon harmonieuse plutôt qu'unilatérale, comme l'avaient fait, en ce

---

[36] Atmosphère individuelle de l'homme, visible pour le clairvoyant.

qui concerne l'intelligence, ceux qui s'étaient individualisés sur l'une des trois "mauvaises Voies". Mais, somme toute, ces égos seront soumis à l'obligation de développer plus tard ces émotions qu'ils auront, dès l'abord, écartées ou délaissées. Il faut qu'en définitive toutes les facultés s'épanouissent ; et, si l'on considère dans son ensemble l'immense parcours de l'évolution qui va de la nescience à l'omniscience, on voit le progrès ou les méthodes spéciales perdre, en un certain point, de l'excessive importance qu'ils semblaient revêtir lorsqu'ils nous apparaissaient grandis par le brouillard de notre ignorance et par leur proximité.

Lorsque ces trois globes, sur l'arc ascendant de la **[61]** sixième Ronde, entrent successivement en activité, de très grands progrès émotionnels et intellectuels sont réalisés par les égos les plus avancés. Puisque seuls y sont doués d'un corps ceux qui ont franchi la période critique, le "Jour du Jugement" de la Chaine lunaire, il n'existe point de retardataires pour entraver l'évolution ; aussi la croissance est-elle continue et plus rapide qu'auparavant. Lorsque la Ronde est terminée, les préparatifs sont commencés pour les conditions exceptionnelles de la septième et dernière Ronde, au cours de laquelle tous les habitants, et une grande partie de la substance de la Chaine lunaire devront être transférés à la Chaine qui lui succèdera, où notre Terre sera le quatrième globe, au point central de l'arc de l'Évolution.

CHAPITRE VI

—

PREMIERS TEMPS SUR LA CHAINE TERRESTRE

Pendant ce temps-là, la Chaine terrestre s'était lentement constituée, et les Seigneurs de la Lune, comme nous l'avons vu [37], avaient été spectateurs de sa formation ; voici l'heure venue de faire descendre sur la nouvelle Chaine les premiers de ceux qui devaient y évoluer pendant les âges à venir. Le Manou-Semence détermine le contenu de chaque batelée et l'ordre de son départ ; le Manou-Racine les répartit à mesure que leur arrivée se succède sur le globe A de la Chaine terrestre.

Il ne sera pas inutile d'esquisser ici, brièvement, bien qu'à grands traits seulement, le Gouvernement occulte de la Chaine, afin que l'étudiant puisse se faire quelque idée de la grandeur du Plan d'évolution qu'il va avoir à embrasser.

À la tête de ce Gouvernement est le Manou-Semence de la Chaine précédente : Chakshushas, dont l'œuvre immense nous est apparue quelque peu sur la Chaine lunaire. Il a pour auxiliaires des Dignitaires qui lui rendent compte de la façon dont les membres d'une division particulière donnée, ont répondu aux **[88]** influences qu'il a répandues sur eux, pendant leur séjour, dans le Nirvâna inter-caténaire. De même que les moins avancés en "âge" sont envoyés pour accomplir la tâche d'habiter les formes les plus primitives, et que les plus avancés suivent, quand les formes sont parvenues à un niveau supérieur, ainsi, d'une division quelconque ayant quitté la Lune et attendu dans le Nirvâna inter-caténaire, ceux qui ont le moins progressé sous son influence pendant la période d'attente sont envoyés les premiers de leur classe dans le monde nouveau.

Le Manou-Racine de la Chaine terrestre, Vaïvasvata [38], qui dirige l'organisation de son évolution tout entière, est un Être puissant venu de la quatrième Chaine du Système vénusien ; deux de ses auxiliaires proviennent de la même Chaine, et un troisième est un haut Adepte qui parvint à ce grade

---

[37] V. plus haut, p. 72.

[38] Il ne faut pas confondre le Manou-Racine Vaïvasvata avec le Manou Vaïvasvata de la Race-mère aryenne. Le premier était un Être beaucoup plus élevé, comme le montrera le récit de sa longue ascension, au cours du présent paragraphe.

au début de la Chaine lunaire [39]. Le Manou-Racine d'une Chaine doit d'abord conquérir le grade fixé comme but à la Chaine ou système de Chaines sur lesquelles il est homme, et devenir un de ses "Seigneurs" ; il devient alors le Manou d'une Race ; puis un Bouddha Pratyeka ; puis un des Seigneurs du Monde ; puis le Manou-Racine, et ensuite le Manou-Semence d'une Ronde ; c'est seulement alors qu'il devient le Manou-Racine **[89]** d'une Chaine. Il a autorité sur les Manous des Rondes, qui distribuent la tâche aux Manous des Races. En outre, chaque Chaine fournit un grand nombre d'hommes heureusement parvenus au terme fixé, les "Seigneurs d'une Chaine", dont quelques-uns s'offrent pour coopérer à l'œuvre d'une Chaine nouvelle, sous les ordres de son Manou-Racine.

Nous trouvons donc, destinées à notre Chaine, sept classes de Seigneurs de la Lune ; elles constituent l'une des deux grandes classes d'auxiliaires venus de l'extérieur qui jouent un rôle dans la direction de l'évolution générale sur la Chaine terrestre. La seconde classe principale de ces auxiliaires extérieurs est formée par Ceux qu'on désigne sous le nom de Seigneurs de la Flamme, qui viennent de Vénus sur le quatrième globe, dans notre quatrième Ronde et au milieu de la troisième Race-Mère, pour hâter l'évolution mentale, fonder la Hiérarchie occulte de la Terre, et prendre en mains le gouvernement du globe. C'est Eux dont la formidable influence vitalisa si puissamment les germes de la vie mentale, que leur vie latente éclata soudain à l'activité et que l'on vit se produire cette grande émanation au travers de la Monade que nous nommons la troisième Vague de Vie, provoquant la formation du corps causal, par conséquent la "naissance" ou "descente de l'égo" chez tous ceux dont l'évolution avait dépassé le règne animal. Si instantanée fut la réponse des myriades d'habitants de la Terre qu'on dit parfois qu'Ils ont "donné" ou "projeté" l'étincelle de l'intelligence, mais l'étincelle en réalité ne fut pas projetée ; elle fut, sous leur souffle, activée en une flamme. La nature du don qu'Ils apportèrent, **[90]** c'est la vitalisation du germe déjà présent dans l'humanité naissante, l'effet d'un rayon de soleil sur une graine, non le don de la graine elle-même [40]. C'est par les Seigneurs de la Flamme que fut concentrée sur les monades l'énergie du Logos, comme celle des rayons solaires l'est par une lentille et, sous cette

---

[39] On se rappellera que, lorsqu'un homme atteint le niveau fixé pour la Chaine où se poursuit son évolution, il peut y demeurer et poursuivre plus avant son évolution ; ainsi des Adeptes atteignant ce degré de nos jours sur notre globe, peuvent, sans le quitter, parvenir aux degrés supérieurs de la Hiérarchie.

[40] *Doctrine secrète*, III, 560.

action, jaillit en réponse l'étincelle de la conscience. Ce sont là les vrais Mânasapoutras, les Fils de l'Intelligence, venus de la cinquième Ronde (mentale) de Vénus, les Fils du Feu, ou Seigneurs de la Flamme [41].

Les sept classes des Seigneurs de la Lune fuient réparties par le Manou-Racine sur la Chaine terrestre pour prendre la direction des Rondes et des globes, tandis que les Manous des Races se chargeaient spécialement de l'évolution des Races, chacun dirigeant une Race-Mère.

LA PREMIÈRE RONDE

Les Seigneurs de la Lune venus des globes A, B et C de la Chaine lunaire sont les trois classes qui avalent contemplé, sans y prendre part, la construction des globes physiques de notre Chaine, à mesure qu'ils se formaient successivement autour de l'Esprit de chaque globe, comme nous l'avons déjà vu [42]. Il semble qu'ils aient assumé la surveillance des travaux de détail entrepris **[91]** plus tard par les Seigneurs venus ensuite. La classe inférieure, venue du globe G, façonne les formes archétypales primitives sur le globe A de la Chaine terrestre dans la première Ronde, et guide les "Lignes" qui se présentent pour occuper ces formes et y évoluer. La classe suivante, venue du globe F, surveille l'évolution des formes dans la deuxième Ronde ; celle venue du globe E accomplit la même tâche à l'égard de la troisième Ronde ; et celle venue du globe D surveille l'évolution correspondante de la quatrième Ronde [43]. En outre, nous trouvons quelques-uns des Seigneurs venus du globe E à l'œuvre sur Mars, dans la quatrième Ronde, tandis que ceux du globe D deviennent actifs plus tard sur la Terre.

Lorsque débuta l'envoi des premières entités issues du Nirvâna-inter-caténaire, les premiers vaisseaux débarquèrent les "Lignes" et la grande masse des animaux du globe D de la Chaine lunaire ; les premières batelées se succédèrent à des intervalles d'environ un millier d'années, puis s'interrompirent, et il s'ensuivit une immense période au cours de laquelle les nouveaux arrivés, pionniers de notre Chaine terrestre, accomplirent leur

---

[41] Le mot Mânasapoutra est employé dans la *Doctrine secrète* pour désigner, non seulement ceux-ci, mais aussi tous les égos suffisamment avancés, pour exciter à la vie active le germe de l'intelligence chez d'autres êtres, comme nous pouvons le faire chez les animaux. Ce terme couvre ainsi une énorme catégorie d'individualités différentes, à des degrés très divers d'évolution.

[42] Plus haut, page 71.

[43] Toutes ces individualités sont comprises dans l'appellation, "Pitris Barhishads" dans la *Doctrine secrète*.

long pèlerinage autour de la première et de la seconde Ronde, et d'une partie de la troisième.

Les mondes, en cette période, sont étranges, comme des tourbillons en barattement : notre Terre, la plus solide, est chaude, boueuse, visqueuse, et une grande étendue de ses continents ne semble pas fixée très fortement. Elle est en ébullition et change constamment **[92]** de consistance ; de formidables cataclysmes engloutissent de temps à autre d'énormes multitudes qui d'ailleurs, dans l'état embryonnaire où elles vivent, ne semblent pas souffrir sensiblement de cet ensevelissement, mais croissent et se multiplient d'immenses cavernes, comme si elles se trouvaient encore à la surface du globe.

La première Ronde de la Chaine terrestre possédait ses globes sur les mêmes sous-plans que la septième Ronde de la Chaine lunaire ; le globe A sur le plan mental supérieur, avec une partie de sa matière encore à peine éveillée à la vie ; le globe B sur le plan mental inférieur ; le globe C sur le plan émotionnel ; le globe D sur le plan physique ; le globe E sur le plan émotionnel aussi ; le globe F sur le plan mental inférieur et le globe G sur le plan mental supérieur. Dans la seconde Ronde, la Chaine entière opéra sa descente ; trois globes devinrent physiques (C, D, E) mais les êtres vivant à leur surface étaient faits de matière éthérique et d'une forme analogue à un *sac à pouding*, selon l'image pittoresque de H. P. Blavatsky. Les globes C et E, que nous nommons aujourd'hui Mars et Mercure, contenaient alors de la matière physique, mais à l'état gazeux et incandescent.

Les corps humains sur la Terre pendant la première Ronde sont amiboïdes, nuageux, flottant à la dérive, en grande partie éthériques et ainsi indifférents à la chaleur ; ils se reproduisent par division. Ils semblent se succéder les uns aux autres par Races, mais sans incarnations individuelles, chaque forme dure le temps d'une Race. Il n'y a ni naissance, ni mort ; ils jouissent de l'immortalité de l'amibe, et sont dévolus aux soins **[93]** des Seigneurs de la Lune parvenus au grade d'Arhat sur le globe G. Quelques formes éthériques flottantes paraissent s'efforcer, sans grand succès, de former de vagues esquisses de végétaux.

Les minéraux sont un peu plus consistants, car ils sont projetés par la Lune sur la Terre à l'état de fusion ; la température est alors supérieure à 3 500 degrés centigrades, car nous constatons que le cuivre était à l'état de vapeur, et nous savons qu'il se volatilise dans le four électrique à cette température. La silice est visible, mais la plupart des corps sont des proto-

éléments, non des éléments [44] et nos combinaisons actuelles semblent très rares ; la Terre est enveloppée par d'énormes masses de vapeurs qui retiennent la chaleur, et en conséquence se refroidissent très lentement. Au Pôle en trouve de la boue en ébullition, qui se dépose peu à peu et quelques milliers d'années plus tard, on y voit apparaitre une écume verte qui est végétale : il serait plus exact de dire qu'elle deviendra végétale dans l'avenir.

DEUXIÈME RONDE

Dans la deuxième Ronde, la température du globe D s'est considérablement abaissée ; le cuivre s'est refroidi et est devenu liquide, solide même par endroits. On trouve de la terre aux environs des Pôles, mais il en sort des flammes comme si une cavité y était ménagée, analogue à certains puits sur les flancs du cône du Vésuve. Les créatures semblables aux "sacs à pouding" ne semblent point se soucier de la chaleur, mais **[94]** flottent au hasard, suggérant, par leur forme, des soldats blessés qui auraient perdu les deux jambes et dont on aurait cousu les vêtements autour du tronc ; un coup y détermine une brèche qui se remplit de nouveau, comme la chair d'un hydropique ; à la partie antérieure on voit une sorte de bouche aspirante, par laquelle est sucée la nourriture. Si l'une se fixe sur une autre, on la voit aspirer comme nous faisons pour "siffler" un œuf et la victime se vide, se ride et meurt ; nous avons observé un combat au cours duquel chacune avait fixé sa bouche sur l'autre et suçait énergiquement. Ces créatures sont munies d'une espèce d'aileron comme celui du phoque, et elles émettent une sorte de cri strident et prolongé comme une joyeuse note de trompette, exprimant le plaisir, un plaisir qui n'est qu'une sorte de sensation confuse de bienêtre, de même que leur douleur n'est qu'un malaise massif, sans rien d'aigu. Leur peau est parfois sillonnée et colorée de nuances variées. Plus tard, elles deviennent un peu moins informes et un peu plus humaines et rampent sur le sol comme des chenilles. Plus tard encore, près du Pôle Nord, sur la calotte terrestre qui s'y est formée, ces créatures acquièrent des mains et des pieds, bien qu'elles ne puissent encore se tenir debout, et l'on remarque en elles une intelligence un peu plus vive. Nous constatons qu'un Seigneur de la Lune, un Arhat ayant atteint ce grade sur le globe F de la Chaine Terrestre, a magnétisé une ile et y garde, comme un berger, un troupeau de ces êtres, qui éveillent l'image de veaux-marins ou de tortues, sans têtes apparentes,

---

[44] Cf. Wm-Crookes : *La Genèse des Éléments* et *Éléments Méta-éléments*, Gauthier Villars et *Chimie occulte* d'A. Besant, dans son livre : *Sagesse antique*.

toutefois ; il leur enseigne à brouter au lieu de se sucer l'une l'autre ; et, quand elles **[95]** s'entre-sucent encore, elles choisissent de préférence certaines portions, comme Si leur gout se développait. La dépression qui servait de bouche s'approfondit en entonnoir, et un estomac apparait peu à peu, qui se retourne rapidement, si quelque substance étrangère inappréciée y a été introduite. L'un de ces êtres se retourne entièrement comme un doigt de gant, et n'en parait pas incommodé. La surface de la Terre, étant encore très incertaine, ils sont parfois brulés ou partiellement cuits ; de telles aventures leur déplaisent visiblement, et s'ils dépassent certaines limites, ils s'affaissent et meurent. Le moyen ordinaire de locomotion, que leur permet l'atmosphère très lourde, est de flotter çà et là, et c'est une démarche plus agréable à observer que les contorsions qu'ils adoptent pour avancer sur le sol comme des vers. Leur méthode de reproduction est par bourgeonnement ; une protubérance se montre d'abord, puis croît et après un temps se détache pour mener une vie indépendante.

L'intelligence de ces créatures est élémentaire, et l'une d'elles fut observée qui, ayant essayé d'atteindre un voisin avec sa bouche et l'ayant manqué, se fixa sur sa propre extrémité inférieure, et se mit à sucer avec satisfaction jusqu'au moment où, sans doute consciente d'un malaise, elle se recracha elle-même. Une autre découvrit qu'en se roulant sur son extrémité inférieure dans la boue, elle pouvait flotter debout, et non plus allongée, et sembla s'en enorgueillir vivement. Peu à peu l'extrémité munie de l'entonnoir s'effila légèrement et il y apparut un centre qui, dans de lointains avenirs, pouvait devenir un cerveau. Une courte protubérance se marqua et l'habitude se forma d'avancer **[96]** à la dérive avec cette protubérance en avant parce qu'elle portait la bouche, et les contacts se faisant sentir constamment à cet endroit, son développement en fut accéléré.

La vie végétale se développe au cours de cette période, aidée par la lourde atmosphère étouffante ; il pousse des forêts de plantes ressemblant au gazon, mais d'une hauteur de treize mètres, et larges en proportion, qui croissent dans la boue chaude et foisonnent à l'envi.

Vers la fin de cette période, une partie de la Terre est tout à fait solide, et sa chaleur s'atténue. Des craquements formidables se font entendre, dus apparemment à la contraction de l'écorce et chaque colline est un volcan en activité.

Mars durcit et se refroidit plus rapidement à cause de son plus faible volume, mais la vie à sa surface ressemble beaucoup à celle de la Terre.

TROISIÈME RONDE

Dans la troisième Ronde, Mars est tout à fait solide et ferme, et quelques animaux commencent à s'y former, bien qu'ils ressemblent davantage, tout d'abord, à d'informes troncs d'arbre mal équarris. Ils rappellent des dessins d'enfants sans art ; mais avec le temps apparaissent des êtres qui sont véritablement humains, quoique plus semblables au gorille qu'à l'homme.

La configuration de Mars est alors très différente de celle que nous lui connaissons aujourd'hui. La question de l'eau ne se faisait point sentir encore, car les **[97]** trois quarts de sa surface étaient occupés par l'eau et un quart seulement était terre ferme : C'est pourquoi il n'y avait point de canaux comme aujourd'hui, et les conditions physiques générales étaient très voisines de celles de notre Terre actuelle.

Les égos en qui avait commencé d'apparaitre le tracé des "Lignes" ont, à ce moment, acquis la formation de "Treillis", mais d'une qualité plus grossière, remarquons-nous, que ceux produits sur la Lune. Quand ce degré est atteint, les "Treillis" de la Lune se présentent par batelées, envoyées à la Terre par le Manou-Semence.

Si nous portons nos regards vers le Nirvâna inter-caténaire ; afin d'observer le passage des "Treillis" vers Mars, nous soulevons une question intéressante. Les "étagères" sur lesquelles les "bulbes" sont rangés étaient visiblement de matière mentale ; mais les bulbes apportés dans l'aura du Manou-Semence ont été convoyés au travers de l'atmosphère spirituelle, et les "Treillis" de matière mentale lunaire semblent avoir été, dans ce cas, désintégrés et avoir subi une reconstitution avant qu'ils puissent commencer leur carrière terrestre. Ils ont dû dormir pendant des siècles dans le monde spirituel, et ensuite seulement ils ont été revêtus de "Treillis" de matière mentale équivalente, mais empruntée, à la Terre. Il n'y a point continuité de matière mentale entre les Chaines. La distance peut évidemment être négligée, car la Chaine terrestre occupe sensiblement le même espace que la Chaine lunaire, mais la discontinuité de la matière mentale rend nécessaire la désintégration et la réintégration de tout corps causal développé en "Treillis". **[98]**

Nous observons un Manou arrivant sur Mars avec un convoi de "Treillis", et ce spectacle nous rappelle les récits des Pourânas de l'Inde où le Manou franchit l'Océan sur un vaisseau, emportant avec lui les semences d'un nouveau monde, et aussi les récits hébraïques où Noé conserva, dans

une arche, toutes les espèces nécessaires pour repeupler la Terre après un déluge. Les légendes conservées dans les Écritures des religions sont souvent des récits pleins de souvenirs exacts du passé, et c'est un fait réel que le Manou aborda sur le monde martien pour y donner une impulsion nouvelle à l'évolution. Une fois parvenu sur Mars, il fonda une colonie de ses "Treillis".

En retraçant l'histoire de ce groupe particulier, le premier arrivé des "Treillis" sur la Chaine terrestre, nous constatons qu'ils proviennent du globe G de la Chaine lunaire où ils sont parvenus au stade du "Treillis". Ils sont les moins développés de la foule des "Treillis", ayant en dernier lieu, atteint ce degré. Le Manou les guide, leur donne naissance dans les familles les plus développées de la troisième Race martienne, et à mesure qu'ils progressent, les conduit vers sa colonie où ils deviendront plus rapidement le noyau de la quatrième Race. Dans cette colonie, les membres sont menés par une volonté centrale, comme des abeilles dans une ruche ; cette volonté centrale est celle du Manou ; il envoie des flots d'énergie et dirige l'ensemble. Deux autres groupes de ces "Treillis" débarquent sur Mars : ceux qui ont atteint ce degré de développement sur les globes E et F de la Chaine lunaire, – ils sont arrivés dans l'ordre inverse de leur départ de la Lune, – ceux du globe F formant la **[99]** quatrième Race de Mars, et ceux du globe E la cinquième. Ils acquièrent quelque émotion et quelque intelligence sous les soins constants du Manou ; d'abord habitant dans des cavernes, ils commencent bientôt à bâtir et à enseigner aux indigènes à bâtir sous leurs ordres ; même les "Treillis" deviennent des guides ce stade de l'évolution.

Ces êtres sont hermaphrodites, mais un sexe s'accuse en eux plus que l'autre, et deux individus sont nécessaires à la reproduction. D'autres formes de reproduction existent aussi parmi les types inférieurs, et l'on voit des êtres humains embryonnaires, d'une espèce analogue à l'hydre, qui se reproduisent par bourgeonnement et d'autres par exsudation, tandis que d'autres encore sont ovipares, mais ce n'est pas chez les "Treillis" que nous trouvons ces derniers.

Dans la cinquième Race, les conditions sociales se modifient ; on voit, en effet, se développer l'intelligence ; – le système des abeilles disparait –, mais ils ont une individualité très faible, et se meuvent plutôt en troupeaux, sous, la garde de leur Manou. Les "Treillis" se tissent en une contexture plus étroite, et représentent le résultat des efforts de la vie en évolution chez ceux qui se sont, en toute vérité, formés eux-mêmes, sans l'aide des grandes

énergies stimulatrices envoyées dans la quatrième Ronde par les Seigneurs de la Flamme. Ce type grégaire est encore largement représenté chez nous par les gens qui professent des idées conventionnelles parce que soutenues par d'autres, et sont complètement sous la domination de M. Prud'homme. Ce sont souvent de fort braves gens, mais moutonniers et terriblement ternes et monotones. **[100]** On trouve sans doute en eux des différences, mais ce sont les différences distinguant ceux qui achètent leur thé par once ou par quart de livre, choses perceptibles seulement pour eux-mêmes.

Un type particulièrement féroce de "Treillis" s'offre à notre observation : il ne vit point en communautés mais erre par couples dans les forêts ; la tête de ces êtres s'effile en arrière par une pointe qui correspond au menton, et cette tête, terminée en deux pointes, est étrange et peu attrayante. Ils combattent en se heurtant l'un contre l'autre comme des chèvres, car le sommet de leur tête est un os fort dur. On voit des types plus bas encore que ceux-ci, curieuses créatures reptiliennes qui vivent dans les arbres. Ils sont plus grands que les "Lignes" et beaucoup moins intelligents et dévorent ces derniers lorsqu'ils en ont l'occasion.

Il y a aussi sur Mars des animaux carnivores ; un énorme crocodile attaque un homme qui s'élance sur lui avec une massue, laquelle ne semble pas une arme très efficace. Au cours du combat, nous voyons l'homme trébucher sur une pierre, tomber tête première dans la gueule de l'animal et ainsi trouver une fin prématurée.

La troisième Ronde sur la Terre ressemble beaucoup à ce qu'elle était sur Mars ; les hommes sont plus petits et d'une contexture plus dense, mais, à notre point de vue actuel, encore gigantesques et semblables à des gorilles. Le gros des "Treillis" venus du globe D de la Chaine lunaire arrive sur notre Terre dans cette Ronde et prend la tête de l'évolution humaine ; les "Treillis" venus de Mars se rangent à leur suite, et cet ensemble a l'air d'un peuple de gorilles assez intelligents. Les **[101]** animaux ont une peau fortement écailleuse, et ceux-là même auxquels nous devons donner le nom d'oiseaux sont couverts d'écailles plutôt que de plumes ; ils semblent tous constitués par une masse de fragments disparates, collés les uns aux autres, mi-oiseaux, mi-reptiles, et des plus inesthétiques. Toutefois, ce globe nous présente mieux l'organisation d'un Monde que les précédents ; à vrai dire mieux que ce que nous avons vu depuis que nous avons quitté la Lune ; un peu plus tard, des villes y sont édifiées. La tâche des Seigneurs de la Lune, qui, dans cette Ronde, sont des Arhats à partir du globe E, ressemble plutôt à un dressage d'animaux qu'à l'évolution d'une humanité. Mais ils s'occupent des

différentes parties, à proprement parler, des corps physiques et subtils. Les troisièmes sous-plans des sphères physiques, astrale et mentale, sont spécialement le lieu de leur action, et les spirilles des atomes de ces sous-plans sont éveillés à l'activité [45].

Les méthodes de reproduction sur notre Terre pendant la troisième Ronde sont celles que nous voyons maintenant à l'œuvre dans les règnes inférieurs de la Nature. Dans la première et la seconde Races, incomplètement densifiées, la scissiparité règne encore, mais à partir de la troisième Race, nous constatons d'autres méthodes : par bourgeonnement comme chez les hydres et les moins organisés des animaux ; par l'exsudation de cellules provenant des différents organes du corps, qu'elles reproduisent, et dont la jonction produit une image réduite de la Mère ; par des œufs à l'intérieur desquels le jeune humain se développe. **[102]**

Dans ce dernier cas les hommes sont hermaphrodites et, peu à peu, un sexe domine sur l'autre, mais jamais avec assez d'exclusivisme pour donner un être, distinctement mâle ou femelle.

Le passage de la Vague de Vie d'un globe à l'autre est progressif et ses périodes chevauchent fortement l'une sur l'autre ; on se rappellera que le globe A de la Chaine terrestre commençait à se former lorsque le globe A de la Chaine lunaire était en voie de désintégration, et que le passage de l'Esprit du globe est le signal du transfert de l'activité vitale d'un globe à l'autre [46]. Ainsi, l'activité vitale est continue, quoique les égos aient de longues périodes de repos. Un globe "entre en obscuration" quand l'attention du Logos s'en détourne, et que Sa lumière en est retirée. Il entre dans une sorte de coma, et il y a un résidu de créatures vivantes laissé sur lui ; ces créatures ne semblent pas s'accroitre en nombre au cours de cette période. Mais, tandis que les Races meurent parce que les égos qui les habitaient ont poursuivi leur route ailleurs, le globe devient le séjour de la Ronde intérieure, lien où les égos, en état de transition, peuvent être transférés pour y subir un traitement spécial qui précipite leur évolution. Le globe vers lequel se tourne l'attention du Logos, s'éveille à la vie active et reçoit les groupes d'égos prêts à poursuivre leur voyage.

---

[45] V. ci-dessus, pp. 37 et 38.

[46] V. plus haut, p. 71.

Un autre point qui retient notre attention est la récurrence des types à des niveaux supérieurs de l'évolution, où ils ne constituent que des formes de passage. De même que, dans le développement de l'embryon humain de nos jours, les types du poisson, reptile **[103]** et des mammifères inférieurs reparaissent, retraçant en quelques mois l'évolution millénaire du passé, de même nous voyons, dans chaque Ronde, qu'une période de répétition précède celle du nouveau progrès. La troisième Ronde élabore minutieusement dans le détail ce que la troisième Race de la quatrième Ronde reproduira avec une rapidité relative ; et, de même la seconde Race reproduira la seconde Ronde, et la première Race la première Ronde. Ce principe général bien saisi, l'étude devient plus facile, et les détails viennent s'insérer aisément dans un cadre bien défini.

CHAPITRE VII

—

LES PÉRIODES PRIMITIVES DE LA QUATRIÈME RONDE

Si, en guise d'entrée en matière, nous envisageons d'un coup d'œil l'ensemble de la quatrième Ronde, nous voyons se dégager une modification importante et très significative dans le milieu où doit progresser l'évolution humaine. Dans les trois Rondes précédentes, l'essence élémentale était pratiquement sans contact avec l'homme, et ne recevait d'autre action que celle de Dévas ou Anges, sous l'influence desquels elle évoluait. L'homme n'était point suffisamment développé pour exercer sur elle une action très sensible. Mais, dans la quatrième Ronde, l'influence de l'homme joue un rôle très important, et sa pensée individualisée engendre des tourbillons dans l'essence élémentale ambiante. Les élémentals, de leur côté, commencent à lui montrer une hostilité plus vive, à mesure qu'il émerge de l'état animal à cet état de suzeraineté humaine, car il n'est plus à leurs yeux, un animal parmi d'autres animaux, mais une entité indépendante et dominatrice, capable d'action hostile et agressive.

Un autre caractère très important de la quatrième Ronde, la ronde médiane du septénaire, est que la **[106]** porte d'entrée du règne humain y est fermée à l'animalité, et que là, s'ouvre la porte qui conduit au Sentier. Ces deux affirmations n'ont qu'une portée générale ; çà et là un animal, grâce à une aide spéciale, peut encore être développé à un point où une incarnation humaine lui devient possible, mais, dans presque tous les cas, il ne se trouve plus de corps humains assez peu développés pour qu'il s'y incarne ; de même aussi, un homme ayant atteint le degré d'Arhat ou un grade supérieur sur la Chaine lunaire, peut s'y élever plus haut, mais tous ceux qui n'ont pas atteint la possession d'un corps causal complet n'entrent dans l'évolution de la Chaine terrestre qu'à la fin de la troisième et au début de la quatrième Race-Mère.

Sur Mars, nous trouvons, pendant la quatrième Ronde, un certain nombre de sauvages qui n'avaient pas atteint un degré d'avancement suffisant pour quitter ce globe et se rendre sur la Terre quand la masse des égos avait quitté Mars dans la Ronde précédente. Sur chaque globe certains ne réussissent pas à franchir leur étape et restent en arrière, lorsque le globe commence sa période d'obscuration ; aussi retournent-ils à ce même globe lorsque son activité s'éveille à nouveau, pour y former, un groupe de retardataires ; ce sont des "Treillis" d'une espèce très peu avancée, des

sauvages d'un type brutal et cruel ; ils appartiennent au groupe d'égos individualisés par la crainte et la colère.

Mars, dans cette quatrième Ronde, commence à souffrir du manque d'eau, et ce sont les Seigneurs de la Lune, des Arhats parvenus à ce grade sur le globe E qui conçoivent le système de canaux que nous connaissons, **[107]** et que, les "Treillis" exécutent sous leur direction. Les mers martiennes ne sont point salées ; aussi les calottes polaires, en fondant, fournissent-elles l'eau nécessaire à l'irrigation, et permettent-elles la culture du sol et la récolte des moissons.

La cinquième Race-Mère de Mars est blanche, et accomplit un progrès considérable : le "Treillis" devient un corps causal complet. Ce sont des êtres bons, bien disposés, aimables, bien que peu capables d'idées larges ou de sentiments étendus d'affection, ou de sacrifice personnel. À un degré très primitif, ils commencent à se partager la nourriture, plutôt qu'à se la disputer, et acquièrent, jusqu'à un certain point, le sentiment social.

La première et la seconde Race de la Terre étaient déjà en évolution avant que Mars fût abandonné, et certaines entités y offraient ces conditions inférieures que Mars à ses périodes ultimes était trop avancé pour offrir ; l'attention du Logos n'était point encore pleinement tournée vers la Terre à cette période primitive. Les Seigneurs de la Lune, Arhats parvenus à ce grade sur le globe D de la Chaine lunaire, amenèrent dans ces Races primitives, un certain nombre d'entités insuffisamment avancées, et s'en servirent comme de véhiculés destinés à faire rejoindre aux retardataires le gros de l'évolution. Beaucoup répondirent aux soins qui leur étaient prodigués, et purent entrer dans la première Sous-Race de la troisième Race-Mère et s'incarner dans ses types les plus inférieurs. Ces hommes ont la tête ovoïde, avec un œil au sommet, un bourrelet en saillie représente le front et les mâchoires ont un prognathisme marqué. Ce type à tête ovoïde persiste **[108]** longtemps, mais nous le trouvons fortement modifié dans les dernières Sous-Races de cette troisième Race-Mère, et des spécimens s'en rencontrent encore au temps de la Lémurie. Les peuples bleus qui formaient la puissante sixième Sous-Race sont des typés plus beaux, quoique Lémuriens encore, et montrent une trace de forme ovoïde, due à l'obliquité du front [47]. La population de la Terre, pendant la Première et la seconde Races-Mères, est des plus restreintes ; il semble que cette aide spéciale soit donnée parce que,

[47] Au moment où cette édition (anglaise) est sous presse, les journaux annoncent la découverte de quelques crânes de ce type, mais nous n'avons aucun détail précis. Voir *The Theosophist*, aout 1912, dans "On the watch-Tower", p. 631.

sur le quatrième globe de la quatrième Chaine, "la porte est fermée". En outre, tout ce qu'il était possible de faire est tenté pour accélérer la marche de tous ceux qui sont susceptibles de ce progrès, avant que la venue des Seigneurs de la Flamme, qui doit se produire au milieu de la troisième Race-Mère, ne rende le fossé presque absolument infranchissable entre le règne animal et le règne humain.

Mars, au terme de sa septième Race-Mère, déverse sur la Terre, une population très nombreuse que nous voyons pénétrer dans la troisième Race-Mère pour en prendre la tête, jusqu'à ce que les égos, plus avancés, venus de la Chaine lunaire, viennent la relever de cette direction. Ces "Treillis", dont le corps causal est maintenant achevé, ont fait de considérables progrès sur Mars, et ils préparent la voie pont les populations plus avancées qui vont bientôt arriver. Ce sont eux qui combattent ces sauvages créatures reptiliennes, **[109]** visqueuses et dénuées de colonne vertébrale, qui sont les "hommes aquatiques terribles et méchants" des *Stances de Dzyan*, les résidus ranimés des Rondes antérieures qui avaient été des "hommes aquatiques", c'est-à-dire des animaux amphibies, écailleux, mi humains, sur Mars.

Les nombreuses méthodes de reproduction qui caractérisaient la troisième Ronde apparaissent à nouveau dans cette troisième Race-Mère, et se poursuivent simultanément dans diverses régions de la Terre. La grande masse de la population traverse les types successifs et devient ovipare, mais il subsiste de petits groupes secondaires où se perpétuent les méthodes antérieures. Il semble que les diverses méthodes reproductives soient adaptées à des égos parvenus à des degrés différents de l'évolution et soient conservées pour des retardataires, après que la masse de l'humanité en a dépassé le niveau. La méthode ovipare disparait très lentement ; la coquille de l'œuf devient de plus en plus mince, et l'être humain qui s'y forme devient hermaphrodite ; il est ensuite hermaphrodite avec prédominance d'un sexe, enfin mono sexué. Ces changements commencent quelque 16 500 000 années avant notre temps, et se poursuivent pendant 5 500 000 ou 6 000 000 d'années : les corps physiques se transforment très lentement, et il se produit fréquemment des réversions aux types antérieurs. En outre, le nombre initial est restreint et exige du temps pour s'étendre. Lorsque ce dernier type a acquis la stabilité, l'œuf est maintenu à l'intérieur du corps féminin et la reproduction assume la forme qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. **[110]**

En résumé, la première Race-Mère reproduit les caractères de la première Ronde ; des nuages éthériques errent à la dérive dans une lourde et chaude atmosphère qui enveloppe un monde déchiré par des cataclysmes répétés ; cette Race se reproduit par division. La seconde Race-Mère reproduit les caractères de la seconde Ronde ; elle est de type "sac à pouding", décrit à propos de la seconde Ronde ; elle se reproduit par bourgeonnement. La troisième Race, à son début, répète les caractères de la troisième Ronde ; elle présente une forme humano-simiesque ; sa reproduction s'effectue d'abord par exsudation de cellules ; c'est la race des "nés de la sueur" de la *Doctrine secrète*. Vient ensuite le stade ovipare et finalement l'unisexualisme.

Un certain nombre des œufs reçurent un traitement très spécial ; ils furent emportés par les Seigneurs de la Lune, soigneusement magnétisés et maintenus à une température uniforme, jusqu'à ce que les jeunes humains, à cette époque hermaphrodites, en sortissent ; une nourriture spéciale leur fut alors donnée, leur développement fut surveillé avec soin, et chacun d'eux, lorsqu'il fut prêt, devint le corps de l'un des Seigneurs de la Lune, dont beaucoup s'incarnèrent pour travailler sur le plan physique, et se servirent de ces corps physiques si soigneusement préparés pendant un temps très long. Quelques dévas aussi s'emparèrent de ces corps spécialement préparés. Ceci semble s'être produit quelques siècles seulement avant l'apparition des sexes.

Tandis que les derniers hommes, nés de parents ovipares étaient en incarnation, les plus avancés des "Treillis" se présentèrent, venus directement du Nirvâna **[111]** inter-caténaire et, immédiatement après eux, arrivèrent les moins développés de ceux qui avaient acquis un corps causal complet sur la Lune. Entre les plus élevés des premiers et les plus arriérés des seconds, il n'y a qu'une différence peu sensible. Le premier groupe de ces derniers comprend ceux qui n'ont que peu répondu à l'influence du Manou-Semence, venus des globes G, F et E de la Chaine lunaire, et dont la majorité provient de G, les plus inintelligents de ceux qui ont acquis un corps causal complet. Le second groupe comprend un grand nombre d'égos venus du globe G, une section inférieure d'égos venus de F et une autre moins avancée encore du globe E. La troisième "batelée" apporte les meilleurs égos du globe avec quelques égos moyens du globe F et quelques bons égos venus de E. La quatrième batelée apporte les plus avancés du globe E avec quelques égos venus du globe D. Ces égos paraissent être répartis d'après leur "âge" plutôt que d'après leur "type" et ils appartiennent

en fait à tous les types. Nous remarquons-là un certain individu, chef d'une tribu continentale sauvage qui avait, sur la Lune, fait Mars prisonnier, et s'était individualisé par crainte. Tous ceux-là s'incarnent chez les "nés de l'œuf" au nombre de plusieurs centaines de milliers.

Vint ensuite, il y a dix ou onze millions d'années, date du complet établissement de la séparation des sexes, l'importante période où quelques-uns de ces Seigneurs de la Lune incarnés descendirent sur l'Étoile Polaire Lémurienne à sept pointes et formèrent des images éthériques d'eux-mêmes, qui furent ensuite matérialisées à une plus grande densité, puis multipliées **[112]** pour l'usage des égos qui arrivaient ; les Seigneurs étaient de différents types ; les "sept hommes, chacun sur son territoire" et fournirent des corps adaptés aux sept Rayons ou types tempéramentaux de l'humanité, créant ces formes sur les pointes de l'Étoile.

Il y avait, à ce moment, quatre classes d'humains qui se poussaient les uns les autres pour obtenir des formes humaines meilleures. C'étaient :

1. le groupe déjà, nommé des "Treillis" les plus avancés, avec les cinq batelées venues des globes G, F et E, possesseurs d'un corps causal complet ;
2. les "Treillis" venus de Mars ;
3. les "Lignes" qui étaient là depuis le début ;
4. ceux qui, à ce moment, sortaient du règne animal.

Au-dessous de ces derniers venaient les animaux, les végétaux, les minéraux, qui ne nous occupent point pour le présent.

L'entrée de ces êtres dans les formes éthériques façonnées par les Seigneurs de la Lune ne se fit point sans lutte, car, il y avait souvent plusieurs prétendants pour une seule forme, et celui qui réussissait à s'en emparer ne la conservait pas toujours bien longtemps ; cette scène remet en mémoire la notion grecque que les dieux créèrent le monde au milieu des éclats de rire, car on trouve un élément comique dans cette lutte pour la possession des formes humaines et dans l'impossibilité où se trouvaient leurs possesseurs de s'en servir efficacement. C'est là l'une des descentes dans la matière, la matérialisation dernière du corps de l'homme, l'achèvement de la "chute de l'homme". Graduellement, cependant, ils s'habituèrent à leur nouveau "vêtement de peau" et s'y fixèrent pour la **[113]** reproduction des sept grands types tempéramentaux. Dans diverses parties du monde d'autres méthodes de reproduction persistèrent pendant de longues périodes de

temps : les degrés successifs chevauchent fortement les uns sur les autres : et par suite de grandes différences d'évolution, et parce que les groupes provenant d'autres Rondes n'avaient point vécu dans les deux premières Races-Mères de la Terre. Les tribus qui avaient conservé les méthodes primitives de reproduction devinrent peu à peu stériles pendant que les hommes se multipliaient considérablement dans la différenciation des sexes, jusqu'à ce que l'humanité, telle que nous la connaissons aujourd'hui, se fût établie partout sur la Terre.

Les formes rejetées par les Seigneurs de la Lune sont assez belles à voir, mais à cause de leur nature éthérique, elles sont des plus plastiques et les égos qui les occupent les altèrent fortement ; les enfants qui en naissent sont réellement laids ; il est probable que ceux qui les utilisent sont accoutumés à penser à la tête ovoïde et au front en bourrelet, d'où le retour de ces formes.

Après que de nombreuses générations de types humains bien établis, descendus des formes éthériques matérialisées eurent été évoluées, les Arhats expliquèrent à ceux qui avaient quitté les globes A, B et C de la Chaine lunaire parce qu'ils n'y pouvaient plus faire aucun progrès, qu'ils devaient redescendre en incarnation et se servir des corps maintenant prêts à les recevoir. Il y avait trois groupes de ces égos : plus de deux millions d'hommes orangés du globe A, un peu moins de trois millions d'égos jaune-doré du globe B, **[114]** et un peu plus de trois millions d'égos roses du globe C : environ neuf millions en tout. Ces égos furent conduits vers différents points de la surface terrestre, pour y constituer des tribus. Les orangés, en voyant les corps qui leur étaient offerts, refusèrent d'y entrer, non point par suite de méchanceté, mais par orgueil, parce qu'ils dédaignaient ces formes déplaisantes, et peut-être aussi à cause de leur haine ancienne de l'union sexuelle ; mais les jaunes et les roses furent dociles et obéirent, ils perfectionnèrent, peu à peu, les corps qu'ils habitaient. Ces derniers constituèrent la quatrième sous-race lémurienne, la première qui *fût*, au sens propre, si l'on excepte la race embryonnaire, humaine ; elle peut faire ainsi remonter ses origines jusqu'au don des formes éthériques par les Seigneurs de la Lune. Il est intéressant de remarquer que H. P. Blavatsky, dans la *Doctrine secrète*, désigne cette quatrième sous-Race par l'épithète "jaune" ayant remarqué sans doute l'arrivée des égos jaunes d'or, venus du globe B de la Chaine lunaire ; il n'est pas vraisemblable qu'elle ait voulu décrire la couleur de la quatrième sous-Race, qui était noire. Cette couleur noire persiste jusque chez les classes inférieures de la sixième Sous-Race, dont les

classes, supérieures étaient d'un bleu tout à fait marqué. Toutefois, même, chez ces derniers, on trouve une teinte sous-jacente de couleur noire.

Les territoires alloués à la tribu orange furent ainsi laissés sans occupants, et les corps qu'ils auraient dû employer furent saisis avec joie par les entités qui venaient de quitter le règne animal, la dernière des classes ci-dessus mentionnées, le type humain le plus **[115]** bas ; ces êtres, naturellement, ne voyaient qu'une très légère différence entre eux-mêmes et le règne qu'ils venaient de quitter ; de là, le "péché des hommes dénués de raison".

Il est intéressant de suivre le Karma de ce refus des égos orangés de contribuer à la tâche de peupler le monde. Plus tard, la loi de l'évolution les força à s'incarner et les obligea à prendre des corps plus grossiers, parce que les Seigneurs de la Lune avaient, à ce moment-là, assumé d'autres tâches ; ils devinrent ainsi une race retardataire, rusée, sans bonté, et firent bien des expériences désagréables ; leur nombre diminua parce qu'ils se heurtaient constamment aux lois qui régissaient l'ensemble des choses, et que le martelage de ces chocs, surtout la souffrance, les ramena au niveau général. Quelques-uns, puissants, dénués de remords et de scrupules, devinrent dans l'Atlantide les Seigneurs de la Face noire ; on en a vu d'autres parmi les Indiens du Nord de l'Amérique, aux traits fins, mais durs ; quelques-uns persistent encore de nos jours, les moins scrupuleux des rois de la finance ; des hommes d'État comme Bismarck, des conquérants comme Napoléon ; mais ils disparaissent graduellement, car ils ont appris d'amères leçons. Ceux à qui le cœur fait défaut, qui toujours sont en lutte, toujours s'opposent à tout et partout, doivent enfin, dans un monde où règne la loi, être ramenés au bon chemin ; un très petit nombre peut aller finir dans la Magie Noire, mais la pression régulière de l'ordre universel est trop puissante pour la majorité : C'est une voie bien difficile à choisir pour son progrès ! **[116]**

LA VENUE DES SEIGNEURS DE LA FLAMME

La grande Étoile Polaire de la Lémurie est encore-intacte, et l'immense Croissant s'étend le long de l'Équateur, englobant l'actuelle Madagascar ; la mer qui occupe le site de notre désert de Gobi heurte encore de ses brisants les falaises rocheuses de l'Himalaya du Nord, et tout est prêt pour l'évènement le plus dramatique de l'histoire de la Terre : la venue des *Seigneurs de la Flamme.*

Les Seigneurs de la Lune et le Manou de la troisième Race-Mère ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour amener les hommes au point où peut se produire la vivification du germe mental et la descente de l'Égo. Tous les retardataires ont été soumis à une marche accélérée ; il n'existe plus, dans le règne animal d'espèces capables de s'élever jusqu'à l'homme. La porte du règne humain n'a été fermée contre les animaux que lorsqu'aucun immigrant possible n'est plus en vue, ou ne peut y atteindre sans l'aide de cette poussée formidable qui n'est donnée qu'une fois dans l'évolution d'un Système, à sa période médiane.

Un grand évènement astrologique, un groupement spécial des planètes et des conditions magnétiques particulièrement favorables sur la Terre, fournirent le moment propice pour cette venue. C'était, il y environ six millions et demi d'années. Aucune tâche n'est plus désormais possible, sauf celle qu'Ils viennent entreprendre.

Alors, au bruit retentissant de sa descente rapide **[117]** des hauteurs insondables, enveloppé de flammes éclatantes qui remplissent l'empyrée de longues langues de feu, s'élance à travers les espaces célestes le charriot des Fils du Feu, les Seigneurs de la Flamme qui viennent de Vénus ; il s'arrête, plane sur l' "Ile Blanche" qui repose souriante sur le sein de la mer de Gobi, toute verte et radieuse de masses fleuries aux mille couleurs et aux exquis parfums ; le plus charmant joyau offert par la Terre, en bienvenue à son Roi. Le voilà ! Sanat-Koumâra, l' "Adolescent aux Seize Printemps", l' "Adolescent éternellement vierge", le nouveau Roi de la Terre ; Il entre solennellement dans Son royaume, avec ses trois Élèves, les trois Koumâras, entouré de ses serviteurs. Trente puissants Êtres, grands au-delà de toute conception terrestre, sont là, à leur place hiérarchique, revêtus des corps glorieux qu'Ils se sont créés par Kriyâshakti ; ils constituent la première Hiérarchie occulte, les branches de l'unique et vaste Banyan, éducateurs des futurs Adeptes, centre de toute vie occulte. Leur demeure est alors, et est encore aujourd'hui, l'impérissable Terre sacrée, sur laquelle brille à jamais l'Étoile éclatante, symbole du Monarque de la Terre, le pôle immuable autour duquel gravite sans cesse la vie de notre Terre [48].

---

[48] L'usage de ces symboles occultes conduisit les lecteurs de *la Doctrine secrète* (et peut-être aussi son auteur) à l'erreur de croire que le "Pôle" et l' "Étoile" mentionnés dans le Commentaire occulte étaient le pôle nord physique et l'Étoile Polaire que nous voyons au septentrion. J'ai moi-même commis cette erreur dans mon ouvrage *La Généalogie de l'Homme*. AB.

Un *Catéchisme* dit ceci :

> "Des sept Koumâras, quatre se sacrifièrent pour les péchés du monde et l'instruction des ignorants, prêts à demeurer jusqu'à la fin **[118]** de notre présent Manvantara… Ils sont : la Tête, le Cœur, l'Âme et la Semence de la Science immortelle."

H. P. Blavatsky ajoute :

> "Au-dessus des *Quatre*, il n'est qu'Un seul Être sur la Terre comme aux Cieux : cet être encore plus mystérieux et solitaire : *le Veilleur silencieux*." [49]

Jusqu'à la venue des Seigneurs, les "batelées" venues du Nirvâna inter-caténaire étaient arrivées séparément, mais à présent, grâce à l'énorme impulsion reçue, la fécondité s'accroit rapidement comme toutes choses, et il faut de véritables flottes pour amener les égos nécessaires aux corps qui naissent ; ils se présentent en succession rapide, tandis que ceux des types inférieurs prennent possession de tous les corps d'animaux doués de l'étincelle d'intelligence qui sont individualisés à ce moment. Les Seigneurs de la Flamme accomplissent, en un instant, en faveur de millions d'êtres, ce que nous-mêmes réalisons après de longs soins pour quelques unités.

Et maintenant, les Arhats venus des globes A, B et C entrent en incarnation pour aider le Manou à fonder et à civiliser les cinquième, sixième et septième sous-races des Lémuriens. La quatrième sous-race continue d'exister, avec sa tête fortement ovoïde et sa stature gigantesque ; haute de huit à neuf mètres, et son corps noir, grossièrement et lourdement construit. L'un de ceux que nous mesurons atteint 8 m. 30 centimètres de hauteur [50]. Leurs édifices **[119]** sont proportionnés à leur taille, d'une structure cyclopéenne, et faits d'énormes pierres.

---

[49] *Doctrine secrète*, I, 196.

[50] On sera, sans doute, curieux de savoir comment nous sommes parvenus à le mesurer : tout d'abord, en nous plaçant à côté de lui, et en constatant que nous arrivions, respectivement, un peu au-dessous et à la hauteur de son genou. Puis, en le plaçant, lui-même, debout contre le balcon du premier étage du Quartier Général de la Société Théosophique, à Adyar. Nous n'avions plus qu'à mesurer, ensuite, la hauteur du balcon. Il put alors lever les mains jusque sur l'appui et y reposer son menton. Ce pauvre revenant ne fut pas accueilli très chaudement quand sa tête apparut au-dessus du balcon : "Emmenez-le", dit l'occupant du balcon, "qu'il est laid ! Il ferait peur à n'importe qui !" Le pauvre être !… c'est bien possible.

Les Arhats deviennent les rois des dernières sous-races ; ils sont les Rois-Initiés des mythes plus vrais que l'histoire.

Un Roi Initié rassemble un certain nombre d'hommes autour de lui, forme un clan, puis enseigne à ce clan quelques-uns des arts de la civilisation et dirige l'érection d'une ville. Une grande cité s'élève ainsi sous une direction semblable sur le territoire de ce qui est aujourd'hui l'Ile de Madagascar, et beaucoup d'autres sont ainsi construites sur le grand Croissant L'architecture, comme nous l'avons dit, est du style cyclopéen, impressionnante par son énormité.

Pendant la longue période ainsi occupée, l'aspect physique des Lémuriens se transforme. L'œil central du sommet de la tête se retire, à mesure qu'il cesse de fonctionner, de la surface à l'intérieur de la tête ; où il forme la glande pinéale, tandis que les deux yeux, tout d'abord placés à droite et à gauche de l'œil central, commencent leur activité fonctionnelle. La légende grecque des cyclopes est évidemment une tradition descendue des premiers temps de la Lémurie.

Certains animaux sont réduits à la domesticité : nous voyons un Lémurien à tête ovoïde conduire un monstre écailleux, presque aussi antipathique que **[120]** son maitre. Les animaux sont tous mangés crus, certaines tribus mêmes ne méprisent point la chair humaine, et des mollusques comme nos limaces, escargots et vers, mais beaucoup plus gros que leurs descendants abâtardis, sont considérés, avec une ferveur toute spéciale, comme des morceaux délicats.

Tandis que la sixième sous-race se développe, un grand nombre d'Initiés, avec leurs disciples, sont envoyés du Nirvâna inter-caténaire sur la Terre [51] pour aider le Manou de la quatrième Race-Mère en s'incarnant dans les meilleurs corps qu'il a évolués jusque-là. Les corps les plus favorables sont donnés à ceux qui ont épuisé leur Karma, en sorte que leurs occupants peuvent les perfectionner et en tirer tous les progrès possibles. Ces Arhats et leurs disciples travaillent sons la Direction des Seigneurs de la Lune et des Manous de la troisième et de la quatrième Race-Mère ; la septième race, de couleur bleue tirant vers le blanc, est évoluée grâce à eux, et fournit des

[51] On peut remarquer que, tandis que la règle générale est que les moins évolués sont envoyés sur la Terre les premiers, des exceptions se produisent lorsque l'aide est nécessaire, comme c'est le cas pour la "batelée" que nous considérons ici.

hommes et des femmes d'un type meilleur pour être perfectionnés encore par le Manou de la quatrième Race-Mère.

CHAPITRE VIII

—

LA QUATRIÈME RACE-MÈRE

Le Chef de la Hiérarchie commence, presque aussitôt après son arrivée sur la Terre, à prendre ses dispositions pour la fondation de la quatrième Race-Mère, et charge le Manou de cette future race de choisir les types dont la taille est la plus réduite, dont le corps est le plus dense et le meilleur parmi les Lémuriens ; et, tandis que la fondation et le développement de la civilisation dirigée par les Rois-Initiés s'effectue, dans les sous-races lémuriennes, le Manou de la race à venir recherche avec soin les égos utiles à son dessein et les dirige vers des incarnations propices. Dans un certain cas, il rassemble des milliers d'individus pour n'en retenir qu'un seul, après des épreuves qui durent bien des années ; il rencontre visiblement de sérieuses difficultés à trouver les ancêtres désirables pour sa race. Des tribus sont mises à part, leurs membres s'entremarient pendant de longues, périodes ; le Manou y choisit des spécimens pleins de promesses, puis les transplante ; lui-même et ses disciples s'incarnent dans leurs descendants pour rendre leur corps physique plus parfaitement adapté à ses desseins. Il poursuit simultanément des expériences diverses sur les pointes de l'Etoile, en profitant des différences de **[122]** climat. C'est d'abord, semble-t-il, une tâche désespérée, comme si, en croisant des mulâtres et des nègres, on pensait obtenir une race blanche. Mais, après des générations de sélections opérées dans une tribu, il en retient un ou deux, qu'il accouple avec d'autres, semblablement choisis au sein d'une autre tribu. Le Manou de la troisième Race-Mère avait produit un type bleu pour sa sixième sous-race, et un type tirant sur le blanc pour sa septième sous-race ; certains individus de la quatrième sous-race produisirent un métissage avec des lémuriens bleus, et, peu à peu, très lentement, le type lémurien, dans ses grands traits, se trouva modifié dans le sens désiré. Il est remarquable aussi que, lorsque, dans d'autres parties du monde, un individu au teint plus clair, ou d'un type supérieur apparaissait, il était dépêché vers le Manou, qui essayait de lui trouver un mari ou une femme appropriée ; nous avons remarqué un lémurien ainsi envoyé de la cité de Madagascar, et d'autres venus de régions variées.

Après l'arrivée des Initiés mentionnée à la fin du dernier chapitre, un progrès plus rapide s'établit : les meilleurs des corps qu'ils ont perfectionnés, en s'y incarnant, sont groupés par le Manou pour donner à sa quatrième Sous-Race le type qui lui convient ; la quatrième Race possède ainsi

finalement une constitution et un organisme très perfectionnés, grâce au grand nombre d'âmes développées qui prennent sa tête et précipitent son progrès. Le Manou peut enfin faire des corps de la septième sous-race, perfectionnés par les Initiés qui les habitent, le noyau de la première sous-race, appelée Rmoahal, de sa quatrième Race-Mère. Tons Ceux qui pénètrent dans la quatrième Race-Mère **[123]** sont des Initiés ou leurs disciples incarnés dans ces corps ; aucun égo ne fut pris, à ce moment, parmi ceux dont l'évolution s'était précédemment effectuée sur la Chaine terrestre.

Subba Rao désignait les Lémuriens par leur couleur d'un bleu-noir, les Atlantéens par la couleur rouge-jaune, les Aryens par la couleur brun-blanc. Nous constatons que le Manou de la quatrième Race élimine le bleu de la couleur de son peuple et parvient, par l'intermédiaire du violet, au rouge de sa première sous-race, celle des Rmoahals. Ensuite, en introduisant le bleu-blanc de la septième sous-race lémurienne, il obtient la première sous-race qui ait vraiment figure humaine et que nous puissions imaginer vivant aujourd'hui parmi nous. Lorsque le type de la race est définitivement établi, il possède ainsi les éléments nécessaires pour la production du riche brun-rouge des Toltèques, sa troisième sous-race, la plus magnifique et la plus noble des nations atlantéennes, qui régit le monde pendant plusieurs dizaines de milliers d'années. Après une longue période de patient labeur, un million d'années environ à donner des soins continuels et très minutieux, il obtint un type très voisin du modèle qu'on lui avait donné à reproduire. Alors, il fonda définitivement la Race ; il s'y incarna lui-même, et convia ses disciples à prendre leurs corps dans sa propre famille ; sa postérité devint ainsi la Race. Au sens le plus littéral du terme, le Manou d'une race est son Progéniteur, car la race tout entière a dans son Manou, son ancêtre physique.

Toutefois, les descendants immédiats du Manou n'étaient point, eux-mêmes, une foule très agréable à **[124]** l'œil, au moins d'après notre canon moderne, bien qu'ils représentassent un immense pas en avant sur la population environnante. Ils étaient d'une taille plus exigüe que leurs prédécesseurs, mais ils n'avaient point, à proprement parler, d'organisation nerveuse et leur corps astral était informe. Il est extraordinaire de voir ce que le Manou fit d'un tel corps pour son usage, comment il le façonna et le reprit pour l'adapter à ses propres corps subtils, mental et astral ; comment il modifia le pigment de sa peau, jusqu'à ce qu'il y eut introduit un peu plus de la couleur qu'il souhaitait pour sa Race.

Après ces évènements, bien des générations passèrent avant que la jeune Race prit possession de son continent, l'Atlantide, mais dès lors des "batelées" d'égos commencent à arriver du Nirvâna inter-caténaire, pour habiter les corps de la quatrième Race. Le Manou convient avec le Manou-Racine de lui envoyer un grand nombre d'égos prêts à s'incarner, ceux venus du globe D de la Chaine lunaire qui possédaient un corps causal complet et s'étaient individualisés dans les quatrième et cinquième Rondes de la Lune. Quelques-uns d'entre eux entrèrent dans la sous-race Tlavatli, d'autres plus tard dans la sous-race Toltèque, lorsque celle-ci eut été constituée. Le Manou s'incarna encore dans cette dernière et fonda la Cité aux Portes d'Or, la première des nombreuses cités qui portèrent ce nom. Cette fondation eut lieu, il y a environ un million d'années, cent cinquante mille ans avant la grande catastrophe qui déchira le continent de l'Atlantide.

Les Toltèques étaient alors la race dominante, en **[125]** vertu de sa haute supériorité. C'était une race guerrière, qui parcourait le monde et soumettait ses habitants, mais ses types vraiment purs n'ont jamais formé en aucun lieu les classes inférieures. Dans la Cité aux Portes d'Or elle-même, les classes aristocratique et, bourgeoise seules sont Toltèques ; les classes inférieures ont du sang mêlé et sont composées, en grande partie, d'hommes et de femmes capturés à la guerre parmi d'autres sous-races, et réduits en servitude par leurs conquérants.

À cette époque arrive sur la Terre une "batelée" d'égos, dont un groupe qui conserve son unité nous intéresse tout spécialement, car il contient nombre de vieux amis : Sirius, Orion, Léo et d'autres ; certains d'entre eux sont désignés dès leur arrivée par le Manou Vaïvasvata, Manou de la cinquième Race, pour faire partie des matériaux dont il construira sa future race. C'est pourquoi H. P. Blavatsky parle de la fondation de la cinquième Race comme ayant eu lieu il y a un million d'années, bien qu'elle n'ait été conduite hors de l'Atlantide qu'en 79 997 av. JC. Ces égos formèrent, dans la suite, le groupe dont les vies sont séparées par un intervalle d'environ 1 200 à 1 000 ans [52].

L'intervalle entre deux incarnations est, à cette époque, naturellement plus bref, car les matériaux rassemblés au cours de ces vies primitives ne sont pas suffisants pour fournir une longue période supraterrestre, si lente

---

[52] Ces intervalles ne doivent être acceptés que provisoirement : la période qui sépare deux incarnations, dans ce groupe et dans celui que mous mentionnons plus bas, n'est qu'en moyenne de la durée indiquée.

qu'en fût l'assimilation. Ces égos ne sont pas encore capables de sentiments profonds, bien **[126]** qu'ils tirent parti de leur vie céleste. Dans le Monde céleste, ils se tiennent groupés ensemble et les êtres vaguement organisés qui leur sont attachés dans le monde intuitionnel montrent une grande affinité mutuelle. Dans les mondes inférieurs, ils éprouvent apparemment un vague, obscur sens d'un "vide", comme s'ils percevaient confusément l'absence des vieux amis des vies passées et du Nirvana inter-caténaire qui dorment encore dans ce Nirvana, pour n'arriver sur la Terre que 400 000 ans plus tard. Dans la sphère intuitionnelle, ces égos à l'intervalle de 700 ans sont en contact avec le groupe à l'intervalle de 1 200 années, mais ce n'est que lorsque le premier arrive sur la Terre que commence cette période de joie générale parmi les égos dans la sphère mentale supérieure, due surtout à l'arrivée de ceux que l'on aime et vénère le plus profondément, les futurs Maitres. Ceux qui sont en relation immédiate avec quelques membres du premier groupe attendent encore dans le Nirvana, bien que d'autres soient venus sur la Terre avec le groupe aux 1 200 années d'intervalle, parmi eux les deux futurs Maitres qui portent aujourd'hui un corps anglais [53]. Les incarnations sont fréquemment hâtées ou retardées, afin de maintenir en incarnation l'ensemble du groupe.

Dans l'une de ces vies lointaines, Corona [54] un magnifique guerrier, vient de la Cité aux Portes d'Or, et soumet la tribu Tlavatli dans laquelle nos amis sont incarnés. Tout inconscient qu'il soit du lien qui **[127]** les attache à eux, il en reçoit pourtant l'influence et traite la tribu avec bonté : au lieu de l'emmener en esclavage, il y introduit certaines institutions d'une civilisation supérieure, et l'incorpore à l'Empire Toltèque. Sirius s'incarne à plusieurs reprises dans la sous-race Tlavatli, puis passe dans la sous-race Toltèque. En le suivant dans l'avenir, nous le voyons s'incarner une fois parmi les Rmoahals afin de s'y trouver en même temps que Ursa et d'autres égos, puis plusieurs fois dans la sous-race Touranienne la quatrième, – c'est sa période chinoise, – et à maintes reprises dans la sous-race Akkadienne, la sixième ; nous le voyons se livrer au commerce au sein d'un peuple qui ressemble aux futurs Phéniciens. Il ne suit pas les sous-races en succession régulière et il nous est difficile, pour le présent, de formuler à cet égard des règles générales.

---

[53] L'histoire les connait sous les noms de Sir Thomas More et de "Philalèthes" (Thomas Vaughan).

[54] Qui devint plus tard le Jules César de l'Histoire.

Des "batelées" d'égos continuent d'arriver ; la raison de leur séparation semble être leur méthode d'individualisation. Des égos de tous les rayons, ou tempéraments, s'ils sont d'un développement général analogue, sont mélangés, mais ceux qui ont des intervalles différents, entre leurs incarnations ne le sont point. On ne constate pas non plus de mélanges entre les vastes classes d'hommes-lunaires et, d'hommes-animaux. À moins qu'un individu n'ait été attiré dans la Ronde Intérieure, pour y subir un forçage spécial et passer dans la classe qui le précédait, les grandes lignes de démarcation subsistent et une classe ne rattrape point celle qui la précède. Même lorsque les "Treillis" ont complété leur corps causal, on peut encore discerner leur origine. **[128]**

La première "batelée" contenant le groupé aux 700 années d'intervalle arriva sur la Terre, environ 600 000 avant Jésus-Christ, quelque 250 000 ans après le premier grand cataclysme qui déchira l'Atlantide : Il contenait les futurs Maitres, Mars et Mercure, et d'autres ; Mars s'incarna au nord du continent dans la sous-race Tlavatli ; Sourya et Mercure sont ses père et mère. Héraklès est aussi dans la famille,… une sœur ainée. Sourya est le chef de la tribu et Mars, son fils ainé, en devint bientôt le guerrier le plus remarquable. À l'âge de quinze ans, il est laissé pour mort sur un champ de bataille, mais il est recherché et trouvé par sa sœur qui lui est passionnément attachée et dont les soins le rendent à la santé. Il succède à son père comme chef et fait ainsi ses premières expériences du gouvernement sur la Terre.

Il est aussi un groupe très restreint, mais fort intéressant ; il ne comprend que 105 égos, qui sont arrivés sur la Terre vers le même temps, 600 000 av. JC mais qui ne vient pas de la Lune. C'est une communauté spécialement groupée par le Chef de la Hiérarchie et semble formé de ceux qui sur Vénus, avaient été les animaux familiers des Seigneurs de la Flamme et sont si fortement liés à eux par l'affection que sans eux ils n'auraient pu évoluer. Ils ont atteint l'individualisation sur Vénus, et ont été amenés sur la Terre, où Il les place dans le premier et le second rayon. Il est encore d'autres petits groupes d'une évolution anormale. L'un d'eux est envoyé sur Mercure pour y recevoir le traitement spécial, alors possible grâce aux conditions de cette planète, puis est ramené sur la Terre. D'autres reçurent un traitement analogue pour **[129]** les préparer à la cinquième Race. On se rappellera que H. P. Blavatsky mentionne certains égos venus de Mercure sur la Terre.

La troisième incarnation terrestre d'Héraklès se localise dans la tribu même où sont réunis de nombreux membres du groupe. Ils possèdent un certain degré de civilisation, mais les maisons étant de simples huttes et, à

cause de la chaleur du climat, ils portent peu de vêtements. Cette vie est marquée par le rattachement du lien peu désirable avec Scorpion et a, par conséquent, une certaine importance. La tribu, dans laquelle Héraclès est guerrier, est attaquée par une tribu fort sauvage à laquelle appartient Scorpion ; le plan de ce dernier est de surprendre l'autre tribu et de la massacrer pour complaire à sa divinité, ou bien, s'il échoue, de se suicider et d'acquérir ainsi le pouvoir de tourmenter ses ennemis, une fois dans l'autre monde. Ces sauvages accomplissaient des rites magiques, analogues à ceux des Obéahs, et, bien qu'ils eussent été accomplis en secret, il semble qu'Héraclès en eût eu connaissance. Le suicide final était essentiel au succès de tout ce plan d'activité d'outre-tombe, pour que les incantations magiques, faites avec d'horribles serments et des malédictions, eussent leur plein effet : le résultat de ces rites était apparemment aussi redouté de leurs ennemis qu'il était apprécié par eux-mêmes. L'attaque échoua ; aussi les guerriers se mirent-ils en devoir d'exécuter leur plan, et de procéder à un suicide général, accompagné de rites répugnants. Héraklès, en partie parce que sa religion ne tolérait pas le suicide, en partie aussi parce que des craintes superstitieuses l'assaillaient, mais soit aussi parce qu'il pensait que **[130]** les sauvages feraient de bons et beaux esclaves, intervint et en sauva un grand nombre qu'il captura et ligota. Plus tard, ces guerriers complotèrent son assassinat et il les fit exécuter ; ainsi fut reprise, cette fois sur la Terre, la longue série de ces antagonismes qui n'est point encore épuisée aujourd'hui.

On peut remarquer, à propos du lien étroit qui lie certains individus, et qui persiste au cours de plusieurs centaines de vies, que depuis ce moment, une série de personnes appartenant aux grands groupes dont les vies sont séparées par des intervalles de 1 200 et de 700 ans, et que nous pouvons, pour le distinguer, dénommer "le clan", tout en visitant presque toutes les contrées du globe, se maintient généralement groupée, et nous constatons que Sirius, en particulier, se marie rarement en dehors de ce petit groupe. Si nous envisageons l'évolution terrestre à vol d'oiseau, nous remarquons qu'à de certaines occasions, le clan tout entier se trouve rassemblé, par exemple, dans la Cité aux Portes d'Or lorsque Mars en est le roi, au Pérou où il est empereur, sur le grand continent près de l'Ile-Blanche, sous le gouvernement du Manou et dans la seconde et la troisième sous-race, au début de leur migration. Héraklès dessine une personnalité combattive, étroitement liée à Mars ; Sirius est plus pacifique et suit Mercure continuellement ; Alcyone est d'un naturel paisible et Mizar de même. Nombre d'égos appartenant aux groupes plus étendus qui nous étaient alors familiers, semblent s'être écartés en route, car nous ne les rencontrons point dans notre vie présente ;

quelques-uns peuvent se trouver, en ce moment, dans le Monde céleste. La Société Théosophique est **[131]** un autre exemple du groupement de ce même clan, et nous y voyons venir constamment des personnes qui sont de ces vieux amis. Quelques-uns, comme Corona, attendent, en ce moment, une occasion favorable pour s'incarner.

Les "batelées" continuent d'arriver pendant longtemps et ne cessent qu'avec la catastrophe de l'année 75 000 av. JC, en sorte que, la formule de la porte fermée ne s'applique évidemment qu'aux animaux s'élevant jusqu'à l'humanité, et non aux égos dont le corps causal est déjà formé. Les singes anthropoïdes mentionnés par H. P. Blavatsky, comme capables encore d'entrer dans l'humanité, appartiendraient donc au règne animal de la Lune, non à celui de la Terre ; ils prirent les corps produits par le "péché des hommes sans intelligence", et formèrent les espèces des gorilles, chimpanzés, orangs-outans, babouins et gibbons. On pourrait les retrouver en Afrique, où ils s'incarnent peut-être dans les races très inférieures du type lémurien qui y subsistent encore.

Si nous descendons le cours, du temps jusqu'à l'année 220 000 av. JC, nous trouvons Mars empereur de la Cité aux Portes d'Or, et titulaire du titre héréditaire de "Roi divin", transmis par ceux qui avaient gouverné l'empire autrefois, les grands Initiés du passé. Mercure est le grand Hiérophante, le chef de la Religion d'État. Il est remarquable de voir ces deux Êtres demeurer inséparables au cours des âges, l'un toujours Roi et Guerrier, l'autre toujours Prêtre et Instructeur. Remarquable est aussi ce fait que nous n'avons jamais vu Mars occuper un corps de femme, tandis que Mercure en prend un de temps à autre. **[132]**

Le clan se trouve à ce moment rassemblé. Le prince héritier est Vajra, et Ulysse, qui a conduit une expédition heureuse sur les frontières de l'Empire, est capitaine de la garde impériale. Cette garde est un corps d'élite recruté, les simples soldats, eux-mêmes, dans les hautes classes de la société ; la police du palais lui est confiée. Cette garde n'est pas destinée à la guerre, mais plutôt à orner le palais de ses splendides uniformes, à entourer la personne du Monarque pendant les cérémonies et à rehausser leur éclat. Plus tard toutefois, après la mort d'Ulysse, Vajra devient capitaine des gardes, et obtient de son père, la permission d'emmener ce corps en campagne. Vajra est toujours turbulent et actif, et n'est point satisfait de la vie d'apparat et de luxe qu'il mène au palais ; ses soldats qui l'adorent pour son audace et son courage échangent, sans trop de regrets, leur cuirasse d'or pour l'armure plus sévère de la guerre. Parmi eux, nous trouvons de

nombreux membres de notre clan : Héraklès, Pindare, Béatrix, Gémini, Capella, Lutétia, Bellone, Apis, Arcor, Capricorne, Théodoros, Scotus et Sapho. Héraklès a trois jeunes serviteurs tlavatlis que son père a capturés dans une bataille et lui a donnés, Hygée, Boötes et Alcmène. Les soldats sont des plus turbulents ; ils font des orgies de nourriture et de boisson, puis promènent leur ivresse par la ville. Mais ils ont ce mérite de respecter le savoir ; ils considèrent les prêtres avec révérence, et l'assistance aux cérémonies religieuses fait partie de leur service au Palais. Ils ont entre eux un certain code d'honneur et s'y tiennent très strictement ; ce code comprend la protection des faibles. Leurs foyers ne sont pas sans un certain raffinement, **[133]** bien que sans rapport avec nos conceptions modernes.

Nous ne devons pas passer sous silence la mort d'Ulysse, le capitaine des gardes, car elle noue d'un lien indissoluble les trois personnes impliquées. L'empereur Mars avait confié aux soins du capitaine son fils Vajra, jeune homme téméraire et ardent ; les temps étaient dangereux ; des conspirations se formaient dans la Cité aux Portes d'Or et la capture du prince impérial eût été un grand triomphe pour les conspirateurs. Aussi Ulysse ne veut-il point permettre au prince de s'éloigner seul du palais, au grand ennui du jeune homme. Un jour, le capitaine et le prince sont assis à quelque distance du palais, lorsqu'une bande de conspirateurs, d'une folle audace, se glissent à la faveur de quelques buissons et s'élancent sur les deux hommes. Le prince est étendu sur le sol, évanoui, mais Ulysse, debout en travers de son corps, lutte furieusement contre les assaillants, en criant à l'aide. Ses cris sont entendus, et à l'instant où il tombe ensanglanté sur le corps de son jeune maitre, percé de coups, des soldats de la garde accourent et mettent les conspirateurs en fuite. Les deux corps inanimés sont étendus sur des civières et ramenés à la salle du Trône où l'Empereur siégeait, et étendus à ses pieds. Le capitaine mourant lève les yeux vers son Empereur "Pardon, murmure-t-il, j'ai fait tout ce que j'ai pu."

L'Empereur alors se baisse et mouille son doigt du sang qui coule de la poitrine du capitaine ; il en touche le front du mourant, puis son propre front et ses pieds, et sa voix musicale résonne dans le silence : "Par le sang versé pour moi et les miens, le lien qui nous lie ne **[134]** sera jamais brisé. Vas en paix, fidèle serviteur et ami !"

Ces paroles parviennent à des oreilles déjà presque insensibles ; Ulysse sourit et meurt. Le jeune prince, qui n'est qu'évanoui, revient à lui. Et le lien subsiste, après des millénaires et des millénaires ; il est devenu le lien qui unit le Maitre à ses disciples, indestructible à jamais.

Les vies d'Héraklès n'ont, pendant longtemps, aucun trait remarquable. Elles sont consacrées au combat, quand son corps est celui d'un homme ; à de nombreuses maternités, lorsqu'il est féminin.

L'extension de la magie noire, en Atlantide, causa la seconde grande catastrophe de l'année 200 000 av. JC qui ne laissa de l'immense continent qui unissait l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, que les deux vastes iles de Ruta et de Daitya. Ces iles subsistèrent jusqu'à la catastrophe de l'année 75 025 av. JC [55] qui les engloutit sous les eaux de l'océan que, nous nommons aujourd'hui l'Atlantique.

Au cours des cent mille années qui suivirent, la nation atlantéenne se développa abondamment et édifia une civilisation puissante, mais voluptueuse à l'excès. Elle avait son centre dans la Cité aux Portes d'Or, – ce nom lui était resté, – mais s'étendait au loin sur le monde, vers l'Afrique et vers l'Occident. Malheureusement, avec cette civilisation se répudie aussi cette science qui donne l'empire sur les forces naturelles et qui, employée pour des fins égoïstes, devient la magie noire. **[135]**

Des membres de notre clan s'y adonnent plus ou moins, naissant parfois dans les familles qui s'y livrent, pour s'en dégager ensuite ; s'y adonnant eux-mêmes parfois, pour en garder quelque peu la souillure.

Quelques-unes des expériences d'Alcyone, qui le tourmentèrent souvent plus tard, sous forme de rêves, trouvent ici leur place [56]. Elles se produisirent dans une vie vécue vers 100 000 av. JC, Corona était alors l'Empereur blanc de la Cité aux Portes d'Or ; Mars était général sous son règne ; Héraklès était la femme de Mars. Une grande révolte est en préparation ; un homme, à la science mystérieuse et mauvaise, un "Seigneur à la Face noire", s'étant ligué avec les sombres esprits de la Terre qui forment l' "Empire de Pan", – ces créatures mi-animales et mi-humaines qui sont les originaux des satyres grecs, – s'entoure, peu à peu, d'une immense armée qui l'a choisi pour chef. C'est l'Empereur du soleil de minuit, l'Empereur noir, dressé contre l'Empereur blanc. Il établit un culte, dont il est lui-même l'idole et place dans les temples d'immenses statues à son image. Cette religion est sensuelle et sauvage, son empire sur les hommes est dans la gratification de leurs passions animales. En face de la Caverne blanche, dédiée à l'Initiation dans la Cité aux Portes d'Or, il institue la Caverne sombre où l'on célèbre les

---

[55] Celle que l'on désigne d'ordinaire par le chiffre rond de 80 000 av. JC.

[56] Voir *Déchirures dans le voile du temps*, *Revue Théosophique française*.

mystères de Pan, le dieu de la Terre. L'Atlantide se voue à une autre grande catastrophe. **[136]**

Alcyone, quelque cent-vingt existences auparavant, avait été le fils d'un homme qui avait suivi les rites hideux de ce culte des ténèbres, mais lui-même s'en était tenu à l'écart, répugnant aux sauvages, orgies d'animalisme qui enchainaient la majorité des adorateurs. Néanmoins, comme il arrive trop souvent, il tomba dans le piège tendu par la beauté d'une femme, et rencontra une fin lamentable. Nous raconterons cette histoire, parce qu'elle jette une clarté sur les conditions qui firent peser plus tard sur l'Atlantide la lourde condamnation prononcée par la Hiérarchie Occulte.

CHAPITRE IX

—

LA MAGIE NOIRE DANS L'ATLANTIDE ; ÉPISODE

Alcyone est couché, sommeillant à demi, sur un tertre gazonné dont la pente descend vers un ruisseau jaseur. Son visage est soucieux, anxieux même et reflète le trouble de son esprit. Il est le fils d'une famille riche et puissante, appartenant à la prêtrise, celle du Soleil de minuit, vouée au service des dieux du monde inférieur, que les prêtres recherchent au plus fort de la nuit, dans de sombres cavernes, d'où des corridors descendent, descendent, vers des profondeurs inconnues.

En ce temps, les grandes civilisations de l'Atlantide se sont rangées en deux camps opposés ; l'un regarde l'antique Cité aux Portes d'Or comme sa métropole sacrée, et conserve le culte traditionnel de sa race, l'adoration du Soleil, du Soleil dans la splendeur de son lever, vêtu des éclatantes couleurs de l'aurore, entouré de la radieuse jeunesse de sa cour ; le Soleil au zénith de sa gloire, l'ardente puissance de midi, dardant partout ses rayons brillants de vie et de chaleur ; le Soleil sur la couche splendide de l'occident, caressant de teintes rares et douces les nuages qu'il quitte et qui nous promettent son retour. Le peuple l'adore avec des danses chorales, avec de l'encens et des fleurs, avec des chants joyeux, et des offrandes **[138]** d'or et de pierreries, avec le rire et la joie et la gaieté des jeux. Sur ces enfants du Soleil éclatant, l'Empereur blanc règne, et sa race conserve, pendant des millénaires, un empire indiscuté. Mais, avec le temps, les royaumes des frontières, gouvernés par ses lieutenants, se sont rendus indépendants et commencent à s'unir en une Fédération, groupée autour d'un homme qui s'est élevé, personnage remarquable, mais sinistre, au milieu d'eux.

Cet homme, de nom Odouarpa, au caractère ambitieux et rusé, s'est rendu compte que, pour donner de la stabilité à la Fédération et lutter contre l'Empereur blanc, il est nécessaire d'appeler à son aide les ressources de la magie noire, de pactiser avec les citoyens du Monde inférieur, et d'établir un culte qui attirera le peuple par les plaisirs des sens et par les puissances mystérieuses et maudites qu'il met à la portée de ses adeptes. Il a lui-même, par un tel pacte, réussi à prolonger sa vie de façon anormale et, lorsqu'il va à la bataille, il sait se rendre invulnérable à la lance ou à l'épée en matérialisant sur son corps une couche métallique qui arrête les coups, comme une cotte de mailles. Il vise au pouvoir suprême et marche vers le

succès, se voyant déjà assis la couronne au front, dans le Palais de la Cité aux Portes d'Or.

Le père de notre Alcyone est au nombre de ses plus intimes amis et le confident de ses plus secrets desseins, et l'un et l'autre espèrent que le jeune homme se consacrera à satisfaire leurs ambitions. Mais l'adolescent poursuit des rêves et des espoirs secrets que nourrit silencieusement dans le fond de son cœur ; il a vu, dans ses visions de la nuit, la silhouette majestueuse **[139]** de Mars, le général de l'Empereur blanc, Corona. Il a plongé son regard dans ses yeux profonds et impérieux ; il a entendu, dans le lointain, sa voix vibrante : "Alcyone, tu m'appartiens, tu es de mon peuple, et tu viendras à moi, tu te reconnaitras mien. Ne te donne point à mes ennemis, toi qui m'appartiens." Et il s'est voué à lui, il veut le servir comme un vassal sert son seigneur.

Telle est la pensée d'Alcyone, rêveur près du ruisseau. Mais une autre influence agit sur lui, et son sang bouillonne, ardent dans ses veines. Déçus par son indifférence à leur religion, par la répugnance qu'elle lui inspire, même dans les rites populaires de sacrifices animaux et les oblations de liqueurs fermentées, son père et Odouarpa ont conçu le projet de l'attirer dans les mystères secrets, grâce aux séductions d'une jeune fille, Cygnus, sombre et belle comme le ciel étoilé de minuit, qui l'aime profondément, mais n'a pu conquérir son jeune cœur. Entre l'éclair sombre de ses yeux et le regard à demi fasciné de l'adolescent, flotte le splendide visage de sa vision, et il entend encore le vibrant murmure : "Tu m'appartiens."

À la fin, pourtant, elle a réussi à obtenir de lui, persuadée par sa mère, une vraie sorcière qui lui a affirmé qu'elle ne pourra s'en faire aimer autrement, la promesse qu'il l'accompagnera dans les grottes souterraines où s'accomplissent les rites magiques qui font sortir de leurs retraites les habitants du Monde inférieur, et obtient d'eux la science interdite qui transforme les humains en animaux et donne ainsi, libre cours aux passions de la brute cachée en l'homme : la convoitise et le meurtre. Cygnus a fait agir, sur **[140]** son cœur, toutes les ressources d'une passion tenace et a réussi à allumer, dans son indifférence, une flamme peu durable sans doute, mais ardente. Et aujourd'hui la passion flambe en lui, et la puissance séductrice le domine, car elle vient de le quitter, après lui avoir fait promettre de venir à elle après le coucher du soleil, près des cavernes où s'accomplissent les mystères. Il lutte entre le désir de la suivre et la répulsion qu'il éprouve déjà pour ces scènes qu'il devine et où il sait qu'on lui demandera de prendre part. Le soleil s'abaisse à l'horizon et le ciel s'assombrit, et Alcyone rêve toujours ;

avec un frisson, il se dresse, sa décision prise, et dirige ses pas vers le rendez-vous.

À sa grande surprise, un groupe considérable est rassemblé en ce lieu ; son père s'y trouve avec les prêtres, ses amis, et Cygnus aussi, avec un croissant, d'argent sur la tête, emblème de l'épousée, entourée d'un essaim de jeunes vierges, toutes vêtues d'une gaze parsemée d'étoiles, au travers de laquelle on voit luire le reflet sombre des souples corps bruns ; une troupe de jeunes hommes, parmi lesquels il reconnait ses plus intimes amis, l'attend aussi, vêtus de peaux tachetées, et portant des cymbales légères qu'ils font tinter en dansant autour de lui comme des faunes.

"Salut, Alcyone !", s'écrient-ils, "favori du Soleil sombre, fils de la Nuit ! L'astre nocturne t'attend, entouré de ses étoiles ; mais il te faudra la conquérir sur nous, ses défenseurs."

Cygnus soudain est entrainée au milieu des danseurs, et disparait dans les ténèbres de la caverne ouverte devant eux ; Alcyone est saisi, dépouillé de ses vêtements ; une peau semblable à celle des autres est jetée **[141]** sur lui et, affolé, enivré, il s'élance à sa poursuite, au milieu des rires et des acclamations : "Vite, jeune chasseur, cours vite, de peur que les chiens ne dévorent ta proie !"

Après quelques minutes, Alcyone, la meute hurlante sur ses talons, a franchi les grottes extérieures et le voici dans une vaste salle resplendissante d'une lumière rouge. Au centre s'élève un immense dais rouge, étoilé de gros cabochons qui réfléchissent la lumière en éclats de sang vermeil ; au-dessous du dais est un trône de cuivre, incrusté d'or, et devant lui, un gouffre béant d'où jaillissent des langues de flamme, livides et sifflantes. D'épais nuages d'un mystérieux encens remplissent l'air d'un parfum enivrant, affolant.

L'élan l'emporte, et le voici pris dans un tourbillon tumultueux de danseurs qui crient, hurlent, sautent par bonds sauvages et tournent autour du trône en criant : "Odouarpa ! Odouarpa ! Viens, nous t'attendons !"

Un roulement étouffé de tonnerre se glisse en grondant tout autour de la caverne, de plus en plus retentissant, et s'achève en un éclat formidable au-dessus du trône ; les flammes s'élancent et, au milieu d'elles, s'élève la puissante stature d'Odouarpa, d'un gris d'acier dans son fourreau magique, sévère, majestueux, la face grave, triste même, comme celle d'un ange déchu, mais puissant dans son orgueil infléchissable et sa volonté d'acier. Il

prend place sur le trône, où il demeure pendant toute la cérémonie, sombre et silencieux, sans y prendre part. Il fait un geste et la folle orgie recommence, et les plus enivrés des danseurs **[142]** se baignent dans les flammes qui débordent de l'abime. Alcyone aperçoit Cygnus au milieu des jeunes gens et des jeunes filles et il s'élance, au comble de l'exaspération ; elle lui échappe, son escorte l'entraine ; il la touche du doigt pour la voir aussitôt emportée, hors d'atteinte dans un tourbillon. Enfin, affolé, il bondit d'un élan désespéré, et l'escorte s'enfuit avec des éclats de rire, chaque garçon avec une fille ; il tient Cygnus serrée dans ses bras.

L'orgie devient plus ardente encore ; des esclaves paraissent portant d'énormes vases de liqueur ; d'autres portent des gobelets. L'ivresse de la boisson s'ajoute à l'ivresse du mouvement, et l'éclat pâle des flammes s'éteint en un crépuscule rouge. Mieux vaut jeter un voile sur l'orgie qui suit.

Mais voici que du passage où Odouarpa était apparu, s'avance une procession sauvage : bipèdes velus, aux longs bras et aux pieds armés de griffes, avec une tête d'animal et une longue crinière flottant sur leurs épaules, hideux, terribles, non plus humains, et pourtant horriblement humains ! Ils tiennent dans leurs griffes des flacons et des boites, et se mêlant aux danseurs, ils donnent ces objets à ceux que la boisson et la passion ont le plus exaspérés. Ceux-ci enduisent leurs membres de l'onguent des boites, absorbent le contenu des fioles, et soudain, les voici qui tombent insensibles sur le sol, et de chaque corps affaissé, surgit une forme animale, grinçante, sanguinaire, qui s'élance hors de la caverne et disparait dans les ténèbres de la nuit.

Que les dieux de lumière secourent les voyageurs qui rencontrent ces démoniaques matérialisations **[143]** astrales, aussi cruelles et aussi rusées que l'homme. Mais les dieux de lumière sont plongés dans le sommeil ; et seules sont déchainées les légions du soleil de Minuit, les spectres, les gnomes, toutes les créatures mauvaises ! Les formes matérialisées reviennent avant l'aurore, la gueule dégoutante de sang, les flancs couverts de souillures ; elles se couchent sur les corps affaissés dans la caverne, s'y enfoncent et disparaissent.

Des orgies comme celle que nous venons de décrire ont lieu de temps à autre ; Odouarpa les utilise pour assurer son empire sur le peuple, et il établit des rites semblables en bien des lieux, étant toujours lui-même la figure centrale du culte, l'objet véritable de l'adoration ; peu à peu, il unit ce peuple dans l'obéissance à son autorité et il est proclamé Empereur. Ses rapports

avec les habitants du Monde inférieur, plus tard désigné sous le nom de "Royaume de Pan" lui confèrent une puissance plus grande encore ; il a des lieutenants dévoués, attachés à lui par leur connaissance de Royaume et leur participation aux horribles manifestations de sa vie, toujours prêts à exécuter ses ordres.

Il réussit finalement à réunir une nombreuse armée ; il se met en marche contre l'Empereur blanc et s'avance contre la Cité aux Portes d'Or. Il espère agir par la terreur, et triompher non seulement par le juste sort des armes, mais par l'épouvante que vont semer ses démoniaques alliés et les horribles manifestations animales des sorciers noirs. Il possède lui-même une garde du corps d'animaux magiques qui l'entourent puissantes formes-désirs matérialisées en corps physiques, qui le gardent et dévorent tous, ceux qui l'approchent dans une intention hostile. Quand la **[144]** bataille fait rage et que son issue parait douteuse, Odouarpa lance soudain, contre ses ennemis ; sa horde d'alliés infernaux qui se ruent au carnage, déchirent des dents et des griffes et répandent la, panique au sein des armées surprises. Quand ses ennemis sont en déroute, il dépêche ces rapides démons à leur poursuite, et les bandes de sorciers prennent aussi des formes animales et se gorgent de la chair des morts.

Luttant ainsi, il s'avance vers le nord, et arrive enfin près de la Cité aux Portes d'Or, où la dernière armée de l'Empereur blanc est rangée en bataille. Alcyone s'est battu, en partie sous l'influence d'un charme, et cependant assez éveillé pour éprouver une profonde répugnance de tout ce qui l'entoure. Cygnus, avec d'autres jeunes femmes, accompagne l'armée. Voici le jour de la bataille décisive : l'armée impériale est commandée par l'Empereur lui-même, Corona, et l'aile droite de l'armée est sous la conduite de son plus sûr général, Mars. Pendant la nuit précédente, Alcyone a été, une fois de plus, hanté par son ancienne vision et a entendu la voix bienaimée : "Alcyone, tu combats contre ton véritable maitre, et tu me rencontreras demain face à face. Brise alors ton épée rebelle, et rends-toi à moi ; alors tu mourras à mon côté et tout sera bien."

Il en fut ainsi en effet. Au plus fort de la bataille, l'Empereur est tué, les troupes impériales tournent pied et Alcyone aperçoit, luttant héroïquement, contre des forces écrasantes, le visage de sa vision, le général Mars. Il pousse un cri, s'élance, brise en deux son épée, et, saisissant une lance, il se jette derrière Mars et transperce un soldat qui le frappait dans **[145]** le dos. À ce moment Odouarpa s'élance, fou de rage, renverse Mars, et d'un cri qui résonne par tout le champ de bataille, il appelle Cygnus, changée par une

incantation rapide en un animal féroce, qui se rue, les crocs à découvert, sur Alcyone épuisé par la perte de son sang. Mais, dans cet élan, l'amour, qui a dominé sa vie, s'élève de l'âme de Cygnus et la sauve, car son irruption puissante change en une femme aimante l'être de haine sauvage et, posant un baiser mourant sur le visage mourant d'Alcyone, elle expire avec lui.

Héraklès, la femme de Mars, est capturée par Odouarpa dans l'assaut de la Cité aux Portes d'Or qui suivit et compléta sa victoire ; elle repousse avec indignation ses avances et, saisissant un poignard, elle l'en frappe de toutes ses forces. Mais le poignard glisse sur sa cuirasse de métal et lui, avec un rire, la frappe et l'outrage ; et, lorsque la malheureuse revient à elle, il appelle ses terribles animaux qui la déchirent et la dévorent.

Odouarpa, dressé sur un piédestal de cadavres, et entouré de sa garde animale et semi-animale, est couronné Empereur de la Cité aux Portes d'Or, et s'empare du titre profané de "Roi divin". Mais son triomphe n'est point de longue durée, car le Manou Vaïvasvata marche contre lui avec une grande armée ; sa seule présence met en fuite les habitants du Royaume de Pan et il détruit les formes-pensées artificielles créées par la magie noire. Une victoire décisive disperse l'armée de l'Empereur qui est, lui-même, enfermé dans une tour où il s'est réfugié dans la déroute. L'incendie dévore cette tour, et il périt misérablement, littéralement cuit dans sa coque métallique matérialisée. **[146]**

Le Manou Vaïvasvata purifie la Cité et y rétablit l'autorité de l'Empereur blanc, consacrant, pour cet office, un fidèle serviteur de la Hiérarchie.

Pendant un temps tout alla bien, mais peu à peu, le mal retrouva sa puissance, et le sud retrouva sa puissance, si bien qu'enfin le même Seigneur de la Face noire, reparaissant dans une nouvelle incarnation, combattit à nouveau l'Empereur blanc de ce temps et dressa son trône en face du sien. Alors les paroles de condamnation furent prononcées par le Chef de la Hiérarchie et, comme nous le dit le *Commentaire occulte* : le "Grand Roi à la Face étincelante" l'Empereur blanc, envoya dire aux chefs ses frères : "Préparez-vous, levez-vous, sujets de la bonne Loi et traversez le pays tandis qu'il est encore sec." La "verge des Quatre", (les Koumâras) est levée. "L'heure a sonné, la nuit noire est prête". Les "serviteurs des Quatre grands Êtres" avertirent leur peuple et nombreux furent ceux qui s'échappèrent.

"Leurs Rois les rejoignirent dans leurs Vimânas [57] et les conduisirent vers les pays du feu et des métaux (l'orient et le septentrion)" [58]. Des explosions de gaz, des inondations, des tremblements de terre détruisirent Ruta et Daitya, les immenses iles de l'Atlantide qu'avait laissées la catastrophe de 200 000 av. JC, mais l'ile de Poséïdonis subsista, seul reste de l'énorme continent de l'Atlantique. Ces iles périrent en 75 025 av. JC. Poséïdonis survécut jusqu'en 9 564 av. JC où elle aussi fut submergée sous l'océan.

[57] Chars pouvant voyager dans l'air, les aéroplanes d'alors.

[58] *Doctrine secrète*, III, p. 529.

CHAPITRE X

—

LA CIVILISATION DE L'ATLANTIDE [59]

Nombreuses furent les contrées que l'Atlantide peupla de ses sous-races et où elle édifia de splendides civilisations. L'Égypte, la Mésopotamie, l'Inde, l'Amérique du Nord et du Sud furent de ce nombre et les Empires qui y furent fondés atteignirent à un degré de splendeur que la Race aryenne n'a point encore dépassé. Les trois chapitres suivants montreront quelques restes de cette grandeur, et nous pourrons y ajouter d'avance quelques détails.

M. Scott Elliot décrit ainsi la fameuse Cité aux Portes d'Or :

> "Une contrée délicieusement boisée, semblable à un parc, environne la Cité. Dispersées sur une vaste étendue de cette campagne sont les villas des classes fortunées. À l'ouest est une chaine de montagnes, d'où la ville reçoit sa provision d'eau. La cité elle-même est bâtie sur les pentes d'une colline qui s'élève d'environ 160 mètres au-dessus de la plaine. Au sommet de cette colline se trouvent le palais et les jardins de l'Empereur, au centre desquels sort de terre **[148]** un courant d'eau continu qui alimente d'abord le palais et les fontaines des jardins, puis s'écoule dans quatre directions et tombe en cascades dans un canal ou fossé qui entoure les terrains du palais, les séparant ainsi de la cité qui s'étend au-dessous de chaque côté. De ce fossé, quatre canaux conduisent l'eau dans quatre quartiers de la ville jusqu'à d'autres cascades qui, à leur tour, alimentent un autre fossé d'enceinte situé plus bas que le précédent. Il existe trois de ces canaux formant des cercles concentriques et dont l'extérieur et le plus bas est encore au-dessus du niveau de la plaine. Un quatrième canal existe à ce niveau même, mais il est rectangulaire, et reçoit l'écoulement constant des eaux qu'il déverse à son tour dans la mer. La cité s'étend sur une partie de la plaine jusqu'au bord, de ce grand fossé extérieur qui l'entoure et

---

[59] Une description de cette civilisation est donnée dans *L'Histoire de l'Atlantide*, par W. Scott-Elliot. Les auteurs du présent ouvrage étaient au nombre des collaborateurs qui rassemblèrent les matériaux, si heureusement groupés et présentés ; le sujet leur est donc tout à fait familier.

la défend d'une ligne de fossés s'étendant sur un périmètre d'environ dix-neuf kilomètres sur seize.

On aperçoit ainsi la cité divisée en trois grandes bandes dont chacune est limitée par ses canaux. Le détail caractéristique de la bande supérieure, celle qui s'étend juste au-dessous des terrains du palais, est un champ de course circulaire et de vastes jardins publics. La plupart des maisons des officiers de la cour sont situées dans cette bande et l'on y voit encore une institution dont notre époque moderne ne nous offre point l'analogue. L'expression "maison des étrangers" éveille en nous l'image d'un aspect misérable et d'environs sordides ; mais celle-ci est un palais où tous les étrangers qui visitent la Cité sont reçus tout le temps qu'il leur plaît d'y séjourner, en qualité d'hôtes de l'État. Les maisons particulières des habitants et les **[149]** divers temples dispersés par la ville occupent les deux autres bandes. Aux jours de la grandeur toltèque, il semble que la pauvreté n'ait point été connue, – même les esclaves attachés à chaque maison sont bien nourris et bien vêtus, – mais il existe un grand nombre de maisons comparativement pauvres dans la bande extérieure, vers le Nord, ainsi qu'à l'extérieur du dernier canal vers la mer. Les habitants de cette partie de la ville sont attachés aux professions maritimes et leurs maisons, bien que leur appartenant en propre, sont plus rapprochées les unes des autres que dans les autres districts."

D'autres grandes villes, édifiées sur les plaines, sont protégées par d'immenses ouvrages de terre, en pente douce vers la ville, et parfois dominés par une terrasse, tandis qu'à l'extérieur ils sont revêtus d'épaisses plaques de métal scellées l'une à l'autre par des crampons. On soutient d'abord ces plaques sur de fortes poutres de bois, reposant sur des pieux verticaux, profondément enfoncés dans le sol. Quand cet échafaudage est en place et relié par de lourdes barres de métal, les plaques y sont fixées, engagées l'une sous l'autre comme des écailles, et alors l'espace vide compris entre le monticule et la barrière est rempli de terre, solidement tassée à l'aide d'un mouflon. L'ensemble forme une fortification pratiquement imprenable pour les lances, les épées et les flèches qui sont les armes offensives du temps. Mais une telle cité est nécessairement ouverte aux attaques venant de

l'air, et les Atlantéens ont porté l'industrie des machines volantes, – nous dirions aujourd'hui des aéroplanes – à un haut degré d'excellence. Aussi, si l'une de ces villes **[150]** devait subir une attaque, ces oiseaux de guerre venaient-ils planer au-dessus d'elle, pour y laisser tomber des bombes qui éclataient dans l'air et laissaient échapper une pluie de lourde vapeur empoisonnée, destructive des vies humaines. On peut lire des allusions à ces machines dans les grands poèmes épiques et les Pourânas des Indous. Les Atlantéens possèdent également des engins qui lancent des gerbes de flèche, aux pointes enflammées, qui se dispersent au loin, en traversant l'air comme des fusées de mort et bien d'autres engins encore du même genre, construits par des hommes très versés dans toutes les branches supérieures de la science. Nombre de ces machines sont décrites dans les très anciens livres déjà mentionnés et leur origine est attribuée au don d'un Être surnaturel. La science requise pour leur fabrication n'a jamais été livrée au public.

Nous décrirons, dans les chapitres consacrés au Pérou, le système de répartition territoriale des Toltèques. L'absence de paupérisme et l'aisance générale de la population est due en grande partie à l'importance donnée à une instruction primaire universelle. L'ensemble des institutions d'État est conçu par les grands Sages, pour le bien de tous, et non par quelque classe spéciale, pour son propre avantage. Aussi le confort général dépasse-t-il immensément celui de nos civilisations modernes.

La science est poussée à un degré très élevé, car l'usage de la clairvoyance est habituel et les forces créatrices de la nature, aujourd'hui inaccessibles à la majorité des hommes, sont objets d'observation courante. Nombreuses et utiles sont aussi les applications **[151]** à l'art et à l'industrie. Les rayons solaires, traversant des verres colorés, servent à exciter la croissance des plantes et des animaux ; l'élevage scientifique est soigneusement exécuté pour le perfectionnement des espèces qui promettent d'heureux résultats ; on tente des expériences de croisement ; par exemple le croisement du blé avec des graminées diverses produit différents grains. Moins heureux sont les essais qui aboutissent à la production des guêpes et des fourmis blanches, obtenues des abeilles et des fourmis [60]. La banane sans

[60] Le blé, les abeilles, les fourmis, ont été apportés de Vénus par les Seigneurs de la Flamme, et le croisement de ces espèces avec d'autres déjà existantes sur la Terre, produisit les résultats mentionnés. Les esprits de la nature, chargés de quelque domaine particulier de l'évolution animale ou végétale, essayèrent aussi d'imiter, pour leur propre compte, avec les seules ressources terrestres à leur disposition, ces importations d'une autre planète. C'est à ces efforts, qui ne réussirent qu'en partie, que l'on doit quelques-uns des résultats plus fâcheux, ci-dessus indiqués.

graines fut obtenue d'un ancêtre qui contenait, comme le melon, un grand nombre de graines. Des forces, dont la connaissance a été perdue, sont connues de la science de ce temps ; l'une d'entre elles est utilisée pour la propulsion de vaisseaux et de machines volantes ; une autre sert à changer les rapports des corps lourds à la terre, de telle sorte que la terre les repousse au lieu de les attirer, rendant ainsi l'élévation de pierres gigantesques, à grande hauteur, un problème des plus faciles à résoudre. Les forces les plus subtiles ne sont point appliquées au moyen de machines, mais sont sous la dépendance de la volonté, grâce à l'intermédiaire du mécanisme complètement connu et développé du corps humain, "la vînâ aux mille cordes".

Les métaux sont très employés et admirablement **[152]** travaillés ; l'or, l'argent et l'aurichalcum sont des plus employés pour la décoration et pour la fabrication des ustensiles domestiques. Toutefois, ils sont plus souvent produits alchimiquement qu'extraits des profondeurs du sol, et il en est fait un usage très artistique pour ajouter de la richesse à la décoration exécutée en couleurs vives. Les armures sont richement incrustées de ces métaux ; celle qui sert pour les spectacles d'apparat dans les processions et cérémonies est souvent faite entièrement de métaux précieux ; on porte, dans ces occasions, des casques, cuirasses et cuissards d'or sur des tuniques et des chausses aux couleurs les plus brillantes : écarlate, orange et un mauve des plus suaves.

La nourriture est différente selon les classes. La masse du peuple mange de la viande, du poisson, des reptiles mêmes ; peut-être devrions-nous supprimer le mot "même", nous rappelant la tortue des bourgeois de la Cité de Londres. Le corps d'un animal, non vidé de son contenu, est fendu du haut en bas, à sa partie antérieure et suspendu au-dessus d'un grand feu ; lorsqu'il est cuit à point, il est retiré du feu, puis les viscères intérieurs sont enlevés soigneusement, et chez les plus raffinés, placés sur des plats ; mais le peuple plus grossier s'assemble autour de l'animal et, plongeant les mains dans l'intérieur, y choisit les morceaux les plus délicats, méthode qui ne va point parfois sans querelles ; le reste est jeté ou donné aux animaux domestiques, car la chair elle-même est considérée comme rebut. Les hautes classes se nourrissent d'aliments analogues, mais ceux qui appartiennent directement à la Cour tiennent secrets les banquets qu'ils en font. Le Roi divin, naturellement, et ceux **[153]** qui lui sont intimement attachés, ne se nourrissent que d'aliments composés de céréales diversement préparées, de légumes, de fruits et de lait, ce dernier pris comme boisson, ou entrant

comme élément dans nombre de plats sucrés. Le jus des fruits sert communément de boisson. Certains des courtisans et des dignitaires, tout en se contentant de cette chair frugale en public, s'évadent parfois à la dérobée vers leurs appartements privés et y festoient de viandes plus fortement savoureuses, où le poisson, aussi "faisandé" que notre gibier, occupe une place importante.

Le Gouvernement est autocratique, et au temps glorieux de la civilisation toltèque sous les Rois divins, aucun régime n'eût pu être plus heureux pour le peuple ; mais, à mesure que le pouvoir indiscuté qu'ils détenaient fut transmis à des âmes plus jeunes, des abus se glissèrent et les difficultés commencèrent ; car ici, comme cela a lieu toujours et partout, le commencement du déclin fut la corruption des plus grands.

Sous ce régime, les Gouverneurs sont tenus responsables du bonheur et du bienêtre de leurs provinces ; le crime et la famine sont regardés comme la conséquence de leur négligence ou de leur incapacité. Ils proviennent surtout des classes supérieures, mais tous les enfants particulièrement bien doués sont dirigés vers les écoles supérieures pour y être préparés au service de l'État, quelle que soit leur origine. Le sexe féminin n'est point une infériorité, comme il l'est de nos jours, pour les emplois publics [61].

L'immense développement de la richesse et du luxe **[154]** mina peu à peu la plus magnifique civilisation que le monde ait vue. La science se prostitua au gain personnel et la maitrise des forces naturelles fut détournée du service pour être dévouée à l'oppression. C'est pourquoi l'Atlantide tomba, en dépit de la gloire de ses réalisations et de la puissance de ses Empires ; et la conduite du monde passa aux mains d'une Race plus jeune, la Race aryenne, qui, bien qu'elle ait à son crédit de magnifiques progrès, n'a pourtant point encore atteint le point culminant de sa gloire et de sa puissance et, s'élèvera, dans quelques siècles, plus haut encore que l'Atlantide.

Nous avons choisi deux civilisations, filles de celle-ci, épanouies à une époque plus récente, loin du grand centre de la quatrième Race-Mère, l'une descendue de la troisième Sous-Race, la toltèque, l'autre de la quatrième Sous-Race, la touranienne, dans le dessein de tracer un tableau plus animé

---

[61] L'exclusion des femmes du pouvoir politique en Angleterre ne s'est introduite, il faut qu'on s'en souvienne, qu'avec le développement de la démocratie, ainsi que l'idée conséquente que la force physique, et non l'intelligence ou la valeur morale, doit être la base de l'État. C'est là le nadir de la vraie politique, comme le système occulte en est le zénith.

et plus détaillé des progrès réalisés par les Atlantéens. Ces observations ne faisaient point partie des études entreprises dans l'été de 1910 et rapportées dans le présent ouvrage ; elles furent faites au cours de la dernière décade du XIX^{e} siècle par les auteurs, avec la collaboration de quelques autres membres de la Société Théosophique dont il ne nous est pas permis de divulguer les noms. L'un des auteurs du présent ouvrage les rédigea sous forme d'articles pour *The Theosophical Review*, d'où nous les extrayons pour les insérer à leur place, au sein d'un plus vaste ensemble.

CHAPITRE XI

—

DEUX CIVILISATIONS ATLANTÉENNES [62]

LES TOLTÈQUES DU PÉROU ANTIQUE (12 000 AV. JC)

La civilisation du Pérou au treizième millénaire avant Jésus-Christ ressemble si étroitement à celle de de l'Empire Toltèque à son apogée qu'ayant étudié de très près cette période, nous l'utilisons ici pour donner un exemple de ce que fut une civilisation atlantéenne. L'Égypte et l'Inde, à leur période atlantéenne, nous en présentent d'autres exemples, mais dans l'ensemble, les traits principaux de l'Empire Toltèque se trouvent exactement reproduits dans le Pérou que nous décrivons ici. Le Gouvernement est autocratique, aucune autre forme de gouvernement n'étant alors possible.

Dans le but de montrer pourquoi il en est ainsi, il nous faut remonter en pensée jusqu'à une période bien antérieure, jusqu'à la fondation même de la grande quatrième Race-Mère. Il est de toute évidence que lorsque le Manou et ses lieutenants, grands Adeptes d'une évolution très supérieure à celle qu'ils venaient aider, s'incarnèrent parmi la Race à laquelle ils apportaient **[156]** le progrès, ils étaient de véritables Dieux par la science et par la puissance, pour ces peuples qu'ils dépassaient si visiblement à tous égards. Dans ces circonstances, il ne pouvait exister aucune autre forme de Gouvernement que la Monarchie absolue, car le Roi était la seule personne qui eût une connaissance quelconque de la conduite des hommes, et il lui fallait bien prendre en mains la direction absolue des affaires publiques. Ces grands Êtres devinrent donc les chefs naturels et les guides de l'humanité enfant, de même qu'une obéissance spontanée leur fut toujours accordée, car tous admettaient alors que la sagesse confère l'autorité, et que le plus grand service qu'on pût rendre aux ignorants, était qu'on voulût les bien diriger et conduire sur la voie du progrès. L'ordre tout entier de la nouvelle société procéda donc, comme tout ordre véritable, d'en haut et non d'en bas ; lorsque la Race s'étendit, ce principe persista et c'est sur cette base que les puissantes monarchies de la plus lointaine antiquité furent édifiées ; elles eurent même pour premiers rois, dans la plupart des cas, de grands Rois-Initiés dont la

---

[62] On trouvera, à l'appendice III, avec un bref aperçu des circonstances dans lesquelles elles furent écrites, les pages qui ouvraient, dans la *Thesophical Review*, la présente description du Pérou antique.

puissance et la sagesse guidèrent leurs États nouveau-nés au travers des difficultés de la période de début.

Il arriva donc que, même lorsque les premiers Rois divins eurent remis leur charge entre les mains de leurs disciples, le vrai principe de tout Gouvernement était encore compris, et c'est pourquoi, lors de la fondation d'un nouveau Royaume, on s'efforçait toujours d'imiter aussi étroitement que possible, dans les circonstances nouvelles, les admirables institutions dont la Sagesse divine avait déjà donné l'exemple au **[157]** monde. Ce fut seulement lorsque l'égoïsme eut gagné à la fois peuples et rois que l'ancien ordre de choses se modifia graduellement, pour faire place à des expériences auxquelles la sagesse faisait défaut, à des Gouvernements inspirés par l'avidité et par l'ambition, et non par le sentiment impérieux du devoir.

À l'époque que nous considérons, 12 000 av. JC, les premières Cités aux Portes d'Or ont été englouties sous les eaux de l'Océan depuis déjà des milliers d'années, et bien que le chef des Rois de l'ile de Poséïdonis s'arroge encore le beau titre qui avait appartenu jadis aux Rois-Initiés, il ne prétend, en aucune façon, imiter les méthodes de Gouvernement qui avaient assuré une stabilité inconnue à des institutions purement humaines. Quelques siècles auparavant, toutefois, un effort intelligemment conçu pour faire revivre, bien qu'à une échelle fort réduite, les institutions antiques, a été tenté par les Monarques du pays, plus tard appelé le Pérou ; au temps où nous sommes, cette renaissance est encore existante et peut-être à l'apogée de sa gloire, bien qu'elle doive conserver son hégémonie pendant bien des siècles encore. C'est donc de cette Renaissance péruvienne que nous nous occupons maintenant.

Il est assez difficile de donner une idée de l'aspect physique de la race, qui habite le pays, car aucune race actuellement présente sur le globe ne lui ressemble assez pour permettre une comparaison, sans égarer les lecteurs dans une voie ou dans une autre. Les survivants de la grande troisième sous-race de la Race-Mère atlantéenne sont dégradés et dégénérés, si nous les comparons à la race dans toute sa splendeur. Nos **[158]** Péruviens de 12 000 av. JC ont les pommettes saillantes et la forme générale du visage que nous associons d'ordinaire avec le plus beau type de l'Indien Peau-Rouge, et pourtant l'ovale du visage le rapproche davantage de l'Aryen que de l'Atlantéen ; son expression diffère entièrement de celle de la plupart des Peaux-Rouges modernes, car elle est généralement franche, joyeuse et douce et, dans les classes élevées, elle dénote fréquemment une vive intelligence et une grande bonté. Sa couleur est d'un rouge bronzé, plus clair,

semble-t-il, dans les hautes classes, plus foncé dans le peuple, bien que le mélange des classes soit tel qu'il est à peine possible de faire même cette distinction.

Les dispositions de ce peuple sont, en somme, heureuses, contentes et paisibles. Les lois sont peu nombreuses, efficaces et bien appliquées ; en sorte que le peuple est naturellement docile ; le climat est délicieux, dans la plus grande partie du pays, et permet d'accomplir, sans un labeur excessif, les travaux de la culture ; il donne d'abondantes moissons pour un minime travail, dispose l'homme au contentement et l'incite à jouir de la vie. Il est évident que cet état d'esprit chez le peuple donne aux rois du pays, un immense avantage initial.

Comme on l'a déjà fait remarquer, la Monarchie est absolue, et cependant elle diffère si absolument de tout ce que nous connaissons sous ce nom, que l'expression ne suggère, en aucune façon, la réalité. La note fondamentale de tout le système est la responsabilité. Le Roi possède le pouvoir absolu, sans doute, mais il a, en toutes choses, la responsabilité absolue ; il **[159]** a été accoutumé dès ses plus jeunes années à comprendre que si, dans un lieu quelconque de son Empire, il existe un mal évitable, si par exemple, un homme désireux de travailler ne peut obtenir le travail qu'il désire, si même un enfant est malade et ne reçoit pas les soins dont il a besoin, c'est là une tâche sur son administration, une souillure sur son règne, une honte sur son honneur personnel.

Une classe dirigeante nombreuse l'assiste dans sa tâche, il répartit entre ses membres l'ensemble de la nation de la façon la plus méthodique et la plus minutieuse. Tout d'abord, l'Empire est divisé en provinces, à la tête desquelles sont autant de Vice-Rois ; au-dessous viennent ce que nous pourrions appeler des préfets de départements ; plus bas encore les gouverneurs des villes ou des districts plus exigus. Chacun de ces fonctionnaires est directement responsable envers celui qui occupe le rang immédiatement supérieur, du bienêtre de toute personne vivant dans sa division. Cette subdivision des responsabilités se poursuit jusqu'à une sorte de centurion, fonctionnaire ayant en sa charge cent familles dont il est entièrement responsable. C'est là le membre le plus infime de la classe gouvernante ; mais ce centurion, à son tour, se fait aider dans sa tâche, en

prenant, par dix familles, un collaborateur bénévole, chargé de l'aviser immédiatement de tout ce qui demande à être soulagé ou réparé [63]. **[160]**

Si l'une des mailles de cet immense filet de fonctionnaires néglige une partie de son office, un mot adressé à son chef immédiat provoque une enquête rapide, car l'honneur de ce supérieur est impliqué dans la parfaite satisfaction et le bonheur de tous ceux qui ressortissent de sa juridiction. Et cette vigilance continue dans l'exercice des devoirs publics est due, non point à la loi (bien qu'il y ait une loi), mais à ce sentiment universellement répandu dans la classe dirigeante, sentiment analogue à l'honneur du gentilhomme, force infiniment plus contraignante que ne le sera jamais la contrainte d'aucune loi extérieure, parce qu'elle est, en vérité, l'obéissance à une loi supérieure venue de l'âme elle-même, à l'impératif que l'égo éveillé adresse à sa personnalité, sur un point où il possède une connaissance certaine.

On voit donc que nous nous trouvons en face d'un système fondé en tous points sur l'antithèse même de toutes les notions qui se sont arrogé le nom de progrès modernes. Le facteur qui rend possible et efficace un Gouvernement fondé sur ces bases, c'est l'existence parmi toutes les classes de la société, d'une opinion publique éclairée, une opinion si forte et si claire, si profondément innée qu'il y a quasi-impossibilité à ce qu'un homme faillisse à son devoir envers l'État. Tout homme qui a ainsi failli est regardé comme un être non-civilisé, indigne du haut privilège d'être un citoyen de ce grand Empire des "Enfants du Soleil" comme s'appelaient ces anciens Péruviens. On l'envisage avec un peu de l'horreur et de la pitié qu'on éprouvait dans l'Europe du Moyen Age pour l'excommunié. **[161]**

De cet état de choses, si différent de tout ce que nous voyons autour de nous aujourd'hui qu'il nous est presque impossible de le concevoir, découle un autre fait presque aussi difficile à imaginer. Il n'y a pratiquement point de lois dans cet ancien Pérou et conséquemment point de prisons. En fait, notre système de pénalités aurait semblé absolument déraisonnable à la nation que nous décrivons. La vie de citoyen de l'Empire est, à leurs yeux, la seule digne d'être vécue ; mais il est admis partout qu'un homme n'a sa place au sein de la communauté, qu'à condition de remplir tout son devoir envers elle. Si un homme reste au-dessous de son devoir (chose presque inconnue à cause de la force de l'opinion que nous avons décrite), le

[63] Les lecteurs de l'antique littérature indoue reconnaitront, de suite, la ressemblance de ce système avec celui qui régissait les Aryens à l'époque primitive. Cette ressemblance est naturelle, puisque les Manous qui se succèdent sont tous membres de la même Hiérarchie et engagés dans la même tâche.

fonctionnaire chargé de son district lui demande une explication et si après examen, il est trouvé fautif, il est réprimandé par ce fonctionnaire. Toute négligence persistante du devoir est rangée parmi les crimes graves, comme le meurtre ou le viol, et pour ces fautes il n'est qu'un seul châtiment : l'exil.

La théorie sur laquelle ces institutions sont fondées est extrêmement simple : le Péruvien est convaincu que l'homme civilisé diffère du sauvage surtout en ce qu'il conçoit et exécute intelligemment ses devoirs envers l'État dont il est membre ; si un homme n'accomplit point ces devoirs, il devient immédiatement un danger pour l'État, il se montre indigne d'avoir part à ses bienfaits ; il doit conséquemment en être exclu pour aller vivre parmi les tribus barbares sur les confins de l'Empire. En fait, il est peut-être caractéristique de l'attitude du Péruvien, en cette matière que le terme même par lequel ces tribus sont désignées **[162]** dans sa langue signifie, traduit littéralement : les gens sans loi.

Toutefois, il est très rare qu'il faille recourir à cette mesure extrême de l'exil. Dans la majorité des cas, les fonctionnaires sont respectés et aimés, et un mot de leur bouche est plus que suffisant pour ramener un esprit turbulent dans le droit chemin. Et les quelques individus qui sont exilés ne sont point voués à un exil irrévocable ; ils peuvent, après un temps de probation, reprendre leur place parmi les hommes civilisés et jouir à nouveau des avantages inhérents à la qualité de citoyen, dès qu'ils s'en sont montrés dignes.

Au nombre de leurs fonctions multiples, les fonctionnaires (ou pères comme on les appelle) comptent celles de juges ; toutefois, comme il n'existe pratiquement point de lois, à faire appliquer, au sens moderne du terme, ces fonctions correspondent mieux à notre notion d'arbitre. Tous les conflits qui surgissent entre citoyens leur sont soumis, et dans ce cas comme dans tous les autres, celui que ne satisfait point une décision peut toujours en appeler au fonctionnaire immédiatement supérieur, en sorte qu'il est parfaitement possible qu'une question particulièrement épineuse parvienne jusqu'au Roi lui-même.

Les autorités supérieures font tous leurs efforts pour se rendre aisément accessibles à tous, et l'un des traits particuliers de cette institution est un système complexe de visites officielles. Une fois tous les sept ans, le Roi lui-même accomplit dans ce but un voyage par tout son Empire ; de même, un Gouverneur de province doit la parcourir annuellement et ses subordonnés, **[163]** à leur tour, doivent constamment vérifier, de leurs yeux,

si tous les fonctionnaires rangés sous leurs ordres remplissent bien les devoirs de leur charge, et permettre à tous ceux qui veulent les consulter de les approcher. Ces divers voyages royaux ou officiels s'accomplissent en grand apparat et sont toujours l'occasion de grandes réjouissances parmi le peuple.

Cette méthode de gouvernement possède au moins ce trait commun avec la nôtre qu'un système minutieux d'état civil enregistre, avec une scrupuleuse exactitude, les naissances, les mariages et les décès, et que des statistiques en sont extraites, tout à fait analogues aux nôtres. Chaque centurion tient registre des noms de tous ceux sur qui il a autorité, et conserve pour chacun une petite fiche sur laquelle les principaux évènements de sa vie sont enregistrés dans leur ordre chronologique. À son tour, le centurion communique à son supérieur, non point des noms, mais des chiffres : tant de malades, tant de bien portants, tant de naissances, tant de décès, etc. ; et ces petits rapports convergent peu à peu et s'ajoutent à mesure qu'ils gravissent la hiérarchie officielle, pour parvenir enfin, totalisés périodiquement, au monarque lui-même qui possède ainsi, toujours à portée de ses recherches, une sorte de recensement perpétuel de son empire.

Un autre point de ressemblance entre cet antique régime et le nôtre se trouve dans le soin avec lequel la terre est étudiée, divisée, et surtout *analysée* ; l'objet principal de cette étude étant de découvrir la composition exacte du sol, dans chaque région du territoire, afin que les cultures les plus appropriées y soient **[164]** entreprises et que la plus grande utilisation possible en soit tirée. En fait on peut dire qu'une importance presque plus grande, s'attache à l'étude de ce que nous nommerions aujourd'hui l'agriculture scientifique, qu'à toute autre technique.

Nous voici conduits à l'examen de l'institution la plus remarquable, peut-être, de tout ce système gouvernemental, son système agraire. Cette institution unique dans l'histoire, est si excellemment adaptée au pays, que les envahisseurs de race très inférieure qui, plusieurs milliers d'années plus tard, conquirent et réduisirent en esclavage les descendants dégénérés de nos Péruviens, s'efforcèrent de leur mieux d'en conserver l'emploi. Nous savons que les envahisseurs espagnols ne ménagèrent pas leur admiration aux traces qui en avaient survécu et fonctionnaient encore au temps de leur arrivée au Pérou. Qu'un tel système puisse être exécuté, aussi heureusement, dans des contrées moins fertiles et à population plus dense, on peut en douter, mais il fonctionnait à merveille dans le temps et au lieu où nous constatons son existence. Nous allons décrire ce système, nous contentant d'abord, clans un

but de clarté, de l'esquisser dans ses grandes lignes seulement, et réservant plusieurs points de détail très importants pour des développements ultérieurs.

Il est donc assigné à chaque ville ou village, pour les besoins de la culture, une certaine étendue des terres arables qui l'entourent, étendue strictement proportionnée au nombre de ses habitants. Parmi ces habitants, il y a, dans tous les cas, un grand nombre de travailleurs désignés pour cultiver ces terres ; ce **[165]** que nous appellerions une classe ouvrière, en somme ; non pas que les autres ne travaillent point aussi, mais ceux-ci sont mis à part pour cette forme particulière du travail social. Nous dirons plus tard comment était recrutée cette classe agricole ; il nous suffira, pour le moment, de dire que tous ses membres sont des hommes dans la primeur de leur vie et de leur force, d'un âge compris entre vingt et quarante-cinq ans, et que nul vieillard ou enfant, aucune personne maladive ou malingre ne peut entrer dans leurs rangs.

La terre assignée à chaque village pour la culture est, tout d'abord, divisée en deux moitiés, que nous appellerons les terres privées et les terres publiques. Ces deux moitiés sont également cultivées par les agriculteurs, l'une pour leur consommation et leur profit particulier, l'autre pour les besoins de la communauté, c'est-à-dire que la culture des terrains communaux est considérée comme remplaçant le paiement des taxes et des impôts de nos États modernes. On s'écriera immédiatement qu'une redevance qui équivaut à la moitié du revenu des citoyens, ou qui lui prend la moitié de son temps et de ses forces (ce qui, dans le cas présent est la même chose), est un impôt lourd à l'excès et inique. Que le lecteur veuille bien attendre de voir l'usage auquel est appliqué le revenu de cet impôt et quel rôle il joue dans la vie nationale, avant de le condamner comme une taxe d'oppression. Qu'il considère également que le résultat pratique de cette obligation n'est aucunement excessif ; car la culture des terres publiques et privées équivaut ensemble à un labeur beaucoup moindre que celui auquel est astreint le paysan anglais ; si, en effet, elle **[166]** lui impose au moins deux fois par an, quelques semaines de travail soutenu du matin au soir, elle lui donne, d'autre part, de longs intervalles de temps où le travail nécessaire ne demande, chaque jour, pas plus de deux heures.

Les terres privées, que nous examinerons d'abord, sont réparties entre les habitants avec la plus scrupuleuse équité. Chaque année, après que la moisson a été rentrée, une certaine étendue de terre est allouée à tout adulte, homme ou femme, bien que la culture incombe entièrement aux hommes

seuls. Ainsi, un homme marié, sans enfant, a deux fois la même surface qu'un célibataire ; un veuf chargé par exemple de deux filles adultes non mariées, a droit à trois fois le lot du célibataire ; mais si l'une des filles vient à se marier, elle emporte avec elle sa portion, qui passe ainsi du père au mari. Chaque enfant, né d'un couple, donne droit à un petit lot supplémentaire, dont l'importance croit avec l'âge de l'enfant, le but de l'institution étant naturellement que chaque famille ait toujours les terres nécessaires à sa consommation.

Chacun peut faire absolument ce qu'il veut de ses terres, sauf les laisser incultes. Il doit leur faire produire une récolte quelconque, mais dès l'instant qu'il suffit, grâce à elles, à ses besoins, le reste le regarde. Mais, en même temps, les conseils autorisés des experts sont toujours à sa disposition s'il les demande, en sorte qu'il ne peut argüer de son ignorance si son choix est malheureux. Tout homme qui n'appartient point à la classe agricole, c'est-à-dire qui subvient à sa vie grâce à une autre profession, peut, soit cultiver son lot dans ses heures de loisir, soit employer un membre **[167]** de cette classe pour faire ce travail en dehors du sien propre ; mais dans ce cas, le produit du sol appartient non à l'allocataire du terrain, mais à celui qui l'a fait produire. Le fait qu'un agriculteur peut ainsi accomplir, et fréquemment accomplit de son plein gré, le travail agricole de deux hommes, est une autre preuve que le labeur qui lui est imposé est, somme toute, une tâche très légère.

Il nous est agréable de témoigner ici que beaucoup de bon vouloir et d'entraide s'aperçoit toujours à l'égard de ces travaux agricoles. L'homme qui a une nombreuse famille, et par conséquent un lot particulièrement étendu peut toujours compter sur une aide bénévole considérable de la part de ses voisins, dès que leurs propres travaux moins étendus sont terminés, et celui qui a besoin de s'éloigner quelque temps ne manque jamais d'un ami pour le remplacer sur son champ, pendant son absence. La question de maladie ne se pose point ici, pour des raisons qui apparaitront bientôt.

Quant à l'écoulement de la récolte, jamais on ne rencontre de difficulté sérieuse. La plupart cultivent les céréales, légumes ou fruits qui constituent leur propre nourriture ; le surplus, ils le vendent ou l'échangent contre des vêtements ou autres marchandises ; et si les négociations privées ne peuvent aboutir, le Gouvernement est toujours prêt à acheter le grain disponible, à un prix fixé, légèrement inférieur au prix marchand, pour l'emmagasiner dans les énormes greniers qu'on garde toujours remplis, en cas de famine ou de besoin urgent.

Voyons maintenant ce que devient le produit de **[168]** cette autre moitié des terres cultivées que nous avons nommée terres publiques. Ces terrains communaux sont, à leur tour, divisés en deux portions égales (chacune équivalant par conséquent au quart de toutes les terres arables du village), dont l'une porte le nom de terre du Roi et l'autre celui de terre du Soleil. Et la loi stipule que la terre du Soleil doit être cultivée la première, avant que le cultivateur ait retourné la première motte de terre sur son propre champ. Ce travail accompli, le cultivateur doit donner ses soins à sa terre, et c'est seulement lorsque toute cette tâche est accomplie qu'il est requis pour cultiver la terre du Roi, de sorte que si des intempéries survenues à l'improviste retardent la moisson, la perte incombe tout d'abord au Roi, et à l'exception d'une saison particulièrement inclémente, la part du peuple, en est rarement affectée, tandis que celle du Soleil est sauvegardée dans toutes les conditions possibles, à l'exception d'une perte absolue de l'ensemble des récoltes.

En ce qui concerne l'irrigation (toujours importante dans un pays en grande partie stérile), le même ordre est toujours observé. Aussi longtemps que les terres du Soleil ne sont point copieusement irriguées, aucune goutte du précieux liquide n'est envoyée ailleurs. Aussi longtemps que le champ particulier de chacun n'a pas eu sa quantité nécessaire, il n'y a point d'eau pour les terres du Roi. La raison d'être de ces dispositions apparaitra plus loin, quand nous aurons exposé l'emploi du produit des différentes catégories de terres. On voit donc que le quart du revenu total du pays passe directement entre les mains du Roi ; car, s'il s'agit du revenu des manufactures ou des industries **[169]** minières, la répartition est toujours la même : le premier quart pour le soleil, une moitié pour le travailleur et le dernier quart pour le Roi. Que fait donc le Roi de cet énorme revenu ?

En premier lieu, il entretient entièrement les fonctionnaires, d'administration dont nous avons parlé. Les salaires de toute la classe administrative, depuis les grands Vice-Rois des provinces jusqu'au centurion, incombent à sa bourse, et non seulement leurs salaires, mais toutes les dépenses encourues pour leurs divers déplacements et les visites officielles.

En second lieu, sur son revenu, il fait exécuter tous les grands travaux publics de l'Empire, dont les ruines sont encore pour nous, après quatorze mille ans, des sujets d'admiration. Les routes merveilleuses qui joignent cité à cité, ville à ville, par tout l'Empire, creusées dans le granite des montagnes, portées par des ponts prodigieux au-dessus des ravins les plus impraticables,

les magnifiques séries d'aqueducs, grâce auxquels, par des miracles d'habileté technique qui ne le cèdent en rien à ceux d'aujourd'hui ; les eaux fécondantes sont répandues jusqu'aux extrêmes limites d'un pays souvent stérile ; toutes ces constructions sont édifiées et entretenues sur les fonds tirés des terres du Roi.

En troisième lieu, il construit et maintient toujours combles une série d'immenses greniers, établis à de fréquents intervalles par toute l'étendue de l'Empire. Car il arrive parfois que la saison des pluies reste sèche, et que la famine menace le malheureux agriculteur ; aussi a-t-on prévu que les greniers contiendront assez de grain pour nourrir la nation pendant deux **[170]** années consécutives, prévoyance que sans doute aucune autre race au monde n'a jamais montrée an même degré. Et pourtant, si colossale, que soit cette entreprise, elle s'exécute fidèlement en dépit de toutes les difficultés, bien que peut-être la grande puissance elle-même du Monarque péruvien n'eût pu y parvenir sans la méthode découverte par ses chimistes pour la concentration de la nourriture, méthode que nous exposerons plus loin.

En quatrième lieu, c'est encore sur sa part qu'il entretient son armée, car il possède une armée remarquablement exercée ; bien qu'il l'utilise à beaucoup d'autres fins en dehors du combat, auquel il est rarement nécessaire de recourir, puisque les tribus moins civilisées qui entourent son Empire ont appris à connaitre et à respecter sa puissance.

Nous ne nous arrêterons point maintenant pour décrire quelle tâche spéciale incombait à l'armée ; nous nous attacherons plutôt à terminer notre esquisse de cette antique civilisation en indiquant la place qu'y occupe la grande confrérie des Prêtres du Soleil, ou tout au moins cet aspect de leur tâche qui a trait à la vie civile. Comment cette confrérie emploie-t-elle ses vastes revenus, égaux à ceux du Roi, quand ceux-ci atteignent leur maximum et beaucoup plus certains que les siens de n'être point diminués, en temps de détresse ou de famine ?

Le Roi fait merveille, en vérité, avec sa part de la richesse nationale, mais ses réalisations pâlissent devant celles des prêtres. D'abord, ils entretiennent les magnifiques temples du Soleil par tout le territoire, et, si richement, que bien des sanctuaires de petits **[171]** villages possèdent des ornements d'or et des décorations qui représenteraient aujourd'hui des centaines de mille francs, et que les grandes cathédrales des villes les plus importantes resplendissent d'une magnificence qui n'a jamais été approchée en aucun lieu de la terre.

Ensuite ils dispensent gratuitement l'instruction à toute la jeunesse de l'Empire, garçons et filles ; non seulement une instruction élémentaire, mais une instruction technique qui les conduit, par des années d'application soutenue, jusqu'à l'âge de vingt ans ; et parfois considérablement au-delà. Nous étudierons, plus loin, cette éducation dans le détail.

En troisième lieu (et ce sera là sans doute pour nos lecteurs leur fonction la plus extraordinaire), ils prennent entièrement à leur charge tous les malades. Ceci ne signifie point qu'ils soient seulement les médecins de l'époque (ce qu'ils sont aussi), mais que, dès l'instant où un homme, une femme ou un enfant est atteint par une maladie quelconque, il tombe immédiatement à la charge des prêtres, où selon leur formule plus gracieuse, il devient "l'hôte du Soleil". Le malade est à l'instant et entièrement déchargé de tous ses devoirs envers l'État et jusqu'à sa guérison, non seulement les médicaments nécessaires, mais aussi sa nourriture, lui sont fournis gratuitement par le temple du Soleil le plus voisin, et, si le cas est grave, il est généralement transporté à ce temple comme à un hôpital pour y recevoir des soins plus spéciaux. Si le Malade est le chef de la famille, sa femme et ses enfants deviennent aussi les "hôtes du Soleil" jusqu'à sa guérison. De nos jours, toute institution même de **[172]** loin analogue à celle-ci, conduirait certainement à la fraude et à la simulation, parce que les nations modernes manquent encore de cette opinion publique, si universellement éclairée, qui rendait ces choses possibles dans l'ancien Pérou.

En quatrième lieu, affirmation plus surprenante encore que la précédente, *la population tout entière*, après l'âge de quarante-cinq ans (la classe officielle exceptée) devient aussi l' "hôte du Soleil". On pense qu'un homme qui a travaillé pendant vingt-cinq ans, à compter de sa vingtième année où l'on attend de lui qu'il prenne sa part des charges de l'État, a gagné le repos pour le reste de sa vie, quelle qu'en doive être la durée. Aussi, toute personne, lorsqu'elle atteint l'âge de quarante-cinq ans, peut-elle s'attacher à l'un des temples et y vivre dans l'étude une sorte de vie monastique, ou bien, si elle le préfère, continuer à vivre en famille et employer ses loisirs comme il lui plaît. En tout cas, ce citoyen est déchargé de toute obligation envers l'État et sa subsistance lui est fournie par les prêtres du Soleil. Naturellement, rien ne l'empêche de continuer à travailler comme il le désire et, en fait, la plupart des hommes préfèrent s'occuper à quelque travail, même si ce n'est qu'une fantaisie. Il est certain que beaucoup de très importantes découvertes et inventions sont faites par ceux qui, libérés de toute nécessité de travailler, ont le loisir de suivre leurs idées, de se livrer à

des expériences qu'aucun homme chargé d'occupations ne peut entreprendre.

Les membres de la classe officielle ne se retirent point de la vie active à l'âge de quarante-cinq ans, sauf en cas de maladie, non plus que les prêtres, **[173]** deux classes considèrent que la sagesse acquise et l'expérience de l'âge sont trop précieuses pour n'être point conservées et utilisées ; aussi, dans la plupart des cas, les prêtres et les fonctionnaires meurent investis de leurs fonctions.

On comprend maintenant pourquoi la tâche des prêtres est jugée la plus importante, et pourquoi tout le reste faisant défaut, les contributions au trésor du Soleil ne doivent se tarir, car c'est d'elles que dépend, non seulement la religion du peuple, mais l'éducation de la jeunesse et le soin des malades et des vieillards.

Les résultats auxquels atteint cette étrange civilisation sont donc les suivants : à tous, hommes et femmes, on donne une éducation complète, et les occasions les plus favorables au développement du talent particulier qu'ils peuvent posséder ; puis viennent vingt-cinq années de travail, assidu sans doute, mais jamais arbitraire ni écrasant, suivies d'une vie de loisir et de confort assurés, où l'on est absolument libéré de toute espèce de souci ou d'anxiété. Certainement, quelques-uns sont plus pauvres que d'autres, mais ce que nous appelons aujourd'hui pauvreté y est inconnue et le dénuement y est impossible : de plus, le crime est pratiquement inexistant. Il ne faut donc point s'étonner que l'exil d'un tel État soit considéré comme le plus cruel des châtiments terrestres et que les tribus barbares qui confinent à ses frontières y soient absorbées dès qu'elles peuvent comprendre ce système de Gouvernement !

Il est intéressant pour nous d'examiner les idées religieuses de ces hommes d'autrefois. S'il nous fallait **[174]** ranger leur religion dans les cadres de nos classifications modernes, nous devrions la définir une sorte de Culte du Soleil, bien qu'ils n'aient jamais vraiment songé, à adorer le soleil physique. Ils le considèrent toutefois comme quelque chose de plus qu'un pur symbole ; si nous essayons de traduire leur sentiment au moyen de la terminologie théosophique, nous approcherons aussi près que possible de la vérité en disant qu'ils regardent le soleil comme le corps physique du Logos, bien que ce soit leur attribuer une précision de pensée qu'ils auraient probablement déclarée irrévérencieuse. Ils auraient objecté qu'ils adoraient

l'Esprit du Soleil, de qui tout procède, à qui tout doit retourner, ce qui n'est point du tout une présentation inexacte d'une grande vérité.

Il ne semble pas que nos Péruviens aient une conception très claire de la doctrine de la réincarnation. Ils sont très surs que l'homme est immortel et affirment que sa destinée future est d'aller à l'Esprit du Soleil, peut-être de s'unir à Lui, bien que ceci ne soit point clairement défini dans leur théologie. Ils savent qu'avant cette consommation dernière doivent intervenir de longues périodes d'existence, mais nous ne voyons point qu'ils pensent avec certitude qu'une partie quelconque de cette vie future se passera sur cette terre.

Le trait qui caractérise le plus nettement cette religion est la joie qu'elle inspire. Les chagrins, les souffrances de tous genres y sont considérés comme une marque de méchanceté et d'ingratitude, puisque il est enseigné que la divinité veut voir ses enfants heureux et souffrirait elle-même de les voir souffrir. La Mort **[175]** est regardée non point comme une occasion de deuil, mais plutôt d'une sorte de joie solennelle et révérencieuse, parce que le Grand Esprit a jugé un de ses enfants digne de l'approcher de plus près. De même le suicide est, conformément à cette idée, regardé avec la plus extrême horreur, comme un acte dicté par la plus grossière présomption ; l'homme qui se suicide s'introduit, sans y être invité, dans les mondes supérieurs, pour lesquels il n'a pas encore été jugé digne…, une seule autorité, qui possède la connaissance requise, pouvant en décider pertinemment. Mais, à l'époque où nous sommes, le suicide, est à peu près inconnu, car le peuple constitue, dans son ensemble, une race heureuse et satisfaite de son sort.

Les services religieux revêtent un caractère de grande simplicité. Des actions de grâce sont offertes quotidiennement à l'Esprit du Soleil, mais aucune prière ne lui est adressée ; les prêtres enseignent, en effet, que la divinité sait mieux que les hommes ce qui est nécessaire à leur bienêtre, doctrine que l'on voudrait voir plus largement comprise de nos jours. Des fruits et des fleurs sont apportés en offrandes dans les temples, non que l'on croie que le Dieu-Soleil désire un tel service, mais simplement en signe qu'on lui doit tout ; car l'une des théories principale de cette foi est que toute lumière, toute vie, toute énergie vient du soleil, théorie que confirment pleinement les découvertes de la science moderne. Les jours de grande fête religieuse de splendides processions se déroulent, des exhortations et des instructions spéciales sont adressées au peuple par les prêtres, mais même

dans ces sermons, règne la même simplicité caractéristique : les **[176]** instructions sont données en général au moyen d'images et de paraboles.

Il nous est arrivé une fois, au cours de nos recherches sur la vie d'un certain péruvien, de le suivre dans l'une de ces assemblées, et d'entendre avec lui le sermon prononcé à cette occasion par un vénérable prêtre à tête blanche. Les quelques paroles simples qui furent dites en ce lieu donneront peut-être une meilleure idée de l'esprit profond de cette antique religion, que toute description graphique. Le prêtre, vêtu d'une sorte de cape, se tient au sommet des marches qui conduisent au temple, les yeux fixés sur son auditoire. Alors, il se met à leur parler d'une voix douce mais sonore, très familièrement, beaucoup plus comme un père racontant une histoire à ses enfants que comme un orateur prononçant un discours d'apparat.

Il leur parle de leur Seigneur, le Soleil ; il les convie à se rappeler que tout ce qui est nécessaire à leur bienêtre physique vient à l'existence par Lui, que sans sa lumière et sa chaleur glorieuses, le monde serait froid et mort, et toute vie impossible ; qu'à son action est due la maturation des fruits et des céréales qui constituent l'essentiel de leur nourriture, et même l'eau fraiche, plus précieuse et plus nécessaire que tout au monde. Puis il leur explique que les sages du passé ont enseigné que derrière l'action, cette action physique que chacun peut voir, il en est toujours une autre, plus grande, qui demeure invisible, mais peut, cependant, devenir perceptible à ceux dont la vie est en harmonie avec celle de leur Seigneur ; que ce que le Soleil, vu sous un certain aspect, fait pour la vie du **[177]** corps. Il l'accomplit aussi, sous une forme différente et plus merveilleuse encore, pour la vie de leur âme. Cette double action est d'une continuité parfaite, et bien que parfois le Soleil se cache à la vue de son enfant sur la terre, la cause de cette obscuration temporaire doit être imputée à la terre et non au Soleil, car il suffit de s'élever assez haut sur une montagne pour franchir le voile de nuages et découvrir que leur Seigneur resplendit continument dans la même gloire, sans être affecté par le voile qui parait si dense, regardé d'en bas. De ce point, une transition facile amène le prêtre à parler de la dépression spirituelle ou du doute qui semble parfois priver l'âme des influences supérieures, et il affirme, avec une grande énergie de ferveur, qu'en dépit de toutes les apparences contraires, l'analogie subsiste également ici. Les nuages sont toujours produits par l'homme lui-même et il suffit de s'élever assez haut, pour s'apercevoir que le Seigneur demeure inchangé et que la force et la sainteté de l'Esprit émanent de lui sans arrêt. Il convient donc de repousser la dépression et le doute qui sont issus de l'ignorance et de la

déraison ; il faut les condamner parce qu'ils expriment l'ingratitude à l'égard du dispensateur de tous les biens.

La seconde partie de l'homélie est également d'une allure pratique. Seuls peuvent bénéficier de la plénitude des bienfaits du Soleil, ceux qui se maintiennent en parfaite santé. Or, le signe de la parfaite santé, sur tous les plans, c'est la ressemblance de l'homme avec son Seigneur, le Soleil. L'homme qui jouit d'une parfaite santé physique est lui-même une sorte de soleil en réduction et répand la force et la vie sur tous ceux **[178]** qui l'entourent, si bien que, par sa seule présence, il réconforte les faibles, soulage les malades et atténue les souffrances. D'une façon aussi strictement exacte, insiste le prédicateur, l'homme qui possède une santé morale parfaite est, lui aussi, un soleil spirituel dont l'amour, la pureté, la sainteté rayonnent sur tous ceux que leur bonheur met en contact avec lui. C'est là, dit-il, le devoir de l'homme : montrer sa gratitude pour les dons excellents de son Seigneur, en premier lieu, en se préparant à les recevoir dans toute leur plénitude, et en second lieu en les transmettant intacts à ses frères. Et ces deux objets, on les réalise l'un et l'autre d'une unique façon : par cette imitation constante de la bienveillance de l'Esprit du Soleil qui, seule, peut attirer ses enfants de plus en plus près de lui.

Tel est ce sermon, prononcé il y a quatorze mille ans. Tout simple qu'il soit, nous ne pouvons manquer de reconnaitre que son enseignement est éminemment théosophique, et qu'il témoigne d'une connaissance beaucoup plus approfondie des faits de la vie que bien des discours plus éloquents qu'on prononce de nos jours. Par endroits, nous remarquons des points secondaires qui sont des plus significatifs ; la connaissance exacte, par exemple, du rayonnement de la vitalité superflue chez l'homme sain, semble indiquer la possession de la clairvoyance chez les ancêtres de qui la tradition est descendue.

On se rappellera que, en dehors de ce que nous pouvons dénommer leur fonction purement religieuse, les prêtres du Soleil ont la charge entière de l'éducation du peuple. Toute instruction est absolument gratuite et ses degrés élémentaires sont les mêmes exactement **[179]** pour toutes les classes sociales et pour les deux sexes. Les enfants suivent de très bonne heure des classes préparatoires, où garçons et filles sont toujours instruits ensemble. On y donne, une instruction correspondant quelque peu à ce que nous appelons aujourd'hui l'instruction primaire, bien que les matières d'enseignement en diffèrent considérablement. La lecture, l'écriture et même une certaine sorte d'arithmétique en font les frais, et chaque élève doit y

acquérir une certaine facilité, mais ce système d'éducation comprend beaucoup d'autres enseignements qu'il est, à vrai dire, assez difficile de classer avec netteté ; une sorte de connaissance approximative de tous les usages et communs intérêts de la vie, si bien qu'aucun enfant ne peut parvenir à l'âge de dix ou onze ans et ignorer le mode de production des objets de première nécessité ou des travaux les plus ordinaires. La bienveillance et l'affection les plus touchantes président aux rapports de maitre à élève, et nous ne voyons rien qui ressemble, à l'inepte système de pensums et des châtiments qui occupe une place si considérable et si funeste dans la vie de nos écoles modernes.

Les heures de classes sont longues, mais les travaux scolaires sont variés, et ils comprennent tant de choses, que nous n'avons point accoutumé d'inclure parmi les exercices de la classe, que l'enfant n'est jamais fatigué à l'excès. Chaque enfant, par exemple, apprend à préparer et à faire cuire des aliments simples, à distinguer les fruits vénéneux des fruits comestibles, à trouver de la nourriture et à l'emmagasiner à l'abri, si l'on est perdu dans la forêt, à manier les outils les plus simples du charpentier, du maçon, du laboureur, à **[180]** trouver son chemin d'un lieu à l'autre, d'après la position du soleil et des étoiles, à diriger un canot, à nager, à grimper, à sauter avec une incroyable agilité. On lui enseigne aussi à se rendre utile en cas de blessure ou d'accident, et à reconnaitre l'usage de certaines plantes médicinales. Tout cet ensemble remarquable de matières variées n'est point pour l'élève de ce temps théorie pure ; on exige constamment de lui qu'il s'exerce à la pratique. Il en résulte que bien avant qu'il lui soit possible de quitter l'école préparatoire, il est devenu une petite personne des plus adroites, capable de compter, jusqu'à un certain point, sur sa propre initiative, dans presque tous les cas possibles.

Les enfants sont aussi soigneusement instruits de la constitution de leur pays ; on leur explique les raisons qui ont conduit à l'adoption des diverses coutumes ou lois. D'autre part, cependant, ils ignorent absolument une foule de choses que l'on enseigne aux enfants d'Europe : ils n'apprennent aucune langue étrangère, et, quoique les maitres insistent fortement sur la pureté et la correction de leur langue maternelle, ce résultat est atteint, bien plutôt par un constant exercice, que par l'observation de formules grammaticales. Ils ne savent rien de l'algèbre, de la géométrie, ni de l'histoire, non plus que de la géographie en dehors de leur propre contrée, en sorte qu'en quittant l'école, un enfant pourrait construire une maison confortable ; mais sans

avoir su la dessiner. Enfin l'enfant ne reçoit aucune notion de chimie, mais possède à fond les grands principes de l'hygiène pratique.

Il est nécessaire d'atteindre un certain degré d'excellence **[181]** dans toutes ces connaissances indispensables à la formation du bon citoyen, avant que les élèves puissent quitter l'école préparatoire. La plupart y parviennent vers l'âge de douze ans ; certains, des moins intelligents, ont besoin de plusieurs années supplémentaires. C'est aux principaux professeurs de ces établissements primaires qu'incombe cette responsabilité très sérieuse : le choix de la future carrière de l'enfant, ou peut-être plutôt les conseils, qui l'y guideront, car nul enfant n'est contraint de se vouer à une tâche à laquelle il répugne. Il faut cependant que son choix s'arrête à une carrière, et sa décision prise, l'enfant est versé dans une sorte d'école professionnelle, spécialisée pour le préparer au genre de vie qu'il a choisi. Il y passe les neuf ou dix dernières années de sa vie scolaire et les consacre surtout à acquérir l'habileté pratique dans la profession à laquelle il se destine. C'est là un trait qui caractérise cet enseignement tout entier ; on y trouve comparativement peu d'enseignement théorique, mais après qu'on leur a mis sous les yeux quelques exemples pratiques, garçons et filles se mettent à reproduire d'eux-mêmes ces exemples et multiplient ces exercices jusqu'à ce que l'habileté professionnelle ait été acquise.

Toutes ces dispositions sont très élastiques : tel enfant, par exemple, qui, après épreuve suffisante, constate son inaptitude au travail particulier qu'il a entrepris, est autorisé, au cours d'une consultation avec ses professeurs, à se prononcer pour une autre vocation, et transféré à l'école appropriée. Ces transferts, toutefois, semblent être rares ; car, dans la plupart des cas, l'enfant a montré, avant de quitter **[182]** l'école élémentaire, une aptitude marquée pour l'une ou l'autre des voies qui s'ouvrent devant lui.

Tout enfant, quelle que soit sa naissance, peut recevoir l'instruction nécessaire pour devenir membre de la classe gouvernante, s'il le désire, et si ses Maitres ratifient ce désir. Cependant, cette éducation est si extrêmement dure et le niveau d'excellence à atteindre si élevé, que le nombre des aspirants n'est jamais grand. Les maitres, d'autre part, sont toujours en quête d'enfants exceptionnellement doués, dans le désir de les préparer à ces postes honorifiques, mais ardus, s'ils en expriment le vœu.

Il est d'autres vocations qui peuvent attirer le choix d'un garçon, en dehors de l'administration et de la prêtrise. On trouve des manufactures de bien des genres, dont quelques-unes offrent de vastes débouchés pour le

développement des facultés artistiques, les différentes branches de la métallurgie, tous les genres de l'architecture. Mais, peut-être, la principale occupation du pays est-elle l'agriculture scientifique.

C'est de l'agriculture que le bienêtre de la nation dépend surtout ; aussi a-t-elle été de tous temps l'objet d'une attention très étroite. Par une longue série d'expériences, patiemment conduites et continuées pendant de nombreuses générations, on a établi les propriétés des différentes natures de terrain sur toute l'étendue du territoire, en sorte qu'à l'époque où nous sommes, cette science constitue un vaste corps de traditions. Des comptes rendus détaillés de toutes les expériences sont conservés dans ce que nous appellerions aujourd'hui les archives du Ministère de l'Agriculture, mais leurs résultats sont résumés à l'usage du **[183]** peuple, en une série de brèves maximes que les étudiants retiennent sans difficulté.

Ceux qui se vouent à l'agriculture ne sont pourtant, en aucune façon, obligés de tenir pour vérité absolue les opinions de leurs ancêtres. Au contraire, toute expérience nouvelle est encouragée, et l'atlantéen qui réussit à combiner un engrais efficace, ou une machine permettant l'économie de l'effort, est tenu en grand honneur et récompensé par le Gouvernement. Par tout le pays sont dispersées un grand nombre de fermes-écoles pour la formation des jeunes agriculteurs et, ici encore, comme dans les écoles déjà mentionnées, l'enseignement donné est moins théorique que pratique ; chaque étudiant apprend à accomplir parfaitement lui-même, dans tous ses moindres détails, la tâche dont il surveillera plus tard l'accomplissement.

C'est dans ces fermes-écoles que toutes les expériences nouvelles sont mises à l'étude aux frais du Gouvernement. L'inventeur n'éprouve aucune des difficultés, dans la recherche d'un commanditaire pour l'essai de sa découverte, qui sont si souvent une entrave au succès de nos inventeurs contemporains. Il soumet simplement son idée au chef de son district qui s'entoure, s'il est nécessaire, d'un conseil d'experts, et, si ces derniers ne peuvent découvrir une erreur grossière dans son raisonnement, son invention est mise à l'essai, sa machine est construite, sous sa propre surveillance, sans aucune dépense et sans aucune peine pour lui. Si l'expérience montre que sa découverte est réelle, elle est aussitôt adoptée par le Gouvernement et répandue partout où elle peut être utile. **[184]**

Les cultivateurs professent des théories compliquées quant à l'adaptation des divers engrais aux différents terrains. Non seulement ils se servent de la matière même que nous importons aujourd'hui dans ce but et

de ce même pays ; ils font encore l'essai de toutes sortes de combinaisons chimiques dont quelques-unes sont remarquablement efficaces. Ils ont un système ingénieux, quoiqu'encombrant, d'égouts qui sert son but, cependant, tout aussi bien que les systèmes aujourd'hui en vigueur.

Les Atlantéens que nous observons ont réalisé aussi des progrès considérables dans la construction et l'emploi de la machinerie. La plupart de ces machines sont plus simples et plus grossières que les nôtres, et l'on ne trouve point chez eux cette extrême précision dans l'ajustement des parties délicates qui est un caractère si remarquable de notre outillage moderne. D'autre part, bien que leurs machines soient souvent volumineuses et encombrantes, elles sont efficaces, et, selon toute apparence, courent très peu de danger d'un dérangement. Une machine particulière que nous examinons est une semeuse d'un modèle fort curieux, dont l'organe essentiel semble avoir été façonné sur le modèle de la soude oviscapte de quelque insecte. Cette semeuse affecte à peu près la forme d'un charriot large et bas ; à mesure qu'on la traine à la surface du sol, elle y creuse automatiquement dix lignes équidistantes de trous, y laisse tomber une graine, l'arrose et la recouvre en ratissant le sol.

Nos fermiers possèdent évidemment aussi des connaissances assez étendues en hydraulique, car beaucoup de leurs machines sont mues par la pression **[185]** hydraulique, celles surtout qui servent dans le système si complexe d'irrigation, et qui en portent, à un très haut degré, la perfection et l'efficacité. Une vaste étendue du territoire est montagneuse et ne peut être cultivée avantageusement à l'état naturel ; mais, ces antiques atlantéens disposent ces terres en terrasses, ainsi qu'on le fait aujourd'hui dans les régions montagneuses de Ceylan. Quiconque a voyagé, en chemin de fer, depuis Rambukhana jusqu'à Peradeniya, n'a pu manquer de remarquer de nombreux spécimens de ce travail. Dans l'ancien Pérou, le moindre coin de terre, aux environs des grands centres de population, est utilisé avec le soin le plus scrupuleux.

Nos Péruviens ont une connaissance scientifique assez sérieuse, mais toutes leurs sciences sont d'un genre exclusivement pratique. Ils n'ont aucune idée de l'abstraction scientifique que nous connaissons de nos jours. Ils étudient soigneusement la botanique, par exemple, mais non pas du point de vue qui est le nôtre, ils n'ont aucune connaissance, et aucun souci, de la classification des plantes, en endogènes et exogènes, du nombre des étamines dans la fleur, ou de la disposition des feuilles autour d'une tige. Ce qu'ils désirent savoir d'une plante, ce sont les propriétés qu'elle possède,

l'emploi qu'on en peut faire en médecine ou pour l'alimentation, ou pour la teinture. Mais cela, ils le savent, et à la perfection.

Leur chimie a le même caractère ; ils ne savent rien du nombre et de l'arrangement des atomes dans un composé carboné ; à vrai dire, l'idée même d'atome ou de molécule ne leur est point venue, pour autant que nous ayons pu voir. Ce qui éveille leur intérêt, **[186]** c'est de savoir quels minéraux sont utiles ; ceux qui peuvent fournir des combinaisons susceptibles de servir d'engrais, ou d'aliments spéciaux pour les plantes ; ceux qui peuvent trouver leur utilisation dans leurs diverses manufactures et fourniront une belle teinture ou un acide utile. Toutes les études scientifiques ont en vue quelque fin pratique ; ces Atlantéens cherchent donc toujours à découvrir quelque chose ; mais dans un but précis qui tend à servir la vie humaine, et non point à édifier une science abstraite.

Leur science la plus voisine de notre abstraction est peut-être l'astronomie ; mais c'est une connaissance plutôt religieuse que profane. Elle diffère des autres sciences en ce qu'elle est purement traditionnelle, et qu'aucun effort n'est tenté pour accroitre le stock des connaissances acquises dans ce domaine. Ces connaissances sont loin d'être étendues, bien qu'elles soient exactes dans leurs limites. Les Péruviens comprennent que les planètes diffèrent des autres étoiles et en parlent comme des sœurs de la Terre car ils admettent que la Terre est une de ces planètes ; ils appellent ces dernières "les ainées du Soleil". Ils savent que la Terre est un globe, que le jour et la nuit sont dus à sa rotation sur son axe, et les saisons à sa révolution annuelle autour du Soleil. Ils savent aussi que les étoiles fixes sont situées en dehors du système solaire et regardent les comètes comme des messages de ces autres grands êtres (les étoiles fixes) à leur Seigneur le Soleil ; mais nous ne savons pas avec certitude s'ils avaient une connaissance un peu précise de la grandeur réelle d'aucun de ces corps célestes.

Ces Atlantéens sont capables de prédire les éclipses ; **[187]** celles de la Lune et celles du Soleil, avec une exactitude parfaite, mais ces prédictions ne sont point le résultat de l'observation, elles résultent de l'application d'une formule traditionnelle ; ils comprennent la vraie nature des éclipses et ne semblent point leur accorder une grande importance. De nombreuses preuves indiquent que ceux qui leur ont laissé ces traditions devaient être capables, ou bien d'observation scientifique directe, ou bien d'exercer des facultés de clairvoyance qui rendaient une telle observation inutile ; mais aucun de ces avantages n'appartient aux Péruviens que nous examinons. La seule tentative que nous les voyons faire, dans la voie de l'observation

directe, est la mensuration exacte du midi astronomique, par la mesure de l'ombre d'une haute colonne située dans les jardins du temple. Une série de petites fiches en bois est déplacée le long de sillons creusés dans la pierre, et marque l'heure avec précision. Le même appareil primitif sert à découvrir la date des solstices d'hiver et d'été, parce qu'à l'occasion de ces dates astronomiques, on célèbre des services religieux spéciaux.

CHAPITRE XII

—

DEUX CIVILISATIONS ATLANTÉENNES

LA NATION TOLTÈQUE DANS L'ANCIEN PÉROU, EN 12 000 AV. JC (SUITE)

L'architecture de ces anciens Péruviens diffère, à bien des égards, de toutes les techniques connues, et son étude serait des plus intéressantes pour un clairvoyant qui possèderait les données techniques nécessaires. Notre ignorance de ces matières nous rend difficile la description minutieuse de leurs monuments ; peut-être, pourrons-nous toutefois espérer traduire l'impression générale qu'ils produisent à première vue sur des observateurs du vingtième siècle.

Cette architecture est colossale et cependant sans prétention ; elle porte en bien des cas la marque de longues années de patient labeur, mais elle est visiblement d'un ordre pratique, plutôt qu'esthétique. Nombre d'édifices sont d'un vaste développement, mais la plupart d'entre eux sembleraient à l'œil moderne manquer de proportions, les plafonds étant presque toujours trop bas pour l'étendue des salles. Il n'est point exceptionnel, par exemple, de trouver dans la demeure d'un Gouverneur plusieurs pièces de la grandeur de Westminster Hall environ, et pourtant la hauteur d'un plafond n'est, en aucun cas, supérieure **[190]** à trois mètres environ. Les colonnes ne sont pas inconnues, mais leur emploi est rare, et là où nous placerions une gracieuse colonnade, les anciens Péruviens dressaient généralement un mur avec de nombreuses ouvertures. Les piliers qu'on voit sont massifs et souvent monolithes.

L'arche proprement dite, avec sa clef de voute, leur est apparemment inconnue, bien que les fenêtres ou les portes munies d'une arcade semi-circulaire au sommet soient fréquentes. Pour des ouvertures exceptionnellement larges, un lourd demi-cercle de métal est fixé sur les chambranles, mais les Péruviens ont d'ordinaire une confiance absolue dans le puissant adhésif qu'ils emploient, en place de mortier. La nature exacte de cette substance ne nous est pas connue, mais son efficacité est évidente. Les maçons taillent et ajustent leurs énormes blocs de pierre avec la plus exacte précision, si bien que la jointure est à peine visible, puis ils enduisent l'extérieur de chaque joint avec de l'argile et y versent leur mortier chaud et liquide. Si peu apparents que soient les interstices entre les pierres, le liquide

les découvre, s'y insinue et les remplit ; en se refroidissant, il devient aussi dur que du silex auquel, d'ailleurs, il ressemble fortement par son aspect. L'argile est alors grattée à l'extérieur, et le mur terminé, et si, au cours des siècles, quelque fissure venait à se produire dans cette maçonnerie, elle n'était certainement pas due aux jointures, plus résistantes que la pierre elle-même.

La plupart des habitations paysannes sont construites avec ce que nous appellerions des briques, puisque leur matière première est l'argile, mais ces **[191]** briques sont de gros cubes, mesurant environ un mètre d'arête. De plus, l'argile n'est pas cuite, mais mélangée avec quelque préparation chimique et abandonnée à l'air libre pendant plusieurs mois pour sécher et durcir. La consistance de ces blocs et leur aspect sont donc ceux de nos blocs de ciment, plutôt que des briques, et une maison construite de cette manière, est à peine inférieure, en toute façon, à une maison de pierre.

Toutes les maisons, même les plus petites, sont construites sur le plan classique et oriental ; toutes possèdent une cour centrale et des murs qui nous paraitraient, à nous, d'une épaisseur énorme. La maison la plus simple et la plus pauvre se compose seulement de quatre pièces, une sur chacun des côtés de la cour minuscule qu'elles enferment. Comme ces pièces n'ont généralement point de fenêtres extérieures, l'aspect de ces maisons, vues du dehors, est triste et nu. Les architectes ne font presque aucun effort pour orner à l'extérieur les habitations pauvres de la ville ou du village. Une sorte de frise d'un dessin très simple interrompt seule la monotonie et la nudité des murs.

L'entrée est toujours placée à l'un des angles du carré et, dans les temps primitifs, cette porte est simplement une énorme dalle de pierre qui se lève, comme une herse de pont-levis ou une fenêtre à guillotine moderne, en glissant dans des rainures et équilibrée par des contrepoids. Quand la porte est fermée, les poids reposent sur des étagères et sont détachés, en sorte que la porte devient une masse pratiquement impossible à mouvoir et qui aurait découragé tous **[192]** les efforts d'un cambrioleur, si cette vocation avait été connue dans un État si bien policé. Dans les maisons de la classe supérieure, cette porte est délicatement sculptée et, plus tard, elle est remplacée par une épaisse plaque de métal. Le système servant à manœuvrer cette porte a toutefois peu changé, bien qu'en certains cas, nous ayons remarqué de lourdes portes métalliques tournant sur des pivots.

Les habitations plus vastes sont, à l'origine, édifiées sur le même plan, quoique d'une ornementation beaucoup plus riche, non seulement en motifs sculptés dans la pierre, mais aussi grâce à une décoration qui varie la surface du mur au moyen de larges bandes de métal. De si massives habitations, dans un tel climat, sont pratiquement indestructibles, et la plupart des maisons, que nous voyons à l'époque étudiée, sont de ce type. Des modèles plus récents, cependant, construits évidemment en des siècles où la population s'était convaincue de la stabilité des institutions et de la fermeté avec laquelle elles faisaient respecter les lois, présentent une double rangée de pièces autour de leur cour centrale, comme on peut en voir dans mainte maison moderne, l'une ouvrant sur la cour qui, dans ce cas, est un jardin admirablement tracé, et l'autre s'ouvrant à l'extérieur, sur le paysage environnant. Cette dernière rangée de pièces est munie de larges fenêtres, ou plutôt de baies, car, bien qu'on fabrique plusieurs sortes de verre, on ne l'emploie point pour la fermeture des fenêtres, que ferme un appareil analogue à celui des portes.

Il est clair cependant que le style le plus répandu de l'architecture domestique, pour les grandes comme **[193]** pour les petites maisons, est assez sévère et monotone, bien qu'admirablement approprié au climat. Les toits sont, pour la plupart, lourds et presque plats et presque invariablement faits soit de pierre, soit de lames de métal. L'un des traits les plus remarquables de cette architecture est l'absence presque complète de bois que l'on écarte à cause de son inflammabilité ; aussi, les incendies sont-ils, grâce à cette précaution, inconnus dans l'ancien Pérou.

La méthode suivie pour la construction des maisons est curieuse. Point d'échafaudage ; à mesure que la maison s'élève, on la remplit de terre, si bien que les murs, une fois élevés à la hauteur voulue, sont au niveau du sol à l'intérieur de la maison. Sur cette terre on pose les pierres du toit et le ciment chaud y est versé comme à l'ordinaire. Puis, aussitôt, que la prise est faite, on extrait la terre et l'on laisse le toit supporter lui-même son poids prodigieux, ce qu'il fait en toute sécurité, grâce à la force adhésive de ce merveilleux ciment. Somme toute, l'édifice tout entier, murs et toit, ne forme plus, une fois la maison terminée, qu'un seul bloc solide, comme si elle avait été taillée dans la roche vive, méthode à laquelle, d'ailleurs, on avait recours dans certaines régions, sur le flanc des montagnes.

Certains architectes de la capitale ont ajouté à quelques maisons un premier étage, mais cette idée n'a point rencontré la faveur populaire, et des innovations aussi audacieuses sont extrêmement rares. Quelques édifices

cependant élèvent une série superposée d'étages ; on en trouve des exemples dans quelques-uns des établissements où les moines ou prêtres du **[194]** Soleil vivent en commun, mais leur disposition même interdit leur multiplication au sein d'une ville à population très dense. Une immense plateforme de terre, par exemple, de mille pieds carrés et d'environ cinq ou six mètres de haut, est d'abord élevée ; à l'intérieur de cette plateforme, à cinquante pieds du bord, une autre plateforme de neuf cents pieds carrés est élevée à son tour ; sur celle-ci on en construit une nouvelle, de huit cents pieds de côté, puis une quatrième mesurant sept cents pieds, et ces plateformes se succèdent, diminuant régulièrement d'étendue, jusqu'à la dixième, qui n'a que cent pieds carrés, et alors, au centre de cette dernière plateforme, on élève un petit sanctuaire dédié au Soleil.

L'aspect de l'ensemble ressemble à une vaste pyramide plate qui s'élèverait en larges et bas degrés, comme une colline découpée en terrasses. Sur la façade de chacun de ces grands plateaux, on creuse des cellules où vivront les moines et leurs hôtes. Chaque cellule possède une pièce extérieure et une pièce intérieure ; cette dernière ne reçoit de lumière que par la précédente qui est largement ouverte à l'air extérieur ; en fait, elle ne comprend que trois côtés et un toit. Les deux pièces sont tapissées et dallées de plaques de pierre, dont la cimentation ordinaire assure la solidité. Les terrasses qui les précèdent sont aménagées en jardins et en promenades et, à tout prendre, ces cellules sont d'agréables résidences. Dans certains endroits une élévation naturelle est découpée en terrasses, pour reproduire cet aspect, mais la plupart de ces pyramides sont érigées artificiellement. Fréquemment des tunnels sont creusés au cœur de l'étage **[195]** inférieur, aboutissant à des chambres souterraines qui servent de magasins pour les grains et autres provisions.

En dehors de ces remarquables pyramides aplaties, on trouve les temples ordinaires du Soleil ; quelques-uns couvrent une vaste étendue et sont d'importants édifices, quoiqu'ils aient tous, pour le gout européen, le défaut général d'être trop bas pour leur développement longitudinal. Ils sont toujours entourés de beaux jardins, sous les arbres desquels se donne presque tout l'enseignement qui vaut à ces temples leur juste réputation.

Si l'extérieur de ces temples est quelquefois moins imposant qu'on n'aurait pu le désirer, l'intérieur au moins compense, et au-delà, tous les défauts possibles. L'emploi considérable des métaux précieux pour la décoration sera encore l'un des caractères de l'architecture péruvienne des milliers d'années plus tard, lorsqu'une poignée d'Espagnols réussiront à

conquérir la race comparativement dégénérée qui aura succédé à celle dont nous essayons de décrire les coutumes. À l'époque dont nous parlons, les habitants ne connaissent point nos procédés de dorure, mais ils sont extrêmement habiles à marteler le métal en larges plaques minces, et il n'est pas rare de voir les plus grands temples littéralement tapissés d'or et d'argent. Les plaques recouvrant les murs ont souvent une épaisseur allant jusqu'à près d'un centimètre d'épaisseur et cependant, elles s'appliquent sur les délicats reliefs de la pierre comme si elles étaient faites de simple papier ; aussi, à notre point de vue moderne, ces temples sont-ils fréquemment possesseurs d'une incalculable richesse. **[196]**

Mais la race qui a construit ces temples ne regarde pas du tout cet or comme une richesse, au moins dans le sens que nous donnons à ce mot. C'est l'ornement qui convient à la divinité. On se rappellera que cette décoration n'est aucunement bornée aux temples ; toutes les habitations de quelque importance ont leurs murs revêtus de quelque métal, comme les nôtres de papier, et laisser voir la pierre nue à l'intérieur des pièces est, pour nos Péruviens, l'équivalent de nos murs blanchis à la chaux, disposition réservée surtout aux dépendances ou aux maisons paysannes. Mais, seuls, le palais du Roi et ceux des principaux Gouverneurs sont revêtus d'or pur comme les temples ; pour les gens ordinaires on prépare toutes sortes de beaux et utiles alliages, grâce auxquels de riches effets sont possibles, à un prix relativement minime.

À propos de cette architecture péruvienne, nous ne devons pas oublier de mentionner la ligne de forteresses que le Roi a fait élever le long des frontières de son Empire, pour tenir en échec les tribus barbares du dehors. Ici encore, pour décrire avec exactitude et juger avec profit, il nous faudrait les services d'un expert. Mais le moins averti des profanes peut apercevoir que la position de ces forts est admirablement choisie et que, sans artillerie, ils sont imprenables. La hauteur et l'épaisseur de leurs murailles sont parfois énormes et ils possèdent cette particularité, commune d'ailleurs à toutes les hautes murailles de ce pays, de s'amincir depuis la base, où ils mesurent un nombre respectable de pieds d'épaisseur, jusqu'à une hauteur de vingt ou trente mètres, où leur épaisseur ne dépasse pas les dimensions ordinaires. Des chambres de guet **[197]** et des passages secrets s'ouvrent au cœur de ces étonnantes murailles et l'intérieur du fort est arrangé et fourni en munitions, de telle sorte que la garnison doit pouvoir y soutenir un siège prolongé sans souffrir. Les observateurs sont particulièrement frappés par un ingénieux système de portes disposées les unes, à l'intérieur des autres, et reliées par

d'étroits et tortueux passages, qui mettrait une troupe lancée à l'assaut de la forteresse complètement à la merci des défenseurs.

Mais les travaux les plus merveilleux de cette race étrange sont sans aucun doute leurs routes, leurs ponts et leurs aqueducs. Les routes traversent le pays de part et d'autre, pendant des centaines de kilomètres, parfois de plus de quinze cents, avec un magnifique dédain pour les difficultés naturelles qui exciterait l'admiration des plus audacieux ingénieurs modernes. Tout est édifié sur une immense échelle et, bien que le labeur nécessaire ait dû être en quelques cas presque incalculable, les résultats obtenus sont magnifiques et permanents. Toute la surface de la route est pavée de dalles plates, comme les trottoirs de nos rues modernes ; mais la route est d'un bout à l'autre plantée, des deux côtés, d'arbres au large ombrage et d'arbustes odoriférants qui remplissent l'air de leur parfum. Le pays est ainsi occupé d'un réseau de splendides avenues pavées, le long desquelles circulent journellement les messagers du Roi. Ces fonctionnaires, en effet, sont aussi courriers, et c'est une des fonctions de leur charge de porter gratuitement les lettres de tous ceux qui veulent les leur confier. **[198]**

C'est lorsque les constructeurs de ces routes parviennent à un ravin ou à une rivière, que le patient génie et l'infatigable persévérance de la race atteignent leur apogée. Ainsi que nous l'avons dit déjà, nos Péruviens ignorent le principe de l'arche véritable et le procédé le plus voisin, auquel ils ont recours pour jeter un pont, est de faire que chaque assise de pierres déborde légèrement sur celle qui la soutient, jusqu'à ce que de cette façon, les deux piles finissent par se rencontrer. Alors leur merveilleux ciment fait du tout un seul bloc de roche vive. Comme ils ignorent les barrages étanches à l'intérieur desquels une pompe aspire l'eau, ou les cloches à plongeur, ils consacrent souvent un labeur incroyable à dériver pour un temps le cours d'une rivière pour pouvoir construire leur pont à sec ; d'autres fois, ils élèvent un épi dans le courant, jusqu'à ce qu'ils atteignent le point où se dressera la pile, puis, lorsque celle-ci est achevée, ils démolissent l'épi. À cause de ces difficultés, ils préfèrent le talus au pont lorsque les circonstances s'y prêtent et font souvent franchir à une route ou à un aqueduc un profond ravin parcouru par une forte rivière, au moyen d'un énorme talus coupé de nombreux canaux, plutôt qu'à l'aide d'un pont ordinaire.

Leur système d'irrigation porte la perfection à son comble ; on l'étend considérablement, même aux siècles postérieurs, en sorte qu'une vaste portion de ce pays aujourd'hui redevenu désert était alors verte et fertile, jusqu'à l'heure où la distribution de l'eau tomba entre les mains plus

incompétentes encore des conquérants espagnols. Il est probable que le monde n'a pas connu de triomphes plus éclatants de l'art de **[199]** l'ingénieur que les routes et les aqueducs de l'ancien Pérou. Et ces œuvres d'art furent accomplies, non point par le travail forcé d'esclaves ou de captifs, mais par le labeur régulièrement rétribué des paysans du pays, aidé considérablement par l'emploi de l'armée.

Le Roi entretient un grand nombre de soldats, dans l'intention de pouvoir toujours repousser les attaques des tribus des frontières ; mais, parce que leur armement est simple et exige peu d'exercice, ils sont disponibles la plus grande partie de leur temps pour d'autres formes du service public. La charge entière de l'entretien des travaux publics leur incombe, ainsi que la fourniture du contingent des courriers qui parcourent incessamment l'Empire, emportant les rapports et les dépêches officiels, ainsi que la correspondance privée. On juge l'armée capable de l'entretien général de tous les travaux publics ; mais, lorsqu'il s'agit de tracer une nouvelle route, ou de construire un nouveau fort, il faut faire appel à une aide extérieure.

Il arrive sans doute, parfois, que la guerre éclate avec les tribus moins civilisées des frontières, mais, à l'époque que nous décrivons, ces combats n'offrent généralement aucune difficulté sérieuse. Les assaillants sont aisément repoussés et châtiés ; ou bien encore, ils semblent susceptibles de s'adapter à une civilisation supérieure, leur territoire est annexé à l'Empire et ils sont soumis à ses lois. Ces nouveaux citoyens causent naturellement quelque difficulté au début ; ils ne comprennent point les coutumes et ne voient souvent aucune raison de s'y conformer ; mais, après **[200]** quelque temps, la plupart d'entre eux s'assimilent assez facilement à la routine, et les incorrigibles, qui ne veulent point s'y adapter, sont exilés chez d'autres peuples, non encore incorporés dans l'Empire.

Ces Péruviens sont assez humains dans leurs guerres ; comme ils sont presque toujours victorieux des tribus sauvages, l'humanité leur est assez facile. Ils ont ce dicton : "Ne sois jamais cruel envers ton ennemi, car il sera demain ton ami." Dans leur conquête des tribus voisines, ils s'efforcent toujours de parvenir à leurs fins avec le minimum de massacre, afin que le peuple conquis accepte volontiers d'entrer dans l'Empire et lui donne de bons citoyens, animés d'un sentiment fraternel à l'égard de leurs conquérants.

Leurs principales armes sont la lance, l'épée et l'arc, et ils font aussi un usage très fréquent des bolas, que les Indiens du Sud-Amérique emploient encore de nos jours. Elles sont formées de deux balles de pierre ou de métal, jointes par une corde et lancées de telle sorte qu'elles s'enroulent autour des jambes d'un homme ou d'un cheval et le jettent à terre. Quand les Péruviens défendent un fort contre un assaut, ils font rouler de gros blocs de rocher sur les assaillants et, la construction est spécialement aménagée pour, permettre cette défense. L'épée est courte et plutôt semblable à un grand couteau, et il n'en est fait usage que lorsque le soldat a sa lance brisée ou qu'il est désarmé. La tactique consiste généralement à démoraliser l'ennemi par des volées répétées de flèches, puis à charger avec la lance avant qu'il ait pu se remettre.

Les armes sont bien construites, car les ouvriers **[201]** excellent dans la métallurgie. Ils emploient le fer, mais ne savent pas en faire de l'acier, et ils le jugent moins précieux que les cuivre et divers laitons et bronzes, parce que ceux-ci peuvent être rendus extrêmement durs, s'ils sont alliés avec une des formes de leur remarquable ciment, alliage que le fer ne supporte pas aussi parfaitement. Le résultat de cette durcification est des plus satisfaisants, puisque le cuivre par lui-même est susceptible d'acquérir un tranchant aussi fin que notre meilleur acier, et il n'est pas douteux que quelques-uns de leurs alliages ont une dureté supérieure à celle que nous pouvons produire aujourd'hui.

Le plus beau résultat de l'industrie métallurgique est peut-être son extrême finesse et sa délicatesse. Certaines pièces de gravure sont de vraies merveilles, parce que trop fines pour que au moins l'œil moderne, puisse les examiner. Supérieur à tout autre, pourtant, est peut-être leur merveilleux filigrane, d'une délicatesse de fil d'araignée : c'est leur triomphe et l'on ne peut concevoir qu'un tel travail ait pu être accompli sans une loupe. Certaines pièces sont d'une telle finesse que leur nettoyage ne peut s'effectuer par les moyens ordinaires ; le frottement d'une époussète, si soigneusement maniée qu'elle soit, le détruirait infailliblement ; aussi les nettoie-t-on au moyen d'une sorte de soufflet.

Une autre industrie assez spécialisée au Pérou est la poterie. Les Péruviens mêlent à leur argile un certain produit chimique qui lui donne une riche teinte rouge, et l'incrustent ensuite d'argent et d'or suivant une technique qui produit des effets nulle part ailleurs **[202]** aperçus. Ici encore, l'extrême délicatesse du travail est pour nous un sujet d'émerveillement. On obtient également d'autres couleurs,… et une nouvelle transformation de cet utile ciment siliceux, par son mélange avec l'argile, lui donne une

transparence presque égale à celle de notre verre le plus clair. La pâte ainsi obtenue a le grand avantage d'être beaucoup moins fragile que notre verre moderne ; en fait, elle a beaucoup d'analogie avec ce "verre malléable" dont les légendes moyenâgeuses nous font la description. Les Péruviens possédaient sans aucun doute l'art de fabriquer un certain genre de porcelaine mince que l'on pouvait courber sans la briser, comme nous le verrons plus loin à propos de leur littérature.

Comme la coutume du pays est d'employer très peu de bois, il y faut suppléer par un fréquent usage du métal et de la céramique, et l'on y parvient avec un succès dont nous nous ferions difficilement une idée. Il est hors de doute que les Péruviens, grâce à leurs recherches assidues, ont découvert des techniques chimiques qui sont encore un secret pour nos industriels ; mais ces techniques seront retrouvées par notre cinquième Race à son tour, et alors la pression du besoin et de la concurrence en poussera l'adaptation à toutes sortes d'objets dont l'ancien Pérou n'avait jamais rêvé.

Nous voyons pratiquer largement l'art de la peinture ; tout enfant qui fait montre d'aptitudes spéciales pour cet art est encouragé à cultiver son talent jusqu'au bout de ses ressources. Mais les méthodes en usage sont très différentes des nôtres, et leur nature spéciale accroit considérablement la difficulté du travail. **[203]** La surface à peindre n'est jamais la toile, ni le papier, ni le bois, mais de minces feuilles d'une substance siliceuse, dont la composition est difficile à retrouver, mais qui fournit une surface délicate, onctueuse, ressemblant de très près à celle d'une fine porcelaine non émaillée. Elle n'est pas fragile, mais peut se courber comme une feuille d'étain, et son épaisseur varie avec son étendue, depuis celle d'un fort papier à lettre, jusqu'à celle d'un lourd carton.

Sur cette surface, on pose des couleurs très brillantes et très pures, au moyen d'un pinceau naturel que l'on obtient de la façon suivante : on coupe, à la longueur voulue, la tige triangulaire d'une plante fibreuse commune ; on met la fibre à nu, à une extrémité, par le battage, et cette fibre, aussi fine qu'un cheveu, mais presque aussi dure qu'un fil métallique, fournit un pinceau dont la portion non battue est le manche. On peut, naturellement, renouveler plusieurs fois un tel pinceau par un procédé analogue à la taille de nos crayons de mine de plomb ; l'artiste coupe tout simplement la brosse hors d'usage, et en reforme une autre par le battage de quelques centimètres du manche. La forme nettement triangulaire de ce pinceau permet à l'artiste exercé de l'employer aussi bien pour tracer une ligne fine que pour étaler

une large touche de couleur ; en se servant soit d'un sommet, soit d'un côté de son triangle.

Les couleurs sont généralement pulvérisées ; les mélanges sont préparés au moment de les utiliser, non avec de l'eau, ni avec de l'huile, mais au moyen d'un liquide qui sèche instantanément, en sorte qu'une teinte, une fois posée, ne peut être retouchée. L'artiste **[204]** n'en trace aucune esquisse, mais doit s'être habitué à produire ses effets à l'aide de touches rapides et sures, à donner à la fois, dans un effort synthétique, la teinte et la forme, comme on le fait dans la fresque ou, dans la peinture japonaise. Les couleurs sont heureuses et lumineuses à l'extrême ; certaines dépassent en pureté et en finesse tout ce que nous pouvons voir aujourd'hui. Il y a un bleu merveilleux, plus clair que le plus fin outremer, et aussi un violet et un rose qui ne ressemblent à aucune couleur moderne, et qui permettent de rendre avec plus de vérité que nous ne le pouvons nous-mêmes, les gloires inexprimables du soleil couchant. La représentation des ornements d'or, d'argent et de bronze, et d'un métal rouge foncé que la science moderne ignore encore, s'obtient par l'usage d'une poudre des métaux eux-mêmes, comme le faisaient les enlumineurs du moyen âge ; et, pour étrange que cette technique puisse paraitre à nos yeux modernes, on ne saurait nier qu'elle produit un effet de richesse barbare qui à sa manière, est des plus frappants.

La perspective est bonne et le dessin exact est dénué encore de cette grossièreté lourde qui caractérisera une période ultérieure de l'art dans les Amériques du Centre et du Sud. Mais, bien que le paysage soit réellement d'une valeur appréciable en son genre, au temps où nous les observons, nos Péruviens n'en font point un but en soi, mais l'utilisent seulement comme arrière-plan pour la figure humaine. Ce sont fréquemment des processions religieuses, parfois aussi des scènes où le Roi et quelque Gouverneur local occupent la place centrale. **[205]**

Quand le tableau est achevé (et il est achevé avec une remarquable rapidité par des artistes experts), il est recouvert d'une certaine sorte de vernis, qui possède, lui aussi, la même propriété de sécher presque instantanément. Le tableau, ainsi traité, devient pratiquement indélébile, et peut être exposé longtemps à la pluie ou au soleil sans en souffrir d'une façon appréciable.

Dans un étroit rapport avec l'art de l'ancien Pérou, nous trouvons sa littérature, car les livres sont écrits, ou plutôt enluminés, sur la même substance et avec les mêmes couleurs que les tableaux. Un livre est fait d'un

certain nombre de feuilles minces, mesurant généralement dix-huit pouces sur six, parfois enfilées les unes sur les autres au moyen d'un fil métallique, mais beaucoup plus fréquemment conservées dans une boite profonde de trois à cinq pouces. Ces boites sont faites de matériaux divers et plus ou moins richement ornées ; les plus communes sont faites d'un métal qui ressemble au platine, et ornées de corne sculptée, que l'on fait adhérer à la surface, du métal par un procédé spécial qui la ramollit et obtient l'adhérence, sans l'aide de colle ou de rivets.

Notre observation ne nous montre rien qui ressemble à l'imprimerie ; ce qui s'en approche le plus est l'emploi d'une sorte de plaque gravée qui sert à reproduite en nombreux exemplaires quelque notice officielle, qui doit être distribuée rapidement aux Gouverneurs dans tout l'Empire. Mais, en aucun cas, nous n'avons remarqué qu'on ait essayé de reproduire un livre de cette façon ; et il nous est évident qu'une telle expérience eût été considérée comme une profanation, **[206]** car la nation tout entière a un respect profond pour ses livres, et les manie avec autant d'amour qu'un moine du moyen âge. Copier un livre est regardé comme une œuvre décidément méritoire, et beaucoup de ces copies sont superbement et artistiquement écrites.

L'étendue de la littérature est assez limitée. Il existe quelques traités que l'on peut classer sous la dénomination distinctive de traités religieux, ou tout au moins moraux ; ils sont conçus d'une façon assez analogue au sermon du vieux prêtre, dont le précédent chapitre donne une analyse. Deux ou trois montrent même une tendance nettement mystique, mais ils sont moins lus, et répandus moins largement que ceux qui possèdent une valeur plus directement pratique. Le plus intéressant de ces ouvrages mystiques ressemble si étroitement au *Classique de la Pureté* chinois que nous ne pouvons guère douter qu'il en soit une version légèrement altérée.

L'ensemble de la littérature peut se diviser assez sommairement en deux parties : les ouvrages qui fournissent l'information pratique et les récits à thèse morale. Il existe des traités ou manuels pour chaque profession, art manuel ou art libéral que l'on exerce dans le pays, et ce sont là des traités officiels, qui ne sont pas à l'ordinaire l'œuvre d'un seul homme, mais plutôt un recueil de toute la science acquise sur le sujet, au moment de leur apparition, on leur ajoute continuellement des appendices, à mesure que de nouvelles découvertes les rendent nécessaires, ou que les vieilles conceptions se modifient, et toute personne possédant un exemplaire de l'ouvrage y insère religieusement les **[207]** altérations ou annotations qui doivent le maintenir "à jour". Et comme les Gouverneurs sont chargés de la

dissémination de ces acquisitions nouvelles, ils peuvent en assurer pratiquement la répartition entre tous les citoyens qu'elles intéressent. Ainsi, la monographie péruvienne d'une question quelconque est un véritable compendium de connaissances utiles sur ce sujet, et fournit à l'étudiant le résultat condensé de toute l'expérience de ses prédécesseurs, dans cette branche particulière de l'art pur ou appliqué.

Les récits sont presque tous conformes à un type unique ; ce sont nettement, comme nous l'avons déjà dit, des récits à thèse morale. Presque invariablement, le héros en est un Roi, un gouverneur ou un fonctionnaire subalterne, et le roman raconte comment il s'est comporté, avec ou sans succès dans les diverses circonstances de l'exercice de sa fonction. Beaucoup de ces récits sont des classiques, et familiers au peuple, aussi connus parmi eux que le sont, chez nous, les récits bibliques, constamment cités et donnés en exemples de ce qu'il faut faire ou éviter. Ainsi, dans presque toutes les circonstances imaginables, l'homme qui s'y trouve placé a dans l'esprit quelque sorte de précédent pour le guider dans sa conduite. Que ces récits fussent historiques, c'est-à-dire la description de faits réellement survenus, ou bien qu'ils fussent en partie fiction pure, c'est ce qui n'est pas certain ; mais il n'est pas douteux qu'on les acceptait généralement pour la vérité.

Quand un récit de ce genre se déroule dans une des provinces frontières, il s'y mêle souvent de grandes aventures, mais (félicitons-en nos amis les Péruviens) **[208]** cette peste du lecteur moderne, le roman d'amour, n'a pas encore fait son apparition parmi eux. Nombre des situations de ces histoires ne sont pas dénuées d'humour, – la nation est joyeuse et aime à rire – ; mais l'histoire proprement comique n'a point de place dans sa littérature. Toutefois, on y constate une autre et plus regrettable absence, celle de la Poésie. Sans doute, certaines maximes et expressions courantes, formulées en une langue balancée et sonore, sont largement répandues et fréquemment citées, comme le sont, chez nous, les vers des poètes, mais si poétiques que soient certaines conceptions, il n'est rien de nettement rythmique dans leur expression. "L'aide artificielle de l'allitération" est invoquée en faveur de quelques sentences brèves que l'on veut confier à la mémoire des enfants, et dans les cérémonies religieuses certaines phrases sont chantées en musique ; mais, même dans ce dernier cas, les paroles sont adaptées au chant de la même façon que nous adaptons les paroles d'un psaume à la mélodie Grégorienne que nous voulons chanter, mais elles ne sont pas écrites, comme le sont nos cantiques, pour s'allier à un genre musical particulier.

Nous voici amenés à examiner la musique de ces anciens Péruviens. Ils ont des instruments de musique de diverses sortes, parmi lesquels nous remarquons une flute et une sorte de harpe, d'où l'on tire un chant sauvage, doux, indéfiniment prolongé, éolien. Mais, le principal et le plus populaire des instruments ressemble assez à l'harmonium. Le son y est produit à l'aide d'une anche métallique, mais c'est un ingénieux mécanisme, et non l'effort des pieds qui met en jeu la **[209]** soufflerie. Au lieu de touches analogues aux nôtres on voit le sommet d'un groupe de petits piliers de métal sur lesquels jouent les doigts de l'exécutant, ce qui rappelle le jeu d'un dactylographe.

On obtient avec cet instrument une puissance considérable et une grande beauté d'exécution, mais l'ancienne gamme péruvienne est conforme à celle d'Atlantis et diffère si radicalement de la nôtre qu'il nous est presque impossible d'apprécier exactement les effets qu'elle produit. Pour autant que nous ayons pu nous en rendre compte, nos Péruviens ne connaissent pas ce que nous nommons un morceau de musique, qui soit écrit et puisse être reproduit à volonté par un musicien quelconque ; chaque exécutant improvise pour son compte, et le talent musical chez eux n'est pas l'habileté à interpréter l'œuvre d'un maitre, mais simplement la fertilité et la ressource dans l'improvisation.

La sculpture est un art assez développé au Pérou, mais leur style est ardent, audacieux, recherche l'effet, plutôt qu'il n'excelle par la grâce. Presque toutes les statues paraissent d'une taille colossale ; quelques-unes sont sans conteste des œuvres extrêmement considérables ; mais aux yeux accoutumés à la contemplation de l'art grec, il y a quelque rudesse dans la puissance massive de la sculpture du Pérou antique. Nous trouvons cependant de belles œuvres dans le bas-relief. Une telle œuvre est presque toujours recouverte de métal, car le génie de ce peuple l'incline surtout vers le travail du métal, genre où il produisait sans cesse les décorations les plus charmantes.

Si nous abordons la vie journalière de ce peuple, **[210]** ses mœurs et ses coutumes, plusieurs points attirent immédiatement notre attention par leur étrangeté et leur intérêt. Les coutumes relatives au mariage, par exemple, sont vraiment curieuses : les mariages ne sont célébrés qu'un seul jour de l'année. Le sentiment public est que chacun doit se marier, à moins qu'il n'ait ses raisons pour y renoncer, mais il n'est rien qui ressemble à la contrainte. Le mariage des mineurs est interdit mais, aussitôt que les jeunes gens arrivent à l'âge de leur majorité, ils sont aussi libres de choisir leur partenaire

qu'ils le sont chez nous. Le mariage, cependant, ne peut être célébré avant le jour fixé. Ce jour-là, le Gouverneur du district se rend officiellement au lieu désigné, et tous les jeunes gens parvenus à l'âge du mariage au cours de l'année précédente, sont appelés devant lui et officiellement avisés qu'ils sont libres aujourd'hui de contracter mariage. Un certain nombre des assistants sont résolus à l'avance à se prévaloir de l'occasion ; ils s'avancent donc devant le Gouverneur, et exposent leur requête, et, après quelques questions, et une formule rituelle simple, celui-ci les proclame mari et femme. Il arrête aussi une disposition rectifiant l'attribution du sol, pour l'accommoder aux circonstances nouvelles, car les nouveaux mariés ne compteront plus parmi les membres des deux familles de leurs pères, mais comme citoyens, établis pour leur propre compte. L'homme marié a donc deux fois plus de terre que le célibataire, mais il est rare qu'il trouve excessif le travail qui lui incombe de ce fait.

La principale nourriture de la nation présente une particularité notable. Le peuple se nourrit évidemment, **[211]** comme on le fait de nos jours, d'aliments variés. Nous ne savons pas si la nourriture animale est prohibée, mais il n'en est certainement pas consommé à la période que nous examinons. On cultive la pomme de terre et l'igname, et le maïs, le riz et le lait concourent largement, en combinaisons diverses, à former le régime alimentaire. Mais il est cependant une sorte d'aliment curieux et hautement artificiel, que l'on pourrait appeler le soutien de leur vie ; il tient à peu près chez eux la place donnée chez nous au pain et constitue le fondement principal du repas. La base de cet aliment est la farine de maïs, bien que divers éléments chimiques entrent dans sa composition, et ce produit est soumis à une pression énorme, en sorte, qu'au terme de l'opération il apparait sous la forme d'un gâteau dur et très compact. Les ingrédients qui le constituent sont soigneusement combinés pour qu'il contienne tout ce qui est nécessaire à une nourriture, complète, sous le plus faible volume possible, et l'expérience est à ce point heureuse qu'une petite tranche représente des provisions suffisantes pour une journée, et qu'un homme peut emporter avec lui, sans le moindre embarras, assez de nourriture pour un long voyage.

La méthode la plus simple pour le consommer est de le sucer lentement comme un sucre d'orge, mais, si l'on dispose d'assez de temps, on peut le faire cuire de diverses façons, ce qui augmente sensiblement son volume. Gouté seul, il n'a presque aucun gout, mais on a pris l'habitude de le parfumer diversement au cours de la fabrication, et ces divers parfums sont

marqués par des couleurs différentes. Un gâteau rose, par exemple, est parfumé à la grenade, un bleu à la vanille, **[212]** un jaune à l'orange, un gâteau rayé de blanc et de rose à la *goyave*, etc., pour satisfaire au gout de chacun.

Cette pâtisserie curieusement comprimée est l'aliment fondamental du pays ; beaucoup d'habitants ne consomment, en fait, rien d'autre, bien que leur choix puisse se porter sur un grand nombre d'autres plats. On en fabrique de si énormes quantités qu'il est extrêmement bon marché et à la portée des moyens de tous, et d'autre part, ses avantages pour les gens occupés sont évidents. On cultive de nombreux fruits, et ceux qui les aiment les mangent avec leur gâteau, mais ces additions sont question de gout et non de nécessité.

Les Péruviens, en général, aiment les animaux familiers ; ils en ont de diverses espèces, et, avec le temps, sont parvenus à les spécialiser et à les développer à un degré extraordinaire. Les plus largement adoptés, sont de petits singes et les chats ; il est de nombreuses variétés fantaisistes de chacun, détournées du type origine presque autant que l'est aujourd'hui ce chien déformé qu'on nomme "dachshund". En ce qui concerne les chats, on obtient des variétés étrangement colorées, et l'on est parvenu même à obtenir des produits de la couleur, si remarquablement absente parmi les quadrupèdes, un bleu très net et éclatant.

Nombreux sont aussi les amateurs d'oiseaux, comme il est naturel en une région du globe où l'on en trouve des espèces aussi magnifiquement colorées ; en fait, il n'est nullement impossible que nous devions à leur savant élevage quelques-unes des splendides variétés **[213]** de la faune ailée qui peuple aujourd'hui les forêts de l'Amazone. Certaines dames riches possèdent d'immenses volières, munies de barreaux d'or, dans la cour de leur maison, et emploient tout leur loisir à s'efforcer de cultiver l'intelligence et l'affection de leurs favoris.

Le costume national est simple et peu varié ; il est constitué par un large vêtement flottant qui ressemble assez à celui que l'on porte aujourd'hui en Orient, sauf que le Péruvien portait jadis moins volontiers le blanc et était plus enclin à la couleur que l'Indien moyen de notre temps. Une foule péruvienne en un jour de fête est un spectacle extrêmement brillant dont on ne trouvera l'analogue que chez les Birmans. Les femmes en général montrent une préférence pour les robes bleues ; un vêtement ressemblant beaucoup à celui que les peintres du moyen âge assignaient généralement à

la Vierge Marie est l'un des plus communs à l'époque que nous décrivons. L'étoffe est en général le coton ; bien qu'on emploie également la douce laine du lama et de la vigogne. On fait une sorte de drap très résistant au moyen des fils du maguey, traités chimiquement pour les adapter à cet usage.

La nation péruvienne possède cette faculté de recourir aux méthodes purement mécaniques de calcul rapide qui est une caractéristique de la Race Atlantéenne. On se sert d'une machine arithmétique très semblable à celle qu'emploient si habilement de nos jours les Japonais, et l'on fabrique un équivalent simple et bon marché de cette machine au moyen d'une sorte de frange de corde, munie de nœuds, qui pourrait être l'original de ces *quipus* trouvés par les espagnols **[214]** dans ce même pays des milliers d'années plus tard.

Dans l'étude d'une civilisation antique comme celle que nous exposons, on voit surgir tant de points de ressemblance ou de contraste avec la Vie de notre temps, que la difficulté réside plutôt à décider ce qu'il faut omettre dans l'exposé, que ce que l'on doit y inclure. Il nous est impossible de communiquer à nos lecteurs le sentiment d'intense réalité éprouvé par ceux d'entre nous qui ont vu, mais nous avons confiance de n'avoir pas entièrement échoué à faire revivre, pour quelques-uns, au moins, ce lointain passé pendant un instant. Et l'on se souviendra que nous-mêmes, beaucoup de ceux qui travaillent aujourd'hui dans la Société Théosophique, vivaient à cette époque parmi ces habitants de l'antique Pérou ; nombre d'amis chers que nous connaissons et aimons aujourd'hui, étaient nos amis ou nos parents dans ces temps reculés ; en sorte que le souvenir de tout ce que nous avons essayé de décrire doit être enfoui latent au plus profond du corps causal de beaucoup de nos lecteurs, et il n'est nullement impossible que chez certains d'entre eux cette mémoire puisse être revivifiée au cours d'une réflexion tranquille sur notre description. S'il s'en trouvait qui eussent ce bonheur, ils comprendront combien il est curieux et intéressant de plonger son regard dans ces existences longtemps oubliées, et de voir ce que nous avons acquis, et ce que nous n'avons pas su acquérir depuis lors [64].

À première vue, il semble que, sur bien des points **[215]** importants, il y ait eu régression plutôt que progrès. La vie physique, avec toutes ses conditions extérieures, était sans aucun doute, mieux conçue à cette époque

---

[64] V. appendice IV.

qu'elle ne l'a été depuis, à notre connaissance. Les occasions de service désintéressé et de dévouement, qui s'offraient alors à la classe gouvernante, n'ont peut-être jamais été plus fréquentes ; il faut admettre pourtant qu'aucun effort ou conflit mental n'était nécessaire chez les classes les moins intelligentes, quoiqu'il fût richement récompensé le cas échéant.

Sans doute l'état de l'opinion publique n'est point aussi élevé maintenant, ni le sentiment du devoir aussi fort qu'il l'était alors. Mais il est, en vérité, à peine juste de tenter la comparaison. Nous ne sommes encore qu'une Race comparativement jeune, tandis que celle dont nous venons de faire l'examen était l'une des branches les plus glorieuses d'une Race qui avait depuis longtemps dépassé son adolescence. Nous passons maintenant, à cause de notre ignorance, par une période de difficultés et de tempête, mais, nous aussi, quand l'heure sera venue, après avoir acquis un peu de bon sens, nous en sortirons pour entrer dans une saison de repos et de succès, conformément à la loi de l'évolution, et atteindrons un niveau plus élevé même que le sien.

Il faut nous rappeler que, si belle qu'ait été leur religion, elle ne comprenait, à notre connaissance, rien qu'on puisse appeler occultisme. Les Péruviens n'avaient point acquis du grand Système universel les vues d'ensemble que possèdent ceux qui ont le privilège d'étudier la Théosophie. Quand notre cinquième **[216]** Race-Mère atteindra le même point de sa vie, nous pouvons espérer fermement qu'elle unira, à des conditions physiques aussi bonnes que les leurs, une réelle instruction philosophique, et de plus un développement intellectuel et spirituel supérieur à celui de l'époque,… alors que nous étions membres de cette splendide survivance de la vieille Civilisation atlantéenne, il y a quatorze mille ans.

CHAPITRE XIII

—

DEUX CIVILISATIONS ATLANTÉENNES

LA CIVILISATION TOURANIENNE, DANS LA CHALDÉE ANTIQUE, 19 000 ANS AV. JC

Une autre civilisation nous a intéressés, à sa manière, presque aussi intensément que celle du Pérou ; c'est celle qui naquit dans cette partie de l'Asie qu'on nomma plus tard, la Babylonie ou la Chaldée. Ces deux grands Empires du passé possèdent un trait commun. L'un et l'autre, à l'heure de leur décadence, bien des siècles après le glorieux apogée où il est le plus profitable de les étudier, furent conquis par des peuples, très inférieurs à eux dans l'échelle de la civilisation, qui essayèrent cependant d'adopter, autant qu'ils le pouvaient, les coutumes civiles et religieuses de la race affaiblie qu'ils avaient soumise. De même que le Pérou, découvert par Pizarre, n'était à tous égards qu'une pâle copie du plus ancien Pérou que nous avons essayé de décrire, de même la Babylonie connue de l'étudiant archéologue n'est, en bien des points, qu'une sorte de reflet dégénéré d'un plus grand Empire antérieur.

En bien des points, disons-nous ; non pas en tous. Il est possible qu'au zénith de sa gloire, l'Empire plus récent ait dépassé son prédécesseur en puissance militaire, **[218]** par l'étendue de ses territoires ou de son commerce ; mais à l'égard de la simplicité de la vie, pour la ferveur avec laquelle elle suivait les préceptes d'une remarquable religion, et pour son exacte connaissance des phénomènes naturels, il n'est pas douteux que la race plus ancienne avait l'avantage.

Peut-être serait-il difficile de trouver un plus grand contraste entre deux pays quelconques qu'entre le Pérou et la Babylonie. Dans le premier, le trait le plus saillant est son remarquable système de gouvernement ; la religion ne constitue qu'une partie relativement restreinte de la vie du peuple. En fait, les fonctions civiles des prêtres, comme éducateurs, médecins, fonctionnaires du vaste organisme de l'assistance aux vieillards, prennent une place beaucoup plus importante dans l'esprit de l'observateur, que leur rôle occasionnel dans les services d'actions de grâces, ou d'édification qu'ils accomplissent dans les temples. En Chaldée, au contraire, le système de gouvernement n'est exceptionnel en aucune façon ; l'élément essentiel de la vie étant la religion. Les Chaldéens n'entreprennent rien sans faire

préalablement une démarche religieuse. En fait, la religion du peuple pénètre et domine sa vie à un degré qu'on ne rencontre peut-être que chez les Brahmanes de l'Inde.

On se rappellera que chez les Péruviens, le culte religieux était une forme simple, mais extrêmement belle du culte du Soleil, ou plutôt une adoration de l'Esprit du Soleil ; ses dogmes étaient peu nombreux mais clairs, et son caractère essentiel était l'esprit de joie qu'il répandait sur la vie tout entière. En Chaldée, la religion est plus sévère et plus mystique, et le rituel **[219]** beaucoup plus compliqué. Ce n'est plus le Soleil seul que l'on adore, mais toute l'armée du Ciel ; la religion est, en réalité, un système très compliqué ; elle tend à l'adoration des grands Anges stellaires et comprend, pour servir de guide à la vie pratique de tous les jours, une doctrine étendue et soigneusement élaborée de l'Astrologie.

Écartons, pour le moment, la description de ces temples magnifiques et de leur somptueux rituel, et considérons tout d'abord les rapports de cette étrange religion avec la vie du peuple. Pour bien comprendre son action, il nous faut essayer de saisir la conception chaldéenne de l'Astrologie, et je crois que nous y verrons, somme toute, une conception éminemment saine, que pourraient adopter avec grand avantage les astrologues de nos jours.

L'idée qu'il est possible aux planètes physiques elles-mêmes d'avoir la moindre influence sur les affaires des hommes, n'a jamais, naturellement, été enseignée par aucun des prêtres ou des maitres chaldéens, ni même, à ce que nous avons vu, par les plus ignorants parmi les hommes du peuple, à l'époque ancienne que nous considérons. La doctrine enseignée aux prêtres était une science mathématique, très profondément élaborée dans ses détails, et qui leur était transmise probablement par une tradition qui remontait, au travers d'une ligne ininterrompue de maitres, jusqu'à des Instructeurs antiques qui possédaient une connaissance directe et originale des grands phénomènes naturels. L'idée générale de leur doctrine, est facile à saisir, mais il semble impossible, dans notre espace à trois dimensions, de construire aucune figure **[220]** mathématique qui satisfasse, dans tous ses détails, aux exigences de leur hypothèse, au moins dans l'état actuel de la science dont nous disposons.

L'ensemble du Système solaire, dans son immense complexité, était regardé comme un seul grand Être, et toutes ses parties comme des expressions partielles de ce grand Être. Tous ses éléments constitutifs physiques : le soleil, avec sa merveilleuse couronne, toutes les planètes,

avec leurs satellites, leurs océans, leur atmosphère et les divers éthers qui les enveloppent ; tout cela formait collectivement son corps physique, son expression sur le plan physique. De même le Monde astral collectivement, non pas seulement les sphères astrales appartenant aux planètes physiques, mais aussi toutes les planètes purement astrales de toutes les Chaines du système, telles, par exemple, que les planètes B et F de notre Chaine, constituaient son corps astral, et les Mondes collectivement envisagés du plan mental étaient son corps mental, le véhicule au travers duquel il se manifeste sur ce plan particulier.

Jusqu'ici, l'idée est claire, et répond étroitement à ce qui nous a été enseigné à nous-mêmes, concernant le grand Logos de notre système [65]. Supposons maintenant que, dans ces "corps", sur leurs plans respectifs, chacun possède différents genres ou types de **[221]** matière assez également distribués dans l'ensemble du système. Ces types ne correspondent nullement à notre division familière en sous-plans, division qui ne concerne que le degré de densité de la matière, et nous donne, dans le plan physique, par exemple, les états solide, liquide, gazeux et éthérique de la matière. Au contraire, ces types de matière constituent une série totalement distincte de divisions nouvelles, chacune pouvant renfermer de la matière à tous les états de densité, en sorte que si nous marquons ces types par des chiffres, nous trouvons de la matière solide, liquide et gazeuse du premier type, de la matière solide, liquide et gazeuse du second type, et ainsi de suite.

Il en est ainsi dans tous les plans. Mais, pour plus de clarté, arrêtons pour l'instant notre pensée à un seul plan. L'idée est peut-être plus facile à suivre pour le plan astral. Il a été souvent expliqué que, dans le corps astral d'un homme, on trouve de la matière appartenant à chacun des sous-plans, et que la proportion entre les formes les plus denses et les plus subtiles indique jusqu'à quel degré ce corps est capable de répondre à des désirs plus ou moins grossiers ou raffinés, et montre jusqu'à un certain point le degré de son développement. De même, dans le corps astral de tout homme, on trouve de la matière de ces divers types dont nous avons parlé, et dans ce

---

[65] En fait, nous pouvons dire, immédiatement, que la théorie chaldéenne était, sur ce point, à peu près celle qu'enseignent beaucoup de théosophes de notre temps. M. C. W. Leadbeater, dans son *Précis de Théosophie* et dans son ouvrage *Le Côté caché des choses*, a apporté, à la suite de ses propres recherches, des affirmations concernant les influences planétaires qui sont pratiquement identiques aux croyances professées il y a des milliers d'années (résultat d'investigations analogues), par les prêtres de la Chaldée.

cas, la formule de leur combinaison indique le tempérament de cet homme, s'il est excitable ou calme, sanguin ou lymphatique, patient ou irritable, etc.

Or, la doctrine chaldéenne affirmait que chacun de ces types de matière existant dans le corps astral du Logos, et en particulier la masse d'essence élémentale **[222]** agissant au travers de chaque type, est, jusqu'à un certain point, un véhicule séparé, presque une entité séparée, ayant ses affinités particulières, et capable de vibrer en réponse à des influences qui, fort probablement, n'éveilleraient aucune réponse dans les autres types. Ces types diffèrent entre eux parce que la matière qui les compose fut formée à l'origine, dans différents centres du Logos, et la matière de chaque type est toujours en sympathie très étroite avec le centre auquel elle appartient, en sorte que la moindre altération d'un genre quelconque dans l'état de ce centre est immédiatement reproduite d'une façon ou d'une autre, dans la matière du type correspondant.

Puisque chaque homme possède, en soi, la matière de tous ces types, il est évident que toute modification en toute activité de l'un quelconque de ces grands centres doit à un certain degré affecter tous les êtres du Système, et le degré de cette influence sur chacun dépend de la proportion de la matière du type influencé qui entre dans la composition de son corps astral. Ce qui revient à dire que nous trouvons différents types d'hommes, aussi bien que différents types de matière et qu'en raison de leur constitution même, par la contexture de leur corps astral, certains sont plus sensibles à une influence, d'autres à une autre.

L'ensemble du Système solaire, regardé d'un plan assez élevé, se montre constitué par ces grands centres, environnés chacun d'une énorme sphère d'influence qui indique les limites dans lesquelles la force qui s'épanche est particulièrement active. Chacun de ces centres a une sorte de changement ou de mouvement périodique qui lui est propre, et qui correspond **[223]** peut-être à un niveau infiniment plus élevé, au battement régulier du cœur physique de l'homme. Mais, parce que certains de ces changements périodiques sont beaucoup plus rapides que les autres, il se produit une série curieusement compliquée d'effets, et il a été observé que le mouvement des planètes physiques, dans leurs relations mutuelles, fournit une clef à la disposition de ces grandes sphères à un moment quelconque. En Chaldée, on enseignait que, dans la condensation graduelle de la nébuleuse resplendissante d'où le système était issu, l'emplacement des planètes physiques avait été fixé par la formation de tourbillons, à certains points d'intersection de ces sphères entre elles, et d'après un plan donné.

Les influences émanées de ces sphères diffèrent considérablement par leur qualité, et l'un des modes suivant lesquels cette différence se manifeste, est dans leur action sur l'essence élémentale, à la fois dans l'homme et autour de lui. Que l'on garde dans l'esprit que cette influence s'exerçait sur tous les plans, et non seulement sur le plan astral, bien que nous y restreignions notre attention pour plus de simplicité ; ces influences peuvent avoir, et, certainement, doivent avoir d'autres et de plus importantes lignes d'action qui nous sont actuellement inconnues ; mais cette vérité s'impose à l'attention de l'observateur, que chacune de ces sphères exerce son effet spécial sur les multiples variétés de l'essence élémentale.

L'une, par exemple, stimule fortement l'activité et la vitalité de ces genres d'essence élémentale qui appartiennent spécialement au centre d'où elle émane, tout en entravant en apparence, et en paralysant les **[224]** autres. L'influence d'une autre sphère est puissante sur une série différente d'essences qui appartient à son centre, tout en semblant n'affecter aucunement la série précédente. Il y a toutes sortes de combinaisons et de permutations de ces influences, et l'action de l'une d'entre elles est dans certains cas hautement intensifiée, dans d'autres cas presque neutralisée, par la présence d'une autre.

On demandera, sans aucun doute, si nos prêtres chaldéens étaient fatalistes, si, ayant découvert et calculé l'effet exact de ces influences sur les divers types d'êtres humains, ils croyaient que ces effets fussent inévitables et que la volonté humaine fût impuissante à y résister. Leur propre réponse à cette question était toujours des plus catégoriques ; les influences n'ont certainement, en aucun cas, le pouvoir de dominer la volonté humaine au moindre degré ; tout ce qu'elles peuvent faire est, dans certains cas, de faciliter ou d'entraver l'action de la volonté dans telle ou telle voie. Puisque le corps astral et le corps mental de l'homme sont pratiquement constitués par cette matière vivante et constamment vivifiée que nous appelons maintenant essence élémentale, toute excitation anormale de l'une quelconque des classes de cette essence, ou tout accroissement soudain de son activité doit, sans aucun doute, affecter en quelque degré ses émotions ou ses pensées, ou à la fois les unes et les autres ; et il est évident aussi que ces influences doivent agir différemment sur différents hommes, à cause des combinaisons différentes d'essence élémentale qui ont concouru à leur formation.

Mais on affirmerait, très nettement, qu'en aucun cas **[225]** un homme ne peut être emporté par ces influences vers une ligne particulière d'action sans le consentement de sa volonté, bien qu'il puisse évidemment être aidé ou entravé par elles dans tout effort qu'il tente à un moment donné. Les prêtres enseignaient que l'homme vraiment fort a peu de sujet de s'inquiéter des influences qui se lèvent à l'ascendant, mais que, pour les hommes ordinaires, il vaut, en général, la peine de savoir à quel moment telle ou telle énergie peut être mise en œuvre avec le plus d'avantage.

Ils expliquaient avec soin que les influences ne sont, en elles-mêmes, pas plus que les autres forces de la nature, bonnes ou mauvaises ; comme l'électricité ou toute autre grande force naturelle, elles peuvent aider ou nuire, selon l'emploi qu'on en fait. Et, tout comme nous dirions que certaines expériences ont plus de chances de succès si on les entreprend lorsque l'air est lourdement chargé d'électricité, de même ils disaient qu'un effort impliquant l'usage des forces de notre nature mentale ou émotionnelle accomplira plus ou moins facilement son objet selon les influences prédominantes au moment de son application.

Il était donc toujours entendu que ces facteurs pouvaient être écartés comme quantité négligeable par l'homme à la volonté de fer ou l'étudiant de l'Occultisme vrai ; mais, puisque la majorité de la race humaine s'abandonne sans résistance au jeu des forces du désir, et n'a pas encore acquis rien qui ressemble à une volonté propre, on considérait que leur faiblesse permettait à ces influences d'assumer une importance à laquelle elles n'avaient, en soi, aucun droit.

Ce fait qu'une influence particulière est en action, **[226]** ne rend jamais *nécessaire* un évènement quelconque, mais il le rend *probable*. Par exemple, par le moyen de ce qu'on nomme en astrologie moderne une influence martienne, certaines vibrations de l'essence astrale s'éveillent qui tendent dans le sens de la passion. On pourrait donc prédire surement d'un homme qui a dans sa nature des tendances passionnelles et sensuelles que lorsque cette influence sera à l'apogée de son action, il commettra probablement quelque crime lié à la passion ou à la sensualité ; en aucune façon, on ne sera fondé à dire qu'il est *contraint* à tel crime, mais seulement qu'une condition s'établit qui lui rend plus difficile le maintien de son équilibre. Car cette action sur lui présente un double caractère : non seulement l'essence élémentale qui est *au-dedans* de lui est excitée à une activité plus grande, mais la matière correspondante du plan extérieur est aussi intensifiée, et elle réagit également sur lui.

On donnait fréquemment l'exemple suivant : une certaine variété d'influence peut parfois produire un état donné, en raison du milieu où toutes les formes d'irritabilité nerveuse sont très intensifiées, et l'on constate, en conséquence, une susceptibilité générale. Dans ces circonstances, les disputes éclatent beaucoup plus facilement qu'à l'ordinaire, même pour les plus futiles prétextes, et le grand nombre de gens qui sont toujours sur la lisière de leur équilibre perdent la maitrise d'eux-mêmes, sur d'insignifiantes provocations.

Il peut même arriver, disait-on, que ces influences, s'exerçant sur un mécontentement causé par la jalousie ignorante, l'excite et la provoque à un éclat de frénésie **[227]** populaire d'où pourraient résulter des désastres considérables. Il est visible que cet avertissement, donné il y a des milliers d'années, n'est pas moins nécessaire aujourd'hui ; car c'est de cette façon que les Parisiens en 1870 furent poussés à s'élancer par les rues aux cris de "À Berlin !" et c'est ainsi que s'élève souvent le cri furieux de "Din, din !" qui soulève si aisément le fanatisme insensé d'une foule mahométane non civilisée.

L'astrologie de ces prêtres chaldéens était donc principalement consacrée au calcul de la position et de l'action de ces sphères d'influence, en sorte que sa fonction essentielle était plutôt de fixer une règle de conduite que de prédire l'avenir ; ou tout au moins, les prédictions qu'elle donnait étaient plutôt de tendances que d'évènements précis, au lieu que l'Astrologie moderne semble se consacrer plutôt à la prophétie des évènements.

Il n'est pas douteux, cependant, que les Chaldéens n'eussent raison en affirmant que la puissance de la volonté humaine est capable de modifier la destinée tracée d'avance par son karma. Le Karma peut conduire l'homme au sein d'un certain milieu, ou l'amener sous certaines influences, mais il ne peut jamais le contraindre à commettre un crime, bien qu'il puisse le placer de telle sorte qu'il lui faille une grande résolution pour éviter ce crime. Il nous semble donc que ce que l'astrologie pouvait faire alors, et elle le peut encore aujourd'hui, c'était d'avertir l'homme des circonstances sous l'influence desquelles il se trouvera placé à telle ou telle époque : mais une prophétie précise des actes qu'il accomplira **[228]** sous ces influences ne peut, en théorie, qu'être basée sur des probabilités, quand bien même nous reconnaissons que ces probabilités approchent de très près la certitude, dans le cas de l'homme ordinaire et sans volonté, que nous rencontrons si fréquemment dans les rues.

Les calculs de ces prêtres du temps passé leur permettaient de dresser, chaque année, une sorte d'almanach officiel, d'après lequel la vie entière de la Race était réglée dans ses grandes lignes. Ils décidaient de l'époque où les travaux agricoles pouvaient le plus surement s'entreprendre ; ils proclamaient les moments principaux de l'élevage des animaux et de la culture des plantes ; ils étaient les médecins aussi bien que les instructeurs du peuple, et savaient exactement sous quelles combinaisons d'influences leurs divers remèdes pouvaient s'administrer avec la plus grande efficacité.

Ils partageaient leurs fidèles en classes et assignaient chacune à ce que l'on appellerait aujourd'hui sa planète gouvernante ; leur calendrier était plein de conseils adressés à ces diverses classes, comme, par exemple : "Le septième jour, ceux qui adorent Mars doivent être particulièrement vigilants à l'égard de l'irritation sans cause." Ou bien : "Du douzième au quinzième jour, il y aura danger inusité d'irréflexion dans les affaires se rapportant aux affections, surtout pour les adorateurs de Vénus," et ainsi de suite. Nous ne pouvons douter que ces avertissements fussent d'une grande utilité pour la masse du peuple, si étrange qu'un système tellement élaboré de précautions contre d'aussi infimes circonstances puisse apparaitre à quelques-uns d'entre nous aujourd'hui. **[229]**

De cette division particulière du peuple en types correspondant aux planètes qui indiquent la position du centre de l'influence à laquelle on était le plus sensible, découlait la disposition tout aussi curieuse du service des temples et du culte individuel des fidèles. Certaines heures étaient désignées, chaque jour, pour la prière, réglées par les mouvements apparents du soleil, et, observées également par tous ; au lever du soleil, à midi, au coucher du soleil, les prêtres des temples chantaient certaines antiennes et les plus religieux parmi le peuple se faisaient un devoir d'être régulièrement présents à ces courts services, tandis que ceux qui ne pouvaient y assister observaient néanmoins chacune de ces heures, par la récitation de quelques phrases pieuses de louange ou de prière.

Mais, à côté de ces observances, qui semblent avoir été communes à tous les Chaldéens, chaque fidèle avait ses prières propres à offrir à la divinité particulière à laquelle il était attaché par sa naissance ; et le temps de ces prières variait constamment avec le mouvement de sa planète. Le moment où elle traversait le méridien semble avoir été considéré comme le plus favorable de tous, et ensuite les quelques minutes qui suivaient immédiatement son lever ou précédaient son coucher. On pouvait toutefois l'invoquer à un moment quelconque tandis qu'elle était au-dessus de

l'horizon, et même quand elle se trouvait au-dessous de l'horizon, la divinité de la planète n'était point complètement hors d'atteinte, quoique dans ce cas on n'eût recours à elle que dans un besoin urgent, et que le cérémonial fût entièrement différent.

Les calendriers spéciaux préparés par les prêtres, **[230]** pour les adorateurs de chacune de ces Divinités planétaires contenaient des prescriptions détaillées à l'égard des heures convenables à la prière et des versets qu'il convenait de réciter à chacune. Ce qu'on pourrait appeler une sorte de bréviaire périodique était publié pour chaque planète, et tous ceux qui étaient attachés à cette planète prenaient grand soin de s'en procurer un exemplaire. À dire vrai, ces calendriers étaient beaucoup mieux que de simples mémorandums des heures de prières ; ils étaient préparés sous des conditions stellaires particulières (chacun sous l'influence de sa divinité propre) et étaient réputés porteurs de diverses propriétés talismaniques, si bien que le fidèle d'une planète portait toujours son dernier calendrier sur lui.

Il s'ensuivait donc que le fidèle de l'antique religion chaldéenne n'avait pas une heure de prière ou d'adoration qui fût régulièrement la même, jour après jour, comme il arrive chez nous ; le moment consacré à ses exercices religieux était variable, et se présentait parfois le matin, tantôt à midi, tantôt dans la soirée, ou même à minuit. Mais, à quelque moment qu'elle fût fixée, il ne manquait pas de l'observer ; si incommode que fût cette heure, à l'égard de ses affaires, de son plaisir, ou de son repos, le Chaldéen aurait cru commettre une grave infraction à son devoir, s'il avait oublié de la consacrer à son usage. Pour autant que nous ayons pu l'observer, il n'avait aucunement dans l'esprit la pensée que l'ange de la planète ressentirait, comme un outrage, cette négligence de l'heure, ou même qu'il fût possible à cette divinité d'être accessible à la colère ; son idée était plutôt qu'à ce moment-là **[231]** la divinité répandait une bénédiction et qu'il eût été non seulement stupide, mais ingrat de perdre une occasion si bienveillamment offerte.

Ce n'était là pourtant que le culte individuel du peuple ; il y avait en outre de grandes et magnifiques cérémonies publiques : chacune des planètes avait sous son empire au moins deux grands jours de fête dans l'année, et le soleil et la lune en possédaient un bien plus grand nombre. Chaque Esprit planétaire avait ses temples dans toutes les provinces de l'Empire et aux occasions ordinaires ses fidèles se contentaient de visiter fréquemment le plus voisin ; mais, à ces grandes fêtes, d'immenses multitudes s'assemblaient dans une vaste plaine située dans le voisinage de

la capitale, où s'élevait un groupe de temples magnifiques, d'un caractère absolument unique.

Ces édifices retiennent à bon droit l'attention, comme de beaux spécimens d'un style d'architecture préhistorique ; mais leur plus grand intérêt réside en ce fait que leur disposition était évidemment destinée à reproduire celle du Système solaire et que, lorsqu'on a une fois compris le principe de cette disposition, on y voit la preuve que ses architectes possédaient une profonde connaissance de cette science. Le plus grand et le plus splendide de tous ces temples est celui du soleil, énorme édifice qu'il sera bientôt nécessaire de décrire plus en détail. Les autres, érigés à des distances croissantes de celui-ci, peuvent sembler, au premier regard, disposés seulement au gré de la commodité et non suivant un plan d'ensemble.

Un examen plus soigneux révèle pourtant qu'il y a un plan et un plan remarquable ; que non seulement **[232]** les distances croissantes des temples mineurs au principal sont conformes à une raison mathématique précise et ont une signification spéciale, mais même que les dimensions relatives de certaines portions importantes de ces sanctuaires ne sont pas accidentelles, car elles reproduisent respectivement le volume des planètes et leurs distances à l'orbe solaire.

Or, il est évident, pour quiconque possède la moindre connaissance de l'astronomie, que toute tentative en vue de construire à l'échelle de la réalité une représentation du système solaire, est d'avance vouée à l'échec, c'est-à-dire si les temples sont destinés au culte comme nous le comprenons. La différence de volume entre le soleil et les autres astres de son système est si énorme, et les distances qui les séparent si colossales, qu'à moins de réduire des temples à la dimension d'une maison de poupées, aucun pays ne serait assez grand pour contenir le Système tout entier. Comment donc le Sage chaldéen qui conçut ce merveilleux groupe de temples réussit-il à vaincre ces difficultés ? Précisément, comme le font les dessinateurs dans nos manuels modernes d'astronomie, en employant deux échelles distinctes, mais en conservant leurs proportions relatives dans le tracé de chacune. Il n'existe rien dans ce merveilleux monument de la science antique qui nous prouve que son architecte connaissait les grandeurs et les distances *absolues* des planètes, bien qu'il soit très possible qu'il ait eu cette connaissance ; ce qui est certain c'est qu'il connaissait parfaitement leurs volumes et leurs distances *relatives*. On lui avait enseigné, ou bien il avait lui-même découvert, la loi de Bode. Jusqu'où sa science **[233]** atteignait au-delà de ce

fait, nous ne pouvons que le conjecturer, sauf qu'il doit certainement avoir possédé quelque connaissance des grandeurs des planètes, bien que sa conception, sur ce point, différât à certains égards de celle qu'on accepte aujourd'hui.

Les sanctuaires consacrés aux planètes intérieures formaient une sorte de groupe irrégulier qui semblait très voisin des murs du grand Temple du Soleil ; tandis que ceux des gigantesques membres éloignés de la famille solaire étaient disposés, çà et là, à des distances croissantes sur la vaste plaine et le représentant du lointain Neptune se perdait presque dans la distance. Les édifices étaient d'un dessin différent, et il n'est pas douteux que chaque différence n'eût sa signification propre, même si, dans bien des cas, nous n'avons pu la discerner. Tous, pourtant, possédaient un trait commun ; ils étaient surmontés d'un dôme central hémisphérique, qui devait sans doute avoir quelque rapport spécial à l'astre qu'il représentait.

Tous ces hémisphères sont brillamment colorés ; chacun porte la couleur que la tradition chaldéenne assigne à sa planète particulière. Le principe qui a présidé au choix de ces couleurs est loin de nous être clair, mais nous aurons à y revenir quand nous examinerons les grandes fêtes religieuses. Ces dômes n'ont aucunement la même relation avec les dimensions des temples auxquels ils appartiennent, mais si on les compare entre eux, on constate qu'ils répondent étroitement aux grandeurs des planètes qu'ils représentent. En ce qui concerne Mercure, Vénus, la Lune et Mars les mesures chaldéennes des grandeurs relatives répondent exactement aux nôtres ; mais Jupiter, **[234]** Saturne, Uranus et Neptune, bien qu'immensément plus grands que le groupe intérieur, sont nettement plus petits qu'ils ne l'auraient été, si on les avait édifiés à la même échelle, conformément à nos calculs à nous.

Ce fait peut avoir son explication dans l'usage d'une échelle différente pour ces énormes planètes, mais il nous semble beaucoup plus probable que les proportions chaldéennes étaient les vraies et que notre astronomie moderne a considérablement exagéré le volume de ces planètes. Il est presque établi aujourd'hui que la surface visible de Jupiter et de Saturne n'est que celle d'une profonde et dense enveloppe de nuages, et non pas le corps même de la planète ; s'il en est ainsi, la représentation chaldéenne de ces globes est aussi exacte que le reste de leur système. Un autre argument favorise une telle supposition : c'est que, si on l'accepte, la densité, extraordinairement basse assignée communément par nos astronomes aux

planètes extérieures, serait ramenée à une unité plus approchée avec celle des autres planètes, de nous connues.

Un certain nombre de détails concourent à nous prouver quelle compréhension approfondie du Système devait posséder l'architecte de ces merveilleux temples. Vulcain, la planète intra-mercurienne, s'y trouvait représentée, et la place où notre terre aurait dû se trouver, était occupée par le temple de la Lune, vaste édifice, dont la coupole hémisphérique apparaissait bien réduite, à l'échelle des autres planètes. Tout auprès de ce temple de la Lune, s'élevait un dôme isolé de marbre noir, soutenu par des colonnes, et qui, d'après ses dimensions, semblait destiné à typifier la **[235]** Terre, mais aucun sanctuaire quelconque n'y était attaché.

Dans l'espace (très exactement calculé) qui sépare Mars de Jupiter, on ne voit aucun temple, mais un certain nombre de colonnes, dont chacune est terminée par un petit dôme, hémisphérique comme les autres ; ces dômes minuscules représenteraient, selon notre conjecture, les astéroïdes. Chaque planète possédant des astéroïdes en a l'indication exacte au moyen de dômes secondaires, de proportions identiques, disposés autour du dôme central, et les anneaux de Saturne sont aussi nettement représentés.

Les jours de grande fête de l'une des planètes, tous les fidèles de la Divinité correspondante (nous dirions aujourd'hui les personnes nées sous cette planète), portent par-dessus leur robe, ou à sa place, un manteau ou surplis de la couleur considérée comme étant consacrée à la planète. Ces couleurs sont extrêmement brillantes ; l'étoffe a une sorte d'éclat comme le satin, l'effet est à l'ordinaire très brillant, d'autant que beaucoup de ces couleurs ont une autre teinte sous-jacente, comme nos étoffes de soie changeante. La liste de ces couleurs présentera quelque intérêt, encore que la raison qui a guidé ce choix, nous l'avons déjà dit, ne soit pas toujours évidente.

La robe portée par les adeptes du Soleil est d'une étoffe de soie délicate et splendide, tout entretissée de fils d'or, ce qui la fait ressembler à un véritable drap d'or. Mais le drap d'or, tel que nous le connaissons aujourd'hui, est d'une texture épaisse et raide, au lieu que cette étoffe est si flexible qu'elle peut se plier comme de la mousseline. **[236]**

La couleur de Vulcain est un jaune feu, brillant, riche et particulier, désignant sans doute l'extrême proximité où Vulcain se trouve du Soleil, et les conditions caloriques de la vie qui doivent y régner.

Mercure est symbolisé par un orange éclatant, panaché de jaune citron, teintes que l'on voit assez fréquemment dans l'aura de ses adeptes, aussi bien que dans leurs vêtements ; mais, tandis qu'en certains cas, ces couleurs auriques prédominantes semblent expliquer ce choix, dans d'autres cas cette explication n'est pas possible.

Les adeptes de Vénus sont vêtus d'un pur et charmant bleu de ciel, avec une trame de fil vert pâle qui donne un effet nacré, aux mouvements de ceux qui les portent.

Le vêtement de l'adepte de la Lune est naturellement blanc, mais avec des fils d'argent, si nombreux qu'on pourrait l'appeler un drap d'argent, comme, celui du Soleil un drap d'or. Pourtant, dans certaines lumières, cette robe a de superbes ombres d'un mauve pâle qui relèvent considérablement sa beauté.

Mars revêt assez justement ses fidèles d'un splendide écarlate, mais avec une trame fortement carminée qui semble se substituer à l'autre nuance quand on le regarde sous un certain aspect. Cette couleur est des plus distinctes, et n'a rien de commun avec celles de Vulcain ou de Mercure. Elle peut avoir été suggérée, soit par l'aspect de l'aura, soit par la couleur rougeâtre de la planète physique.

Jupiter donne à ses enfants une étoffe d'un merveilleux bleu violet, douée d'un éclat doux et toute mouchetée **[237]** de minuscules points argentés. Il n'est pas facile d'assigner aucune raison à ce choix, à moins, toutefois qu'il ne soit dû à des associations auriques.

Les fidèles de Saturne sont vêtus d'un vert clair analogue à celui de certains couchers de soleil, avec des ombres gris perle, et ceux d'Uranus portent un somptueux bleu profond, cette inimaginable couleur du Sud Atlantique, que nul ne connait s'il ne l'a vue. Le manteau assigné à Neptune est le moins remarquable de tous, car il n'est qu'un simple indigo, foncé et uni ; toutefois, sous une clarté intense, il acquiert, lui aussi, une richesse inattendue.

Aux grandes fêtes de l'une de ces planètes, ses adeptes se présentent en grand costume, et défilent en procession jusqu'à son temple, couverts de guirlandes de fleurs, portant des bannières et des sceptres dorés, et remplissant l'air de chants sonores. Mais la plus somptueuse cérémonie de toutes est une des fêtes du Dieu Soleil : le peuple se rassemble, chacun revêtu du splendide manteau de sa divinité tutélaire, et l'immense multitude

accomplit solennellement la procession autour du Temple solaire. À cette occasion, les adorateurs du Soleil remplissent et débordent l'immense sanctuaire. Vient ensuite, hors des murs, la troupe des fidèles de Vulcain, autour d'eux ceux de Mercure, puis ceux de Vénus, et ainsi de suite, chaque planète étant représentée dans son rang, conformément à son éloignement du Soleil. L'ensemble du peuple, ainsi disposé en cercles concentriques de couleurs brillantes s'ébranle lentement, continument, comme une colossale roue vivante, et sous le flot d'éclatante lumière déversé **[238]** par le soleil presque tropical, ils formaient peut-être le plus beau spectacle que le monde ait jamais contemplé.

Pour pouvoir exposer, en quelque sorte, les cérémonies plus intéressantes encore qui se déroulaient en ces occasions dans le grand temple du Soleil, il faut que nous essayions de décrire l'aspect intérieur et extérieur de ce temple. Son plan général est conçu sur la forme de la croix, avec un vaste espace circulaire (couvert par le dôme hémisphérique) à l'intersection des bras de la croix. Nous en aurons une image plus exacte si, au lieu de penser à l'église cruciforme ordinaire, avec sa nef, son chœur, son transept, nous nous représentons une grande salle circulaire surmontée d'un dôme, comme la salle de lecture du British Museum, et si nous imaginons quatre nefs immenses s'ouvrant vers les quatre points cardinaux. Les bras de la croix sont d'égale grandeur. Retenant cette portion de l'image, il y faut ajouter ensuite quatre grandes ouvertures, entre les bras de la croix, conduisant à de vastes salles, dont les murs se recourbent pour se rencontrer à leur extrémité, de façon à donner à leur plancher la forme d'un immense pétale de fleur. En fait, le plan du temple est une croix aux bras égaux ; posée sur une fleur simple à quatre pétales, les bras étendus dans l'interstice qui sépare les pétales.

Un homme, debout au centre, sous le dôme, verrait donc s'ouvrir devant lui de longues perspectives dans toutes les directions. L'édifice tout entier est orienté avec précision, de telle sorte que les bras de la croix sont exactement tendus vers les points cardinaux. L'extrémité sud reste ouverte, et forme l'entrée principale : **[239]** elle fait face au maitre-autel qui occupe l'extrémité de la branche septentrionale. Les branches de l'Est et de l'Ouest contiennent des autels aussi, mais de dimensions beaucoup plus réduites que l'autel principal de l'extrémité nord.

Ces autels de l'Est et de l'Ouest semblent répondre aux mêmes intentions que ceux que l'on dédie à la sainte Vierge et à saint Joseph dans une cathédrale catholique, car l'un d'eux est consacré au Soleil et l'autre à la

Lune, et certains des services quotidiens s'y célèbrent. Le maitre-autel septentrional est, toutefois, celui autour duquel s'assemblent les foules les plus nombreuses, où les plus belles cérémonies sont célébrées ; son arrangement et son mobilier sont curieux et de nature à nous intéresser.

Sur le mur situé derrière lui, à la place occupée par le "vitrail d'orient" d'une église ordinaire… sauf que-nous sommes au Nord… est suspendu un immense miroir concave, beaucoup plus grand que tous ceux, que nous avons observés jusqu'ici. Il est fait de métal, très probablement d'argent, et poli au plus haut point possible. En fait, nous avons remarqué que le soin qu'on en prend pour le conserver brillant et net de toute poussière, est considéré comme un devoir religieux des plus rigoureux. Comment un miroir aussi énorme a-t-il été si parfaitement coupé, comment a-t-on pu empêcher que son poids formidable ne le déforme : ce sont là des problèmes qui offriraient de sérieuses difficultés à nos techniciens modernes, et qui ont été résolus avec succès par les Chaldéens de cette époque reculée.

Au-dessus de l'immense bras septentrional de la **[240]** croix, se trouve une fente étroite ouverte au ciel libre, en sorte que la lumière de toute étoile passant exactement au méridien, darde ses rayons dans le temple et tombe sur le grand miroir. On sait que tout miroir concave forme, à son foyer, une image de tout ce qui s'y trouve reflété, et ce principe est habilement utilisé par les prêtres. Telle est probablement l'explication qu'ils auraient eux-mêmes fournie, en vue de concentrer et d'appliquer l'influence de chaque planète au moment de sa plus grande puissance. Un piédestal, portant un brasier, est fixé dans le sol, au-dessous du foyer du miroir et, au moment même du passage d'une étoile au méridien, quand elle envoie ses rayons au travers de la fente du toit, on jette un peu d'encens parfumé sur les charbons ardents. Une colonne de légère fumée grise s'élève aussitôt, et au milieu de ce nuage, on voit briller l'image perceptible de l'étoile. Alors les fidèles courbent le front, et le chant joyeux des prêtres éclate. En fait, cette cérémonie nous rappelle jusqu'à un certain point l'élévation de l'hostie dans une église catholique.

Lorsqu'il est nécessaire, une autre machine entre en action : un miroir de forme circulaire, que l'on peut abaisser du toit au moyen de cordes, de manière à lui faire occuper exactement le foyer du grand miroir. Ce miroir reçoit l'image de la planète et, en le faisant basculer, la lumière concentrée par le miroir concave est dirigée vers certains points du sol du temple. En ces endroits, on étend les malades pour lesquels on considère que cette

influence particulière sera thérapeutique, tandis que le prêtre prie l'Esprit planétaire de verser sur eux, la guérison et la force. **[241]**

Sans aucun doute, des cures récompensent leurs efforts, bien qu'il soit très possible que la foi ait une grande part dans ce succès.

Certains feux sacrés sont allumés de semblable façon, lorsque le soleil lui-même passe au méridien, bien que l'une des plus intéressantes cérémonies de cette nature s'accomplisse toujours sur l'autel occidental. Sur cet autel brille sans cesse ce que l'on appelle le "feu sacré de la Lune", qu'on ne laisse s'éteindre qu'une fois l'année, la nuit qui précède l'équinoxe du printemps. Le matin suivant, les rayons du soleil, au travers d'un orifice qui surmonte l'autel d'Orient, tombent directement sur celui d'Occident, en sorte qu'au moyen d'un globe de verre rempli d'eau, que l'on suspend sur leur trajet et qui agit comme une lentille, le soleil, lui-même, allume à nouveau le feu sacré de la Lune, que l'on entretient pieusement pendant toute une année.

La surface intérieure du grand dôme est peinte en une représentation du ciel nocturne et, grâce à un mécanisme compliqué, les constellations principales se meuvent à sa surface avec les mouvements mêmes des étoiles réelles dans le ciel extérieur. Ainsi, à toute heure du jour, ou par une nuit brumeuse, on put toujours savoir, dans le temple, la position précise des signes du zodiaque, et des diverses planètes qui leur sont associées. Des corps lumineux représentent les planètes et, aux jours plus anciens des Mystères, ces corps étaient des matérialisations réelles produites par les Maitres, et qui se déplaçaient librement dans l'air. Mais, dans ces deux cas, à l'époque plus tardive où des hommes moins évolués ont pris la place de ces **[242]** grands Êtres, on trouva difficile ou impossible d'assurer le mouvement voulu à ces matérialisations, et elles furent remplacées par d'ingénieux artifices mécaniques, une sorte de système planétaire de dimensions gigantesques. L'extérieur de cet énorme dôme est recouvert de minces plaques d'or ; et il est remarquable qu'un effet spécial de diaprures était produit à sa surface, évidemment destiné à représenter ce qu'on a appelé les "feuilles de saule" ou les "grains de riz" du soleil.

Un autre trait intéressant de ce temple est une salle ou crypte souterraine, réservée à l'usage exclusif des prêtres, apparemment en vue de la méditation et du développement intérieur. La seule lumière admise dans cette crypte traverse d'épaisses plaques d'une substance analogue au cristal, diversement colorées, enchâssées dans le sol du temple, mais grâce aux dispositions prises pour refléter les rayons du soleil au travers de cette

substance, lorsque cela est nécessaire, le prêtre, qui effectue sa méditation, laisse cette lumière réfléchie se poser sur les divers centres de son corps, parfois sur celui qui occupe l'espace entre les deux yeux, parfois sur la base de la colonne vertébrale. Il est évident que la couleur particulière de la lumière employée dépend non seulement de l'objet poursuivi, mais de la planète, ou du type d'influence à laquelle le prêtre appartient. Il est à remarquer aussi, que le thyrse, ou verge chargée de feu électrique ou vital, est en usage, ici, comme il le sera dans les Mystères de la Grèce.

Un point intéressant de l'étude de cette antique religion est l'effort, tenté par elle, pour comprendre avec **[243]** exactitude ce que les Maitres avaient entendu par l'Ange ou l'Esprit d'une étoile. Une recherche quelque peu approfondie montre que ces expressions, bien que parfois synonymes, ne le sont cependant pas toujours, car il semble que se soient groupées au moins trois conceptions nettement différentes sous cette unique appellation : l'Esprit d'une planète.

En premier lieu, les Chaldéens croient qu'il existe, liée à chacune des planètes, une Entité non développée, semi-intelligente et pourtant extrêmement puissante, que la meilleure expression de notre terminologie théosophique désignera sous ce terme : l'essence élémentale collective de cette planète, envisagée comme une unique et énorme créature. Nous savons que, dans le cas d'un homme, l'essence élémentale qui entre dans la composition de son corps astral devient, à bien des égards, une entité séparée que l'on a parfois appelée l'élémental du désir ; que ses nombreux types et ses classes diverses se combinent en une entité temporaire, capable d'une action définie en vue de sa défense propre, comme par exemple pour s'opposer au processus de désagrégation qui suit la mort. Si, de la même façon, nous pouvons concevoir que la totalité des règnes élémentaux possèdent une vie unique dans chaque planète, nous aurons exactement saisi la théorie enseignée par ces anciens Chaldéens à l'égard de cette première variété de l'Esprit planétaire, pour laquelle le nom d' "Élémental planétaire" serait beaucoup plus exact. C'est l'influence (ou peut-être le magnétisme) de cet Élémental planétaire, qu'ils s'efforcent de localiser sur les malades, souffrant de certains maux, ou d'enfermer dans un talisman pour un usage à venir. **[244]**

Les prêtres affirment que les planètes physiques que nous pouvons voir servent de curseurs pour indiquer la position ou la condition des grands centres dans le corps du Logos Lui-même, et aussi que, par le canal de chacun de ces grands centres, se déverse dans notre monde l'un des dix types

d'essence dont, selon eux toute chose est formée. Chacun de ces types d'essence, si on l'envisage en lui-même, est associé à une planète, et c'est ce type d'essence que l'on désigne aussi sous le nom d'Esprit de la planète, autre sens, très différent du premier, donné à cette expression. Ils disent alors que l'Esprit de chaque planète est omniprésent dans toute l'étendue du Système solaire ; il agit en chaque homme et se manifeste dans ses actes ; il se révèle dans certaines plantes ou formes minérales, et leur donne leurs propriétés distinctives. Naturellement, c'est sur cet "Esprit de la planète" en l'homme que peut agir la condition vibratoire du grand centre auquel il appartient, et c'est conformément à cette acception que tous leurs conseils astrologiques sont donnés.

Cependant, lorsque les Chaldéens invoquent la bénédiction de l'Esprit d'une planète, ou s'efforcent, par une méditation fervente et pleine d'adoration, de s'élever vers Lui, ils emploient cette expression dans une troisième acception. Ils pensent que chacun de ces centres donne naissance à toute une hiérarchie de grands Esprits, agissant par leur entremise, et qu'à la tête de chacune de ces hiérarchies se tient un Grand Être qui répond mieux que tous les autres à l'appellation d'Esprit de la planète, ou, plus fréquemment d'Ange de l'étoile. C'est sa bénédiction que recherchent **[245]** ceux qui sont plus spécialement nés sous son influence. Il est pour eux ce que le chrétien sincère appelle les Archanges, les "Sept Esprits devant le trône de Dieu", c'est-à-dire le puissant Ministre du pouvoir divin du Logos, un canal au travers duquel cette ineffable splendeur se manifeste. On répétait, à voix basse, qu'au cours de la fête d'une planète particulière, dans ce grand temple, lorsque au moment fixé l'image de l'Étoile apparaissait brillante au sein du nuage d'encens, ceux dont les yeux étaient ouverts par la ferveur de leur adoration avaient vu parfois la forme puissante de l'Ange stellaire se dresser au-dessous de l'orbe lumineuse, en sorte qu'elle brillait sur son front, tandis qu'il abaissait un regard plein de tendresse sur ces adorateurs que leur évolution rattachaient si étroitement à lui.

On croyait dans cette antique religion, qu'en certains cas assez rares, il était possible à des hommes hautement développés, pleins d'une adoration et d'une consécration sincères à leur Ange, de s'élever, par l'effort d'une longue et persistante méditation, de leur monde jusqu'au sien, de changer le cours de leur évolution et d'obtenir de renaitre, non plus sur cette terre, mais sur la sienne ; les annales du temple conservaient les récits de prêtres qui avaient accompli cela, et franchi la zone de la compréhension humaine. On ajoutait qu'une fois ou deux dans l'histoire, ce même progrès avait eu lieu, à

l'égard d'un Ordre plus élevé encore de Divinités stellaires, qu'on regardait comme appartenant aux étoiles fixes, bien au-delà, du Système solaire lui-même ; mais c'étaient là, pensait-on, des envolées hasardeuses dans l'inconnu, **[246]** et les plus qualifiés des grands prêtres s'abstenaient de les conseiller.

Pour étrange que ces méthodes puissent nous paraitre aujourd'hui, si différentes qu'elles soient de tout ce que notre étude théosophique nous enseigne, il serait puéril de notre part de vouloir les critiquer, ou de douter qu'elles pussent être aussi efficaces que les nôtres pour ceux auxquels elles s'adressaient. Nous savons que dans la grande Fraternité blanche, il y a des Maitres, et que si les qualités requises pour chaque pas en avant sur le *Sentier* sont les mêmes pour tous les candidats, chaque instructeur, cependant, adopte pour ses élèves la méthode de préparation qu'il juge la meilleure ; et, puisque tous ces sentiers conduisent au sommet de la montagne, il ne nous appartient pas de décider lequel est le plus court ou le meilleur pour notre voisin. Pour chaque homme, il n'est qu'un *Sentier* qui soit le plus court, mais sa détermination dépend du point initial de sa route. S'attendre à ce que tous retournent à notre point de départ et suivent notre propre chemin, serait tomber dans l'illusion, née de l'ignorance et de la vanité qui aveugle les yeux du sectaire étroit. Il ne nous a pas été enseigné d'adorer les grands Anges stellaires ou de placer devant nous, comme but, la possibilité d'entrer dans l'évolution des Dévas, à un stade encore assez peu avancé, mais il ne faut jamais oublier qu'il existe d'autres voies dans l'occultisme, à côté de cette forme particulière que la Théosophie nous a présentée et que nos connaissances sont très limitées, même à l'égard de notre propre ligne.

Peut-être vaudrait-il mieux éviter tout à fait l'usage **[247]** du mot culte quand nous décrivons le sentiment qui animait les Chaldéens envers les grands Anges stellaires, car, dans l'Occident, il éveille toujours des conceptions erronées ; c'était plutôt cette affection, cette vénération, ce dévouement absolu que nous avons pour les Maitres de la Sagesse.

Cette religion de la Chaldée exerçait une action profonde sur le cœur de son peuple et produisait indubitablement, dans la majorité des cas, des vies réellement bonnes et morales. Ses prêtres étaient des hommes d'une grande science, à leur manière, et suivant certaines lignes de pensée ; leurs études historiques et astronomiques étaient profondes et ils envisageaient assez justement ces deux sciences, en conjonction l'une avec l'autre, classant toujours les évènements historiques, d'après leur bien supposé, avec les

divers cycles astronomiques. Ils étaient assez versés en chimie également et utilisaient quelques-unes de ses réactions dans leurs cérémonies.

Nous avons remarqué un cas où un prêtre [66], aperçu debout sur le toit plat de l'un des temples, invoquait, dans une adoration personnelle, l'un des Esprits planétaires. Il tenait à la main un long bâton dont le bout avait trempé dans une substance à l'aspect bitumineux et commença son invocation en inscrivant sur le sol avec ce bâton, le signe astrologique de la planète ; cette substance laissa une trace phosphorescente brillante sur la surface de pierre ou de plâtre. **[248]**

En général, chaque prêtre adoptait une ligne particulière d'étude où il se spécialisait. Un certain groupe adoptait la médecine et étudiait assidument les propriétés des diverses herbes et des drogues, lorsqu'on les préparait sous telle ou telle combinaison d'influences stellaires ; un autre s'adonnait exclusivement à l'agriculture, déterminait quel sol convenait mieux à certaines céréales, et comment on pouvait l'améliorer ; il étudiait aussi la culture de toutes sortes de plantes utiles et la production de variétés nouvelles, expérimentant sur la rapidité de leur croissance, sous des verres de couleurs diverses, etc. Cette idée de l'emploi de la lumière colorée, pour hâter la croissance, était commune à plusieurs des anciennes races atlantéennes et était l'une des branches de la science enseignée à l'origine dans Atlantis même. Une autre section s'organisait en une sorte de bureau météorologique et prédisait avec une exactitude remarquable les changements ordinaires de la température, aussi bien que les troubles spéciaux tels qu'orages, cyclones, tornades. Plus tard, ce groupe devint une sorte de ministère, et les prêtres dont les prédictions ne se vérifiaient pas, étaient déposés pour incapacité.

Les Chaldéens attachaient une importance énorme aux influences prénatales ; on enseignait à la mère à se retirer, et à vivre une sorte de vie semi-monacale pendant plusieurs mois avant et après la naissance de l'enfant. Les méthodes pédagogiques ne sont pas, comme au Pérou, directement confiées aux mains des prêtres, bien que ce soient eux qui déclarent, suivant leurs calculs, aidés évidemment, en certains cas, par la vision clairvoyante, quelle planète influencera la vie **[249]** d'un enfant. Les enfants attachés à une planète donnée suivent les cours de l'école concernant cette planète et reçoivent les leçons de maitres du même type qu'eux-mêmes,

---

[66] Érato, l'un des membres de la Société Théosophique, dont quelques existences sont rapportées dans les *Déchirures dans le voile du Temps*, publiées par *Le Théosophist* et par *La Revue Théosophique*.

en sorte que les enfants de Saturne, par exemple, ne sont jamais les élèves d'une école dédiée à Jupiter, ou les enfants de Vénus confiés à un adepte de Mercure. L'enseignement donné à ces tempéraments divers diffère considérablement, le but étant, dans chaque cas, de développer les bonnes qualités et de contrebalancer les faiblesses que la longue expérience des maitres espérait de ce tempérament particulier, chez un garçon ou une fille.

L'objet de l'éducation, pour eux, est presque entièrement la formation du caractère. La simple communication de la connaissance occupait une position tout à fait secondaire. On enseignait à tous les enfants la curieuse écriture hiéroglyphique du pays et les rudiments de l'arithmétique élémentaire, mais en dehors de cela, aucun enseignement que nous puissions proprement dénommer scolaire. On apprenait par cœur de nombreux préceptes religieux ou plutôt moraux, qui tous indiquaient quelle conduite devait suivre un "fils de Mars", ou de Vénus, ou de Jupiter, selon le cas, dans les diverses conditions possibles de la vie ; et la seule littérature mise à l'étude était un commentaire volumineux de ces préceptes, plein d'interminables aventures et de péripéties, où les héros agissaient tantôt sagement, tantôt en insensés. Les enfants faisaient la critique morale de ces récits, donnaient leurs raisons à l'appui des opinions qu'ils soutenaient, disaient en quelle façon, dans des circonstances analogues, leur conduite aurait différé de celle des héros. **[250]**

Quoique passant de longues années à l'école, les enfants consacrent tout leur temps à se familiariser, non en théorie seulement, mais en pratique aussi, autant qu'il est possible, avec les enseignements de ce pénible *Livre du devoir* comme on l'appelle. Pour mieux imprimer les leçons sur l'esprit des élèves, on leur fait incarner les divers personnages de ces récits et ils jouent les scènes, comme sur un théâtre. Tout adolescent qui montre quelque gout pour l'histoire, les mathématiques, l'agriculture, la chimie ou la médecine peut, au sortir de l'école, s'attacher en qualité d'étudiant à un prêtre spécialisé dans l'étude de ces matières, mais le programme des écoles ne comprend aucun de ces sujets et ne fournit aucune préparation à leur étude, en dehors de cet entrainement général que l'on suppose suffisant pour que l'enfant puisse suivre sa voie.

La littérature est très peu étendue. Les annales officielles sont tenues avec grand soin ; on enregistre les transmissions du territoire ; les décrets et les proclamations du Roi sont toujours numérotés pour la commodité des références ; mais, bien que ces documents offrent à l'historien, des matériaux excellents, quoique un peu secs, il n'existe aucune trace de

conservation d'un récit continu de l'histoire du pays. On enseigne cette histoire oralement et certains épisodes en sont catalogués à cause de leurs rapports avec les cycles astronomiques ; ce sont là seulement des tables chronologiques, et non des histoires, au sens moderne du terme.

La Poésie est représentée par une série de livres sacrés qui racontent, en un style hautement symbolique **[251]** et figuré, l'origine des mondes et de l'humanité, et aussi par un grand nombre de ballades ou "sagas" célébrant les hauts faits de héros légendaires. Ces derniers poèmes, toutefois, ne sont pas écrits ; ils se transmettent par tradition orale. Le peuple se plait extrêmement, comme beaucoup de races orientales, à écouter et à improviser des histoires, et beaucoup de récits traditionnels de ce genre ont été transmis au travers des siècles, depuis une période visiblement lointaine, où régnait une civilisation beaucoup plus primitive.

D'après certaines de ces antiques légendes, il est possible de reconstituer grossièrement les grandes lignes de l'histoire primitive de la race. La grande masse de la nation est certainement de souche touranienne, et appartient à la Race-Mère atlantéenne. Elle a été, à l'origine, divisée en un certain nombre de tribus infimes, toujours en conflit, vivant des produits d'une agriculture primitive, et fort peu versées dans l'architecture ou la culture [67]. C'est dans cet état de demi-sauvagerie que ces tribus reçurent, 30 000 avant JC, un grand Initiateur d'une autre race. Théodoros leur fut envoyé par le Manou qui, après la conquête aryenne de la Perse et de la Mésopotamie, avait imposé ses Lois à ces provinces. Théodoros y vint sous le règne de Corona, petit-fils et successeur du Manou sur le trône de Perse [68].

De Théodoros, descendit la lignée des rois de la **[252]** Chaldée antique, lignée d'un type ethnique très différent des habitants du pays, aux traits vigoureux, au teint bronzé et aux yeux brillants, profondément enfoncés. Les sculptures babyloniennes, de beaucoup ultérieures à celles que nous connaissons, nous donnent une idée assez juste de ce type royal, bien qu'à cette date le sang aryen ait pénétré la race presque entière, au lieu qu'elle en était à peine teintée à l'époque dont nous parlons.

---

[67] C'est la condition dans laquelle ils se trouvaient vers 75 000 ans av. JC, lorsque le Manou traversa leur pays à la tête de sa petite caravane.

[68] Voir chap. XVIII.

Après une longue période de splendeur et de prospérité, ce puissant empire de Chaldée déclina lentement, jusqu'à ce qu'il fut renversé et entièrement détruit par les incursions de hordes barbares et fanatiques qui, possesseurs d'une religion plus grossière et haïssant, d'une haine sectaire, toute trace d'un sentiment religieux supérieur au leur, détruisirent jusqu'en leurs fondations les temples glorieux qui avaient été élevés avec tant d'amour, pour ce culte des Anges stellaires que nous avons essayé de décrire. Ces pillards furent, à leur tour, chassés par les Akkadiens du pays montagneux situé au nord, Atlantéens eux aussi, mais de la sixième sous-race, et ces derniers, se mêlant peu à peu aux restes de la vieille race et, à d'autres tribus de type touranien, constituèrent la nation Soumiro-Akkadienne d'où sortit plus tard l'Empire Babylonien. À mesure que grandissait, cette nation, elle se pénétrait de plus en plus du sang aryen, apporté d'abord par les Arabes (Sémites), ensuite par les sous-races iraniennes, jusqu'aux temps historiques où il ne resta presque plus trace du vieux type touranien dans les figures que reproduisent les sculptures et les mosaïques d'Assyrie. **[253]**

À son origine, la race la plus récente a, tout au moins une tradition encore empreinte de la race plus grande qui l'a précédée, et tous ses efforts tendent à faire revivre les traditions, et le culte du passé. Les efforts ne réussissent qu'en partie ; teintée de croyances étrangères, entravée par des réminiscences d'une autre tradition plus récente, due au facteur ethnique qui l'emportait dans la fusion des races, elle ne produisit qu'une pâle et imparfaite copie du magnifique culte des Anges stellaires, tel qu'il avait fleuri en cet âge d'or que nous avons essayé de retracer.

Ces tableaux du passé doivent sembler pâles et sans vie, sauf pour ceux qui les ont vus directement, et pourtant leur étude est non seulement d'un profond intérêt pour l'étudiant occultiste, mais aussi d'une grande utilité. Elle l'aide à élargir son horizon mental ; elle lui procure par instants un aperçu furtif de l'action de ce vaste ensemble, dans lequel tout ce que nous pouvons concevoir de progrès et d'évolution n'est qu'un rouage infime dans une machine énorme, une petite compagnie dans la grande armée du Roi. Jusqu'à un certain point, c'est également pour lui un encouragement, de connaitre un peu de la gloire et de la beauté qui se manifestèrent sur cette vieille et splendide terre que nous habitons, et de savoir que ce n'est encore là que la pâle promesse de la gloire et de la beauté qui doivent encore s'y manifester.

Mais nous ne devons pas quitter maintenant ces deux brèves esquisses de l'âge d'or passé, insérées comme deux tableaux à part dans l'immense tableau de l'histoire du monde, sans mentionner une pensée qui vient immédiatement à l'esprit de celui qui les **[254]** étudie. Nous, qui aimons l'humanité, nous, qui nous efforçons, si faiblement que ce soit, de l'aider à progresser sur sa route ardue, pouvons-nous lire ces descriptions de civilisation comme celle de l'ancienne Chaldée et plus encore, comme celle de l'ancien Pérou, civilisations qui fournissaient à des nations entières une vie heureuse et religieuse, pure de la plaie de l'intempérance, pure de l'horreur de la pauvreté exploitée, pouvons-nous lire ces descriptions sans être troublés d'un doute inconscient, sans nous poser cette question : Se peut-il que l'humanité évolue véritablement ? Peut-il être, conforme au bien de l'humanité que lorsque de telles civilisations ont été atteintes, il leur soit permis de s'en aller en lambeaux, de s'écrouler et de ne point laisser de traces, et qu'après elles, nous en venions… à ce que nous voyons ?

Oui, car nous savons que la loi du progrès est une loi de mutation cyclique ; que, conformément à cette loi, les personnes, les races, les empires et les mondes disparaissent pour ne plus reparaitre… sous cette forme ; que toutes les formes doivent périr, si belles soient-elles, afin que la vie qui les anime puisse grandir et se développer. Et nous savons que cette loi est l'expression d'une volonté, la divine volonté du Logos lui-même et que, par conséquent, jusqu'à sa dernière manifestation, l'œuvre de cette loi doit être destinée au bien de cette humanité que nous aimons. Nul n'aima jamais l'homme comme Il l'aime, Lui qui s'est sacrifié afin que l'homme soit. Il connait l'évolution tout entière, depuis son origine jusqu'à son terme ; et Il est satisfait. C'est dans Sa main, dans la main qui bénit l'homme, que sont conservées les destinées **[255]** humaines ; est-il un cœur parmi nous qui ne soit heureux de les laisser dans cette Main, heureux jusqu'au fond de son âme de l'entendre dire, comme un grand Maitre le dit un jour à son élève : "Ce que je fais, tu ne le comprends pas encore ; mais plus tard, tu le comprendras."

CHAPITRE XIV

—

LES ORIGINES DE LA CINQUIÈME RACE-MÈRE

L'affirmation de la *Doctrine secrète* que la cinquième Race-Mère commença d'exister il y a un million d'années, semble, nous l'avons dit déjà, se rapporter à l'origine des dispositions que prit le Seigneur Vaïvasvata, le Manou de la Race, pour en choisir les matériaux. Il était l'un des Seigneurs de la Lune ; il avait pris son premier grade d'Initié sur le Globe G de la septième Ronde, où il atteignit aussi au grade d'Arhat. Il y a environ un million d'années, il choisit donc, dans la batelée qui comprenait notre groupe des "douze cents ans", quelques individus qu'il espérait préparer pour sa Race, et avec lesquels il maintint dès lors, une relation particulière. Quatre cent mille ans plus tard, il en choisit quelques autres. Cette sélection ressemble au choix de l'éleveur qui, portant son regard sur un troupeau de moutons, en détache ceux qui lui conviennent. De ce nombre d'individus choisis, plusieurs s'égarèrent en chemin, en sorte que cette sélection diminuait en nombre, à mesure que le temps s'écoulait.

L'isolement d'une tribu empruntée à la cinquième sous-race blanche (la race couleur de lune, comme l'appellent poétiquement les *Stances de Dzyan*), qui vivait dans les montagnes situées au nord de l'ile de **[258]** Ruta, fut le premier pas décisif vers la constitution de la Race, et s'accomplit vers 100 000 av. JC. La cinquième sous-Race, remarquons-le en passant, aimait en général les montagnes et les Kabyles de l'Atlas en sont les meilleurs représentants modernes. Leur religion différait de celle des Toltèques habitant les plaines et le Manou en prit avantage pour isoler cette sous-race. C'est alors que son frère, le Bodhisattva, qui, devint plus tard le Seigneur, Gautama Bouddha, fonda une religion nouvelle. Les individus qui en devenaient membres étaient rassemblés et recevaient l'ordre de rester à l'écart des autres, de ne point contracter mariage avec les autres tribus. Les disciples partirent pour d'autres territoires et groupèrent aussi quelques individus qui, plus tard, rejoignirent le groupe principal. On leur disait qu'un jour, ils s'en iraient très loin vers une autre région du monde, qui devint, dès lors, pour eux la Terre promise, et qu'ils étaient soumis à un Roi et Seigneur, dont ils ne connaissaient pas l'aspect physique. Ils furent ainsi maintenus dans un état de préparation pour la venue du grand Être qui devait les guider. Celui-ci viendrait pour guider son peuple vers un lieu de refuge, où ils

échapperaient à la catastrophe prochaine, celle de 75 025 av. JC [69]. Il est possible que quelques fragments des récits bibliques soient dérivés de ces faits, bien que la séparation du peuple, qui fut connu dans l'histoire sous le nom d'Hébreux, se soit produite plus tard, les ancêtres des Hébreux étant, à la lettre, un "peuple élu", choisi en vue d'un but magnifique. **[259]**

La cause immédiate de l'émigration fut la conquête prévue de la sous-race blanche par le Maitre noir et le désir du Manou de soustraire les siens à cette influence. Aussi, en 79 797 av. JC, il les appela vers la côte, pour les y faire embarquer et les diriger, après qu'ils eurent traversé à pied la mer de Sahara, vers l'Arabie, en passant au sud de l'Égypte. Une petite flotte de vaisseaux, au nombre de trente, fut réunie ; le plus grand semblait ne pas excéder 500 tonnes ; trois d'entre eux, analogues à des "cutters" ne portaient que des provisions. C'étaient des vaisseaux lourds d'aspect, portant bien la voile par un bon vent, mais qui louvoyaient beaucoup. Certains allaient à l'aviron en même temps qu'à la voile, mais n'étaient certainement pas propres à une longue traversée. Toutefois, ils n'avaient à affronter la mer libre que jusqu'à la bouche de la mer de Sahara, qui était une sorte de baie s'ouvrant dans l'Atlantique ; ensuite, ils n'avaient plus qu'à naviguer sur ses eaux protégées par les terres. La flotte emmena environ deux mille neuf cents personnes, les déposa sur le rivage à l'extrémité orientale de la mer de Sahara et revint, à son point de départ, chercher un nouveau contingent. Ce voyage fut répété trois fois, et la petite nation, portée à neuf mille hommes, femmes et enfants, par l'adjonction de quelques autres venus d'ailleurs, se mit en marche vers l'Orient [70]. Ils emmenaient avec eux un certain nombre d'animaux qui semblaient un croisement du buffle et de l'éléphant, avec quelques caractères **[260]** du porc, sorte d'hybride qui éveilla en nous l'image du tapir. Ces animaux servaient à nourrir le peuple en cas de nécessité, mais ils étaient considérés comme trop précieux pour remplir cet usage, à l'ordinaire. L'embarquement, le débarquement, l'attente des compagnons non encore arrivés, les préparatifs de cette longue route à pied, occupèrent quelques années, et le Manou, avec quelques hauts dignitaires, fut alors envoyé par le chef de la Hiérarchie, vers ces tribus, pour les guider jusqu'aux hauts plateaux d'Arabie, où ils devaient s'arrêter quelque temps.

---

[69] Généralement appelée celle de 80 000 av. JC.

[70] Les cinq sixièmes de ces neuf mille hommes étaient tirés de la cinquième sous-race ; un douzième provenait des Akkadiens et un douzième des Toltèques, dans chaque cas les meilleurs de leur type.

Les Atlantéens avaient conquis l'Égypte et gouvernaient alors ce pays. Ils avaient construit les Pyramides, sur lesquelles Chéops inscrivit son nom des milliers d'années plus tard. Quand l'Égypte fut submergée par un raz de marée, quelque soixante-dix mille ans auparavant, le peuple avait essayé de gravir ses Pyramides à mesure que l'eau s'élevait, pour se mettre en sureté, mais n'avait pu y parvenir, parce que leur surface était trop lisse. Cette grande civilisation atlantéenne périt ; alors vint le déluge, puis une domination de négroïdes, puis un autre Empire atlantéen, puis un Empire aryen (13 500 av. JC). Tout cela, sans doute, précéda ce que l'histoire désigne sous le nom d'Égypte. Mais nous devons nous refuser à suivre cette attrayante digression.

Il nous suffira de dire qu'une magnifique civilisation toltèque florissait en Égypte lorsque nos émigrants passèrent sur ses frontières et que le Gouverneur du pays, suivant cette tradition toltèque que les autres races n'existaient que pour permettre aux Toltèques de les exploiter, essaya de les induire à **[261]** demeurer sur son territoire. Les uns succombèrent à la tentation et demeurèrent dans la basse Égypte, malgré l'ordre du Manou, et devinrent, un peu plus tard, les esclaves des chefs Toltèques.

Le reste atteignit l'Arabie par la voie que l'on nomme aujourd'hui le Canal de Suez, et fut groupé par le Manou dans les diverses vallées des hautes terres arabiques. Le pays était occupé par une race négroïde assez clairsemée, et les vallées étaient fertiles, lorsqu'elles bénéficiaient de l'irrigation. Mais les émigrants n'aimaient guère leur nouvelle résidence, et si la majorité du peuple, qui avait été préparée par le Manou Vaïvasvata à Ruta, lui était dévouée jusqu'au fanatisme, la jeune génération murmurait beaucoup, car c'était une tâche de pionniers, et non "un voyage de Cook personnellement conduit".

Nous trouvons, dans l'une des vallées, un grand nombre de membres des groupes aux 1 200 et aux 700 ans, comprenant de nombreux membres de "la famille" ; leur dévouement va certainement jusqu'au fanatisme. Ils proposent de massacrer tous ceux qui ne sont pas absolument dévoués au Manou, et se préparent à combattre les déserteurs qui s'étaient établis confortablement en Égypte. Cette violence attira sur eux la colère des Égyptiens et il s'ensuivit un furieux massacre qui élimina entièrement nos fanatiques. Mars et Corona résistèrent vaillamment à l'attaque égyptienne, tandis qu'un parti volant, comprenant Héraklès, jeune homme encore non marié, trompé sur la situation de l'ennemi, fut annihilé par les Égyptiens. Le Manou Vaïvasvata survint avec des renforts et changea le sort de la journée,

en mettant les Égyptiens en **[262]** déroute ; une petite partie de ces derniers, à son tour, fut attaquée par une force plus considérable, parmi lesquels se trouvait Sirius, père d'Héraklès, rendu furieux à la vue de son fils parmi les morts. Les vainqueurs connaissant le pays, poussèrent les Égyptiens dans une dépression en forme de cratère, aux flancs escarpés couverts de roches instables ; ensuite ils roulèrent ces rochers sur leurs ennemis cernés, et nous vîmes à la fin Sirius glisser sur la pente rapide, au milieu d'une avalanche de pierres, brandissant sa lance, et chantant un hymne de guerre, aux paroles peu louangeuses, pour aller se perdre au milieu de la masse sanglante d'hommes et de lourdes pierres qui remplissaient le fond du cratère.

Les quelques Égyptiens qui échappèrent au désastre regagnèrent l'Égypte et furent mis à mort pour avoir attiré la honte sur l'armée par leur défaite.

Après cette victoire, il y eut une ère de paix pour les colons ; ils cultivèrent leurs vallées qui étaient assez froides en hiver et torrides en été ; ils avaient apporté d'Atlantis des graines d'espèces diverses, dont quelques-unes s'acclimatèrent à leur nouveau pays et produisirent des fruits sans saveur, analogues à la gomme, et, sur les pentes de la partie chaude de la vallée, ils cultivèrent un très gros fruit qui, par sa viscosité désagréable, ressemblait à la datte. Une sorte de cratère, où les rochers reflétaient le soleil, leur servit de serre et ils y firent croitre un fruit de la grosseur d'une noix de coco, dont ils semblent avoir été démesurément fiers. Ce fruit était comestible et, bouilli dans l'eau, fournissait du sucre par évaporation, tandis que le reste de la pulpe donnait une farine dont le **[263]** peuple faisait une sorte de gâteau sucré. Sirius avait deux de ces gâteaux dans son manteau lorsqu'il glissa sur la pente du cratère de la mort.

Dans une incarnation suivante, Héraklès nous apparait sous les traits d'une jeune femme grande, mince et au visage assez remarquable, suspendant un de ses frères, bébé ayant l'aspect d'un petit sauvageon, (Sapho), dans son berceau d'écorce à un arbre ressemblant au tamarin.

Ce groupement, tiré par sélection de la cinquième sous-race atlantéenne crût et se multiplia à l'extrême, et devint une nation de plusieurs millions d'âmes au bout d'environ deux mille ans. Cette nation était entièrement isolée du reste du monde par une ceinture de sable désertique, que pouvaient seules traverser des caravanes munies d'une grande quantité d'eau et il n'existait qu'une seule voie avec de l'herbe et de l'eau, vers le lieu qu'occupe aujourd'hui La Mecque. De temps à autre, des émigrants abandonnaient le

groupe principal et allaient s'établir, les uns en Palestine, les autres au sud de l'Égypte. Ces mouvements étaient encouragés par les représentants du Manou, car le plateau était d'une étendue limitée, et le surpeuplement y créait des difficultés. Les types les moins désirables furent éliminés par ces émigrations, tandis que le Manou conservait, à l'intérieur de sa ceinture de déserts, ceux qu'il voyait pleins de promesses. Il était suggéré, de temps à autre, qu'une caravane de colons s'en allât, pour fonder une colonie, ou bâtir une ville ; c'est parmi l'une d'elles que le cheval fut produit. Parfois, le Manou lui-même s'incarnait, et ses descendants formaient une classe à part, d'un type quelque peu supérieur. **[264]** Mais en général, il n'était pas physiquement présent et dirigeait son œuvre par l'entremise de ses lieutenants, parmi lesquels Jupiter et Mars occupaient une place prépondérante.

Nous voyons donc là un peuple de pasteurs et d'agriculteurs qui ne vécut pas réuni dans de grandes cités ; mais, grâce à sa continuelle croissance, au bout de trois mille ans environ, un immense village existait dans ce pays. Alors le Manou détacha un grand nombre d'habitants vers l'Afrique pour y établir une importante colonie, dans le but de réduire le nombre des citoyens du groupe central. Cette colonie fut, d'ailleurs, complètement exterminée plus tard.

Ce fut seulement quelques années avant la catastrophe de 75 025 av. JC, qu'au reçu d'un message du Chef de la Hiérarchie, il choisit environ sept cents de ses propres descendants, pour les conduire vers le nord. Une fois de plus, il avait groupé les sujets de son choix en une secte hétérodoxe qui, plus sévères dans leur conduite que ceux qui les entouraient, étaient regardés sans bienveillance par les orthodoxes au milieu desquels ils vivaient. Le Manou leur conseilla de le suivre jusqu'en un pays où ils pourraient vivre en paix, loin des persécutions de l'orthodoxie, pays situé à plusieurs années de marche. Ses propres lieutenants eux-mêmes n'étaient point dans ses confidences et ne firent qu'exécuter ses ordres ; parmi eux se trouvaient plusieurs des Maitres actuels et d'autres que leur progrès ultérieur a conduits à quitter cette Terre.

Le nombre de ces voyageurs étant restreint, le **[265]** Manou les forma en une seule caravane, et il envoya un message au Roi de l'Empire Soumiro-Akkadien, pour lui demander le libre passage sur ses territoires, qui comprenaient la Turquie d'Asie actuelle, la Perse et les pays situés au-delà ; il atteignit les bords de l'Empire sans difficulté grâce à la bienveillance de l'Empereur dont le *laissez-passer* le conduisit jusqu'au cœur du Turkestan.

Il fallut alors traiter avec une fédération d'États Touraniens tributaires, comprenant ce qui forme aujourd'hui le Tibet. Plusieurs chaines de montagnes furent franchies – entre autres la chaine Tian shan actuelle – qui marquaient les rivages de la mer de Gobi et s'étendaient jusqu'à l'Océan Arctique. Le Manou traversa donc la Mésopotamie et la Babylonie, inclinant vers le nord, et les montagnes qu'il avait à traverser n'étaient point très hautes ; la Confédération Touranienne lui donna droit de passage, en partie parce que son peuple n'était pas assez nombreux pour causer de l'appréhension, en partie parce qu'il se disait chargé d'une mission par le Très-Haut. Après plusieurs années de voyage, il atteignit le bord de la mer de Gobi, mais se rappelant le message reçu préalablement, il ne demeura pas dans la plaine et se rendit dans les montagnes situées au nord, où une grande mer, de peu de profondeur, s'étendait jusqu'à l'Océan arctique et même jusqu'au Pôle. L'étoile de la Lémurie avait été considérablement morcelée à cette époque, et son point le plus voisin se trouvait à environ un millier de milles vers le nord. Le Manou porta plusieurs de ses colons sur un promontoire orienté vers le nord-est ; le plus grand nombre s'établit dans une fertile dépression en forme de coupe, ressemblant **[266]** au "Bol du diable" dans le Comté de Surrey, mais beaucoup plus vaste, et qui se trouvait plus avant dans les terres, bien que d'un sommet voisin, on pût apercevoir la mer. De ce promontoire assez élevé, les colons regardaient la Mer de Gobi et le continent où ils devaient plus tard s'établir. Ils devaient demeurer là jusqu'à ce que fût passé le grand cataclysme, alors tout proche. L'Ile Blanche était au sud-ouest et entièrement hors de la vue, bien que plus tard, lorsqu'elle fut couverte de hauts temples, on pût l'apercevoir de ce lieu. Le promontoire et les terrains avoisinants étaient formés de failles rocheuses qui devaient être assez peu ébranlées par les tremblements de terre, si le sol n'était pas bouleversé de fond en comble. C'est là que le Manou devait rester jusqu'à ce que tout danger fût passé et il disposait encore de plusieurs années pour s'installer. Bien des colons moururent au cours du voyage et après l'arrivée, et lui-même se réincarna pour accélérer les progrès du type qu'il voulait créer.

Ces colons, nous l'avons déjà dit, constituaient sa propre famille, ses descendants physiques et, à mesure que les corps mouraient, il envoyait leurs égos dans des corps nouveaux et plus avancés.

En Atlantis, de nouveau, l'Homme de Fer réincarné qui régnait, n'était guère plus sage, parait-il, malgré ses expériences passées. Il régnait sur la Cité aux Portes d'Or, et les Atlantéens, du type le plus noble, souffraient de son oppression.

La cité fut brusquement détruite par l'envahissement des eaux de la mer, à travers des fissures causées par l'explosion des gaz souterrains ; mais, contrairement **[267]** à la catastrophe où l'Ile de Poséïdonis fut submergée en vingt-quatre heures, ces convulsions se poursuivirent pendant une période de deux ans. D'autres explosions se produisirent, de nouvelles fissures s'ouvrirent, des tremblements de terre ébranlèrent le sol, chaque explosion aboutissait à de nouveaux désastres. L'Himalaya se souleva ; le continent situé au sud de l'Inde fut submergé avec sa population ; l'Égypte fut noyée ; seules les Pyramides restèrent debout ; la langue de terre qui s'étendait de l'Égypte à ce qui forme aujourd'hui le Maroc et l'Algérie, disparut et ces deux pays subsistèrent sous la forme d'une ile, baignée par la Méditerranée et la mer de Sahara. La mer de Gobi prit la forme d'un cercle, et sur les terres élevées qui forment la Sibérie de nos jours, la séparant de l'Océan arctique, l'Asie centrale s'éleva, et de nombreux torrents, formés par les pluies, jusque-là inconnues, creusèrent de profonds ravins dans le sol amolli.

Tandis que ces transformations sismiques étaient en progrès, la communauté du Manou demeurait peu troublée par les modifications profondes de son sol. Mais le peuple était terrifié par les incessants tremblements de terre, et presque paralysé par la crainte que le soleil (rendu invisible pendant une année par des masses de nuages en grande partie composés de poussières), n'eût disparu à tout jamais. Le temps était épouvantable. Des pluies terribles tombaient sans presque discontinuer ; des masses de vapeurs et de nuages enveloppaient la terre et assombrissaient l'air. Rien ne poussait plus. En butte aux plus dures privations, la communauté, qui comptait sept **[268]** cents âmes à l'origine, et s'était accrue jusqu'à un millier, fut réduite par ces souffrances à trois cents environ. Seuls les individus plus forts survécurent ; les autres furent éliminés.

Au bout de cinq années, ils s'étaient de nouveau établis ; la dépression en forme de coupe était maintenant un lac ; plusieurs années de chaleur suivirent les années de cataclysmes ; beaucoup de sol vierge avait été exhumé et ils purent de nouveau se livrer à la culture. Mais le Manou avait vieilli, l'ordre lui vint de conduire son peuple à l'Ile Blanche : recevoir un tel ordre, c'était obéir.

Là, par le Chef de la Hiérarchie Lui-même, le grand plan de l'avenir fut déroulé devant le Manou, couvrant des dizaines de milliers d'années. Son peuple devait vivre sur le Continent, sur les bords de la mer de Gobi ; il devait s'accroitre en nombre et en puissance. La nouvelle Race serait fondée sur l'Ile Blanche elle-même, et, lorsqu'elle se serait accrue, une cité puissante serait édifiée sur la rive qui lui faisait face, pour qu'elle y demeurât. Le plan de la ville fut même indiqué. Il y avait une chaine de montagnes qui courait sur le bord de la mer de Gobi, à quelque trente kilomètres à l'intérieur et des collines basses s'étageaient de cette montagne au rivage ; quatre grandes vallées s'orientaient de l'intérieur de la chaine à la mer, isolées l'une de l'autre par des collines. Il fallait établir dans ces vallées certaines familles choisies, et y développer quatre sous-races distinctes, qui seraient ensuite dirigées vers différentes parties du monde. Il devait aussi envoyer des membres de son peuple s'incarner dans d'autres lieux, puis les ramener et mélanger ainsi des **[269]** qualités nouvelles aux anciennes, chaque homme devant contracter mariage dans sa propre famille. Quand le type racial serait prêt lui-même s'y incarnerait à nouveau, pour le fixer définitivement. La Race-Mère aussi avait besoin de quelques adjonctions, car le type n'était pas encore satisfaisant.

Il fallait ainsi constituer un type principal et plusieurs types secondaires, dont les différences devaient être indiquées dès les premiers jours ; cinq groupes dont l'évolution suivrait des lignes distinctes. Il est intéressant de remarquer qu'après avoir affiné son peuple pendant des générations, et interdit les mariages avec l'étranger, il trouva encore nécessaire, plus tard, d'introduire à nouveau un peu de sang étranger, et puis d'isoler la postérité de cet ancêtre étranger. Le Manou fit construire des villages sur le continent, (vers 70 000 ans avant JC), afin d'y établir son peuple et lui permettre de se multiplier pendant plusieurs milliers d'années. Ce peuple n'en était plus à la période primitive ; il faisait montre déjà de civilisation, se servant de machines pour économiser le travail. Dans l'une des villes, dispersées de loin en loin le long de la côte, nous remarquons un certain nombre de visages familiers. Mars, petit-fils du Manou, est à la tête de la Communauté, et habite, avec sa femme Mercure, Sirius et Alcyone, membres de sa famille, une agréable maison entourée d'un grand jardin et de beaux arbres. Corona s'y trouve également, ainsi qu'Orphée, personnage d'un certain âge, à l'air digne, imposant et très respecté. Jupiter est le chef de la province, si nous pouvons donner ce nom à l'ensemble des possessions de la Race embryonnaire, **[270]** forte d'environ sept mille âmes ; il exerce l'autorité qui

lui a été déléguée par le Manou, le roi reconnu de la communauté qui réside à Shamballa.

Tandis que nous observons cette ville, arrive au galop une bruyante troupe d'hommes, qui rentre évidemment d'une razzia ; ils montent des animaux assez grossiers et qui ressemblent au cheval et ont à leur tête Vajra ; ils s'arrêtent devant la maison de Mars, qui est le frère de Vajra, puis repartent bientôt air galop, aussi bruyamment qu'ils sont venus, et nous les suivons jusqu'à une autre ville, située aussi sur les bords de la mer de Gobi, où Viraj est chef. Son fils, Héraklès, est parmi la troupe des cavaliers, où nous remarquons également Ulysse.

Nous voyons ici d'autres visages connus ; Cétus et Ulysse sont en désaccord ; ils se sont d'abord querellés à propos d'un animal que tous deux prétendent avoir tué, puis de quelque pièce de terre que tous deux convoitent. Pollux et Héraklès sont de grands amis. Pollux a sauvé la vie d'Héraklès dans une expédition au très grand risque de la sienne. L'une des filles d'Héraklès, Psyché, une jeune fille forte et remuante, attire notre attention à l'âge de quatorze ans, car elle porte dans ses bras un de ses jeunes frères, Fidès, lorsqu'elle est tout à coup attaquée par une grosse chèvre ; la chèvre a de grandes cornes, courbées à la base et, pointues au sommet, mais la jeune fille n'en est point effrayée ; elle saisit la chèvre par les cornes et la retourne le dos au sol, les pattes en l'air ; puis, la soulevant par ses pieds de derrière, elle la frappe vigoureusement sur le sol. Fidès semble être un favori de la **[271]** famille, car nous remarquons Héraklès avec l'enfant sur son épaule.

Grand émoi quelques années plus tard : le Manou, alors très âgé, mande auprès de lui Jupiter, Corona, Mars et Vajra ; à leur retour, en obéissance à son ordre, ils choisissent plusieurs enfants parmi les colons et les envoient à Shamballa ; ces enfants sont les meilleurs de la communauté, et depuis lors, ils se sont élevés à la dignité de Maitres. Ce sont les fils d'Alcyone, Uranus et Neptune, et ses filles, Sourya et Brihaspati ; Saturne et Vulcain, deux garçons, et Vénus, une fille, sont choisis également. Quelques femmes partent avec eux pour leur donner les soins nécessaires. Ces enfants sont élevés à Shamballa. Quand l'âge le permet, Saturne épouse Sourya, et le Manou renait dans leur fils ainé, pour faire avancer la Race d'un nouveau pas en avant.

Car, dans l'intervalle, les choses avaient progressé sur le continent : peu de temps après le départ des enfants pour l'Ile Blanche, les Touraniens s'étaient abattus sur la colonie comme une inondation dévastatrice. C'était là le malheur que le Manou avait prédit à ses lieutenants, et dont il avait voulu préserver les enfants. Les assaillants furent bravement repoussés plusieurs fois, mais les bandes succédaient aux bandes. Enfin, tout le contingent des guerriers fut exterminé et la bataille ne fut plus qu'un massacre, dont pas un homme, ni une femme, ni un enfant ne sortit vivant. Notre vieil ami Scorpion était le Chef d'une tribu et reprit, une fois de plus, son éternel conflit avec Héraklès. Un grand nombre d'enfants pleins de promesses furent tués, mais peu importait, après tout, puisqu'ils **[272]** quittaient la vie terrestre tous ensemble, grands-parents, parents et enfants, et étaient prêts à revenir quand le Manou fonderait sa nouvelle famille. Mars revint plus tôt, et naquit à Shamballa, frère cadet du Manou, et Viraj fut sa sœur.

Tout recommença donc, mais à un niveau supérieur. L'on inventa, ou réinventa maints instruments utiles, et en quelques milliers d'années, il y eut une nouvelle civilisation, nombreuse et florissante. Nos vieux amis étaient là, parmi les pionniers, Héraklès, cette fois, fils de Mars. Ceux du groupe des Serviteurs travaillèrent avec vigueur sous les ordres de leurs chefs, s'efforçant d'exécuter leur volonté. Ils furent souvent épais et lourds, et commirent de nombreuses erreurs, mais toujours ils furent dévoués et loyaux, et ces qualités les attachèrent étroitement à ceux qu'ils servaient.

Les maisons étaient de grande taille, afin de pouvoir abriter plusieurs générations (en fait tous les membres de la famille) ; elles étaient solidement fortifiées, n'avaient qu'une seule porte, et les fenêtres ouvraient sur une large cour située au milieu, où les femmes et les enfants pouvaient séjourner en toute sécurité. Après quelque temps, on éleva d'épaisses murailles autour des villages et autour des villes, comme surcroit de défenses, car les sauvages Touraniens rôdaient toujours autour des frontières de la colonie, terrifiant les habitants par leurs cris sauvages et leurs attaques soudaines. Les villages des confins étaient sans cesse en alerte, mais les habitants de la côte jouissaient d'une sécurité plus grande.

Lorsque la Race eut atteint de nouveau les proportions **[273]** d'une petite nation, il y eut une nouvelle invasion plus résolue des Touraniens qui s'acheva par un nouveau massacre, et, une fois de plus, quelques enfants seulement, avec des servantes, furent sauvés, et élevés à Shamballa. Il est remarquable que ces sanguinaires Touraniens, eux-mêmes, n'attaquèrent point l'Ile Blanche, car ils la tenaient en la plus profonde vénération. Ainsi

le type de la Race fut toujours conservé, même au travers de ces deux massacres du peuple en masse et, à chaque occasion, le Manou et ses lieutenants s'y incarnèrent aussitôt que possible et la purifièrent plus encore, l'amenant toujours plus près du type qu'il fallait produire.

CHAPITRE XV

—

LA CONSTRUCTION DE LA GRANDE CITÉ

Après la seconde destruction, le Manou jugea qu'une infusion plus prononcée de sang toltèque était nécessaire à sa Race qui n'avait, on s'en souviendra, qu'un douzième de sang toltèque dans ses veines ; aussi envoya-t-il Mars, qui avait été tué au début de la dernière guerre, s'incarner dans la plus pure des familles toltèques de Poséïdonis, et le rappela vers sa jeune colonie à l'âge de vingt-cinq ans. La plus belle et la meilleure des propres filles du Manou, qui avait échappé au second massacre dans son enfance, fut donnée pour femme à Mars, qui retrouva en elle, son ami séculaire et son instructeur, Jupiter. De ce couple naquit Viraj, type splendide de tout ce que contenaient de meilleur les deux Races d'où il était issu. Il épousa Saturne, et le Manou Vaïvasvata reprit naissance dans leur fils. C'est de ce point que la cinquième Race, la Race aryenne, peut heureusement et véritablement, faire dater son point de départ, car, après cela elle ne fut plus jamais détruite. Ceci se passait vers 60 000 avant JC. La civilisation qui sortit **[276]** lentement de cette semence si faible était une civilisation pure et fine et, si complètement isolée qu'elle fût du reste du monde, elle s'épanouit en une floraison magnifique.

Les descendants du Manou demeurèrent sur l'ile jusqu'à ce qu'ils fussent au nombre de cent. Il avait été décrété par le Manou que, lorsqu'ils atteindraient ce nombre, ils devaient gagner le continent et commencer la construction de la ville qu'il avait conçue pour être la future capitale de sa Race. Son plan fut suivi intégralement, tel qu'il souhaitait qu'il le fût : toutes les rues tracées, leur largeur indiquée, la place des principaux monuments désignée, etc. L'Ile Blanche était le centre vers lequel les grandes voies centrales convergeaient, en sorte que, si elles avaient franchi la mer, elles eussent abouti à l'Ile. Des falaises basses s'élevaient de la mer, d'où le sol s'élevait en pente douce, jusqu'aux charmantes collines mauves à trente kilomètres de là. C'était un site magnifique pour une cité, bien qu'ouvert aux vents froids du Nord. La ville s'étendait en forme d'éventail autour du rivage, s'élevait sur cette longue pente douce, et ses rues principales étaient si larges que même de l'extrémité la plus lointaine vers les collines, on pouvait apercevoir l'Ile. Celle-ci était l'objet le plus en vue, et, lorsque ce plan magnifique eut été complété, elle semblait dominer toute la vie de la Cité. La ville fut bâtie mille ans avant que fut constitué le peuple qui devait y habiter ; elle ne s'étendit point par excroissances locales, comme Londres,

et le petit groupe de cent personnes, enfants et petits-enfants du Manou, semblaient fort peu qualifiés pour la tâche immense qu'ils devaient **[277]** commencer, et qu'il était réservé à leurs descendants d'achever. Ils élevèrent, pour leur usage, des habitations temporaires qui ne devaient gêner en rien le tracé de leur plan, et il leur fallait, naturellement, cultiver assez de terrain pour assurer leur existence. Tout le temps qu'ils n'étaient point obligés de donner à leur vie propre, ils le consacraient aux préparatifs de la construction : mesure du terrain, jalonnage des larges rues conformément au plan, abattage de nombreux arbres, dont le bois sert à la construction de leurs logements. Bientôt, plusieurs sont détachés pour aller chercher dans les collines la pierre et le métal nécessaires ; ils creusent des mines et ouvrent des carrières. De ces dernières, ils extraient une pierre blanche, grise, rouge et verte, qui ressemble au marbre, mais parait plus dure que le marbre connu de nous. Il est possible qu'ils possèdent quelque secret pour le durcir, puisqu'ils sont venus d'Atlantis où l'art de l'architecture a été porté à une très grande perfection. Plus tard, ils vont plus loin dans les terres, et découvrent un porphyre d'une magnifique teinte violette, dont ils tirent de superbes effets.

C'est un étrange spectacle de voir ces constructeurs d'une cité future à l'œuvre. Descendants du Manou, égaux par l'éducation et l'instruction, ils pensent et agissent comme une famille unique, même lorsqu'ils ont atteint le nombre de plusieurs milliers. Sans aucun doute, la présence du Manou et de ses lieutenants conserve vivace ce sentiment, et anime la colonie croissante d'une fraternité véritable, puisque chaque membre connait tous les autres. Ils travaillent parce qu'ils sont heureux de travailler, et sont conscients **[278]** d'exécuter les désirs de celui qui est à la fois leur Père et leur Roi. Ils travaillent dans les champs, ils écrasent le grain (ils semblent avoir du froment, du seigle et de l'avoine), ils coupent et façonnent les énormes pierres amenées des collines ; tout est accompli joyeusement comme un devoir religieux, et comme comportant un mérite, et toute forme de travail est entreprise avec plaisir.

L'architecture est du style cyclopéen ; on se sert d'énormes pierres, plus grosses même que celles de Karnak. On a recours aux moyens mécaniques, et l'on fait glisser les gros blocs sur des rouleaux ; parfois, dans les cas difficiles, le Manou donne des instructions qui facilitent la tâche, peut-être en ayant recours à certaines méthodes de magnétisation. Ils sont laissés à eux-mêmes, et vont jusqu'aux dernières limites de leur force et de leur intelligence, pour le maniement de ces immenses pierres, dont quelques-

unes ont cinq mètres de long, et ils parviennent à les trainer le long des routes. Mais, pour les soulever à leur place, le Manou et ses lieutenants les rendent plus légères par des moyens occultes. Quelques-uns de ces lieutenants, plus élevés en grade que les Maitres, sont des Seigneurs de la Lune qui sont devenus des Chohans de Rayons. Ils sont là, parmi le peuple, surveillant ses travaux, et sont connus sous le nom général de Maharishis. Certains noms ont une consonance fortement gutturale, telle que Rhudhra ; un autre nom que nous avons entendu est Vâsukhya [71]. Les constructions sont édifiées **[279]** à la manière égyptienne, mais d'apparence plus légère et cela est remarquable surtout dans les monuments de l'Ile Blanche, dont les dômes ne sont pas de grosses sphères, mais renflés à la base, et ensuite s'effilant en une pointe, comme un bouton de lotus fortement serré, dans lequel on aurait imprimé un mouvement de torsion aux pétales. Il semble que deux hélices, l'une à spirale droite, l'autre à spirale gauche ont été superposées en croisant leurs lignes, et fixées sur le bouton de lotus renflé à la base. Une solidité colossale règne dans les parties basses des énormes monuments ; puis vient un faitage de minarets et d'arches, des arches d'une courbe étrange et très gracieuse et puis, au sommet, ce fantastique bouton de lotus en guise de dôme.

Il fallut plusieurs centaines d'années pour achever l'édifice, mais l'Ile Blanche, une fois l'œuvre achevée, fut une merveille. L'Ile elle-même s'élevait graduellement jusqu'à un mamelon central, et les architectes tirèrent de ce fait un excellent parti. Ils y construisirent de merveilleux temples, tous de marbre blanc orné d'incrustations d'or, qui couvraient l'Ile entière et en faisaient une ville sainte unique. Ces temples s'élevaient vers l'énorme Temple central, couronné des minarets et des arches déjà mentionnés, et du dôme en bouton de lotus au milieu. Le dôme était situé au-dessus de la grande salle où les quatre Koumâras apparaissaient en des occasions spéciales, grandes fêtes **[280]** religieuses et cérémonies d'une grande importance nationale [72].

---

[71] Nous éprouvâmes grande surprise à constater que ce qui est évidemment une forme verbale sanscrite existait il y a si longtemps sous une forme reconnaissable. Il semble que le langage, apporté de Vénus par les Seigneurs de la Flamme, fut ce pré-sanscrit, une langue divine, en vérité, et tant que les hommes restèrent en contact avec eux, cette langue persista sans grand changement.

[72] Les lecteurs des *Déchirures dans le voile du Temps* (*Revue Théosophique*, de juin 1910) se rappelleront la description donnée au cours de la dixième vie d'Alcyone, de l'assemblée des chefs de l'Émigration dans ce vaisseau, et de l'apparition des quatre Koumâras.

Vue de loin, par exemple de l'extrémité de l'une des rues de la Cité, à quinze kilomètres de là, la ville blanche et or produit un effet d'extraordinaire et impressionnante beauté : elle semble un dôme blanc posé au sein de la mer bleue [73] ; tous les édifices semblent s'élancer dans l'air pur, vers le centre, et avoir pour couronne ce dôme de fée, presque flottant dans l'atmosphère. Si nous nous élevons au-dessus d'elle, comme dans un ballon, et la contemplons d'en haut, nous voyons la ville en forme de cercle, divisée par une croix, car les rues sont arrangées suivant les quatre rayons, se réunissant au Temple central. Contemplée du nord-ouest, du promontoire de la colonie antérieure, elle produit un effet extraordinaire, qui ne peut pas être accidentel. L'ensemble forme l'image du Grand-Œil du symbolisme maçonnique, raccourci de façon à rendre les courbes circulaires, et dont les lignes sombres de la cité continentale forment l'iris.

À l'intérieur comme à l'extérieur, les Temples de l'Ile Blanche sont ornés de nombreuses sculptures. Un grand nombre de ces sculptures contiennent des symboles maçonniques, car la Maçonnerie tient ses symboles des Mystères, et tous les Mystères aryens **[281]** sont dérivés de cet antique centre d'Initiation. Dans une certaine salle attachée au Temple central, servant apparemment de classe d'instruction, il y a une série de sculptures, commençant à l'atome physique, et allant jusqu'aux atomes chimiques, arrangés dans leur ordre, avec des lignes explicatives marquant les combinaisons diverses. Non, en vérité, il n'est rien de nouveau sous le soleil [74].

Dans une autre salle, nous voyons de nombreux appareils ; dans l'un d'eux, les lemniscates de Crookes sont disposées l'un perpendiculairement à l'autre, de façon à former un atome avec une rose quadruple. Bien des objets sont modelés en haut-relief, tels, par exemple, l'atome de prâna, le serpent de l'oxygène, le ballon de l'azote.

Pleurons la grande catastrophe qui fit tomber en ruines ces grandioses édifices ; ils eussent pu subsister des milliers et des milliers d'années.

---

[73] La mer de Gobi, à cette époque, était un peu moins grande que la mer Noire d'Europe ne l'est aujourd'hui.

[74] Si les auteurs du présent volume avaient connu l'existence de ces sculptures à l'époque où ils engagèrent leurs recherches sur la chimie occulte, ils se seraient épargné une peine considérable.

La cité continentale est construite au moyen de la pierre diversement colorée qui a été extraite des carrières de la montagne. Certains de ces édifices sont fort beaux, avec le gris se mêlant au rouge ; une autre combinaison, particulièrement en faveur, est rose et vert ; çà et là, le porphyre violet intervient, avec un très heureux effet. Regardant en arrière, nous voyons la construction se poursuivre, avec de plus nombreux travailleurs, jusqu'à ce que la cité atteigne sa pleine splendeur ; elle est une vraie capitale parachevée au bout d'un millier d'années, pour une nation qui doit être **[282]** un Peuple-Roi. Les constructeurs se déplacent vers l'extérieur à mesure que leur nombre s'accroit, consacrent à la culture, pour leur alimentation, de nouvelles étendues de cette terre fertile, et travaillent tantôt aux champs, tantôt à leurs vastes temples. Siècle après siècle se poursuit cette expansion le long des rives de la mer de Gobi et sur les pentes des collines, toujours en obéissance au plan du Manou.

Il y a des mines d'or dans les collines, et des mines de pierres précieuses de tous genres. L'or est largement employé pour l'ornementation des monuments, surtout sur ceux de marbre blanc, et produit une impression d'extraordinaire et grande richesse. On introduit aussi largement les joyaux dans cette décoration, enchâssés comme points brillants dans les groupements polychromes ; des plaques de calcédoine entrent dans certains effets décoratifs, et une pierre précieuse, qui ressemble à l'onyx du Mexique est employée pour former des dessins. Une décoration favorite et très heureuse des grands édifices publics est une combinaison de jade vert foncé, et de porphyre violet.

La sculpture est largement en usage, pour l'extérieur aussi bien que pour l'intérieur des monuments, mais nous ne voyons point de peintures, ni de dessins sur une surface plane, et point de perspective. Il y a de longues frises, représentant, en haut-relief, des processions ; toutes les figures y ont les mêmes dimensions ; et aucune impression de distance n'y est introduite par la réduction des figures de second plan ; point d'arbres ni de nuages comme fond, aucun sens de l'espace. Ces frises rappellent les marbres du Parthénon, **[283]** et sont extrêmement bien faites et d'un rendu très naturel. Les personnages, de ces frises sont presque toujours peints, ainsi que les statues qui sont nombreuses sur la voie publique et dans les maisons particulières.

La Cité est reliée à l'Ile Blanche par un pont massif et magnifique, monument si remarquable qu'il a donné son nom à la ville, qu'on nomme en effet la Cité du Pont [75]. C'est un pont de forme très gracieuse, aux lignes relevées de massifs sculptés et décorés de grands groupes de statues, aux points où ses extrémités reposent sur la falaise du continent et sur l'Ile elle-même. Les pierres de la chaussée ont cinq mètres de longueur, et une largeur proportionnée, magnifique ouvrage, digne même de l'Ile dont il est la seule voie d'accès.

La Cité est à son apogée en 45 000 av. JC ; elle est alors la capitale d'un immense empire qui comprend tout l'ensemble de l'Asie orientale et centrale, depuis le Tibet jusqu'à la Côte, et de la Mandchourie jusqu'au Siam ; de plus, cet empire a établi sa suzeraineté sur toutes les iles, du Japon à l'Australie, des traces de sa domination s'aperçoivent encore dans quelques-uns de ces pays : la marque ineffaçable du sang aryen a été imprimée sur des races primitives comme l'Ainus velu du Japon et le pseudo aborigène de l'Australie.

À l'apogée de sa gloire, il est en possession de la splendide architecture que nous avons décrite, de style cyclopéen quant aux dimensions, mais finie avec **[284]** une grande délicatesse, et polie au plus haut degré. Nous avons vu que ses constructeurs ont érigé les merveilleux Temples dont les ruines colossales font l'émerveillement de tous ceux qui les ont vues à Shamballa de nos jours [76]. C'est eux qui dotèrent le monde de ce pont sans égal qui joignit jadis l'Ile Sacrée au rivage et qu'on peut encore voir debout, aussi massif que jamais, bien qu'aujourd'hui les vagues mouvantes des sables du désert passent seules sous ses travées. La sculpture de cette civilisation fut noble, comme nous l'avons vu, sa peinture brillante, son génie mécanique étendu. Dans sa gloire, elle put soutenir la comparaison avec l'Atlantide, et, bien que son luxe ne fût jamais aussi considérable, sa morale fut nettement plus pure.

Telle fut la puissante Cité conçue par le Mantra Vaïvasvata et exécutée par ses enfants. Nombreuses et grandes furent les villes d'Asie, mais la Cité du Pont les éclipsa toutes. Et, sur elle, planaient les puissantes Présences qui avaient, et ont encore aujourd'hui, leur demeure terrestre sur la sainte Ile

---

[75] Ou encore Manova, la cité de Manou.

[76] Shamballa est toujours l'Impérissable Terre Sacrée, où résident les quatre Koumâras, et où s'assemblent, tous les sept ans, les Initiés de toutes les nations.

Blanche, et lui donnaient, entre toutes, les cités de la terre, la bénédiction ininterrompue de leur voisinage immédiat.

CHAPITRE XVI

—

LA CIVILISATION ET L'EMPIRE DES PREMIERS ARYENS

Les enfants du Manou n'étaient en aucune façon un peuple primitif ; ils avaient, en effet, derrière eux, à leur point de départ, des centaines de milliers d'années de civilisation en Atlantis, et des milliers d'années de progrès sous leur propre Manou, en Arabie et dans l'Asie septentrionale. Ils savaient tous lire et écrire, y compris ceux qui remplissaient les tâches les plus humbles, car tout travail était regardé comme honorable, puisqu'il était accompli pour le Manou, puisqu'il était son œuvre, si humble fût-elle. Nous avons remarqué un homme, occupé à la voierie, auquel un prêtre, plein de dignité et somptueusement vêtu, visiblement un haut dignitaire, adressa la parole avec courtoisie, comme à un égal, comme à un frère dans la grande famille des enfants du Manou. Le sentiment que l'on cultivait surtout en eux était celui de la fraternité de la Race, une égalité fondamentale merveilleuse, comme celle que l'on rencontre parfois entre les Francs-Maçons, et une courtoisie mutuelle ; il y avait à la fois pleine conscience du mérite individuel des autres, une *acceptation confiante de leur supériorité*, une profonde gratitude pour l'aide reçue, **[286]** et de plus une complète absence de toute affirmation brutale de soi-même. Ils avaient un besoin de bienveillance qui leur faisait juger chacun d'après ses meilleurs moments, un ferme propos de prendre pour évident les bonnes intentions d'autrui ; et ainsi les querelles étaient évitées. Cette civilisation Aryenne était, en cela, profondément différente de celle, plus nuancée et plus luxueuse, d'Atlantis, où chacun cherchait son propre confort et la reconnaissance de son propre mérite, où l'on se défiait des autres, et, où régnait le soupçon mutuel. Ici, les concitoyens avaient une réciproque confiance, la parole d'un homme suffisait ; il n'eût pas été digne d'un aryen de ne pas la tenir.

Un autre trait curieux est le nombre de gens que chacun semblait connaitre. Comme aujourd'hui, dans un petit village, là-bas clans une grande ville, pendant des siècles tous les citoyens de la nation semblaient se connaitre plus ou moins. À mesure que la population crût en nombre, et que cela devint impossible, ce fut le devoir des fonctionnaires de connaitre les habitants de leurs districts, et la connaissance de nombreux citoyens était l'une des qualités requises pour la nomination à un poste officiel.

Ce sentiment de fraternité, toutefois, était un sentiment de race : il ne s'étendait pas, au-delà du peuple aryen lui-même, il n'allait pas, par exemple, jusqu'à, inclure les Touraniens. Ceux-ci étaient d'une souche différente, d'une autre culture ; ils étaient adroits et rusés, on ne pouvait se fier à eux. À leur égard, on montrait une réserve très marquée et très digne. On n'était point hostile aux-étrangers et on ne les méprisait **[287]** point mais on les traitait avec réserve, comme ne faisant pas partie de la famille. Les citoyens des autres nations n'étaient pas admis dans les pièces intérieures des maisons, mais seulement dans les cours extérieures. Il y avait des maisons spéciales et des cours mises à part pour le logement des étrangers qui cependant, étaient peu nombreux. Il venait, à l'occasion, des caravanes et des ambassades d'autres pays, que l'on recevait courtoisement et hospitalièrement, mais toujours avec cette réserve sereine qui indiquait la présence d'une infranchissable barrière qu'il ne fallait point franchir.

Dans le gouvernement des autres nations, lorsque, plus tard, ils l'exercèrent nos Aryens montrèrent parfois quelque dureté. Nous en fîmes la remarque au sujet d'un certain gouverneur, préposé à l'administration d'une fraction de la Touranie ; il n'était ni cruel, ni tyrannique, mais plutôt sévère et parfois dur. Cette attitude semble avoir caractérisé leur domination sur les étrangers et elle était compatible avec les plus chauds sentiments de fraternité envers leur propre race.

Il semblerait qu'ici, comme partout ailleurs, une fraternité dans le monde physique exigeât un fondement commun d'éducation et de culture, de moralité et d'honneur. Un homme était "un aryen", c'est-à-dire un homme noble, et ce fait impliquait un code d'honneur et de mœurs que l'on ne pouvait écarter. Il lui fallait être, comme disent les Anglais, *un gentleman*, et tenir sa vie à un certain niveau d'obligation sociale. Il pouvait remplir une tâche quelconque, il pouvait s'élever à un degré quelconque de science, mais il y **[288]** avait toujours un certain minimum de bonne conduite et de bonnes manières au-dessous duquel on ne pouvait s'abaisser. De cette conception, sortait un sentiment de réserve à l'égard de ceux qui sont "de l'extérieur" et dont on ignorait les manières et les coutumes, la morale et les vertus. Les enfants du Manou étaient une nation d'aristocrates, au vrai sens du terme, fiers de leur haute lignée, et pleinement conscients des obligations qu'elle leur imposait. "Noblesse oblige" n'était point, pour eux, une phrase vide de sens.

La civilisation était empreinte de lumière et de bonheur ; beaucoup de musique, de danse et de gaieté et la religion elle-même y conduisait, car c'était surtout une religion de gratitude et de louange. Le peuple chantait continuellement des hymnes d'actions de grâce, et l'on reconnaissait la présence des dévas dans toutes les forces naturelles. Les filles de l'aurore étaient joyeusement accueillies chaque matin, et l'Esprit du soleil était l'objet principal de l'adoration. Les quatre Koumâras étaient regardés comme des dieux, et leur présence était évidemment sentie par un peuple vivant en contact si étroit avec la nature qu'il en avait acquis une sensitivité toute psychique. Derrière le trône du chef des Koumâras, dans la grande salle du Temple central se trouvait un immense soleil doré, une demi-sphère, en relief sur la muraille, qui, les jours de cérémonie, éclatait d'une lumière éblouissante. La planète Vénus était également représentée comme un objet du culte, peut-être à cause de cette tradition que c'est d'elle que les Seigneurs de la Flamme étaient venus sur la terre. Le Ciel lui-même était adoré, et en un temps, un culte fut **[289]** offert à l'atome, comme à l'origine de toutes choses, comme à une manifestation en miniature de la divinité.

Une cérémonie annuelle servira d'exemple de l'une des grandes fêtes religieuses.

De bonne heure, nous voyons les citoyens, hommes, femmes et enfants, défiler en procession le long des rues convergentes du grand croissant qui fait face au pont merveilleux. De riches étoffes de soie flottent aux fenêtres et à des mâts dressés, et les rues sont jonchées de fleurs ; de grands brasiers élèvent des nuages d'encens, et le peuple est vêtu de soies multicolores, souvent lourdement chargées de bijoux, et porte de splendides ornements de corail, des couronnes et des guirlandes de fleurs : une féérie de couleur. On marche au fracas des cymbales et des trompettes.

On défile en bon ordre sur le front, mais tous les bruits s'apaisent dans le silence, aussitôt que l'on met le pied sur le pont. C'est en silence que l'on passe entre les temples solennels jusqu'au sanctuaire central et qu'on arrive dans la salle elle-même. Le grand trône creusé dans la roche vive, recouvert d'or, richement serti de joyaux, se dresse sur sa plateforme de roc, au-dessus de laquelle les grands symboles d'or, sont tracés en relief ; devant lui un autel, couvert maintenant de bois odoriférants. Au-dessus, l'énorme soleil d'or brille d'un éclat pâle, et la planète Vénus est suspendue dans l'azur, tout au haut, près de la voute.

Lorsque la salle est remplie jusqu'à son dernier coin, à l'exception d'un espace sur le devant et les côtés du grand trône, un groupe solennel entre par l'arrière, et remplit cet espace. Tous ses membres se **[290]** prosternent dans un salut respectueux ; les trois Manous sont là, vêtus des robes de leur charge, et le Mahâgourou, le Bodhisattva du temps, Vyâsa, debout à côté de Vaïvasvata. Nous voyons Sourya, derrière son Frère et grand Prédécesseur, et, tout près du trône, les trois Koumâras. Invisibles à la foule, sans doute, mais surement sentis plus ou moins vaguement, en un large demi-cercle, de splendides Dévas mauves et argent, attendent attentifs, eux aussi.

Sur cette immense assemblée se répand un silence absolu, comme si la respiration même était suspendue ; et alors, doucement, suavement, semblant à peine rompre le silence, s'entend une musique délicieuse qui soutient un chant entonné par les Êtres puissants et sacrés qui entourent le trône, une invocation au Seigneur, ou Roi, pour qu'Il vienne parmi les siens. Les accents solennels s'apaisent, pour laisser retentir, isolée, une note argentée, comme en réponse ; le grand soleil éclate d'une splendeur éblouissante et, au-dessous de lui, juste au-dessus du trône, apparait une brillante étoile qui darde ses rayons vers la foule en attente. Il est là, le Chef suprême de la Hiérarchie, assis sur le trône, plus éclatant que le soleil et l'étoile qui semblent en vérité, recevoir de Lui leur éclat : tous alors se prosternent, voilant leurs yeux devant la gloire aveuglante de Sa présence.

Alors, dans sa tendresse, Il adoucit cette gloire, afin que tous puissent lever les yeux et le contempler, Sanat-Koumâra l'Éternel Vierge [77], dans toute la **[291]** beauté de sa jeunesse immuable et qui pourtant est l'Ancien des jours. Et un profond soupir de révérence et d'émerveillement s'élève de la foule en extase, et un lumineux sourire, qui rend plus adorable encore l'exquise et forte beauté de ce visage, répond à leur simple regard d'amour respectueux et d'adoration.

Alors, Il étend les mains vers l'autel situé en face de Lui ; le feu jaillit sur le bois, les flammes s'élèvent dans l'air. Soudain Il n'est plus là, le trône est vide, l'étoile a disparu, le soleil d'or ne brille plus que d'un éclat pâle, et, seul, le feu qu'Il a donné darde ses mêmes flammes sur l'autel. De ce feu, un fragment de bois allumé est donné aux prêtres pour les autels des divers

[77] Le nom, traduit du sanscrit, signifie "Éternel Vierge" ; la désinence indique que Vierge est du genre masculin.

Temples, et, à chaque chef de famille présent [78] qui le reçoit dans un vase fermé où il demeure allumé, inextinguible, jusqu'à ce qu'il ait été porté sur l'autel du foyer familial.

Les processions se reforment et quittent en silence le Saint-Lieu, franchissent le pont et regagnent la ville. Alors s'élèvent des chants joyeux, et le peuple passe, les mains tenant les mains. Les compliments s'échangent, les ainés bénissent les jeunes et la joie est générale. On place le feu sacré sur l'autel familial, pour allumer la flamme qui restera brillante pendant l'année entière, et des torches allumées ainsi, sont portées aux maisons de ceux qui n'ont pu être présents, car, jusqu'au retour de la fête, après une année, il sera impossible d'obtenir ce feu pour sanctifier le sanctuaire de la famille. Et c'est ensuite de la **[292]** musique, des festins et des danses, jusqu'à ce que la ville heureuse se livre au sommeil.

Telle est la fête du Feu sacré, célébrée le vingt-quatre juin dans la Cité du Pont.

Quelques-uns des citoyens se consacrent presque entièrement à l'étude, et atteignent un grand avancement dans la science occulte, dans le but de se vouer à certaines branches du service public. Ils acquièrent la clairvoyance, et apprennent à commander à certaines forces naturelles, à construire des formes-pensées et à abandonner à volonté leur corps physique. Mais se rappelant les tristes effets obtenus en Atlantis de la puissance occulte détachée de l'altruisme et de la moralité, les instructeurs, dans ces études, choisissent leurs élèves avec un soin extrême et l'un des lieutenants du Manou exerce la surveillance générale de toutes ces classes. Quelques-uns des étudiants, lorsqu'ils sont assez avancés ont, pour forme spéciale de service public, de maintenir les différentes parties de l'Empire en contact les unes avec les autres ; il n'y a point de journaux, mais ils dirigent ce qu'on pourrait appeler un service d'information publique. Ces nouvelles, en général, ne sont pas publiées, mais tous ceux qui désirent avoir des nouvelles d'une autre personne peuvent aller à cet office central, et l'y obtenir. Il y avait ainsi des commissaires pour les diverses provinces, dont chacun donnait des nouvelles de la région qui lui était confiée et qui les obtenait par des moyens occultes. Les expéditions envoyées au loin, pour des missions pacifiques ou guerrières, étaient surveillées, et l'on en avait constamment

---

[78] Plus tard, lorsque la population de la vine fut devenue très considérable, ce furent les fonctionnaires qui reçurent ce feu, avec mission de le distribuer dans les maisons de leur ressort.

des nouvelles, comme on en a de notre temps, grâce à la télégraphie avec ou sans fil. **[293]**

En certaine occasion, lorsque Corona gouvernait une province éloignée, le Manou ne put lui faire parvenir ses ordres. Il ordonna alors à l'un de ces étudiants les plus avancés, de quitter son corps physique, de se rendre, en corps astral, auprès de Corona, et de se matérialiser en arrivant ; par ce moyen, le message fut délivré à Corona par l'entremise de sa conscience physique. C'est ainsi que le Manou demeura le véritable Roi, quelle que fût l'étendue de l'empire.

On écrivait sur diverses substances ; nous avons remarqué un homme qui écrivait avec un instrument pointu sur une surface enduite de cire, dans un cadre oblong, comme s'il dessinait à la plume, puis il repassa sur ses traits avec une plume creuse, de laquelle coulait un liquide coloré qui durcissait en séchant, et laissait l'écriture incrustée dans la cire. Parfois, un écrivain inventait quelque méthode originale.

L'utilisation du travail mécanique n'est pas poussée aussi loin qu'en Atlantis ; les machines sont plus simples, et une plus grande partie du travail est faite à la main. Le Manou ne désire évidemment pas que le luxe extrême d'Atlantis se renouvèle parmi son peuple.

De ce faible début, en 60 000 av. JC, sortit graduellement un royaume à la population dense, qui encercla la mer de Gobi et obtint peu à peu l'empire sur les nations voisines, entre autres sur les Touraniens qui avaient si impitoyablement massacré ses ancêtres. Ce fut la souche-mère de toutes les nations aryennes et c'est d'elle que partirent, depuis l'an 40 000 av. JC les grandes migrations qui constituèrent les sous-races aryennes. Elle demeura dans **[294]** la terre qui était son berceau jusqu'à ce qu'elle eut envoyé quatre de ces migrations vers l'Occident et, en outre, de nombreuses et très fortes bandes d'émigrants armés qui conquirent l'Inde et la placèrent sous leur joug ; ses derniers habitants ne quittèrent leur pays pour se joindre à leurs devanciers de l'Inde, que peu de temps avant la submersion de Poséïdonis, en 9 854 av. JC. [79]. Ils y furent envoyés, en fait, afin qu'ils pussent échapper à la ruine apportée par ce formidable cataclysme.

---

[79] Cette souche-mère est habituellement appelée "la première sous-Race" dans la littérature théosophique, mais il ne faut pas oublier que c'est la Race mère originelle, de laquelle sont sorties toutes les Branches ou sous-Races. *La première Migration* est appelée la *seconde sous-race*, etc. Ceux qui émigrèrent dans l'Inde provenaient tous de cette souche asiatique, et font "la première sous-race".

De l'an 60 000 à l'an 40 000 av. JC, la Race-Mère se développa et progressa magnifiquement, pour atteindre l'apogée de sa gloire vers 45 000 av. JC. Elle conquit la Chine et le Japon, peuplés surtout de Mongols, la septième sous-race atlantéenne, et s'avança vers le nord et l'est jusqu'à ce que le froid l'arrêtât. Elle ajouta également à l'Empire, Formose et le Siam, qui étaient peuplés de Tlavatlis et de Touraniens, seconde et quatrième sous-race atlantéenne. Puis elle colonisa Sumatra, Java et les iles avoisinantes, alors moins morcelées qu'elles ne le sont aujourd'hui. En général, les Aryens furent bien accueillis dans ces régions par le peuple, qui regardait ces étrangers au teint clair comme des dieux, et se trouvait plus enclin à les adorer qu'à les combattre. Il subsiste, aujourd'hui encore, un reste intéressant **[295]** de l'une de ces colonies ; c'est une tribu des montagnes dans les Célèbes, appelée Toala. Cette ile à l'est de Bornéo, devint leur possession, et ils s'étendirent sur ce qui est aujourd'hui la péninsule Malaise, sur les Philippines, les iles Liou-Kiou, l'archipel oriental, la Papouasie, les iles situées dans la direction de l'Australie, et l'Australie elle-même, qui était encore couverte d'une population dense de Lémuriens, membres de la troisième Race-Mère.

Nous trouvons Corona, vers 50 000 av. JC chef d'un grand royaume dans ces mers parsemées d'iles ; il est né dans cette région, et s'y est taillé un royaume, reconnaissant le Manou comme suzerain, et obéissant aux ordres qu'il reçoit de lui. Sur tout l'immense Empire Aryen, formé de nombreux royaumes, le Manou est suzerain. Qu'il soit en incarnation, ou non, les Rois gouvernent en son nom, et il envoie ses ordres de temps à autre, pour la poursuite de son œuvre.

Vers 40 000 av. JC l'Empire commença à montrer des signes de décadence ; les iles et les provinces éloignées commencèrent à affirmer une indépendance barbare. Le Manou s'incarnait parfois encore, mais, en général, dirigeait les affaires des plans supérieurs. Le royaume central, pourtant, conserva sa splendide civilisation, satisfait et tranquille, pendant vingt-cinq mille ans et plus, tandis que l'activité se portait principalement dans des voies plus distantes ; la formation des sous-races, et leur dissémination dans toutes les directions.

CHAPITRE XVII

—

LA SECONDE SOUS-RACE : LES ARABES

On se rappellera que lorsque le Manou se rendit à Shamballa, après avoir conduit son petit troupeau de l'Arabie jusqu'à son séjour temporaire, et, après la grande catastrophe de 75 025 av. JC, l'eut amené â l'Ile Blanche, il reçut du Chef de la Hiérarchie, communication du plan qu'il devait suivre pour la formation de sa Race [80]. Quatre longues vallées, remontant vers la chaine de montagnes qui s'élevait à trente kilomètres des rives de la mer de Gobi, séparées l'une de l'autre par des chaines de collines, devaient servir au groupement et à la formation de quatre sous-races distinctes. Cette tâche allait maintenant commencer.

Le Manou débuta par choisir parmi la nombreuse troupe des Serviteurs qui s'était développée au sein de la noble civilisation aryenne, quelques familles qui voulussent faire partie des pionniers et, quittant la glorieuse Cité du Pont, s'en aller dans le désert pour fonder sa nouvelle colonie. Un groupe nombreux de personnes qui, pour la plupart, sont, ou ont été membres de la Société Théosophique de notre **[298]** temps, furent choisies pour cette tâche de pionniers [81] et, dans ce nombre, plusieurs familles furent désignées pour ouvrir la voie. À la troisième génération, Mars et Mercure prirent naissance parmi leurs descendants, et ensuite le Manou et quelques-uns des principaux dignitaires s'incarnèrent là aussi pour spécialiser le type racial. Le Manou prépare d'abord un corps du type qu'il désire, puis s'y incarne lorsqu'il l'a amené au point désiré.

Ce dernier groupe de personnages hautement développés fixe le type toutes les fois qu'une sous-race se fonde, et c'est alors que le type apparait dans sa plus grande beauté : c'est l'âge d'or vers lequel chaque nation jette plus tard des regards de regret. Alors, des égos plus jeunes viennent poursuivre la tâche, incapables, naturellement, de la maintenir au niveau fixé. Il y a donc, dans chaque cas un groupe d'égos plus jeunes envoyés pour préparer la voie ; puis viennent des égos plus âgés, du rang qui comprend

---

[80] V. chap. XIV, page 268.

[81] Ils accomplissent, une fois de plus, ce qu'ils ont fait si souvent, jadis, ils ouvrent la voie pour un nouveau type d'humanité et de civilisation. Ils sont les pionniers, les sapeurs, les mineurs d'une grande armée en marche, pour laquelle ils débarrassent le sol des jungles qui le couvrent, tracent des routes, établissent des ponts sur les rivières. La tâche peut être ingrate, mais elle est nécessaire, et à beaucoup familière.

les Maitres à présent ; c'est de ceux-ci que les grands Êtres reçoivent les corps qui fixent le type de la race. Les jeunes surviennent alors, et font de ce type le mieux qu'ils peuvent, d'abord conduits par quelques-uns de leurs ainés, ensuite laissés à eux-mêmes pour apprendre leurs leçons par l'expérience.

Parmi les jeunes choisis pour former les premières **[299]** familles de pionniers, nous remarquons Héraklès, fils de Corona et de Théodoros ; Sirius est sa femme, une femme de haute taille, aux muscles vigoureux, une remarquable femme d'intérieur, et très bonne pour sa famille assez nombreuse, parmi laquelle nous voyons Alcyone, Mizar, Uranus, Séléné et Neptune [82]. Héraklès a ramené d'une incursion guerrière quelques nobles Tlavatlis, et le fils de l'un de ces captifs, Apis, épouse sa nièce Gémini, à la grande colère de la fière famille aryenne, qui considère ce mariage comme une mésalliance, une indigne contamination de leur sang pur. Mais, sans doute, cette union a-t-elle été préparée en silence par le Manou, afin qu'un mélange de sang Tlavatli fût introduit dans les veines aryennes. Ils ont deux enfants jumeaux, Spica et Fidès, curieux petit couple. Hector et Aurore forment un autre ménage de nos émigrants ; leur fille Albiréo épouse Séléné : Mercure est leur enfant. Uranus épouse Andromède, Mars et Vénus naissent de leur union, tandis que Vulcain apparait dans un fils d'Alcyone.

On remarquera que deux de ceux qui sont aujourd'hui des Maitres, Uranus et Neptune, naissent dans la seconde génération ; Mars et Vénus, Maitres tous deux aujourd'hui, naissent dans leur famille à la troisième génération ; Mercure, aujourd'hui Maitre, est aussi de la troisième génération, né de Séléné ; et Vulcain, Maitre également, dans cette troisième génération, enfant d'Alcyone. Dans la quatrième le Manou apparait, fils de Mars et de Mercure.

À cette époque, plusieurs de nos amis habitent la **[300]** Cité du Pont : Castor est parmi eux, Rhéa est sa femme. Ils considèrent que ceux qui sont allés dans la vallée se conduisent fort déraisonnablement, car la civilisation au sein de laquelle ils vivent est fort belle ; il est insensé de la quitter pour en créer une nouvelle et planter des navets dans une vallée inculte, au lieu de vivre au sein de la culture et de l'ordre de la Cité. Au reste, la religion nouvelle, professée par les habitants de la vallée n'est en rien nécessaire, l'ancienne vaut beaucoup mieux. Un autre des amis qui accompagnent Castor au travers des âges, Lachésis, est un volumineux marchand ; Velléda

---

[82] Voir, à l'appendice VII, la liste complète.

est son fils, homme à l'esprit emporté et impatient, qui montre de l'insolence envers les clients, au grand déplaisir de son père qui est la courtoisie même. Lachésis a épousé Amalthée, qui s'est enfuie avec Calypso, conduite qui excite la désapprobation générale. Comme elle et son complice n'avaient point accueil dans la ville, ils se rendirent à la vallée, mais pour n'y point recevoir une plus chaude bienvenue.

La visite d'un prince Toltèque, venu de Poséïdonis à la Cité du Pont, nous montre un vieil ami, Crux, et parmi sa suite un autre ami, de notre connaissance Phocéa.

Plusieurs siècles s'écoulent ; les habitants de la vallée croissent et se multiplient, la minutieuse spécialisation se poursuit, si bien qu'en 40 000 av. JC, le Manou les juge suffisamment nombreux et préparés pour être envoyés de par le monde. Il les envoie sous la conduite de Mars, aidé de Corona et de Théodoros, et leur fait suivre, en sens inverse, la route qu'ils avaient parcourue des centaines de milliers d'années auparavant. **[301]** Cette expédition est une tentative pour organiser les descendants des Arabes qu'ils avaient laissés derrière eux, car ceux-ci, entre tous les Atlantéens, possèdent, au plus haut point, toutes les qualités maintenant nécessaires. Ils sont encore établis aux lieux où le Manou les a fixés : un certain nombre de tribus à demi civilisées, répandues sur l'ensemble de la péninsule arabique, avec quelques établissements sur la côte des Somalis. Une puissante nation, animée de sentiments amicaux occupait à ce moment la région connue aujourd'hui sous les noms de Perse et de Mésopotamie, et le Manou, qui avait plus tard rejoint les émigrants et s'était mis à leur tête, n'a aucune difficulté à obtenir la permission de traverser le pays avec sa troupe, le long d'une voie soigneusement jalonnée et gardée. Il est à remarquer que cette émigration est d'un caractère différent de celles qui la suivirent. Dans celles qui descendirent vers l'Inde, la tribu entière se déplaçait, depuis les vieillards et les femmes jusqu'aux enfants. Mais, dans le cas présent, il a été conseillé aux vieillards et aux mères d'enfants en bas âge de rester en arrière, et la migration se restreint aux hommes en état de combattre, avec leurs femmes et un nombre relativement faible d'enfants. Beaucoup d'entre eux sont des célibataires. Les guerriers sont au nombre d'environ 150 000, auxquels les femmes et les enfants ajoutent 100 000 âmes environ.

Le Manou avait envoyé, deux ans auparavant, des messagers pour préparer les tribus arabes à sa venue, mais cette nouvelle n'avait pas été très favorablement reçue, et il n'était aucunement certain d'être favorablement accueilli. Quand il eut traversé la ceinture désertique **[302]** qui, alors comme

aujourd'hui, séparait l'Arabie du reste du monde, et qu'il arriva en vue de la première des agglomérations arabes, un groupe de cavaliers armés apparut, qui attaqua immédiatement l'avant-garde de son armée. Il les repoussa aisément et tenta de faire comprendre aux prisonniers qu'il fit que sa mission était pacifique. Mais la langue était si considérablement changée que l'on eut de grandes difficultés à se comprendre réciproquement ; néanmoins il réussit à rassurer ses prisonniers, et fit demander à leur chef une entrevue. Après quelque difficulté et l'échange de plusieurs messages, le chef se présenta, soupçonneux et peu conciliant, mais une longue conversation et des explications sans réserve modifièrent quelque peu son attitude ; il lui vint à l'esprit qu'il pourrait utiliser cette forme inusitée d'invasion pour servir ses intérêts. Il était l'ennemi mortel d'une tribu voisine, et, puisqu'il n'était pas en force pour se mesurer avec une armée d'apparence aussi solide que celle du Manou, il pensa que, s'il pouvait gagner ces étrangers à sa cause, il viendrait vite à bout de ses vieux ennemis. Il temporisa donc, et consentit à autoriser ses visiteurs à s'établir dans une vallée désolée, sur les frontières de son territoire.

Le Manou accepta cette offre et transforma bientôt l'aspect de cette vallée. Émigrants d'une nation hautement civilisée, ses compagnons de route possédaient la science du forage des puits. Bientôt la vallée tout entière fut efficacement irriguée et une grande rivière coulait en son centre. En moins d'un an tout le territoire qu'ils occupaient était en pleine culture **[303]** de bonnes récoltes avaient déjà été obtenues. En trois années, ils formaient une colonie prospère et se suffisaient à eux-mêmes.

Cependant, le chef qui les avait reçus, n'était nullement satisfait ; il regardait d'un œil jaloux les progrès qu'ils avaient réalisés, et pensa que, puisque le territoire prêté lui appartenait, il convenait que son peuple et non des étrangers, en recueillissent le profit. Ensuite, sollicité de prendre part à des expéditions de pillage, le Manou n'avait-il pas répondu nettement que, quoique reconnaissant envers son hôte et prêt à le défendre à tout instant d'une agression, il ne prendrait part à aucune attaque, sans provocation, contre des gens paisibles. Cette réponse avait excité la colère du chef d'autant plus qu'il n'apercevait pas le moyen d'imposer ses désirs. Enfin, il conclut une paix avec son ennemi héréditaire, et le décida à se joindre à lui pour exterminer les nouveaux venus.

Ce beau projet, toutefois, aboutit à un échec irrémédiable ; le Manou battit les deux chefs qui furent tués et il établit son empire sur leurs deux États, dont les sujets, une fois la bataille livrée, acceptèrent

philosophiquement un nouveau chef et trouvèrent bientôt beaucoup plus de prospérité et de bonheur sous un régime supérieur au leur, quoiqu'il impliquât moins de guerres et plus de travail régulier. Ainsi le Manou assura son établissement en Arabie, et se voua sans retard à l'aryanisation de ses nouveaux sujets. D'autres tribus l'attaquèrent de temps à autre, mais elles furent invariablement défaites, et avec de si lourdes pertes, qu'elles en vinrent vite à trouver plus sage de le laisser en paix. Avec les années, son royaume acquit une **[304]** grande prospérité et une grande puissance, tandis que de constantes luttes intestines affaiblissaient et appauvrissaient les autres tribus. La conséquence naturelle d'un tel état de choses ne pouvait manquer de se produire ; graduellement, en saisissant les occasions qui s'offraient, le Manou absorba dans son Empire une tribu après l'autre, généralement sans effusion de sang, et avec le consentement de la majorité de ses membres. Avant sa mort, quarante ans plus tard, la moitié septentrionale de l'Arabie était sous son sceptre, et pouvait être regardée comme, nettement aryenne. Il eût pu étendre sa suzeraineté sur le sud également, sans l'apparition d'un fanatique religieux, rappelant au peuple qu'il était une race choisie. Ce fanatique que nous retrouverons plus tard et auquel nous donnerons le nom d'Alastor, fondait sa prédication sur l'ordre donné, aux temps anciens, par le Manou de son peuple, de ne point conclure de mariage avec les étrangers. Il ne devait donc point mêler son sang à celui de ces gentils qui venaient nul ne savait d'où, avec leur prétendue civilisation et leur odieuse tyrannie, déniant même à l'homme son droit inaliénable de tuer son prochain librement, s'il lui plaisait. Cet appel excita cette impatience farouche de l'autorité qui est un trait essentiel du caractère arabe, et les tribus méridionales, qui, pendant des siècles, avaient guerroyé entre elles, s'unirent dorénavant pour résister à leur chef réincarné. Elles lui faisaient la guerre en son propre nom, se réclamant de son ordre antique de conserver la pureté de leur race : un cri de ralliement pour lui résister. **[305]**

Il était étrange que Vaïvasvata Manou fût ainsi invoqué contre lui-même, mais Alastor n'était en réalité que contradictions, engagé dans une ornière d'où l'on ne pouvait le faire sortir. Quand le Manou avait eu besoin d'un peuple isolé des autres il avait interdit le mariage avec les étrangers ; quand il voulait aryaniser les descendants de ses anciens sujets, l'alliance avec les étrangers devenait nécessaire ; mais pour Alastor, comme pour beaucoup de sectaires de son espèce, croissance et adaptation sont des hérésies ; et il trouvait sa force dans le fanatisme de ses compagnons.

Tandis que cette longue lutte poursuivait ses péripéties, le Manou eut la joie, dans l'un des intervalles de paix relative, de recevoir la visite de son puissant Frère, le Mahâgourou, le futur Bouddha, qui venait vers la seconde sous-race avant qu'elle n'eût commencé sa longue carrière de conquête, pour lui inculquer la nouvelle religion qu'il avait enseignée en Égypte, comme une réforme de l'antique religion établie dans ce pays.

Ce grand Empire atlantéen d'Égypte, qui avait causé quelque difficulté à Vaïvasvata Manou alors qu'il guidait son peuple, loin du théâtre de la catastrophe de 75 025 av. JC pour l'établir en Arabie, avait péri dans ce cataclysme, par la submersion de l'Égypte. Lorsqu'il redevint possible d'habiter les terres noyées, une population négroïde posséda le pays quelque temps, laissant derrière elle les silex taillés et d'autres reliques primitives pour marquer son occupation. Après elle vint un second Empire atlantéen, avec une grande dynastie de Rois divins, et bien des héros, que **[306]** les Grecs, par la suite, regardèrent comme des demi-dieux ; tel qu'Hercule aux douze travaux, dont la tradition se transmit à la Grèce. Cet Empire atlantéen subsista jusque vers 13 500 av. JC, époque où les Aryens vinrent de l'Inde méridionale et y fondèrent un Empire de la souche-mère aryenne. Cet Empire atlantéen existait donc en 40 000 av. JC alors que le Manou se retrouva en Arabie, et il était parvenu à un haut degré de civilisation, fastueuse et splendide, il possédait d'immenses temples, comme celui de Karnak, avec de longs et sombres couloirs, ainsi qu'un somptueux rituel, accompagné d'un enseignement religieux très hautement élaboré.

Les Égyptiens étaient un peuple profondément religieux, et ils vivaient les légendes rapportées par leur foi avec une intensité de sentiment dont les Églises catholique et anglicane, en des jours comme le Vendredi saint, ne peuvent donner qu'une très faible idée. Ils étaient sensitifs, accessibles à l'action des influences supra-physiques : aussi étaient-ils dénués de tout scepticisme quant à l'existence d'êtres et des mondes supérieurs à ceux de la conscience physique leur religion était l'essence même de leur vie. Ils élevaient leurs temples grandioses pour donner au peuple l'impression de l'immensité et de la majesté, pour éveiller le respect dans l'esprit des classes populaires. Toute la couleur, toute la splendeur de la vie s'attachaient à leur religion. Les Égyptiens portaient à l'ordinaire des vêtements blancs, mais les processions religieuses étaient de somptueux ruissèlements de couleurs splendides, scintillant d'or et de joyaux. Les cérémonies qui accompagnaient la célébration de **[307]** la mort d'Osiris étaient poignantes de réalité vécue ; le deuil pour le dieu mis à mort était un deuil réel ; le peuple pleurait et

poussait des lamentations à haute voix, la foule tout entière était emportée par une émotion passionnée, et suppliait Osiris de revenir.

C'est vers ce peuple que le Mahâgourou vint sous le nom de Tehouti ou Thoth, appelé plus tard Hermès par les Grecs. Il vint enseigner la grande doctrine de la "Lumière Intérieure" aux prêtres des temples à cette puissante hiérarchie sacerdotale d'Égypte qui, avait à sa tête le Pharaon lui-même. Dans le parvis intérieur du grand Temple, Il leur parla de "la Lumière qui éclaire tout homme venant au monde", phrase tombée de ses lèvres, et qui fut transmise à travers les siècles, et trouva un écho dans les paroles, toutes colorées par la pensée de l'ancienne Égypte, du quatrième Évangile. Il leur enseigna que la Lumière est universelle, et que la Lumière, qui est Dieu, réside dans le cœur de tout homme :

> "Je suis cette Lumière," leur faisait-il répéter, "cette Lumière, c'est moi." – "Cette Lumière, disait-Il, c'est l'homme vrai, quoique l'homme puisse ne pas la reconnaitre, quoiqu'il la néglige ; Osiris est Lumière ; Il est sorti de la Lumière ; Il réside dans la Lumière ; Il est la Lumière. La Lumière est cachée partout ; elle est dans toute roche et dans toute pierre. Quand l'homme atteint l'union avec Osiris-Lumière, alors il trouve l'union avec ce Tout dont il fait partie ; alors il lui est possible de voir la Lumière en tous les êtres, si voilée, étouffée et cachée qu'elle puisse être. Tout le reste n'est pas ; mais la Lumière est. La Lumière est la vie des hommes. Pour chaque homme, bien qu'il y **[308]** ait des cérémonies émouvantes, bien qu'il y ait des devoirs sacerdotaux à remplir, et différentes façons d'aider autrui, cette Lumière est plus proche que tout autre chose ; elle est présente au fond de son cœur. Pour tout homme, la réalité est plus proche que toute cérémonie, car il lui suffit de se tourner au dedans, et alors il verra la Lumière. C'est là l'objet : de toute cérémonie : c'est pourquoi il ne faut point les supprimer, car Je suis venu non pour détruire, mais pour accomplir. Quand l'homme sait, alors il franchit le stade des cérémonies, il va à Osiris, il va à la Lumière, la Lumière Amoun-Ra, de qui tout est venu, à qui tout retournera."

Et encore :

> "Osiris est dans le Ciel, mais Osiris est aussi dans le cœur des hommes. Lorsqu'Osiris dans le cœur connait Osiris dans le Ciel, l'homme devient Dieu, et Osiris, jadis mis en pièces, redevient Un. Voyez seulement ! Osiris, l'Esprit divin, Isis l'Éternelle Mère, donnent la vie à Horus, qui est l'Homme, l'Homme né de tous deux, quoiqu'un avec Osiris. Horus est fondu dans Osiris, et Isis, qui avait été la Matière, devient par lui la Reine de la Vie et de la Sagesse. Et Osiris, Isis et Horus sont tous nés de la Lumière.
>
> Double est la naissance d'Horus. Il est né d'Isis, le Dieu né dans l'humanité, qui prend chair de la Mère éternelle, la matière, l'éternelle Vierge. Il va trouver une seconde naissance dans Osiris, rachetant sa mère de sa longue recherche des fragments de son mari, dispersés sur la terre. Il va renaitre en Osiris, lorsque Osiris dans le cœur voit Osiris dans le Ciel, et sait que les deux sont un." **[309]**

Tel était son enseignement, et les sages parmi les prêtres en étaient remplis de joie.

À Pharaon, le monarque, Il donna cette devise : "Cherche la Lumière", car Il disait que c'est seulement lorsqu'un Roi voit la Lumière dans le cœur de chacun qu'il règnera bien. Et au peuple Il donna cette autre devise : "Tu es Lumière !… que cette Lumière resplendisse." Il inscrivit cette devise autour du pylône d'un grand Temple, montant sur un pilier, suivant la traverse, et redescendant sur l'autre pilier. On l'inscrivit également au-dessus des portes des maisons, et l'on fit de petites images du pylône sur lequel Il l'avait inscrite, les unes en métaux précieux, les autres en terre cuite, afin que les pauvres pussent acheter ces petites images d'argile bleue, sillonnées de veines brunes et vernies. Une autre devise favorite était : "Suis la Lumière", cette devise se transforma plus tard en cette autre : "Suis le Roi." Sous cette forme, elle se répandit vers l'Occident et devint la devise de la Table Ronde. Et le peuple apprit à dire de ses morts : "Ils sont allés vers la Lumière."

La joyeuse civilisation de l'Égypte devint plus joyeuse encore, parce qu'Il avait demeuré parmi eux, Lui, la Lumière incarnée. Les prêtres qu'Il avait instruits transmirent Ses enseignements et ses instructions secrètes qu'ils insérèrent dans leurs Mystères ; les étudiants vinrent de toutes les

nations pour s'instruire de la "Sagesse des Égyptiens" et la renommée des écoles d'Égypte se répandit, au loin, par tous les peuples.

C'est à cette époque qu'il se rendit en Arabie, pour enseigner les chefs de la sous-race établie là. Profonde **[310]** fut la joie de ces nobles Frères lorsqu'ils s'étreignirent les mains, que leurs regards se sourirent, et qu'ils pensèrent, dans leur exil, à leur demeure lointaine, à la Cité du Pont, à la blanche Shamballa, car même les grands Êtres doivent éprouver quelque lassitude, lorsqu'ils vivent au sein des petitesses et de l'ignorance des hommes.

C'est ainsi que vint à la seconde sous-race l'Instructeur suprême, pour lui apporter la doctrine de la Lumière intérieure.

Revenons à l'histoire des progrès de nos Aryens en Arabie. À cause de l'opposition soulevée contre le Manou par Alastor dans le sud, la péninsule arabique se trouvait divisée en deux parties et les successeurs du Manou, pendant bien des générations, jugèrent suffisant de maintenir l'intégrité du royaume sans chercher à étendre ses frontières. Mais après plusieurs siècles, un Roi plus ambitieux monta sur le trône, et, prenant avantage de dissensions locales dans le sud de la péninsule, il envoya ses armées jusqu'à l'Océan et se proclama empereur d'Arabie. Il permit à ses nouveaux sujets de conserver leurs idées religieuses particulières, et comme le nouveau gouvernement était, à bien des égards, supérieur à l'ancien, l'on ne fit aucune opposition durable au conquérant.

Cependant, une certaine fraction des méridionaux crut de son devoir de protester contre ce qu'ils considéraient comme le triomphe du mal ; et sous un prophète à la rude et ardente éloquence, ils abandonnèrent leur patrie conquise et s'établirent en une colonie, en face de l'Arabie, sur la côte des Somalis.

Là, sous l'autorité de ce prophète et de ses successeurs, **[311]** ils vécurent pendant plusieurs siècles, s'accroissant grandement en nombre, jusqu'à ce qu'un évènement vint provoquer parmi eux une rupture sérieuse. On découvrit que le prophète qui gouvernait en ce temps, tout en proclamant fanatiquement la nécessité de maintenir la pureté de la race, avait lui-même une liaison avec une jeune négresse de l'intérieur. Ce fut grand émoi quand la nouvelle se répandit, mais le prophète crut se montrer à la hauteur de la situation en promulguant, comme une révélation nouvelle, l'idée que la stricte prohibition contre les unions avec les étrangers n'était destinée qu'à les protéger contre tout mélange avec les envahisseurs du Nord, mais ne

s'appliquait nullement aux négresses qui, en fait, devaient être regardées comme des esclaves, comme une marchandise et un bétail, plutôt que comme des femmes. Cette audacieuse proclamation divisa la colonie ; la majorité l'accepta, d'abord avec hésitation, puis avec enthousiasme, et l'on acheta des "esclaves" noires avec avidité. Mais un certain nombre se révolta contre cette interprétation, dénonçant, non sans vérité, comme un artifice malhabile pour protéger un prêtre débauché ; et, quand ceux-là se virent réduits à la minorité des suffrages, ils se retirèrent pleins d'horreur et déclarèrent ne pouvoir plus vivre au milieu d'hérétiques ayant abandonné toute règle de conduite. Un prêtre ambitieux, qui avait toujours aspiré à l'autorité, se mit à leur tête, forma une énorme caravane et ils s'éloignèrent, drapés dans leur vertueuse indignation. Ils errèrent sur le bord du golfe d'Aden, remontèrent la côte de la mer Rouge et pénétrèrent enfin sur le territoire égyptien. **[312]** Leur curieuse histoire séduisit le Pharaon de l'époque, qui leur offrit, pour s'y établir, un district éloigné de son empire. Ils acceptèrent et vécurent là, assez paisiblement ; pendant plusieurs siècles, prospères sous l'autorité égyptienne, mais ne se mêlant jamais avec les Égyptiens.

Bientôt, cependant, quelque Pharaon leur adressa une réquisition comportant des taxes nouvelles et des prestations obligatoires, qu'ils considérèrent comme une atteinte à leurs privilèges ; aussi entreprirent-ils, une fois de plus, une migration en masse, et, cette fois, s'établirent en Palestine, où nous les voyons sous le nom de Juifs, et aujourd'hui encore, maintenir aussi énergiquement que jamais, leur conception de "peuple élu".

Pendant ce temps, la majorité, demeurée sur la terre des Somalis, avait ses aventures, elle aussi. Alors que, par le trafic d'esclaves, ces hommes étaient mieux connus des tribus de l'intérieur qu'ils avaient jusque-là sévèrement maintenues hors de leurs frontières, ces dernières comprirent quel profit elles pouvaient réaliser en volant les demi-civilisés, et elles commencèrent une série d'incursions dans la colonie qui fatiguèrent à ce point ses défenseurs, qu'après bien des années de lutte, ayant perdu des milliers d'hommes, et voyant leur territoire de plus en plus réduit, ils se décidèrent, eux aussi, d'abandonner la place et d'émigrer, une fois de plus, en traversant le golfe, vers la terre de leurs ancêtres. Reçus amicalement, ils furent bientôt absorbés dans la masse de la population. Ils s'étaient appelés "les véritables Arabes", bien que méritant ce titre moins que quiconque ; et il existe **[313]** encore, aujourd'hui une tradition d'après laquelle les *Arabes authentiques* débarquèrent à Aden et s'étendirent peu à peu vers le nord.

Même de nos jours, on peut voir, parmi les Arabes Hamyarites de la région méridionale, les traces indélébiles de ce mélange de sang noir, infusé il y a, des milliers d'années ; actuellement encore la légende veut que les Mostareb ou Arabes du Nord partirent pour un assez long séjour en Asie, bien au-delà de la Perse et revinrent plus tard, rapportant de nombreuses marques de leur passage à l'étranger.

La seconde sous-race se développa, fut extrêmement florissante pendant des milliers d'années et étendit sa puissance sur presque toute l'Afrique, à l'exception de la portion restée entre les mains de l'Égypte. Cependant, longtemps après, ses membres envahirent l'Égypte et la gouvernèrent durant une certaine époque ce fut le temps des rois Hyksos. Mais la période la plus glorieuse fut celle où, maitres de l'ile algérienne, ils poussèrent le long de la côte orientale jusqu'au cap de Bonne-Espérance et y fondèrent un royaume qui comprenait le Matabeleland, le Transvaal et le district de Lorenzo-Marquès.

Notre groupe de pionniers, après plusieurs naissances en Arabie, prit part à la constitution de cet empire sud-africain ; nous y trouvons Mars roi, avec son fidèle Héraklès, chef d'une province sous ses ordres. Sirius naquit aussi au Mashonaland, où il épousa Alcyone, et parmi leurs domestiques nègres, nous voyons la fidèle Boréas qui les avait servis dans maintes existences. La nature, au Matabeleland, est magnifique, il y a des vallées avec de beaux arbres, **[314]** où vivent des troupeaux d'antilopes. On édifia de grandes cités, du style massif habituel, des temples grandioses, et la civilisation qui se forma là, peu à peu, n'était certes point sans mérite. Mais l'abime qui séparait les deux populations, les Africains indigènes et les conquérants arabes, était trop vaste pour être franchi, les Africains restèrent les ouvriers et les domestiques, maintenus dans une complète sujétion.

Les Arabes créèrent aussi quelques établissements sur la côte occidentale d'Afrique, mais ils entrèrent en conflit avec les colons de Poséïdonis, et furent complètement repoussés. Ils envahirent Madagascar, que l'Empire méridional s'efforça d'occuper, ne réussissant qu'à maintenir, pour un temps, des stations sur différents points de la côte.

Lorsque le grand empire Soumiro-Akkadien de la Perse, de la Mésopotamie et du Turkestan, se morcela en petits états turbulents, un monarque arabe conçut l'idée de le placer sous son hégémonie. Il y conduisit ses armées et, après vingt années de luttes acharnées, se rendit maitre des plaines de la Mésopotamie et de presque tout l'ensemble de la Perse,

jusqu'au grand lac salé de Khorasan, où se trouve aujourd'hui le désert ; mais il ne put conquérir le Kurdistan, ni soumettre les tribus de montagnards qui harcelaient ses armées au passage. Après sa mort, son fils s'attacha sagement à consolider son empire, plutôt qu'à l'étendre. Il réussit à lui donner une unité qui persista quelques siècles et aurait pu durer plus longtemps, si des troubles dynastiques n'avaient éclaté dans l'Arabie elle-même. Le gouverneur de la Perse, cousin du roi arabe, saisit alors cette occasion **[315]** pour proclamer son indépendance. La dynastie arabe qu'il fonda ainsi dura deux cents ans, au milieu de guerres incessantes. Puis vint une nouvelle période de soulèvement des tribus et de fréquentes incursions des nomades sauvages de l'Asie centrale qui jouent un rôle si important dans l'histoire de cette région. Un certain roi arabe, tenté par les récits de la richesse fabuleuse de l'Inde, envoya une flotte pour l'attaquer, mais il échoua ; sa flotte fut rapidement détruite et ses soldats tués ou faits prisonniers.

Après l'écroulement définitif de l'Empire arabe de Perse et de Chaldée, il y eut des siècles d'anarchie et de massacres qui décimèrent presque entièrement le pays. Aussi le Manou se décida-t-il à venir à son secours, en lui envoyant sa troisième sous-race, qui établit le grand Empire Perse des Iraniens.

CHAPITRE XVIII

—

LA TROISIÈME SOUS-RACE : LES IRANIENS

Nous voici de retour à la Cité du Pont, toujours grande, bien que sa splendeur décline, car nous sommes parvenus en l'année 30 000 av. JC. Un intervalle de dix mille ans s'est écoulé entre le départ de la seconde sous-race et celui de la troisième. Les hommes employés à cette tâche ont été préparés avec soin pendant bien des siècles, comme les autres. Le Manou les a mis à part dans l'une des vallées de la montagne, jusqu'à ce que leur développement ait abouti à la formation d'un type distinct. Dans sa sélection première, à Atlantis, il avait fait entrer une faible proportion des meilleurs éléments de la sixième sous-race atlantéenne ; il utilise maintenant les familles qui ont conservé le plus de ce sang akkadien, et envoie son groupe de pionniers s'incarner en elles. Une ou deux de ces familles furent envoyées dans les pays occidentaux pour y amener un peu de sang akkadien, du foyer même de l'empire. Nous voyons ainsi Héraklès, un vigoureux et sympathique jeune homme, arriver de la Mésopotamie, où il est né ; il est dolichocéphale, akkadien de sang pur. Il s'est joint à la caravane par esprit d'aventure, et pour voir le monde, désirs de jeune homme aux énergies ardentes. Il n'a certes pas la moindre idée qu'il a été envoyé en **[318]** Mésopotamie pour y naitre, et qu'il a été attiré vers l'Asie centrale pour y rejoindre ses amis et continuer avec eux sa tâche accoutumée de pionnier. Il est passionnément attiré par la beauté, la splendeur de la civilisation antique et policée d'où il est venu, et se fixe dans la Cité, en s'éprenant d'Orion, fille de Sirius.

Cette union n'eut pas la faveur de Sirius et de sa femme Mizar, car Sirius était un fils cadet du Manou Vaïvasvata et de Mercure, et il désapprouvait l'introduction d'un jeune Akkadien dans le cercle de sa famille. Mais un mot de son père suffit à obtenir son consentement, car il était, comme toujours, d'une prompte obéissance à l'autorité, et le Manou était à la fois son père et son roi. Toutefois, pour respecter la loi que le Manou lui-même avait établie, il fallait qu'Héraklès fut adopté par une famille aryenne ; il fut donc accepté dans celle d'Osiris, frère ainé de Sirius.

Le Manou était très âgé, et comme Sirius n'avait aucun droit à sa succession, on l'envoya à la vallée choisie pour la spécialisation de la troisième sous-race, avec sa famille, qui comprenait alors son gendre

Héraklès et ses enfants [83], Pallas, le Platon de l'histoire ultérieure, y était grand prêtre, et une noble et imposante figure, aux gestes pleins de dignité, Hélios, en était la prêtresse.

La population de cette vallée, de plus en plus nombreuse, était composée de pasteurs plutôt que d'agriculteurs ; ils avaient de grands troupeaux de moutons et de bœufs, et un grand nombre de chevaux. **[319]**

Le Manou qui, en cette occasion, avait considérablement changé de physionomie, entra dans la sous-race à sa cinquième génération et laissa le peuple s'accroitre pendant quelque deux mille ans jusqu'à ce qu'il eût une armée de trois cent mille guerriers, capables d'endurer les fatigues et les longues marches. Il envoya alors en incarnation Mars, Corona, Théodoros, Vulcain et Vajra, pour être les dignes capitaines de cette armée, et se mit lui-même à leur tête. Ce n'était point, cette fois, une migration ordinaire ; c'était seulement une armée en marche. Les femmes et les enfants furent laissés dans la vallée, où Neptune, la femme de Mars, et Osiris, la femme de Corons, fortes et nobles femmes, prirent en mains la direction des affaires, et gouvernèrent fort bien le peuple [84].

Une belle garde-du-corps de jeunes hommes non mariés servit d'état-major aux généraux, prête à porter partout leurs ordres. Tous étaient très fiers de leur valeur, et très gais, enthousiasmés à l'idée qu'ils partaient pour une vraie guerre, sous les ordres du Manou lui-même.

Mais ce n'était point une promenade d'agrément, car la route s'étendait au travers d'un pays difficile ; quelques-uns des cols, à l'extrémité de la chaine des monts Tian Chan, qui forment cirque autour du district de Kashgar, se trouvaient à trois mille mètres d'altitude et la route suivait le cours d'une rivière qui franchissait ravins et vallées. Le Manou fit entrer sa grande année de trois cent mille magnifiques guerriers dans le Kashgar, et y mit aisément en déroute, celles des hordes nomades qui osèrent s'attaquer à lui, **[320]** tandis qu'il faisait traverser leurs déserts. Ces tribus bourdonnaient comme des guêpes autour de son armée ; il y eut donc là beaucoup d'escarmouches, mais aucune bataille importante ne fut livrée. Les armes employées étaient la lance, courte ou longue, le javelot, des épées courtes et solides, la fronde et l'arc. Les cavaliers portaient la lance et l'épée, avec des boucliers ronds suspendus au clos ; les fantassins portaient la javeline ; il y

---

[83] Voir, à l'appendice VIII, leur liste complète.

[84] Voir, à l'appendice IX.

avait également des corps d'archers et de frondeurs, l'infanterie marchant au centre, et archers et frondeurs sur les flancs.

Parfois, comme ils approchaient d'un mitage, les habitants qui redoutaient et haïssaient les tribus guerrières des montagnes, s'avançaient à leur rencontre et leur offraient la bienvenue, sous forme de bétail et de nourriture de tout genre. Longtemps harcelés par les incursions, souvent attaqués, pillés et massacrés, les habitants des plaines étaient enclins à accueillir une puissance qui restaurerait et maintiendrait l'ordre.

La Perse fut conquise, sans grande difficulté, en l'espace de deux ans, puis la Mésopotamie fut soumise. Le Manou établit des postes militaires à intervalles rapprochés, et partagea le pays entre ses chefs. Des forts furent construits, d'abord de terre, ensuite de pierre, jusqu'à ce qu'un réseau fût tendu sur la Perse pour prévenir les incursions des montagnards. Aucune tentative ne fut faite pour conquérir les tribus guerrières ; celles-ci furent efficacement confinées dans leurs repaires et il ne leur fut plus possible de piller les paisibles habitants des plaines.

La garde-du-corps, dont les soldats sont maintenant des guerriers barbus et d'âge mûr, accompagne partout **[321]** les chefs, si bien que le pays est conquis jusqu'au désert qui s'étend au sud, et jusqu'aux montagnes des Kurdes, au nord. Les guerres continuent, de temps à autre, pendant quelques années, et ce n'est que lorsque le pays est entièrement pacifié et calmé que le Manou y appelle la caravane des femmes et des enfants, demeurée dans la vallée de la troisième sous-race.

De grandes réjouissances accueillent la caravane son arrivée, et les mariages se font nombreux. Héraklès et Alcyone s'éprennent tous deux de la même personne, Fidès, une belle jeune fille au nez prononcé ; celle-ci préfère Alcyone, et Héraklès, inconsolable, parle de suicide, puisque la vie ne vaut plus qu'on la vive. Son père Mars, cependant, lui parle avec énergie, lui enjoint de n'être pas un sot et l'envoie en expédition contre un chef révolté, Trapézium ; Héraklès reprend courage, défait son adversaire, revient satisfait et épouse Psyché, nièce de Mars, que ce dernier avait adoptée, après que son père eût péri dans un combat.

Pendant cinquante ans encore, le Manou conserva ce nouvel empire sous sa direction personnelle, le visita plusieurs fois, et nomma des membres de sa famille aux dignités de gouverneurs ; mais, au moment de sa mort, il abandonna son trône en Asie centrale à son petit-fils Mars et nomma le frère cadet de Mars, Corona, roi indépendant de Perse, avec Théodoros sous ses

ordres comme gouverneur de Mésopotamie. Dès lors, la troisième sous-race accrut rapidement sa puissance. En quelques siècles, elle étendit sa domination sur toute l'Asie occidentale, depuis la Méditerranée jusqu'au Pamir, et du golfe Persique à **[322]** la mer d'Aral. Avec des changements divers, cet empire dura jusque vers 2 200 ans av. JC.

Dans cette longue période de vingt-huit mille ans, un évènement se détache et revêt une importance suprême : la venue du Mahâgourou sous les traits du premier Zarathoustra, le fondateur de la religion du Feu, en 29 700 av. JC.

Le pays s'était policé sous le règne des successeurs de Corona ; Mars, qui régnait à cette époque, était le dixième roi, dans un nouveau corps naturellement. Le gouvernement n'était plus strictement militaire, bien que des incursions vinssent quelquefois rappeler aux habitants l'existence de leurs turbulents voisins de l'autre côté de la ligne de forts, aujourd'hui bien construits et capables de résistance. C'était surtout un pays agricole, bien qu'on y élevât de grands troupeaux de bœufs et de moutons qui tentaient particulièrement les pillards des montagnes.

Le second fils de Mars est Mercure, et son corps a été choisi pour être celui qu'habitera l'Instructeur suprême. Sourya est grand prêtre, l'Hiérophante du temps, chef de la religion d'État, qui est un mélange de culte de la nature, et d'adoration des étoiles. Son autorité est immense, due surtout à sa charge, mais aussi à son sang royal. La nouvelle que Mercure a été choisi pour prêter son corps à la venue du Mahâgourou a été communiquée à son père, ainsi qu'au grand prêtre, et dès son enfance, il a été soigneusement élevé en vue de sa glorieuse destinée. C'est Sourya qui prend en mains son éducation, et son père y joint ses meilleurs soins.

Le jour arrive où doit avoir lieu le premier contact **[323]** public du Mahâgourou avec le peuple. Il est venu de Shamballa dans son corps subtil et a pris possession du corps de Mercure. Une grande procession part du Palais Royal et se dirige vers le grand Temple de la ville. On y voit s'avancer, à droite, la majestueuse figure du Roi, sous un dais d'or ; le dais orné de pierres précieuses du Grand Prêtre scintille à gauche ; et, entre eux, est porté, à hauteur d'épaules afin d'être bien vu de tous, un siège d'or où est assise la personne bien connue du second fils du Roi. Qu'est-ce donc qui provoque ce murmure de surprise, d'admiration sur son passage ? Est-ce là vraiment le Prince que l'on connait depuis, son enfance ? Pourquoi le porte-t-on au centre de la procession, tandis que Roi et Hiérophante marchent

humblement à son côté ? Quelle est cette nouvelle majesté, cette dignité inconnue, ce regard, si perçant et si tendre, qui passe sur la foule ? Ce n'est pas ainsi qu'il s'était comporté, pas ainsi qu'il les avait regardés, ce Prince qu'ils avaient vu grandir parmi eux.

La procession poursuit sa route et pénètre dans l'immense parvis du Temple, rempli de citoyens vêtus des robes multicolores des jours de fête, où chacun porte un manteau de la couleur de sa planète gouvernante. Sur les côtés des marches qui conduisent au perron, devant la grande porte du Temple, se tiennent les prêtres, vêtus de longs vêtements blancs, et de manteaux de soie aux couleurs de l'arc-en-ciel. Au milieu du perron, un autel a été dressé, sur lequel on a entassé du bois, des gommes odorantes et de l'encens, mais aucune fumée ne s'en élève, car le bucher, à la surprise du peuple, n'est pas allumé. **[324]**

La procession s'avance jusqu'au pied de l'escalier, et s'y arrête, à l'exception des trois figures centrales. Le Roi et l'Hiérophante montent les degrés, se placent à droite et à gauche de l'autel, et le Prince, qui est le Mahâgourou, est au centre, derrière l'autel.

Alors Sourya, l'Hiérophante, parle aux prêtres et au peuple ; il leur dit que Celui qui est debout derrière l'autel n'est plus le Prince qu'ils ont connu, mais le Messager du Très-Haut, l'envoyé des Fils du Feu qui habitent l'Orient lointain d'où leurs ancêtres sont venus. Il leur apporte la parole qu'Ils envoient à leurs enfants ; tous doivent donc l'écouter avec respect et obéissance et il les prie de prêter attention tant que le grand Messager parlera en Leur nom. En sa qualité de Chef de la Foi, il lui souhaite une humble bienvenue.

Alors, sur la foule en attente, retentit la voix argentée du Mahâgourou, et pas un de ceux qui l'entendent ne doute qu'elle retentit pour lui en particulier. Il leur dit qu'Il vient de la part des Fils du Feu, des Seigneurs de la Flamme, qui résident dans la Cité de Ille Blanche, dans la lointaine Shamballa. Il leur apporte, de leur part, une révélation, un symbole qui devra toujours Les maintenir présents à leur esprit. Il leur dit que le Feu est le plus pur de tous les éléments, le purificateur de toutes choses, et qu'à l'avenir, il devra être pour eux le symbole du Très-Saint ; que le Feu est incarné dans le soleil du ciel, et qu'il brule, bien que caché, dans le cœur de l'homme. Il est chaleur, il est lumière, il est santé et force ; en lui et par lui, tout a vie et mouvement. Il leur explique longuement sa signification profonde, et leur

enseigne qu'en **[325]** toutes choses ils doivent voir la présence cachée du Feu.

Alors, il lève la main droite, et voici qu'une verge y brille, comme si la foudre y était tenue en esclavage, projetant cependant ses éclats de toutes parts. Il tourne la pointe de la verge vers l'orient du ciel, et prononce à haute voix quelques paroles dans une langue inconnue. Aussitôt les cieux deviennent une immense nappe de flammes, et le Feu descend, aveuglant, sur l'autel, tandis qu'une étoile resplendit au-dessus de sa tête, et semble le baigner de ses rayons. Alors, tous les prêtres et le peuple se prosternent ; Sourya et le Roi se courbent en hommage à ses pieds, et les nuages de fumée odorante, qui s'élèvent de l'autel, dérobent pour quelques moments les trois figures à la vue de tous.

La main levée, en signe de bénédiction, le Mahâgourou descend les degrés et, entouré du Roi et de l'Hiérophante, retourne avec la procession au palais d'où il est venu. Le peuple est dans l'émerveillement et dans la joie, parce que les dieux de ses pères se sont souvenus de lui et lui ont envoyé la Parole de Paix. Et il emporte les fleurs qui sont tombées en pluie sur les têtes au passage du Feu pour les conserver dans les sanctuaires, en précieux héritage pour ses descendants.

Le Mahâgourou demeura dans la ville un temps considérable, se rendant chaque jour au Temple pour instruire les prêtres. Il leur enseigna que le Feu et l'Eau sont les purificateurs de toutes choses, et ne doivent jamais être souillés, et que l'Eau même est purifiée par le Feu ; que toute flamme est fille du Soleil, qu'elle est en toute chose et peut être libérée ; que toutes choses procèdent du Feu et de l'Eau, car le Feu et **[326]** l'Eau sont les deux Esprits, le Feu étant la vie et l'Eau la forme [85].

Le Mahâgourou avait autour de Lui un auguste entourage de Maitres, et d'autres serviteurs moins avancés. C'est à eux qu'il confia le soin de continuer son enseignement lorsqu'Il quitta cette sous-race.

Son départ fut tout aussi dramatique que sa première prédication.

Le peuple était rassemblé pour entendre parler, comme il le faisait parfois, mais on ignorait que ce fût pour la dernière fois. Il se tenait comme précédemment, sur le grand portique, mais on n'y avait point élevé d'autel.

---

[85] C'est peut-être de cette formule que sortit plus tard la doctrine du double Ormuzd et Ahriman. II existe des passages démontrant que le double d'Ormuzd n'était pas à l'origine une puissance mauvaise, mais plutôt la matière, tandis qu'Ormuzd était l'Esprit.

Il parla, enseignant le devoir d'acquérir la connaissance et de pratiquer la charité, commanda à tous de suivre Sourya et de lui obéir, lui qu'il laissait pour les instruire à sa place ; ensuite, il leur dit qu'il partait et les bénit ; puis, élevant les bras vers l'Orient, il lança un appel : aussitôt descendit un tourbillon enflammé qui l'enveloppa, puis remonta vers le ciel et s'éloigna vers l'Orient. Le Mahâgourou avait disparu.

Alors, le proclamant Dieu, le peuple se prosterna la face contre terre, et ce fut une joie immense pour tous qu'Il eût vécu parmi eux ; mais le roi fut fort triste et pleura bien longtemps son départ si nécessaire. Mercure, qui, dans son corps subtil, était toujours resté au service du Mahâgourou, retourna avec lui auprès des saints Êtres, et y demeura, pour un temps, dans la paix. **[327]**

Après le départ du Mahâgourou, le culte des Étoiles ne disparut pas immédiatement, car le peuple regardant Sa doctrine comme une réforme plutôt qu'une substitution, continuait à adorer la Lune Vénus, les constellations et les planètes. Mais le Feu était tenu pour sacré, comme l'image, l'emblème et l'être même du Soleil, et la nouvelle religion imprégna l'ancienne plutôt qu'elle ne la remplaça. Bientôt, la religion du Feu devint plus forte. Le culte des Étoiles se retira de Perse en Mésopotamie, où il resta la foi dominante, et prit une forme très scientifique. L'Astrologie y atteignit son apogée et dirigea scientifiquement les affaires humaines, publiques et privées. Les prêtres possédaient une grande science occulte et la sagesse des Mages devint célèbre dans l'Orient tout entier. En Perse, la religion du Feu triompha, et des Prophètes ultérieurs continuèrent l'œuvre du grand Zarathoustra en édifiant la religion Zoroastrienne et sa littérature ; elles ont persisté jusqu'à nos jours.

La troisième sous-race comptait environ un million d'âmes lorsqu'elle s'établit en Perse et en Mésopotamie ; elle se multiplia rapidement dans les conditions favorables de son nouveau séjour, et incorpora à la nation les populations éparses qu'elle avait trouvées à son arrivée dans le pays.

Au cours des vingt-huit mille ans que dura l'Empire Perse, il se produisit forcément de nombreuses fluctuations. La plupart du temps, la Perse et la Mésopotamie étaient divisées sous des chefs différents dont parfois l'un et parfois l'autre était nominalement le suzerain ; parfois aussi, les deux pays étaient morcelés en un certain nombre d'États, plus ou **[328]** moins vassaux du Roi central, à qui une sorte de redevance était due. Au cours de leur histoire, ces pays eurent des difficultés constamment renaissantes avec les

Nomades mongols d'une part, et les Montagnards du Kurdistan et de l'Hindou-Kouch de l'autre. Parfois, les Iraniens se retiraient devant ces tribus, parfois ils poussaient plus avant la frontière de la civilisation et repoussaient les sauvages. Un moment, ils furent maitres de la plus grande partie de l'Asie Mineure, une autre fois, ils s'emparèrent de Chymes, Rhodes et de la Crète. Mais, en général, dans cette partie du monde, la puissance atlantéenne fut trop forte pour eux, et ils évitèrent tout conflit avec elle. Sur la frontière occidentale de leur Empire, de puissantes confédérations Scythes et Hittites leur disputèrent la domination à diverses époques de leur histoire. Une fois au moins, ils conquirent la Syrie, mais semblant l'avoir jugée une acquisition inutile, ils l'abandonnèrent bientôt ; deux fois, ils s'engagèrent dans des difficultés avec l'Égypte, contre laquelle ils ne pouvaient espérer grand succès. Pendant la plus grande partie de cette période, ils se maintinrent à un haut degré de civilisation, et de nombreuses reliques de leur splendide architecture sont encore ensevelies sous les sables des déserts. Plusieurs dynasties se succédèrent et plusieurs, langues différentes se disputèrent la prédominance, au cours de leur histoire bigarrée. Ils évitèrent toute hostilité avec l'Inde, dont ils étaient séparés par un territoire sauvage, qui n'appartenait à personne. L'Arabie ne leur causa guère de soucis, car, là encore, une utile bande de désert les séparait. Ils furent de grands commerçants, marchands, manufacturiers, un **[329]** peuple beaucoup plus tranquille que celui de la seconde sous-race et possesseur d'idées religieuses plus précises. Les meilleurs spécimens des Parsis de notre temps donnent une idée assez exacte de leur aspect. Les habitants actuels de la Perse ont encore dans leurs veines beaucoup de leur sang, bien que s'y soit largement mêlé celui de leurs conquérants arabes. Les Kurdes, les Afghans et les Baloutches sont aussi en grande partie leurs descendants, avec des mélanges divers.

CHAPITRE XIX

—

LA QUATRIÈME SOUS-RACE : LES CELTES [86]

Vers l'époque où nous sommes parvenus, la grande race de l'Asie centrale avait depuis longtemps déjà descendu la pente de son déclin, mais le Manou avait pris soin de conserver la dignité, la puissance et une vigueur juvénile à deux branches auxquelles il avait donné une attention particulière : les noyaux de la quatrième et de la cinquième sous-race. Les dispositions prises à leur égard différèrent quelque peu de celles qu'il avait prises pour les sélections précédentes. Le type de la Race-Mère, les traits distinctifs qui la différenciaient de la Race atlantéenne étaient maintenant clairement établis ; aussi put-il s'attacher à une autre forme de spécialisation.

Ceux qui étaient destinés à constituer la quatrième sous-race furent groupés, comme à l'ordinaire, dans une grande vallée des montagnes, non loin de la capitale. Le Manou choisit un certain nombre des citoyens les plus affinés qu'il put trouver dans la ville, pour en faire le noyau de la nouvelle sous-race, et une division des classes se forma dans la colonie, car le Manou s'efforçait de développer certains caractères nouveaux, **[332]** d'éveiller l'imagination et la sensibilité artistique, d'encourager la poésie, l'éloquence, la peinture et la musique, et ceux qui répondaient à ces désirs ne pouvaient se livrer à l'agriculture ou à d'autres travaux pénibles. Tout élève qui faisait montre d'un talent artistique quelconque, dans les écoles, était mis à l'écart pour une culture spéciale ; nous remarquons que Neptune récite avec talent et qu'on lui prête une attention spéciale, en vue de développer la faculté esthétique, révélée dans sa diction. Il est très beau, et la beauté physique est un caractère marqué de cette sous-race, surtout au sein de cette classe d'artistes. Le peuple, lui aussi, est habitué à montrer de l'enthousiasme et de l'attachement pour ses chefs. De grands efforts furent consacrés pendant de longs siècles au développement de ces caractères, et ses efforts furent si efficaces que les mêmes caractères sont encore aujourd'hui les traits dominants des Celtes. Un État quasi-indépendant s'était établi dans la vallée ; les arts déjà mentionnés étaient au premier plan, sous toutes leurs formes, subventionnés en diverses manières par le Gouvernement. Sous cette direction spéciale, la sous-race acquit avec le temps une certaine

---

[86] Notre groupe de Serviteurs n'eut point de part à la fondation de la quatrième et de la cinquième sous-race. Il était à l'œuvre en d'autres pays, et l'on rencontre beaucoup de ses membres dans les *Vies d'Alcyone*.

vanité, et regarda le reste du royaume comme formé de "Philistins". En fait, cette vanité n'était point sans excuse, car les Celtes étaient d'une extrême beauté, de gouts cultivés et raffinés, et d'un grand talent artistique.

Le moment choisi pour leur émigration fut aux environs de 20 000 av. JC. Ils avaient reçu l'ordre de suivre la frontière septentrionale du Royaume persan, et de se conquérir un territoire au sein des montagnes **[333]** que nous appelons aujourd'hui le Caucase, occupées alors par une masse de tribus sauvages et pillardes qui causaient de constants soucis à la Perse. Se prévalant de cette circonstance, le Manou put conclure avec le monarque Persan un traité qui, non seulement permettait libre passage et ravitaillement à son immense caravane, mais promettait aussi de leur adjoindre une puissante armée pour les aider à soumettre les montagnards. Même avec ce concours, la tâche fut des plus ardues. Les nouveaux venus se conquirent vite un territoire pour s'y établir, et battirent les tribus toutes les fois que celles-ci voulurent bien risquer une bataille rangée. Mais dans les combats de guérillas, ils n'eurent pas le même succès et il se passa bien des années avant qu'ils pussent se dire à l'abri d'une attaque. Ils s'établirent d'abord dans le district d'Erivan, sur les bords du lac Sévanga, puis, avec les siècles et à mesure que leur nombre s'accroissait, ils exterminèrent peu à peu ou réduisirent à l'obéissance les tribus voisines, jusqu'à ce que toute la Géorgie et la Mingrélie fussent entre leurs mains. En fait, en deux mille ans, ils occupèrent l'Arménie et le Kurdistan ; plus tard la Phrygie, elle aussi, tomba en leur pouvoir, si bien qu'ils possédaient presque toute l'Asie Mineure, en même temps que le Caucase. Dans cette retraite montagneuse, ils prospérèrent grandement et devinrent une puissante nation.

Ils formaient plutôt une confédération de tribus qu'un empire, car leur pays était divisé en tant de vallées qu'il leur était impossible de communiquer librement entre eux. Même après qu'ils eurent commencé de coloniser la côte méditerranéenne, ils continuèrent **[334]** à considérer le Caucase comme leur berceau ; et ce fut en réalité un second centre d'où la sous-race partit vers sa glorieuse destinée. Vers 10 000 av. JC ils reprirent leur marche vers l'ouest, voyageant, non plus groupés en nation, mais partagés en tribus. Ce fut donc en vagues relativement faibles qu'ils parvinrent à la fin dans cette Europe, que leur destin leur réservait d'occuper.

Une tribu n'émigrait point tout entière, mais laissait derrière elle, dans sa vallée, un grand nombre de ses membres pour continuer les travaux agricoles ; ces derniers contractèrent des alliances avec d'autres races, et leurs descendants, avec quelque mélange de sang sémite, sont les Géorgiens

d'aujourd'hui. C'est seulement dans le cas où une tribu se proposait de s'établir dans un pays déjà occupé par leur sous-race, qu'ils quittaient leur vallée en masse.

Le premier groupe qui traversa l'Asie Mineure pour se rendre en Europe, fut celui des Grecs antiques, non les Grecs de notre Histoire ancienne, mais leurs lointains ancêtres, ceux que l'on appelle parfois les Pélasges. On se rappelle que le *Timée* et le *Critias* de Platon rapportent que les prêtres égyptiens avaient parlé à un Grec de l'époque historique de la magnifique race qui avait précédé son peuple, dans la Grèce. Ils lui racontèrent que cette race avait repoussé une invasion de la puissante nation venue de l'ouest, la nation conquérante qui avait tout soumis devant elle, jusqu'à ce qu'elle vînt se briser contre leur héroïque courage. En comparaison de cette race splendide, ajoutèrent-ils, les Grecs modernes, ces Grecs de notre histoire qui nous paraissent, à nous, si grands, n'étaient **[335]** que des pygmées. C'est d'eux que descendaient les Troyens qui luttèrent contre les Grecs modernes, et la ville d'Agadé, en Asie Mineure, fut peuplée par leurs descendants.

Ces premiers Grecs, donc, tenaient, depuis longtemps, en leur pouvoir, la rive de l'Asie Mineure, ainsi que les iles de Chypre et de Crète ; tout le commerce de cette partie du monde se faisait sur leurs vaisseaux. Une belle civilisation qui dura des milliers d'années, se fonda peu à peu en Crète, elle y florissait encore en 2 800 av. JC. Le nom de Minos restera toujours associé à sa fondation ; il fut, en effet, l'un de ces anciens Grecs, antérieur même à 10 000 av. JC. La cause déterminante de l'entrée en Europe de ces Grecs primitifs comme puissance conquérante, fut un mouvement agressif de l'empereur de Poséïdonis.

Les côtes et les iles méditerranéennes avaient été, pendant bien des siècles, aux mains d'une quantité de petites nations, quelques-unes sémites, la plupart étrusques ou akkadiennes, et, à l'exception de quelques cas rares, ces peuplades étaient, en général, formées de paisibles marchands. L'empereur de Poséïdonis eut, un jour, l'idée d'annexer tous ces États pour étendre son royaume et surpasser les traditions de ses ancêtres. Il prépara donc une grande armée ainsi qu'une flotte puissante et partit pour faire cette conquête. Il soumit sans difficulté la grande ile algérienne, ravagea les côtes de l'Espagne, du Portugal et de l'Italie et força tous leurs habitants à l'obéissance. L'Égypte, qui n'était pas une grande puissance navale, se demandait déjà s'il fallait lui proposer de traiter, ou risquer de le courroucer par une résistance **[336]** que l'on craignait devoir être sans espoir, lorsqu'à

l'instant même où l'empereur semblait certain du succès de ses plans, une difficulté surgit là où on pouvait l'attendre le moins. Les marins grecs du Levant refusèrent péremptoirement de se laisser impressionner par ses forces imposantes, et le défièrent de molester leur commerce. L'empereur était si sûr de la victoire, qu'il avait divisé sa flotte et n'en avait conservé qu'une moitié de disponible, or, avec cette moitié il attaqua immédiatement les Grecs présomptueux, qui lui infligèrent une rude défaite, noyèrent des milliers de ses soldats et, pas un vaisseau de cette grande flotte qui les avait attaqués ne resta intact. La bataille ressembla à la destruction de la grande Armada espagnole par la flotte anglaise. Les vaisseaux grecs étaient plus petits que les vaisseaux atlantéens et moins puissamment armés, mais ils étaient plus rapides et plus faciles à manier. Connaissant merveilleusement leurs mers, les Grecs attirèrent à plusieurs reprises leurs ennemis dans des positions où la perte des gros vaisseaux était certaine. Le temps aussi leur vint en aide, comme ce fut le cas lors de l'attaque de l'Armada. Les vaisseaux atlantéens avaient de grands bancs de rameurs ; ils étaient lourds, encombrants, mal équipés pour le mauvais temps, et embarquaient l'eau avec beaucoup de facilité. De plus, ils ne pouvaient naviguer qu'en eau profonde, alors que les agiles vaisseaux grecs s'enfuyaient dans des détroits navigables pour eux, qui furent fatals à leurs lourds antagonistes et les firent s'échouer.

La seconde moitié de la flotte atlantéenne fut rassemblée en hâte et une autre attaque livrée, mais sans **[337]** plus de succès que la première, bien que les Grecs éprouvassent de lourdes pertes en la repoussant. Le monarque atlantéen réussit à s'échapper et à aborder en Sicile, où une partie de ses troupes s'était arrêtée. Mais dès que l'on connut la destruction de la flotte, les populations vaincues se soulevèrent contre lui et il lui fallut se frayer, à la force des armes, une route pour retraverser toute l'Italie. Il retira sur son passage les garnisons qu'il avait établies, et, lorsqu'il atteignit la côte française, il n'avait plus avec lui que quelques troupes épuisées de fatigue. Il traversa, déguisé, le sud de la France et revint en Atlantis sur un vaisseau marchand. Il jura naturellement de tirer vengeance des Grecs et ordonna immédiatement des préparatifs pour une nouvelle expédition, mais la nouvelle de la perte totale de sa flotte et de son armée engagea plusieurs tribus mécontentes de l'ile, à lever l'étendard de la révolte et, pendant le reste de son règne, il n'eut jamais plus la possibilité d'entreprendre une expédition lointaine.

La victoire des Grecs renforça considérablement leur position dans la Méditerranée et, en moins d'un siècle, ils eurent établi des colonies en un grand nombre de points des côtes. Mais un ennemi plus redoutable que l'empereur de Poséïdonis les assaillit alors et triompha, pour le moment du moins, bien que, somme toute, le résultat définitif fut bienfaisant. Ce fut le terrible raz de marée causé par la submersion de Poséïdonis en 9 564 av. JC qui détruisit la plupart de leurs établissements, et causa de sérieuses pertes aux autres. La mer de Gobi et la mer de Sahara s'asséchèrent, et les plus terribles convulsions se produisirent. **[338]**

Cette catastrophe, toutefois, n'affecta que légèrement la masse principale de la sous-race, en sécurité dans ses retraites montagneuses. Les émigrants éprouvés envoyèrent au Caucase des messagers qui allèrent de tribu en tribu, haranguèrent le peuple, et le supplièrent d'envoyer du secours à leurs frères malheureux. Par pitié pour cette souffrance autant que par désir d'améliorer leur propre sort et de tenter la fortune dans les entreprises commerciales, les tribus résolurent aussitôt qu'elles furent certaines que la catastrophe était passée, de s'unir pour envoyer des expéditions d'exploration, de s'assurer du sort de leurs frères au-delà des mers, et au retour de ces expéditions, on organisa des secours sur une vaste échelle.

Les premiers établissements grecs étaient tous situés sur la côte, et les colons étaient d'audacieux marins ; les populations de l'intérieur n'étaient point toujours amicales, quoique impressionnées par l'audace et la valeur des Grecs. Aussi, quand ces derniers eurent été presque tous détruits par le cataclysme, leurs rares survivants furent souvent persécutés et même réduits en esclavage par les peuplades de l'intérieur. Lorsque le fond de la mer de Sahara se souleva, ses eaux se déversèrent par la grande trouée qui sépare l'Égypte de la Tunisie et qui occupe aujourd'hui la Tripolitaine, et la vague ravagea les côtes, sans toutefois causer à l'intérieur de très sérieux dommages. C'étaient précisément là les côtes sur lesquelles les Grecs s'étaient établis ; ils furent donc plus atteints que les autres. Peu à peu cependant, le Sahara s'affaissa de nouveau et une nouvelle ligne de côtes apparut, délimitant la configuration de la côte africaine **[339]** aujourd'hui connue : la grande ile algérienne fut reliée au continent et forma, avec les terres nouvelles, la côte nord de l'Afrique.

Presque toute navigation se trouvait annihilée ; il fallait construire de nouvelles flottes de navires ; et, pourtant, l'industrie des Grecs était si grande, qu'en quelques années tous les ports de l'Asie Mineure furent de nouveau en état de reprendre leur activité, et que des vaisseaux en partirent

sans interruption afin que l'on put se rendre compte du secours nécessaire aux colonies lointaines, pour les relever de leurs ruines, et venger l'honneur grec en délivrant du joug étranger les émigrés survivants. Ces actes furent accomplis en un temps incroyablement court. Parce que ces anciens Grecs furent les premiers à se relever du grand cataclysme, il leur fut possible de s'approprier tous les meilleurs ancrages de la nouvelle ligne de côtes ; et, comme la presque totalité du commerce égyptien était déjà entre leurs mains, la Méditerranée demeura, en quelque sorte, une mer grecque, pendant des siècles. Il vint un temps où les Phéniciens et les Carthaginois se partagèrent le commerce méditerranéen, mais ce fut beaucoup plus tard. Les Grecs portèrent même leur trafic vers l'est : une de leurs expéditions alla jusqu'à Java et y fonda une colonie, avec laquelle ils conservèrent longtemps des rapports.

Les Phéniciens étaient un peuple de la quatrième Race, dérivé des Sémites et des Akkadiens, les cinquième et sixième sous-races atlantéennes, avec une forte prédominance de sang akkadien. Les Carthaginois, plus tard, furent aussi des Akkadiens, mêlés d'Arabes et d'un peu de sang nègre. Phéniciens et **[340]** Carthaginois étaient des races commerçantes, et à l'époque beaucoup plus récente où Carthage fut une ville puissante, ses troupes étaient presque entièrement formées de mercenaires, recrutés parmi les tribus africaines de Lybie et de Numidie.

L'émigration d'Asie Mineure en Europe fut presque ininterrompue et il est malaisé de la diviser en vagues distinctes. Si nous prenons ces anciens Grecs pour première subdivision, nous pouvons peut-être considérer les Albanais comme la seconde, les Italiens comme la troisième, ces deux dernières occupant à peu près les mêmes régions où nous les connaissons aujourd'hui. Puis, après un intervalle, vint une quatrième vague d'une étonnante vitalité, celle à laquelle nos ethnologues modernes donnent le nom de Celtes. Elle prit lentement la prédominance sur le nord de l'Italie, l'ensemble de la France, de la Belgique et des Iles Britanniques, la Suisse occidentale et la rive gauche du Rhin. Les Grecs de notre Histoire ancienne étaient un mélange dérivé de la première vague et de colons de la seconde, de la troisième et de la quatrième, avec une infusion de sang de la cinquième sous-race, provenant d'une fraction descendue du nord et établie en Grèce. De là vinrent les cheveux blonds et les yeux bleus, si rares et si admirés, que l'on rencontrait parmi les Grecs.

La cinquième vague alla se perdre, pour ainsi dire, dans le nord de l'Afrique, où quelques traces de son sang se retrouvent encore aujourd'hui, fortement teintées de sang sémite (de cette cinquième sous-race atlantéenne à laquelle le nom appartint à l'origine, et de la seconde sous-race aryenne, les Arabes, parfois **[341]** aussi appelés Sémites), parmi les Berbères, les Maures, les Kabyles et même les Guanches des Iles Canaries ; dans ce dernier cas, mélangées à du sang Tlavatli. Cette vague rencontra la quatrième et s'y mêla dans la péninsule Ibérique et, à une période ultérieure de son existence, il y a seulement deux mille ans, elle fournit le dernier des nombreux éléments qui constituèrent la population de l'Irlande ; c'est à elle qu'appartenaient ces envahisseurs milésiens qui vinrent d'Espagne, et dont quelques-uns fondèrent une dynastie de Rois milésiens en France, mettant ce pays sous l'empire de certaines formes curieuses de magie.

Mais la population de l'Irlande venait de recevoir un élément beaucoup plus précieux, provenant de la sixième vague, qui laissa l'Asie Mineure pour émigrer dans une direction totalement différente, le nord-ouest, et atteindre la Scandinavie, où elle se mêla, jusqu'à un certain point, avec la cinquième sous-race, la sous-race Teutonique, dont nous parlerons dans le chapitre suivant. Ces hommes descendirent donc en Irlande, venant du nord. Ils sont célèbres dans son histoire sous le nom de Tuatha Dé Danann et y sont représentés comme des dieux plutôt que des hommes. Cette légère admixtion de sang teutonique donna à cette dernière vague certains caractères qui font différer ses représentants par le tempérament et l'aspect extérieur, de la majorité de la sous-race.

Mais, somme toute, nous pouvons dire que les hommes de cette quatrième sous-race, la Celtique, ont les yeux et les cheveux brun foncé et la tête ronde. Ils ne sont pas, en général, d'une stature très **[342]** élevée, et leur caractère montre clairement le résultat des efforts faits par le Manou des milliers d'années, auparavant. Ils ont l'imagination vive, aiment l'éloquence, la poésie, la musique, sont capables d'un dévouement enthousiaste envers un chef, et d'une splendide bravoure, bien que sujets à une dépression rapide en cas d'échec. Ils semblent manquer de ce que nous nommons l'esprit pratique, et n'ont qu'un respect mitigé pour la vérité.

La première Athènes, édifiée à l'endroit où elle s'étend aujourd'hui, fut construite en 8 000 av. JC. (L'Athènes de notre histoire fut fondée environ 1 000 ans av. JC et le Parthénon construit en 480 av. JC). Après la catastrophe de 9 564 av. JC, quelques-uns des anciens Grecs se fixèrent dans l'Hellade, occupèrent le pays, et ce fut là que le Mahâgourou, l'Instructeur

suprême, vint à eux, sous le nom d'Orphée, le fondateur des plus anciens Mystères orphiques, d'où dérivèrent tous les Mystères ultérieurs de la Grèce. Il vint vers 7 000 av. JC, vivant surtout dans les forêts où Il rassembla ses disciples autour de lui. Point de roi pour lui souhaiter la bienvenue, point de cour somptueuse pour l'accueillir. C'est comme chanteur qu'il vint, errant par la contrée, aimant la vie de la nature, ses espaces illuminés de soleil, les retraites ombre ses de ses forêts, fuyant les villes et les lieux fréquentés par les hommes. Un groupe de disciples se forma autour de lui, et il les instruisait dans les clairières des forêts, silencieuses, si l'on excepte le chant des oiseaux et les doux bruits de la vie sylvaine, qui semblaient ne point rompre le silence. **[343]**

Il instruisait par le chant et la musique, utilisant un instrument à cinq cordes et une gamme à cinq tons ; ce fut probablement l'origine de la lyre d'Apollon. C'est en s'accompagnant qu'il chantait, et si merveilleuse était sa musique que les dévas s'approchaient pour écouter ses accords subtils. Par le son, il agissait sur les corps mental et astral de ses disciples, les purifiant et les faisant croitre ; par le son, il attirait les corps subtils hors de leur enveloppe physique, et les libérait dans les mondes supérieurs. Sa musique était toute différente des séries vocales répétées maintes et maintes fois, par lesquelles le même résultat s'obtenait dans la souche-mère de la Race, et qu'elle emporta avec elle dans l'Inde. Il agissait ici au moyen de la mélodie et non par la répétition de sons semblables ; l'éveil de chaque centre éthérique avait sa propre mélodie qui le faisait entrer en activité. Il montrait à ses disciples des tableaux vivants, créés par sa musique, ce qu'on reproduisit plus tard dans les Mystères orphiques, selon la tradition. Et il enseignait que le son est en toute chose, que si l'homme devenait une source d'harmonie, l'Harmonie divine se manifesterait par lui et toute la nature s'en réjouirait. Il allait ainsi, chantant par l'Hellade et choisissant, çà et là, quelqu'un qui voulût le suivre, chantant aussi d'autre manière pour le peuple, tissant sur la Grèce un réseau mélodieux destiné à donner la beauté à ses enfants et à nourrir le génie artistique de son sol. L'un de ses disciples était Neptune, un jeune homme d'une exquise beauté, qui le suivait partout, et souvent portait sa lyre. **[344]**

Des légendes se transmirent à son sujet parmi le peuple, et se répandirent au loin. Il devint le dieu du Soleil, Phébus-Apollon, et, dans le nord, Balder le Beau ; car la sixième vague celtique, nous J'avons vu, émigra vers le nord, en Scandinavie, emportant avec elle la légende du chanteur de l'Hellade.

Si nous examinons le symbolisme dont se servit cet Instructeur suprême, venu sous les apparences de Vyâsa, d'Hermès, de Zarathustra, d'Orphée, nous reconnaissons l'unité de la doctrine, sous la variété des symboles. Il enseignait toujours l'unité de la vie, et l'union de Dieu avec son univers. Pour Vyâsa, Dieu était le soleil qui réchauffe toutes choses et leur donne la vie ; pour Hermès, il était la Lumière qui brille à la fois dans le Ciel et sur la terre ; pour Zarathustra, il était le Feu qui est caché partout ; pour Orphée, il était l'Harmonie, où toutes choses vibrent à l'unisson. Soleil, Lumière, Feu, Son, tous apportent le même message : une vie unique, un unique amour, qui est au-dessus de toutes choses, se manifeste à travers tout, et se perçoit partout.

De Grèce, plusieurs de ses disciples passèrent en Égypte et fraternisèrent avec les prêtres de la Lumière intérieure, d'autres allèrent enseigner jusque dans la lointaine Java. Ainsi le son se répandit jusqu'aux extrémités du monde, mais le suprême Instructeur ne devait plus jamais venir donner l'enseignement religieux à une sous-race. Près de sept mille ans plus tard, il revint pour la dernière fois vers son ancien peuple, et, se réincarnant dans l'Inde, atteignit l'illumination finale et termina ses existences sur la terre, en devenant un Bouddha.

CHAPITRE XX

—

LA CINQUIÈME SOUS-RACE : LES GERMAINS

Il nous faut revenir maintenant à 20 000 ans av. JC, pour suivre, dès son berceau, la cinquième sous-race, car elle fut préparée simultanément avec la quatrième, bien que d'une façon différente. Le Manou lui avait réservé une vallée éloignée de sa capitale, sur le bord septentrional de la mer de Gobi et y avait introduit prudemment des éléments qui n'étaient point entrés dans la quatrième sous-race. Il y ramena même quelques-uns des meilleurs spécimens de sa troisième sous-race, de la Perse où elle était à ce moment complètement spécialisée et y fit venir aussi quelques Sémites de l'Arabie. Il choisit spécialement des hommes de teint clair et de grande taille et, quand il se réincarnait lui-même, il choisissait toujours un corps qui possédât ces caractères nettement marqués. On se rappellera que le Manou forme chaque sous-race de la même manière qu'il a formé la Race-Mère, en s'y incarnant en personne ; la forme qu'il choisit détermine largement le type physique qui sera celui de la sous-race. La cinquième sous-race était très forte, très résistante, plus grande que la précédente, d'un type grand et clair, à la tête allongée, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Son caractère différait beaucoup aussi de celui de la sous-race **[346]** celtique : il était têtu et persévérant et possédait peu de l'élan de la quatrième ; ses vertus n'étaient pas du type artistique, mais plutôt du genre pratique : l'aptitude aux affaires, le bon sens, rude et véridique, la parole simple et droite, soucieuse du concret plutôt que du poétique.

Tandis que la quatrième sous-race développait son magnifique type artistique dans sa propre vallée, la cinquième, plus sévère, spécialisait aussi son tempérament dans sa retraite choisie, les deux évolutions se poursuivant simultanément. Au moment où toutes deux furent prêtes pour l'émigration, la différence entre elles était clairement marquée et bien qu'elles eussent quitté l'Asie centrale ensemble, vers 20 000 av. JC, et qu'elles eussent franchi ensemble la Perse, leurs destinées ultérieures étaient des plus distinctes.

La cinquième sous-race, peu nombreuse, avait l'ordre de suivre les bords de la mer Caspienne. Elle s'établit sur le territoire du Daghestan et s'accrut pendant des milliers d'années, s'étendant graduellement le long des pentes septentrionales du Caucase, et occupant les districts de Terek et de Kouban. Son peuple y demeura jusqu'après le grand cataclysme de 9 654 av.

JC. En fait, il se passa près d'un millier d'années après cette catastrophe, avant que la cinquième sous-race commençât sa grande marche à la conquête du monde. Elle n'était point restée oisive pendant cette longue attente, et s'était déjà différenciée en plusieurs types distincts.

D'un commun accord, alors que les marais de la grande plaine de l'Europe centrale devenaient habitables, **[347]** ses représentants s'avancèrent vers le nord-ouest, en une puissante armée, jusqu'au lieu où Cracovie se trouve aujourd'hui. Ils s'y arrêtèrent plusieurs siècles, car ces marais n'étaient point encore assez secs pour qu'on y pût vivre en sécurité, et la maladie fondit sur eux et éclaircit leurs rangs. C'est surtout de ce centre secondaire que les divisions s'opérèrent. La première fut celle des Slavons ; elle se sépara en deux directions principales. Un groupe se dirigea vers l'est et le nord ; c'est de lui que viennent en grande partie les Russes modernes ; l'autre fit route dans une direction plus infléchie vers le sud et est aujourd'hui représenté par les Croates, les Serbes et les Bosniaques. La seconde vague fut celle des Lettes, mais ses membres n'allèrent pas très loin ; elle nous a donné les Lettes, les Lituaniens et les Prussiens. La troisième fut celle des Germains, dont une partie au moins s'engagea dans une émigration plus lointaine, car, si ceux qu'on nomme plus spécialement les Teutons se répandirent sur la Germanie méridionale, les autres branches, les Goths et les Scandinaves, envahirent le nord de l'Europe jusqu'à son extrême pointe. La plus récente des incursions des Scandinaves sur la Normandie et des Goths sur le sud de l'Europe, la diffusion de cette cinquième sous-race sur l'Australie, l'Amérique du Nord et le sud de l'Afrique ; l'établissement de son empire sur l'Inde, où se trouve établie sa propre souche-mère, appartiennent à l'Histoire moderne.

Elle a encore à construire, comme celles qui la précédèrent, son Empire mondial, bien que nous en voyions les assises s'établir sous nos yeux. La grande **[348]** erreur du dix-huitième siècle, qui arracha à la Grande-Bretagne ses colonies de l'Amérique du Nord, peut être réparée par une alliance offensive et défensive entre ses moitiés séparées ; et une alliance analogue avec l'Allemagne, l'autre grande section de la sous-race teutonique, fonderait suffisamment l'unité de l'ensemble pour qu'elle puisse constituer un Empire confédéré [87]. Les évènements récents montrent l'élévation de

[87] L'on se rappellera que si la traduction de *Man* parait pendant la guerre, l'original a vu le jour bien avant. (NDT).

l'Inde à la place qui lui revient dans cet Empire en développement, destiné à acquérir la même puissance en Orient qu'en Occident.

À mesure que cet Empire mondial montera vers son zénith au cours des siècles de l'avenir, le groupe composé des hommes du plus puissant génie, dont nous avons parlé page 77 sera envoyé en incarnation dans son sein, pour l'élever au plus haut degré de la gloire littéraire et scientifique, jusqu'à ce qu'il dépasse les Empires évanouis des Arabes, des Persans, des Romains, ceux des seconde, troisième et quatrième sous-races de la souche aryenne. Car il faut que le cours irrésistible des siècles, déroulant le Plan divin, accomplisse son dessein, jusqu'à ce que la cinquième Race ait achevé son rôle, que la sixième et la septième la suivent et parviennent à cette perfection humaine qui est réservée à l'histoire de notre terre, dans cette quatrième Ronde de notre Chaine terrestre. Quels destins d'inimaginable splendeur sont cachés dans l'avenir après elle, nul homme d'évolution moyenne ne saurait le dire.

CHAPITRE XXI

—

LA SOUCHE-MÈRE DE LA CINQUIÈME RACE ET SA DESCENTE DANS L'INDE

Nous avons retracé, rapidement et à grands traits, la migration hors de l'Asie centrale des seconde, troisième, quatrième et cinquième sous-races de la souche-mère aryenne. Nous avons vu la magnifique civilisation et l'immense étendue de son Empire ; nous avons vu que, depuis l'an 40 000 av. JC, elle suivait lentement la pente de son déclin. De 40 000 à 20 000 av. JC, la tâche principale du Manou Vaïvasvata fut au sein de ses sous-races, lui et son groupe immédiat, pendant ces vingt mille années, se réincarnèrent dans les districts spécialement choisis pour leur préparation. L'Empire originel, ayant depuis longtemps dépassé son apogée, avait subi cette usure auxquelles sont sujettes tontes les institutions humaines, tandis que ses sous-races émigraient pour jouer les rôles qui leur étaient dévolus, et le processus de désagrégation avait atteint, dans l'Empire central, un degré, assez avancé. Les races Mongole et Touranienne, sur lesquelles il avait si longtemps établi sa domination, avaient ressaisi leur indépendance, et le Royaume groupé autour de la Cité du Pont n'avait plus maintenant qu'une étendue restreinte. Le peuple ne construisait plus, il vivait dans les ruines des **[350]** grandes œuvres de ses ancêtres. Les égos qui montraient quelque génie et aspiraient à une haute éducation s'incarnaient dans les grandes civilisations détachées de la souche ; aussi le niveau de l'instruction s'était-il considérablement abaissé dans la Nation-mère. Le commerce, étant presque entièrement annihilé, le peuple devenait une nation d'agriculteurs et de bergers. Le royaume central conservait encore une certaine unité, mais ses provinces extérieures s'étaient détachées et avaient proclamé leur indépendance.

En 18 800 av. JC, la pénible tâche de former et de conduire en émigration les sous-races est achevée, pour le moment. Le Manou a guidé toutes ces migrations, il les a définitivement établies ; il tourne une fois de plus son attention vers la Race-Mère, parce qu'il veut l'éloigner, peu à peu, de son berceau ancestral, et l'établir dans l'Inde, terre choisie pour son évolution ultérieure. Dans l'Inde, la splendide civilisation atlantéenne s'était développée depuis l'époque où d'immenses armées atlantéennes, se déversant à travers les passes de l'Himalaya, en eurent occupé le sol, lorsqu'il fut assez sec pour qu'on s'y établît. Auparavant, un vaste Royaume atlantéen avait existé à l'extrême sud, et s'était étendu jusqu'à l'Océan qui le bordait au nord, avant la catastrophe de l'an 75 025 av. JC. Cette civilisation,

plongée dans un luxe extrême, s'était efféminée, et les classes supérieures, appartenant à la sous-race toltèque, vivaient indolentes et adonnées aux plaisirs. De beaux restes subsistaient cependant d'une noble littérature, et il existait aussi une grande tradition de **[351]** science occulte, toutes deux nécessaires à l'œuvre de l'avenir et qu'il fallait conserver, par conséquent. L'esprit guerrier avait presque entièrement disparu, et la fortune du pays, dépensée en une prodigalité folle, pouvait induire à sa conquête un peuple plus viril, qui recueillerait et développerait tout ce qui méritait de survivre.

Il était nécessaire, pour les raisons suivantes, que la Race tout entière quittât son berceau dans l'Asie centrale :

1. Shamballa devait être laissée dans la solitude requise ; la tâche poursuivie en contact étroit avec le monde extérieur était achevée pour le moment, et la Race devait être abandonnée à sa croissance, sans direction extérieure ;
2. l'Inde devait être aryanisée ;
3. la Race devait être éloignée avant le prochain cataclysme, qui allait modifier considérablement l'Asie centrale.

Le Manou ne s'était pas incarné dans la Race-Mère depuis qu'il avait guidé l'émigration des quatrième et cinquième sous-races, c'est-à-dire pendant douze cents ans (car, nous sommes, nous l'avons dit, en 18 800 av. JC). Il était, en conséquence, devenu une sorte de mythe dans l'Asie centrale, et il y avait eu controverse, quelques siècles plus tôt, pour savoir si les prohibitions qu'il avait instituées sur le mariage avec les étrangers, avaient encore force de loi. Les uns les tenaient pour désuètes, leur objet ayant disparu, et certaines familles avaient contracté union avec celles de quelques chefs Tartares. Un schisme avait ainsi éclaté, et ceux qui soutenaient la nouvelle conception avaient quitté le Royaume et fondé une colonie nouvelle. Ils n'allèrent pas plus loin, cependant, dans la **[352]** voie du mariage mixte, et l'on peut supposer que les quelques mariages de cette sorte qui s'étaient produits, avaient été permis dans le but d'obtenir une infusion légère, mais nécessaire, d'un autre sang, et peut-être aussi, d'amener la séparation désirée. La disparition de la cause initiale de la désunion ne rapprocha cependant point les deux groupes : en fait, leur hostilité grandit avec le temps et les habitants du Royaume central, dont le nombre augmentait, poussèrent les schismatiques de plus en plus loin, dans les vallées des collines septentrionales. Mars, à cette époque était roi de l'une des tribus dissidentes qui souffraient gravement des incursions de la grande

nation ; des combats continuels permettaient à peine à sa tribu de conserver son territoire, et sa destruction éventuelle était certaine. Son maitre Jupiter lui avait conseillé de ne point combattre, mais ce conseil ne lui était d'aucun secours, et il réfléchissait, priant désespérément afin de trouver une voie de salut pour son peuple, si brave, si fidèle et si menacé.

Tandis qu'il était au paroxysme de cette perplexité, le Manou lui apparut dans un rêve et lui ordonna de conduire sa tribu vers l'occident et le sud, avant-garde de la plus grande migration qu'on eût vue, jusqu'au sein de la terre sacrée de l'Inde, qui était assignée comme séjour à sa Race. Il lui enjoignit de livrer le moins de combats possible sur le trajet de la migration, de n'attaquer aucun de ceux qui refuseraient de le laisser passer paisiblement et de pousser jusqu'à l'extrémité sud de l'Inde. Dans l'avenir, la Race tout entière suivrait ses traces, et Mars prendrait part fréquemment à ces nouvelles migrations. En un temps plus **[353]** lointain, lui et sa femme Mercure exécuteraient la tâche que lui, le Manou, accomplissait alors.

Ainsi encouragé, plein de joie, Mars commença ses préparatifs d'expédition, raconta son rêve à son peuple et lui ordonna de se tenir prêt au départ. Presque tous ajoutèrent foi à son récit, mais notre vieil ami, l'Arabe Alastor, présent encore ici, se mit à la tête d'un petit groupe qui refusa de suivre Mars, disant qu'il ne quitterait point l'antique patrie et les doctrines traditionnelles à cause du rêve hallucinatoire d'un homme surmené et désespéré. Aussi, resta-t-il en arrière, et livra-t-il le secret de l'itinéraire de son peuple aux ennemis, ce qui ne le préserva pas d'être mis à mort, après l'échec de l'expédition lancée à la poursuite de Mars.

Mars partit en 18 875 av. JC [88], suivant la route fixée et, après bien des souffrances et une longue série de combats, car bien qu'il n'attaquât jamais il était fréquemment assailli, il atteignit les grandes plaines de l'Inde où, pour un temps, il jouit de l'hospitalité de son camarade de bien des vies, Viraj, qui, sous le nom de Podishpar, était roi de la plus grande partie de l'Inde septentrionale. Cette alliance fut cimentée par le mariage de Corona, fils de Podishpar, avec Brihaspati, fille de Mars et veuve de Vulcain, qui avait été tué en route, au cours d'une bataille. L'Inde méridionale était alors un grand Royaume sous le sceptre du roi Huyaranda ou Lahira, notre Saturne ; le grand prêtre du Royaume était notre Sourya, sous le nom de Byarsha, et le second grand prêtre était Osiris. **[354]** Sourya avait dit à Saturne, plusieurs années avant leur arrivée, que les étrangers venaient sur l'ordre dieux en

[88] Voir appendice X.

sorte que le Roi envoya le Prince royal Crux à leur rencontre, pour leur souhaiter la bienvenue et les établir dans le pays. Plus tard, Sourya déclara que "les étrangers au nez recourbé", venus du nord, avaient les qualités requises pour la prêtrise, et qu'ils conserveraient par hérédité la charge de prêtre. Ceux qui acceptèrent cette offre devinrent prêtres et furent les ancêtres des Brahmanes de l'Inde méridionale ; ils s'abstinrent de tout mariage avec les anciens habitants et vécurent comme une classe distincte.

D'autres contractèrent alliance avec l'aristocratie toltèque, et aryanisèrent graduellement toutes les hautes classes du pays ; le sud de l'Inde passa ainsi pacifiquement sous l'empire aryen, car Crux, qui succéda à Saturne, mourut sans postérité et Héraklès, second fils de Mars, fut élu, par le peuple, au trône vacant où il établit une dynastie aryenne. À dater de ce moment, tous ceux qui émigrèrent dans l'Inde furent réunis sous l'appellation de première sous-race, puisque tout l'ensemble de la Race-Mère, la souche originelle passa dans l'Inde. Les naissances dans cette race sont comptées comme appartenant à la première sous-race, qu'elles se soient produites dans l'Inde elle-même, ou bien dans les contrées colonisées et aryanisées par elle.

Nous trouvons nombre de vieux amis dans cette migration, en dehors de ceux que nous avons déjà mentionnés. Le fils ainé de Mars est Uranus, qui devint ermite dans les monts Nilgiris ; son troisième **[355]** fils est Alcyone, qui devint second grand prêtre quand Osiris, résigna sa charge à cause de son âge avancé. Sa seconde fille est Déméter [89]. Un curieux exemple de ce groupement d'anciens amis est l'arrivée du jeune chef mongol Taurus, qui s'étant enfui devant la colère de son frère ainé, se réfugie auprès de Mars, dans son royaume de l'Asie centrale ; il amène avec lui sa femme Procyon, et Cygnus, qu'il marie à Ariès, est l'une de ses filles.

De ce royaume aryen de l'Inde méridionale partit, vers 13 500 av. JC, une importante mission pour l'Égypte. L'ordre en était venu du Chef de la Hiérarchie, par l'entremise du Manou ; l'expédition se rendit à Ceylan, navigant de là jusqu'à la mer Rouge qui n'était alors guère plus qu'une baie. Cette mission n'avait pas charge de coloniser, puisque l'Égypte était déjà un puissant Empire, mais plutôt de s'établir sous la protection du Gouvernement égyptien, autorité aussi noble et bienfaisante que hautement civilisée.

---

[89] Voir appendice X.

Mars était à la tête de l'expédition et Sourya était grand prêtre en Égypte, comme il l'avait été dans le sud de l'Inde, près de trois mille ans auparavant. Comme au temps passé, il prépara la venue des Aryens, avertit le Pharaon de leur approche et lui conseilla de les accueillir. Son avis fut suivi et, un peu plus tard, il conseillait au Pharaon de donner sa fille en mariage à Mars et de désigner ce dernier pour son successeur. C'est ainsi que paisiblement, mais efficacement, une dynastie aryenne s'établit en Égypte à la mort du Pharaon de l'époque. Elle régna glorieusement **[356]** pendant des milliers d'années, jusqu'à la submersion de Poséïdonis, époque où elle fut chassée, avec tout le peuple d'Égypte, vers les collines, par-l'envahissement des eaux. L'inondation, cependant, se retira après un temps assez limité et la vie reprit son cours habituel. L'histoire de Manéthon, selon toute apparence, parle de la dynastie aryenne ; il fait d'Ounas, dont la date est fixée en 3 900 av. JC, le dernier roi de la cinquième dynastie, tandis que nous plaçons cette dynastie à 4 030 av. JC. Les rois arabes ou Hyksos, sont fixés à 1 500 av. JC. Sous les Pharaons aryens, les grandes écoles de l'Égypte acquirent encore plus de renom et pendant longtemps, l'Égypte fut à la tête de la science, dans le monde Occidental.

Ce fut là le second grand empire de la première sous-race, si nous faisons de l'empire de la Race-Mère le premier. D'Égypte, le sang aryen s'infiltra dans plusieurs tribus africaines ; il semble que, pour des égos de peu d'évolution ayant traversé jusque-là de nombreuses sous-races sans faire de grands progrès, il soit nécessaire parfois, afin de stimuler leur avancement, d'employer un type organique inférieur pour le temps où ils sont en contact avec une race supérieure. Certains des types les plus grossiers des faubourgs populaires des quatrième et cinquième sous-races aryennes, si remarquables par leur civilisation, sont visiblement moins avancés que des Zoulous. D'autre part, un peu de sang aryen dans une tribu non civilisée, donne certains caractères requis pour le progrès.

Le Royaume de l'Inde méridionale fut employé par le Manou comme centre secondaire de migration, en **[357]** d'autres circonstances encore que l'aryanisation de l'Égypte. Il envoya des colons à Java, en Australie et aux iles de la Polynésie, ce qui explique le sang aryen que l'on constate aujourd'hui même chez ceux que l'on appelle les Polynésiens bruns, pour les distinguer des Mélanésiens.

Tandis que ces dispositions se poursuivaient dans le sud de l'Inde, le Manou continuait à transporter graduellement sa race de l'Asie centrale dans les régions septentrionales de l'Inde. L'une des premières immigrations

s'établit dans le Panjab et, après de longues luttes, conclut un traité de paix avec ses habitants, les pillant et les défendant tour à tour. Une autre, faisant route vers l'Est, s'était établie en Assam et dans le nord du Bengale. L'expédition qui précéda immédiatement celle sur laquelle nous allons nous arrêter quelques instants, eut lieu vers 17 250 av. JC ; une partie parvint à sa destination sans encombre, en suivant la route parcourue par Mars plus de mille ans auparavant, tandis qu'un groupe plus restreint, fut anéanti en cherchant à pénétrer par ce qu'on nomme aujourd'hui la Passe de Khyber. En 17 455 av. JC, une troisième [90] émigration est envoyée d'Asie centrale, sous la conduite de Mars, fils ainé du monarque régnant, Jupiter. Celui-ci a pour femme Saturne, et Mercure est sa sœur. Mars a choisi les membres de son expédition avec grand soin et rassemble les hommes et les femmes les plus vigoureux qu'il puisse trouver. Parmi eux sont Psyché et sa femme Arcturus, avec trois fils : Alcyone, Albiréo et Léto. Capella et sa femme Judex sont du nombre. **[358]** Vulcain, grand capitaine, qui inspire toute confiance à Mars, avec Vajra comme sous-ordre, a le commandement d'une aile de l'expédition, tandis que Mars est à la tête de l'autre.

Les deux ailes de l'expédition se rejoignent, comme il a été convenu, et l'on établit les femmes et les enfants dans un camp puissamment retranché, entre Jammu et Gujranwala, pour citer les noms modernes de ces lieux. Les guerriers eux-mêmes poussent jusqu'au lieu où Delhi s'étend aujourd'hui, et ils édifient la première cité sur ce site impérial et la nomment Râvipur, la ville du Soleil. En chemin, ils ont une escarmouche avec un puissant chef, Castor, mais réussissent à s'ouvrir la voie malgré lui et, quand la nouvelle cité est prête, les femmes et les enfants y sont amenés avec leur garde : c'est alors que commence la carrière de Delhi comme capitale. Mars laissa son royaume à son fils ainé Héraklès, qui fut grandement aidé par Alcyone, de neuf ans plus âgé que lui et son plus cher ami.

L'une des plus énormes émigrations du Royaume central eut lieu en 15 950 av. JC. Trois grandes armées la composaient, sous le commandement en chef de Mars ; le commandement de l'aile droite avait été confié à Corona, qui devait passer par le Cachemire, le Panjab et les Provinces Unies d'aujourd'hui, jusqu'au Bengale. L'aile gauche devait traverser le Tibet jusqu'à Bhoutan et entrer ensuite dans le Bengale. Le centre, sous la conduite de Mars, avec Mercure comme chef en second, avait l'ordre de traverser le Tibet jusqu'au Népal, et de poursuivre, jusqu'au lieu du rendez-vous général,

---

[90] Voir appendice XI.

le Bengale, qui devait **[359]** être leur patrie. Corona, cependant, employa quarante années à se constituer un royaume personnel et ne parvint au Bengale que lorsque Mars, qui y régnait depuis longtemps, était un vieillard. Vulcain avait rejoint Mars et s'était enfin établi en Assam. Mars lui-même, avec l'aide de Vulcain, après une lutte opiniâtre avait soumis le Bengale d'abord, puis Orissa, et finalement fixé sa capitale dans le Bengale central. Dans sa vieillesse, il plaça son fils ainé Jupiter sur le trône et se retira du monde.

La grande importance de cette immigration lointaine est marquée par ce fait que dix des Maitres actuels y prirent part : Mars, Mercure, Vulcain, Jupiter, Brihaspati, Osiris, Uranus, Saturne, Neptune, Viraj. Le groupement des autres personnages familiers était également nombreux [91].

Dès lors se succédèrent de constantes descentes de l'Asie centrale dans l'Inde, soit de simples bandes, soit des armées considérables, les anciens colons s'opposant parfois au passage des nouveaux, les nouveaux pillant les premiers. Ils passèrent ainsi, vague après vague, pendant des milliers d'années, et quelques-uns des plus instruits parmi les Aryens se vouèrent à l'étude de la philosophie des Toltèques, qu'ils appelaient parfois les Nâgas. Les classes inférieures de la population atlantéenne, surtout les bruns Tlavatlis, avaient été nommés Dâsyas, tandis que les noirs, de descendance lémurienne, considérés avec horreur, avaient reçu les noms de Daityas et de Takshaks.

Il se contracta quelques unions entre les plus libéraux **[360]** des Aryens et les Toltèques, et nous voyons Alcyone, vers 12 850 av. JC, étroitement lié d'amitié avec Psyché, fils d'Orphée, un haut fonctionnaire atlantéen, épouser la fille de ce dernier, Mizar, bien que son propre père Algol fût un Aryen fanatique, détestant les Atlantéens et leur civilisation. Dans ces circonstances pénibles Alcyone s'enfuit avec sa jeune femme. Un chef, aryen cependant, Vesta, à la tête d'une bande envahissante, leur donne asile, et l'un de ses parents, Draco, avec sa femme Cassiopée, membres d'une tribu établie depuis plus longtemps dans l'Inde, les aide à entrer en possession d'un domaine, où ils vivent liés d'affection avec Alétheia, un riche Atlantéen. Il est donc évident que, dans certains cas tout au moins, des relations amicales existent entre les races, relations qui ne sont point troublées par l'irruption d'une vaste immigration d'Aryens, une fois de plus dirigée par

---

[91] Voir appendice XII. Pour un récit plus détaillé, voir la dixième vie dans *Les vies d'Alcyone*.

Mars, passant dans le voisinage, avant de se mettre en route pour l'Inde centrale, où il va se constituer un Empire.

En raison de ces migrations constantes, le Royaume de l'Asie centrale perdit ses habitants aux environs de 9 700 av. JC. Les convulsions qui accompagnèrent la catastrophe de 9 564 av. JC firent tomber en ruines la cité du Pont, et amenèrent la destruction de la plupart des grands Temples de l'Ile Blanche. Les dernières bandes d'émigrants n'atteignirent point l'Inde aisément ; elles furent pendant quelque deux mille ans, retardées dans l'Afghanistan et le Baloutchistan, et beaucoup d'entre elles furent massacrées par des pillards mongols ; le reste se fraya lentement un chemin jusqu'aux plaines, habitées déjà par une population dense. **[361]**

Lorsque son peuple fut définitivement transféré dans l'Inde, le Manou défendit les intermariages de peur que le sang aryen fût submergé par l'énorme majorité d'Atlantéens et d'Atlanto-lémuriens ; et, vers 8 000 av. JC, il organisa le système des castes, afin qu'aucun mélange ne fût plus possible à l'avenir et que les sélections déjà réalisées pussent se perpétuer. Il ne fonda tout d'abord que trois castes : Brahmanes, Râjan et Vish. La première était formée de purs Aryens, la seconde d'Aryano-Toltèques, la troisième d'Aryano-Mongols.

Les castes furent pour cette raison appelées les Varnas ou couleurs, les purs Aryens étant blancs, les métis Aryano-Toltèques rouges et les Aryano-Mongols jaunes. Les castes furent autorisées à se marier entre elles, mais l'on comprit bien vite que les mariages devaient se restreindre à une caste seulement. Plus tard, ceux qui n'étaient pas aryens du tout, furent rangés sous l'appellation générale de Shoudras ; là aussi, dans bien des cas, on retrouve une faible trace de sang aryen. Beaucoup de tribus des montagnes sont en partie aryennes, quelques-unes le sont entièrement, comme les Siapoch et les tribus bohémiennes.

Pendant les immigrations dans l'Inde, une certaine tribu avait pris une direction différente des autres, pour s'établir dans une vallée du district de Susamir. Là, oubliée du resta du monde, elle vécut de sa vie pastorale primitive pendant bien des siècles. Vers 2 200 av. JC, parut un grand chef militaire parmi les tribus mongoles, et celles-ci dévastèrent tout ce qu'elles purent atteindre en Asie, **[362]** détruisant de fond en comble, entre autres, les restes de l'Empire Persan. Le chef Tartare fut finalement renversé et ses hordes dispersées, il avait laissé la plus complète dévastation derrière lui. Au cours du siècle suivant, nos Aryens eurent connaissance d'une terre

fertile et inoccupée ; ils envoyèrent une mission chargée de s'enquérir de l'état de ce pays, et au retour de laquelle ils émigrèrent en masse dans la Perse. Ils parlaient le Zend, et leur arrivée tardive explique l'état curieusement incertain du pays, même au temps du dernier Zoroastre.

Les restes de la troisième sous-race, qui avaient été seulement chassés de leurs foyers et avaient échappé au massacre, revinrent et firent cause commune avec notre tribu, et c'est de ces commencements que sortit graduellement le dernier des Empires Persans de l'Antiquité.

L'HOMME OÙ IL VA

AVANT-PROPOS

Dans les pages suivantes, nous avons tenté d'esquisser les commencements de la sixième Race-Racine, comparable au stade préliminaire de la cinquième Race-Racine en Arabie. Avant que la sixième Race puisse se développer et prendre possession de son continent qui s'élève *graduellement, fragment par fragment, dans l'Océan Pacifique*, des milliers et des milliers d'années s'écouleront. Le Nord de l'Amérique aura été détruit, et, à l'ouest, la longueur de terre sur laquelle s'établira la première colonie, sera devenue la terre le plus à l'est du Nouveau Continent.

Alors que *cette petite colonie se trouvera à son stade embryonnaire, la cinquième Race aura atteint son point culminant et concentrera toute la pompe et la gloire du monde*. Aux yeux de ce monde d'alors, la colonie sera de bien pauvre importance, une réunion de toqués, dévoués à leur chef, jusqu'à la servilité.

Cette esquisse, entièrement due à mon collègue, est reproduite du *Theosophist*.

AB

CHAPITRE XXII

—

LES COMMENCEMENTS DE LA SIXIÈME RACE-RACINE

LA VISION DU ROI ASOKA

Il y a plusieurs années, les auteurs de ce livre se consacrèrent à l'examen de quelques-unes des vies antérieures du Colonel H. S. Olcott. La plupart des membres de la Société Théosophique savent que dans l'incarnation précédant celle terminée en 1907, il était le grand Roi bouddhiste Asoka ; et ceux qui ont lu le petit mémorandum sur son histoire antérieure écrit pour l'une des Conventions américaines se rappelleront que, lorsqu'approcha la fin de cette vie, il traversa une période de doute et de dépression profonde, et que, pour le réconforter, son Maitre lui fit voir deux tableaux remarquables, l'un du passé et l'autre de l'avenir.

Il se désolait, en la personnalité d'Asoka, de son insuccès à réaliser tous ses plans, doutant surtout de pouvoir persévérer jusqu'à la fin et de conserver le lien qui l'unissait à son Maitre avant que le but fut atteint. C'est pour dissiper ce doute que le Maitre lui expliqua, d'abord par une vision du passé, comment le lien avait été établi entre eux il y a bien **[368]** longtemps, en Atlantide, et comment la promesse lui avait été donnée alors que ce lien ne serait jamais rompu ; puis, par une autre vision, celle-là de l'avenir, il se montra comme étant le Manou de la sixième Race-Racine et fit voir le Roi Asoka comme un lieutenant servant sous ses ordres dans ce haut emploi. Nous avons déjà décrit la première vision dans l'article *Fidèle jusqu'à la mort*, nous allons maintenant raconter la seconde, en guise d'introduction.

La scène se passait dans une région semblable à un parc splendide, où des collines couvertes de fleurs descendaient en pente douce jusqu'à un lac de saphir. On voyait le Maitre M. debout, entouré d'un groupe de disciples et d'aides et, au moment même où le Roi fasciné contemplait la scène ravissante qu'il avait sous les yeux, le Maitre KH arriva, suivi de ses propres disciples. Les deux Maitres s'embrassèrent, les deux groupes de disciples se mêlèrent avec de joyeuses salutations et la merveilleuse peinture s'évanouit devant nos yeux extasiés. Mais l'impression qu'elle a produite ne s'est point affaiblie et a laissé avec elle une certaine connaissance, étrange au-delà de toute expression, et pleine de majesté.

La vision dont nous fîmes alors usage est celle du corps causal et ainsi les Égos qui composaient la foule étaient clairement distincts à notre vision. Nous reconnûmes sur le champ un grand nombre d'entre eux ; d'autres nous étaient alors inconnus ; … nous les avons rencontrés depuis sur le plan physique. Il était indiciblement étrange, en vérité, de rencontrer (peut-être aux Antipodes) quelque membre de la Société Théosophique que nous n'avions jamais vu physiquement **[369]** auparavant et que nous reconnaissions grâce à la vision occulte en nous disant : "En voici encore un qui sera avec nous jusqu'à la fin."

Nous avons connaissance aussi de *qui ne sera pas là* ; mais, Dieu merci, nous ne sommes pas appelés à en tirer aucune déduction, car nous savons qu'un nombre considérable de ceux qui ne seront pas à l'apparition de la Race, la rejoindront plus tard et nous savons bien qu'il est d'autres centres d'activité en connexion avec l'œuvre du Maitre. Mais le groupe particulier que nous contemplions aura pour but spécial de *fonder* la nouvelle Race-Racine, par conséquent, il est unique et ceux-là seuls qui auront été préparés par un scrupuleux entrainement antérieur à assumer une part de cette tâche spéciale, devront aussi pouvoir y jouer un rôle. C'est précisément afin qu'on connût clairement la nature de ce travail et le caractère de l'éducation nécessaire à son accomplissement qu'il nous a été permis de présenter à nos membres une esquisse de cette vie à venir. Cet entrainement spécial comporte un suprême sacrifice personnel et un rigoureux renoncement de soi-même, ainsi que la chose sera évidente à mesure que notre histoire se déroulera. Il comporte aussi une confiance absolue en la sagesse des Maitres. Un grand nombre d'entre les très bons membres actuels de notre Société Théosophique ne possèdent pas encore ces qualités, et, par conséquent, quelque haut que puisse être leur développement en d'autres directions, ils ne pourront trouver place dans cette société particulière de travailleurs ; car le travail du Maitre est ardu, et il n'a ni du temps ni des forces à perdre en **[370]** argumentation avec des auxiliaires récalcitrants qui croiraient savoir mieux que lui. L'œuvre extérieure de cette Société Théosophique continuera pourtant dans les siècles à venir et, dans ses ramifications fabuleusement étendues, il y aura place pour, tous ceux qui désirent aider, même s'ils ne sont pas encore capables de la renonciation sublime, exigée des collaborateurs du Manou.

Rien de ce que nous vîmes alors de cette vision du Roi ne nous donna une indication quant à la date à laquelle devait arriver l'évènement prévu, ni du lieu où il devait se passer, bien que nous possédons actuellement des

informations complètes sur ces deux points. Nous savions seulement alors que la circonstance était importante et se rapportait à la fondation de la nouvelle Race, annoncée déjà au Roi Asoka, et, comme nous connaissions la situation que nos deux Maitres révérés devaient occuper dans la sixième Race-Racine, il nous fut aisé d'associer ces deux idées.

La chose en demeura là, jusqu'à un temps assez éloigné, et nous ne soupçonnions même pas que d'autres éclaircissements nous seraient accordés. Soudain, et *apparemment* par le plus simple incident, la question fut ouverte à nouveau et l'on s'aperçut qu'une investigation, dans un département de l'enseignement tout à fait étranger à la fondation de la sixième Race-Racine, nous conduisait tout droit au cœur même de son histoire et déversait sur ses méthodes un flot de clarté. **[371]**

LES AIDES DÉVAS

Je parlais à un groupe d'amis sur le passage du *Jnaneshwari* disant que le vrai Yogi peut entendre et comprendre le langage des "dévas" et j'essayais d'expliquer en quelles merveilleuses extases de couleur et de son, certains ordres des grands Anges s'expriment, lorsque soudain je fus conscient de la présence de l'un d'entre eux, qui m'avait déjà aidé, en plusieurs occasions, à comprendre les mystères de leur glorieuse existence. Voyant, je suppose, la médiocrité du résultat de mes tentatives de description, il plaça devant moi deux petites peintures singulièrement vivantes et me dit : "Voici, décris-leur cela."

Chacune des peintures montrait l'intérieur d'un temple grandiose dont l'architecture ne ressemblait à rien de ce que je connais, et, dans chacun d'eux, un déva jouait le rôle de prêtre ou de ministre du culte pour influencer la dévotion d'une grande réunion de fidèles. Dans l'un des temples, l'officiant produisait entièrement ses résultats par la manifestation d'un étalage de couleurs indescriptiblement splendides, tandis que dans l'autre cas l'harmonie musicale était employée pour éveiller les émotions de son auditoire et lui permettre d'exprimer ses aspirations vers la déité. Je donnerai ultérieurement une description plus détaillée de ces temples et des méthodes qui y sont adoptées ; pour l'instant, je dois parler des recherches ultérieures dont cet épisode ne fut que le point de départ. Le Déva qui me montra ces peintures m'expliqua qu'elles représentaient des scènes d'un **[372]** temps futur où les dévas devaient se mouvoir plus librement parmi les hommes qu'ils ne le font actuellement et les aider, non seulement au point de vue

religion, mais de bien d'autres manières encore. Après l'avoir remercié de son aide, je décrivis de mon mieux à mes amis les ravissantes peintures, le Déva m'aidant de temps à autre de ses suggestions.

EN REGARDANT L'AVENIR

Lorsque, la réunion terminée, je me trouvai dans mon intérieur, je me rappelai ces peintures avec le plus vif plaisir, je les fixai dans mon mental avec leurs détails les plus minutieux et m'efforçai de découvrir jusqu'à quel point il était possible de leur associer d'autres circonstances s'y rapportant. À mon grand ravissement, je vis que cela était tout à fait possible ; que je pouvais, par un effort, étendre ma vision des temples à la ville et jusqu'aux environs, et que je pouvais ainsi voir et décrire en détail cette vie de l'avenir.

Ceci provoque naturellement une foule de questions quant au genre de clairvoyance grâce auquel on peut prévoir ainsi l'avenir. On se demande jusqu'à quel point on peut considérer cet avenir comme ayant été ordonné d'avance et jusqu'à quel point aussi la volonté des acteurs de ce drame peut le modifier – si tant est, qu'on y puisse rien modifier – car, si tout est arrangé déjà sans changements possibles, ne nous trouvons-nous pas encore une fois en face de la vieille et déprimante théorie de la prédestination ? Je ne suis pas plus compétent que les milliers **[373]** de gens qui ont argumenté sur le sujet, pour résoudre d'une façon satisfaisante la question du libre arbitre et de la prédestination, mais je puis du moins porter témoignage d'un fait incontestable – c'est qu'il *est* un Plan sur lequel le passé, le présent et le futur ont perdu leurs caractéristiques relatives et où l'un est aussi actuellement et absolument présent que l'autre à la conscience.

Dans beaucoup de cas, j'ai examiné les archives du passé et plus d'une fois j'ai dit combien les enregistrements en sont réels et vivants. L'observateur qualifié vit sur la scène qu'il a en quelque sorte sous les yeux et il peut s'entrainer soit à la considérer simplement comme un spectateur, soit à identifier sa conscience, pour un temps donné, avec celle de quelque personne qui prend part à cette scène, afin d'avoir ainsi l'immense avantage d'une opinion contemporaine sur le sujet examiné. Je puis dire seulement que dans cette vision de l'avenir, ici décrite, et qui est la première longue vision coordonnée qu'il m'ait été donné d'avoir, mon expérience déjà acquise sur la matière a été confirmée, c'est-à-dire que ce futur était, de toute façon, aussi actuel, aussi vivement présent pour moi, que n'importe quelle scène du passé ou que la chambre dans laquelle je suis assis, au moment où j'écris ;

que dans ce cas les deux possibilités existaient également : – celle de regarder en simple spectateur ou de m'identifier avec la conscience de quelque acteur de cette scène, réalisant exactement, par-là, quels étaient ses motifs et comment la vie lui apparaissait, à lui.

Comme j'avais près de moi, durant une partie de **[374]** mes recherches, l'un de ceux que je voyais clairement prendre part à la vie de cette communauté de l'avenir, je fis des efforts soutenus pour voir jusqu'à quel point, il serait possible à cet Égo, par son action dans les siècles d'intervalle, de refuser de prendre part à ce mouvement, ou de modifier son attitude à cet égard. Après un examen des plus scrupuleux je me rendis compte qu'il *ne pourrait ni* éviter ni modifier, d'une façon appréciable, la destinée qui se déroulait devant lui ; mais la cause en était que la Monade au-dessus de lui, ou l'Esprit en lui, agissant à travers cette partie de lui-même actuellement encore en voie de développement, qui est l'Égo, avait déjà pris une décision à cet égard et mis en action les causes qui devaient inévitablement produire ce résultat. Incontestablement l'Égo jouirait durant ces siècles d'intervalle d'une très grande liberté. Il pourrait s'éloigner de la voie qui lui était tracée, allant d'un côté ou d'autre ; il pourrait hâter ses progrès ou les retarder, mais, malgré tout, l'inexorable pouvoir de contrainte (issu de son véritable Soi) ne lui permettrait pas une déviation absolue et finale qui pût lui faire perdre l'occasion placée sur sa route. La volonté de l'homme vrai est déjà fixée et cette volonté prévaudra certainement.

Je connais très bien la difficulté qu'éprouve la pensée sur ce sujet et je n'ai pas la présomption d'en exposer une, nouvelle solution ; j'apporte simplement ma contribution à cette étude sous forme d'un témoignage. Qu'il suffise pour l'instant de déclarer que, pour mon propre compte, je sais que cela est une peinture exacte de ce qui arrivera inévitablement **[375]** et, sachant cela, je l'offre aux lecteurs comme un sujet capable de les intéresser en apportant un grand encouragement à ceux qui sont en état de l'accepter comme un fait. D'un autre côté, cependant, je n'ai pas le moindre désir de l'imposer à ceux qui ne croient pas dans la possibilité de prévoir un lointain avenir, jusqu'en ses moindres détails.

CWL

CHAPITRE XXIII

—

LA SIXIÈME RACE-RACINE

On découvrit que ces services somptueux dans les temples né représentaient point le culte ordinaire de l'époque, mais qu'ils avaient lieu pour une certaine communauté de personnes, vivant à part du reste du monde ; de brèves recherches suffirent ensuite à nous convaincre que c'était exactement la même communauté que celle aperçue par le Roi Asoka, dans une vision, si longtemps auparavant. En réalité, cette sorte de congrégation était l'élite dont le Manou avait fait choix pour la sixième Race-Racine ; mais, au lieu de l'emmener dans quelque lieu inaccessible et désert, bien loin du reste des humains (ainsi que l'avait fait le Manou de la cinquième Race-Racine) notre Manou l'a fixée au sein d'une contrée populaire et ne l'a préservée du mélange avec des races plus jeunes que par des frontières morales. Exactement comme les éléments de la cinquième Race-Racine avaient dû être pris de la cinquième sous-race de la souche atlante, ainsi les corps matériels d'où la sixième Race-Racine est appelée à s'épanouir doivent être choisis dans la sixième sous-race de notre race aryenne actuelle. Il est, par conséquent, naturel que cette communauté ait été établie – ainsi qu'on l'a découvert – sur le grand **[378]** continent de l'Amérique du Nord, où maintenant déjà on a pris des mesures pour aider au développement de la sixième sous-race. Il est également normal que la partie choisie de ce continent soit celle où le paysage et le climat se rapprochent le plus de notre idéal d'un Paradis terrestre, c'est-à-dire la Basse Californie. On a trouvé que la date des évènements représentés dans la vision du Roi Asoka – la fondation réelle de la communauté – aura lieu à peu près exactement dans sept cents ans, à partir du temps actuel. Mais les peintures montrées par le déva et celles révélées par les recherches qui s'ensuivirent, appartiennent à une période de 150 ans plus lointaine, alors que la communauté sera déjà fermement établie, forte et confiante en elle-même.

FONDATION DE LA COMMUNAUTÉ

Le plan de l'œuvre est le suivant. Au sein de la Société Théosophique, telle qu'elle est aujourd'hui et qu'elle le sera dans les siècles futurs, le Manou et le Grand Prêtre de la race à venir choisissent des êtres profondément sincères, dévoués à leur service et leur offrent l'occasion de devenir leurs collaborateurs dans cette œuvre sublime. Il ne faut point se dissimuler que

ce travail ardu exigera un renoncement absolu de ceux qui auront le privilège, d'y prendre part. Le Logos, avant qu'Il n'eût appelé à la vie cette portion de Son système, avait en Son mental le plan détaillé de tout ce qu'Il avait l'intention d'en faire, le degré d'évolution auquel devait atteindre chaque race, dans chaque Ronde, et les **[379]** particularités qui devaient la faire différer de la race précédente. La totalité de Sa puissante forme-pensée existe toujours sur le plan du Mental divin ; et, lorsqu'un Manou est désigné pour prendre la charge d'une race-racine, son premier soin est de matérialiser cette forme-pensée, sur quelque plan où il puisse l'avoir à sa portée et de, l'étudier. Sa tâche est alors de choisir, dans le monde existant, des hommes qui se rapprochent le plus possible du type modèle, de les mettre à part du reste de l'humanité et de développer graduellement en eux et le plus possible, les qualités qui doivent être les caractéristiques spéciales de la nouvelle race. Lorsqu'il a poussé ce processus aussi avant qu'il le juge possible avec les matériaux qui se trouvent à sa portée, il s'incarne lui-même dans le groupe choisi. Comme il a, depuis longtemps, épuisé tout Karma pouvant amoindrir sa liberté, il peut mouler tous ses véhicules, causal, mental et astral, sur le modèle mis à sa disposition par le Logos. Sans aucun doute, il a la possibilité d'exercer une très grande influence, même sur son véhicule physique, héritage de ses parents, qui, tout considéré, appartiennent encore à la cinquième Race-Racine, bien qu'ils soient eux-mêmes dans les conditions spéciales requises. Les seuls corps issus physiquement de lui, en ligne directe, doivent constituer la Race-Racine nouvelle, et, comme il est évident que lui-même se mariera dans l'ancienne cinquième Race-Racine, il est clair que le type issu ne sera pas absolument pur. Durant les premières générations, ses enfants devront aussi se marier dans la vieille race, quoique, naturellement, dans les seuls groupes choisis à cet **[380]** effet ; mais après cette génération il n'y aura plus de mélange du vieux sang, les mariages en dehors de la nouvelle famille étant absolument interdits. Plus tard, le Manou lui-même se réincarnera sans doute comme son propre arrière-petit-fils et purifiera davantage, ainsi, la race en formation ; et, pendant tout ce temps, il ne ménagera jamais ses efforts pour mouler de même tous les véhicules de la race nouvelle – même le physique – de façon à les rapprocher de plus en plus du modèle que lui a donné le Logos.

LE RASSEMBLEMENT DES MEMBRES

Afin que ce travail de modelage soit accompli aussi complètement et aussitôt que possible, il est absolument nécessaire que les Égos, s'incarnant dans ces nouveaux véhicules, comprennent eux-mêmes tout à fait ce qui a lieu et, soient dévoués corps et âme à leur œuvre. Le Manou rassemble donc autour de lui, dans ce but, un grand nombre de ses disciples et de ses aides, et les place dans des corps qu'il fournit lui-même, à la condition qu'ils se vouent absolument à cette tâche, reprenant un corps nouveau, aussitôt qu'ils trouvent bon de mettre l'ancien de côté.

Par conséquent, ainsi que nous l'avons déjà dit, ceux qui deviennent ses assistants doivent s'attendre à un labeur extrêmement ardu. Il faut qu'ils naissent et renaissent sans cesse, sans prendre des intervalles de repos sur les autres plans d'existence ; en outre, chacune des vies de cette chaine ininterrompue doit être complètement dépourvue d'égoïsme et absolument **[381]** consacrée aux intérêts de la nouvelle race, sans la moindre pensée d'intérêt personnel.

En résumé, celui qui entreprend une telle tâche doit vivre exclusivement pour la Race, siècle après siècle.

Ce n'est certes pas assumer un fardeau léger, mais, d'un autre côté, il faut dire que ceux qui l'acceptent font inévitablement des progrès d'une rapidité anormale et auront non seulement la gloire de prendre une part proéminente dans l'évolution de l'humanité, mais encore l'inestimable privilège de travailler, durant bien des vies, sous la direction physique immédiate des Maitres qu'ils aiment si profondément. Et ceux qui ont eu la joie de gouter à la douceur de telles Présences savent bien qu'en face d'elles aucun labeur n'est dur, aucun obstacle insurmontable, que toutes les difficultés s'évanouissent, et que nous regardons en arrière, avec stupeur, les faux pas d'hier, nous demandant comment nous avons pu nous sentir aussi découragés et désespérés. Le sentiment est exactement celui que l'Apôtre exprime si bien lorsqu'il dit : "Je puis tout par le Christ qui me fortifie."

PRISE DE POSSESSION DU DOMAINE

Lorsque le Manou juge que le temps pour fonder la race est propice, il veille à ce que tous les disciples choisis par lui prennent naissance dans la sixième sous-race qui sera déjà en cours. Et lorsque ces derniers auront atteint l'âge de maturité, il achètera – ou eux-mêmes achèteront – un grand

domaine **[382]** dans un lieu approprié, où tous se rendront pour y commencer une vie nouvelle en communauté.

C'est cette prise de possession qui fut révélée au Roi Asoka, ainsi que l'endroit particulier où eut lieu la rencontre des deux Maitres, lequel se trouve pris des limites du domaine. Ils conduisent alors leurs disciples au lieu central qui a déjà été choisi comme emplacement de la ville principale de la communauté, et ils prennent possession des demeures préparées pour eux. Car, longtemps auparavant, le Manou et ses lieutenants ont veillé, dans l'attente de ces évènements, à l'érection d'un superbe groupe de bâtiments comprenant un grand temple central, sorte de cathédrale, de vastes édifices destinés à devenir bibliothèques, musées et salles de réunions, et, tout à l'entour, à peu près quatre cents habitations, chacune au milieu de son terrain particulier. Bien qu'elles diffèrent beaucoup par le style et les détails, ces maisons sont toutes construites selon le plan général qui sera décrit ultérieurement. Tout ce travail a été fait sous la direction d'un entrepreneur, par des ouvriers ordinaires venus de loin et paraissant avoir été largement payés, afin que le travail soit mieux accompli.

Un grand nombre de machines compliquées sont nécessaires à la vie économique de la colonie ; aussi, au début, des spécialistes du dehors sont employés pour les manœuvrer et enseigner leur usage aux colons, mais, après quelques années, ceux-ci ont appris à faire et à réparer tout ce qui est nécessaire à leur bienêtre et ils peuvent se dispenser de toute aide extérieure.

Dès la première génération, la colonie se suffit à **[383]** elle-même. Il semble que des sommes d'argent considérables aient été dépensées pour son établissement et la mise en train de son travail, mais, cela fait, elle est absolument indépendante du monde extérieur. Pourtant, elle ne perd pas entièrement contact avec ce dernier, car elle a soin de se tenir au courant de toutes les découvertes, des inventions nouvelles, et de les appliquer à son propre usage.

LES ENFANTS DU MANOU

Les recherches les plus importantes auxquelles nous nous sommes livrés, concernent une période plus éloignée que celle-là, d'environ 150 années, alors que la communauté a beaucoup augmenté et compte déjà à peu près 10 000 âmes. Nos membres sont tous des descendants physiques directs du Manou, à l'exception d'un petit nombre admis dans des conditions dont nous parlerons plus tard.

Tout d'abord, il nous semblait impossible que les descendants d'un seul homme pussent être si nombreux, mais un examen rapide de la période écoulée dans l'intervalle nous persuada que la chose était possible. Lorsque le Manou juge convenable de se marier, certains de ses disciples choisis par lui se tiennent prêts à abandonner volontairement leurs anciens corps aussitôt qu'il veut leur en donner de nouveaux. Il a douze enfants en tout et il faut observer qu'il s'arrange de manière à ce que chaque enfant naisse sous une influence spéciale – soit sous un signe différent du Zodiaque, dirait un astrologue. Tous ces **[384]** enfants grandissent et se marient avec les autres membres de la communauté.

Toutes les précautions sont prises pour leur assurer une santé parfaite et un entourage approprié ; aussi n'y a-t-il aucune mortalité infantile, et les nombreuses familles, si rares aujourd'hui, sont alors de règle. Cinquante ans après la fondation de la communauté, il y a déjà 104 petits-enfants du Manou. Quatre-vingts années plus tard, le clairvoyant ne peut arriver à dénombrer les descendants ; mais, en prenant une moyenne, nous trouvons que dans la génération de ces 104 petits-enfants, on peut compter à peu près un millier de descendants directs, sans compter les 12 petits-enfants et 104 petits-enfants issus. Si nous avançons encore d'un quart de siècle – cent cinq ans après la fondation de la communauté, nous trouvons 10 000 descendants directs, et il est clair que, durant les quarante-cinq ans qui suivent, il n'est pas difficile d'arriver au chiffre de 100 000.

LE GOUVERNEMENT

Il est maintenant nécessaire de décrire le gouvernement et les conditions générales de notre communauté, de voir quelles sont ses méthodes d'éducation et de culte, ainsi que ses relations avec le monde extérieur. Ces dernières semblent absolument cordiales ; il est certain que la communauté paie au Gouvernement général du pays un impôt nominal pour son terrain, et en retour, on la laisse tranquille puisqu'elle fait ses propres routes et n'a besoin d'aucun concours du dehors. **[385]**

La communauté parait être tenue en grand respect par la population des régions extérieures voisines et ses membres sont partout considérés comme des gens très bons et très sérieux. Des visiteurs viennent parfois en groupes, du dehors, comme le feraient des touristes du XX^{e} siècle, pour admirer les temples et autres édifices. On ne les en empêche nullement, mais on ne les y encourage pas non plus. En général, les observations des visiteurs

semblent se résumer en ces mots : "Eh bien, tout cela est très beau et très intéressant, mais je ne voudrais pas être obligé de vivre ainsi !"

Comme, depuis un siècle et demi, les membres de la communauté ont été séparés du monde extérieur, les vieilles relations de familles sont venues à l'arrière-plan. En très peu de cas, l'on se souvient de ces relations et parfois des visites sont échangées. Il n'existe, d'ailleurs, aucune restriction à ce sujet ; tout membre de la colonie est libre de sortir, d'aller voir des amis au dehors et ses amis peuvent librement venir séjourner chez lui. La seule règle qu'on ne puisse violer, est celle du mariage ; il est strictement interdit de se marier en dehors de la communauté, et, en fait, les visites mentionnées sont fort rares, parce que la pensée de toute la communauté est fixée sur un point unique et qu'ainsi les personnes étrangères ne peuvent guère y trouver quelque chose d'intéressant.

L'ESPRIT DE LA NOUVELLE RACE

Le grand trait dominant de cette communauté est l'esprit qui y règne. Chacun de ses membres sait qu'il **[386]** se trouve là dans un but bien défini, jamais perdu de vue. Tous se sont voués au service du Manou, en vue du progrès de la nouvelle Race. Chaque homme a la confiance la plus absolue en la sagesse du Manou et n'a pas la moindre velléité de discuter aucun de ses ordres. Nous devons nous souvenir que ces hommes sont, pour ainsi dire, la sélection d'une élite. Durant les siècles passés, bien des personnes ont été attirées par la Théosophie et celles qui ont été les plus sincères et les plus complètement pénétrées par ces idées ont été choisies. La plupart ont eu des incarnations très répétées et ont conquis la mémoire du passé jusqu'à un certain degré ; dans toutes ces incarnations, elles ont su que leurs existences dans la nouvelle Race seraient des vies de sacrifice personnel pour leur bien. Ces êtres se sont donc entrainés à se dépouiller de tout désir égoïste ; il existe ainsi dans leur milieu un fort courant d'opinion en faveur du véritable altruisme. Tout ce qui peut leur sembler une manifestation de la personnalité est considéré par eux comme une honte et une disgrâce.

Ils sont fortement imbus de la pensée que le choix dont ils ont été l'objet est une occasion, un privilège glorieux qui leur a été accordé, et que s'ils s'en montraient indignes et qu'ils eussent, en conséquence, à quitter la communauté pour le monde extérieur, leur honneur serait souillé d'une tache indélébile. En outre, les louanges du Manou sont acquises à tous ceux qui progressent, à ceux qui peuvent suggérer quelque chose d'utile et de nouveau

en aidant ainsi au développement de la communauté. L'existence, **[387]** de ce fort courant de pensées rend inutile l'établissement de lois proprement dites. On peut comparer la communauté, dans son ensemble, à une armée marchant au combat : s'il existe quelque animosité privée entre les soldats, individuellement, elle se perd dans l'unique pensée d'une coopération parfaite dont le but est de mettre l'ennemi en déroute. Si quelque divergence d'opinion devait surgir entre deux membres de la communauté, elle serait soumise sur le champ au Manou ou au membre le plus rapproché de son Conseil, et nul ne songerait à discuter la décision qu'il pourrait prendre.

LE MANOU ET SON CONSEIL

Aucun Gouvernement – dans le sens ordinaire du mot – n'existe dans cette communauté. L'autorité du Manou est absolue et il rassemble autour de lui un conseil composé d'une douzaine de ses disciples les plus hautement évolués ; quelques-uns étant déjà des Adeptes, arrivés à l'état d'Asekha, sont aussi les chefs de départements administratifs et font sans cesse de nouvelles expériences en vue d'augmenter le bienêtre et l'utilité de la race. Tous les membres du conseil sont assez développés pour fonctionner librement sur les plans inférieurs, au moins jusqu'au plan du corps causal ; nous pouvons donc, nous les représenter comme étant en délibération perpétuelle, même dans l'acte d'administrer.

Il n'y a point de tribunaux, point de force de police, et il n'en est nul besoin, car, naturellement, il n'existe **[388]** ni criminalité ni violence chez ces êtres voués entièrement à la poursuite d'un seul et noble but. S'il était permis de supposer qu'un seul des membres ne pût jamais enfreindre l'un des règlements, l'unique châtiment qui pourrait lui être appliqué serait son expulsion de la communauté ; mais comme cela serait pour lui la mort de toutes ses espérances et l'échec absolu des aspirations nourries durant bien des vies, personne n'oserait s'exposer à courir un tel risque. Si l'on pense au caractère général de ces êtres, il faut se rappeler que la perception psychique est universelle chez eux à divers degrés et très hautement développée chez beaucoup, en sortes qu'ils peuvent se rendre compte du développement énorme du Manou, du Grand Prêtre et de leur Conseil ; c'est un fait évident et indubitable pour eux, ce qui leur permet d'accepter leurs décisions, sans aucune arrière-pensée. Dans la vie physique ordinaire de nos jours, même quand les hommes ont une confiance entière en la sagesse et en la bonne volonté de celui qui les gouverne, ils peuvent encore avoir l'arrière-pensée qu'il est sujet à l'erreur sur certains points et que, par conséquent, ses

décisions peuvent ne pas être toujours en accord avec la justice abstraite. Dans la communauté dont nous parlons ici, l'ombre d'un tel doute n'est pas possible, puisque, par l'expérience quotidienne, chacun sait que, pratiquement, le Manou est omniscient en tout ce qui intéresse la communauté, et qu'aucune circonstance n'échappe à son observation. Même si dans un cas quelconque son jugement différait de celui qu'on attendait, ses sujets comprendraient, clairement que ce n'est point **[389]** parce que certaines circonstances lui ont échappé, à lui, mais bien parce qu'elles leur ont échappé à eux.

Nous voyons donc que les deux types d'individus qui troublent perpétuellement la société ordinaire n'existent point ici – ceux qui violent sciemment la loi dans le but de gagner quelque chose pour eux-mêmes, et ceux qui causent des troubles parce qu'ils s'imaginent qu'on leur a fait tort ou qu'ils sont incompris. Le premier type ne peut exister dans la communauté, parce que ceux-là seuls y sont admis qui ont laissé derrière eux tout intérêt personnel, et se sont voués au bien des autres ; le deuxième type pas davantage parce qu'il est évident à chacun que l'injustice et l'erreur sont impossibles.

CHAPITRE XXIV

—

LA RELIGION ET LES TEMPLES

L'absence apparente de toute règlementation donne à ce lieu un air remarquable de liberté, bien que chacun soit impressionné par l'unité de direction dans le but poursuivi. Les hommes sont des types différents et se meuvent le long des lignes diverses de l'intellect, de la dévotion ou de l'action ; mais tous reconnaissent que le Manou sait parfaitement ce qu'il fait et que tous ces différents chemins ne sont que des méthodes variées de le servir ; que, quel que soit le développement qu'atteigne un individu, il n'y arrive que pour le bien de la race, afin que ses enfants en profitent. Il n'existe plus de religions différentes dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, bien que l'enseignement unique prenne des formes diverses. Le sujet du culte religieux est pourtant d'une telle importance que nous lui consacrerons une section spéciale de notre étude, et que nous continuerons par les méthodes nouvelles d'éducation et les détails de la vie personnelle et sociale de la communauté. **[392]**

LA THÉOSOPHIE DANS LA COMMUNAUTÉ

Puisque les deux Maitres qui fondèrent, en 1875, la Société Théosophique sont aussi les Chefs de cette communauté, il va de soi que les opinions religieuses qui y prévalent sont ce que nous nommons, maintenant la Théosophie. Tout ce que nous possédons – tout ce qui, actuellement, est déjà connu dans les cercles les plus intérieurs de notre Section ésotérique – est la foi commune de ces gens, et bien des points, sur lesquels nos propres connaissances ne sont encore que rudimentaires, paraissent être parfaitement compris et approfondis par eux. Les grandes lignes de notre Théosophie ne donnent plus lieu à discussion et il ne faut pas oublier que, pour la plupart des membres de la colonie, la vie après la mort, l'existence et la nature des plans supérieurs sont des sujets de connaissance expérimentale. Ici, comme à notre époque, des branches d'études différentes attirent des personnes diverses ; les unes vont à la philosophie supérieure et à la métaphysique, tandis que la majorité préfère exprimer ses sentiments religieux, suivant les lignes variées que lui offrent les temples. Un très vigoureux courant de sens pratique persiste dans toutes leurs pensées et nous ne nous éloignerons guère de la vérité en disant que la religion de la Communauté est de faire ce qui est dit. Il n'y a aucune divergence entre la

science et la religion, parce que toutes deux sont dirigées strictement vers le même but et n'existent que pour le bien de l'État. Les hommes n'adorent plus des manifestations différentes **[393]** puisque tous possèdent des connaissances exactes sur le Logos solaire. C'est encore la coutume de beaucoup d'entre eux d'adresser un salut au soleil levant, mais ils savent parfaitement que celui-ci doit être considéré comme un centre dans le Corps du Logos.

LES DÉVAS

L'un des traits proéminents de la vie religieuse est la très grande part qu'y prennent les Dévas. Plusieurs religions du XX^{e} siècle parlaient d'un Age d'or du passé, dans lequel des anges ou des dieux marchaient librement au milieu des hommes, heureux état de choses depuis longtemps disparu à cause de la grossièreté des stades suivants de l'évolution. Il semblerait, qu'en ce qui concerne notre communauté, ce fait se fût reproduit de nouveau, car, fréquemment, de grands Dévas viennent parmi le peuple et lui indiquent de nombreuses occasions nouvelles de développement, chacun de ces Dévas attirant à lui les êtres en harmonie avec sa propre nature. Ceci ne doit pas nous surprendre, car même durant le XX^{e} siècle, beaucoup d'aide fut donnée par les Dévas à ceux qui étaient susceptibles de la recevoir. De telles possibilités d'études comme de progrès n'étaient pas alors ouvertes à la majorité des hommes, non parce que les Dévas s'y refusaient, mais bien parce que l'évolution de l'homme était encore trop arriérée. Nous étions alors comme dans une classe enfantine de cette école du monde. De grands professeurs des Universités y venaient pour instruire les étudiants avancés et nous pouvions parfois les voir passer au loin, mais leurs **[394]** enseignements n'étaient encore, pour nous, d'aucune utilité immédiate, simplement parce que nous n'étions pas à l'âge ou au degré voulus de développement pour en profiter. Les professeurs étaient toutefois là, à notre disposition, pour le moment où nous serions assez avancés. Notre communauté aura alors suffisamment progressé et récoltera, par conséquent, le bénéfice de ses relations constantes avec les grands Êtres dont les enseignements nous sont si précieux.

LES SERVICES DU TEMPLE

Ces dévas ne font pas seulement des apparitions momentanées, mais ils sont fixés définitivement dans la communauté et font partie de son organisation régulière, sous la direction d'un prêtre en chef ou Grand Prêtre qui assume le contrôle tout entier du développement religieux de la communauté et de tout ce qui se rapporte à son éducation. Pour l'expression extérieure de cette religion, nous voyons qu'elle est pourvue de diverses classes de services religieux et que les dévas sont chargés de l'administration de ces services. On remarque quatre types de temples et bien que les grandes lignes et les buts des services soient identiques, en somme, il y a pourtant, dans la forme et dans la méthode, des différences frappantes que nous allons essayer de décrire. La particularité de l'office de chaque temple est que chaque homme, appartenant à un type spécial, possède à sa portée une voie par laquelle il peut aisément atteindre au divin et, par conséquent, être, en retour, atteint plus facilement par le divin. Chez quelques individus, ce **[395]** canal est l'affection, chez d'autres, la dévotion, chez d'autres encore, la sympathie, chez les quatrièmes, l'intellect. Pour ces divers types, existent quatre temples distincts, et, dans chacun d'eux, le but poursuivi est de mettre la qualité proéminente de l'individu en relation consciente et active avec la qualité correspondante du Logos, dont elle est une manifestation ; c'est ainsi que l'homme peut, le plus aisément, être aidé et développé. Pour cette raison, aussi, il peut être momentanément exalté à un degré de spiritualité et de pouvoir bien supérieur à ce qui lui est normalement possible, chacun de ses efforts d'élévation spirituelle lui rendant l'effort similaire suivant moins pénible et, élevant, en outre, légèrement, son niveau normal. Chaque culte – ou office – auquel assiste un individu a pour but d'exercer sur lui un effet défini et calculé, les offices d'une année ou d'une série d'années sont soigneusement ordonnés en vue de convenir à la moyenne de développement de la congrégation. C'est dans cette œuvre que la coopération des dévas est si précieuse, puisque ces êtres agissent en qualité de véritables prêtres et intermédiaires entre le Logos et les hommes, recevant, canalisant et dirigeant leurs courants de forces "aspirantes", et distribuant, attribuant et attirant à leurs niveaux les flots d'influence divine qui viennent comme une réponse d'En Haut. **[396]**

LE TEMPLE CRAMOISI

Le premier temple examiné fut l'un de ceux dont le déva m'avait jadis montré l'image. Dans cet édifice, le progrès se fait surtout par l'affection. L'un des caractères principaux des offices y est le flot splendide de couleurs qui les accompagne et qui, en réalité, est leur expression principale. Représentez-vous un magnifique édifice circulaire, ressemblant quelque peu à une cathédrale et n'appartenant pourtant à aucun style d'architecture connu de nos jours, infiniment plus ouvert à l'air extérieur que ne peut l'être aucune cathédrale dans les climats européens. Imaginez-le rempli d'une congrégation recueillie, le Prêtre-Déva debout au milieu d'elle, sur le sommet d'une espèce de cône ou pyramide faite de filigrane, de sorte qu'il est également visible de toutes les parties du vaste bâtiment. Il est à remarquer que chaque individu s'assied en entrant, tranquillement et avec révérence, sur les dalles ; puis il ferme les yeux et fait passer devant sa vision mentale une succession de nappes ou de nuages de couleur, ressemblant à ceux qui passent parfois devant nos yeux dans l'obscurité, alors que nous sommes sur le point de nous endormir. Chaque personne a, pour ses couleurs, un ordre particulier, et elles sont, évidemment, jusqu'à un certain degré une expression de son individualité. Cette opération semble tenir de la nature de la prière préliminaire, faite en notre XX^{e} siècle, au début d'un office ; elle a pour but de calmer l'être, de rassembler ses pensées si elles sont errantes, et de le mettre au diapason **[397]** de l'atmosphère ambiante ainsi que du but à atteindre. Lorsque le service commence, le Déva se matérialise au sommet de sa pyramide, assumant, pour la circonstance, une forme humaine splendide et glorifiée, et portant des vêtements flottants d'un riche cramoisi (la couleur varie toutefois avec le type du temple, ainsi que nous le verrons).

La première action du Déva est de produire au-dessus de sa tête une grandiose auréole de couleurs brillantes ressemblant quelque peu au spectre solaire, sauf que l'ordre des couleurs varie selon les circonstances, ainsi que leurs proportions. Il est tout à fait au-delà de nos moyens de décrire exactement cette auréole de couleurs, car elle est beaucoup plus qu'un simple spectre solaire ; c'est un tableau qui n'a rien pourtant de ce qui caractérise une peinture ; il renferme des formes géométriques que je ne puis dessiner ni représenter par aucun moyen, car elles ont des dimensions infiniment plus nombreuses que celles connues à nos sens, tels qu'ils sont actuellement constitués. Cette auréole ou bande parait être la tonique, le texte de ce service particulier, indiquant, à ceux qui comprennent le but

exact que l'on veut atteindre, la direction dans laquelle leur affection et leur aspiration doivent être dirigées. C'est en fait, une pensée exprimée dans le langage des couleurs-dévas et qui, comme telle, est intelligible aux membres de la congrégation. Elle est matériellement visible sur le plan physique, tout comme sur les plans astral et mental, car bien que la plupart des individus présents possèdent au moins la vue astrale, il peut y en avoir pour lesquels **[398]** cette vue astrale n'est encore qu'occasionnelle.

Chaque personne s'efforce alors d'imiter ce texte ou cette tonique par le pouvoir de la volonté, en formant devant elle, une bande de couleurs qui lui est aussi ressemblante que possible. Les uns réussissent beaucoup mieux que les autres, de sorte que chaque essai exprime non seulement le sujet indiqué par le Déva, mais aussi le caractère de celui qui le tente. Certains sont capables de faire cela d'une manière si précise que les couleurs sont visibles sur le plan physique, tandis que d'autres ne peuvent l'accomplir que sur le plan astral ou sur le plan mental. Je remarque que quelques-uns de ceux qui obtiennent les reproductions les plus brillantes et les plus parfaites de la forme donnée par le Déva, ne les font pas descendre jusqu'au plan physique.

Le Déva élevant alors ses mains au-dessus de l'assemblée, déverse sur elle, par cette forme-couleur, une merveilleuse vague d'influence, un courant qui arrive aux assistants à travers leurs propres formes-couleurs correspondantes, les faisant évoluer suivant qu'ils ont plus ou moins réussi à les rendre conformes à celle du Déva. L'influence n'est point seulement celle du Prêtre-Déva, car au-dessus de lui, en dehors du temple et du monde matériel se trouve un cercle de Dévas plus élevés, servant de canal pour l'écoulement de leurs forces. L'effet astral de cet épanchement est très remarquable : une mer de lumière d'un cramoisi pâle envahit l'aura du Déva et se répand en larges vagues sur la congrégation, agissant de manière à stimuler ses émotions. Chacun des individus **[399]** présents élève sa forme particulière dans une mer rose, mais, quelque belle que soit cette forme, elle est naturellement d'un ordre inférieur à celle du Déva, elle est individuellement plus grossière et moins brillante que la masse splendide dont elle émerge, et nous avons ainsi l'effet magique et curieux de flammes d'un riche cramoisi, brillant dans un océan rose, quelque peu semblable à des flammes volcaniques, ayant le ciel pour écran au moment d'un magique coucher de soleil.

Afin de comprendre quelque peu comment se produit cette activité de vibrations sympathiques, il nous faut songer que l'aura d'un Déva est infiniment plus vaste que celle d'un être ordinaire et également bien plus extensible. Le sentiment qui, chez un homme, s'exprimerait par un sourire de bienvenue, se trahirait, chez un Déva, par une expansion soudaine de l'aura et une augmentation de la splendeur de celle-ci ; elle se manifesterait non seulement en couleur mais encore en son musical. Le salut d'un Déva à un autre Déva, est un accord majestueux de musique ou plutôt un arpège grandiose ; une conversation entre deux Dévas ressemble à une fugue, et un discours prononcé par l'un d'eux est un "oratorio" d'une beauté inimaginable. Un Rûpa-Déva d'un développement moyen a souvent une aura de plusieurs centaines de mètres de diamètre, et, lorsque quelque chose l'intéresse ou excite son enthousiasme, cette aura croît énormément. Donc notre Prêtre-Déva enveloppe toute sa congrégation de son aura et est capable d'agir sur elle d'une façon très intime – du dedans aussi bien que dehors, si je puis m'exprimer **[400]** ainsi. Nos lecteurs se feront peut-être une idée de cette aura s'ils se souviennent de celle de l'Arhat dans *L'homme visible et invisible* [92], mais il faut qu'ils y pensent comme étant moins stable et plus fluidique, plus enflammée et plus étincelante, comme si elle consistait surtout en des rayons de feu, tout en donnant le même effet général d'arrangement de couleurs. C'est comme si ces sphères de couleurs demeuraient permanentes et étaient formées par des rayons éblouissants sans cesse projetés en avant et prenants au fur et à mesure qu'ils traversent chaque section, la couleur de cette section.

LES LIENS AVEC LE LOGOS

Le premier épanchement d'influence sur l'assemblée a pour effet d'amener chaque personne au plus haut niveau dont elle est capable, et d'éveiller en elle la plus noble affection possible. Lorsque le Déva s'aperçoit que tous les fidèles sont accordés au diapason voulu il fait revenir en arrière le courant de sa force, concentre et limite son aura en forme sphérique plus petite, du sommet de laquelle jaillit une immense colonne s'élevant à perte de vue. Au lieu d'étendre ses mains sur l'assemblée, il les élève alors au-dessus de sa tête, et à ce signal chaque membre de la congrégation envoie

---

[92] Livre contenant des planches coloriées qui représentent les corps subtils d'hommes à divers degrés d'avancement tels qu'ils sont observés par des voyants entrainés. *Publications théosophiques,* Paris. (NDLR).

vers le Prêtre-Déva l'ultime trésor de son affection et de son aspiration, s'exhalant tout entier en tendresse et en adoration aux pieds de la **[401]** déité représentée. Le Déva absorbe tous ces courants enflammés et les expire en haut, comme une vaste fontaine de flammes aux couleurs variées, qui s'élargit en montant et dont s'empare le cercle de Dévas qui attendent et l'aspirent à leur tour, puis la transmutant, la font converger ainsi que des rayons réfractés à travers une lentille, jusqu'à ce qu'elle atteigne le grand Chef des Dévas de leur ordre, le puissant potentat qui contemple le Logos Lui-même et représente plus entièrement le rayon en relation avec Lui. Ce grand Chef recueille les courants similaires de toutes les parties de son monde et il les tisse en un immense cercle qui lie la terre aux pieds de son Dieu. Il combine ces divers courants en un fleuve majestueux qui coule autour de ces pieds sacrés et apporte le pétale de lotus concernant notre temple tout près du cœur de la fleur. Et le Dieu répond, car dans la lumière du Logos Lui-même, éclate pour un instant une splendeur plus grande encore ; en arrière, jusqu'au grand Chef des Dévas, resplendit cette reconnaissance instantanée, et à travers ce dernier arrive au cercle des Dévas, puis s'écoule encore, source de puissance, jusqu'au Prêtre-Déva en expectative sur sa pyramide. Celui-ci abaisse ses bras et les étend comme une bénédiction sur son assemblée. Un flot de couleurs d'une inexprimable beauté, surpassant toute conception, inonde alors la vaste cathédrale, des torrents semblables à du feu liquide et pourtant aussi délicats que les nuances d'un couchant égyptien, baignent la congrégation de ses effluves, et dans toute cette gloire, chacun puise et absorbe ce dont il est capable, ce que son degré de développement lui permet d'assimiler. **[402]**

Tous les véhicules des assistants sont vivifiés et portés à leur plus haute activité par cet épanchement considérable de force divine, et, pour le moment, chacun d'eux comprend, au mieux de sa capacité, ce que signifie réellement la vie de Dieu et comment elle doit s'exprimer en chacun par son amour du prochain. Cette bénédiction est bien plus complète, et plus personnelle que celle répandue au début du service, car elle donne à chaque individu ce qui lui convient exactement, le fortifie dans sa faiblesse et en même temps développe au *summum* de sa possibilité ce qu'il y a de meilleur en lui ; elle lui donne non seulement une expérience transcendantale, quelque passagère qu'elle soit, mais aussi un souvenir qui sera longtemps pour lui une lumière resplendissante et céleste. Ceci parait être l'office quotidien, la pratique religieuse journalière de ceux qui appartiennent à ce rayon d'affection.

La bonne influence de ce service n'affecte pas seulement ceux qui y assistent : ses radiations s'étendent sur une vaste surface et purifient les atmosphères astrale et mentale à l'entour. L'effet en est distinctement perceptible à toute personne d'une sensibilité moyenne, même à deux ou trois milles du temple. Chacun de ces services émet encore une immense éruption de formes-pensées d'une teinte rose qui imprègnent toute la contrée environnante de pensées d'amour. Dans le temple lui-même se forme un vaste tourbillon cramoisi qui est très durable, de sorte que tout individu pénétrant dans le temple en ressent immédiatement l'influence. En outre, chacun des assistants en rentrant chez lui, après l'office, est lui-même **[403]** un centre de forces d'un ordre supérieur, et lorsqu'il arrive dans sa maison, les radiations qu'il émane sont sensibles à ceux de ses proches qui n'ont pu assister au service.

LE SERMON

Parfois, outre ce que nous venons de rapporter, ou peut-être comme un service spécial, le Déva accomplit ce que nous pourrions appeler une sorte de sermon-couleur, en prenant cette forme-couleur que nous avons décrite au début comme étant la tonique, le texte du jour, en l'expliquant à son assemblée par un procédé spécial de développement et presque sans une seule parole prononcée et faisant peut-être passer ce développement par une série de variations destinées, à y ajouter des enseignements de nature différente. L'un de ces sermons-couleurs très impressionnants avait pour but de montrer les effets de l'amour sur les divers défauts sur lesquels il peut agir. Les nuages noirs de la malice, l'écarlate de la colère, le vert sale de l'imposture et le rude gris-brun de l'égoïsme, le brun verdâtre de la jalousie et le gris morne et lourd du découragement furent tour à tour mis en présence du radiant cramoisi de l'amour. On montrait les stades successifs par lesquels passaient tous ces défauts jusqu'à ce que, ne pouvant plus résister à la force de l'amour ils finissaient tous par s'y fondre, et s'y consumer. **[404]**

L'ENCENS

Bien que sous tous les rapports le trait principal de ce service soit la couleur, le Déva ne dédaigne pas de se servir d'autres sens que de celui de la vue. Durant tout son office et même avant le commencement, l'encens n'avait cessé de bruler dans des cassolettes se balançant au-dessous de sa pyramide d'or, où deux enfants les alimentaient. L'espèce d'encens brulé

varie selon les différentes parties du service. Les fidèles sont alors infiniment plus sensibles aux parfums que durant les siècles précédents ; ils sont capables de distinguer, sans erreur, toutes les espèces diverses d'encens, sachant exactement ce que chaque variété signifie et dans quel but on en fait usage. Le nombre des odeurs agréables est bien plus considérable que jadis et l'on a trouvé une méthode pour les rendre plus subtiles, de sorte qu'elles pénètrent immédiatement dans toutes les parties de l'édifice. Ce procédé agit sur le corps éthérique à peu près comme les couleurs sur l'astral et contribue rapidement à mettre en harmonie tous les véhicules de l'homme. Les fidèles possèdent beaucoup de connaissances nouvelles relatives à l'effet des odeurs sur certaines parties du cerveau, ainsi que nous le verrons en traitant des procédés d'éducation.

LE SON

Naturellement, chaque changement de couleur est accompagné d'un son approprié, et, bien que ce soit **[405]** un détail secondaire du temple-couleur que nous avons décrit, il n'est pas sans effet. Nous allons essayer cependant de décrire un service à peu près semblable, célébré dans un temple où la musique est le trait prédominant et où la couleur n'intervient que pour lui prêter son concours, alors que, comme nous l'avons vu dans le temple de l'affection, c'était le son qui aidait la couleur. Dans le langage courant, ces temples où le progrès se fait surtout par le développement de l'affection, se nomment "temples cramoisis" – d'abord, parce que chacun sait que cette couleur est celle qui, dans l'aura, indique l'affection, qu'elle est, par conséquent, la nuance dominante dans l'émission grandiose qui s'y accomplit, et deuxièmement parce qu'en reconnaissance de ce même fait toutes les lignes gracieuses de l'architecture sont indiquées par des lignes cramoisies ; il y a même des temples entièrement de cette teinte. La plupart de ces temples sont construits en une pierre d'un beau gris pâle à la surface polie, ressemblant fort au marbre, et, parfois les décorations extérieures sont seules de la couleur indiquant la nature du service tenu à l'intérieur. Cependant, les temples de l'affection sont construits généralement avec des pierres lisses d'un ravissant rose pâle, merveilleusement beau, qui se détache sur le fond vert des arbres entourant toujours ces constructions. Les temples dans lesquels la musique est le facteur dominant sont connus sous le nom de "temples bleus", parce que leur objet principal est d'éveiller la dévotion la plus élevée possible, le bleu étant la couleur proéminente qui se rapporte à

leurs services et par conséquent, **[406]** adoptée pour leur décoration extérieure et intérieure.

LE TEMPLE BLEU

L'esquisse générale des services dans l'un de ces temples bleus ressemble beaucoup à ce que nous avons déjà décrits avec cette différence que le son remplace la couleur en tant qu'agent principal. Comme le but du temple-couleur était de stimuler l'amour dans l'homme, le mettant consciemment en contact avec l'amour divin, ainsi, dans le temple bleu, l'objet poursuivi est l'avancement de l'évolution de l'homme par la dévotion, laquelle est énormément stimulée, exaltée et intensifiée par la musique qui met l'âme en relation directe avec le Logos, son but ou sa fin. Ce que l'on voit dans le Temple cramoisi et que nous pouvons décrire comme un tourbillon permanent de l'affection la plus haute et la plus noble, existe aussi dans le Temple-musique sous forme d'une atmosphère de dévotion, absolument dénuée d'égoïsme et qui impressionne de suite la personne y pénétrant.

C'est là que viennent les membres de la congrégation, chacun portant à la main un instrument musical curieux ne ressemblant à aucun de ceux connus jusqu'ici. Ce n'est point un violon, mais plutôt une petite harpe circulaire avec des cordes d'un métal brillant. Cet étrange instrument a plusieurs propriétés remarquables. En fait, c'est beaucoup plus qu'un simple instrument, car il est magnétisé spécialement pour son propriétaire et nul autre ne doit s'en servir. Étant au même diapason que lui il est **[407]** une sorte d'expression de lui-même, un canal si je puis m'exprimer ainsi, à travers lequel on peut l'atteindre sur le plan physique. C'est ainsi que, tandis qu'il joue sur son instrument, on joue en même temps sur lui-même ; il donne des vibrations par ce canal et il en reçoit par le même moyen.

LE SERVICE DÉVOTIONNEL

Lorsque le fidèle entre dans le temple musical, il évoque en son mental une succession de sons harmonieux, un morceau de musique qui remplit pour lui le même rôle que la série de couleurs passant devant les yeux de l'assistant du temple-couleur. Lorsque le Déva se matérialise, il prend aussi un instrument similaire à ceux des assistants et ouvre le service en plaquant un accord (qui donne plutôt l'idée d'un arpège), l'accord remplissant le rôle de la tonique ou du texte du temple-couleur. Son effet est des plus curieux,

l'instrument qui le produit est très petit et en apparence fort peu puissant, quoique d'une intense douceur, mais, de la manière dont il est touché, il semble que l'accord frappé résonne partout, répété comme par des milliers de musiciens invisibles jusqu'à ce que les vibrations emplissent l'immense dôme et déversent sur la congrégation entière des flots d'harmonie, des vagues pressées, chantantes et mélodieuses. Alors chacun des assistants touche son propre instrument, très doucement d'abord, puis de plus en plus fort, pour se mettre en accord avec cette merveilleuse symphonie. Ainsi, comme dans le temple cramoisi, chaque membre est harmonisé avec l'idée principale **[408]** que le Déva désire développer dans ce service, et, dans ce cas encore, une bénédiction se répand sur l'assistance l'élevant au point le plus haut qu'elle puisse atteindre, éveillant en elle un écho enthousiaste qui se traduit par le son et la couleur.

L'encens est employé de même, et varie selon les différentes phases du service, puis, lorsque chaque individu est parfaitement accordé, la symphonie commence. Chacun joue la partie qui lui est attribuée, bien qu'il ne semble pas y avoir eu de répétitions préalables. Dès que cette partie de l'office est en plein cours, le Déva se retire dans son aura et commence à déverser ses sons, non plus sur la congrégation, mais intérieurement. Chaque personne met toute son âme dans son jeu et l'adresse au Déva afin qu'elle puisse progresser par lui. L'effet produit sur les émotions les plus élevées des assistants est remarquable ; cette aspiration vivante et cette dévotion de la congrégation s'élèvent, comme un puissant fleuve, à travers le Déva qui officie, jusqu'au grand cercle de Dévas, attendant dans l'espace. Ceux-là attirent à eux ce flot, le transforment à un niveau, infiniment plus élevé et le dirigent, courant irrésistible, vers le grand Déva sur qui convergent tous les courants de dévotion de la terre ; à son tour, celui-ci les rassemble, les réunit en un seul et l'envoie plus haut encore, ce courant le reliant personnellement au Logos solaire Lui-même. Il joue ainsi son rôle dans un concert qui vient de tous les mondes du Système, et ces courants forment en quelque sorte la puissante lyre à douze cordes, sur laquelle joue le Logos, tandis qu'Il est assis sur le **[409]** Lotus de Son système. Il est impossible de rendre cela par des paroles mais moi, qui écris ces lignes, je l'ai vu et je sais que c'est vrai. Le Logos entend, Il répond, et Lui-même joue sur Son système. C'est ainsi que, pour la première fois, nous avons un coup d'œil momentané sur la vie prodigieuse qu'Il vit au milieu des autres Logoï, ses pairs, mais la pensée s'anéantit devant cette gloire, notre mental ne peut rien concevoir d'approchant. Il est clair, du moins, que les grands Dévas de la musique, pris

en totalité, représentent la musique pour le Logos et que Celui-ci s'exprime Lui-même en musique, à Ses mondes, par leur intermédiaire.

LA BÉNÉDICTION

Puis vient la réponse sous la forme d'un flot descendant de sons harmonieux trop prodigieux pour être décrit, d'un flot s'épanchant à travers le Chef des Dévas jusqu'au cercle des Dévas, en dessous, et de ceux-ci au Déva-Prêtre dans le temple, flot transmué, à chaque degré descendant jusqu'à l'officiant qui le reçoit sous une forme propre à être assimilée par sa congrégation ; vaste océan de sons grandioses, ouragan de musique céleste qui enveloppe, pénètre, subjugue l'être et qui, en même temps, déverse en lui, par le propre instrument de ce dernier, des vibrations si rapides et si exaltantes que ses corps supérieurs sont mis en action et sa conscience élevée à des niveaux dont il ne saurait approcher dans sa vie ordinaire. Chacun des assistants tient son instrument devant **[410]** lui et c'est par cet instrument que cet effet merveilleux est produit sur lui. Il semble qu'au sein de la sublime symphonie, chaque instrument choisisse l'accord approprié à lui-même – c'est-à-dire au propriétaire qui s'en sert et dont il est l'expression. Et cependant chaque harpe non seulement choisit et répond, mais encore évoque bien plus que son propre volume de son. Toute l'atmosphère est pour ainsi dire saturée par les Gandharvas qui sont les Dévas de la musique, de telle sorte que chaque son est multiplié et que, pour chaque son simple, il se produit un immense accord de tons majeurs et mineurs d'une beauté et d'une douceur surhumaines. Cette bénédiction tombant d'En Haut est une chose stupéfiante, mais les mots me manquent pour l'exprimer. Il faut voir et entendre, sinon il est impossible de comprendre. Chacun rentre chez soi avec ce suprême accord final qui continue à vivre longtemps après la fin du service et souvent le fidèle tentera de le reproduire sur sa harpe, à un degré mineur, dans une espèce de petit office privé, chez lui. L'office comporte aussi ce qui pourrait correspondre à un sermon, mais alors ce sermon est fait par le Déva au moyen de son instrument et recueilli par les assistants au moyen des leurs. Il est évident que tous ne reçoivent pas la même part, il n'est donné à chacun que ce qu'il peut en assimiler

L'INTELLECT

Tous les effets produits dans le Temple cramoisi, à travers l'affection, par ces océans splendides de couleurs, **[411]** dans le Temple bleu résultent de l'usage merveilleux de la musique influençant la dévotion. Il est clair que, dans les deux cas, l'action s'exerce d'abord directement sur le corps bouddhique et sur le corps astral des assistants ; sur le bouddhique chez ceux qui ont développé le degré de responsabilité nécessaire, et à travers l'astral, chez ceux qui sont moins avancés. L'intellect n'est atteint que par réflexion de ces plans, tandis que dans l'autre genre de temple que nous allons étudier cette action est contraire, parce que l'influence s'y fait sentir directement sur l'intellect, et que c'est à travers et par son moyen que l'on arrive alors au bouddhique et qu'on l'éveille. Les résultats éventuels sont sans doute identiques, mais l'ordre des procédés diffère.

LE TEMPLE JAUNE

Si nous pensons aux hommes du Temple cramoisi comme se développant par la couleur, à ceux du Temple bleu comme faisant usage du son, nous nous ferons une idée du véhicule employé, dans le Temple jaune – car naturellement le jaune est la couleur du Temple voué spécialement au développement intellectuel, puisque c'est ainsi qu'il se symbolise dans les divers véhicules de l'homme.

L'architecture de ce monument et sa structure intérieure sont semblables à celles des autres temples, sauf que toutes les lignes sont jaunes au lieu d'être bleues ou cramoisies. Le plan général du service est identique aussi, le texte ou la tonique d'abord, qui met tous les assistants en harmonie, puis l'aspiration **[412]** ou prière qui provoque la réponse du Logos. La forme d'enseignement que, faute d'un terme approprié, j'ai appelé sermon, a aussi sa part dans l'office. L'encens est d'un usage général, bien que les espèces employées en diffèrent beaucoup. Dans le temple jaune, le vortex ou tourbillon stimule l'activité intellectuelle, de sorte qu'en pénétrant simplement sous sa coupole, un homme se sent plus vivant mentalement et plus capable de comprendre et d'apprécier.

Les assistants n'apportent aucun instrument physique avec eux et, au lieu de faire passer devant leurs yeux une succession de nuages de couleur, ils commencent, dès qu'ils ont pris leur place, à visualiser [93] certaines formes mentales. Chaque individu se représente ainsi sa propre forme qui tend évidemment à être une expression de lui-même, comme il en était avec l'instrument du musicien et l'aspect couleur des cas précédents. Ces formes sont toutes différentes et un grand nombre d'entre elles impliquent distinctement le pouvoir de "visualiser" dans le cerveau physique, quelques-unes des plus simples figures "à quatre dimensions". Naturellement le pouvoir de visualisation diffère suivant les gens, les uns étant à même de faire leurs figures beaucoup plus complètes et plus définies que les autres. Mais, détail curieux, le manque de précision semble se produire aux deux extrémités de l'échelle. Les moins développés des penseurs – ceux qui ne font que commencer à apprendre à penser – construisent **[413]** souvent des formes qui ne sont pas nettement définies, et même, lorsqu'ils sont capables de les produire clairement, ils ne peuvent les maintenir en cet état et elles tendent constamment à devenir vagues. Ils ne les matérialisent pas exactement mais les façonnent très fortement en matière mentale, et presque tous, même à un degré élémentaire, paraissent capables d'y réussir. Au début, les formes leur sont prescrites et on leur dit de les maintenir plutôt comme un moyen de concentration que comme un objet de contemplation. Ces formes sont destinées à représenter chacune une expression de son créateur, dont les progrès à venir comporteront des modifications de la forme, bien qu'ils ne paraissent point la changer dans le fond. Le sujet doit penser, à travers cette forme, et recevoir des vibrations par son canal, exactement comme l'homme musical en reçoit à travers son instrument, ou le membre de la congrégation des couleurs par sa forme-couleur. Avec les personnes plus intelligentes, la forme devient mieux définie et plus compliquée ; mais chez celles de ces dernières où elle est très précise, elle prend parfois de nouveau une apparence de flou, parce qu'elle monte vers un plan tellement élevé, qu'elle assume un nombre de plus en plus considérable de dimensions (au point de vue occulte) et qu'elle est alors si vivante qu'elle ne peut rester tranquille.

---

[93] Créer une image dans le cerveau physique. (NDT).

LE STIMULUS INTELLECTUEL

Lorsque le Déva du Temple jaune parait, il construit aussi une forme, non point une forme qui, est une **[414]** expression de lui-même mais qui, comme dans les autres temples, est le texte du service et définit le but de la cérémonie. Les membres de sa congrégation se projettent alors dans leurs formes et essayent ainsi de répondre à celle émise par le Déva et de la comprendre. Parfois cette dernière est une forme changeante qui se développe ou se dévoile en un nombre de mouvements successifs. Au fur et à mesure de cette formation et à travers elle, le Prêtre-Déva déverse sur les membres présents un large flot de lumière jaune qui donne à leurs facultés intellectuelles une vie intense dans le sens spécial qu'il indique. Il agit très puissamment sur leurs corps causal et mental, mais comparativement peu sur leurs corps astral et bouddhique. Ceux qui n'ont pas normalement la conscience de leur corps mental l'éveillent par ce processus de telle façon que, pour la première fois, ils peuvent voir et comprendre clairement par son intermédiaire. Chez d'autres normalement conscients, il éveille, pour un temps, le pouvoir de la vue des quatre dimensions ; chez d'autres moins avancés, il fait simplement voir les choses un peu plus clairement et comprendre des idées momentanées qui, en temps ordinaire, seraient pour eux de la métaphysique.

LA SENSATION INTELLECTUELLE

L'effort mental n'est point dénué de sensation, car on éprouve, du moins, une félicité intense à atteindre des hauteurs de cet ordre, même si cette joie semble ressentie presqu'exclusivement dans le corps mental. Les membres de l'assistance déversent leurs pensées **[415]** à travers leurs formes individuelles vers le Prêtre-Déva et offrent ces contributions comme une espèce de sacrifice au Logos de ce qu'ils ont de meilleur. En Lui et par Lui, ils s'abandonnent à la Lumière qui brule. En haut, ils s'absorbent en Lui, se perdent en Lui. C'est la chaleur blanche de l'intellectualité élevée à son maximum. Comme dans les autres temples, le Prêtre-Déva synthétise toutes les différentes formes qui lui sont envoyées, fond ensemble tous ces fleuves de forces, les dirige vers le cercle au-dessus de lui, qui, cette fois-ci, consiste en Dévas de cette classe spéciale que nous appellerons les Dévas jaunes – ceux qui développent l'intellect et se font une joie de le développer en l'homme.

Ils absorbent cette force, comme dans les autres ordres, mais pour la renvoyer sur un plan supérieur, au grand Chef de leur rayon qui est, pour ainsi dire, le centre des forces échangées. L'aspect intellectuel du Logos agit sur lui et à travers lui, d'En Haut, tandis que tous les intellects humains lui arrivent d'en bas. Il reçoit la contribution du temple et la dirige vers son but, puis, à son tour, il ouvre les digues de l'Intelligence divine qui, abaissée de plusieurs degrés, se déverse sur l'assistance recueillie et l'emporte bien loin du "moi" journalier pour le changer en ce qu'il sera dans l'avenir. L'effet temporaire d'un tel épanchement est incalculable. Tous les Égos présents sont portés à une activité intense et la conscience du corps causal est exaltée quand cela est possible. Quelques-uns s'extériorisent à un tel point qu'ils quittent latéralement leur corps et d'autres passent dans une espèce de "Samâdhi", parce que leur conscience se **[416]** retire dans un véhicule qui n'est pas encore assez développé pour pouvoir l'exprimer.

Cette réponse d'En Haut, n'est point simplement un stimulant, elle contient aussi un grand nombre de formes ; il semble qu'elle renferme toutes les formes possibles selon la ligne spéciale du jour. Ces formes sont assimilées par les membres de la congrégation qui sont à même de les utiliser, et il est à observer que la même forme a pour les uns une signification bien plus grande que pour les autres. Par exemple, une forme qui évoque chez un individu quelque détail intéressant de l'évolution humaine, peut représenter chez un autre tout l'immense stade du développement cosmique. Il semble alors à plusieurs personnes qu'elles contemplent sous une forme visible les *Stances de Dzyan*. Tous s'efforcent de penser sur la même ligne, mais chacun le fait à sa manière et attire, par conséquent, des formes différentes hors de l'immense système mis à sa disposition. En somme, chaque individu attire hors de la multitude de formes ce qui lui convient le mieux. Je remarque que quelques-uns des assistants paraissent avoir simplement gagné de nouvelles lumières sur le sujet en substituant, à la leur, une nouvelle forme-pensée qui, en réalité, ne lui est nullement supérieure, mais qui est tout simplement un autre côté de la question.

Il est évident que les individus sont élevés, par de tels moyens, dans la conscience bouddhique. Par une méditation intense, par la compréhension des courants convergents, ils arrivent d'abord à la compréhension intellectuelle de l'univers, puis, s'élevant par une intense aspiration, ils le réalisent et le pénètrent. **[417]**

La chose arrive ordinairement comme un choc et bouleverse presque l'individu, d'autant plus que dans cette ligne d'action il n'a encore eu que peu d'occasions de comprendre les sentiments de l'humanité. De son point de vue intellectuel, il a, pour ainsi dire, examiné et disséqué philosophiquement les êtres, comme le seraient des plantes, sous le microscope, et soudain, en l'espace d'un éclair, il comprend qu'ils sont aussi divins que lui-même, qu'ils partagent ses sentiments, ses émotions, ses compréhensions et ses erreurs ; qu'ils sont plus que des frères puisqu'ils sont en lui et non au dehors. Cette secousse est violente et il lui faut du temps pour reprendre ses idées et développer des qualités qu'il a jusqu'ici négligées. L'office se termine comme les précédents et la forme mentale de chacun des assistants retire de cette expérience une amélioration permanente.

LA MAGIE MENTALE

Ici encore, nous avons la forme d'instruction que nous avons appelée sermon et, dans ce cas, c'est, en général, une exposition des changements qui ont lieu dans certaines formes ou séries de formes. Le Déva parait alors se servir parfois de paroles prononcées, bien qu'en petit nombre. C'est comme s'il montrait à l'assemblée les peintures changeantes d'une lanterne magique et les nommait au fur et à mesure de leur passage sur l'écran. Il matérialise fortement et clairement la forme-pensée spéciale qu'il veut expliquer et chacun des spectateurs s'efforce de la copier dans sa **[418]** propre matière mentale. Dans un de ces cas nous avons observé à travers nous, la transférence des formes d'un plan à un autre, par une sorte de Magie mentale qui montre qu'une pensée peut être changée en une autre. Sur le plan mental inférieur, l'instructeur enseignait qu'une pensée égoïste peut devenir une pensée généreuse. Naturellement, nul d'entre ces hommes n'est réellement égoïste, sinon ils ne pourraient appartenir à la communauté, mais ils peuvent avoir conservé quelque forme subtile de pensée personnelle. Il existe aussi un certain danger d'orgueil intellectuel et l'on fait voir comment il peut être transformé en adoration devant la sagesse du Logos.

En d'autres cas l'on montrait des métamorphoses extrêmement intéressantes, des formes changées en d'autres formes, ou retournées comme un gant. C'est ainsi qu'un dodécaèdre devient un icosaèdre. On exposait non seulement ces transformations, mais on expliquait, en outre, leur signification secrète sur les différents plans ; et ici encore, il est d'un puissant intérêt de suivre le développement des significations ésotériques successives et de voir comment quelques-uns des assistants s'arrêtaient à l'une d'elles, ne

pouvant aller plus loin, intellectuellement, tandis que d'autres pénétraient d'un ou deux degrés de plus au cœur de la signification réelle. Ce qui, pour la majorité de la congrégation, pouvait n'être considéré que comme une transmutation de ses propres pensées, devenait, pour un petit nombre plus avancé, une translation de force cosmique d'un plan à un autre. Un tel sermon est un véritable entrainement à l'activité, **[419]** à l'intensité mentale, et il exige pour le suivre une attention sans défaillance.

Dans ces divers temples on attache une importance capitale à l'éducation de la volonté nécessaire pour maintenir l'attention fixée sur toutes les parties des tableaux, de la musique ou des formes-pensées les plus variées. Ce fait est puissamment démontré par l'éclat intense du corps causal, mais il réagit aussi sur le véhicule mental et même sur le cerveau physique qui parait être appréciablement plus volumineux, chez ces pionniers de la sixième Race-Racine, que chez nous. Nombre de personnes pensaient que beaucoup d'étude et de développement intellectuel tendaient à atrophier ou à détruire le pouvoir de visualisation, mais tel ne parait pas être le cas chez les fidèles du Temple jaune. Peut-être la différence réside-t-elle en ce que, jadis, l'étude était surtout une étude de mots, tandis que dans le cas considéré ici, tous ces individus ont voué plusieurs de leurs vies à la méditation, ce qui implique inévitablement la pratique constante de la visualisation, à un très haut degré.

LE TEMPLE VERT

Il reste encore à décrire un autre type de temple, type dont les décorations sont d'une ravissante couleur vert pâle, parce que les formes-pensées qui y sont générées sont précisément de cette couleur. Des temples dont nous avons déjà parlé, le cramoisi et le bleu semblent avoir plusieurs points communs ; le jaune et le vert sont unis également par plusieurs similarités. L'on pourrait dire, peut-être, que le bleu et le **[420]** cramoisi correspondent à deux types de ce qu'aux Indes on appelle *Bhakti-Yoga* : en ce cas, l'on peut penser au Temple jaune comme symbolisant la *Jñaña-Yoga* et au Temple vert, la *Karma-Yoga* ; dans notre propre langue, nous pourrions les dénommer, respectivement, les temples de l'affection ou de la dévotion, de l'intellect et de l'action. La congrégation du Temple vert travaille surtout sur le plan mental, mais sa ligne spéciale est de traduire la pensée en action. Une partie de son service régulier consiste à envoyer des courants de pensées, réunis intentionnellement, d'abord vers sa propre communauté, puis ensuite vers le monde entier. Dans les autres temples, on

pense aussi au monde extérieur que l'assemblée comprend dans ses pensées d'amour, de dévotion ou d'intellect, mais l'idée des personnes du Temple vert est l'action appliquée à toutes choses et elles considèrent ne pas avoir parfaitement compris une idée, tant qu'elles ne l'ont pas mise en action.

Les fervents du Temple jaune, par contre, prennent la même idée d'une façon absolument différente et considèrent qu'il est parfaitement possible de la vivre entièrement, sans action. Mais les fidèles du Temple vert sentent qu'ils ne remplissent pas réellement leur place dans le monde, à moins d'être sans cesse actifs. Pour eux, une forme-pensée n'est réellement effective, que si elle contient un peu de leur vert typique, parce que, prétendent-ils, elle manque autrement de sympathie, de sorte que toutes leurs forces s'expriment en action, toujours en action, et leur bonheur est dans l'action même. Ils y parviennent par le sacrifice d'eux-mêmes dans l'action.

Ils ont, dans leur mental, des conceptions très puissantes **[421]** et arrêtées, et je remarque que, dans certains cas, un grand nombre d'entre eux combinent la pensée d'une de ces idées et son exécution. Ils sont préoccupés d'accumuler beaucoup de connaissances sur le sujet, quel qu'il soit, qu'ils prennent comme spécialité. Souvent, chacun d'entre eux choisit une portion du monde qu'il inonde de ses formes-pensées, dans un but déterminé. L'un, par exemple, entreprendra la tâche de l'éducation au Groenland, ou d'une réforme sociale au Kamtchatka. Ils s'occupent d'endroits qui, aujourd'hui encore, ont échappé à l'influence de la civilisation, tels que les précédents, parce que, au temps dont nous parlons, tout ce qu'il est possible de faire pour le progrès aura déjà été accompli dans tous les endroits qui sont actuellement ouverts à notre pénétration. Cependant, ils ne se servent pas de l'hypnotisme, ils ne tentent en aucune manière de dominer la volonté des êtres qu'ils désirent aider ; ils essaient simplement d'impressionner leur cerveau par des idées plus spirituellement avancées.

LA LIGNE DES DÉVAS GUÉRISSEURS

Une fois encore, l'idée directrice ou le plan général du service, dans le temple vert est semblable à celui des autres temples. Les fidèles n'apportent aucun instrument physique, mais leurs formes mentales sont adaptées à ce genre d'activité. Chacun d'eux a un plan spécial auquel il se consacre et nous remarquons, en même temps, qu'il se voue également au Logos. Chacun a,

par devers lui, la réalisation mentale de ce plan, de même que le *Bhakti* [94] de la pensée **[422]** ou celui des formes colorées. Ces projets sont toujours d'une très grande hauteur de conception. Le point essentiel, par exemple, dans le plan qu'un homme concevrait de l'organisation d'un pays arriéré serait l'élévation morale et mentale de ses habitants.

Le *Bhakti* du Temple vert n'est point un philanthrope, au sens propre du mot, bien qu'il ait le cœur plein de sympathie pour ses semblables, sympathie qui s'exprime par une teinte magnifique de sa couleur caractéristique. Tous ses projets se rapportent à l'aide et à l'amélioration des conditions sociales, dans tous les domaines. Il est évident, du reste, que la philanthropie ordinaire est devenue superflue, puisque la pauvreté a totalement disparu.

En ce temple, prennent place les suggestions de toute nature et les activités de tout genre provenant des Dévas de l'action ou Dévas guérisseurs, le type que les mystiques chrétiens ont identifié avec la hiérarchie de l'Archange Raphaël. Le Prêtre-Déva place devant les fidèles, en guise de texte, quelque image qui résumera toutes les idées, en les fortifiant. Les fidèles essayent de représenter clairement leurs projets. Dans leur plan d'action, ils s'efforcent de sympathiser avec leur prochain, de lui rendre service, et, agissant ainsi, ils travaillent indirectement à leur propre développement. Cette offrande en pensée prend de nouveau place après que la bénédiction donnée au début de la réunion a établi un courant d'harmonie entre les assistants. On peut considérer cette bénédiction préliminaire comme un apport de sympathie fait par les Dévas, le Prêtre-Déva, s'étant identifié avec chacun de ces projets. **[423]**

Lorsqu'arrive le moment de "l'aspiration mentale", les fidèles offrent au Seigneur leur plan d'action comme étant leur contribution propre, le fruit de leur cerveau ; ils s'immergent eux-mêmes, en pensée, ils jettent leur vie entière dans ce Plan, comme un sacrifice d'amour offert au Logos. Une fois encore nous obtenons le même effet splendide de lumière : c'est une immense mer étincelante d'un vert pâle de coucher de soleil et, au milieu, jaillissent comme une fontaine, des flammes d'un vert plus sombre venant de la pensée sympathique de chaque assistant. Ainsi que précédemment, tout cela est rassemblé par le Déva en un seul foyer et envoyé en haut, au cercle

---

[94] Terme sanscrit signifiant dévot dans un sens très élevé.

des Dévas guérisseurs et par eux au Chef de leur Rayon qui, une fois encore, présente au Logos cet aspect du monde,

Lorsque les fidèles se sont ainsi offerts eux-mêmes avec leurs pensées, il vient un grand flot, en réponse, un épanchement de bonne volonté et de bénédiction qui, à son tour, illumine le sacrifice offert, dans la direction que chacun a choisie. Les grands Dévas semblent magnétiser l'homme, augmenter son pouvoir et l'élever à des niveaux supérieurs. La réponse, non seulement fortifie de telles pensées, mais ouvre encore au *Bhakti* des conceptions d'activités encore plus élevées pour d'autres pensées. C'est un acte bien défini de projection de force spirituelle dans le monde, et il est accompli en somme par le *Bhakti* lui-même, en un temps de méditation silencieuse, après la réception de la bénédiction. Il faut remarquer que parmi ces personnes, il y a un grand nombre de types divers qui mettent en activité différents chakras ou centres d'action dans le corps mental **[424]** et que leurs appels de force-pensée sont projetés d'un chakra à l'autre. Dans la bénédiction finale, il semble que le Logos se déverse Lui-même en Ses fidèles, à travers les Dévas, puis, ensuite, sur les objets de leur sympathie, de sorte qu'il se produit une transmutation additionnelle de forces, et le point culminant de leur acte est d'être l'agent de Son action. Le sentiment le plus généralement cultivé dans cette congrégation est celui d'une sympathie intense, et l'on peut dire, en vérité, que ce sentiment est la note dominante par laquelle on s'y élève graduellement, du corps mental au corps causal, puis jusqu'au corps bouddhique, où l'on trouve le *summum* de sympathie, parce que l'objet de la sympathie n'est plus alors en dehors, mais qu'on se trouve en lui.

Le sermon, en ce cas, démontre comment les divers types d'essence élémentale nécessaires peuvent s'adapter à la force-pensée. Au fur et à mesure de son développement, ce sermon est enrichi d'illustrations et les formes-pensées sont construites par le Déva devant la congrégation, de manière à ce que les assistants connaissent la meilleure façon de les produire, et les meilleurs matériaux à employer dans ce but.

LES INDÉPENDANTS

Dans les lignes spéciales de développement de ces temples, l'on peut remarquer un curieux éveil des quatre sous-plans inférieurs du plan mental, qui entrent en activité ainsi qu'ils le feraient durant l'existence dévakhanique après la mort, car il faut se **[425]** souvenir que l'affection est la

caractéristique principale du premier de ces plans ; la dévotion, du second ; le dévouement actif envers la déité, celle du troisième, et l'exacte conception du droit pour l'amour du droit, celle du quatrième. Cependant, il n'existe aucune différence d'avancement entre les égos qui suivent une voie et ceux qui en suivent une autre. Toutes ces voies sont également des degrés conduisant du niveau de l'humanité ordinaire à la Voie de Sainteté qui mène au niveau de l'Adeptat. La grande majorité des membres de la communauté appartient à l'un ou l'autre de ces quatre types, de sorte que tous ces temples sont journellement remplis par la foule des adorateurs.

Il y a, cependant, quelques personnes qui ne paraissent fréquenter aucun de ces cultes, et cela, simplement, parce qu'aucun d'eux n'est pour elles le moyen de développement le mieux approprié. Il n'existe pourtant pas le moindre sentiment dans la communauté, témoignant que ces rares personnes soient considérées comme étant irréligieuses ou inférieures aux autres sous aucun rapport. Chacun reconnait sincèrement qu'il existe bien des sentiers pour atteindre au sommet de la montagne, et que tout individu est absolument libre de choisir celui qui lui convient le mieux. En général, un homme choisit sa voie et s'y maintient, mais jamais il ne s'aviserait de blâmer son voisin parce que celui-ci en choisit une autre ou même refuse de choisir l'une de celles déjà existantes. Chaque individu fait de son mieux, à sa façon, pour se préparer au travail qu'il aura à faire dans l'avenir et pour accomplir, de son mieux aussi, la tâche qu'il a **[426]** devant lui ait moment actuel. Nul ne nourrit l'orgueilleuse prétention de faire mieux qu'autrui, parce qu'il voit autrui agir différemment. Les fidèles habituels d'un temple assistent souvent au culte dans un autre temple ; en vérité, quelques personnes les fréquentent tous, selon le besoin du moment, en se disant : "Je crois que j'ai besoin d'un peu de lumière jaune ce matin, pour relever mon intellect, ou, peut-être suis-je en train de devenir trop métaphysicien et me faut-il essayer de me tonaliser dans le Temple vert, ou, bien encore, je viens de travailler très ardemment dans des lignes intellectuelles, tournons-nous un peu du côté de l'affection ou de la dévotion."

LA CONGRÉGATION DES MORTS

Un grand nombre de personnes ont aussi la coutume de suivre les services magnifiques, bien que plus élémentaires, qui sont souvent tenus dans les temples, spécialement pour les enfants ; je décrirai ces services en détail lorsque je traiterai de l'éducation. Il est intéressant d'observer que la nature particulière des offices tenus dans les temples de cette communauté

a évidemment attiré beaucoup d'attention dans le monde astral, car un très grand nombre de personnes défuntes se font un plaisir d'y assister. Ces défunts ont découvert la participation des dévas et les forces considérables qui sont par conséquent en jeu, et ils désirent en retirer quelque avantage. L'on comprendra bien que cette congrégation des morts se recrute exclusivement en dehors de la communauté des débutants dans la sixième Race, puisque **[427]** dans cette dernière il n'y a pas de morts, en ce sens que tout individu, dès qu'il met de côté un corps physique, en prend *sur le champ* un nouveau afin de continuer l'œuvre à laquelle il s'est voué.

LE MAITRE DE LA RELIGION

Tout le domaine religieux et le côté éducation de la vie de la communauté sont sous la direction du Maitre KH – l'un des deux fondateurs invisibles du mouvement théosophique actuel, – et lui-même se fait un devoir de visiter chaque temple à tour de rôle, en prenant la place du déva qui officie ; ce fait dénombre clairement qu'il combine en lui et au plus haut degré possible, toutes les qualités et tous les types. Les dévas s'occupant de religion et d'éducation agissent sous ses ordres. Quelques membres de la communauté sont l'objet spécial des soins des dévas et il semble probable qu'avec le temps, ces individus passeront sur leur ligne d'évolution.

CHAPITRE XXV

—

L'ÉDUCATION ET LA FAMILLE

L'ÉDUCATION DES ENFANTS

On apporte, naturellement, beaucoup d'attention, dans la communauté, à l'éducation des enfants. Elle est considérée comme une chose d'une importance capitale ; rien d'utile n'est négligé, et une grande variété d'accessoires sont mis en jeu ; les couleurs, la lumière, le son, la forme, l'électricité, tout est employé ; les dévas qui prennent une si grande part au travail y assurent le concours d'une foule d'esprits de la Nature. On a appliqué un grand nombre de faits ignorés jusqu'ici ou considérés comme insignifiants. Par exemple, l'ambiance la plus favorable à l'étude des mathématiques n'est pas nécessairement la même que celle qui convient à la musique ou à la géographie. Les gens ont appris que les diverses parties du cerveau physique peuvent être stimulées par des lumières et des couleurs différentes et que, pour certains sujets, une atmosphère légèrement chargée d'électricité est utile, tandis qu'elle est nuisible pour d'autres. Par conséquent, dans l'angle de chaque salle **[430]** d'école, se trouve une machine électrique au moyen de laquelle les conditions d'ambiance peuvent être modifiées à volonté. Quelques salles sont tapissées de jaune, décorées exclusivement de fleurs jaunes, et éclairées de lumière jaune. Dans d'autres, au contraire, le bleu, le violet, le rouge, le vert ou le blanc prédominent. Des parfums variés ont aussi un effet stimulant et sont employés systématiquement.

L'innovation la plus importante est peut-être le travail des esprits de la Nature, qui prennent un vif plaisir à exécuter les tâches qui leur sont confiées et se plaisent à aider et à stimuler les enfants, un peu comme des jardiniers qui chercheraient à développer des plantes particulièrement belles. Ils assemblent, entre autres, toutes les influences appropriées de lumière, de couleur, de son et d'électricité, puis les projettent sur les enfants de façon à leur faire produire l'effet le plus favorable ; les instructeurs utilisent aussi les esprits de la Nature en certains cas particuliers ; si, par exemple, un élève ne comprend pas le sujet développé devant lui, l'une de ces entités est aussitôt envoyée pour stimuler une partie déterminée de son cerveau et en un instant l'élève est mis à même de comprendre. Tous les instructeurs doivent être clairvoyants, c'est une des conditions absolues. Ces instructeurs, (si nécessaire), sont des membres de la communauté – hommes et femmes,

indifféremment. Il arrive très souvent, en outre, que des dévas se matérialisent dans des occasions spéciales, ou pour donner certaines leçons, mais sans jamais assumer l'entière responsabilité d'une école, semble-t-il. **[431]**

Les quatre grands types symbolisés par les temples paraissent aussi exister ici. Les enfants sont observés avec soin et traités en conséquence. Dans la plupart des cas, ils se classent eux-mêmes, de très bonne heure et choisissent leur ligne de développement ; on facilite leur choix par tous les moyens possibles. Même les très petits enfants sont parfaitement conscients du but de la communauté et comprennent le devoir, – qui est un privilège également, – de conformer leur vie à ce but. Il faut se rappeler que toutes les personnalités de la communauté sont des réincarnations immédiates et que la plupart d'entre elles ont apporté la mémoire, au moins partielle, de leurs existences passées, de sorte que, pour elles, l'éducation est simplement un processus tendant à acquérir le plus rapidement possible de nouveaux véhicules, de les contrôler et de renouer bien vite les liens qui ont pu être quasi rompus dans l'opération de transition d'un corps physique à un autre.

Il ne s'ensuit pas, nécessairement, que les enfants d'un homme suivant la ligne musicale, par exemple, doivent se trouver eux-mêmes dans les mêmes dispositions. Comme leurs naissances antérieures sont toujours connues des parents et des instructeurs, il leur est donné toutes facilités pour se développer le long de la ligne déjà suivie hors de la vie précédente, ou de toute autre ligne pour laquelle ils paraissent avoir une prédilection. Il existe la coopération la plus complète entre les parents et les instructeurs. On a remarqué, notamment, un membre de la Communauté, qui conduisait ses enfants vers le maitre, lui expliquait leur caractère intellectuel, et lui rendait fréquemment visite pour discuter avec lui de ce qui conviendrait le mieux à ses enfants. Si, par exemple, un instructeur juge qu'une certaine couleur est spécialement favorable à un enfant, il communique son opinion aux parents, et aussitôt ceux-ci environnent, autant que possible, l'enfant d'objets de cette couleur y compris **[432]** ses vêtements. Toutes les écoles sont sous la direction du Maitre KH et chaque instituteur est personnellement responsable vis-à-vis de lui.

L'ÉDUCATION DE L'IMAGINATION

Prenons comme exemple les pratiques d'une école rattachée à l'un des Temples jaunes, et voyons comment débute le développement intellectuel des classes les plus élémentaires. D'abord le maitre place devant les enfants une petite balle brillante et leur demande de s'en faire une image dans le mental. Quelques-uns, des tout petits, y arrivent parfaitement. Le maitre dit :

– "Vous pouvez voir mon visage ; maintenant fermez les yeux, pouvez-vous le voir encore ? Regardez à présent cette balle ; pouvez-vous fermer les yeux et la voir encore ?" Il faut se rappeler que le maitre, par l'usage de sa faculté de clairvoyante, peut voir si les enfants font des images satisfaisantes. Ceux qui obtiennent de bons résultats sont choisis pour s'exercer chaque jour, avec toutes sortes de formes et de couleurs simples. Puis on leur demande de supposer que ce point se meut et laisse derrière lui une trace comme celle d'une étoile filante, puis, d'imaginer cette trace lumineuse. On leur demande encore de se figurer cette ligne se déplaçant parallèlement à elle-même, chacune de ses extrémités traçant une ligne, et ils construisent ainsi mentalement un carré. Puis on place devant eux toutes sortes de permutations et de divisions de ce carré. On le divise en triangles de diverses sortes et on leur explique qu'en réalité **[433]** toutes ces choses sont des symboles vivants, ayant une signification. Même les plus petits enfants apprennent quelques-unes de ces choses.

– "Que signifie ce point, pour vous ?"

– "Un."

– "Qui est Un ?"

– "Où est-il ?"

– "Il est partout."

Puis ils apprennent que deux signifie la dualité de l'esprit et de la matière ; que trois points d'une certaine forme et d'une couleur spéciale signifient trois aspects de la divinité, tandis que trois autres d'une espèce différente signifient l'âme dans l'homme. Je remarque qu'une classe plus avancée a encore un trois intermédiaire qui, évidemment, signifie la monade. De cette manière, en associant des idées grandioses à de simples objets, même de très jeunes enfants possèdent un bagage d'enseignements théosophiques qui paraitrait surprenant à une personne accoutumée à un mode d'éducation plus ancien, mais moins intelligent. Je remarque encore

une espèce d'ingénieuse machine de Jardin d'enfants ; une sorte de balle d'ivoire – du moins cela y ressemble – qui, lorsqu'on touche un ressort, s'ouvre en formant une croix sur laquelle est dessinée une rose pareille au symbole des Rose-Croix et de laquelle sortent plusieurs petites balles qui se subdivisent à leur tour. Grâce à un autre mouvement, la balle se referme, le mécanisme étant très habilement dissimulé. Ce symbole a pour but d'illustrer l'idée de l'Un devenant plusieurs et du retour éventuel du plusieurs en l'Un. **[434]**

CLASSES PLUS AVANCÉES

Pour une classe plus avancée, ce carré lumineux se déplace de nouveau parallèlement à sa surface et produit un cube, puis, le cube se meut de la même façon et produit un tesseract [95] ; la plupart des enfants sont capables de le voir et de s'en faire une représentation nette dans leur mental. Aux enfants qui ont des dispositions artistiques, on enseigne à peindre des arbres et des animaux, des paysages et des scènes de l'histoire, leur montrant comment on peut rendre la peinture vivante. On leur apprend que la concentration de leur pensée peut réellement changer la peinture physique ; ils sont très fiers lorsqu'ils sont arrivés à ce résultat. Après avoir peint un portrait de leur mieux, les enfants se concentrent et s'efforcent de l'améliorer, de le modifier par la pensée. En une semaine, à peu près, en s'adonnant un peu chaque jour à ce travail de concentration, ils semblent être capables de produire des modifications importantes et, avec beaucoup de pratique, un enfant de 14 ans arrive à ce résultat très rapidement.

Lorsqu'il a modifié sa peinture, l'enfant est exercé à en faire une forme-pensée, à la regarder, à la contempler sérieusement, puis à fermer les yeux, et à la visualiser. À cet effet, il prend d'abord simplement des images physiques, puis on lui donne un récipient de verre contenant un gaz coloré et, par un effort de volonté, il doit modeler le gaz en de certaines **[435]** formes, c'est-à-dire le modeler, à l'intérieur de son récipient, par la seule force de la pensée, en une sphère, un cube, un tétraèdre, etc. Un grand nombre d'enfants y arrivent très aisément, après un peu de pratique. Puis on leur demande de faire prendre à ce gaz la forme d'un homme, puis celle d'un tableau qu'ils ont regardé au préalable. Lorsqu'ils peuvent agir facilement avec cette matière gazeuse, ils essayent de faire de même avec de la matière

---

[95] Nom de l'une des formes géométriques imaginées pour conduire à la conception de la 4e dimension. (NDLR).

éthérique, puis avec, de la matière purement mentale. L'instructeur lui-même produit des matérialisations et les leur fait examiner lorsque c'est nécessaire : de cette façon, ils se préparent graduellement à réaliser des actes de plus en plus avancés de création par la pensée. Toutes ces classes semblent être ouvertes aux visites des parents et des amis, et souvent beaucoup de personnes âgées aiment à les fréquenter et à pratiquer elles-mêmes les exercices destinés aux enfants.

LE SYSTÈME SCOLAIRE

Il semble qu'il n'existe rien dans le genre des pensionnats ; tous les enfants vivent heureux chez eux et fréquentent l'école qui leur convient le mieux. Je remarque quelques cas où les prêtres-dévas préparent des enfants pour leur succéder, mais, alors même, l'enfant n'est pas enlevé à sa famille, bien qu'il soit ordinairement entouré d'une coque, enveloppe protectrice spéciale, de façon à ce que d'autres vibrations ne puissent pas troubler l'influence que le déva déverse en lui.

L'enfant ne parait pas, comme dans les anciennes **[436]** méthodes, appartenir, en aucune façon, à une classe ; chaque enfant occupe une place différente pour chaque branche d'étude, suivant les progrès qu'il réalise ; il peut être dans la première classe pour une matière, dans la troisième pour une autre, dans la cinquième pour une autre encore. Même pour les tout jeunes enfants, c'est moins une classe qu'une salle de conférences. En essayant de comprendre ce système, nous ne devons pas oublier un instant l'effet des réincarnations ni perdre de vue que, non seulement certains de ces enfants sont beaucoup plus intelligents et plus avancés que d'autres de leur âge, mais encore qu'ils ne sont pas développés à un même degré. Des enfants de quatre ans se souviendront mieux que d'autres, de huit ou neuf ans, d'une incarnation précédente et de ce qu'ils y ont appris ; d'autres encore se souviendront clairement et parfaitement d'un certain sujet, bien qu'ils aient presque totalement perdu toute connaissance d'autres sujets, en apparence aussi simples. De sorte que nous sommes en présence de conditions inégales, et les mesures adoptées doivent s'y conformer.

À ce qui correspond à l'ouverture de la journée de classe, tous les enfants sont debout et chantent. Il parait y avoir quatre leçons dans le courant de la matinée, mais elles sont courtes et il y a toujours entre elles un intervalle de récréation. Comme toutes les maisons, l'école n'a pas de murs, elle est entièrement supportée par des piliers, de sorte que toute la vie des

écoliers, comme du reste celle de la communauté entière, se passe absolument en plein air ; les enfants sont néanmoins envoyés hors de ce **[437]** pseudo-bâtiment, à l'issue de chaque leçon, et vont jouer dans le parc voisin. Filles et garçons reçoivent ensemble le même enseignement. Il semble que la matinée entière soit prise par l'étude des sujets obligatoires, communs à toutes les classes ; l'après-midi il y a quelques leçons facultatives, mais la majorité des enfants s'en tient aux cours du matin.

LE PROGRAMME

Les programmes d'études paraissent être très différents de ceux du XX^{e} siècle. Les sujets, eux-mêmes, en sont pour la plupart différents et même ceux qui sont identiques sont traités par une méthode absolument autre. Par exemple, l'arithmétique semble avoir été grandement simplifiée ; il n'y a pas de poids et mesures complexes d'aucune sorte, tout étant établi selon le système *décimal* ; on parait calculer très peu, et des opérations comprenant de longues lignes de chiffres sont considérées comme étant d'un fastidieux insupportable. On parait ne rien enseigner que ce qui peut être pratiquement utile après la vie, à une personne d'une évolution moyenne. Dans les siècles antérieurs, on avait des tables de logarithmes grâce auxquelles on pouvait éviter des calculs longs et fatigants, on a maintenant le même système ; immensément étendu et bien plus condensé. C'est un dispositif à l'aide duquel le résultat de tout calcul peut être trouvé en quelques secondes par la personne qui sait s'en servir. Les enfants savent calculer et doivent pouvoir établir eux-mêmes leurs logarithmes, mais ils se servent de tables préparées d'avance pour éviter **[438]** le long et laborieux travail du calcul, travail qui leur sera inutile dans l'avenir. En effet l'arithmétique n'est point pour eux l'objet d'une étude particulière, ce n'est qu'un échelon conduisant aux calculs concernant la géométrie, qui s'occupe des figures solides et des *dimensions supérieures*. Tout cela diffère si entièrement de toutes nos idées actuelles qu'il n'est pas facile de le décrire clairement. Par exemple, dans tous les problèmes posés aux enfants, il n'est jamais question d'argent ni d'opération compliquée. Il suffit de percevoir abstraitement la solution et de savoir comment y arriver. Dans l'esprit du professeur la théorie ne doit pas encombrer le cerveau des enfants, mais développer leurs facultés et leur apprendre où ils peuvent trouver les faits. Personne ne songerait jamais à multiplier une ligne de six chiffres par une autre ligne similaire, mais on emploierait, soit une machine à calculer, soit l'un des livres susmentionnés.

L'enseignement de la lecture et de l'écriture est de même fort simplifié, car toute épellation est phonétique et la prononciation ne peut être défectueuse puisqu'une certaine syllabe doit toujours avoir le même son. L'écriture a quelque peu l'apparence de la sténographie. Elle semble assez complexe et difficile à apprendre, mais une fois qu'il l'a apprise, l'enfant est en possession d'un instrument bien plus flexible qu'aucun des anciens systèmes, puisqu'il peut écrire au moins aussi rapidement qu'une personne ordinaire parle. Il existe dans cette écriture un très grand nombre de signes conventionnels et toute une phrase s'exprime souvent par un seul trait semblable au sillon d'un éclair. **[439]**

La langue parlée est naturellement l'anglais, puisque la communauté a pris naissance dans une contrée de langue anglaise, mais cette langue est considérablement modifiée. Un grand nombre de tournures à participes ont disparu et beaucoup de mots sont différents ; mais, ainsi que je l'ai dit plus haut, la façon d'apprendre est tout à fait différente de l'ancienne. Nul n'apprend l'Histoire, sauf des récits intéressants isolés, mais chacun a chez soi un livre dans lequel se trouve un épitomé de toute l'Histoire. On étudie encore quelque peu la géographie, on sait, avec grande précision, où habitent les diverses races, en quoi ces races diffèrent et quelles sont les qualités en voie de développement chez elles. Mais la vie commerciale est absolument morte, nul ne s'inquiète de l'exportation en Bulgarie, par exemple, nul ne sait où se fabrique le drap et nul ne tient à le savoir. En une seconde, toutes ces choses peuvent être trouvées dans les livres qui forment une partie de l'ameublement gratuit de chaque maison et l'on considèrerait comme une perte de temps de s'encombrer la mémoire de ces faits sans valeur.

Une fois encore, je répète que le programme est strictement utilitaire ; on n'enseigne pas aux enfants ce qui peut s'obtenir aisément à l'aide d'une encyclopédie. L'éducation est restreinte à une connaissance nécessaire et ayant de la valeur. En général, un enfant de douze ans possède en son cerveau physique, l'entière mémoire de ce qu'il savait dans ses vies précédentes. C'est la coutume d'apporter d'une vie à l'autre un talisman qui aide l'enfant à recouvrer, dans ses nouveaux véhicules, sa mémoire d'antan. **[440]**

Ce talisman qu'il portait à sa naissance antérieure est complètement imprégné du magnétisme de cette naissance et peut de nouveau susciter les mêmes vibrations.

LE SERVICE RELIGIEUX À L'USAGE DES ENFANTS

Un autre trait d'éducation très intéressant est l'office religieux des temples, destiné aux enfants. De grandes personnes le suivent aussi, spécialement celles qui ne sont pas tout à fait à la hauteur des services précédemment décrits. Le service des enfants dans le temple de la musique est particulièrement joli. Les enfants y accomplissent une série de gracieuses évolutions et chantent en jouant sur des instruments, tout en marchant. L'office des enfants dans le temple de la couleur ressemble à une somptueuse pantomime des anciens théâtres et a évidemment été répété plusieurs fois, avec un soin scrupuleux.

Je vois, dans l'un de ces cas, reproduire la danse chorique des prêtres de Babylone, qui représente le mouvement des planètes autour du soleil. Ceci est accompli dans une plaine ouverte, comme jadis en Assyrie, et des groupes d'enfants vêtus de couleurs spéciales – représentant les diverses planètes – se meuvent harmonieusement, de sorte que dans leur jeu ils reçoivent aussi une leçon d'astronomie. Mais ils sentent bien qu'ils accomplissent un rite religieux sacré et qu'en le faisant consciencieusement et avec exactitude, non seulement ils en recueilleront un avantage personnel, mais encore que cette action **[441]** constitue une sorte d'offrande de leurs services à la déité. On leur a du reste dit que la même cérémonie se célébrait des milliers d'années plus tôt. Les enfants prennent une grande joie à ces occupations et c'est à qui se distinguera tout particulièrement afin qu'on le choisisse pour le rôle du soleil. Les parents sont tout fiers de les contempler et de dire, ravis : – "Aujourd'hui, mon fils a tenu le rôle de Mercure" – et ainsi de suite. Les planètes ont toutes leurs satellites, en plus grand nombre parfois que ceux que l'on connait, ce qui montre les progrès de l'astronomie. Les anneaux de Saturne sont remarquablement bien représentés par un nombre d'enfants qui se meuvent constamment pour former une figure ayant quelque analogie avec la "Grande Chaine" du commencement de la 5^{e} figure de la danse moderne des Lanciers. Même l'anneau dit du "crêpe" intérieur de Saturne est représenté, car les enfants qui sont en dedans de l'anneau précédent ont un vêtement de gaze qu'ils laissent flotter et qui représente assez bien cet anneau nébuleux. Le rôle des satellites est tenu par des enfants qui valsent, seul ou deux à deux, en dehors de l'anneau. Durant toute cette représentation, bien qu'ils en jouissent pleinement, les enfants n'oublient jamais qu'ils accomplissent une fonction religieuse et qu'ils l'offrent à Dieu. Une autre danse a évidemment l'intention de représenter le passage de la vie de la chaine lunaire à la chaine terrestre. Il semble que des enseignements

de tous genres soient donnés de cette manière aux enfants, en partie comme jeu, en partie comme cérémonie religieuse. **[442]**

DANSES SYMBOLIQUES

Les grandes fêtes sont célébrées dans chaque temple par des représentations d'un genre spécial, et dans ces occasions chacun fait de son mieux pour obtenir les décors les plus somptueux. Les bâtiments sont disposés de telle sorte que les lignes ressortent en relief d'une phosphorescence permanente, non point comme une ligne de lampes, mais comme une lueur qui semble provenir de la substance. Les lignes architecturales sont très gracieuses et produisent un effet impressionnant. Le service des enfants est une éducation en couleurs, les combinaisons en sont merveilleuses de vérité et la discipline y est parfaite. Des groupes nombreux sont vêtus identiquement des nuances les plus ravissantes, délicates et brillantes, et ils se meuvent en formant les figures les plus compliquées.

Pour leurs danses choriques on leur enseigne qu'il ne faut pas seulement porter la couleur de l'étoile sur leur costume, en vue de l'effet visuel, mais qu'ils doivent aussi s'efforcer de produire mentalement la même couleur et essayer de penser qu'ils sont réellement une partie de la planète Mercure ou de Vénus.

Tout en se mouvant, ils chantent et jouent, chacun sur des notes spéciales, selon les planètes représentées, en sorte que toutes les planètes, à mesure qu'elles tournent autour du soleil, puissent produire une imitation de la musique des sphères. Les dévas prennent aussi souvent part à ces offices religieux des **[443]** enfants auxquels ils viennent en aide par les couleurs et la musique. Les dévas kamiques et roupiques, semblent du reste se mouvoir tout à fait librement dans ce petit monde et prendre part à sa vie.

L'office des enfants qui a lieu dans le Temple jaune est aussi fort intéressant. Ici la danse se compose fréquemment de figures géométriques, mais les évolutions en sont fort difficiles à décrire. Je remarque une figure excessivement jolie. Trente-deux garçons, portant des vêtements de brocard d'or, sont rangés en un certain ordre, se tenant à des hauteurs différentes. Ils paraissent représenter les angles de quelque corps solide. Ils tiennent dans leurs mains d'épaisses cordes dont les fils sont de couleur d'or et ils tendent ces cordes des uns aux autres de façon à indiquer les contours d'une certaine figure : un dodécaèdre, par exemple. Soudain, à un signal convenu, ils laissent tomber l'extrémité de la corde ou la jettent à un autre garçon, et en

un clin d'œil la figure s'est transformée en un icosaèdre. C'est merveilleux et cela produit un effet illusoire remarquable de transformation. Tous ces changements s'effectuent selon un certain ordre qui dépend, en quelque sorte, de l'évolution de la matière des plans, au commencement d'un Système solaire. Une autre évolution a sans doute pour but d'illustrer quelque chose de la formation des atomes surgissant de bulles. Les enfants représentent des bulles ; un certain nombre d'entre eux se précipitent du centre et se rangent d'une façon particulière, puis ils se précipitent de nouveau au centre pour en ressortir encore et se grouper d'une autre manière. Toutes ces danses exigent beaucoup **[444]** d'entrainement, mais les enfants paraissent s'y adonner avec enthousiasme.

L'IDÉE FONDAMENTALE

L'éducation et la religion paraissent fort mélangées et il est assez difficile de les différencier l'une de l'autre. Les enfants ont l'air de jouer dans le temple. Selon toute apparence, l'idée fondamentale qu'on cherche à tenir toujours présente à leur esprit est que tout ce qu'ils voient là n'est que le côté physique de quelque chose de plus grandiose, relevant de Plans supérieurs d'existence, en sorte qu'ils ont conscience de l'ésotérisme de leurs danses ou de leurs jeux et qu'ils espèrent pouvoir un jour en avoir la vision directe, comme récompense finale de leurs efforts.

LA NAISSANCE ET LA MORT

Les influences diverses qui jouent un rôle si proéminent dans l'éducation des enfants, s'exercent sur eux, même avant la naissance. Encore une fois, nous devons répéter que lorsqu'une naissance est sur le point de se produire, le père, la mère et tous les proches savent parfaitement quel est l'Égo qu'ils attendent ; ils se préparent donc plusieurs mois avant cette venue afin que tout soit adapté à la nature et aux besoins de cet Égo, aussi bien physiquement que spirituellement. On attache une très grande importance à une belle ambiance. **[445]**

La future mère a sans cesse sous les yeux de ravissantes peintures et de gracieuses statues. Toute la vie est imprégnée de l'idée de beauté, à tel point que l'on considèrerait comme criminel envers la communauté d'avoir quelque objet disgracieux ou laid. Dans toute architecture, cette beauté de la ligne, ainsi que celle de la couleur, sont d'abord prises en considération et il en est de même pour tous les accessoires de moindre importance dans la vie,

de sorte qu'avant sa naissance on préparera tout en vue de l'enfant à venir. Sa mère se vêtira de vêtements d'une couleur spéciale et s'entourera de fleurs et de lumières choisies. Il faut comprendre que la parenté est une question d'arrangement entre toutes les parties intéressées et que la mort est généralement volontaire. Je veux dire, par là que comme les membres de cette communauté vivent des vies absolument saines et se sont entourés de conditions sanitaires parfaites, la maladie a été éliminée, et sauf de très rares accidents, nul ne meurt que de vieillesse et nul ne quitte son corps aussi longtemps qu'il peut être utile. Les hommes n'ont pas la sensation de renoncer à la vie, mais simplement de rejeter un véhicule usé. L'absence d'inquiétude et de conditions malsaines a certainement pour résultat de prolonger l'existence. Personne ne parait vieillir avant quatre-vingts ans au moins et un grand nombre dépassent le siècle.

Lorsqu'un individu sent ses forces décliner, il se préoccupe de trouver un milieu favorable à sa renaissance. Il choisit un père et une mère qu'il pense devoir lui convenir et va leur demander s'ils veulent bien accepter la parenté. S'ils consentent, il leur **[446]** confie alors le talisman personnel qu'il a porté toute sa vie et qu'il tient à conserver pour sa vie nouvelle. Ce talisman est ordinairement un bijou d'un type particulier approprié à l'Égo, selon le signe du zodiaque auquel il appartient, selon l'influence qui domine son individualité. On porte sans cesse ce talisman sur soi pour l'imprégner de son magnétisme et l'on prend des mesures avant de quitter son corps physique pour pouvoir, lors d'une nouvelle naissance, rentrer en sa possession afin d'aider à l'éveil, dans ce nouveau corps, de la mémoire des vies passées. Ce talisman porte le nom occulte que l'Égo garde d'une vie à l'autre. Beaucoup d'hommes emploient déjà ce nom dans la vie ordinaire, bien qu'en certains cas, ils aient perpétué le nom qu'ils portaient à leur entrée dans la communauté ; ils en altèrent simplement la terminaison, afin de le rendre masculin ou féminin selon le sexe. Par conséquent, chacun a son propre nom, son nom permanent, et il prend, en outre, à chaque incarnation, celui de la famille dans laquelle il est né. La question d'argent et d'héritage n'existe pas, car on ne fait plus usage d'argent et l'on ne possède rien au-delà d'une vie, mais il est possible qu'on désire conserver quelques objets ; dans ce cas, on les remet à ses futurs père et mère. À l'approche de la mort, ceux-ci font certains préparatifs en faveur de l'Égo qui va prendre un nouveau véhicule physique. L'Égo ne change rien à son mode ordinaire de vie, il ne fait rien qui puisse ressembler à un suicide ; *il perd simplement la volonté de vivre*, il laisse glisser la vie, pour ainsi dire, et s'extériorise paisiblement,

en peu de temps, durant son sommeil. Habituellement, il **[447]** s'installe chez ses futurs parents aussitôt après leur entente et meurt dans leur maison.

Il n'y a pas de cérémonies funèbres puisque la mort n'est point considérée comme un évènement important. Il n'y a pas non plus d'incinération telle que nous la pratiquons actuellement. Le corps est placé dans une sorte de cornue avec une préparation chimique – probablement quelque puissant acide. La cornue est hermétiquement close, puis traversée par un courant fluidique semblable à l'électricité, mais beaucoup plus fort. L'acide pétille avec violence et en quelques minutes le corps est entièrement dissout. Lorsque l'opération terminée, on ouvre la cornue, il n'y reste qu'un peu de fine poudre grise qui n'est point conservée, ni considérée avec vénération. Le corps physique n'est qu'un vêtement usé, aussi il n'y a de cérémonie d'aucune sorte et les amis du décédé ne s'assemblent pas à cette occasion. Toutefois, ils lui rendent visite sitôt après sa renaissance, car leur présence est supposée devoir aider à réveiller la mémoire dans le nouveau corps du bébé. Il n'y a pas non plus besoin d'aide sur le plan astral, car chaque membre de la communauté se souvient de ses vies passées et connait parfaitement le corps qu'il est sur le point de prendre, dès qu'il sera prêt à le recevoir. Un grand nombre de membres de la communauté continuent à agir en qualité d'aides invisibles pour le reste du monde ; mais pour la communauté cette aide est superflue.

Le Manou a des annales scrupuleusement tenues de toutes les incarnations successives de chaque membre de sa communauté et, dans de rares exceptions, il **[448]** intervient dans le choix que l'Égo fait de ses parents. En général, tous les membres de la communauté ont déjà épuisé la portion la plus grossière du Karma qui pourrait limiter leur choix, ils connaissent assez leur propre type et les conditions dont ils ont besoin pour faire un choix judicieux, en sorte que liberté complète leur est laissée. Ce choix est, toutefois, toujours porté à la connaissance du Manou afin qu'il puisse modifier le plan s'il ne l'approuve pas.

En règle générale, l'homme mourant est libre de choisir le sexe de sa nouvelle naissance et il semble que ce choix se porte alternativement sur l'un ou sur l'autre sexe, sans qu'il y ait de règles établies à ce sujet. Il faut, toutefois, maintenir une égale proportion des deux sexes et si le nombre de l'un ou l'autre tombe temporairement au-dessous de ce qu'il doit être, le Manou appelle des volontaires pour remettre les choses au point. Les familles se composent presque toujours de dix à douze enfants – généralement autant de filles que de garçons, souvent des jumeaux, entre

lesquels il y a un intervalle de deux ou trois ans, cela non sans raison, le but principal étant d'avoir des enfants parfaits. Aussi ne voit-on pas d'estropiés, ni d'être déformés ; la mortalité infantile n'existe pas. Le travail de l'enfantement est réduit presque à rien ; en vérité, il semble n'y avoir aucune douleur, excepté peut-être à la naissance du premier enfant.

LE MARIAGE

Ceci nous amène à la question du mariage. Aucune restriction n'est faite à ce sujet, sauf que nul ne doit **[449]** se marier hors de la communauté ; les mariages entre gens d'un même type religieux ne semblent pas désirés. Il n'y a pas de règle à cet égard, mais il est sous-entendu que le Manou préfère qu'il en soit autrement. Il y a une expression qui tranche tous les doutes et toutes les discussions : "Ce n'est pas son désir." L'amour, qui pousse deux êtres à se choisir pour compagnons d'existence, se manifeste à peu près comme de nos jours, mais nous ne devons pas perdre de vue que l'idée du devoir est toujours prédominante et que même dans les affaires de cœur, nul ne se permettrait de faire ou de penser quelque chose dont le bien de la communauté ne fût pas le motif. Le devoir est donc maitre de la passion. Les passions sexuelles ont été dominées de telle sorte que les êtres s'unissent seulement dans le but de continuer la communauté et de créer pour cela des corps aussi parfaits que possible. La vie conjugale est considérée comme un moyen pour arriver à ce but et la consommation du mariage est une action religieuse et magique qui exige le plus entier contrôle de soi-même. Elle forme une partie du sacrifice de soi au Logos. Nul ne peut donc y perdre son équilibre ou sa raison. Lorsque deux personnes désirent s'unir, elles vont chez le Manou lui-même pour le prier de bénir leur union. Souvent elles ont en vue un futur enfant et soumettent leur intention au Manou qui voit si elles se conviennent et prononce alors cette formule : "Votre union sera bénie." Le mariage est considéré presque uniquement au point de vue de la descendance ; il est même parfois arrangé sur la suggestion et pour les besoins d'un Égo sur le point de renaitre. C'est ainsi qu'un homme en appellera un **[450]** autre et lui dira : "Je mourrai dans quelques semaines et j'aimerais à vous avoir, vous et M^{lle} X… comme père et mère, car j'ai quelques liens karmiques avec chacun de vous et je voudrais m'en libérer ; cela vous conviendrait-il ?" Souvent, la suggestion semble être acceptée et le plan se réalise. Un homme, que je pris au hasard comme sujet d'investigation, avait dans sa descendance trois Égos désirant se réincarner ; aussi, quand il mena sa future épouse au Manou, il demanda : "Pouvons-

nous nous marier, ces trois Égos attendent de se réincarner par notre intermédiaire ?" Et le Manou donna son consentement.

Il n'y a pas d'autre cérémonie de mariage que cette bénédiction donnée par le Manou et le mariage n'est l'occasion ni de festins, ni d'offrandes et de présents. Il n'y a rien non plus qui ressemble à un contrat de mariage. Les unions sont exclusivement monogames et le divorce n'existe pas, bien que le mariage puisse se dissoudre par consentement mutuel. Les couples s'unissent purement dans le but de fournir un véhicule pour une certaine âme et, une fois la chose menée à bien, il leur est facultatif de renouveler ou non leur engagement. Mais comme les parents sont choisis avec soin, dans la majorité des cas, l'engagement demeure en vigueur et ils restent mari et femme durant toute leur vie. Il est des cas, cependant, où l'engagement est résilié ; et chacun alors peut contracter une autre alliance. Ici encore, comme en toutes choses, le devoir, est le facteur dominant, et l'on est toujours prêt à renoncer à son inclination personnelle pour ce qui est à l'avantage de la communauté. Il y a, par conséquent, beaucoup moins de passion **[451]** dans ces existences-là que dans les siècles antérieurs, et l'affection la plus forte est probablement celle qui existe entre les parents et les enfants.

Il y a des cas où la loi – tacite – qui interdit le mariage entre personnes du même type religieux, semble être abrogée, c'est lorsqu'il s'agit de produire des enfants qui puissent être élevés par les dévas comme prêtres d'un certain temple. Dans le cas très rare où un homme est tué accidentellement, il attend dans son corps astral que des mesures soient prises pour sa renaissance immédiate. Il est évident qu'un grand nombre de personnes désirent naitre chez des membres du Conseil, mais ceux-là n'ont qu'un nombre restreint d'enfants de crainte que les qualités de la race ne perdent de leur pureté. La naissance dans la famille du Manou est le plus grand des honneurs ; mais, naturellement, il choisit lui-même ses enfants. Il n'existe aucune différence de condition entre les sexes qui s'astreignent indifféremment à n'importe quelle sorte de travail. Je communiquerai, à ce sujet, l'opinion d'une mentalité de cette époque que j'ai étudiée. L'homme en question ne semblait pas attacher beaucoup d'importance à la différence existant entre les sexes. Il disait que l'un et l'autre sont nécessaires afin que la race soit fondée, mais que des temps meilleurs viendront pour la femme, ajoutant que les femmes avaient eu jusqu'ici le plus dur de la besogne et qu'il fallait en avoir compassion, les seconder et les protéger.

Cependant, le Conseil est composé exclusivement d'hommes.

CHAPITRE XXVI

—

CONSTRUCTIONS ET COUTUMES

CARACTÉRISTIQUES DE LA RACE

La Communauté est, en apparence, encore très semblable à la sixième *sous-race* dont elle provient, c'est-à-dire une race blanche, bien qu'elle comprenne des individus aux cheveux et aux yeux plus foncés, au teint pareil à celui des Espagnols et des Italiens. La stature de la race a augmenté, car aucun des hommes n'a moins de six pieds et les femmes ne sont guère moins grandes. Tous sont musculeux, bien proportionnés, et l'on accorde une grande importance à la culture physique. Il est à remarquer qu'ils conservent un port libre et gracieux jusque dans la plus extrême vieillesse.

ÉDIFICES PUBLICS

Au début de ce travail il a été mentionné que lorsque la communauté fut fondée, on édifia un ensemble nombreux de bâtiments centraux, et que les maisons des premiers arrivants furent groupées à l'entour, bien que toujours de vastes espaces affectés à de **[454]** superbes jardins, fussent réservés. Dans la suite, un grand nombre de villes secondaires avaient surgi dans le district, bien que le mot ville puisse peut-être induire en erreur un lecteur du XX^{e} siècle, car alors il n'existera rien qui ressemble aux villes actuelles.

On pourrait plutôt appeler ces établissements des groupes de villas dispersées au milieu de parcs et de jardins ravissants ; chacun de ces groupes a ses temples, de sorte que chaque habitant est toujours à proximité du temple de son choix. Le domaine, en son entier, n'est d'ailleurs pas de vastes dimensions, 40 à 50 milles de diamètre, ce qui fait que même les grands bâtiments du centre sont relativement proches de tous ceux qui désirent s'y rendre.

En général, chaque temple a, dans son voisinage, une importante bibliothèque et des bâtiments d'école.

LES HABITATIONS

Les maisons préparées pour la communauté au moment de sa fondation étaient toutes identiques, et, bien que, depuis lors, le gout individuel se soit manifesté, les grandes lignes sont restées les mêmes. Les deux principaux traits qui différencient leur architecture de toutes celles qui l'ont précédée, c'est l'absence de murailles et de coins. Les maisons, les temples, les écoles, les manufactures, tous les édifices ne comportent qu'un toit supporté par des piliers – piliers dans la majorité des cas aussi élevés que ceux des anciens temples Égyptiens, bien que beaucoup plus légers et gracieux. Il existe pourtant un dispositif **[455]** qui permet de clore l'espace entre les piliers lorsque la nécessité s'en fait sentir ; ce dispositif ressemble de très loin aux volets roulants des devantures actuelles de magasins, mais ils peuvent être rendus transparents à volonté ; ces installations paraissent, toutefois, être rarement utilisées et toute la vie des habitants, jour et nuit, se passe en plein air.

Des dômes de toutes formes et de toutes dimensions caractérisent l'architecture. Quelques-uns ont la forme du dôme de Saint-Pierre de Rome, bien que plus petits ; d'autres sont bas et larges, comme celui de Saint-Jean des Ermites de Palerme ; d'autres encore ont la forme du bouton de lotus d'une mosquée musulmane. Ces dômes sont percés de fenêtres ou fréquemment construits de matière transparente de couleurs variées. Tout temple possède un vaste dôme central, chaque maison en a un pour le moins. Le plan général de la maison est celui d'un grand hall circulaire ou ovale situé au-dessous du dôme ; c'est la salle d'habitation commune. Les trois quarts de sa circonférence sont complètement ouverts ; derrière le quatrième quart se trouvent des chambres et des bureaux de différentes sortes dont la hauteur, en général, ne dépasse pas la moitié des piliers, l'autre moitié est occupée par des pièces plus petites, destinées aux chambres à coucher. Toutes ces pièces, bien que séparées les unes des autres par des cloisons, n'ont pas de murs extérieurs, de sorte que l'on dort en plein air. Il n'existe de coins nulle part ; les chambres sont toutes circulaires ou ovales. Il semble y avoir toujours une partie du toit sur laquelle il est possible de se promener, et chaque maison déborde de fleurs et de **[456]** statues. Un autre trait à noter est l'abondance d'eau partout ; de tous côtés ce ne sont que fontaines ; cascades artificielles, étangs et lacs en miniature.

Les maisons paraissent être éclairées par le haut. L'on n'aperçoit ni lampes ni lanternes, mais le dôme resplendit comme un globe lumineux dont la nuance peut être changée à volonté, et, dans les pièces plus petites, une partie du toit est rendue également lumineuse pour l'éclairage. Le soir, toutes les rues et tous les parcs sont admirablement éclairés d'une lumière douce comme celle de la lune, niais plus pénétrante et ressemblant davantage à la clarté du jour.

AMEUBLEMENT

L'ameublement brille surtout par son absence. Il ne parait y avoir aucune chaise, aucun siège, ni dans les habitations ni dans les temples ou les halls publics. Les gens s'installent sur des coussins, un peu à la manière orientale, ou plutôt peut-être comme les anciens Romains, car ils ne croisent pas les jambes. Les coussins, très curieux, sont composés entièrement de produits du règne Végétal, bourrés d'une matière fibreuse très fine et très souple, quelque peu semblable aux fibres de la noix de coco. Toutes ces substances sont lavables et sont en vérité, constamment lavées. Pour aller au temple, à la bibliothèque ou dans quelque assemblée publique, chacun emporte généralement son propre coussin ; mais, dans les maisons, on en voit partout qui peuvent être utilisés par les visiteurs. Il y a de petites tables fort basses ou plutôt des appuis-livres **[457]** que l'on peut arranger de façon à les rendre aussi plats que des tables. Les planchers sont en marbre ou en une pierre polie comme le marbre, souvent d'une riche nuance cramoisie. Les lits faits de la même substance végétale mentionnée plus haut, sont ou posés sur le sol ou suspendus comme des hamacs, mais il n'y a ni bois ni fers de lits. Dans les rares circonstances où il y a des murailles stables – ou relativement – comme pour séparer les chambres à coucher des bureaux, par exemple, elles sont toujours ornées de belles peintures représentant, soit des paysages, soit des scènes historiques. Il est bizarre de constater que ces objets sont interchangeables et qu'il existe un département qui préside à ces échanges une sorte de dépôt roulant pour décoration, si j'ose m'exprimer ainsi – par l'intermédiaire duquel chacun peut changer les tableaux et les statues qui décorent sa maison, chaque fois qu'il lui plaît.

LES VÊTEMENTS

Le vêtement est simple, gracieux et en même temps très pratique. Il est quelque peu semblable à ce qu'on porte dans les Indes, bien qu'approchant parfois du costume des anciens Grecs. Il n'y a pas de vêtement uniforme et, les habitants revêtent toutes sortes de costumes différents, mais tout est harmonieux et d'un gout parfait. Les hommes et les femmes indistinctement portent des nuances brillantes en même temps que délicates et il ne semble pas y avoir de différence dans la forme du vêtement. Aucune étoffe **[458]** n'est en laine, ce tissu n'est pas employé. La matière usitée semble être du fil ou du coton, plongée au préalable dans une solution chimique qui en préserve les fibres et les rend très résistantes, de sorte que les vêtements durent, fort longtemps, bien qu'ils soient lavés journellement. Ce procédé chimique donne à l'étoffe un brillant satiné très gracieux, sans lui faire rien perdre de son moelleux et de sa souplesse. Les membres de la communauté ne portent ni souliers, ni sandales, ni chaussures d'aucune sorte, et le nombre de ceux qui usent de chapeaux est fort restreint, bien que j'aie vu quelques panamas et aussi deux ou trois bonnets de toile très petits. On n'a plus l'idée de porter des vêtements distinctifs d'aucune sorte, on n'aperçoit aucun uniforme, sauf celui que le déva matérialise autour de lui, lors des offices, et qui se compose de robes de la couleur de son temple. Les enfants, comme nous l'avons dit plus haut, revêtent certaines nuances pour prendre part aux festivals religieux.

LA NOURRITURE

Naturellement, la communauté est strictement végétarienne, parce qu'une loi absolue est que *l'on ne doit rien tuer*. Le monde extérieur même est végétarien en grande majorité ; il a commencé à comprendre, que faire usage de la viande est grossier, vulgaire, et par-dessus tout "démodé". Très peu de personnes prennent la peine de préparer leur propre nourriture, chez elles, bien que chacun soit parfaitement **[459]** libre d'agir à sa guise. Le plus grand nombre fréquente ce qu'on pourrait appeler des restaurants, bien que ceux-ci soient en plein air et qu'ils ressemblent plutôt à des "Tea-gardens". Les fruits forment la partie la plus importante du régime, à cette époque. Nous avons une variété de fruits surprenante, et des siècles de soins ont été consacrés à des croisements scientifiques de manière à produire les substances nutritives les plus parfaites, et leur donner en même temps des saveurs remarquables.

Si nous examinons une ferme fruitière, nous voyons que la section affectée à chaque variété de fruit est encore divisée en sections plus petites, et que chacun répond à un gout particulier. Nous pourrions trouver, par exemple, du raisin ou des pommes avec un gout de fraise, de girofle, de vanille, ou autre, mixtures qui paraitraient fort bizarres à des personnes qui n'y seraient point accoutumées. Il n'y a presque pas de pluie dans ce pays, de sorte que toute la culture se fait au moyen d'irrigations. On jette dans l'eau ce qu'on nomme "la nourriture de la plante" ; c'est ainsi que l'on arrive à donner aux variétés différentes de fruits leur saveur spéciale. En variant la nourriture, on arrive également à intensifier la croissance des végétaux et l'on peut encore régler leur dimension. Le domaine de la communauté comprend plusieurs collines, de sorte qu'elle peut disposer de terrains de niveaux différents et cultiver presque toutes les variétés des fruits.

La nourriture que l'on consomme en quantité considérable est une substance rappelant quelque peu le blanc-manger. On peut l'obtenir en toutes couleurs, **[460]** la nuance indiquant la saveur ; ainsi que cela se pratiquait dans le Pérou antique. Ce choix de différentes saveurs dans la nourriture tient lieu, peut-être, jusqu'à un certain point, d'un grand nombre d'habitudes qui ont maintenant disparu, telles que : fumer, boire des alcools ou manger des friandises. Il y a aussi une substance qui ressemble au fromage, mais qui est douce. Ce n'est certainement pas du fromage, car on ne fait usage d'aucune substance de provenance animale. On ne garde, d'ailleurs, aucun animal dans la colonie, si ce n'est en qualité de favori. On consomme du lait, mais seulement le lait végétal fourni par ce qu'on appelle l'arbre-vache. L'on n'aperçoit ni couteaux, ni fourchettes, mais les cuillères sont encore en usage et la plupart des personnes apportent les leurs. Les serveurs dans ces "restaurants" portent une sorte d'outil ressemblant à une hachette, avec laquelle ils ouvrent les fruits et les noix. Celui-ci parait être fait d'un alliage qui a toutes les qualités de l'or, mais avec un dur tranchant qui n'a pas besoin d'aiguisage. Cet instrument est peut-être fait d'un métal rare, tel que l'iridium. Dans ces jardins-restaurants, il n'y a pas de chaises ; chaque personne s'assied par terre sur un coussin placé dans une dépression du marbre. Une tablette de marbre peut être disposée devant elle de façon à supporter les plats, puis, le repas terminé, elle est poussée de côté et un jet d'eau l'inonde aussitôt.

Je crois qu'en moyenne on mange moins qu'au XX^{e} siècle. La coutume généralement adoptée semble être de ne faire qu'un repas régulier vers le milieu du jour et de prendre une légère collation de fruits le **[461]** matin et

le soir. Chacun parait au déjeuner dès le soleil levant, car tout le monde est debout à l'aurore et même un peu avant. Le léger repas du soir a lieu vers cinq heures, la plupart des gens se couchant tôt. Jusqu'ici, je n'ai vu personne s'installer, le soir, devant un repas substantiel, mais chacun est absolument libre de suivre ses propres inclinations. Je ne remarque pas que l'on prenne du thé ou du café ; en vérité, l'on parait boire fort peu, probablement à cause du régime des fruits.

L'eau est partout en abondance et à la portée de chacun. Il y a des usines immenses pour la distillation de l'eau de mer qui est amenée à une hauteur considérable, puis distribuée de tous côtés avec la plus grande libéralité. Il faut remarquer que l'eau destinée à la boisson n'est point exclusivement le résultat de la distillation, car on y ajoute une petite proportion de substances chimiques : sans doute parce que l'eau pure distillée n'est pas ce qui convient le mieux comme boisson. Le directeur d'une des usines de distillation me dit que l'on fait usage, autant que possible, de l'eau de source naturelle, mais celle-ci étant en quantité insuffisante on y supplée par de l'eau distillée, à laquelle il est nécessaire d'adjoindre certains ingrédients chimiques afin de la rendre légère, fraiche et vraiment désaltérante. **[462]**

BIBLIOTHÈQUES

Les mesures concernant la question littéraire sont bizarres mais parfaites. Chaque maison possède, en propre, une espèce d'encyclopédie des plus explicites et des plus complètes qui fait partie de l'immeuble même et contient un épitomé de tout ce qui est connu, cet exposé d'une concision extrême, mais cependant rédigé avec un grand luxe de détails, contient pratiquement tout ce que peut désirer un individu sur quelque sujet que ce soit. Si, pour une raison quelconque on a besoin d'une information plus étendue, on peut se rendre à la plus voisine des bibliothèques de district que possède chaque temple. Là, on trouvera une encyclopédie beaucoup plus importante renfermant sur tous les sujets imaginables, un consciencieux abrégé des livres qui en ont traité, un ouvrage colossal ! Si cela ne suffit encore pas ; si l'on désire consulter des livres originaux, imprimés dans les anciennes langues du vieux type romain, tombé maintenant en désuétude, on va à la bibliothèque centrale de la Communauté qui peut être comparée à celle du British Museum, à Londres.

Des traductions en anglais de l'époque, imprimées en caractères semblables à ceux de la sténographie, accompagnent toujours ces originaux, de sorte que chacun peut approfondir, autant qu'il en a besoin, le sujet auquel il s'intéresse, tous les livres et instruments de recherches et d'études étant fournis gratuitement. Il va sans dire que des livres nouveaux paraissent constamment et je remarque que la littérature **[463]** de l'époque traite presque exclusivement de la réincarnation, les personnages passant d'une vie à une autre et mettant en lumière l'action du Karma. À l'époque dont nous parlons, les romanciers n'écrivent pas en vue de la gloire ou de l'argent, mais simplement pour *être utiles* à la communauté.

Quelques personnes écrivent des articles très brefs qui sont alors affichés dans le hall de leurs propres temples. Chacun peut les lire et quiconque s'intéresse particulièrement à la question traitée peut demander un exemplaire de l'article qu'il reçoit aussitôt. Si un individu écrit un volume, chacun des chapitres en est ainsi affiché, toute l'existence étant commune, et les gens partageant leurs travaux avec leurs voisins, alors même qu'ils sont en cours d'exécution.

LES JOURNAUX

Les journaux quotidiens ont disparu, ou plutôt nous pourrions dire qu'ils survivent sous une forme très modifiée. Pour que l'on nous comprenne, nous devons expliquer tout d'abord qu'il y a dans chaque maison un appareil qui est une combinaison du téléphone et d'une machine à enregistrer. Cet instrument est en rapport avec le bureau central de la capitale et installé de telle manière que non seulement il permet, de parler comme dans un téléphone, mais encore de recevoir la reproduction de choses, écrites ou dessinées sur une plaque spéciale. Cette plaque, placée dans le récepteur de la machine centrale, s'imprime automatiquement sur des lamelles qui tombent dans le récepteur de chaque machine particulière. **[464]** Et voilà ce qui remplace notre journal du matin ; l'on peut dire que chacun a son journal imprimé dans sa propre maison. Lorsqu'une nouvelle importante arrive, elle est aussitôt transmise par ce canal à tous les membres de la communauté. Une collection spéciale de nouvelles envoyée chaque matin est ordinairement connue sous le nom de "Entretiens de table" ; c'est peu de chose et cela ressemble quelque peu à un index, car cette feuille donne un abrégé très succinct des nouvelles. À chacune de ces informations, un numéro est apposé, les sujets différents étant imprimés en diverses couleurs, et si quelque personne désire avoir, sur un sujet particulier, des

renseignements spéciaux, elle n'a qu'à le signaler à l'office central, et demander les détails de tel ou tel numéro ; immédiatement toutes les informations envoyées le long de son fil, paraitront devant elle. Les matières des journaux diffèrent beaucoup de celles des anciennes publications. On y parle à peine de politique, car le monde extérieur s'est beaucoup modifié. Il y a quantité de renseignements sur des sujets scientifiques et d'études sur les nouvelles théories. On mentionne encore parfois les faits et gestes des personnages royaux, mais très brièvement. Il y a un département pour les nouvelles de la communauté, mais il se compose surtout de questions scientifiques, d'inventions et de découvertes, et d'un compte rendu de mariages et des naissances.

Le même instrument est encore employé pour faire les additions nécessaires à l'encyclopédie de la maison. Des feuilles supplémentaires paraissent chaque fois qu'il y a quelque chose de nouveau à apprendre et **[465]** sont ajoutées, au fur et à mesure, aux différentes rubriques de l'Encyclopédie.

RÉUNIONS PUBLIQUES

En connexion avec chaque temple, des bâtiments construits sur un plan défini, sont affectés à l'éducation : en un mot les travaux d'études de chaque district s'accomplissent sous l'égide de son temple. Le grand temple central est entouré d'immenses places d'assemblées à ciel ouvert où toute la communauté peut se réunir si cela est nécessaire. En général, lorsque le Manou désire promulguer quelque édit ou faire quelque déclaration à son peuple, il parle lui-même dans le grand Temple central et ses paroles sont aussitôt reproduites dans chacun des autres temples, grâce à un système très amélioré du phonographe. Il semble que chacun des temples de district ait dans le temple central un phonographe quasi officiel qui reproduit à l'autre extrémité de son fil tout ce qui s'y passe ; la communauté entière est donc immédiatement mise au courant de ce qui l'intéresse.

DÉPARTEMENT DES SCIENCES

J'ai déjà mentionné la bibliothèque centrale attachée au grand Temple central. Outre cela, et formant aussi une partie de la même masse imposante d'édifices, il y a un musée très complet parfaitement installé, que nous pourrions appeler une université. Un **[466]** grand nombre de branches d'études y sont traitées et poursuivies par des méthodes bien différentes des

nôtres. *L'étude des animaux et des plantes*, par exemple, *se fait entièrement par la clairvoyance et jamais par aucune sorte de destruction ou de vivisection* ; les professeurs et les étudiants ont tous développé suffisamment la vision astrale pour pouvoir opérer de cette manière. Il y a un département de ce qu'on pourrait nommer "géographie physique", qui parait avoir établi des cartes de toute la terre sur une très vaste échelle, et indique par des signes en couleurs et des inscriptions, non seulement la nature de la surface du sol, mais encore ce que l'on peut trouver en-dessous jusqu'à une profondeur considérable, comme minéraux et fossiles.

Il existe aussi un département ethnographique très complet où il y a des statues en grandeur naturelle de toutes les races qui ont peuplé la terre, et, des modèles, faits sous la direction d'initiés, des races existant dans les autres planètes de notre chaine. Chaque statue est l'objet d'une description minutieuse avec des diagrammes montrant en quoi différaient les véhicules supérieurs. Il y a encore un département qui s'occupe des autres mondes du Système solaire.

Le tout est classé et organisé selon les vues du Manou pour montrer ce qu'a été le développement des races et des sous-races diverses. Une grande partie de l'avenir y est aussi exposée avec des modèles et des explications détaillées. En plus de tous ces départements, il y a le département anatomique qui traite de l'anatomie détaillée de l'homme et de l'animal **[467]** dans le passé, le présent et l'avenir. Il n'y a pas précisément de département médical car *la maladie n'existe plus ; elle a été éliminée*. Il y a partout encore des salles de chirurgie pour les cas d'accidents, et là il parait aussi y avoir progrès considérable ; l'on a d'ailleurs besoin de peu de professeurs de cet art, car les accidents sont rares. Il n'existe rien qui ressemble aux grands hôpitaux des anciens temps, sauf quelques salles claires et aérées où, l'on peut placer temporairement les blessés, s'il y a, nécessité.

Il y a encore un musée très complet de tous les arts et de tous les métiers qui ont existé depuis le commencement du monde, et des modèles de toute espèce de machines dont la plupart me sont inconnues parce qu'elles ont été inventées entre le XX^{e} et le XXVIII^{e} siècle ; on y voit beaucoup de machines provenant de l'Atlantide, qui étaient depuis longtemps oubliées. Il est ainsi possible de se livrer aux études les plus complètes.

On écrit encore l'Histoire, et depuis plus de cent ans ce travail est en voie d'exécution ; mais il est écrit d'après la lecture des archives astrales et effectué par un procédé qui m'est tout à fait nouveau, procédé qui reproduit

les scènes importantes, d'après ces archives. Il y a, en outre, une série de modèles représentant l'histoire du monde à toutes les périodes. Dans la bibliothèque centrale se trouvent plusieurs petites chambres semblables à des cellules téléphoniques dans lesquelles les étudiants peuvent prendre l'enregistrement d'un évènement quelconque de l'Histoire, et le placer dans une machine qu'ils mettent en mouvement : ils obtiennent ainsi la reproduction audible **[468]** et visible de la scène, avec l'aspect exact de tous les acteurs, et leurs paroles, avec le son même de leurs voix.

Il y a un département astronomique avec un matériel d'instruments des plus intéressants grâce auxquels on peut apercevoir, à n'importe quel moment, ce qui se passe dans le ciel. On possède des renseignements détaillés sur tous les mondes. Il y a deux départements : l'un pour les observations directes, obtenues par des moyens divers, l'autre pour le classement des renseignements fournis par le témoignage d'êtres qualifiés. Beaucoup de ces renseignements ont été donnés par les dévas appartenant à des planètes et à des étoiles diverses.

La chimie s'est élevée à des hauteurs merveilleuses, et on semble connaitre toutes les combinaisons possibles. La science s'est étendue considérablement sous le rapport de l'essence élémentale qui mène à la question des esprits de la Nature et des dévas, considérée, en son intégralité, comme une subdivision définie, de la science, et étudiée avec des données exactes. Il y a encore un département des talismans ; ainsi toute personne sensitive peut, au moyen de la psychométrie, pénétrer les formes et voir le côté caché des choses.

ARTS

Les conférences ne paraissent pas jouer un rôle prépondérant. Parfois, il arrive qu'un individu parle à quelques amis d'un sujet qu'il étudie spécialement, **[469]** mais s'il a quelque chose à dire au public, il le soumet aux fonctionnaires et cela parait dans les nouvelles du jour. Si quelqu'un fait des vers ou un essai, il se contente de le soumettre à sa famille ou de l'afficher dans le hall du district. On fait aussi de la peinture mais c'est plutôt par manière de récréation. Je ne crois pas que quelqu'un voue tout son temps à cet art. Pourtant l'art remplit la vie plus que jamais, car toutes choses, même l'objet le plus simple affecté à l'usage journalier, est fait artistiquement. Chacun individualise, pour ainsi dire son travail, et tente sans cesse de nouvelles expériences.

Je n'aperçois rien qui corresponde à un théâtre. Comme j'en insinue l'idée à un habitant, je vois qu'il se le représente comme un lieu que la foule fréquentait jadis pour voir déclamer des gens prétendant être autre chose que ce qu'ils sont en réalité, ou jouant des rôles de grands personnages. Il parait considérer cela comme vieillot et enfantin. Les grandes danses d'ensemble et les processions sont plutôt les représentations théâtrales de l'époque, mais à titre d'exercices religieux.

Les sports jouent un grand rôle dans cette vie nouvelle ; il y a des gymnases, et l'on y attache une grande importance au développement physique, aussi bien chez les femmes que chez les hommes. Le jeu favori est fort semblable au lawn-tennis de nos jours ; les enfants s'amusent comme autrefois et paraissent jouir d'une très grande liberté. **[470]**

POUVOIR DE VOLONTÉ

La puissance de la volonté est unanimement reconnue dans la communauté et un grand nombre de choses sont accomplies par son action directe. L'on connait à merveille les esprits de la Nature (Élémentals), et ils jouent un rôle important dans la vie des gens qui, pour la plupart sont capables de le voir. Presque tous les enfants possédant cette faculté peuvent les employer de diverses manières, mais en grandissant ils perdent, en général, un peu de ce pouvoir. L'usage de pareilles méthodes, ainsi que celui de la télépathie, semble être une sorte de jeu chez les enfants, et les grandes personnes reconnaissent leur supériorité à cet égard, si bien que si elles désirent faire parvenir un message à quelque ami éloigné, elles appellent souvent le premier enfant venu et lui demandent d'envoyer cette communication, plutôt que de tenter de le faire elles-mêmes. L'enfant peut alors communiquer télépathiquement avec un autre enfant qui se trouve dans le lieu désigné, et celui-ci transmettra immédiatement le message à la personne à laquelle il est destiné. Cette méthode de communication parait être aussi sure qu'expéditive. Les adultes aussi perdent souvent ce pouvoir au moment de leur mariage, d'autres le conservent, mais en font usage avec beaucoup plus de difficultés que les enfants.

CONDITIONS ÉCONOMIQUES

Des efforts ont été faits pour comprendre les conditions économiques de la communauté, mais sans **[471]** beaucoup de succès. La communauté se suffit entièrement à elle-même et fabrique tout ce dont elle a besoin. Les

seules importations du dehors sont des curiosités, telles que manuscrits anciens, livres, objets d'art, etc. Ces objets sont toujours payés par les administrateurs de la communauté qui semblent posséder une certaine quantité des monnaies du monde extérieur, laissées sans doute par les touristes visiteurs. Ils ont appris aussi le secret de faire de l'or ainsi que des joyaux de différentes espèces, par des moyens alchimiques, et s'en servent souvent pour payer leurs achats. Si un particulier désire quelque chose qui ne peut être acheté qu'à l'extérieur, il en avise l'administration la plus voisine qui lui assigne, outre sa tâche quotidienne, un travail supplémentaire dont la rémunération servira au paiement de l'objet désiré. Chacun entreprend quelque ouvrage au profit de la communauté, mais il reste généralement libre de choisir son travail. Aucune occupation n'est considérée comme étant plus noble qu'une autre, et l'on n'a aucune idée des castes. Arrivé à un certain âge, l'enfant choisit sa profession, mais il lui est toujours possible d'en changer, il avertit alors qui de droit. L'éducation est absolument gratuite, mais la gratuité de l'enseignement de la grande Université centrale n'est accordée, qu'à ceux qui se sont déjà distingués dans les branches d'études qu'ils désirent poursuivre. La nourriture et l'habillement sont donnés gratuitement à tous, c'est-à-dire qu'on distribue périodiquement un certain nombre de jetons, en échange desquels chacun peut obtenir un repas dans l'un quelconque des jardins-restaurants de la colonie. **[472]**

Si on le préfère on peut se présenter dans l'un des grands magasins de la communauté, et y obtenir, de la même façon, des denrées que l'on apprête chez soi. Ces arrangements semblent compliqués à un étranger, mais tout marche dans la perfection pour ceux qui les comprennent. Chacun travaille pour la communauté ; la production de la nourriture et du vêtement destinés à être distribués fait partie du travail collectif. Prenons, par exemple, une fabrique de draps ; c'est une industrie qui appartient au gouvernement et qui peut produire plus ou moins selon les besoins. Le travail est fait, en grande partie, par des jeunes filles volontaires, qui ont été en compétition pour être admises, car on n'a besoin que d'un nombre restreint d'ouvrières, la fabrication étant limitée au nécessaire. Le superintendant de la manufacture calcule la quantité indispensable pour une période déterminée, en tenant compte de ce qu'il a en réserve, et il fixe ensuite le travail à faire. La manufacture ne ferme jamais, mais les heures de travail varient beaucoup.

En inspectant la manufacture de draps, je vois que des femmes très jeunes y sont presque exclusivement employées et que leur travail principal est de surveiller la marche de certaines machines. Chacune d'elles semble

s'occuper d'un métier de tisserand dans lequel elle a placé un certain nombre de modèles. Qu'on imagine un immense cadran d'horloge avec des boutons mobiles à sa surface. Lorsqu'une jeune fille met sa machine en marche, elle dispose ces boutons d'une façon particulière selon son gout et produit ainsi un certain dessin. Elle peut disposer sa machine **[473]** de façon à lui faire produire cinquante modèles divers, et même, la disposer tout autrement que ses compagnes ne le font ; c'est là que l'art se manifeste ; chaque pièce de drap diffère des autres, à moins qu'on en fasse reproduire une même série. Une fois la machine en mouvement, les ouvrières n'ont besoin que d'y jeter un coup d'œil de temps à autre, car son mécanisme est d'une telle perfection qu'il marche sans bruit et sans interruption. Il est possible, ainsi, à l'une des volontaires, de faire la lecture aux autres pendant le travail.

UNE FORCE NOUVELLE

Il est un fait qui modifie l'existence à un degré considérable, c'est la manière dont l'énergie est fournie. Il n'y a plus de feu nulle part et par conséquent plus de chaleur, de suie, de fumée et presque pas de poussière. Le monde entier a évolué au-delà de l'usage de la vapeur ou d'autres genres de forces ayant besoin de chaleur pour être produites. Il semble y avoir eu une période intermédiaire où l'on avait découvert une méthode pour transporter sans perte la force électrique à de grandes distances, et, à cette époque-là, toute l'eau disponible "de la terre" fut recueillie et syndiquée ; les chutes du centre de l'Afrique et tous les grands débits d'eau de contrées à peine connues, fournirent chacun leur tribut et furent amenés à des stations centrales d'où une distribution internationale en fut faite. Quelque gigantesque que fût la puissance disponible obtenue par cette méthode, elle a été surpassée complètement, et toutes ces mesures compliquées ont été rendues inutiles par la découverte de la **[474]** meilleure méthode d'utiliser ce que le défunt Keely appelait la *force dynasphérique*, c'est-à-dire, la force cachée dans chaque atome de matière physique. Il faut se remémorer qu'en 1907, le savant Sir Oliver Lodge, d'Angleterre, avait déjà dit que la libération de l'énergie moléculaire contenue dans chaque millimètre cube de l'espace représentait une très grande force (*Philosophical Magazine*, avril 1907, p. 493). Lors du début de la sixième Race dont je parle, cette *force nouvelle* est réalisée et donne une puissance illimitée qui est, en conséquence, distribuée gratuitement dans le monde entier, et à chacun. Elle est débitée par des robinets dans chaque maison de la communauté, et peut être utilisée pour tous les besoins possibles. Dans le monde entier tous les

travaux sont effectués grâce à cette force. La chaleur et la lumière n'en sont que de simples manifestations. Lorsqu'on a besoin de chaleur, par exemple, nul ne songerait à avoir recours au fastidieux procédé d'allumer du feu ; on applique simplement la *force nouvelle* et, grâce à un minuscule instrument que l'on peut mettre dans sa poche, on la convertit en chaleur, au degré désiré. On peut ainsi produire instantanément une température de plusieurs milliers de degrés, même sur une surface de la grosseur d'une tête d'épingle. Il est évident que toutes les machines des manufactures sont mues par cette force, et l'un des résultats qui m'ont le plus frappé, c'est de voir, à la fin de la journée, sortir tous les travailleurs qui n'ont même pas l'air d'avoir sali leurs mains.

Une autre conséquence est que la manufacture n'est plus le bâtiment sordide d'autrefois. Elle est **[475]** maintenant un édifice décoré avec gout ; tous les piliers sont sculptés et enguirlandés de fines décorations, partout des statues blanches, roses, pourpres, les dernières faites d'un porphyre admirablement poli. Comme tous les autres bâtiments, la manufacture n'a pas de murs, mais simplement des piliers. Les jeunes filles portent des fleurs dans les cheveux, et, en vérité, il y a des fleurs partout. Au point de vue architectural et décoratif, la manufacture est, en tout, semblable aux autres habitations de la communauté.

CONDITIONS DU TRAVAIL

Uri étranger vint visiter une manufacture et interrogea la directrice, – une jeune fille portant une superbe fleur écarlate dans ses cheveux noirs, – qui lui dit : "On nous indique la quantité de travail à exécuter. Ainsi, le directeur de l'approvisionnement de draps de la communauté sait qu'il aura besoin de telle quantité pour une époque déterminée. C'est quelquefois beaucoup, parfois très peu, nous travaillons alors en conséquence. Je dis à mes ouvrières de venir le lendemain – selon la nécessité – pour une heure ou deux, ou quatre, la moyenne étant en général de trois heures de travail par jour, mais elles ont parfois travaillé jusqu'à cinq heures à l'approche de quelque grande fête. Nous savons toujours, à l'avance, ce que nous devons produire et pour y arriver il nous suffit de travailler deux heures et demie par jour. Mais si l'ensemble des jeunes filles désire avoir une semaine de vacances pour assister à un festival, nous nous arrangeons, deux ou trois semaines auparavant, pour faire **[476]** chaque jour une heure supplémentaire afin de fournir la quantité demandée et de pouvoir également avoir une semaine de libre. D'autre part, si quelques-unes de nos jeunes filles ont

besoin de prendre quelques jours de congé, elles peuvent le faire aisément en demandant à certaines de leurs compagnes de venir les remplacer, à moins qu'elles préfèrent travailler quelques minutes de plus chaque jour, pour parfaire la tâche. Elles sont toutes très bonnes amies et très heureuses ensemble. Lorsqu'elles prennent quelque vacance, elles vont en général visiter la bibliothèque ou la cathédrale centrales, et elles y consacrent parfois une journée entière."

Un visiteur du monde *extérieur* s'étonnait de voir chacun travailler, alors que nul n'était contraint de le faire, et demanda pourquoi les gens s'y résignaient ; mais ses critiques trouvèrent peu de sympathie chez les habitants.

– "Que voulez-vous dire ? dit l'un de ces derniers, nous sommes ici pour travailler. S'il y a du travail à faire, on le fait pour l'amour de notre Chef. S'il n'y a pas de travail, c'est une calamité…, mais Il sait mieux que nous ce qu'il faut savoir !"

"Ce sont des idées d'un autre monde ! s'écria le visiteur. – Mais quel autre monde serait possible ? demanda le colon intrigué. – Pourquoi l'homme existe-t-il ?"

Le visiteur renonça à se faire comprendre ; il reprit cependant :

– "Mais comment êtes-vous amené à embrasser une profession plutôt qu'une autre ? Et qui dirige votre travail ?" **[477]**

– "Chaque enfant arrivé à un certain point, répliqua le colon, après que ses parents et ses maitres l'ont soigneusement surveillé pour voir dans quelle direction sa force s'exerce le plus facilement, choisit, tout à fait librement, sa carrière ou son métier, bien qu'avec les conseils de ses ainés pour le guider. Les heures et le temps de travail sont une question d'arrangement entre les travailleurs, selon les nécessités de chaque jour."

J'eus quelque peine à suivre cette conversation car, bien que la langue soit la même que celle que je parle actuellement, un nombre considérable de mots nouveaux y ont été ajoutés, et il me parait que la grammaire a été modifiée. Il semble y avoir un pronom d'un genre neutre signifiant "il" et "elle". Il est probable que l'emploi de ce pronom est devenu une nécessité par le fait que les gens se souviennent de leurs incarnations des deux sexes, et en parlent fréquemment. Les méthodes de travail paraissent être à peu près identiques dans toutes les industries et fabriques que nous visitâmes ; on surveille les machines qui exécutent le travail et de temps à autre on

touche ou on ajuste des boutons. Partout un nombre restreint d'heures de travail semble être la règle, bien que les arrangements des jardins-restaurants paraissent différer quelque peu entre eux. En ce cas, le personnel ne peut jamais s'absenter en entier, au même moment, parce qu'en tout temps la nourriture doit être prête à être servie ; il y a donc toujours quelques employés présents, et nul ne peut s'absenter une journée entière, sans avoir pris, au préalable, des mesures pour être remplacé. Dans tous les services nécessitant une présence **[478]** constante des employés, le personnel excède de beaucoup en nombre ce qui est nécessaire pour les besoins courants ; il est ainsi facile d'assurer un service ponctuel et parfait, tout en accordant à chaque employé la plus grande latitude possible ; en moyenne, nul ne travaille plus de trois heures par jour.

La préparation des aliments a subi une révolution absolue. La personne qui fait ce travail est assise devant une sorte de bureau et a, devant elle, un grand nombre de boutons. Les messages lui parviennent par téléphone ; elle presse certains boutons d'où sort, par exemple, l'arôme que l'on désire dans le blanc-manger, puis le mets glisse par une sorte de tube et est reçu par un employé qui attend au jardin en dessous. Quand la chaleur est nécessaire, on n'a qu'à appuyer sur des boutons disposés d'une manière différente. Un certain nombre de fillettes de 8 à 14 ans voltigent autour de la directrice pour la seconder. Ce sont évidemment des apprenties qui se mettent au courant ; on les voit verser le contenu de petites bouteilles ou délayer quelque chose dans des bols. Lorsqu'une de ces fillettes désire un jour de liberté, elle demande à se faire remplacer, ainsi que nous l'avons vu déjà, et il parait que la faveur est toujours accordée. Assurément la remplaçante est en pareil cas bien novice, mais chacune des plus expérimentées parait désireuse de lui venir en aide. Une inaltérable gaité règne sans cesse dans ces milieux de travail, et la note dominante, c'est la bonne volonté universelle, l'ardeur de chacun à seconder autrui et le fait de ne se croire jamais l'objet d'une injustice ou d'un passe-droit. **[479]**

Il est aussi très agréable de voir – ainsi que je l'ai dit déjà – qu'aucun genre de travail n'est considéré comme inférieur aux autres, et, en vérité, il semble ne plus y avoir aucune occupation triviale ou malpropre. On ne s'occupe plus des mines parce que tout ce qui est nécessaire peut être obtenu, grâce à l'alchimie, avec infiniment moins de tracas. On possède une telle connaissance du côté interne de la chimie, qu'on peut produire n'importe quoi, grâce à elle, bien que quelques méthodes soient trop compliquées pour qu'on puisse les appliquer à un usage journalier. Il existe plusieurs alliages

encore inconnus de nos jours. Tous les travaux agricoles sont exécutés par des machines, et nul ne songerait à piocher à la main ou à labourer. On ne travaille pas par soi-même dans son propre jardin, mais on se sert d'une bizarre petite machine assez semblable à un baril qui aurait des jambes et qui fait des trous à n'importe quelle profondeur, à une distance donnée selon la manière dont on la dispose. Cet appareil qui se meut automatiquement, n'a qu'à être surveillé lorsqu'il est en marche, et être changé de ligne la besogne faite. Il ne semble plus y avoir aucun travail matériel dans le vieux sens du mot, car chaque machine est elle-même fabriquée par d'autres machines, et, bien que tous ces mécanismes aient besoin d'être lubrifiés, cette opération s'effectue avec une propreté méticuleuse. Il n'existe plus d'égouts de drainage, toutes les matières sont transformées chimiquement en une espèce de poudre grise inodore qui sert d'engrais pour les jardins, et chaque maison possède son appareil particulier *ad hoc*.

Cette nouvelle méthode d'existence ne comprend **[480]** pas de domestiques, puisque virtuellement il n'y aurait rien à faire pour eux, mais il se trouve toujours quantité de personnes prêtes à venir en aide, en cas de besoin.

Si, par exemple, une maitresse de maison se trouve dans l'impossibilité de vaquer à ses occupations domestiques, il se présente toujours quelqu'un pour la remplacer, une voisine ou une amie qui est heureuse de se rendre utile, mais n'accepte jamais de gages. Lorsqu'une personne a besoin d'une telle assistance, elle emploie simplement les moyens de communication usités et immédiatement quelqu'un se présente.

PROPRIÉTÉ PRIVÉE

Il semble qu'il soit peu ou point question de propriété personnelle, d'aucune manière. C'est ainsi que la colonie entière appartient à la communauté. Un homme habite une certaine maison dont les jardins lui appartiennent ; il peut les transformer et les arranger à son gout, mais il n'en interdit pas l'entrée aux autres personnes, et il n'empiète jamais sur son voisin. *Le principe de la communauté n'est point de posséder les objets, mais d'en jouir*. Quand un homme meurt, puisqu'il le fait volontairement, en général, il a soin d'arranger ses affaires. S'il laisse une femme, elle conserve sa maison jusqu'à sa mort ou à un second mariage. Comme tous, sauf de rares exceptions, arrivent à un âge fort avancé, il est impossible que des enfants demeurent sans protection ; si, par hasard, telle chose arrivait, de

nombreuses personnes s'offriraient à les adopter. À la mort du père et de la **[481]** mère, si les enfants sont tous mariés, la maison revient à la communauté et elle est donnée au premier jeune couple qui s'unit dans le voisinage. En général, les nouveaux époux entrent dans une maison neuve, mais il arrive parfois, à la prière des parents, qu'un fils ou une fille, en se mariant, demeurent auprès d'eux pour en prendre soin. J'ai remarqué que dans l'un de ces cas, l'on avait construit une annexe pour y loger un petit-fils qui se mariait, afin qu'il ne s'éloignât pas des vieux parents, mais c'était un cas exceptionnel.

Il n'existe pas de restriction pour empêcher qui que ce soit de s'entourer d'objets lui appartenant en propre et de les léguer avant sa mort, aux parents qu'il se choisit pour sa prochaine incarnation. C'est ce qui a lieu pour le talisman, comme nous l'avons vu plus haut, et très souvent aussi pour des livres, parfois pour un tableau préféré ou quelque autre objet d'art. Nous avons vu qu'un homme pour peu qu'il le désire, peut gagner de l'argent et acheter des objets selon la méthode ordinaire, mais ce n'est pas une nécessité puisque la nourriture, les vêtements et le logement sont procurés à tous gratuitement, et qu'il n'y a pas d'avantage spécial à posséder d'autres objets.

UNE CITÉ SEMBLABLE À UN PARC

Bien qu'un nombre aussi considérable de personnes soient rassemblées dans une cité centrale et dans d'autres agglomérations moins importantes, on n'a pas l'impression d'une population resserrée dans des **[482]** limites étroites ; rien ici ne ressemble au centre des anciennes grandes villes. Le cœur de la grande cité générale est le Temple avec le bloc attenant des musées de l'Université et de la bibliothèque. Ce groupe d'édifices a quelque analogie avec la Capitale et la Bibliothèque du Congrès de Washington. Un grand parc entoure cette partie de la ville, de sorte que l'on peut dire que la communauté tout entière vit dans un parc – un parc égayé par des fontaines, des statues et des fleurs. L'eau est partout en abondance, sous la forme de splendides jets d'eau, pareils à ceux de l'ancien Palais de Cristal. Parfois on reconnait, avec plaisir, l'imitation de quelques beautés architecturales célèbres, par exemple l'une des fontaines est une reproduction exacte de la "Fontaine de Tivoli" à Rome. Les voies ne sont plus des rues dans le sens strict du mot, mais bien de larges avenues tracées dans le parc ; les maisons, peu rapprochées les unes des autres, sont à quelque distance de l'avenue.

Il n'y a pas de poussière, donc pas de balayeurs de rue. La surface des routes est unie et non point faite de pavés, car il n'existe plus de chevaux pouvant glisser. Elle est construite avec une belle pierre polie semblable à du marbre, mais qui a, cependant, le grain du granite. Les voies sont très larges et bordées de petits trottoirs qui sont au même niveau que le gazon les entourant. Le tout donne l'impression d'une sorte de canal de beau marbre poli, inondé d'eau chaque matin, en sorte que les routes sont toujours d'une propreté scrupuleuse. La pierre qui forme la route est de couleurs variées, la plupart des grandes **[483]** artères sont d'une ravissante couleur rose pâle, d'autres sont vert pâle. Les piétons ont le choix entre la pierre et l'herbe, et peuvent marcher nu-pieds sans le moindre inconvénient. Même après une longue marelle, les pieds sont frais et propres ; malgré cela, devant la porte de chaque maison, il existe dans la pierre, une cavité, une sorte d'auge peu profonde dans laquelle passe un courant d'eau fraiche ; avant de pénétrer dans la maison, on s'y trempe les pieds. De même, avant d'entrer dans les temples, chacun se purifie afin de ne pas y introduire la moindre souillure.

LOCOMOTION

Ce système d'habitations construites à distance les unes des autres fait que la capitale de la communauté est par excellence une "ville à grandes distances".

Cependant ce fait ne cause pas le plus petit inconvénient car chaque maison possède plusieurs véhicules légers, d'apparence fort gracieuse. Ces véhicules ne ressemblent en rien aux automobiles, on dirait plutôt des voitures de malades en métal filigrané – probablement de l'aluminium – avec des pneus d'une substance très élastique. Ces voitures se meuvent avec une extrême douceur et peuvent aller à une grande allure, bien que celles du plus grand modèle puissent être conduites par la simple pression du petit doigt. Elles sont, naturellement, actionnées par la force universelle. Toute personne désirant partir en voyage charge au robinet distributeur, une espèce de boite plate qui s'adapte sous le siège. Cela suffit pour conduire le voyageur à travers la communauté tout entière sans qu'il soit besoin de recharger ; **[484]** mais, si la chose était nécessaire, il lui suffirait de s'adresser à la demeure la plus voisine où il pourrait renouveler sa provision. Ces petits "cars" sont le moyen habituel de locomotion, et les belles routes polies, presqu'exclusivement réservées à leur usage, les piétons préférant, en général, suivre les sentiers tracés dans les gazons. Il parait y avoir peu de lourds charrois, et point de véhicules encombrants.

En dehors de la communauté, on se sert beaucoup de machines volantes, mais ces appareils ne sont pas très en faveur dans l'espace situé au-dessus de notre territoire : les membres dédaignent les divers moyens de locomotion aérienne, étant, à peu près tous, capables de se mouvoir librement dans leur corps astral. On apprend, dans les écoles, à se servir de la conscience astrale, et il existe des enseignements concernant l'extériorisation du corps astral.

MESURES SANITAIRES ET IRRIGATION

Les mesures sanitaires ne causent pas d'ennui grâce à la méthode de transformation chimique que nous avons mentionnée et qui comprend la désinfection. Celle-ci rend absolument inoffensifs les gaz rejetés qui consistent surtout en carbone et en azote avec quelque peu de chlore, mais sans acide carbonique. Ces gaz traversent de l'eau contenant une certaine solution d'une saveur fortement acide. Toutes les mauvaises odeurs sont absolument défendues, même en dehors de la communauté. Il n'y a pas de quartier affecté exclusivement aux fabriques et aux manufactures, celles-ci ne produisant ni bruit ni odeur ne sont plus un voisinage incommode. **[485]**

L'un des plus grands avantages dont jouit la communauté, c'est le climat de la région qu'elle occupe. Il n'y a pas d'hiver et durant la saison qui y correspondrait, la terre est couverte de fleurs comme pendant les autres saisons. Évidemment, le pays est irrigué, même là où il n'est pas cultivé. On a, en fait de plantes, spécialisé surtout l'eucalyptus et d'autres essences qui existaient déjà en Californie des siècles plus tôt, et développé plusieurs variétés. Au commencement, de grandes quantités de graines ont probablement été importées de toutes les parties du monde, et l'on a cultivé en plein air des plantes qui exigeaient en hiver une chaleur supplémentaire, non en les plaçant dans des serres, mais en les entourant de petits jets du pouvoir dynamique, c'est-à-dire de la force nouvelle, sous sa forme calorique. On n'a pas encore éprouvé la nécessité d'élever des habitations près des limites de la communauté, et il ne semble pas y avoir de villes ou de villages d'étrangers bâtis au dehors, dans le voisinage de cette limite.

Le domaine formait une sorte d'immense ferme avant qu'on l'eut acheté, et il est encore entouré de fermes moins importantes. Les lois du monde extérieur n'affectent en rien la communauté, et le gouvernement de la nation environnante n'intervient en aucune façon dans ses affaires, se contentant d'en recevoir un impôt annuel. Cependant, les gens de la communauté

semblent bien informés de ce qui concerne le monde extérieur, en général, et je remarque que les écoliers savent les noms et la situation des principales villes du monde.

CHAPITRE XXVII

—

CONCLUSION

LA FÉDÉRATION DES NATIONS

Le but de cette étude ayant surtout été de donner des renseignements sur les commencements de la sixième Race-Racine et sur la communauté fondée par le Manou et le Grand Prêtre, on n'a pas dirigé l'attention du lecteur vers d'autres parties du monde. Ayant, toutefois, obtenu incidemment quelques aperçus de ces autres régions, il est sans doute intéressant de le noter ici ; je vais le faire sans ordre et sans méthode, telles qu'elles furent observées.

À l'époque future dont il s'agit ici, le monde entier s'est fédéré politiquement. L'Europe parait être une confédération avec une sorte de Parlement, auquel tous les pays envoient des représentants. Ce conseil central règle les affaires, et les souverains des pays divers en sont, chacun à leur tour, les présidents. L'édification de ce système politique grâce auquel ce merveilleux changement a été effectué, fut l'œuvre de l'Égo de Jules César qui se réincarna dans le courant du XX^{e} siècle. Il fut l'un des précurseurs du Christ qui vint une fois encore proclamer la "Sagesse".

Il semble que des améliorations considérables se soient produites dans tous les domaines, et l'on est **[488]** frappé des richesses énormes qui ont dû y être employées. Il est probable que, lorsque Jules César réussit à former cette fédération et à persuader à tous les pays de renoncer à la guerre, chacun d'eux mit de côté, durant un certain nombre d'années, la moitié ou le tiers des sommes affectées ordinairement aux frais des armements, et les employèrent pour certaines améliorations sociales qui furent spécifiées par lui. D'après ses plans, les impôts du monde entier furent réduits graduellement ; néanmoins, on réserva assez d'argent pour nourrir tous les pauvres, pour détruire tous les quartiers malsains des villes et y introduire des améliorations considérables. Il s'arrangea pour que les pays dans lesquels le service militaire avait été obligatoire conservassent cette coutume quelque temps encore, avec cette condition que les conscrits travailleraient pour l'État à faire des parcs, à démolir les rues infectes, à ouvrir partout des voies de communication. Il prit des mesures afin que les anciennes charges fussent allégées peu à peu, mais il se servit de leurs reliquats pour régénérer le monde. En vérité, ce Jules César est un grand

homme et un génie merveilleux. Il semble avoir eu des difficultés au début, des querelles même ; mais ce grand administrateur rassembla un certain nombre de personnes très capables – une sorte de conseil composé des meilleurs organisateurs que le monde eût produits, des réincarnations de Napoléon, de Scipion l'Africain, d'Akbar et d'autres, – l'un des plus splendide groupements d'hommes qu'il soit possible de voir. La chose se fit sur une échelle somptueuse. Lorsque tous les rois et les premiers ministres furent assemblés **[489]** pour poser, de concert, les bases de la Confédération, César construisit, pour l'occasion, un hall circulaire immense avec un nombre considérable de portes, afin que tous pussent entrer simultanément et qu'aucun potentat n'eût la préséance sur un autre.

LA RELIGION DU CHRIST

César organisa tout le mécanisme de cette remarquable révolution, mais son œuvre fut grandement facilitée et rendue possible par l'arrivée et la prédication du Christ lui-même, de sorte qu'à tous les points de vue nous avons ici une ère nouvelle, non seulement pour les choses extérieures, mais aussi pour ce qui concerne la vie intérieure.

Naturellement du point où nous sommes dans cet aperçu, ces choses se sont passées il y a bien longtemps déjà, et les humains commencent presque à considérer le Christ comme un mythe, malgré tout ce qu'il fut pour nous au commencement du XX^{e} siècle. La religion du monde entier est actuellement celle qu'il fonda ; c'est *la Religion*, tout court, il n'en existe pas d'autre d'une importance réelle, et la majorité des gens envisage celles qui subsistent avec une tolérance quelque peu dédaigneuse, les jugeant comme des religions de fantaisie ou des superstitions bizarres. Il y a quelques personnes qui ont conservé l'ancienne forme du Christianisme – celles qui, au nom même de Christ, refusèrent de le recevoir lorsqu'Il revint sous une forme nouvelle ! On considère ces personnes-là comme très arriérées. Pris en bloc, l'état général du monde est beaucoup plus satisfaisant qu'il **[490]** ne l'était jadis. Les armées et les marines ont totalement disparu ; il n'en reste qu'une petite force employée comme police. La pauvreté aussi est chose disparue.

LE NOUVEAU LANGAGE

Une forme curieuse et altérée de l'anglais, écrit en un genre de sténographie, avec beaucoup de signes conventionnels, a été adoptée comme langue commerciale et littéraire universelle.

Les personnes d'une éducation moyenne de tous les pays connaissent cette langue, outre leur langue maternelle, et il est évident que dans les classes cultivées, elle détrône rapidement toutes les autres langues. Les personnes les plus arriérées commencent à comprendre que le premier pas vers le succès est d'apprendre, la langue universelle.

La grande majorité des livres n'est publiée que dans cette langue, à moins qu'ils ne s'adressent spécialement aux classes peu éduquées. Il est donc possible qu'un livre ait, de cette manière, une circulation beaucoup plus étendue. Il y a encore des professeurs d'Universités et des savants qui connaissent toutes les langues anciennes, mais ils sont en très petite minorité, et tous les livres remarquables, écrits en toutes les langues, ont été depuis longtemps traduits en la langue universelle précitée.

Ce qui a beaucoup contribué à ce changement, c'est la nouvelle méthode d'écrire et d'imprimer qui a été introduite avec cet anglais modifié et qui, par cela même, s'y adapte mieux qu'aux autres langages. **[491]** Je remarque que dans notre communauté les livres sont tous imprimés en encre d'un bleu foncé sur un vert pâle, l'opinion étant que ces teintes sont beaucoup moins fatigantes pour la vue que le noir sur blanc. La même méthode est de plus en plus adoptée dans le monde extérieur. La vie civilisée et la colonisation ont pénétré dans les pays les plus arriérés, et il ne reste à peu près plus aucun représentant des anciennes tribus sauvages.

LES ANCIENNES NATIONS

Le sentiment de la nationalité existe toujours entre les peuples. Chaque nation conserve sa fierté personnelle comme par le passé, mais les divers pays ne combattent plus les uns contre les autres. Le grand avantage est que, maintenant, ils ne se craignent plus, qu'il n'y a plus de méfiance réciproque et que, par conséquent, la fraternité est plus grande. En résumé, les gens n'ont pas beaucoup changé mais leur meilleur côté a des occasions de se manifester. Jusqu'ici les nations ne se sont pas encore beaucoup mélangées ; la grande majorité des gens se marient dans leur propre milieu, car ceux qui

cultivent le sol paraissent avoir conservé leur tendance à ne pas sortir de chez eux.

Il y a parfois encore des crimes dans les nations extérieures, mais beaucoup moins qu'autrefois parce que l'on est plus véritablement instruit que jadis et surtout parce que chacun est satisfait de son sort.

La nouvelle religion s'est fort répandue et il est **[492]** incontestable que son influence est très puissante. C'est une religion absolument scientifique, et, bien que la religion et la science soient des institutions séparées, elles ne sont plus en opposition comme elles l'étaient jadis. Certes, la discussion est toujours de mode, mais les sujets diffèrent beaucoup des nôtres. On discute les différentes sortes de communion de l'esprit, et on se querelle à propos de tontes sortes de questions : "Est-il bon, par exemple, de ne pas prêter l'oreille à d'autres élémentals qu'à ceux qui sont autorisés et garantis par les autorités orthodoxes de l'époque ?", etc. Il existe partout des écoles, mais elles ne sont plus sous le contrôle de l'Église qui n'instruit personne, sauf ceux qui se destinent à la prédication.

Il y a encore des hôpitaux, et autant que je puis m'en rendre compte, ces institutions appartiennent au Gouvernement. Il semble que toutes les choses nécessaires à l'existence soient contrôlées de sorte que leur prix ne peut pas subir de graves fluctuations. Les objets de luxe et les choses superflues sont abandonné au commerce privé, mais, même pour ces articles, il ne semble pas y avoir une grande concurrence. Si un individu ouvre un magasin d'objets d'art ou d'ornements, il n'est pas probable qu'un autre individu en fonde un semblable dans son voisinage, et cela simplement parce qu'il n'y aurait pas de travail pour deux commerces. Sous ce rapport aussi, chacun jouit d'une liberté complète. **[493]**

LA TERRE ET LES MINES

Les conditions concernant la possession du sol et des mines sont très modifiées. Une très grande partie du territoire est louée au roi et lui revient de droit au bout d'un millier d'années d'après les clauses du bail. Le roi peut aussi résilier ce bail à n'importe quel moment, moyennant certaines compensations. Dans l'intervalle, les propriétés foncières peuvent être transmises de père en fils, vendues ou divisées, mais jamais sans le consentement des autorités. Un grand nombre de ces domaines sont également l'objet de restrictions considérables quant au genre d'édifices que l'on peut y construire. Toutes les manufactures semblent être la propriété de

l'État, cependant rien n'empêche un particulier d'en fonder une. Il y a encore des travaux de mines, mais bien moins que jadis. Les cavités et les galeries de la plupart des anciennes mines du nord de l'Europe sont actuellement employées comme sanatoriums, pour les rares cas de consomption ou d'affections des bronches, à cause de leur température égale en été et en hiver. Je vois aussi des installations permettant de faire sortir les métaux de grandes profondeurs ; on ne peut les appeler des mines, cela ressemble beaucoup plus à des puits, qui sont sans doute les mines de l'époque. Une très faible partie du travail souterrain est effectué par des êtres humains ; des machines pratiquent les excavations, coupant d'énormes tranches du sol et les enlevant ensuite. Tout appartient à l'État, mais des particuliers louent parfois ces mines. **[494]** Il existe un procédé très simple pour extraire le minerai, procédé bien plus expéditif et moins onéreux que ceux de notre connaissance.

LE GOUVERNEMENT DE LA GRANDE BRETAGNE

Le gouvernement de l'Angleterre a été considérablement modifié. Tout le pouvoir réel est entre les mains du roi, bien qu'il y ait des ministres chargés des départements séparés. Le Parlement est remplacé par un système dont il est très difficile de comprendre le fonctionnement, dans le rapide aperçu que nous en avons eu. Chacun parait avoir le droit de faire des observations, et celles-ci passent par les mains d'un corps de fonctionnaires dont la tâche est de recevoir les réclamations et les pétitions. Si ces réclamations dévoilent quelque injustice, celle-ci est réparée sur le champ sans qu'on en réfère aux autorités supérieures. On s'occupe de chaque pétition raisonnable, mais le roi en a rarement connaissance, à moins que de nombreuses réclamations ne concernent le même objet. La Monarchie est toujours héréditaire. L'Empire Britannique parait être à peu près le même qu'au XX^{e} siècle, mais il s'est fédéré plus tôt que le reste de l'Europe, et, naturellement, il reconnait un roi d'une manière permanente, alors que la fédération du monde change sans cesse de Président. Quelques-uns des fonctionnaires qui étaient des gouverneurs de Colonies semblent tenir leur situation par hérédité et être devenus des monarques tributaires. **[495]**

LONDRES

Londres existe encore et plus vaste que jamais, mais très changé, car, dans le monde entier, il n'y a plus de feu et, par conséquent, plus de fumée. On peut retrouver encore dans leurs principales lignes quelques-uns des anciens squares et des grandes rues, mais il y a eu des démolitions considérables et des améliorations sur une vaste échelle. La cathédrale de Saint-Paul est toujours debout, conservée avec le plus grand soin, en sa qualité de monument ancien. La Tour parait avoir été reconstruite. L'introduction d'un pouvoir dynamique illimité a eu des résultats surprenants, et, à peu près tout ce dont on a besoin peut être obtenu en tournant un robinet. Fort peu de personnes font encore une cuisine particulière ; on prend les repas au dehors, comme dans la Communauté, bien qu'ils soient servis d'une façon différente.

AUTRES PAYS

En jetant un coup d'œil sur Paris, je m'aperçois que son aspect est bien différent. Toutes les rues sont plus larges et la ville semble très étendue. On a démoli des quartiers tout entiers et on les a transformés en jardins.

En examinant la Hollande, j'aperçois un pays où la population est si dense que l'on croirait voir une seule grande cité. Pourtant, l'on distingue, encore **[496]** nettement Amsterdam et l'on a élaboré un système augmentant le nombre des canaux, et permettant d'en renouveler l'eau chaque jour. Il n'y a pas d'écoulement d'eau dans le sens littéral du mot, mais il semble y avoir un curieux système d'absorption, centrale, quelques arrangements d'immenses tubes avec une excavation très profonde au milieu. Les détails ne sont pas très clairs pour moi, mais il semble en quelque sorte que tout ce qui doit aller à l'égout soit absorbé et emporté par un immense canal sous-marin à une distance considérable pour remonter en un jet d'une force extraordinaire. Aucun navire ne passe dans le voisinage de cet endroit.

Ici encore, comme dans la Communauté, on distille l'eau de mer dont on extrait divers produits, tels que des articles d'alimentation, de teintures, etc. Je remarque que dans quelques rues on cultive des arbres des tropiques en plein air, en conservant autour d'eux un courant constant du pouvoir dynamique sous sa forme calorique. On avait commencé, il y a plusieurs siècles à recouvrir les rues d'un toit et à les chauffer, comme des serres, mais

lorsque le pouvoir dynamique illimité fut connu, on décida de se passer des toits qui avaient plusieurs inconvénients.

Nous eûmes encore quelques aperçus d'autres parties du monde, mais ils ne valent guère la peine d'être rapportés.

La Chine parait avoir passé par des épreuves. La race est encore là et ne semble pas avoir diminué, ni rien changé dans sa civilisation. Il y a beaucoup de modifications superficielles dans plusieurs villes. La plupart des gens de la campagne parlent encore **[497]** leur propre langue, et les classes supérieures connaissent la langue universelle comme ailleurs.

L'Inde est encore une contrée où l'on remarque peu de changements ; l'immémorial village indien, est toujours le village indien, mais il n'y a plus de famine. Le pays se divise en deux ou trois grands royaumes, faisant cependant partie d'un seul grand empire. Les hautes classes sont beaucoup plus mélangées qu'autrefois, et il y a davantage de mariages avec les races blanches, de sorte que le système des castes n'est plus aussi rigoureux.

Le Tibet est moins fermé depuis que l'accès en est facilité par les machines volantes qui ont encore parfois des moments difficiles à cause des hautes altitudes et de la raréfaction de l'air.

L'Afrique centrale a subi un changement radical, et les environs du lac Victoria Nyanza sont devenus une sorte de Suisse remplie de grands hôtels.

ADYAR

J'étais naturellement très désireux de voir ce qu'était devenu notre quartier central d'Adyar, durant cet intervalle. Je fus heureux de le retrouver toujours florissant et d'une bien plus grande étendue incontestablement il y a encore une Société Théosophique, mais, comme son premier but la Fraternité a été presque atteint, elle semble se consacrer surtout au second et au troisième de ses buts. La Société parait s'être développée en une grande Université pour l'avancement des études le long de ces deux lignes – des religions et de l'occulte – avec des **[498]** centres subsidiaires dans les parties du monde qui y sont affiliés.

Le bâtiment principal du quartier général actuel a été remplacé par un palais somptueux ayant un énorme dôme dont la partie centrale est certainement une imitation du Taj Mahal à Agra, mais de dimensions beaucoup plus considérables. Dans ce grand bâtiment on désigne, par des piliers, certains endroits mémorables, et on lit des inscriptions telles que les

suivantes : *"Ici se trouvait la chambre de M^me^ Blavatsky. – Ici fut écrit tel livre. – Ici se trouvait la salle du tabernacle"*, etc. On y voit même les statues de quelques-uns des premiers pionniers théosophiques, et dans le grand hall se trouve une reproduction en marbre de celles des Fondateurs. Cette copie de marbre est considérée comme une relique des anciens âges. La Société possède maintenant la rivière d'Adyar ainsi que le terrain qui se trouve sur l'autre rive afin que l'on ne puisse rien construire qui en obstrue la vue. Le fond de la rivière a été pavé d'une espèce de pierre pour le conserver propre. On a couvert le domaine de bâtiments et on a acquis encore près d'un mille carré le long du rivage de la mer. Au-delà des jardins Olcott, il y a un département pour la *Chimie occulte*, et on a les plaques originales reproduites sur une plus grande échelle, ainsi que des modèles excessivement beaux des différentes espèces d'atomes chimiques. On y voit encore un magnifique musée et une bibliothèque très complète où je retrouve certains des objets qui s'y trouvaient déjà au commencement du XX^e^ siècle, mais en très petit nombre.

Je remarque également, un beau manuscrit émaillé, **[499]** mais point d'autres livres datant de si loin. Il y a naturellement des exemplaires de la *Doctrine secrète*, transcrite vraisemblablement dans la langue universelle.

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

La Société a pris une très grande extension. Elle atteint à un niveau supérieur et distinct de la science du monde, qui comprend une longue ligne de spécialités non encore enseignées ailleurs. Elle publie un grand nombre de travaux littéraires, ce que nous pourrions appeler des textes qui alimentent l'intérêt pour les religions anciennes et les choses oubliées. Elle publie de grandes séries ressemblant quelque peu aux antiques "Livres Sacrés de l'Orient", mais d'une manière remarquable. Le volume qui vient de paraitre est le n° 2159. Il semble y avoir beaucoup de pandits dont la science du passé fait autorité. Chaque individu parait choisir un livre comme spécialité. Il le sait par cœur et possède tout ce qui le concerne ; il a lu tous les commentaires, toutes les critiques auxquels il a donné lieu. Le département littéraire est immense, centre d'une véritable organisation mondiale. L'Anglais que l'on parle est modifié, et l'on a conservé la devise archaïque de la Société : *Il n'y a pas de religion plus haute que la Vérité*.

Les dépendances de la Société dans les autres parties du monde sont autonomes ; ce sont de grands établissements et des Universités dans les pays principaux, mais Adyar est considéré comme le centre **[500]** comme l'origine du mouvement ; et comme un lieu de pèlerinage. Le colonel Olcott, bien que travaillant dans la communauté de Californie en qualité de lieutenant du Manou, est toujours le président nominal de la Société ; il vient à Adyar au moins tous les deux ans ; c'est lui qui préside la cérémonie ayant lieu devant sa propre statue.

TROIS MÉTHODES DE RÉINCARNATION

En examinant la communauté de Californie, j'aperçus un grand nombre de personnes que je reconnus aisément pour des amis du XX^{e} siècle, et il me vint à l'idée de rechercher comment ils se trouvaient là.

Notre conception originale des enseignements théosophiques nous faisait considérer la moyenne des années entre deux réincarnations, comme étant de quinze cents ans pour un Pitris de première classe. Il est donc évident que, si nos amis avaient suivi le cours ordinaire, ils seraient arrivés trop tard sur le plan physique pour pouvoir contribuer dès le début, aux travaux de la communauté. D'un autre côté, en supposant que tous ceux que l'on y voyait eussent pris les incarnations spécialement arrangées qui précèdent l'Adeptat, cela semble une hypothèse plutôt improbable, parce qu'ils auraient dû avoir, pour le moins, de dix à douze incarnations semblables dans l'intervalle.

Mon enquête me procura des surprises et me donna beaucoup plus de peine que je ne l'avais supposé, mais je réussis à découvrir qu'il y avait au moins *trois* méthodes pour occuper le temps intermédiaire : **[501]**

1. Quelques-uns des travailleurs choisissent la vie céleste, mais l'abrègent et l'intensifient d'une façon considérable. Ce procédé a été reconnu comme l'une des caractéristiques d'un certain type de Pitris de première classe. Cette question exigera des recherches et des explications qui seront données ailleurs ; il est déjà certain que le type dont je parle ne génère, en aucune façon, moins de pensées généreuses et de force spirituelle que le type plus ordinaire, mais c'est en intensifiant sa félicité qu'il parvient au même résultat tout en dépensant une période de temps plus courte de moitié que celle nécessaire à l'autre type. Ce fait occasionne des différences fondamentales et considérables dans le corps causal ; il est

impossible de décrire ses effets et de juger s'ils sont meilleurs ou pires. Ce type est beaucoup plus enclin que l'autre à être influencé par les Dévas et sa ligne d'évolution a subi certaines modifications. La vie céleste en question n'est point limitée, comme la nôtre, dans un petit monde dévakhanique qui lui est propre, mais elle est ouverte à l'influence des Dévas. Le cerveau des êtres qui évoluent dans ce sens est différent parce qu'il a conservé une réceptivité qui a été atrophiée dans notre cas. Ces êtres peuvent être plus aisément que nous influencés par la voie occulte ; ils peuvent l'être à un point de vue bienfaisant, tout en courant le risque, pour la même raison, de subir de mauvaises influences. La personnalité est moins active, mais en proportion, l'homme intérieur est plus éveillé aussi. Nous condensons immédiatement toute notre conscience sur un seul point, alors que la leur est plus également partagée entre les plans divers et moins **[502]** concentrée, par conséquent, sur le plan physique. Il semble qu'un certain nombre de ceux qui doivent revenir en temps opportun pour l'œuvre de la communauté ont été transférés sur cette autre voie, ou que, du moins, leur vie céleste a été organisée selon ces principes.

2. Des possibilités différentes furent offertes à d'autres Égos, au cas où ils se sentiraient capables d'endurer une série de réincarnations successives ; consacrées au service de la Société Théosophique. Il est évident que de telles offres ne pouvaient être faites qu'à des Égos arrivés au point de se rendre véritablement utiles, et d'inspirer confiance par leur travail courageux et persévérant. À ceux-là donc, il fut donné, pour pouvoir travailler sans interruption, de se réincarner sans cesse et sans intervalle de repos, dans les différentes parties du monde afin de mettre la Société Théosophique à même de fournir un contingent suffisant à la communauté. Celle-ci est beaucoup plus nombreuse que la ST du XX^{e} siècle, mais d'autre part la Société a augmenté progressivement et de telle manière durant les siècles suivants, qu'en dépit des centaines de milliers de membres de la communauté qui avaient passé dans ses rangs (et la plupart plusieurs fois), elle est encore assez considérable pour continuer son travail à Adyar et dans tous les grands centres du monde entier.

3. Nous avons déjà examiné deux méthodes, grâce auxquelles des personnes qui font partie de la Société Théosophique au XX^e^ siècle peuvent appartenir à la communauté au XXVIII^e^ siècle : 1° par l'intensification de la vie céleste et 2° en se réincarnant très rapidement. **[503]** Une troisième méthode a pu être observée encore, beaucoup plus remarquable que les précédentes, et qui, sans doute, n'a été appliquée que dans un nombre très restreint d'occasions. Ce qui attira notre attention à ce sujet fut le cas d'un homme qui avait pris un engagement vis-à-vis des Maitres, vers la fin de son incarnation du XX^e^ siècle, se donnant sans réserve à Leur service. La préparation qui lui fut imposée était, en vérité, d'une nature peu ordinaire. Il devait se développer dans un certain sens afin de donner à son caractère un équilibre capable de le rendre véritablement utile, développement qui ne pouvait être obtenu que dans des conditions existant seulement sur une autre planète de la chaine. Il fut donc transféré sur cette planète pour plusieurs existences, puis ramené ici, expérience particulière faite avec l'autorisation du Mahâ-Chohan Lui-même. Il se peut que d'autres Maitres aient pu obtenir la même autorisation pour Leurs disciples bien qu'une mesure aussi extrême soit rarement nécessaire.

Cependant la plupart des membres de la communauté ont eu un certain nombre d'incarnations spéciales et ont, par conséquent, maintenu durant ces vies successives les mêmes corps astral et mental. Ils ont donc conservé la mémoire, sachant tout ce qui se rapporte à la communauté qu'ils avaient pressentie même avant qu'elle n'existât.

En général, de telles séries d'incarnations spéciales et rapides ne sont préparées que pour ceux qui ont déjà reçu la première des Grandes Initiations. Il est sous-entendu que pour ceux-là une moyenne de sept **[504]** de ces Vies les amènera à l'Initiation d'Arhat et que, celle-ci atteinte, sept autres vies suffiront à faire tomber les sept entraves qui restent, leur permettant d'atteindre la libération parfaite du niveau de l'Asekha. Ce nombre de quatorze incarnations n'est donné d'ailleurs que comme une moyenne, et il est possible d'abréger considérablement ce temps par un travail sérieux et dévoué ; d'un autre côté, on l'allonge, dans les mêmes proportions, par de la négligence et de la tiédeur. La préparation en vue de l'œuvre de la communauté est toutefois une exception aux règles ordinaires et, bien que tous ses membres se dirigent délibérément vers le Sentier, nous ne devons pas supposer qu'ils soient tous arrivés sur de hauts sommets.

Il ne faut pas oublier qu'un petit nombre de personnes du monde extérieur, qui sont déjà imbues des idéals de la communauté désirent parfois y entrer et peuvent y être admises. On ne leur permet pas d'épouser des membres de la communauté à cause de la parfaite pureté de race exigée, mais il leur est accordé d'y vivre et elles sont traitées exactement comme les autres membres. Lorsque ces personnes meurent, elles se réincarnent, naturellement dans les familles appartenant à la communauté.

Le Manou a des idées très arrêtées, quant à la somme de progrès qu'il attend de la communauté en un temps donné. Il en garde, dans le temple principal, un compte rendu qui a quelque analogie, avec une carte atmosphérique, montrant par des traits ou des courbes ce qu'il en attend et dans quelle mesure son projet s'est réalisé. Le plan intégral de la communauté **[505]** semble avoir été dressé par les deux Maitres, et la lumière de leur sollicitude plane sans cesse sur elle. Tout ce qui a été écrit ici ne donne qu'un pâle aperçu de cette lumière, qu'une ombre vague de ce qu'ils vont faire…

COMMENT NOUS PRÉPARER

Ce n'est certes pas sans une intention bien définie qu'à l'instant actuel de l'histoire de notre Société, on a donné l'autorisation de publier le présent document, le premier aperçu détaillé et clair de la grande œuvre à accomplir. On ne peut guère mettre en doute qu'au moins l'un des objets des Grands Êtres ait été, non seulement d'encourager et de stimuler nos membres fidèles, mais encore de leur montrer *dans quelles lignes ils doivent surtout se développer*, s'ils convoitent le privilège inestimable de prendre part à cet avenir glorieux, et, d'autre part, ce qu'ils peuvent faire comme préparation, en vue des changements annoncés. L'une des choses qu'il nous est possible d'accomplir, dès maintenant, est de nous efforcer de faire naitre plus de rapports de tolérance et de compréhension entre les esprits, les nations, les classes et les diverses confessions religieuses.

Chacun de nous peut agir ainsi, quelque limités que nous soyons, car nous pouvons nous efforcer de comprendre et d'apprécier les qualités des différentes nations. Lorsque nous entendons quelque sotte remarque faite au préjudice d'un étranger, nous devons profiter de l'occasion pour recommander à l'attention **[506]** les bonnes qualités de cet homme plutôt que ses défauts. Nous pouvons agir avec une bienveillance toute particulière vis-à-vis des étrangers que nous rencontrons, en mettant en pratique ces

paroles : *lorsqu'un étranger visite notre pays, nous devons nous considérer comme ses hôtes*. Si l'occasion se présente pour nous d'aller à l'extérieur, ce que nul ne devrait négliger, nous devons nous souvenir que nous y sommes alors des représentants de notre pays et que nous devons par conséquent en donner la meilleure impression possible, et être toujours prêts à apprécier les beautés qui s'offrent à nos regards, tout en omettant de critiquer ce qui nous parait critiquable.

Nous pouvons encore contribuer à la préparation de l'ère nouvelle en nous efforçant d'encourager le beau sous tous ses aspects, même dans les objets les plus ordinaires de notre entourage. L'une des caractéristiques les plus remarquables de la communauté de l'avenir, c'est son intense dévotion à la beauté, en sorte que même l'ustensile le plus commun est, à sa manière, un objet d'art. Veillons à cela, et qu'au moins dans la sphère de notre influence, il en soit ainsi même aujourd'hui ; nous ne voulons pas dire par là que nous devions nous entourer de choses couteuses, mais, dans le choix des objets d'un usage quotidien, nous devons considérer toujours la question d'harmonie, de grâce et d'adaptabilité. En ce sens et jusqu'à ce point, nous devons nous efforcer de devenir artistes, et de développer en nous ce pouvoir d'appréciation et de compréhension qui est le plus sublime trait du caractère de l'artiste.

D'un autre côté, tout en nous efforçant d'évoluer **[507]** les beaux côtés de l'artiste, nous devons soigneusement éviter de développer les faiblesses de ce tempérament. L'*artiste* peut, par dévotion à son art, s'élever absolument au-dessus de sa personnalité. Non seulement par l'intensité de ce sentiment, il peut atteindre aux plus grandes hauteurs, mais encore y attirer ceux qui sont capables de répondre à un tel élan. Cependant, à moins qu'il ne soit un individu exceptionnellement bien équilibré, cette merveilleuse exaltation est presque invariablement suivie d'un marasme également considérable qui, en général, dure plus longtemps que le premier état, et, par les vibrations émises, affecte son entourage à une assez grande distance. Par conséquent un très petit nombre d'individus se trouvent à même de répondre pleinement et constamment aux influences nobles de l'art, et l'on pourrait se demander si un grand nombre d'hommes de tempérament artistique ne font pas aujourd'hui beaucoup plus de mal que de bien. L'artiste de l'avenir, lui, apprendra certainement la nécessité et la valeur d'un équilibre parfait et produira le bien sans le mal, c'est ce à quoi nous devons tendre.

En somme, il est incontestable que l'on a besoin de travailleurs pour l'œuvre du Manou et du Grand Prêtre, et qu'il y a place pour toutes les diversités de talents et d'aptitudes.

Nul ne doit désespérer de se rendre utile, s'il croit manquer de telle qualité intellectuelle d'émotion extatique ou d'autre chose ; il y a, redisons-le, place pour tous, et les qualités qui manquent actuellement peuvent se développer rapidement dans **[508]** les conditions spéciales présentées par la communauté.

La bonne volonté et la soumission sont toutefois indispensables, ainsi qu'une confiance absolue en la sagesse et en la capacité du Manou. Par-dessus tout, il faut la résolution inébranlable de *s'oublier* entièrement soi-même et de ne vivre que pour l'œuvre à accomplir dans l'intérêt de l'humanité. Sans cette dernière qualité, toutes les autres vertus "n'arrosent que le désert". Ceux qui offrent leur concours doivent, en quelque sorte, posséder l'esprit qui anime une armée : un esprit de *renoncement absolu*, de *dévouement au chef* et de *confiance en lui*. Par-dessus toutes choses, ils doivent être loyaux, obéissants, persévérants et pleins d'abnégation. Ils peuvent avoir en outre beaucoup d'autres qualités, plus ils en auront, mieux cela vaudra. Il y aura du champ pour l'intelligence la plus vaste, pour l'ingéniosité la plus subtile et pour toutes les aptitudes imaginables, mais tout serait inutile sans la *soumission* la plus entière aux *Maitres* et la *foi* la plus profonde *en Eux*.

L'infatuation est un obstacle ; celui qui ne peut jamais obéir à un ordre parce qu'il se croit plus instruit que ceux qui le donnent, celui qui ne peut maitriser sa personnalité dans l'œuvre à accomplir et *coopérer* harmonieusement à celle de ses semblables, celui-là, en vérité, n'aura pas de place dans l'Armée du Manou, quelque transcendantes que puissent être ses autres qualités.

Tout ceci est devant nous. Que nous y prenions part ou non, ce sera, accompli un jour, mais, puisque l'occasion nous en est offerte, surement nous n'omettrons **[509]** pas de la négliger. En ce moment même, le travail préparatoire commence ; la moisson est belle, en vérité, mais il n'y a encore que peu d'ouvriers. Le Maitre du champ demande des aides volontaires ; lequel d'entre nous est prêt à répondre ?

C.-W. LEADBEATER

ÉPILOGUE

Il est évident que l'esquisse de la communauté de Californie et du monde au XXVIII^{e} siècle, n'est qu'un fragment infinitésimal du but à atteindre de la route le long de laquelle l'humanité doit progresser. Elle représente un pouce ou deux du nombre indéfini de milles qui nous séparent du but de notre chaine, et même alors, s'aperçoit un terme plus lointain encore. Elle parle des premiers débuts de la sixième Race-Racine. Or ces débuts ont la même proposition pour la vie de cette race, que la réunion des quelques milliers d'hommes sur le bord de la mer baignant la côte sud-est de Ruta pour la grande cinquième Race-Racine qui dirige actuellement le monde. Nous ne savons pas quelle période de temps s'écoulera entre ces jours paisibles et les années durant lesquelles l'Amérique sera déchiquetée pat des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, avant qu'un nouveau continent émerge du Pacifique pour être le foyer de la sixième Race-Racine. Nous voyons que plus tard la bande de terre à l'extrême ouest de Mexico, où réside la communauté, se trouvera située à l'extrême est du nouveau continent, alors que Mexico et les États-Unis seront submergés. Graduellement ce nouveau continent émergera, non sans un grand nombre d'éruptions volcaniques, et la terre qui fut autrefois la Lémurie, s'éveillera de son long sommeil pour jouir à nouveau des rayons du soleil. **[512]**

On peut supposer que ces grands changements sismiques nécessiteront une longue période de temps, avant qu'une terre nouvelle soit prête pour la race future et que son Manou et son Bodhisattva puissent l'y conduire.

Alors s'écouleront les âges durant lesquels ses sept sous-races naitront, règneront, déclineront ; dans la septième sous-race seront choisis les germes de la septième Race-Racine par son futur Manou ; puis viendront les longs labeurs du nouveau Manou et de son frère le nouveau Bodhisattva en vue du développement de la nouvelle race qui héritera de la terre. Elle aura de même ses sept sous-races qui naitront, grandiront, s'évanouiront, – s'évanouiront comme la terre elle-même s'endormira et entrera dans sa quatrième obscuration.

Le soleil de vie se lèvera sur une nouvelle terre : la planète Mercure ; cette belle sphère vivra ses âges, de nouveau le soleil se couchera et la nuit tombera. Un nouveau lever, un nouveau coucher sur les globes F et G de notre ronde, auront lieu avant le terme de la ronde et la récolte de tous ses fruits dans le sein de son Manou-Semence.

Ensuite, après un long repos, il y aura, les cinquième, sixième et septième rondes avant que notre chaine terrestre s'évanouisse dans le passé. Plus loin encore, après un Nirvana entre deux chaines, paraitront et disparaitront les cinquième, sixième et septième chaines, avant que le jour des Dieux arrive à son déclin, que la nuit calme et douce s'étende sur un système endormi, et que le grand Préservateur se repose sur le serpent aux mille têtes du Temps. **[513]**

Mais, même alors le "Où il va" se devine plus avant dans les âges sans fin de la vie immortelle. Les yeux éblouis se ferment, la pensée, prise de vertige, s'arrête. Mais, en haut, en bas, au-dessus, de tous côtés, se trouve la vie illimitée qui est Dieu, et en Lui seront à jamais la vie, le mouvement et l'être pour les enfants des hommes.

PAIX À TOUS LES ÊTRES

APPENDICE

I — LA CHAINE LUNAIRE

Les noms des personnages dont nous avons suivi la trace au cours des siècles, sont ceux que nous avions adoptés dans les *Déchirures dans le voile du Temps* ; nous les avons relégués dans des appendices, autant que nous l'avons pu, avec ceux que de nouvelles recherches nous ont permis d'y ajouter. Dans un livre destiné au grand public, un excès de noms serait une source de fatigue. Mais, d'autre part, ces noms offrent un vif intérêt aux membres de la Société Théosophique, dont beaucoup peuvent suivre ainsi plusieurs de leurs incarnations passées. Nous avons donc conservé ces noms dans le texte lorsque l'exigence du récit le demandait, et en avons ajouté un grand nombre avec l'indication des parentés, sous forme d'appendices.

P. 37. – S'individualisèrent sur le globe D, dans la 4e Ronde de la Chaine lunaire : MARS et MERCURE ; probablement aussi beaucoup d'autres qui sont devenus Maitres sur la Chaine terrestre. Des Êtres plus élevés encore s'étaient individualisés sur des chaines antérieures. Par exemple, le MAHÂGOUROU et SOURYA furent éliminés du Globe D de la septième Ronde de la Seconde Chaine, lors de son "Jour du Jugement", et entrèrent, hommes primitifs, sur la Chaine lunaire, dans sa quatrième Ronde et sur son globe D, en même temps que les animaux de la seconde Chaine prêts pour l'individualisation. JUPITER se trouvait probablement parmi ces derniers, ainsi que le **[518]** MANOU VAIVASVATA, le Manou de la cinquième Race de la quatrième Ronde sur notre Chaine Terrestre.

P. 42. – S'individualisèrent sur le globe D, dans la cinquième Ronde : Héraklès, Sirius, Alcyone, Mizar et probablement tous ceux qu'on nomma dans la suite les Serviteurs, qui restèrent groupés pour la même œuvre au travers des siècles. (Voir le paragraphe suivant.) Beaucoup d'autres, qui ont réalisé des progrès sur d'autres voies, s'individualisèrent probablement aussi pendant cette Ronde. S'individualisèrent aussi sur le globe D, dans la cinquième Ronde : Scorpion et beaucoup d'autres de ce même clan ; mais ils furent éliminés au Jour du Jugement de la sixième Ronde. Ils s'offrirent pour la première fois à notre attention dans la sixième Ronde, évidemment au même degré d'avancement que Héraklès, Sirius, Alcyone et Mizar et doivent, en conséquence, s'être individualisés dans la cinquième Ronde.

II — DANS LA CITÉ AUX PORTES D'OR, VERS 220 000 AV. JC

Dans les présentes listes, tous les personnages reconnus au moment de la publication seront nommés, qu'ils figurent ou non dans le texte ; de façon à permettre au lecteur de dresser à son gré, et sans trop de peine, un arbre généalogique.

Mars est empereur. Le prince héritier est Vajra ; le Grand Prêtre, Mercure, le capitaine de la Garde du Palais, Ulysse. Dans la garde impériale nous reconnaissons : Héraklès, Pindare, Beatrix, Gémini, Capella, Lutétia, Bellone, Apis, Arcor, Capricorne, Théodoros, Scotus, Sapho. Héraklès a pour serviteurs trois jeunes Tlavatlis : Alcmène, Hygée et Boötes, que son père a faits prisonniers dans une bataille, et lui a donnés. **[519]**

III — DANS L'ANCIEN PÉROU

Lorsque les articles sur l'Ancien Pérou parurent dans la *Theosophical Review*, M. Leadbeater écrivit pour eux l'introduction que nous reproduisons ci-après ; elle date de 1899, et se trouve reproduite dans la *Revue Théosophique française*, de mars 1901.

LE PÉROU ANTIQUE

Lorsque, traitant récemment le sujet de la clairvoyance je faisais allusion au magnifique champ d'observation que l'examen des clichés akasiques ouvrait aux étudiants de l'histoire, quelques-uns de mes lecteurs m'insinuèrent que le public théosophique prendrait un vif intérêt à la lecture de tout fragment de ces recherches qui viendrait à être placé sous ses yeux. À cela pas de doute ; mais il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer de donner suite à telle suggestion. Il faut, en effet, se rappeler qu'on n'entreprend pas ces investigations par pur plaisir, ni pour la satisfaction d'une simple curiosité, mais qu'on s'y arrête seulement quand elles deviennent nécessaires pour achever un travail commencé, ou pour éclairer quelque point obscur des études entreprises. La plupart des scènes de l'histoire passée du monde qui ont tant intéressé et réjoui nos observateurs, se sont offertes à leurs yeux pendant l'examen, de telle ou telle autre des lignes de vies successives qui ont été suivies depuis une époque très lointaine, dans le but de recueillir des informations sur le fonctionnement des grandes lois de Karma et de la Réincarnation. Aussi, ce que nous connaissons d'une antiquité reculée ressemble-t-il plutôt à une série de coups

d'œil rapides **[520]** qu'à une vision soutenue, – plutôt à une galerie de peintures qu'à une histoire.

Néanmoins, même de cette façon relativement accidentelle et décousue, beaucoup de choses d'un immense intérêt ont été dévoilées à nos yeux, se rapportant non seulement aux splendides civilisations de l'Égypte, de l'Inde et de la Babylonie, mais encore à celles beaucoup plus modernes de la Perse de la Grèce et de Rome, puis encore à d'autres civilisations se développant sur une plus vaste et plus large échelle, auprès desquelles celles-là ne sont véritablement que des germes éclos d'hier ; puissants empires dont les commencements nous ramènent en arrière jusqu'à l'aube de l'humanité primitive, bien que quelques traces en subsistent encore à la surface de la terre, pour l'instruction de ceux qui *ont des yeux pour voir*.

De tous ces États, le plus grand peut-être fut le magnifique empire des rois divins de la Porte d'Or, dans l'ancienne terre d'Atlantide, embrassant tout un monde. Car, à l'exception de la primitive civilisation Aryenne apparue sur les bords de la mer de l'Asie Centrale, – presque tous les empires que, depuis, les hommes ont appelés grands, n'ont été que de faibles et partielles copies de sa merveilleuse organisation. Et, avant cet Empire, rien de comparable n'a existé en aucune façon ; les seules tentatives antérieures de gouvernement d'une conception véritablement large ayant été celles-de la sous-race Lémurienne, à tête ovoïde, et des masses innombrables de Tlavatlis, constructeurs de digues, dans l'extrême occident de l'Atlantide, alors à ses débuts.

Un aperçu de l'organisation politique qui, durant tant de milliers d'années, s'est groupée autour de la glorieuse Cité aux Portes d'Or, a été donné dans l'une des publications de la "London Lodge". Aujourd'hui, ce que je désire faire, c'est offrir au public une légère esquisse d'une de ses dernières représentations, – qui, bien que plus **[521]** modeste, comparée à son puissant ancêtre, a pourtant retenu, jusqu'à une époque très voisine des limites de ce que nous appelons les temps historiques, beaucoup du splendide esprit public et du sentiment élevé du devoir qui faisaient la vie même de ce grand édifice antique.

La partie du monde vers laquelle, dans ce dessein, nous devons diriger notre attention, est l'ancien royaume du Pérou, royaume embrassant toutefois beaucoup plus du continent Sud-Américain que la république qui porte aujourd'hui ce nom, ou même que l'étendue de pays qu'au XVI^{e} siècle les Espagnols trouvèrent au pouvoir des incas. Le système gouvernemental

de ceux-ci, qui commanda l'admiration, même des hordes de pillards sans principes qui suivaient Pizarre, tendait, il est vrai, à reproduire les conditions de l'antique et plus grande civilisation dont nous allons nous occuper à présent. Mais, quelque merveilleuse qu'ait été reconnue l'organisation des Incas, nous devons nous rappeler qu'elle n'était qu'une pâle représentation, instituée des milliers d'années plus tard par une race bien inférieure, pour faire revivre des traditions dont quelques-uns des points, les meilleurs, avaient été oubliés.

Les premiers pas de nos investigateurs, sur le terrain de cette très intéressante époque, se firent, comme il a été indiqué plus haut, dans une tentative ayant pour but de remonter une longue série d'incarnations. En suivant la trace d'une individualité, et après deux vies d'efforts et de souffrances noblement supportées, conséquence probable d'une grave défaillance dans la précédente existence, on retrouva sa naissance dans des circonstances très favorables, au sein de ce grand empire Péruvien. Là, elle vécut une vie, assurément pleine de rudes travaux, autant qu'aucune des précédentes, – mais qui cependant en différait par ce fait qu'elle fut honorée, heureuse et réussie, au-delà du lot commun des mortels. Tout naturellement, la vision d'un état social où **[522]** la plupart des problèmes de l'existence semblaient avoir été résolus, – dans lequel il n'y avait ni pauvreté ni mécontentement, et à peu près pas de crime, attira immédiatement notre attention. Pour le moment, nous ne pûmes nous arrêter à un examen plus attentif, mais, lorsque par la suite, nous découvrîmes que plusieurs autres séries de vies auxquelles nous nous intéressions s'étaient aussi écoulées dans ce pays, à la même époque, – nous commençâmes à connaitre davantage ses mœurs et coutumes. Alors nous reconnûmes peu à peu que nous étions tombés sur ce qu'on appellerait de nos jours une véritable utopie, sur un temps et un pays tout au moins où la vie matérielle de l'homme était mieux organisée, plus heureuse et plus utile qu'elle ne l'a jamais été peut-être en aucune autre contrée.

Sans nul doute, beaucoup vont se demander : "Comment pourrons-nous savoir en quoi ces récits diffèrent des récits imaginaires des autres pays de rêve ? Comment aurons-nous la certitude que les investigateurs n'étaient pas séduits par de beaux songes, prêtant leurs idées théoriques à des visions qu'ils se persuadaient avoir ? Comment enfin aurons-nous l'assurance qu'il y a ici plus qu'un simple conte de fées ?"

La seule réponse qu'on puisse faire à de tels questionneurs, c'est que, si pour eux il n'y a aucune certitude, – pour les investigateurs, du moins, la certitude existe, – certitude résultant d'une longue et multiple accumulation de preuves, faibles peut-être par elles-mêmes, mais irrésistibles par leur ensemble ; – certitude aussi par la connaissance qu'ils ont graduellement acquise, après de nombreuses et patientes observations, de la différence qui sépare l'observation de l'imagination. Combien de fois n'ont-ils pas rencontré des faits absolument inattendus et inimaginables ; et combien de fois n'ont-ils pas vu leurs idées préconçues les plus chères entièrement renversées ? **[523]** Faut-il ajouter qu'en dehors de ces investigateurs, d'autres ont acquis à peu près la même certitude, soit par leur propre intuition, soit par leur connaissance personnelle des opérateurs. – Pour le reste du monde, les résultats de toute enquête sur un passé si lointain doivent nécessairement rester hypothétiques. On est libre de regarder ce récit de l'ancienne civilisation Péruvienne comme un simple conte de fées ; on voudra bien concéder au moins qu'il est magnifique.

J'imagine que, sans ces méthodes de clairvoyance, il serait impossible, à l'heure présente, de retrouver aucune trace de la civilisation que nous allons examiner. Il me parait évident qu'il en existe encore des traces ; mais il faudrait probablement des fouilles étendues et minutieuses pour nous mettre à même d'acquérir une suffisante connaissance des faits, – de manière à séparer avec quelque certitude ce qui appartient aux autres races plus récentes. Il se peut qu'à l'avenir les antiquaires et les archéologues tournent leur attention vers ces merveilleuses contrées de l'Amérique du Sud, et alors, peut-être pourront-ils assortir, pour ainsi dire, les diverses empreintes laissées par les pas des différentes races qui, l'une après l'autre, ont occupé et organisé ces pays. Mais, pour le moment, en dehors de la clairvoyance, tout ce que nous connaissons de l'ancien Pérou est le peu que nous en ont appris les conquérants Espagnols, et, ainsi que je l'ai dit déjà, la civilisation qui les a tant émerveillés n'était qu'une faible et lointaine image d'une réalité plus grande et plus ancienne.

La race même avait changé ; bien que les indigènes, trouvés par les Espagnols en possession du sol, fussent encore des descendants de cette splendide troisième sous-race Atlante qui parait avoir été douée d'un pouvoir d'endurance et d'une vitalité très supérieure à ceux de races qui la suivirent – il est évident que ce rejeton **[524]** était arrivé, sous bien des rapports, au dernier degré de la décrépitude, et que, sous bien des rapports aussi, il était

plus barbare, plus dégradé, moins raffiné que la branche plus ancienne dont nous avons à parler.

Ce feuillet arraché au livre de la véritable histoire du monde, – ce coup d'œil donné à un seul des tableaux des immenses galeries de peinture de la nature, nous révèle une sorte d'état idéal de la société, comparé à ce qui existe aujourd'hui. Une partie de l'intérêt de ce spectacle consiste en ce fait que tous les résultats que se proposent nos modernes réformateurs étaient déjà pleinement réalisés, mais réalisés par des méthodes directement opposées à la plupart de celles qui sont aujourd'hui recommandées.

Le peuple était paisible et prospère, la pauvreté était inconnue, et, en fait, le crime n'existait pour ainsi dire pas. Personne n'avait de motif de mécontentement, car chacun trouvait emploi pour son génie, s'il en avait, et choisissait pour lui-même sa profession ou sa ligne d'activité, quelle qu'elle pût être. En aucun cas, le travail n'était rude on trop pesant pour les épaules humaines. Chacun avait beaucoup de loisirs pour toute œuvre ou toute occupation à sa convenance. L'éducation était féconde, complète, libre ; les malades et les vieillards étaient parfaitement soignés et même avec un certain luxe. Cependant, l'ensemble de ce Système si merveilleusement organisé pour l'accroissement du bienêtre matériel était obtenu, et ne pouvait être obtenu, d'après ce que nous en pouvons voir, que par un gouvernement autocratique, des plus absolus que le monde ait jamais connus.

Pour bien faire comprendre comment les choses arrivèrent à être ainsi, il nous faut, par la pensée, nous reporter à la première séparation de la quatrième race, période bien plus reculée encore. Ici, il est de toute évidence que lorsque le Manou et ses lieutenants, grands adeptes **[525]** d'une évolution bien plus élevée, s'incarnèrent dans la jeune race qu'ils travaillaient à développer, ils durent, par leur savoir et leur puissance, apparaitre à ces peuples absolument comme des Dieux, – tant ils étaient en avance sur eux sous tous les rapports imaginables. En de telles circonstances, il ne pouvait y avoir d'autre forme possible de gouvernement qu'une autocratie, car le chef de la race était réellement la seule personne qui possédât quelque connaissance, et il devait, en conséquence, prendre en mains la direction de toutes choses. C'est ainsi que, tout naturellement, les grands adeptes devinrent les chefs et les guides de l'Humanité-enfant, et obtinrent prompte obéissance à leurs ordres. On reconnaissait, en effet, que la sagesse donne l'autorité, et que l'aide la plus grande qui pouvait être donnée aux ignorants était de les guider et de les former. Il en résulta que toute l'ordonnance de la nouvelle société, comme cela doit être dans tout

régime véritablement bien ordonné, vint *d'en haut et non d'en bas*. À mesure que s'étendit la nouvelle race, le principe se conserva, et c'est ainsi que se fondèrent les puissantes monarchies d'une antiquité reculée. Dans la plupart des cas, elles commencèrent sous de grands Rois Initiés dont le pouvoir et la sagesse guidèrent leur enfance à travers toutes les difficultés premières.

Plus tard, même lorsque les Divins Chefs originels remirent leurs postes aux mains de leurs élèves, les vrais principes de gouvernement étaient encore compris, et, quand un nouveau royaume était fondé, on s'efforçait toujours d'imiter d'aussi près que cela était possible dans les circonstances nouvelles, les splendides institutions que la Divine Sagesse avait déjà données au monde. Ce fut seulement lorsque l'égoïsme surgit chez les peuples et les chefs que graduellement le vieil ordre de choses changea et céda la place à des essais qui ne furent pas marqués au coin de la Sagesse, à des gouvernements qui **[526]** prirent la cupidité et l'ambition pour objectifs, et non plus l'accomplissement du devoir.

À la période dont nous avons à nous occuper, – soit, en chiffres ronds, 12 000 ans avant Jésus-Christ, – la grande Cité aux Portes d'Or avait sombré sous les eaux depuis bien des milliers d'années ; bien que le chef des Rois de l'Ile de Poséïdonis s'arrogeât encore le beau titre qui avait appartenu à la capitale disparue, il n'avait pas la prétention d'imiter les méthodes de gouvernement qui avaient assuré à celle-ci une stabilité si fort au-dessus du lot commun des institutions humaines. Quelques siècles auparavant, cependant, une tentative fort bien conçue, bien que naturellement sur un plan moins vaste, de ressusciter l'ancien système, avait été faite par les monarques de la contrée appelée ensuite Pérou. À l'époque dont nous parlerons, cette renaissance était en pleine activité, et peut-être au zénith de sa splendeur, bien qu'elle conservât ensuite toute son efficacité plusieurs siècles encore. C'est justement de cette renaissance Péruvienne que nous nous occuperons. Je devrais d'abord donner une idée de l'aspect physique de la race ; mais je ne connais aucune race existant actuellement sur la terre qui me permettrait de suggérer une comparaison sans m'exposer à égarer mes lecteurs dans une direction ou dans une autre. Les représentants de la grande troisième sous-race Atlante que l'on peut rencontrer encore sur le globe, sont beaucoup trop dégradés et avilis pour être comparés à la race dans tout son éclat. Notre Péruvien avait les pommettes saillantes et la forme générale de la face que nous avons l'habitude d'assigner au type le plus élevé de l'Indien Rouge, avec, pourtant, dans le contour du visage, des différences qui tendaient à le rapprocher plus de l'Aryen que de l'Atlante, outre que

l'expression de ses traits s'écartait essentiellement de celle de la plupart des Peaux-Rouges modernes. **[527]**

Il était habituellement ouvert, joyeux et doux, et dans les plus hautes classes on trouvait fréquemment une vive intelligence jointe à une grande bienveillance.

La couleur de la peau était rouge bronzé, plus claire dans les classes supérieures, plus foncée dans les inférieures ; mais le mélange entre les classes était tel qu'il était à peine possible de les distinguer.

La disposition générale du peuple indiquait, dans l'ensemble, le bonheur, le contentement et la paix. Les lois bien appropriées étaient bien appliquées, et naturellement le peuple s'y soumettait sans difficulté. Le climat était en général délicieux et permettait sans trop de fatigue tous les travaux du labourage, donnant des récoltes abondantes en retour d'efforts modérés, – en même temps qu'il rendait le peuple content et prêt à tirer le meilleur parti de la vie. Naturellement, un tel état d'esprit donnait déjà aux chefs de la nation un énorme avantage.

Ainsi que je l'ai remarqué, la Monarchie était absolue, mais entièrement différente de tout ce qui, dans ce genre, existe de nos jours, si bien que cette expression ne suffit pas par elle-même à donner une idée exacte des faits. Le trait dominant du système entier était la *responsabilité*. Le Roi exerçait assurément le pouvoir absolu, mais sur lui pesait aussi la responsabilité absolue, en toutes choses. Depuis ses premières années on lui avait fait comprendre que, si en un certain point de son vaste empire, il existait un mal quelconque qu'on aurait pu éviter, si un homme désireux de travailler ne pouvait obtenir le genre de travail qui lui convenait, si même un enfant malade ne pouvait avoir l'assistance convenable, ce serait une tache à son administration, une flétrissure à son règne, une souillure à son honneur personnel. **[528]**

IV — AU PÉROU, VERS 12 000 AV. JC

Nous trouvons là un des groupements les plus considérables de ceux qui prennent part actuellement à l'œuvre de la Société Théosophique. MARS est Empereur et les listes commencent avec son père et sa mère. Ils sont répartis entre trois familles qui descendent de JUPITER, SATURNE et Psyché.

JUPITER épouse VULCAIN et a deux fils : MARS et URANUS. La famille de MARS, par son mariage avec BRIHASPATI, comprend deux fils, Siwa et Pindare, qui épousent respectivement Protéus et Tolosa. Siwa et Protéus ont aussi deux fils, Corona et Orphée. Corona épouse Pallas qui lui donne deux fils, Ulysse et OSIRIS, et une fille Théodoros. Ulysse épouse Cassiopée, et VIRAJ est leur fils ; OSIRIS épouse ATHÉNA, et Théodoros épouse Déneb. Orphée épouse Hestia, dont il a deux fils, Thor et Rex, qui prennent respectivement pour femme Iphigénie et Ajax. Pindare et Tolosa ont trois filles : Héraklès, Adrona et Cétus, et un seul fils, Olympia ; Héraklès épouse Castor, Adrona Bérénice, Cétus Procyon et Olympia Diana.

URANUS épouse Hespérie et en a trois fils : Sirius, Centaure et Alcyone, et deux filles, Aquarius et Sagittarius. La femme de Sirius est Spica ; Pollux, Vega et Castor sont leurs fils, Alcestis et Minerve leurs filles, ils ont un fils adoptif, Fidès, qui épouse Glaucus. Pollux épouse Melpomène et en a trois fils : Cyrène, Apis et Flora, et deux filles Éros et Caméléon. Apis épouse Boötes, Éros Pisces et Caméléon Gémini. Véga épouse Pomone, dont il a un fils, Ursa, qui épouse Lacerte, et deux filles, Circé et Ajax, cette dernière mariée à Rex. La famille d'Ursa comprend Cancer (fille), Alastor (fils), Phocéa (fille) et Thétis (fils). **[529]** Alastor épouse Clio et en a une fille (Trapézium) et un fils (Markab). Castor épouse Héraklès qui lui donne deux fils : Vajra et Aurore (ce dernier mari de Wenceslas), et trois filles : Lacerte, Alcmène et Sapho, qui épousent respectivement Ursa, Hygée et Dorado. Alcestis épouse Nicosia, leur fils est Formator. Minerve épouse Béatus. Le second fils d'URANUS est Centaure qui épouse Gimel, dont il a un fils Béatus. Alcyone épouse Mizar qui lui donne cinq enfants ; Persée, Léo, Capella, Regulus et Irène (fils) et Ausonia (fille). Persée épouse Alexandros. Léo Concordia, qui lui donne Déneb, dont la femme est Théodoros. Égérie, dont le mari est Télémaque. Calliope, dont la femme est Parthénope. Iphigénie et Daleth, dont les maris sont, respectivement, Thor et Polaris. Capella épouse Soma et en a deux fils, Télémaque et Aquila, et une fille, Parthénope, qui épouse Calliope. Télémaque épouse Égérie et en a un fils, Beth. Ausonia épouse Rama. Régulus épouse Mathématicus, dont il a une fille, Trèfle qui épouse Aquila. Irène prend pour femme Flos. Parmi les filles d'URANUS, Aquarius épouse Virgo et Sagittarius Apollon.

La seconde grande famille de cette période est celle de SATURNE, dont la femme est VÉNUS. Ils ont six enfants :

1. Hespérie (fille) qui épouse URANUS ;

2. MERCURE (fils) qui épouse Lyra, dont il a deux fils (SOURYA et Apollon) et une fille (Andromède, qui épouse Argus) ;
3. Calypso (fils), à qui sa femme Avelledo donne un fils, Rhéa (qui épouse Zama et en a deux fils : Sirona et Lachésis), et une fille, Amalthée ;
4. Crux (fille) qui épouse NEPTUNE, dont il a cinq enfants : Mélété, fils (qui a de sa femme, Érato, deux fils : Hébé et Stella), Tolosa, fille (qui épouse Pindare), Virgo, fils (à qui Aquarius donne un fils Euphrosyne, qui épouse Canopus), Alba, fille (femme d'Altaïr), Léopardus, fils (mari d'Auriga) ;
5. Séléné (fils) qui épouse Béatrix, dont il a six enfants ;
    a. Érato, fille (femme de Mélété) ;
    b. Aldébaran, fils, époux d'Orion, (enfants : Thésée, mari de **[530]** Dactyle ; Arcor, mari de Capricorne : enfant Hygée, mari d'Alcmène ; Boötes, femme d'Apis ; Gémini, mari de Caméléon ; Polaris, mari de Daleth (fils, Fomalhaut) ; Arcturus, femme de Nitocris, et Canopus, femme d'Euphrosyne) ;
    c. Spica, fille, femme de Sirius ;
    d. Albiréo, fils, époux d'Hector ;
    e. Léto, fils, mari de Fons (enfants : Norma, mari d'Aulus, Scotus, mari d'Elsa, Sextans, femme de Pégase) et Élektra.
6. Vesta (fils) qui épouse Mira, dont il a un fils, Bellatrix (époux de Tiphys, et père de deux fils, Junon, mari de Minorca et Proserpine, mari de Colossus) et quatre filles : Orion, femme d'Aldébaran ; Mizar, femme d' Alcyone ; Achille, femme de Déméter (enfants : Elsa, femme de Scotus ; Alétheia, femme d'Ophiuchus et mère de deux fils, Dorado et Fortuna, qui épousent respectivement Sapho et Eudoxia ; Ariès et Taurus, fils, et Procyon, époux de Cétus) ; et enfin Philae, femme de Cygnus.

La troisième famille est celle de Psyché, dont la femme est Libra. Il leur nait trois enfants :

1. Rigel, femme de Bételgueuse, et mère de six enfants :
    a. Altaïr, mari d'Alba (un fils, Ara, époux de Pépin) ;

b. Hector, femme d'Albiréo (fils : Pégase, époux de Sextans, Bérénice, mari d'Adrona) ;

c. Auriga, femme de Léopardus (fille Flos, femme d'Irène) ;

d. Viola, mari d'Élektra (fille : Aulus, femme de Norma, fils, Nitocris, époux d'Arcturus) ;

e. Cygnus, époux de Philae (fille Minorca, femme de Junon) ; et, Déméter, Mari d'Achille.

2. Mira, femme de Vesta. Et

3. Algol, mari d'Iris, qui lui donne cinq enfants :

a. Hélios, époux de Lomia (fille Mathématicus, femme de Régulus) ;

b. Draco, mari de Phénix (fils Atalante, époux de Herminius) ;

c. Argus, époux d'Andromède (filles Pépin, femme d'Ara, et Dactyle, femme de Thésée) ;

d. Fons (fille) ; et

e. Xanthos (fils).

Boréas se trouve également présent parmi nos personnages. **[531]**

V — SUR LES BORDS DE LA MER DE GOBI, VERS 72 000 AV. JC

Le Manou a pour petits-fils : MARS, Vajra, Ulysse, VIRAJ et Apollo. MARS épouse MERCURE, qui lui donne quatre fils : Sirius, Achille, Alcyone et Orion, et une fille Mizar. Sirius épouse Vega, et a pour enfants : Mira, Rigel, Ajax, Bellatrix et Proserpine, qui sont tous massacrés. Achille épouse Albiréo, et a pour fille Hector. Alcyone épouse Léo, ses fils sont URANUS et NEPTUNE, et ses filles SOURYA et BRIHASPATI, tous sont sauvés du massacre. Devenue femme, SOURYA épouse Saturne, et a pour enfants le Manou VAIVASVATA, VIRAJ et MARS. À la génération suivante, Héraklès est le fils de MARS. Pour revenir aux enfants de MARS et de MERCURE, Mizar épouse Héraklès, fils de VIRAJ, et en a trois fils : Capricorne, Arcor, Fidès, et deux filles, Psyché et Pindare. Corona épouse Déneb, et a deux fils, dont l'un est Dorado. Pollux est le fils d'Adrona. Cétus épouse Clio. Nous voyons encore dans ce groupe Orphée, VULCAIN et VÉNUS, qui sont tous deux sauvés, et JUPITER, le chef de la Communauté. Véga et Léo sont sœurs, comme aussi Albiréo et Hélios ; cette dernière jeune

fille, fort jolie et coquette. Scorpion apparait parmi les assaillants Touraniens.

VI — À SHAMBALLA, VERS 60 000 AV. JC

MARS, prince Toltèque de Poséïdonis, épouse JUPITER, la fille du MANOU. Ils ont pour fils VIRAJ, qui épouse SATURNE. De ces deux derniers nait le MANOU VAIVASVATA. **[532]**

VII — DANS LA CITÉ DU PONT ET LA VALLÉE DE LA SECONDE SOUS-RACE, VERS 40 000 AV. JC

Deux familles surtout fournissent à l'émigration son contingent : celle de Corona-Théodoros qui envoie deux fils, Héraklès et Pindare, et celle de Déméter-Fomalhaut qui envoie deux fils, Vega et Aurora, et deux filles, Sirius et Dorado ; leur dernier fils Mira et leur fille Draco demeurent avec eux dans la ville, où nous trouvons aussi Castor et Rhéa. Lachésis, qui épouse Amalthée, a pour fils Velléda ; Calypso, qui s'est enfui avec Amalthée, et Crux un étranger, avec Phocéa, y viennent en visiteurs.

Héraklès épouse Sirius, et leurs enfants sont : Alcyone, Mizar, Orion, Achilles, URANUS, Aldébaran, Siwa, Séléné, NEPTUNE, Capricorne, et plusieurs autres que nous n'avons pas reconnus. Alcyone épouse Persée, leurs enfants sont : VULCAIN, Bellatrix, Rigel, Algol et Arcturus. Mizar épouse Déneb ; leurs enfants sont : Venceslas, Ophiuchus et Cygnus, ainsi que d'autres, assez nombreux, non identifiés. Orion épouse Éros, et nous voyons dans sa famille Sagittaire, Thésée et Mu. Achille épouse Léo, et a pour enfants Ulysse, Vesta, Psyché et Cassiopée. URANUS épouse Andromède ; MARS et VÉNUS naissent de cette union. Aldébaran épouse Pégase, Capella et Junon sont au nombre de leurs enfants. Séléné épouse Albiréo ; MERCURE, leur fille, épouse MARS, et leur fils est le MANOU VAIVASVATA. Capricorne épouse sa cousine germaine Polaris, qui lui donne pour enfants Vajra, Adrona, Pollux et Diane.

Pindare épouse Béatrix, leurs enfants sont : Gémini, Arcor Polaris. Gémini épouse un étranger, Apis ; il leur nait deux jumeaux, Spica et Fidès.

Les enfants de Sirius sont nommés plus haut ; son frère Vega épouse Hélios, qui lui donne cinq enfants : Léo, Proserpine, **[533]** Canopus, Aquarius et Ajax. Aurore épouse Hector ; l'un de leurs enfants est Albiréo. Dorado a une fille Alétheia, qui épouse Argus.

VIII — DANS LA CITÉ DU PONT ET LA VALLÉE DE LA TROISIÈME SOUS-RACE, VERS 32 000 AV. JC

Le MANOU épouse MERCURE, leur fils cadet Sirius épouse Mizar et a pour enfants : Alcyone, Orion, VÉNUS, Ulysse, Albiréo et SATURNE. Il se rend ensuite dans la vallée. Alcyone épouse Achille qui est la fille de Vesta et d'Aldébaran, et qui a pour frère Libra. Orion épouse Héraklès, de race akkadienne et en a six fils : l'ainé Capella est un superbe cavalier ; Fidès, agile à la course, souple et de taille élancée ; Dorado, bon cavalier et excellent sportman, particulièrement amateur d'un jeu qui consiste à lancer des anneaux sur des piquets dressés ; Élektra, Canopus et Arcor sont respectivement le troisième, cinquième et dernier de ses fils. Leurs filles sont : Gémini, qui, par une étrange répétition des évènements survenus huit mille ans auparavant, épouse Apis, un Arabe voyageant dans ces contrées lointaines ; Fortuna, Draco, Hygée, grosse enfant à qui le bébé Capricorne s'accroche avec beaucoup d'énergie, et qui porte sur son dos un enfant passionné, Polaris, dans une violente explosion de cris causée par le rapt d'un jouet, enlevé par un animal. Albiréo épouse Hector et nous trouvons Pégase, Léo et Bérénice parmi leurs enfants. Pallas et Hélios sont également dans la vallée comme nous le disons dans le texte. **[534]**

IX — PENDANT L'ÉMIGRATION, VERS 30 000 AV. JC

Le MANOU VAIVASVATA est le chef. Ses capitaines sont : MARS (mari de NEPTUNE), Corona, son frère (mari de OSIRIS) ; VULCAIN (mari de Vénus), Théodoros (mari d'Aldébaran), VAJRA. Parmi sa garde du corps, nous voyons : Ulysse, Héraklès, Sirius, Arcor, Léo, Alcyone, Polaris. MERCURE épouse Rama, Vajra épouse URANUS. Ulysse épouse Spica. Héraklès, fils de MARS, épouse Psyché, qui lui donne quatre fils : Capella, Dolphin, Lutétia et Canopus, et une fille Daphné. Sirius épouse Achille, et Aurore Dorado. Capella épouse Bellatrix. Léo épouse Léto. Alcyone épouse Fidès, leurs enfants sont : Cygnus, Mira, Persée, Proserpina, Déméter. Polaris épouse Minerve. Véga épouse Hélios. Castor épouse Ariès et a pour fils Lachésis, mari de Rhéa. Calypso épouse Amalthée, qui lui donne plusieurs enfants, parmi lesquels Tolosa. Cyrène et Sirona sont parmi les enfants de Velléda. Markab est soldat et épouse Clio. Nous voyons aussi Vesta, Mizar, Albiréo, Orion, Ajax, Hector, Crux et Séléné. Trapézium est un chef rebelle.

X — LA PREMIÈRE IMMIGRATION ARYENNE DANS L'INDE 18 875 AV. JC

MARS épouse MERCURE, ses fils sont URANUS, Héraklès et Alcyone, ses filles BRIHASPATI et Déméter. BRIHASPATI épouse en premier lieu VULCAIN et, après la mort de celle-ci, Corona, fils de VIRAJ ; elle a un fils Trèfle qui épouse Arcturus, et cinq filles : Fidès, qui épouse Bételgueuse ; Thor, femme d'Iphigénie ; Rama, femme de Persée ; Dédale, femme d'Elsa et Rector, femme de Fomalhaut. **[535]** SATURNE est roi dans l'Inde méridionale, Crux est son fils. SOURYA est grand prêtre et OSIRIS son coadjuteur.

Héraklès épouse Capella. Ses fils sont : Cassiopée, Altaïr et Léto ; ses filles, Argus et Centaure. Alcyone épouse Thésée et en a quatre fils : Andromède, Bételgueuse, Fomalhaut et Persée, et trois filles, Draco, NEPTUNE et Arcturus. Déméter épouse Wenceslas et en a trois fils : Elsa, Iphigénie et Diane, qui épousent respectivement Dédale, Thor et Draco. Cassiopée épouse Capricorne, ses fils sont Cétus, Spica et Adrona, sa fille Sirona ; Spica épouse Kudos, Altaïr Polaris qui lui donne pour fils Tolosa. Léto épouse Gemini. Argus épouse Andromède et a, parmi ses fils, Arcor, qui épouse Mizar, fille de NEPTUNE et d'Hector ; ces derniers ont pour fils également Siwa et Orphée. Ce dernier épouse Diomède. Régulus et Irène sont les filles d'Arcor et de Mizar. Argus a pour second mari Mathématicus, ses trois filles sont : Diomède, Judex, qui épouse Béatus, et Kudos. Centaure épouse Concordia. Parmi les fils d'Alcyone, Andromède épouse Argus, comme nous l'avons dit, et meurt jeune ; Bételgueuse épouse Fidès (ses fils sont Flos et Béatus, mari de Judex). Fomalhaut épouse Rector, Persée épouse Rama, Draco Diana, NEPTUNE Hector et Arcturus Trèfle. La femme d'Alcyone, Thésée, est la fille de Glaucus et de Télémaque ; la sœur de cette dernière est Soma. Alastor se trouve en Asie centrale. Taurus, de race mongole, a pour femme Procyon et pour fille Cygnus, qui épouse Ariès.

XI — ÉMIGRATION ARYENNE DANS L'INDE, 17 455 AV. JC

JUPITER épouse SATURNE, il a pour fils MARS et pour sœur MERCURE. MARS épouse NEPTUNE, ses fils sont Héraklès, **[536]** Siwa et Mizar, ses filles OSIRIS, Pindare et Andromède. Héraklès épouse Cétus, ses fils sont Gemini et Arcor, ses filles : Polaris qui épouse Diana ; Capricorne, femme de Glaucus, et Adrona. Siwa épouse Proserpine, Mizar

épouse Rama, qui lui donne deux fils, Diane et Dédale, et deux filles, Diomède et Kudos. OSIRIS épouse Persée.

VULCAIN épouse Corona, et leurs trois filles, Rama, Rector et Thor, épousent respectivement Mizar, Trèfle et Léto. Psyché, ami de MARS, épouse Arcturus ; ses fils sont : Alcyone, Albiréo, Léto et Ajax ; ses filles : Béatrix, Procyon et Cygnus. Alcyone épouse Rigel, et en a trois fils : Cassiopée qui épouse Diomède, Crux qui épousé Kudos, et Wenceslas qui épouse Régulus ; il en a aussi trois filles : Taurus qui épouse Concordia, Irène, femme de Flos, et Thésée, femme de Dédale. Albiréo épouse Hector, sa fille Béatus épouse Iphigénie. Léto épouse Thor, Flos est leur fils. Ajax épouse Elsa, Béatrix Mathématicus et Cygnus Fomalhaut. Capella, autre ami de MARS, épouse Judex ; ses fils sont : Persée qui épouse OSIRIS, et Fomalhaut, époux de Cygnus ; ses filles sont Hector, Déméter femme d'Ariès et Elsa femme d'Ajax. Vajra épouse Orphée ; ses fils sont Draco et Altaïr, et ses filles : BRIHASPATI, URANUS et Proserpine. Draco épouse Argus et a pour fils Concordia, qui épouse Taurus. Altaïr épouse Centaure, et leur fille Régulus est la femme de Wenceslas. Bételgueuse épouse Canopus qui lui donne deux fils : Spica et Olympia, et une fille, Rigel. Spica épouse Télémaque et en a deux fils, Glaucus et Iphigénie, dont le mariage a déjà été mentionné. Castor épouse Pollux et a pour fils Ariès et Alastor, pour filles Minerve, Sirona et Pomona. **[537]**

XII — ÉMIGRATION ARYENNE DANS L'INDE, 15 950 AV. JC

SOURYA est le père de MARS et de MERCURE. MARS épouse BRIHASPATI et en a trois fils : JUPITER, Siwa et VIRAL et trois filles : OSIRIS, URANUS et Ulysse. JUPITER épouse Héraklès qui lui donne trois fils : Béatrix, époux de Pindare, Alétheia, époux de Taurus et Bételgueuse ; et aussi trois filles : Canopus qui épouse Fomalhaut, Pollux femme de Melpomène et Hector, femme de NEPTUNE. URANUS épouse Léo et Ulysse Vajra. Ces derniers ont trois fils : Clio mari de Concordia, Melpomène et Alastor, époux de Gémini ; ils ont aussi trois filles : Irène femme d'Adrona, Sirona femme de Spica, et Béatus femme de Soma.

MERCURE épouse SATURNE ; leurs fils sont : Séléné, Léo, Vajra et Castor ; leurs filles : Héraklès, Alcyone et Mizar. Séléné épouse Aurora et a trois fils : Wenceslas, qui épouse Crux, Thésée époux de Lignus, et Polaris époux de Proserpine ; et trois filles : Taurus femme d'Alétheia, Arcturus femme de Persée, et Argus femme de Draco. Léo épouse URANUS ; ses

trois fils sont : Léto époux de Déméter, Draco et Fomalhaut, tous deux mariés comme ci-dessus ; et ses trois filles Centaure femme d'Altaïr, Proserpine et Concorda femme de Clio. Castor épouse Iphigénie. Alcyone épouse Albiréo qui lui donne quatre fils : NEPTUNE, mari d'Hector, Psyché époux de Clarion, Persée époux d'Arcturus, et Ajax mari de Capella ; et trois filles : Rigel femme de Centurion, Déméter femme de Léto et Algol femme de Priam. Mizar épouse Glaucus et en a deux fils : Soma et Flos ; ses filles, Diomède et Télémaque, épousent respectivement Trèfle et Bételgueuse. VULCAIN épouse Cétus et en a un fils, Procyon, et trois filles : **[538]** Olympia, Minerve et Pomone. Arcor épouse Capricorne et a quatre fils : Altaïr, Adrona, Spica, Trèfle, et quatre filles : Pindare, Capella, Crux et Gemini. Corona épouse Orphée et a trois fils : Rama, qui épouse VÉNUS, Cassiopée mari de Rector, et Ariès ; parmi ses filles, Andromède épouse Dédale, Elsa Mathématicus et Pallas Diana. Thor épouse Kudos ; ses fils sont : Mathématicus, Diana et Dédale, qui épousent les trois sœurs nominées ci-dessus, et Judex ; sa fille est Rector.

À un pôle de l'évolution humaine, se tenaient, à la date de cette immigration, les quatre Koumâras, le Manou et la Mahâgourou ; tout au bas, à l'autre pôle, Scorpion, le grand prêtre Yâ-Uli.

XIII — DANS L'INDE SEPTENTRIONALE, EN 12 800 AV. JC

MARS et MERCURE sont frères. MARS épouse SATURNE, et en a deux fils, Vajra et VIRAJ et deux filles, VULCAIN et Héraklès. Vajra épouse Proserpine et en a trois fils, Ulysse, Fidès et Séléné, et trois filles, Béatrix, Hector et Hestia. VIRAJ épouse OSIRIS, VULCAIN épouse URANUS et Héraklès Polaris. Ulysse épouse Philae, et en a trois fils : Cygnus qui épouse Diane, Calliope qui épouse Parthénope et Pisces, mari d'Ajax ; ses filles sont Bellatrix, femme de Thor, Aquarius, femme de Clarion, et Pépin, femme de Lignus. Revenant aux fils de Vajra, nous trouvons les parentés suivantes : Fidès épouse Iphigénie et en a trois fils : Aquila, mari de Sapho, Kudos époux de Concordia et Béatus époux de Gimel ; il a aussi quatre filles : Herminius mariée à Nicosia, Sextans à Virgo, Sagittarius à Clio, Parthénope à Calliope. Séléné épouse Achille et a deux fils : Aldébaran époux d'Élektra, et Hélios époux de Lomia, et aussi cinq filles : Véga mariée à Léo, Rigel à Léto, Alcestis à Aurora, Colossus à Ariès, et Éros à Junon. **[539]**

Des filles de Vajra, Béatrice épouse Albiréo et a deux fils, Bérénice époux de Canopus, et Déneb. Les filles Pindare et Lyra épousent respectivement Capella et Euphrosyne. Hector épouse Wenceslas, ses fils sont : Léo, Léto, Norma époux de Mélété, Nicosia époux d'Herminius ; ses filles : Ajax femme de Pisces, et Crux, de Déméter. Hestia épouse Télémaque ; leurs fils sont : Thor, Diomède époux de Chrysos ; leurs filles Sapho, Trèfle, Minorca mariée à Lobelia, et Magnus mariée à Calypso. Héraklès, fille de MARS, épouse Polaris ; leurs trois fils, Viola, Dorado et Olympia épousent respectivement Égérie, Dactyle et Mira ; leur fille Phoenix épouse Atalante. Viola et Égérie ont quatre fils : Bételgueuse époux d'Iris, Nitocris époux de Brunehilde, Taurus mari de Tiphys, et Persée de Fons ; l'une de leurs filles, Lomia, épouse Hélios, l'autre Libra épouse Boréas. Dorade et Dactyle ont trois fils : Centurion époux de Théodoros, Pégase mari de Priam, Scotus de Ausonia ; ils ont aussi deux filles : Arcturus femme de Rector, et Brunehilde femme de Nitocris. Olympia épouse Mira et a quatre fils : Clarion époux d'Aquarius, Pollux de Cancer, Procyon d'Avelledo et Capricorne de Zama. Leur fille Arcor épouse Centaure. Phoenix fille d'Héraklès qui épouse Atalante, a trois fils : Gémini, Lignus et Virgo, qui épousent Adrona, Pépin et Sextans ; elle a aussi trois filles : Daleth, Dolphin et Daphné, femmes de Régulus, Formator et Apis. Tels sont les descendants de MARS.

MERCURE, son frère, épouse VÉNUS et a deux fils : NEPTUNE et URANUS, et trois filles : Osiris, Proserpine et Tolosa. URANUS épouse VULCAIN, et a deux fils, Rama et Albiréo, qui épousent Glaucus et Béatrix, ainsi que deux filles BRIHASPATI et ATHÉNA, femmes de Apollo et JUPITER. Rama et Glaucus ont pour fils Junon et Ara, qui épousent Éros et Ophiuchus ; ils ont quatre filles : Canopus mariée à Bérénice, Diana à Cygnus, Chrysos à Diomède, et Judex à Irène. Quant à Albiréo, qui a pris femme dans **[540]** la famille de Vajra, nous avons déjà nommé ses enfants. BRIHASPATI et Apollon ont trois fils : Capella époux de Pindare, Corona et Siwa ; leur fille Protéus épouse Rex. OSIRIS épouse VIRAJ et a pour fils JUPITER et Apollon, ce dernier époux de BRIHASPATI. Leur fille Pallas épouse Castor ; il leur nait cinq fils : Clio, mari de Sagittarius, Markab de Cétus, Ariès de Colossus, Aglaé de Pomona et Sirona de Quiès. Tels sont les descendants de MERCURE.

Algol épouse Thésée, et a pour fils Alcyone, qui épouse Mizar, fille d'Orphée et sœur de Psyché. Alcyone et Mizar ont cinq fils : Fomalhaut époux d'Alexandros, Altaïr d'Alba, Wenceslas d'Hector, Télémaque

d'Hestia, Soma de Flos ; leurs trois filles sont : Iphigénie femme de Fidès, Glaucus de Rama, Philae d'Ulysse. Fomalhaut et Alexandros ont trois fils : Rex mari de Protéus, Rector d'Arcturus et Léopardus ; leurs trois filles sont : Mélété femme de Norma, Ausonia de Scotus, et Concordia de Kudos. Altaïr et Alba ont trois fils : Apis époux de Daphné, Centaure mari d'Arcor, et Flora ; leurs filles sont : Caméléon, Gimel femme de Béates, et Priam femme de Pégase. Les enfants de Wenceslas sont indiqués parmi les descendants de Mars, comme ceux de Télémaque, Iphigénie et Philae ; ceux de Glaucus figurent parmi les descendants de Mercure. Soma et Flos ont quatre fils : Alastor époux de Melpomène, Boréas de Libra, Régulus de Daleth, et Irène de Judex ; leurs deux filles : Phocéa et Dédale épousent Zéphyr et Léopardus.

Alétheia et Seth ont deux fils, Mona et Fortuna, et quatre filles : Achille, Aulus, Flos et Alba. Mona épouse Andromède, et ils ont pour fils : Lobelia qui épouse Minorca, et Zéphyr mari de Phocéa ; leurs filles sont : Adrona, Cétus, Melpomène et Avelledo, qui sont mariées à Gemini, Markab, Alastor et Procyon. Fortuna épouse Auriga, et leurs deux fils Hébé et Stella prennent pour femmes Trèfle et Caméléon ; leurs filles sont : Iris, Tiphys, **[541]** Eudoxia femme de Flora, et Pomona femme d'Aglaé. Aulus épouse Argus qui lui donne trois fils : Calypso époux de Magnus, Formator de Dolphin et Minerve ; leurs filles, Élektra et Ophiuchus épousent Aldébaran et Ara.

Psyché frère de Mizar épouse Mathématicus, qui lui donne trois filles : Égérie, Elsa femme de Beth, et Mira. Elsa et Beth ont pour fils Aurore, Déméter et Euphrosyne, qui épousent Alcestis, Crux et Lyra ; leurs filles sont : Théodoros femme de Centurion, et Fons femme de Persée.

Draco épouse Cassiopée ; leurs fils sont : Argus, Beth, Atalante et Castor époux de Pallas ; leurs filles sont : Andromède, Dactyle, Alexandros et Auriga. Nous constatons également la présence de Vesta.

XIV — L'ARYANISATION DE L'ÉGYPTE

Trois fois au cours du présent ouvrage (pp. 261, 306 et 355), nous avons parlé de l'expédition envoyée du sud de l'Inde par le Manou, dans le but formel de réaliser l'aryanisation des familles de l'aristocratie égyptienne. Pendant l'impression cependant, de nouvelles recherches ont pu être faites, qui jettent une lumière plus vive sur ce point, et, dans une certaine mesure le rattachent à l'histoire de l'Égypte, telle que les spécialistes l'acceptent

aujourd'hui. Notre livre étant déjà sous presse, nous ne pouvons qu'ajouter ici quelques explications sur ces nouvelles découvertes.

Au sujet de notre remarque de la page 356 que "l'histoire de Manéthon a trait apparemment à cette dynastie aryenne", nous pouvons constater maintenant que, très logiquement, il fait commencer son histoire à l'unification nouvelle de l'Égypte opérée par le Manou, et que la date **[542]** assignée par nos recherches à cette unification (bien que non encore vérifiée avec une parfaite exactitude), est très voisine de 5 510 av. JC, qui est précisément la dernière évaluation proposée par les égyptologues contemporains les plus distingués, pour le début de la première Dynastie. Les théories les plus récentes fixent la date du Pharaon Ounas environ deux cents ans *plus tôt* que nous le fîmes.

Quelques autres de nos héros, en dehors de ceux que MARS emmena avec lui, se trouvent en Égypte en 13 500 av. JC ; une liste complète en sera donnée lorsque les *Vies d'Alcyone* paraitront en volume.

Dans la sixième vie d'Alcyone, nous avons suivi la première des grandes migrations aryennes qui quittèrent les rives de ce qui était alors la mer d'Asie centrale, pour aller se fixer au sud de la Péninsule indienne. La civilisation religieuse que les Aryens y établirent fut, avec les siècles, utilisée par le MANOU comme un centre secondaire de rayonnement, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Du sud de l'Inde, donc, fut de même envoyée l'expédition destinée à opérer l'aryanisation de l'Égypte, qui s'exécuta de la même façon et par bon nombre des mêmes égos qui, cinq mille ans plus tôt, avaient réussi à opérer la migration venue du centre asiatique que nous venons de rappeler.

Vers l'année 13 500 av. JC (peu après l'époque de la treizième vie d'Alcyone, et de la douzième vie d'Orion, où tant de nos héros s'étaient incarnés dans la race Tlavatli qui habitait le sud de l'ile Poséïdonis), VIRAJ était roi du grand Empire du sud de l'Inde. Il avait épousé BRIHASPATI, et MARS était l'un de ses fils. Le MANOU apparut astralement à l'Empereur, et lui ordonna d'envoyer MARS au-delà des mers, en Égypte, par la voie de Ceylan. VIRAJ obéit, et MARS s'embarqua pour son long voyage, emmenant avec lui, conformément aux ordres reçus, un groupe **[543]** de jeunes hommes et de jeunes femmes, parmi lesquels sont de nos connaissances : Ajax, Bételgueuse, Déneb, Léo, Persée et Théodoros, parmi les hommes ; Arcturus, Campus, Olympia, VULCAIN, Pallas et OSIRIS, parmi les femmes.

À leur arrivée en Égypte, alors sous l'empire des Toltèques, ils furent reçus par JUPITER, le pharaon du moment. Il n'avait qu'un seul enfant, une fille, SATURNE, dont la mère était morte en lui donnant le jour. Le Grand Prêtre Sourya avait reçu, dans une vision, l'ordre du Mahâgourou de recevoir les étrangers avec honneur, et de conseiller à JUPITER de donner sa fille en mariage à MARS, ce qu'il fit. De sorte qu'en un temps relativement court, des mariages se conclurent parmi la noblesse égyptienne avec tous les nouveaux venus.

Si peu considérable que fût cette infusion de sang aryen, elle eut bientôt teinté, en quelques générations, l'ensemble de la noblesse du pays, car, dès que le Pharaon eut mis le sceau de son auguste approbation à ces mariages mixtes, toutes les familles patriciennes se disputèrent l'honneur de s'allier avec les fils et les filles des étrangers. La fusion de ces deux races produisit un type nouveau et distinct, qui possédait de l'Aryen les traits fortement accusés, et du Toltèque, le teint coloré ; c'est ce type que nous connaissons par ses représentations tracées sur les monuments égyptiens. Si puissant est le sang aryen, qu'il montre encore ses traces distinctives après des siècles de dilution. Aussi, dès ce moment, une incarnation parmi les classes patriciennes de l'Égypte doit-elle compter comme se produisant dans la première sous-race de la cinquième Race-Mère.

Bien des changements ont lieu, à mesure que les siècles s'écoulent, et que se dissipe peu à peu l'élan donné par ce rajeunissement aryen. Jamais pourtant l'Égypte ne descendit à un niveau aussi bas que la civilisation parallèle **[544]** de Poséïdonis, surtout à cause de la conservation des traditions aryennes par un certain clan, dont les membres se proclament exclusivement les descendants de la lignée royale de MARS et de SATURNE. Pendant plus d'un millier d'années après l'aryanisation, ce clan conserve le pouvoir, son chef étant toujours le Pharaon ; mais il vint un temps où des considérations politiques firent épouser au monarque régnant une princesse étrangère qui, peu à peu, conquit sur lui une influence si puissante, qu'elle réussit à le faire renoncer aux traditions de ses ancêtres, et à établir de nouvelles formes de religion, auxquelles l'ensemble du clan ne consentit jamais à se soumettre. Le pays, fatigué du rigorisme aryen, suivit son monarque dans la licence et la luxure ; le clan serra ses rangs dans une désapprobation sévère, et dès lors, ses membres se tinrent ostensiblement à l'écart, ne déclinant point les charges dans l'armée ou l'administration du pays, mais se mariant strictement entre eux, et se faisant un point d'honneur

de rester fidèles aux vieux usages et à ce qu'ils appelaient la pureté de la religion en même temps que la pureté de la race.

Lorsque près de quatre mille ans eurent passé, nous constatons que l'Empire Égyptien, sa religion et même sa langue sont en voie de dégénérescence et de décadence. Dans les seuls rangs du clan conservateur, pouvons-nous retrouver un pâle reflet de l'Égypte d'autrefois. Vers ce temps, au sein des prêtres du clan, quelques prophètes apparurent, qui firent retentir en Égypte le message qu'on proclamait en même temps à Poséïdonis. Ils prédisaient qu'à cause de leurs péchés, ces grandes et anciennes civilisations étaient vouées à la destruction, et qu'il convenait aux quelques justes qui restaient, de fuir en hâte la colère prochaine. En même temps qu'une proportion considérable de la race blanche des montagnards abandonnait Poséïdonis, les membres du clan tout entier secouèrent **[545]** de leurs pieds la poussière de l'Égypte, traversèrent la mer Rouge et se réfugièrent au sein des montagnes d'Arabie.

Comme nous le savons, la prophétie s'accomplit en son temps, et, dans l'année 9 564 av. JC l'ile de Poséïdonis s'affaissa sous les eaux de l'Atlantique. L'effet du cataclysme sur le reste du monde fut terrible ; le pays d'Égypte en particulier en fut ruiné. Jusqu'alors, l'Égypte possédait une vaste côte occidentale, et bien que la mer de Sahara fût peu profonde, elle suffisait au passage des grandes flottes de vaisseaux d'assez faible tonnage qui faisaient le commerce avec Atlantis et les iles algériennes. Dans cette grande catastrophe, le lit de la mer de Sahara s'éleva, un immense raz de marée balaya l'Égypte et sa population presque entière fut engloutie. Et, même lorsque les éléments s'apaisèrent, le pays n'était plus qu'un désert, bordé à l'ouest, non plus par une mer douce et paisible, mais par d'immenses marais salés qui, après des siècles, se desséchèrent et firent place à un désert inhospitalier. De toutes les gloires de l'Égypte, il ne resta que les Pyramides dressées dans une solitude désolée, solitude qui dura encore quinze cents ans, jusqu'au retour du clan maintenant devenu grande nation après son exil volontaire dans ses montagnes tutélaires.

Mais longtemps avant ce moment des tribus à demi-sauvages s'étaient aventurées dans le pays, se livrant à leurs conflits primitifs sur les bords du grand fleuve qui avait jadis porté les flottes d'un puissant Empire, et qui devait voir revivre ces gloires disparues et refléter dans ses eaux les imposants sanctuaires d'Osiris et d'Amon-Ra. Le professeur Flinders décrit cinq de ces races primitives qui envahirent différentes régions du pays, et guerroyèrent sans dessein arrêté, les unes contre les autres :

1. Une race aux traits aquilins du type Libyo-Amorite, qui occupa une vaste étendue du pays, et maintint son **[546]** empire plus longtemps que les autres, en l'élevant à un certain degré de civilisation ;
2. Une race Hittite aux cheveux bouclés et à la barbe tressée ;
3. Un peuple au nez pointu et aux longs cheveux en "queue", peuple montagnard portant de longues robes épaisses ;
4. Un peuple au nez court et relevé qui s'implanta quelque temps dans le centre du pays ;
5. Une variante de ce dernier, au nez plus long et à la barbe projetée en avant, qui occupait surtout le terrain marécageux voisin de la Méditerranée.

Tous ces types se retrouvent, en effet, dans nos observations clairvoyantes, mais ils sont si mêlés qu'il est difficile de les distinguer ; en dehors d'eux et établis sans doute à une date antérieure, une race négroïde sauvage venue de l'intérieur de l'Afrique, n'a laissé à peu près aucun souvenir de son passage.

C'est au sein de ce remous de races mêlées qu'arrive de ses collines d'Arabie, notre clan conduit par ses prêtres au travers de la mer, pour s'établir de plus en plus solidement dans la Haute-Égypte, avec sa capitale à Abydos, et s'emparer graduellement du pays environnant jusqu'à ce que, par la seule force de sa civilisation supérieure, il impose sa domination. Au cours des premiers siècles, sa politique est moins de conquérir que d'absorber, de faire sortir de ce chaos de peuples une race sur laquelle il imprimerait ses caractères héréditaires. Mille ans se sont passés depuis leur arrivée lorsque, dans la vingt et unième vie d'Alcyone, nous trouvons MARS régnant sur un Empire déjà hautement organisé ; mais ce n'est que quatorze cents ans après que le MANOU lui-même (son nom s'est corrompu depuis en Ménès) unifie l'Égypte tout entière sous une règle unique, et fonde à la fois la première dynastie et la grande cité de Memphis, ouvrant ainsi en personne une **[547]** nouvelle page de l'œuvre commencée sous sa propre direction en 13 500 av. JC.

Nous constatons la présence de Clio et Markab, au sein d'un groupe d'hommes d'État égyptiens qui désapprouvent l'immigration aryenne et complotent contre elle. La femme de Clio, Adrona, et Avelledo, femme de Markab, sont impliquées dans le complot. Tous les quatre sont exilés et avec eux Cancer, sœur d'Adrona.

INDEX

A

Abeilles, fourmis et blé, 151
Abolition de la guerre, 488
Action. Sacrifice de soi, dans l', 420
Action. Temple de l' (vert), 419
Adoration de l'atome 288, 289
Adversaire fanatique de Mars, 304
Afrique orientale. Sang aryen dans l', 356
Afrique du Sud. Empire de l', 313
Agnishvatta. Pitris, 27 (note)
Aides Dévas, Les 371
Akbar. Réincarnation d', 488
Albanais, Les 340
Alcyone, 39, 50, 130, 135, 137, 269, 271, 299, 313, 321, 354, 357, 360, 517, 528, 531, 531, 533, 536, 540, 542
Alimentation. Dans l'Atlantide, 152
Au Pérou, 210, 211
Dans la Communauté, 458-460
Amoun-Ra (Amon-Ra), 308, 545
Anges. Évolution des, 14, 23, 28
des Étoiles, 243, 244, 245
Anglaise. Avenir de la Langue, 439, 490
Animaux de la Lune, 36, 37, 38
familiers au Pérou, 212
Anthropoïdes. Singes, 131
Antiquité. Monarchies puissantes dans l', 156
Aquatiques. Hommes, 109
Arabe. Émigration, vers la côte des Somalis, 310
Arabe. Sous-race, 297, 300
Arabes. Mariages entre Aryens et, 304, 305
du Nord, 313
Hamyarites, 313
Conflit du Manou avec les Arabes, 301, 303
Arabie. Émigration du Manou en, 259
Arbitrage au Pérou, 162
Arbres carnivores, 57
Archange Raphaël, 422
Architecture aryenne, 278

dans la Communauté, 453
péruvienne, 189
Archives du passé, 519
Arhat. Initiation de l', 504
Armada. Destruction de l'Armada atlantéenne, 336
Armes au Pérou, 200
Aryanisation de l'Égypte, 355, 541
Aryen, aryenne. Un, 287
Architecture, 278
Une cérémonie, 289
Civilisation, 285, 520
Civilisations aryenne et atlantéenne comparées, 286
Colonisation, 294, 295
Déclin de l'empire, 295
Empire, 283
Aryen, Aryenne. Une fête 289
Fraternité aryenne, 285
Migration, 293, 294
Mystère aryen, 280, 281
Sang aryen dans l'Afrique orientale, 356
Sang Toltèque dans la Race, 275
Souche mère des nations aryennes, 293
Aryens. Mariage entre Arabes et, 304
en Australasie, 357
en Égypte, 306, 355, 541
Fraternité chez les, 277
Gouvernement sévère des, 287
au Java, 357
Religion joyeuse des, 288
Travail joyeux des, 278
Ascension du Mahâgourou, 326
Asie centrale. Départ de l', 351
Aspect physique des Péruviens, 157
Avenir. L'Artiste de l' 507
Adyar dans 497
La Chine dans l', 496
La Grande-Bretagne dans l', 494
L'Inde dans l', 497
Londres dans l', 495
Paris dans l', 495
Les Pays-Bas dans l', 496
La Société théosophique dans l', 499
Une vision de l', 372
Azote. Ballon d', 281

B

Babylone et le Pérou. Contraste entre, 218
Baguette du Pouvoir, 325
Balder, 344
Ballon d'azote, 281
Barhishad-Pitris, 27, 68, 91
Batelée jaune, 43, 59, 67, 80, 114
orange, 42, 58, 66, 80, 114
rose, 114
Beauté. Développement de la, 506
Bénédiction des Prêtres-Dévas, 401, 409, 422
Bhakti (Yoga), 420
Bibliothèque de la Communauté, 462
Bismarck, 115
Blanche. Ile, *Voir Ile*.
Blé, abeilles, fourmis, 151
Bodhisattva, 37, 290
Bohémiens 361
Bouddha. Ses fonctions, 84
Le Seigneur Dipankara, 83
Le Seigneur Gautama, 38 (note), 83, 258, 344
Le Seigneur Kashyapa, 84
Brahmane, 361
BRIHASPATI, 271, 353, 359, 528, 531, 534, 537, 540, 542
Bretagne (Grande). Son gouvernement futur, 494
Buts fixés pour l'évolution, 13, 22
Byarsha, 353

C

Calcul au Pérou, 213
Caractères de la 5^{e} sous-race, 345, 346
Carnivores (Plantes), 57
Carthaginois, 339
Castes. Origine du système des, 361
Couleur des, 361
Mariage entre, 361
Catastrophe en 75 025 avant JC, 264
Caucasienne. Race, 353, 334
Causal. Conscience élevée au Corps, 414, 415
Céleste. L'Homme., 77
Celtes. Caractéristiques des, 331

Celtique. Sous-race, 331
Caractères de la sous-race, 341
Cérémonie. Une cérémonie aryenne, 289
publiques en Chaldée. 231, 237
Cerveau. Stimulation du, 429
César. Jules, 126 (note), 487, 488
Chaine. Terrestre, 87
Première, 19
Deuxième, 28
Troisième, 35
Chainon d'union avec le Logos, 400
Chakra, 423,424
Chakshushas, le Manou-Semence, 87
Chaldée. Adoration des astres en, 239
Cérémonies publiques en, 231, 237
Clergé en, 248
Couleurs symboliques en, 235
Éducation en, 248, 249
Fête en, 235
Feux sacrés en, 241
Histoire primitive de la, 251
Poésie en, 259
La prière en, 229
Religion en, 218
Temples en, 231
Théories astrologiques en, 219
Chaldéen. Destruction de l'Empire, 252
Chargement. *Voir Batelée*.
Changements sismiques, 266, 267
Chef des Dévas. *Voir Chef du Rayon*.
Chef de l'Empire Soumiro-accadien, 265, 314
Chef de la Hiérarchie, 268, 290
Chef du Rayon soi, 409, 415
Chéops, 260
"Cherche la Lumière", 309
Cheval. Développement du, 263
Chhâyâs, 69
Chimie au Pérou, 185
Chine, Sa conquête par les Aryens, 294
La Chine dans l'avenir, 496
Chohans, 278
Choc d'intuition, 416, 417
Choix des conjoints dans la Communauté, 449
Choix des Parents, 449, 450
Choix du sexe, 448

Chorique. Danse, 440, 442
Christ. La religion du, 489
Christ. Retour du, 487
Cinquième race. *Voyez Race*.
Cité. Une cité de la Lune, 53
Une cité parc, 481
La cité aux Portes d'Or, 125, 126, 130, 134, 147, 266
La cité sainte, 279
La cité du Soleil, 358
Cité du Manou, 268, 276, 281 317, 532
La construction de la, 277
La destruction de la, 360
L'écriture dans la, 293
La science dans la, 292
Civilisation. La civilisation aryenne, 520
La civilisation des Atlantes, 520
La civilisation joyeuse de l'Égypte, 309
La civilisation touranienne, 217
Civilisations comparées des Aryens et des Atlantes, 286
Clairvoyants. Maitres, 430, 432
Clan. Le, 130, 135
Classes d'École. Disposition des classes d'école dans la Communauté, 429, 430
Classes de Développement de l'Imagination, 432, 434
Classes gouvernantes au Pérou, 159, 182
Clichés akasiques, 519
Cœur. Osiris dans le, 307
Colonie sur Mars. Une, 98
Commencement de la 5e Race-Mère, 257
de la 6e, 369
Commun. Un pronom du genre, 477
Communauté. Agriculture dans la, 459
Alimentation dans la, 458, 460
Ameublement dans la, 456
Architecture dans la, 453
Arts dans la, 468
Bibliothèque dans la, 462
Choix des conjoints dans la, 449
Comment se préparer pour la, 505
Conditions de travail dans la, 475
Conditions économiques dans la, 470
Cuisine dans la, 478
Destruction du corps dans la, 447
Dévas dans la, 393

Durée de la vie dans la, 445
Développement psychique dans la, 388
Édifices publics dans la, 454, 482
Esprit de la, 385, 508
Ethnographie dans la, 466
Fondation de la, 378
Gouvernement de la, 384
Habillement dans la, 457
Habitations dans la, 454
Communauté. Hygiène publique dans la, 484
Instruments musicaux dans la, 407
Journaux dans la, 463
Langage de la, 439, 477
Modes de Locomotion dans la, 483
Machines dans la, 382
Mariages dans la, 448
La Mort dans la, 446, 447
Naissance dans la, 444, 445
Propriété privée dans la, 480
Progrès de la, 504
Religion de la, 391
Réunions publiques dans la, 465
La Science dans la, 465
Services religieux dans la, 394
Taille des membres de la, 453
Théosophie dans la, 392
Végétarisme dans la, 460
Visiteurs de la, 385
Conditions économiques de la Communauté, 470
de travail de la Communauté, 475
Confiance dans le Manou, 388
Congrégation des morts, 426
Conjoints. Choix des conjoints dans la Communauté, 449
Conscience. Élevée au corps causal, 414, 415
bouddhique, 416, 417
Conseil du Manou, 387
Construction de la Grande Cité, 275, 277
Constructions au Pérou, 193
Contraste entre Babylone et le Pérou, 218
Conventionnelles. Idées, 99
Coopération entre parents et professeurs, 431
"Corona", 126, 131, 135, 261, 269, 293, 295, 299, 300, 319, 321, 353, 358, 528, 531, 535, 540

Corps. Destruction du corps dans la Communauté, 447
Couleurs symboliques en Chaldée, 235
Courants de Vie, 8
Cramoisi. Signification du, 407
Temple, 396
Crête, 335

D

Daghestan, 346
Daitya, ile de, 134, 146
Daityas, 359
Danse chorique, 440, 442
Dâsyas, 359
Départ de l'Asie centrale, 351
Décision de la Monade, 374
Delhi. Fondation de, 358
Destinée de la 5e Race, 348
Déva. Aura d'un, 399
comme Aide, 371
de la Couleur, 397
Évolution d'un, 14, 23, 28
Matérialisation d'un, 397
Tableaux montrés par un, 371
Dévas. Dans la Communauté, 393, 394
Éducation spéciale par les, 427
guérisseurs, 421
jaunes, 413, 414, 415
Matérialisation de, 371, 397
Les Dévas se meuvent parmi les hommes, 443
de la Musique, 407
Déva comme prêtre, 398, 422
Bénédiction du, 409, 422
Musique du, 408
Sermon-couleur du, 403
Développement du cheval, 263
Développement par la Musique, 343
de la sixième sous-race, 378
Devoir. Le devoir dans le mariage, 449
"Le Livre du", 250
Dévotionnel. Le service, 407
Dharmakâya, 13
"Dieu géométrise", 3
Dipankara, Bouddha, 83

Disposition des classes d'école, 429, 430
Doctrine Secrète, 21, 27, 69, 90, 91, 110, 114, 117, 257, 499
Domaine. Préparation du, 381
Double genre. Pronom du, 477
Durée de la vie dans la Communauté, 445
Draps. Une manufacture de, 472

E

Éclair d'intuition, 416, 417
École. Programme d'école dans la Communauté, 437
Système d', 435
Économiques. Conditions économiques dans la communauté, 470
Édifices publics dans la communauté, 454, 482
Éducation en Chaldée, 248, 249
au Pérou, 171, 178, 179
Éducation dans la Communauté. Par les Dévas, 427
Par l'Électricité ; 429, 430
de l'Imagination, 432
Utilitaire, 439
de la Volonté, 419
Effets de l'effondrement de Poséïdonis, 337
Effondrement de Poséïdonis. Ses effets, 337
Égos. Les sept groupes d' 77
Égypte. Aryanisation de l', 355, 541
les Aryens en, 261, 306, 375, 541
les Atlantes en, 260
Civilisation joyeuse en, 309
Inondation de l', 260, 267
Races primitives en, 545, 546
la Religion en, 306
Égyptien. Déclin de l'Empire, 544
Égyptiennes. Pyramides, construites par les Atlantes, 260, 545
Électricité. Détrônée, 473
Son emploi dans l'enseignement, 429, 430
Élémental planétaire, 243
Élémentals. Les Règnes, 8, 105
Élevage scientifique, 151
Élus. Migration des, 258, 259
Séparation des, 258
Émanations divines, 17
Empire. L'empire aryen, 283

L'empire chaldéen. Sa destruction, 252
L'empire sud-africain, 313
L'empire Soumiro-accadien, 265, 314
Encens dans les temples, 404, 408, 412
Enfants. Éducation des, 429
du Manou, 383
du Soleil, 160
Service des, 440
Enseignement au Pérou, 171, 178, 179
dans la Communauté, 437
utilitaire, 439
Esprit de la Communauté, 385, 508
du globe, 68
Le triple, 17
Esprits de la Nature. Imitation par les, 151 (note)
Esprits de la Nature. Emploi dans l'Éducation, 430
État civil au Pérou, 163
État-Major du Logos, Ethnographie dans la Communauté, 466
Etoile, 290
Adoration des étoiles dans la Chaldée, 239, 240
Polaire lémurienne, 111, 116, 265
Évolution. L'évolution des Anges, 14, 23, 28
Évolutive. Vague, 16
Évolutives. Séries, 4, 5, 6

F

Face. Seigneurs de la face noire, 67, 115
Famille du Manou. Naissance dans la, 451
Fanatique. Adversaire fanatique du Manou, 304
Fédération de Nations, 487
Fête aryenne. Une, 289
Feu. Les fils du, 90, 116, 324
Fondation de la Religion du, 324
Le Feu sacré, 291
Fiction. La fiction au Pérou, 207
Fils du Feu. Les, 90, 116, 324
Flamme. Les Seigneurs de la, 89, 108, 116, 288, 324
Foi zoroastrienne. La, 327
Fondation de la Communauté, 378
de Delhi, 358
d'une sous-race, 298
du système des castes, 361
Force dans l'atome. La, 474

Une nouvelle, 473
Forme-pensée du Logos, 379
Formose. En possession des Aryens, 294
Forteresses au Pérou, 196
Fourmis, abeilles et blé, 151
Fournée. *Voir Batelée*.
Fraternité des Nations, 491
aryenne, 285
Fruits de notre Ronde. Les, 512

G

Gandharvas. Les, 410
Gautama Bouddha Le Seigneur, 38 (note), 83, 258, 344
Gaz. Modelage du, 434, 435
Génie civil au Pérou, 69
Géorgie. Conquête de la, 333
Germanique. La sous-race, 347
Globes. Les sept, 6
Gobi. La Mer de, 116, 265, 266, 531
Gouvernement de l'Atlantide, 153
de la Communauté, 384
Gouvernement futur de la Grande-Bretagne, 494
du Pérou, 158
sévère des Aryens, 287
Grande-Bretagne. Le gouvernement futur de la, 494
Grande Cité. La construction de la, 275
Grèce et Poséïdonis. Guerre entre, 336
Grecs de l'histoire. Les, 340
Groupe de Vénus. Le, 128
de Serviteurs, 71, 297 331, (note)
Groupes d'Égos. Les sept, 77
Guérisseurs. Dévas, 421
Guerre. Abolition de la, 488
entre la Grèce et Poséïdonis, 336

H

Hall. *Voyez Salle*.
Hamyarites arabes, 313
Hébreux, 258
"Héraklès", 39, 49, 128, 135, 261, 270, 299, 313, 317, 318, 321, 354, 358, 518, 529,

533 534, 536, 537, 538, 539
Hercule, 306
Hermaphrodites, 102, 109
Hermès 307, 344
Hiérarchie. Chef de la, 268, 290
occulte, 13, 89, 90
Himalayas. Exhaussement des, 267
Histoire de la Chaldée, 251
de magie noire. Une, 137
d'Ulysse et de Vajra, 133
vivante, 467
Hollande dans l'avenir. La, 495
Homme de la 2e Ronde. Description, 93, 94
céleste, 77
Ce qu'il est, de fer, 266
"visible et invisible", 400
Horus, 308
Huyaranda. Le roi, 353
Hyksos. Les rois, 313, 356

I

Ile Blanche. L', 117, 130, 266, 268, 276, 279
Imagination. Cours avancé d', 434
Éducation de l', 432
des symboles, 433
Imitation par des esprits de la nature, 151 (note)
Immigration dans le Nord de l'Inde, 357
Impérissable. Terre Sacrée, 7
Immatriculation au Pérou, 163
Incarnations du Manou, 379
Inde, Royaume atlantéen de l', 350
Immigration dans le Nord de l', 357
Migrations vers l', 293, 294
dans l'avenir, 497
Individualisation. Mauvaises méthodes d', 42, 43, 44
sur la Lune, 40
Trois modes d', 41, 72, 81
Influences planétaires, 223
Infusion de sang toltèque dans la race aryenne, 275
Inondations en Égypte, 260, 267
Inscriptions aux registres d'état civil au Pérou, 163

Insuccès de l'évolution humaine, 15, 31
Intellect. Stimulation de l', 412
Intellectuel. Transmutation de l'orgueil, 418
Intérieure. Lumière, 307, 308
La Ronde, 127
Intervalles entre les vies, 73, 125
Intuition. Un éclair ou choc d', 416, 417
Invasion de la Perse, 320
Iranienne. Sous-race iranienne, la troisième, 317
Iraniens. Les, 328
Irlande. La population de l', 341
Irrigation dans la Communauté, 485
Isis, 308
Italienne. La race, 340

J

Japon conquis par les Aryens. Le, 294
Jardin d'enfants. Machine pour, 433
Jaune. Batelée, 43, 59, 67, 80
Temple, 411
Jaunes. Dévas, 415
Java, 339, 344
Jñaña Yoga, 420
Jour du Jugement, 16, 55, 61, 517
Journaux dans la Communauté, 463
Juifs, 311, 312
Jules César, 126 (note), 487, 488
Jupiter, 7
JUPITER, 84, 264, 269, 275, 357, 359, 517, 528, 531, 535, 537 539, 540, 543

K

Karma Yoga, 420
Kashyapa. Le Seigneur, 84
KOUMÂRAS. Les quatre, 117, 288, 538
Les Trois, 117, 290
Kriyashakti, 14, 117

L

Langage de la Communauté, 439, 477
Langue anglaise. Avenir de la, 439, 490
Legs dans la communauté, 481
Lémurie, 11
Lémurie. Réapparition de la, 511
Lémurienne. Étoile polaire, 116, 265
Race, 108, 118, 119
Lettone. La race, 347
Liens avec le Logos, 400
Lignes. Les, 80, 82, 91, 97, 100, 112
Littérature au Pérou, 206
"Livre du Devoir". Le, 250
Livres au Pérou, 205
Locomotion. Modes de locomotion dans la communauté 483
Logoï planétaires 4 (note)
Logos. Le, IV, 4, 14, 220
Liens avec le, 400
Formes-pensée du, 379
La lyre à douze cordes du, 408
Le Logos parmi Ses pairs, 409
Lois du Pérou, 161
Lois du progrès, 254
Londres dans l'avenir, 495
"Lumière". "Cherche la," 309
"Lumière intérieure". La, 307, 308
"Lumière". "Tu es la," 309
Lunaire. Chaine, 35 à 86, 517
Une cité, 53
Épisodes de la vie, 38, 49, 54, 56
Lune. La, 7
Animaux de la, 36, 37, 38
Une histoire de la, 38
Hommes de la, 38, 45, 46, 127
Individualisation sur la, 38 et suiv.
Seigneurs de la, 53, 68, 89, 101, 106, 112
Lyre d'Apollon. La, 343
à douze cordes. La lyre du Logos, 408

M

Machine pour jardin d'enfants. Une, 433
dans la Communauté, 382
au Pérou, 184
Magie noire. Une histoire de, 137
mentale, 417
MAHÂGOUROU, 38, 290, 305, 307, 322, 326, 342, 538 ; 543, 517
Ascension du, 326
Symbolisme employé par le, 344
Maitre KH, 84, 368, 427, 432
M. comme Manou, 368
de la Religion. Le, 427
Maison. Une maison péruvienne, 191
Maisons. Les maisons dans la Communauté ; 454
Maitreya. Le Seigneur, 39, 83, 84
Mânasapoutras, 27 (note), 90 (note)
Manéthon. L'histoire de, 356
Manou. Le, 37, 74, 121, 155, 269, 317, 318, 321, 349, 352, 447 531, 538, 541
Adversaire fanatique du, 304
Le Manou en Arabie, 259
Collision du Manou avec les Arabes, 301-303
Confiance dans le, 388
et son Conseil. Le, 387
Enfants du, 383
Le Manou, fondateur de Race-Racine, 275
Gouvernement du Manou en Arabie, 303
Incarnation du, 379
Naissance dans la famille du, 451
-Racine. Le, 64, 85, 87
-Semence. Le, 64, 74, 76, 85, 87, 97
de la sixième race-racine. Le, 368, 377
Travail du, 379
Vaïvasvata. Le, 77, 88, 125, 145, 261, 275, 349, 518, 531, 532, 534
Voyage du Manou vers le Nord, 264
Manous. Les trois, 290
Manova ou La cité du Manou 268, 276, 281, 317, 532, 533
La construction de, 277
La destruction de, 360

L'écriture dans, 293
La science occulte dans, 292
Manufacture. Propriété des, 493
de draps, 472
Mariage d'Aryens et d'Arabes, 305
d'Aryens et de Toltèques, 359, 360
dans la Communauté, 448
comme devoir. Le, 449
au Pérou. Coutumes de, 210
Mars, 7, 96, 100, 106, 107
Colonie sur, 97, 98
MARS, 37, 38, 52, 128, 261, 269, 270, 275, 298, 299, 300, 313, 319, 321, 352, 353, 354, 355, 357, 358, 359, 517, 518 528, 531, 532, 534, 535, 537 538, 542, 544, 546
Matérialisation d'un Déva, 397
Mémoire des vies passées, 431
Talisman aide, 446, 481
Ménès, 546
Mer de Gobi. La, 116, 265, 266, 531
Mercure, 7
Hommes envoyés sur la planète, 128, 129
MERCURE, 37, 38, 52, 128, 269, 298, 299, 318, 322, 326, 352, 357, 358, 517, 518, 529, 531, 532, 533, 534, 535, 537, 538, 539
Mère. Choix de la mère et du père, 449, 450
Mésopotamie. Conquête de la, 314
Métal. L'homme, 266
Métal. Travaux en métal au Pérou, 201
Métaux précieux au Pérou, 195, 196
Méthodes de Réincarnation, 500
de reproduction, roi, 109
Migrations aryennes, 293, 294
vers l'Inde, 293, 294
Milésiens. Rois, 341
Minérale. Vie, 20, 26
Mines. Propriété des, 493
"Mizar", 39, 50, 130, 299, 360, 518, 529, 531. 532, 533, 534, 535, 536, 537, 540,

541
Modelage du gaz, 434, 435
Monade. La, 17, 25, 26
La décision de la, 374
Monarchies puissantes de l'antiquité, 156
Mondes. Les sept, 5
Montagne. Tribus de la montagne partiellement aryennes, 361
More. Sir Thomas, 126 (note)
Mort. Disposition pour la, 446, 447
Mort dans la Communauté, 447
Morts. Congrégation des, 426
Mostareb. Arabes, 313
Musicaux. Instruments musicaux dans la Communauté, 406
Musique. Dévas de la 407
Développement par la, 342
au Pérou. La, 208
du Prêtre-Déva, 408
dans le Temple bleu, 406
Mystères. Les mystères aryens, 280, 281

N

Nâgas, 359
Napoléon, 115
Réincarnation de, 488
Naissance dans la Communauté, 444, 445
dans la famille du Manou, 451
Préparation pour la, 445
Nations. La fédération des, 487
La fraternité des, 491
Nature. Imitation par des esprits de la, 151 (note)
Emploi des esprits de la nature dans l'enseignement, 430
Neptune, 7
NEPTUNE, 271, 299, 319, 332, 359, 529, 531, 532, 534, 535, 537, 539
Nirmanakâya, 13
Nirvana. Le Nirvana lunaire ou inter-caténaire, 71, 79, 82, 84, 88, 91, 110, 111, 118, 120, 126
Nourriture. *Voir Alimentation*,

O

Obscuration d'un globe, 102
du soleil par les nuages, 267
Occulte. La Hiérarchie, 13, 89, 90
La science occulte dans la cité de Manova, 292
Œuf. Né de l', 101, 109, 110
Œil. Troisième, 119
Olcott. Colonel H. S., 367
Orange. Batelée, 42, 58, 66, 80, 114
Origine du sanscrit, 278 (note)
Orphée, 342
Osiris, 307, 308, 545
dans le cœur, 308
OSIRIS, 319, 353, 355, 359, 528, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 543
Ovipare. *Voyez Œuf.*
Ovoïde. À tête, 107, 110
Oxygène. Le serpent d', 281

P

Pairs. Le Logos parmi ses, 409
Pan, 135
Parents. Choix des, 445, 449, 450
Parents et maitres. Coopération des, 431
Parc. Cité-parc, 481
Paris dans l'avenir, 495
Passé. Archives du, 519
Passées. Mémoire des vies, 431
Péché. Le péché des hommes dénués de raison, 115
Peinture. La peinture au Pérou, 202, 203
Pelages ou Pélasgiens. Les, 334
Pensée. Tableaux modifiés par la, 434
Père et mère. Choix des, 445, 449, 450
Pérou, 155, 519, 528
Pérou. Agriculture scientifique au, 182
Alimentation au, 210, 211
Le Pérou ancien, 155, 519, 528
Animaux familiers an, 212
Arbitrage au, 162
Armes au, 200
Astronomie au, 186

et Babylone. Contraste entre, 218
Calcul au, 213
Chimie au, 185
Classes gouvernantes au, 159, 182
Climat du, 158
Édifices du, 193
Éducation au, 171, 178, 179
Entretien des vieillards au, 172
Fiction au, 207
Forteresses au, 196
Génie civil au, 169
Immatriculation au, 163
Littérature au, 206
Livres au, 205
Lotissement des terres au, 164, 165
Machines au, 184
Malades au Pérou (Soins aux), 171
Mariage au Pérou (Coutumes de), 210
Métaux précieux au, 195, 196
Musique au, 208
Opinion publique au, 160
Peinture au, 202, 203
Pension pour les vieillards au, 172
Ponts au, 197
Poteries au, 201
Programme des cours au, 179
Pyramides au, 194
Religion au, 173, 174
Pérou, Routes au, 197
Royaume du 521
Sculpture au, 209
Services religieux au, 175
Soldats au, 199
Temples au 195
Travaux en métal au, 201
Vêtements au, 213
Persan. Le dernier empire, 362
Perse. Invasion de la, 320
Péruvien. Gouvernement, 158
Un sermon, 176
Péruvienne. Architecture, 189
Législation, 161
Une maison, 190, 191
Péruviens. Aspect physique des, 157
Philalèthes, 126 (note)

Philanthropie.
La philanthropie ordinaire ne sera plus nécessaire, 422
Pierres employées pour les temples, 468
Pitris. Agnishvattas, 27 (note)
Barhishads, 27, 68, 91
solaires, 75, 78
Planétaire. Un planétaire complet, 468
Élémental, 243
Influences, 223
Logoï, 4 (note)
Podishpar. Le roi, 353
Poésie en Chaldée, 250
Polaire. L'étoile polaire lémurienne, 111, 116, 265
Polynésiens. Les polynésiens bruns, 357
Pont (Ile Blanche), 283
Cité du Pont. Voir Manova.
Ponts au Pérou, 197
Population de l'Irlande, 341
Portes. La Cité aux Portes d'Or, 125, 126, 130, 134, 147, 266, 518
Pouvoir. La Verge du, 325
de visualisation, 412, 419
Prânique. L'atome, 28,
Préparation pour la naissance, 445
de la sixième race-racine, 369
du domaine, 381
Prêtre-Déva. Le, 398, 422
La bénédiction du, 401, 409, 422
La musique du, 408
Le sermon en couleur du, 403
Prêtre principal de la Communauté, 394
Prêtres du soleil, 170
Prière. La prière en Chaldée, 229
Professeurs clairvoyants, 430, 432
et parents. Collaboration des, 431
Progrès de la Communauté, 504
La loi du, 254
Pronom du genre commun, 477
Propriété des terres, mines et fabriques, 493
privée dans la Communauté, 480
Psychique.
Développement psychique dans la Communauté, 388
Publique. Opinion publique au Pérou, 160
Publiques. Cérémonies publiques en Chaldée, 231, 237
Réunions publiques dans la Communauté, 465

Pyramides d'Égypte construites par les Atlantes, 260
péruviennes, 194

Q

Quatre vallées. Les, 268, 297
Quatrième dimension. Vue de la, 414, 434 (note)
sous-race, la celtique, 331

R

Race artistique, 331
Cinquième race. Ses débuts, 257
Cinquième race. Sa destinée, 348
Première et seconde, 107
Troisième, 107, 108
Quatrième, 121
Race caucasienne, 333
germanique, 347
italienne, 340
lémurienne, 108, 118, 119
Préjugé de, 505, 506
slave, 347
toltèque. Infusion de sang aryen dans la, 275
Race-Racine ou Race-Mère. Première et seconde, 107
Troisième, 107, 108
Quatrième, 121
Cinquième, 257
Sixième Race-Racine. Ses débuts, 369
Sixième Race-Racine. Son siège, 511
Sixième Race-Racine. Son Manou, 368, 377
Races primitives en Égypte, 545, 546
Racine. Le Manou, 64, 85, 87
Le Vaïvasvata, 88
Râjan. Caste, 361
Raphaël. L'archange, 422
Rassemblement des membres de la Communauté, 380
Ravipur, ville du Soleil, 358
Rayon. Chef du, 401, 409, 415
Réapparition de la Lémurie, 511
Récurrence des types évolutifs, 102,
Règnes. Les sept règnes de la Nature, 8, 9 et note
Réincarnation d'Akbar, 488
Réincarnation dans la Communauté, continue, 380, 502

de Napoléon, 488
de Scipion l'Africain, 488
sur une autre planète, 503
Trois méthodes de, 500
Religion. La religion en Chaldée, 218
La religion de la Communauté, 391
La religion du Christ, 489
La religion en Égypte 306
Fondation de la religion, du feu, 324
La religion joyeuse des Aryens, 288
Le Maitre de la religion, 427
La religion au Pérou, 173, 174
La religion de Zoroastre, 327
Religieux. Services religieux au Pérou, 175
Renversement du chef tartare, 362
Reproduction. Méthodes de, 109
Retour du Christ. Le, 487
périodique des types évolutifs, 102
Réunion des membres de la Communauté, 380
Réunions publiques, 465
Rmoahal 122
Robes. Les trois robes spirituelles, 13
Roi. Terre du Roi, 168
"Roi". "Suivez le," 309
Rois Hyksos, 313, 536
Initiés., 119
Ronde. Ce qu'est une, 16
La première, 90
La deuxième, 93
La troisième, 96
La quatrième, 105
Les fruits de notre, 512
La ronde intérieure, 127
Rondes. Les rondes correspondent à des sous-plans ; 32, 33
Rose. Batelée, 114
Routes au Pérou, 197
Ruta (ile de), 135, 146, 258, 511

S

Sacrée. L'impérissable terre, 117
Sacrés. Feux sacrés en Chaldée, 241
Sacrifice de soi dans l'action, 420
Sacs à pouding, 92, 93, 110

Sainte. La cité, 279
Sainteté. Le sentier de, 425
Salle. Le Soleil dans la, 288, 289, 290
Samadhi, 415
Sambhogâkaya, 13
Sanat-Koumâra, 290
Sanscrit. Origine du, 278 (note)
Saturne, 6
Saturne, 271, 275, 353, 354, 357, 528, 529, 531, 533, 535, 537, 538, 543, 544
Science : La science dans l'Atlantide, 150
La science dans la Communauté, 465
Scientifique. L'agriculture scientifique au Pérou, 182
L'élevage, 151
Scipion l'Africain. Réincarnation de, 488
"Scorpion", 50,129, 271, 518, 531, 538
Sculpture. La sculpture au Pérou, 209
Seigneurs de la Face sombre, 67, 115
de la Flamme, 89, 108, 116, 288, 324
de la Lune, 53, 68, 89, 100, 106, 112
Sentiers. Tous égaux, 425
Les sept sentiers, 13
Le sentier de sainteté, 425
Séparation des Élus, 258
Sept groupes d'égos, 77
mondes. Les, 6
Le nombre, 4
Les sept sentiers, 13
Septième. La septième race-racine, 512
Séries évolutives, 4, 5, 6
Sermon. Un sermon péruvien, 176
Serpent. Le serpent de l'oxygène, 281
Serviteurs. Le groupe des, 71, 297, 331 (note)
Service. Le service dévotionnel, 407
Services. Les services des enfants, 440
Sexe. Choix du, 448
Shamballa, 270, 271, 297, 310, 323, 531
Shoudras, 361
Siam conquis par les Aryens, 294
Siapoch. Le peuple, 361
Siège de la 6e Race-Racine, 511
Silencieux. Le Veilleur, 118

Sismique. Changements, 266, 267, 511
Sixième Race-Racine. Débuts de la, 369
Siège de la, 511
Manou de la, 368, 377
Préparation pour la, 369
Sixième sous-race. Développement de la, 378
Slave. La race, 347
Solaire. La déité, 393
Solaire. Le système, 2
Solaires. Les Paris, 75, 78
Soldats au Pérou. Les, 199
Soleil. La cité du, 358
Les enfants du, 160
L'esprit du, 288
Soleil. L'obscuration du soleil par les nuages, 267
Le Temple du, 270, 288, 289
La Terre du, 168
Somalis. Émigration arabe vers la côte des, 310
Sourya, 39, 128, 271, 290, 322, 353, 355, 517, 529, 531, 535 537, 543
Sous-plans correspondant à des rondes, 32, 33
Sous-race. La sous-race arabe, 297, 300
La cinquième sous-race (Les Germains), 345
La deuxième sous-race (arabe), 297
Fondation d'une sous-race, 298
La quatrième sous-race (celtique), 331
La troisième sous-race (iranienne), 317
Type de la cinquième sous-race, 346
Spéciale. Éducation spéciale par les Dévas, 427
Spéciaux. Caractères spéciaux des Celtes, 331, 332
Sphères. Les sept sphères, 6
Stellaires. Anges, 243, 244, 245
Sténographie nouvelle, 490
Stimulation du cerveau, 429
de l'intellect, 412
Subjective. Conscience, 111
Submersion de Poséïdonis, 337
Sud-Africain. Empire, 313
"Suivez le Roi", 309
Soumiro-accadien. Empire, 265, 314
Suppression de l'électricité, 473
"Surya". *Voir Sourya*.
Symboles. Imagination des, 433
Symboliques. Couleurs symboliques en Chaldée, 235

Danses, 442
Symbolisme. Le symbolisme employé par le Mahâgourou, 344
Sympathie. Culture de la, 422, 423
Système. Le système scolaire, 435
Fondation du système des castes, 361
Le système solaire, 2

T

Tableaux modifiés par la pensée, 434
montrés par un Déva, 371
Taille des hommes de la Communauté, 453
Takshaks, 359
Temple de l'action, 419, 420
bleu. Le, 406
cramoisi. Le, 396
Encens dans le, 404, 408, 412
jaune. Le, 411
Musique dans le temple bleu, 407, 408, 409
Services du temple dans la Communauté, 394, 395
vert. Le, 419
Visualisation dans le temple jaune, 412, 413
Temples. En Chaldée, 231
Fêtes dans les, 442
dans l'Ile Blanche, 279
au Pérou, 195
Pierres employées pour les, 405
Les quatre, 395
Terres. Répartition des terres au Pérou, 166
Propriété des, 493
Système des terres au Pérou, 164, 165
Terrestre. Chaine, 87
Teutonique. Sous-race, 345, 348
Théories astrologiques en Chaldée, 219
Théosophie dans la Communauté, 392
Thoth, 307
Tlavatli. Sous-race, 124, 126
Toltèque. Infusion de sang toltèque dans la race aryenne, 275
Toltèques. Les, 124, 125, 150, 189
Les Toltèques en Égypte, 260,
Mariage de Toltèques avec des Aryens, 359, 360
Touranienne. Une civilisation, 217
Touraniens. Attaque des, 271, 531
Transmutation de l'orgueil intellectuel, 418

Travail. Conditions du travail dans la Communauté, 475
des Aryens. Travail joyeux des Aryens, 278
Le travail du Manou, 379
Treillis. Corps en, 78, 79, 80, 82, 97, 98, 99, 100, 106, 107, 108, 110, 127
Tribus des montagnes, partiellement aryennes, 361
aryennes, 361
Troisième œil. Le, 119
Troyens. Les, 335
Tuatha Dé Danann, 341
"Tu es la Lumière", 309
Types de matière, 5, 6
évolutifs. Retour périodique de, 102
Tziganes. Tribus de, 361

U

"Ulysse", 132, 270, 518, 528, 531, 532, 533, 535, 537, 538, 543, 544
"Ulysse" et "Vajra", L'histoire d', 133
Ounas, 356, 542
Uranus, 7
URANUS, 271, 299, 354, 528, 529, 532, 534, 536, 537, 538, 539
Utilitaire. Enseignement, 439
Utopie. Une, 522

V

Vague évolutive, 16
Vagues de vie. Voir Vie.
Vaïvasvata Manou, 77, 88, 125, 145, 261, 275, 518, 53, 532, 534
"Vajra", 132, 270, 319, 358, 518, 529, 531, 532, 534, 536, 537, 538, 539
"Vajra" et "Ulysse". Histoire de, 133
Vallées. Les quatre, 268, 297
Varnas. Les trois, 361
Vaughan. Thomas, 126 (note)
Végétale. Conscience, 30

Végétarisme dans la Communauté, 460
Veilleur silencieux. Le, 118
Vénus, 7, 29, 89, 117, 288
Le groupe de, 128
VÉNUS, 271, 299, 529, 531, 532, 533, 538, 539
Verge du pouvoir, 325
Verre malléable, 202
Vêtements. Les trois vêtements spirituels, 13
Vêtements dans la Communauté, 457
au Pérou, 213
Vie. Courants de, 8
Durée de la vie dans la Communauté, 445
Mémoire des vies passées, 431
Deuxième vague de, 9 (note)
Vie. Troisième vague de, 89
Ville. *Voir Cité*.
VIRAL 54, 270, 275, 353, 358, 528, 531, 534, 537, 538, 540, 542
Vish (caste), 361
Vision de l'avenir, 372
à quatre dimensions, 414, 434 (note)
du roi Ashoka, 367
Visiteurs de la Communauté, 385
Visualisation dans le temple jaune, 412, 413
Pouvoir de, 412, 419
Vivante. Histoire, 467
Voie. *Voyez Sentier*.
Voyage du Manou vers le nord, 264
Volonté. La volonté de la Monade, 373, 374
Volonté. L'éducation de la, 419
Pouvoir de la, 225, 227, 470
Vulcain, 7
"Vulcain", 528, 531, 532, 534, 536, 537, 538, 539, 543
Vyasa, 344

Y

Yâ-Uli (Grand Prêtre), 538
Yoga 420
Yougas. Les quatre, 23 (note)

Z

Zarathoustra. 322, 344
Zend. Les missionnaires du, 362
Zoroastre. Le dernier, 362
Zoroastre. La religion de, 327

FIN DU LIVRE